



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HS 183
I 57

CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY



FROM THE INCOME
OF A BEQUEST
MADE BY
BENNO LOEWY
1854-1919

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 089 873 941

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I U O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

L

50^{me} VOLUME. — 14^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 7 (Avril 1901)

PARTIE INITIATIQUE

Projet de programme pour la Société Psycho-Physique de Saint-Petersbourg. Papus.
(p. 1 à 12)

PARTIE PHILOSOPHIQUE

La volonté. H. Girgois.
(p. 13 à 32)

La Croix. Zhara.
(p. 33 à 35)

L'Islamisme esotérique. Probst-Biraben.
(p. 36 à 45)

Au pays des Esprits (suite). X.
(p. 45 à 63)

Son-Lumière-Couleurs dans l'Astral (suite). . . . Tidianeuf.
(p. 63 à 75)

École supérieure libre des sciences hermétiques. — Société des conférences spiritualistes. — Bibliographie. — Erratum. — Correspondance. — Nécrologie. — Avis à nos abonnés.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 4, rue de Savoie, PARIS

(DE 2 A 5 HEURES) CORNELL

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

CP

HS 183

A742 177

I 57:

51-52

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

UNIVERSITY

YEAR 11

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S. I. N. — GUYMIOT. — MARC HAVEN,
S. I. N. — JULIEN LEJAY, S. I. N. — EMILE MICHELET, S. I. N.
(C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. N. (D. S. E.) MOGD, S. I. N.
— PAPUS, S. I. N. — SÉDIR, S. I. N. — SELVA, S. I. N.
(C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. —
D^r BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F. BERTRAND 30^e. —
BLITZ. — BOJANOV. — BORNIA PIÉTRO. — J. BRICAUD. — JACQUES
BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED
LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE
DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. —
D^r FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-
CASTELOT. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. —
LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — G^le C. NOEL. — HORACE PELLETIER
— G. POIREL. — QUESTOR VITE. — RAYMOND. — D^r ROZIER. —
L. SATURNINUS. — D^r SOURBECK. — THOMASSIN. — TIDIANEUQ. —
G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOU-
DEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL
DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CA-
TULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE
SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN
DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU
— MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. —
DE TALLEY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 Avril 1901

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

87, boulevard Montmorency,

TÉLÉPHONE — 690-50

PARIS-AUTEUIL

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS

PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO

4, Rue de Savoie

(DE 2 A 5 HEURES)

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est l'organe officiel des centres suivants :

Groupe Esotérique. — Ordre martiniste. — Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques. — Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. — Union Idéaliste Universelle. — F. T. L. (section française).

GRUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse. (Reçoit le mardi de 5 à 7 heures).

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE

SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE



La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

PROJET DE PROGRAMME

Pour la Société Psycho-Physique

DE SAINT-PÉTERSBOURG

Messieurs,

Le but principal que se propose votre société est de se concentrer assez pour éviter l'incohérence des travaux et de former ensuite des expérimentateurs instruits pour ces études psycho-physiques encore peu approfondies. Voilà pourquoi je présente à votre Comité le projet d'organisation suivant pour les études, projet que vous aurez à transformer comme vous le jugerez à propos.

Tout d'abord, je vous propose d'organiser trois sections analytiques permanentes : section de physique, section de physiologie et section de psychologie, dont nous donnerons le programme tout à l'heure, et une section synthétique, formée des présidents des trois premières et de quelques membres déjà assez versés dans ces études et que nous

dénommerons : section d'expérimentation, de contrôle et d'enseignement.

Chaque nouveau membre entrant dans la société reçoit d'abord une courte instruction théorique élémentaire d'enseignement. Il passe ensuite à la section de physique où il est exercé individuellement et sous la direction d'un membre compétent au maniement des appareils. De là, il passe à la section de physiologie où il est aussi exercé individuellement au maniement et à l'étude des sujets hypnotiques et magnétiques. Enfin, il aborde les séances collectives d'études des médiums et les autres recherches dans la section de psychologie.

Il a alors passé le cycle des premières manipulations pratiques. Avant de se spécialiser dans une section de son choix, il recevra un nouvel enseignement théorique plus complet dans la sous-section synthétique.

Par ce procédé vous garderez votre véritable caractère d'école vraie et vous éviterez le pédantisme de vous considérer comme une académie, ainsi que les tâtonnements et les erreurs des sociétés qui n'ont ni sections permanentes, ni programme et qui sont incapables de donner à leurs membres une instruction théorique en même temps que pratique.

Abordons maintenant le détail des études principales poursuivies dans chaque section.

SECTION DE PHYSIQUE

La section de physique s'occupe des appareils mécaniques et autres destinés à l'étude des sujets et des

forces psychiques. Nous ne pouvons qu'indiquer les principaux appareils à étudier et qui sont :

Les *biomètres* ou appareils enregistreurs de la force psychique. Vous aurez à étudier pratiquement les appareils de Louis Lucas, de l'abbé Fortin, du D^r Baraduc avec les formules et la théorie si originales de cet auteur, et enfin de votre président M. Iziedinoff dont le biomètre est un des plus sensibles et des mieux établis que je connaisse. Vous aurez à appliquer ces appareils à l'étude de l'état des sujets et des médiums avant et après chaque expérience et chaque séance. Je vous conseille également d'établir la formule biométrique de chacun des membres à son entrée dans la Société.

Les *Aimants*. Les aimants artificiels et les aimants naturels seront étudiés au point de vue de leur influence sur des sujets à l'état de veille, puis sur des sujets endormis. Vous aurez aussi à vérifier les recherches du D^r Luys et de M. de Rochas sur la vision des couleurs des pôles des aimants selon les pôles présentés au sujet. Je vous conseille également de réserver toute une partie de votre programme à l'étude de la polarité si bien élucidée par les travaux de M. Durville dans les livres duquel vous trouverez tous les détails utiles sur ce point. Ensuite vous observerez l'effet des couronnes aimantées et le transfert des émotions obtenu au moyen de ces couronnes, qui ont fait l'objet, jadis, de mes recherches personnelles. Les médecins membres de votre société pourront étudier le transfert des maladies.

Couleurs. Au moyen de lampes électriques de dif-

férentes couleurs, vous pourrez vous rendre compte de l'influence psychique desdites couleurs et rechercher le moyen de remplacer l'obscurité des séances spirites par une couleur n'agissant pas comme dissolvant de la force psychique extériorisée du médium. L'action des couleurs sur les maladies formera une section intéressante de ces recherches.

Photographie. A la photographie, vous demanderez ses procédés si utiles d'enregistrement et de contrôle. Soit que vous ayez à employer les plaques photographiques sans appareils comme le fait M. Iodko, soit que vous ayez à faire usage des appareils à objectifs, vous devrez donner à la photographie une place exceptionnelle dans la section de physique. Je vous conseille de nommer les plus habiles des vôtres pour étudier l'enregistrement photographique des effluves de l'être humain et pour résoudre définitivement la question pendante à ce sujet entre les physiciens comme M. Guehard et les magnétiseurs. La photographie des étincelles électriques comme la fait M. Iodko pourra aussi vous donner de précieuses indications.

Les chambres noires munies d'objectifs vous permettront d'étudier la photographie des pensées et des images mentales, en poursuivant les essais commencés par le fils du grand Édison. Il ne faut pas non plus oublier de constater les rapports curieux qui existent entre le cliché et la personne d'un sujet photographié à l'état d'extériorisation.

Ne quittons pas cette section photographique sans vous prier d'établir aussi des appareils d'enregistrement des phénomènes spirites avec déclanchement

automatique de l'obturateur en même temps que du système d'allumage du magnésium.

Vous aurez encore à étudier les *appareils magnéto-électriques*, les appareils enregistreurs Richard appliqués à l'étude des mouvements des médiums et enfin les plaques lumineuses phosphorescentes employées par votre illustre chercheur Aksakoff, et l'adaptation très ingénieuse qu'en a faite votre Vice-Président, le baron Tcherkassoff, à des boutons lumineux qui permettent à tous les assistants de ne jamais perdre de vue les membres du médium pendant toute la durée d'une séance obscure.

En dehors de l'application des appareils aux sujets et aux médiums, la section de physique aura encore à permettre à tous les membres de la Société de refaire les expériences de Reichembach dans les meilleures conditions.

SECTION DE PHYSIOLOGIE

La section de physiologie aura principalement à s'occuper des sujets hypnotiques et magnétiques et de tous les problèmes que soulève leur étude. Tout d'abord on y devra approfondir les phases de l'hypnose et les divers états signalés par les écoles de Paris (Charcot et Luys), par l'école de Nancy (Bernheim) ou par les expérimentateurs libres comme M. de Rochas. Vous trouverez dans mon travail sur la magie et l'hypnose un tableau des diverses suggestions instantanées ou à échéance, que je vous conseille de vérifier expérimentalement avec un des excellents sujets que j'ai eu l'honneur d'étudier devant vous.

A côté des sujets hypnotisables il en existe beaucoup d'autres qui réalisent l'état de suggestibilité sans être endormis. Je vous ai montré comment on les découvrait, soit par l'attraction des épaules (Procédé Moutin), soit par l'attraction du petit doigt. A ces sujets vous pouvez donner des catalepsies partielles des membres, et des suggestions d'odeurs et de parfums à l'état de veille.

L'extériorisation demande des recherches expérimentales sérieuses pour résoudre définitivement ce problème de l'envoûtement que nous croyons impossible à réaliser hors des états hypnotiques.

La polarité mérite aussi d'attirer d'autant plus votre attention qu'elle peut être étudiée dans cette section sur beaucoup de personnes non hypnotisées. Vous aurez à essayer l'action des aimants sur le goût d'un verre d'eau, les influences physiologiques des couleurs et d'autres problèmes du même genre.

Votre indépendance vous permettra aussi d'aborder les études du magnétisme que les sociétés formées d'hypnotiseurs ne connaissent pas ou tournent en dérision. L'action des passes magnétiques et surtout les divers procédés de réveil complet des sujets par les passes, le souffle et la suggestion combinés, doivent d'autant plus attirer votre attention que la plupart des hypnotiseurs ne savent pas réveiller leurs sujets et laissent ainsi des troubles physiologiques à longue échéance. Cette étude, si elle est servie par la chance d'un sujet vraiment lucide, vous donnera la solution approchée de bien des problèmes troublants comme la vision à distance, la transmission de pensée et la

preuve de l'indépendance et de la réalité de l'Esprit immortel. Vous trouverez dans l'*Initiation* certaines expériences faites à l'École de magnétisme de Lyon et qui vous donneront bien des clefs aussi intéressantes qu'inconnues.

Mais le point sur lequel je vous conseille surtout d'insister dans cette section, c'est l'étude de la physiologie des sujets dans les divers états, vérifiée au moyen de tous les appareils biométriques et autres que vous pourrez posséder. C'est avec la collaboration de vos collègues de la section de physique que vous constituerez des travaux attendus par tous les chercheurs sur les modifications physiologiques produites dans les sujets par l'extériorisation progressive. Comme corollaire à cette étude, vous aurez à constituer la physiologie des médiums, travail commencé pour les médiums dits écrivains par les psycho-physiologistes contemporains, mais travail à poursuivre pour tous les autres médiums.

Le médium prend-il la force psychique seulement en lui-même ? la prend-il sur l'ensemble des assistants ? la prend-il seulement sur ses plus proches voisins ? la prise a-t-elle lieu par des passes ou par absorption directe ? Tels sont quelques-uns des problèmes que le biomètre vous permettra de poser et de résoudre assez facilement.

SECTION DE PSYCHOLOGIE

Avant tout, déterminez le tempérament exact de chacun des membres de la Société, d'après le système hippocratique des Quatre Tempéraments, adapté par

les travaux contemporains que vous trouverez dans la revue *l'Initiation* et dans mon *Traité de Magie pratique*. Recherchez les liens qui unissent les manifestations de la personnalité humaine à l'extérieur par la forme de ses traits, la forme de ses mains et les signes qui y sont contenus, la forme de son écriture, etc. Laissez les pontifes et les officiels vous dire que ces recherches ne sont pas sérieuses et poursuivez-les tout de même, car il n'y a pas de recherches de divers genres : la Vérité est toujours sérieuse et ce sont souvent les critiques qui ne le sont pas.

Quand vous aurez établi la formule de chacun des vôtres et des sujets à étudier, commencez les expériences élémentaires de suggestion mentale par l'exercice des objets à retrouver sur une table, d'une pensée à déterminer et d'autres du même genre, en les appuyant chaque fois de contrôles biométriques.

Vous aborderez ensuite successivement : *la psychométrie*, cette curieuse voie de recherches popularisée par les travaux de Buchanan, et sur laquelle notre ami Sédir a écrit de si curieuses études. A Paris, un des professeurs de l'école hermétique, M. Phaneg, a pu produire des expériences très remarquables dans cette branche de recherches par un simple entraînement personnel. Vous trouverez le récit de deux de ses expériences dans mon petit travail sur la *Constitution de l'Homme* paru tout dernièrement.

De là vous pourrez exercer vos membres aux exercices élémentaires de la Yoga qui ont rapport à la création des images mentales et à leur précipitation soit sur des sujets endormis, soit sur des personnes

éveillées. Cet entraînement peut aller de front avec celui, plus passif, de la psychométrie, obtenu successivement au moyen de lettres d'amis étudiées dans le recueillement, puis d'objets, enfin de vêtements ou des mains des personnes à étudier.

La plupart des sociétés de l'étranger consacrent leur temps surtout à la conduite d'enquêtes concernant la télépathie, imitant en cela la grande Société de Londres. Il me semble que le moment est venu d'aller plus loin et de ne pas toujours imiter ce qui a déjà donné les résultats attendus. Le dernier livre de Camille Flammarion sur *l'Inconnu* a déblayé suffisamment la question pour que ceux qui peuvent venir à vos études par cette voie soient satisfaits. Inutile donc de perdre votre temps à recommencer des enquêtes cent fois faites. Notez les cas vraiment typiques et, au lieu de suivre les autres, montrez-leur la route. Vous justifierez ainsi l'adage bohémien que toute lumière intellectuelle comme toute lumière physique vient d'Orient et vous êtes le véritable Orient de l'Europe civilisée.

C'est la *médiurnité* qui vous offre le champ le plus vaste et le plus riche d'investigations. Mais, ici encore, quittez franchement dès à présent les sentiers battus. Procédez méthodiquement et sans théorie préconçue, déterminez d'abord le tempérament de votre médium, psychologiquement et biométriquement. Faites la formule biométrique de la chaîne de piles humaines qui entoure le médium dans les expériences obscures et éloignez tous les assistants à formules absorbantes pour ne garder que ceux à formules rayonnantes, quitte à faire des séances spéciales aux premiers.

Enfin, remplacez toujours les enregistreurs humains par des enregistreurs électriques. Insistez sur le traitement psychologique du médium d'après sa nature timide ou ses impulsions à la vanité et à la colère. Habituez-vous à lui enlever toute gêne au milieu de vous, enfin étudiez l'effet de la suggestion et du magnétisme sur le médium, voie nouvelle et utile. Enfin, et par-dessus tout, n'oubliez pas que les médiums sont des êtres humains plus sensibles encore que les autres et non des machines ou des animaux. Traitez-les donc toujours avec respect et non avec brutalité et, s'il y a fraude consciente ou inconsciente, comme cela arrive si souvent, n'oubliez pas non plus que le même sujet peut produire des faits d'une authenticité absolue dans d'autres conditions. Recherchez toujours en cas de fraude l'influence possible des suggestions ou de la nervosité des assistants et ne jetez jamais le manche après la cognée, car une expérience négative est souvent plus riche d'enseignements qu'une expérience positive pour le véritable observateur.

SECTION SYNTHÉTIQUE

Après avoir parcouru le cycle des sections analytiques, le nouveau membre de votre société reçoit un nouvel enseignement théorique, plus complet que lors de son entrée, et cet enseignement lui est donné par une commission spéciale de cette section, commission que nous nommerons des Théories et Traditions et qui formera le véritable centre d'enseignement supérieur de votre société. Là, toutes les traditions sont exposées impartialement, toutes les théories sont

énoncées, et chacun crée son opinion d'une manière solide.

Je vous ai proposé de constituer cette section synthétique, qui prendra le nom de : Section d'expérimentation, de contrôle et d'enseignement, en appelant à en faire partie d'office les présidents de chacune des autres sections. Ainsi chacun d'eux, lors d'une expérience à établir, prend ses dispositions pour assurer le contrôle physique, physiologique et psychologique des faits à étudier et la moisson est chaque fois certaine.

Je ne saurais, en terminant, trop conseiller à votre commission des « Théories et Traditions » d'approfondir l'étude de l'admirable instrument que le marquis de Saint-Yves m'a permis d'exposer avec tant de détails devant vous : je veux parler de l'archéomètre. Vous avez en lui l'arche véritable qui vous permettra de naviguer au-dessus de tous les déluges et de toutes les vagues du passé. Je suis heureux de vous voir, seuls en Europe, dotés d'un tel outil de réalisation et de travail.

Laissez-moi, Mesdames et Messieurs, en terminant, vous dire combien j'ai été touché, comme chercheur indépendant et comme français, du grand honneur qui m'a été fait par celui qui m'a appelé au milieu de vous tous et par votre cordiale et sympathique réception. C'est un grand bonheur et une grande récompense pour moi d'avoir senti que vous saviez rechercher le dévouement à ces idées si ingrates, partout où il se trouvait, et qu'entre tant d'autres plus dignes c'est à votre serviteur que vous avez fait appel. Aussi

je ne vous dirai pas quelle inoubliable impression j'emporte de mon séjour ici, car j'ai trouvé en chacun de vous de véritables admirateurs et chevaliers de l'humanité chrétienne, dans le sens le plus élevé. Vous sentez que le visible n'est pas tout et que l'invisible nous entoure et nous domine. Unissons-nous donc tous pour demander que le Grand Pasteur des âmes terrestres jette sur vos efforts un regard favorable et vous ouvre un peu de ce livre de la vie que nous aspirons tous à mieux connaître.

PAPUS.

Saint-Pétersbourg, 9/22 mars 1901.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

La Volonté

Les opérations magiques sont l'exercice d'un pouvoir naturel, supérieur aux forces ordinaires de la nature.

Le pouvoir magique est le résultat d'une science et surtout d'un entraînement qui exaltent la Volonté humaine bien plus loin des limites ordinaires.

Le surnaturel est le naturel extraordinaire, ou le naturel exalté.

Pour faire des miracles, il est nécessaire d'être en dehors des conditions ordinaires de la généralité, ou bien d'être supérieur par la Science et la Sagesse, ou bien encore d'être exalté par un état spécial.

ÉLIPHAS LÉVI.

PROLOGUE

LA FOI ET LA SCIENCE. — CROIRE ET SAVOIR

Si nous consultons un dictionnaire, il nous apprendra que :

La *Foi*, en théologie, c'est la croyance que les faits, les préceptes présentés par la Religion, sont réels, vrais, et peuvent provenir de Dieu. — En phi-

losophie, c'est la croyance que les faits, les préceptes et les doctrines sont conformes au témoignage de l'expérience et de la raison, sans cependant pouvoir en donner la preuve.

L'une est la Foi dogmatique, l'autre la Foi raisonnée.

Science, connaissances prouvées, méthodiquement classées, objet d'études spéciales.

Croire, avoir pour certain, penser qu'une chose est, sans cependant en avoir la preuve personnelle.

Savoir, connaître, avoir la certitude expérimentale, personnelle d'un fait ou d'une chose.

La foi et croire, voilà le principe de tout, sans la foi la Science ne peut exister, sans la foi pas de progrès.

Dans ses recherches, le savant *croit* que telle chose est, ou peut être ; il fait un acte de foi en formulant une hypothèse qui peut être oui ou non la vérité. Il croit avant de savoir. Celui qui sait ne croit plus.

La foi, c'est là le phare qui illumine le chercheur dans toutes ses études, sans la foi le feu sacré de l'intelligence disparaîtrait.

Celui qui commence un travail scientifique, une affaire commerciale, celui qui cherche la résolution d'un problème scientifique, social ou religieux, a foi dans le résultat final, sinon il n'emploierait pas les ressources de son intelligence, ni ne mettrait en jeu les moyens physiques qu'elle lui conseille.

Le savant qui sait beaucoup, qui connaît les lois dans lesquelles la Science fait entrer les phénomènes,

les classifiant arbitrairement, croit cependant qu'il peut en exister d'autres, qui tôt ou tard seront admises par la Science et même pourront modifier celles existantes.

Ce sont des orgueilleux ceux qui qualifient d'absurde ce que d'autres croient possible ; car, comme l'a dit fort bien le Dr P. Gibier, « l'absurde d'aujourd'hui pourra être la science de demain ». Les orgueilleux qui n'ont pas la foi, nient par ce fait le progrès, car ils nient quel'avenir, un jour ou l'autre, déchirera le voile qui couvre l'ignoré, limité par l'ignorance.

Croire à l'union possible de la Foi et de la Science, c'est commettre une grave erreur, car cette union ne pourrait se réaliser que par la destruction de l'une et de l'autre : la Science qui croit n'est pas la Science, de même que la Foi qui sait n'est pas la Foi.

La Foi a été et sera toujours la clef qui ouvre les arcanes de l'inconnu ; son *credo* dure jusqu'au moment où l'hypothèse est démontrée et passe alors dans le domaine de la Science.

Celui qui cherche, employant la raison guidée par le savoir, libre de tout fanatisme, comprendra facilement que la Science n'est faite que des *credo*, cultes et cérémonies de toutes les religions, qui ont présenté jadis, comme articles de foi, ce qui aujourd'hui appartient à la science, à l'hygiène, à la civilisation, au progrès.

Si dans les religions actuelles il existe quelques points qui peuvent être considérés comme du domaine de la Science, il ne faut pas s'en étonner.

La Religion est pour tous, savants et ignorants.

La Science appartient exclusivement aux savants. Par malheur la proportion qui existe entre eux est énorme, les ignorants font foule. De là l'impossibilité de modifier une religion avant que la généralité soit en état de savoir, c'est-à-dire de comprendre par elle-même expérimentalement.

On ne doit pas confondre ce que l'on *sait* avec ce que l'on *croit* ; savoir, ce n'est plus croire ; croire, ce n'est pas encore savoir.

La Science, par son essence, est muable. Sans la moindre difficulté elle modifie ce qu'auparavant elle affirmait comme vrai. Tous les jours nous voyons des « Vérités scientifiques », modifiées et même changées complètement, grâce à de nouveaux faits qui démontrent l'erreur de la première hypothèse, base des théories admises comme bien prouvées. La Religion ne peut agir ainsi, car elle s'appuie sur des principes plus élevés et moins muables que la Science qui ne s'appuie que sur le savoir plus ou moins étendu de quelques savants, de quelques corporations, tous sujets à l'erreur.

La Science est faite du connu, du bien prouvé, son but est de le conserver.

La Foi, c'est l'ignoré, mais l'ignoré qui peut être connu et faire partie de la Science.

La Foi, c'est l'espoir, c'est le désir ; c'est elle qui nous guide vers la Science vraie.

De différents auteurs

« Nous avons la Foi ; le Désir, aidé du peu de Science que nous possédons, nous force à chercher, à

faire un acte de Foi ; pour cela, nous présentons à l'étude des mieux doués que nous, non une pure hypothèse, mais bien une déduction documentée, conséquente dans toutes ses parties, si on admet, avec toutes les écoles spiritualistes, que l'homme est un être complexe, composé tout au moins de trois parties d'essence différente.

« H. GIRGOIS. »

L'HOMME

« L'homme est un être intelligent et corporel fait à l'image de Dieu et du monde, un en essence, triple en substance, immortel et mortel.

« Il y a en lui une âme spirituelle, un corps matériel et un médiateur plastique.

« ÉLIPHAS LÉVI. »

L'homme est composé essentiellement de trois principes :

Le corps physique. — Le corps astral. — Le corps psychique. Chacun de ces principes est à son tour composé de plusieurs autres.

Avec l'école occultiste, nous adoptons la division en sept principes, dont les plus inférieurs servent de base aux supérieurs.

I. — CORPS PHYSIQUE

Le corps physique est formé de cellules matérielles, de formes et de fonctions différentes ; chacune de ces cellules est douée d'une vitalité qui lui est propre.

Constitution du corps physique

1^{er} principe. *Le corps matériel* : Rupa. — La partie plastique matérielle du corps physique, se renouvelant par les fonctions de certains organes.

2^e principe. *La Vitalité* : Jiva. — La vie du corps physique. Médiateur entre le corps matériel et le principe immédiatement supérieur. Vie propre des cellules.

3^e principe. *L'Ame du corps physique* : Linga sharira. — Partie inférieure du corps astral, localisée dans les ganglions du grand sympathique, partie animatrice du corps. Ame végétative, siège de l'instinct de l'inconscient inférieur.

Dans la généralité des humains en dehors de l'action de la volonté.

II. — LE CORPS ASTRAL

4^e principe. *L'Ame animale* : Kama rupa. — Partie médiatrice du corps astral, combinée avec le principe supérieur, vitalité astralisée, localisée dans les plexus du grand sympathique, instinct supérieur, passions.

5^e principe. *L'Ame humaine* : Manas. — Partie animatrice du corps astral, localisée dans les ganglions du cerveau, siège de l'intelligence et de la mémoire.

III. — LE CORPS PSYCHIQUE

6^e principe. *Ame angélique, âme spirituelle* : Buddhi. — Médiateur entre ce principe et le suivant.

En puissance dans les races actuelles. Siège de l'inspiration de l'épanouissement complet de la volonté, dans l'Humanité actuelle.

7^e principe. — Atma. — Partie animatrice du corps psychique; spiritualisation de l'homme.

Tous ces principes forment un tout harmonique, se touchant par les extrêmes et, par cela même, chaque tête de série pouvant être considérée comme faisant partie des deux éléments, supérieure dans la première, inférieure dans la suivante.

Le Ternaire humain peut être considéré comme la base de toutes les subdivisions et chacun des éléments qui le composent : Physique — Astral — Psychique, est doté d'une partie *animatrice*, et pour cela même douée de volonté propre, qui préside à tous les actes de chacun des trois principes et peut, en raison de sa *sublimation*, dominer la volonté d'un principe qui lui est inférieur, ou tout au moins pouvant agir sur les éléments qui le composent.

Une volonté unique pourrait s'admettre uniquement dans une humanité composée en réalité des sept principes, la concédant au septième principe, Atma.

Comme il est malheureusement prouvé qu'il n'en est pas ainsi, il faut alors admettre l'existence, sinon d'une volonté unique, absolue, comme serait celle du septième principe, mais une volonté fédérative de chacune des parties *animatrices*, le tout relatif au développement animique de l'humanité actuelle.

Toutes les écoles reconnaissent que la volonté est une faculté de l'âme. Dès l'instant que l'école occultiste attribue, à chacun des trois principes *développés*

dans l'homme une âme, pourquoi ne pas lui concéder un des attributs qui lui sont propres.

Telle est la thèse que nous nous proposons de démontrer.

PHYSIQUE ET SUPRAPHYSIQUE

Les tendances actuelles de la Science sont foncièrement matérialistes.

La Science a étudié l'organisme jusqu'aux infiniment petits, le résultat de ses recherches a été la découverte du protoplasma, comme base et générateur de la vie. N'ayant rien trouvé de plus sous son scalpel, ou au foyer du microscope, car ni l'âme, ni l'esprit ne peuvent se disséquer, ni se voir, la Science a donné comme formule ultime :

« Dans l'univers il n'y a qu'oxygène, hydrogène, carbone et azote. Ce que l'école spiritualiste appelle âme est un produit de la matière; ce sont les cellules qui ont vibré d'une façon différente aux autres, voilà ce qui produit la pensée. L'Homme est un automate qui se meut entraîné par son organisme. Quelques-uns croient aux facultés de l'âme, l'âme n'existe pas; ce qu'on appelle âme n'est rien autre chose qu'un mécanisme dirigé par des forces physico-chimiques. »

Comme c'est la Science qui s'exprime ainsi, on pourrait à la rigueur admettre cette théorie, si elle expliquait tous les faits. Ce qui n'est pas, car il existe une infinité de faits parfaitement prouvés que la Science ne peut expliquer avec sa théorie matérialiste :

la vue à distance, la prévision, etc., ne peuvent être expliquées par l'étude des sens matériels, ni des différents organes du corps humain ; et alors, la Science ne pouvant donner l'explication de certains faits qu'elle ne peut faire entrer dans sa théorie, elle les nie.

Le *corps physique*, qui tombe sous nos sens, doté des instruments nécessaires à son but physique, agit uniquement sur le monde physique, tangible, comme nous le démontrerons.

Le *corps astral* manifeste son action non seulement sur le monde physique, tangible, mais spécialement sur le monde astral, où domine la Lumière astrale, comme la lumière physique domine dans le monde physique.

Une grande partie des effets de la lumière physique sont étudiés dans les livres de la Science, nous ne nous y arrêterons pas.

LUMIÈRE ASTRALE

« Cette *Lumière astrale* est la *force-substance universelle*, dont toutes les autres forces et toutes les autres substances sont des modalités ; elle suit, à très peu de chose près, les mêmes lois que l'électricité, une de ses manifestations supérieures.

« PAPUS. »

« Il existe un agent mixte, un agent naturel et divin, corporel et spirituel, un médiateur plastique universel, un réceptacle commun des vibrations du mouvement et des images de la forme, un fluide et une force

qu'on pourrait appeler en quelque manière l'imagination de la nature.

« Par cette force tous les appareils nerveux communiquent secrètement ensemble ; de là naissent la sympathie et l'antipathie ; de là viennent les rêves ; par là se produisent les phénomènes de seconde vue et de vision surnaturelle. Cet agent universel des œuvres de la nature, c'est l'Od des Hébreux, c'est la *Lumière astrale* des Martinistes.

« E. LÉVI. »

Mais qu'est-ce que cette Lumière astrale ?

La Lumière astrale, c'est la force neurique du Cosmos, c'est l'âme du Cosmos (Alma Mundi).

Un exemple nous fera mieux comprendre : Qui des habitants des zones, même tempérées, de l'hémisphère austral, n'a ressenti cette espèce de malaise, cet état nerveux spécial, quand souffle le vent du nord ? Les nerfs sont à fleur de peau, le cerveau n'est plus maître des différentes sensations produites par ces courants énervants de l'équateur. Ce vent vient chargé de vie, espèce de *plasma*, il arrive saturé des émanations vitales des productions tropicales, exubérantes dans leur développement, par la condensation de l'influence solaire (vie cosmique), aidé par l'humidité, souvent exagérée, de l'atmosphère, milieu nécessaire à la vie organique.

Le système végétal-vital de tous les êtres est comme enivré par cette surabondance de vie, l'organisme, ne pouvant absorber cet excès, reste énérvé ; le système nerveux surchargé de vitalité, noyé dans ces courants

cosmiques vitalisés en excès par le vent de l'équateur, n'obéit plus. Le cerveau, officine centrale du système, enivré par la surcharge des fluides vitaux, reste dans un état comateux qui brise la volonté et voit tout comme dans un songe.

Ces courants cosmiques astralisés peuvent donner une idée de ce qu'est la Lumière astrale.

Le corps humain est composé d'organes et ces organes de cellules ; chaque cellule est douée de vie propre et de vie de coopération.

On peut considérer le Cosmos comme un être, et nous entendons ici par Cosmos simplement notre système solaire ; les planètes qui le composent sont ses organes, les êtres animés qui les peuplent sont les cellules douées de vie propre et de vie de coopération.

L'*influx nerveux* (l'astral) de ce gigantesque organisme sera la Lumière astrale, partie essentielle du fluide cosmo-vital. Comme toutes les essences, c'est un élément très subtil qui pénètre tout.

Quand, par un état spécial naturel ou acquis, un organisme humain entre en contact direct avec ces essences, selon le cas, il en est plus ou moins pénétré et les effets produits sont d'autant plus puissants que l'*ivresse astrale* est plus complète.

C'est dans le cerveau, organe directeur du système nerveux, que se concentrent les idées et les images de tout ce qui existe ; il peut, grâce à l'*imagination*, une de ses facultés, reproduire, en image, un objet, un paysage, ou autre, longtemps après avoir été vus.

Comme la Lumière astrale est le produit de ce qu'on pourrait appeler le cerveau du Cosmos, composé

comme le cerveau humain de cellules spéciales, elle concentre en elle et reflète toutes les pensées, tous les actes (vie coopérative des cellules). C'est pour cette raison que les « volitifs », au gré de leur volonté, et certains instinctifs, dans un état spécial, peuvent lire dans la Lumière astrale les faits présents, passés et souvent à venir, car l'avenir est presque toujours formé du passé et du présent.

Comme toutes choses créées, la Lumière astrale obéit à des lois. Il faut apprendre à les connaître si on veut éviter les effets souvent terribles des forces astrocosmiques les plus inférieures; l'électricité, l'une d'elles, à peine connue des savants, multiplie malheureusement les preuves de son pouvoir quand l'imprudent viole les lois qui en régissent la production et l'usage.

La Lumière astrale, essence neurique du Cosmos, agit, dans les limites des lois qui la régissent, sur les centres nerveux des différents organismes, cellules du Cosmos.

L'électricité mal dirigée, ou en tension exagérée, détruit les fils conducteurs et les appareils producteurs, de même la Lumière astrale mal dirigée peut énerver le système nerveux, troubler le cerveau dans ses relations avec l'intelligence, détruire ses facultés et conduire à la folie.

En résumé, la Lumière astrale peut être comparée à l'influx nerveux de l'organisme humain, qui dans ses multiples manifestations est une réunion de forces diverses : l'électricité biologique, l'influx volitif du cerveau, les courants vitaux du grand sympathique, les réflexes de la moelle épinière, etc.

L'électricité, les forces électro-vitales, électro-cosmiques et autres forment les courants et forces de la Lumière astrale. Toutes ces forces, d'un grand pouvoir, augmentent le danger qui menace ceux qui les manipulent sans en connaître les lois. Ces forces semi-matérielles sont souvent désastreuses, mais les forces sublimées de l'astral le sont bien davantage.

Il est nécessaire, pour comprendre le jeu de la Lumière astrale et de ses multiples forces, de connaître le plan sur lequel elles peuvent se manifester.

LE PLAN ASTRAL

Ce n'est pas un lieu spécial ni un endroit déterminé; c'est un état particulier tant du Cosmos comme des êtres qui le peuplent.

Le plan astral, plan psychique de beaucoup d'auteurs, semi-matériel, semi-spirituel, est la partie inférieure du plan animique, domaine spécial de l'esprit, qui agit sur ce plan au moyen de l'âme humaine.

Le plan astral, grâce à l'instinct inférieur, est en contact, par le pôle matériel, avec toutes les forces matérielles cosmiques et électriques; l'âme humaine, quand elle agit, le met en relation avec les forces psychiques supérieures, et quelquefois, par un développement spécial, avec les forces animiques.

Il est facile de comprendre que c'est un plan très dangereux, en raison des deux contraires: la matière et ses forces, l'âme et ses puissances.

Les passions, émotives par leur essence, exaltées à l'extrême par l'imagination psychico-cérébrale, portée

accidentellement ou volontairement sur le plan astral, occasionnent une exagération tant dans le bien que dans le mal ; sur ce plan il est on ne peut plus facile d'être entraîné par la partie matérielle inférieure de l'astral, jusque dans les bas-fonds des vices les plus répugnants. Le mysticisme lui-même n'est pas exempt de ce danger.

L'homme, à peine sorti de l'animalité, s'abandonne très facilement aux impulsions de l'instinct inférieur. Les passions instinctives, exaltées par l'anomalie cérébrale, produite par l'ivresse astrale, entraînent à tous les excès celui qui, sans préparation aucune, pénètre sur ce plan.

Que de médiums sont victimes de ce plan sur lequel, inconscients, ils agissent hypnotisés par les forces astrales, leur cerveau déséquilibré par l'ivresse astrale les pousse aux aberrations les plus fantastiques et vicieuses au suprême degré.

Notre nature, par sa partie animale, nous entraîne spécialement sur le plan astral inférieur, voisin de la matière, et nous rend victimes de toutes les passions matérielles et animales. Au contraire, c'est sur le plan astral supérieur que la partie psychique de l'homme se trouve attirée et reçoit l'influence de ce plan. On doit comprendre dans cette partie psychique toutes les manifestations extra-matérielles, celles purement cérébrales, idées, pensées, poésie, s'élevant jusqu'aux plus belles conceptions de l'esprit : l'amour de ses semblables et l'amour divin.

Pendant le sommeil normal, la partie psychique, libre de l'influence de l'organisme et de ses besoins,

peut atteindre le plan astral et y éprouver des émotions vraies, produites par des faits imaginés (imaginés dans le sens d'images créées). Là, elle vit de la vie astrale, subjective, relativement au monde physique, mais en réalité objective sur le plan astral, car, bien souvent, l'émotion produite est tellement vive qu'elle réveille le corps endormi tout vibrant de peur ou de plaisir.

Les médiums en transe, les sujets hypnotiques et magnétiques, sous l'influence de manipulations spéciales, passent sur le plan astral et y agissent activement. Pour eux, sur ce plan, le sensorium normal physique n'existe plus ; tous les sens matériels sont pour le moment inertes et sans effets. Il n'est pas nécessaire de rappeler les expériences faites à ce sujet, aiguilles plantées dans les chairs, ammoniacque respiré, sans qu'aucun mouvement indique la sensation douloureuse et désagréable qui se produit sur l'individu dans l'état normal.

Par la suggestion, qui est l'obligation imposée par une volonté étrangère d'abandonner le plan physique pour passer sur le plan astral, l'action des sens, tout à l'heure nulle, peut être exagérée ; ainsi le frottement d'une barbe de plume sur la peau produira les accidents occasionnés par une douleur atroce ; respirer de l'eau pure produira la suffocation et même l'empoisonnement.

Dans le cerveau du microcosme, toutes les cellules similaires vibrent à l'unisson, obéissant soit au système nerveux, soit aux réflexes.

Le cerveau du Cosmos, étant composé, comme cel-

lules, de tous les cerveaux des êtres animés qui le peuplent, rien d'étrange alors qu'une cellule spéciale, libre de l'influx d'autres cellules inférieures (les organismes matériels), vibre à l'unisson de cellules semblables à elle et perçoit dans la lumière astrale, *alma mundi* de beaucoup d'auteurs, les mêmes sensations d'ordre supérieur.

Les instinctifs, les passifs, dans un état spécial ou obtenu par manipulations magnétiques, entrent en communication avec la lumière astrale, devenant, sur le plan astral, cellules actives, de passives qu'elles étaient sur le plan physique. Les volitifs, par la volonté élevée à la puissance psychique, peuvent agir consciemment sur le plan astral, connaître les forces extra-physiques, les manipuler, enfin entrer en relation avec ces êtres qui peuplent ce plan, y voir les événements passés, présents et quelquefois futurs ; il est facile alors de comprendre pourquoi le plan astral est considéré comme le reflet du plan physique ; c'est une expression insuffisante, car il y a autre chose que des reflets.

Sur le plan astral tout est subjectif relativement au plan physique, mais objectif pour ceux qui y agissent. Comme les sens sont limités aux sensations matérielles, il est facile à l'école matérialiste, qui n'en connaît pas d'autres, d'affirmer que le plan astral est purement imaginaire. Dans la presque généralité, il manque à l'homme un sixième sens, qui existe en puissance dans tous, mais qui n'acquiert son développement que chez les sujets magnétisés, et par un entraînement spécial psychique chez les volitifs.

En admettant que, dans l'homme, le cerveau, par la volonté physique, puisse reproduire toutes les sensations reçues, vibrations de molécules, comme disent les savants, et si l'on considère le plan astral comme le cerveau du Cosmos, il faut admettre que, sur le plan astral, les molécules spéciales qui le composent peuvent reproduire les sensations, tout comme le cerveau humain le fait, de là les reflets.

Il ne faut pas oublier que le cerveau humain, cellule spéciale du Cosmos, est un organe des plus délicats, un instrument qui très facilement se fausse, tant de causes peuvent lui faire perdre l'équilibre : la moindre émotion lui enlève tout pouvoir sur l'organisme ; on connaît les effets étranges de la peur ; quelques milligrammes de hachisch opèrent un changement complet dans le caractère de l'homme et dans ses sensations ; par l'absorption de cet agent astro-végétal, l'homme est transporté sur le plan astral inférieur, ses sens physiques lui sont inutiles ou leurs sensations exagérées, il sent, il voit, en dehors des sens. Si on augmente la dose, l'ivresse astrale, qui fait perdre toute notion du plan physique, peut se produire et fausser le cerveau pour longtemps.

Le cerveau du Cosmos, composé, comme cellules spéciales, de cerveaux humains, peut aussi ressentir les effets de ces désordres et manifester des reflets exagérés et souvent faux.

De ce qui précède, on comprendra facilement que le plan astral est dangereux, il représente ce que serait pour les hommes une atmosphère saturée d'alcool et d'éther, qui, en un instant, produirait, même

sur les plus robustes, une ivresse complète. Ce péril est aussi vrai et réel que celui qui existe pour celui habitué à l'atmosphère des vallées, qui ne peut supporter celle des hauteurs, et la réciproque est vraie aussi. Par l'*habitude* on arrive à pouvoir vivre sans péril tant sur le plan astral que sur les hauteurs.

Pour arriver sans péril sur le plan astral et *s'habituer*, il faut observer une grande sobriété en tout ; la vie journalière doit être pure, les pensées élevées, conserver toujours l'organisme sous le joug de la volonté supérieure. L'intelligence doit être occupée au développement de pensées très élevées, très pures, abstraites, en un mot il faut vivre la vie qui éloigne de l'animalité.

Quand par une pratique continue on a appris à conduire son esprit, à diriger ses pensées dans une direction voulue, on doit par un exercice de concentration résoudre facilement les problèmes difficiles et abstraits. Cette concentration consiste à fixer la pensée sur un seul point, sans la laisser sortir du sujet, ni se laisser entraîner par le monde extérieur et moins encore par l'activité inconsciente des sens. Il faut la fixer de telle manière que rien ne vienne la distraire ; il faut que les sens soient passifs et inactifs afin que l'astral et les autres composés de l'homme puissent manifester toutes leurs énergies et les extérioriser au besoin.

Quand on arrive à ce point, on est conscient et actif sur le plan astral, on a conscience de la sortie du corps astral, libre du corps physique, et, par un entraînement spécial, on peut se souvenir du plan as-

tral, de ses habitants et des faits produits tant sur ce plan que sur les plans inférieurs.

Quels sont les habitants de ce plan supraphysique ?

« D'après le spiritisme, le monde invisible est peuplé seulement d'*esprits* et de fluides.

« D'après l'occultisme, d'autres éléments s'y trouvent.

« Ce sont d'abord :

« Les *élémentaires*, principes inférieurs des êtres décédés à la vie terrestre, puis :

« Les *corps astraux* des êtres vivants, périsprits des médiums sortis inconsciemment hors de l'être et périsprits des adeptes sortis consciemment du corps dans un but déterminé ;

« Les *élémentaux*, êtres inférieurs n'ayant jamais été incarnés, ne possédant aucune intelligence propre et subissant l'influence de toutes les volontés humaines bonnes ou mauvaises ; ces êtres agissent dans les *éléments* ;

« Les *idées des hommes*. Autour de chaque homme, ses idées se trouvent, constituant, par la fusion de chacune d'elles avec un élémental, un être réel qui reste là plus ou moins longtemps suivant la tension cérébrale qui lui a donné naissance et qui agit bien ou mal sur l'homme, suivant que l'idée est bonne (enthousiasme), ou mauvaise (remords).

« PAPUS. »

Il existe des êtres invisibles qui, étant données certaines circonstances, peuvent cependant se manifester sous des formes étranges, monstrueuses, de peu de co-

hésion dans leurs éléments constitutifs et le plus souvent sous une forme indéfinie. L'occultisme les connaît sous les noms de larves, élémentaux et élémentaires. Il affirme qu'ils n'ont que des âmes rudimentaires, qu'ils sont mortels et soumis fatalement aux forces physiques et à plus forte raison aux forces extra-physiques.

Ils aspirent à la vie physique, la recherchent surtout dans l'homme, profitant de tout ce qui peut la leur fournir : cadavres, sang, lait et en général toutes les sécrétions animales. Quand ils rencontrent un organisme humain dont le corps astral est sorti, pour une cause quelconque : ivresse, épilepsie, léthargie, somnambulisme, folie, etc., ils s'en emparent et alors malheur à son propriétaire, car désormais ils vivront de sa vie, de ses forces et pourront en abuser au point de le conduire au tombeau.

H. GIRGOIS.

(A suivre.)



LA CROIX

Lorsque le Christ, le Grand, Celui dont nous ne devrions pas prononcer le nom saint sans trembler, — expirait sur la croix du châtement universel, Il prononça quelques paroles qui peuvent nous servir maintenant à comprendre la position de l'esprit de l'homme universel.

Représentez-vous sa mère, celle qui était venue supporter en son cœur toutes les douleurs que devait souffrir en son corps le Sauveur du monde, se tenant là, à ses pieds. Saint Jean, l'apôtre aimé, celui qui par la tournure de son esprit avait pu ressentir plus ou moins l'approche et la signification de la venue de son Sauveur, était là aussi, aspirant à son Dieu, et en même temps soutenant la forme terrestre de cette mère de douleur, qui était devenue, à son tour, presque inerte à force de souffrances morales. Tous les deux, ils ne faisaient plus qu'un avec ce Sauveur adoré, ce Fils, cet Ami qu'ils perdaient, le suivant apparemment jusque dans la mort de leur amour.

Et le Christ parla : « Femme, dit-Il, voilà ton fils ; » et à saint Jean : « Voilà ta mère ». (Saint Jean, 19, 27.)

Ces paroles ont un sens tendre, facile à comprendre, celui d'une pensée aimante, d'un dernier effort pour réunir ces deux, qu'il avait peut-être aussi le plus aimé, de leur former par sa parole puissante un

intérieur où le souvenir de son amour viendrait les réjouir encore... Oui, mais le sens plus grave, plus étendu ne nous frappe peut-être pas aussi souvent.

Une douleur invincible semble vouloir nous envahir, lorsque nous relisons ces quelques mots : « Femme, voilà ton fils », — « voilà ta mère », et cependant nous avons tort, car une tâche sans fin nous y est réservée suivie de son infatigable amour. Ce n'est pas une simple consolation adressée à ses proches, mais un trésor confié, une marche, route tout indiquée à l'humanité entière en personnalités collectives de mère et d'apôtre.

En mourant sur la Croix le Sauveur venait d'accomplir, de mettre le dernier point nécessaire à une œuvre commencée déjà depuis des temps immémoriaux et le crucifiement dont les atmosphères étaient empreintes était venu se reproduire en fait extérieur sur cette terre.

Les hommes ne pouvaient plus errer indéfiniment dans les détours de la matière, car Dieu l'avait fait pénétrer par son Esprit.

Maintenant que le Christ avait rendu l'homme à lui-même, qu'Il avait maintenu et établi le joint entre l'invisible et le visible vivifié, qu'Il s'était fait créature pour tout ce qui avait été créé, Il joignait les deux courants qu'Il allait laisser derrière Lui.

Sa mère représentait ici tout ce qu'il y avait de plus pur en l'humanité qui s'était élevé jusqu'à lui, son apôtre tout ce qu'il y avait de plus vif comme esprit. Il donnait ainsi à l'esprit le pouvoir d'aspirer davantage vers lui de concert avec la matière ; Il donnait à

la matière glorieuse la joie et la consolation de l'Esprit.

L'Esprit ne pouvait plus faire autrement que de monter à Lui, et la matière que de l'adorer; mais Lui-même était désormais libre de surveiller son œuvre d'où et comment Il lui plairait. — Il était libre de dire personnellement à chacun et à chacune des individualités humaines pour les encourager dans sa voie: « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, celui-là est mon frère, ma mère et ma sœur. » (Saint Math., 12-50.)

Il avait le pouvoir jusqu'à la reconstitution générale de toute chose, de venir, caché comme entité partielle, surveiller son œuvre, voir ses enfants rachetés.

Qui de nous aurait pu supposer qu'Il avait de la joie à nous voir ?

En partant ainsi, Il nous laissa une œuvre à faire. Il renvoya sur cette terre des êtres qui devaient encore être perfectionnés. Il laissa au mal un peu de liberté. Il voulait que par nos travaux, notre courage infatigable nous gagnions un peu de mal pour la cause du bien, un peu de douceur pour la violence, un peu de toi pour l'incrédulité.

Qu'avons-nous fait ? Avons-nous seulement gardé intact ce trésor apporté, ou l'avons-nous méconnu et méprisé jusqu'à ce jour ?

Avons-nous senti parfois son approche invisible. Nous sommes-nous jamais dit que malgré tout Il pouvait être présent ?

ZHORA.

L'islamisme Ésotérique

A Justin Schuhl.

L'islamisme, comme toutes les grandes religions, distingue les doctrines de la lettre et celles de l'esprit. Son ésotérisme s'appelle le *soufisme*, du mot arabe *souf*, laine, parce que ses adeptes ou soufis se couvrent exclusivement de vêtements de laine par mépris des étoffes précieuses. Les soufis sont des hommes tolérants et modérés dont un axiome favori est que l'idolâtrie même est la confession de la foi. Ils disent aussi que les religions particulières sont de simples formes de la Religion unique, adaptées aux temps et aux peuples, et que les prophètes, fussent-ils mille multiplié par mille, ne sont qu'un seul. Ils expliquent les livres révélés par la méthode allégorique comme les kabbalistes juifs, et les interprètent dans le sens le plus large. Leurs doctrines enfin sont aujourd'hui le facteur principal de l'évolution religieuse islamique et méritent à ce titre l'intérêt que certains savants lui ont refusé.

Les livres des soufis sont nombreux et surtout écrits en vers, en arabe, en persan, en hindoustani, en turc. Leurs ouvrages les plus fameux sont chez

les Arabes certains écrits d'Alfarabi, d'Ibn Tofaïl, comme le *Hayi ben Yokdan*, de ce dernier, traduit récemment en français excellent par le professeur Gautier, d'Alger, l'*Ihya aloloum*, de l'imam Gazali, le *Kounnache*, de Si-Tidjani. En langue persane, nous possédons le *Boustan*, de Saadi, le *Tohfat alahrar*, de Djami, le *Tedkirat alawlia*, de Feri ed din Attar, le *Memevi* de Jelal ed din, le fondateur de l'ordre des dervichestourneurs, le *Guls-chan-i-raç*, de Schabistari, en hindoustani et en turc divers poèmes. La plupart de ces livres ont été traduits en anglais et *in extenso* et ont paru en particulier dans les séries orientales de Trübner. Notons enfin divers ouvrages historiques orientaux comme le *Dabistan* et qui résument ou comparent les diverses opinions des soufis.

Les soufis sont unitaires comme les musulmans orthodoxes, c'est-à-dire que la base de leur système est l'unité de toutes choses, unité de Dieu, unité des âmes, unité du monde, etc. Cette idée est le corollaire nécessaire de la doctrine koranique comme l'a très bien établi le cheik ben Ridouane dans un article de la *Revue africaine*. Le soufisme est idéaliste transcendantal, il nie la réalité de la matière comme chose en soi, il va même jusqu'à la croire illusoire et toute d'apparence. Les sens pour lui étant matériels ne peuvent être d'aucune ressource dans l'investigation nouménale et seule l'intuition, conséquence de la méditation et du détachement absolu, mène à la connaissance. Le soufisme offre, comme on voit, de nombreuses ressemblances avec les doctrines ésotériques des autres religions, le védantisme

indien, la kabbale des juifs, l'alexandrinisme. Il préconise l'extase comme les diverses sectes chrétiennes primitives et modernes, les omphalo-psychiques, les gnostiques et les quakers trembleurs. C'est même cette similitude de procédés métaphysiques qui a persuadé à certains savants peu habitués à peser des phénomènes sociaux ou psychiques que le système était tout entier emprunté au monde oriental ambiant. Malgré l'avis du regretté Adolphe Franc, qui fait venir le soufisme, comme la Kabbale d'ailleurs, des sectes anciennes de la Perse, malgré l'opinion de Silvestre de Sacy et des Allemands qui veulent en faire un yoguisme dégénéré, nous croyons, et M. de Tholuck, un des premiers auteurs qui ait connu les soufis, confirme notre opinion, que l'homme par les mêmes voies méditatives et ascétiques arrive nécessairement aux mêmes conclusions, sans distinction de race ni de climat. D'ailleurs la vie orientale nous montre tous les jours que les Indiens, les Chinois, les Arabes, les Juifs peuvent vivre côte à côte des siècles sans avoir une idée précise de leurs exotérismes rituels respectifs.

La méthode du soufisme est subjective; les soufis ont un profond mépris pour les moyens d'investigation dont use la science objective. De plus ils n'aiment guère la logique, ils comparent souvent les logiciens à des aveugles contraints à chercher leur route avec un bâton et se trompant souvent de chemin. Jelal ed din, le cheik des derviches, raille dans ses vers la scolastique des Arabes et leur méthode syllogistique renouvelée d'Aristote; tout un chapitre du *Memevi*, le

roi des Arabes, est consacré à cette critique. Pour tous les soufis la méditation et l'intuition qui est sa fille conduisent seules à la vérité, une des appellations de Dieu familière au soufisme. Quand il n'y a plus de moi ni de toi, disent les sages de l'Islam, la grande connaissance apparaît. C'est-à-dire, en somme, que la suppression de la personnalité particulière permet seule de savoir. Cet état s'appelle l'ittihad ou l'union parce que, n'existant plus comme personne distincte, le soufi, qui y est parvenu, fait alors partie intégrante de la vérité. Spinoza disait que la méditation permettait aux âmes de s'identifier avec la nature naturelle dont elles étaient des modes. Les soufis arrivent souvent à l'ittihad par des moyens extérieurs à la méditation, tels que la danse et la musique chez les tourneurs, les balancements chez les hurleurs et chez la moyenne des sectes par les jeûnes et par le dikr, parole arabe ou persane répétée à satiété, analogue au mentram des Indiens. Un fameux soufiancier, El Hadj, fut tué pour avoir prononcé dans un temps de troubles religieux les mots: Je suis la vérité. Se persuadant par la répétition de ce dikr qu'il était la vérité ou Dieu, ce qui est tout un, il parvenait, dit Jami, à être en état d'ittihad presque constamment. Ces moyens sont accessoires, ajoutons-le à l'honneur des soufis, et les initiés supérieurs de l'ésotérisme musulman arrivent à l'union sans autre effort que celui de la volonté.

Les mystiques ont un langage spécial qui nous oblige à employer une terminologie moderne toute autre. C'est ainsi qu'ils disent du non réintégré qu'il est séparé (sous-entendu de Dieu); ils s'intitulent les

amants et parlent au noumème comme on parle à une maîtresse. Ils entendent par le vin la connaissance et par l'ivresse la joie de connaître. Ceci permet de ne pas se laisser prendre au sens ordinaire des poèmes passionnés, érotiques ou bachiques, de Hafiz ou même de Djelal ed din.

Les idées des soufis sur Dieu sont du plus pur panthéisme, non pas d'un panthéisme exagéré, mais au contraire d'un panthéisme séduisant, modéré et peut-être même ambigu, dans certains cas. Ils ont deux formes principales selon lesquelles ils envisagent le problème divin. Le passage suivant des Prolégomènes à l'histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun nous les énonce clairement : « Les soufis de ces derniers temps, dit-il, ont déclaré que Dieu est identique (*mottahed*) avec les êtres créés, soit parce qu'il s'est établi (*hol-loul*) dans eux, soit que ces êtres soient lui-même et qu'ils ne renferment, ni en totalité, ni en partie, aucune autre chose que lui. » Souvent, comme Djelal ed din, ils proclament avec les Alexandrins que le monde a été émané de Dieu, comme les étincelles de la flamme qui font partie au moins originellement de cette flamme. Quand les soufis nomment Dieu, ils n'entendent pas le Jéhovah de la Bible exotérique ou l'Allah des orthodoxes, mais l'âme universelle, formée de toutes les âmes particulières et qui seule a une conscience claire, absolue, dans le même rapport avec les consciences particulières plus ou moins obscures, que les consciences cellulaires du corps avec la conscience enfermée dans le cerveau. Leur théorie du monde ne se distingue pas de leur théodicée.

Le divin pénètre le créé, s'il n'est pas lui-même, par l'omniprésence ou l'unité de substance. Le monde, s'il n'est pas Dieu, est un accident de lui-même. Dieu, disent certains soufis, *a créé le monde pour jouer avec lui-même. Dieu est la chose qui a paru et la chose cachée. La pluralité qui survient dans les créatures est vis-à-vis du créateur ce que sont des ombres, des échos et des images réfléchies dans un miroir.* — Le monde n'est donc qu'une apparence et il faut que cette apparence dont nous faisons partie croie à sa réalité pour qu'elle persiste. Les sens sont l'instrument nécessaire à la perpétuité de cette illusion. Ibn Khaldoun rapporte le propos suivant aussi nettement idéaliste transcendantal que les propositions de Schopenhauer ou des philosophes indiens : « On reconnaîtra, disent les soufis, par une méditation suivie, que tout ce qui n'est pas l'Être éternel est néant. » Le monde, pour les soufis, est éternel, soit que tout recommence identiquement, soit qu'une infinité éternelle d'univers différents en forme, non en fond, soit possible dans le futur et dans le passé. Frédéric Nietzsche, le grand négateur du noumène, ou Arthur Schopenhauer n'ont pas innové; nous le voyons, leur négation du principe de causalité ou du principe de raison suffisante, les soufis l'avaient infirmé dans des termes plus poétiques et plusieurs siècles avant leur venue.

La matière est une illusion et l'Être seul est; mais cet Être est en toutes les âmes ou elles sont lui-même. L'âme humaine est une émanation de l'âme universelle, elle en fait partie comme la vague de la mer : « Quand le moi et le toi n'ont plus de sens pour le

sage, dit Djellal ed din, qu'importent les distinctions et les différences. Il n'y a ni parsis, ni juifs, ni chrétiens, ni musulmans, je suis l'âme des âmes. » Si nous faisons abstraction des qualités et des nomenclatures nécessaires à la fantasmagorie de la vie, nous voyons l'Unique, l'Esprit, la grande Lumière. Devant le soleil, les torches et les chandelles disparaissent ; de même la contemplation de la vérité efface l'illusion. On arrive à la vue du vrai par l'extase, on atteint l'extase par toutes les pratiques qui tuent l'attachement aux choses, par l'affranchissement des joies et des douleurs. Ces expressions ne signifient rien, dit Djellal ed din, pour celui qui est entré dans la voie. Nous atteignons maintenant un point délicat de la doctrine : que deviennent les âmes non encore persuadées de leur identité avec la grande âme ? Certains, les moins nombreux d'ailleurs, veulent qu'elles reviennent s'épurer sur la terre ou sur d'autres planètes jusqu'à ce qu'elles aient mérité l'ittihad ou l'union. Les plus nombreux admettent que, parties du grand foyer comme des étincelles, elles y reviennent pour s'échapper sans trêve, perdant conscience de leur passé, car la mémoire empêcherait de nouvelles servitudes dans les corps.

Il nous reste maintenant à examiner des points particuliers de la doctrine et non des moins intéressants. Les soufis ne reconnaissent pas la morale comme science. Le monde phénoménal admet les différences, elles sont la base même de sa persistance ; de même dans la société, artifice phénoménal humain, le bien et le mal existent et en sont les supports.

L'initié, persuadé du monisme, nie cette distinction. Quant à la liberté, les soufis la considèrent comme un mensonge vulgaire, ils sont partisans de la doctrine musulmane du djabr ou de la détermination : « ce qui est ne pouvait être différemment pour le but qu'il poursuivait et poursuit sans se lasser ; la réflexion de l'être par la variation et la multiplicité infinies ». D'ailleurs, par suite même qu'il a voulu, Dieu était déterminé. Il n'y a que nécessité dans l'actuel, la contingence, la liberté ne se conçoivent dans l'Être qu'avant le désir, dans la puissance pure. L'espace et le temps sont des moyens créés par les sens pour les besoins de la représentation et aussi illusoire que le monde phénoménal dont ils sont les milieux.

Il n'y a ni passé, ni présent, ni avenir, il n'y a ni largeur, ni hauteur, ni profondeur pour l'Être. Nous exprimons, nous le reconnaissons en toute franchise, ces intuitions des soufis par des expressions philosophiques, précises et modernes, à cause de la difficulté de citer toutes les paroles des ésotéristes musulmans, symboliques et imagées, nécessitant de plus la connaissance compliquée de leur terminologie allégorique spéciale.

Les soufis font aussi de la magie pratique, mais naturellement et sans chercher à en faire un but. L'histoire des soufis de Djami regorge de faits miraculeux attribués à Djoueid, à Chemsed-din et autres grands cheikhs du soufisme. Habituellement, l'extase est accompagnée chez eux de la vision de lumières variant de couleur et d'intensité avec le degré d'initiation. Les soufis pratiquent souvent à leur insu, ou pour des actes

charitables, le transfert d'objets à travers la matière avec désintégration et réagrégation des molécules, la télépathie, la prophétie, les guérisons par l'imposition des mains. La danse, les parfums, la musique, le jeûne, l'isolement amènent ces phénomènes psychuriques comme concomitants de l'ittihad. Les soufis admettent l'existence de djnouns ou élémentaires qui sont, sans évocation spéciale, à la disposition des hommes supérieurs réintégrés. Ces djnouns les défendent à leur insu contre leurs ennemis et même violemment, disent les historiens de la secte. Les ésotéristes croient à la puissance des sons ; ce que l'on appelle en arabe le dikr est analogue au mentram indien. Certaines phrases du Koran ou des livres sacrés des soufis, répétées avec des intonations particulières, produisent des effets prodigieux ; elles agissent sur la nature et en perturbent en apparence les lois. Le chapelet (*seb-kha*) de quatre-vingt-dix-neuf grains sert à la prononciation du dikr. Ajoutons, à la gloire des soufis, que, malgré les exagérations de certains affiliés de confréries secondaires, comme les refaïas ou hurleurs, les qadryas qui se balancent, des Aïssaouahs, le soufisme s'est tenu à l'écart des aberrations du yoguisme indien. Il n'a jamais recherché les épreuves extraordinaires.

Les soufis vivent presque toujours de leurs mains ou sont de condition aisée, ce qui est peu compatible avec la condition de yogui ; il n'y a pas de monachisme dans l'Islam comme la Perse, la Turquie, l'Inde en témoignent. Les macérations ne sont pas d'ailleurs admissibles par des hommes qui font de

l'indifférence absolue et de la volonté détachée sans effort violent leurs moyens principaux.

En somme, ainsi qu'on peut le voir par l'exposé précédent, si le soufisme présente des communautés d'idées et de procédés avec les ésotérismes que nous connaissons, il offre cependant quelques points de vue originaux et un intérêt suffisant pour mériter l'étude attentive des savants et des curieux.

Le soufi,

H.-A. PROBST-BIRABEN.

Alger, février 1901.

Au Pays des Esprits

(Suite)

CHAPITRE XVIII

L'ANGE DE MINUIT

Durant les quelques années qui suivirent mon départ d'Angleterre, je voyageai à travers maints pays d'Orient, occupé la plupart du temps à remplir les devoirs et à satisfaire aux exigences d'une vie publique des plus actives. Ceux qui se rappellent le visionnaire de la confrérie berlinoise n'auraient certes pu reconnaître en lui le rude soldat, l'homme politique austère, le travailleur acharné qu'il était devenu en

maintes directions. Si nombreuses étaient les sphères d'activité dans lesquelles je me sentais appelé à me mouvoir que je ne pouvais douter que Félix von Marx ne m'avait tenu parole ; que vraiment il était mort pour infuser à mon frêle organisme sa noble virilité, et que c'était à l'influence de son puissant esprit que je devais de pouvoir fournir un aussi énorme total de travail physique et intellectuel. Aussi, de même que dans ma carrière publique, jamais le moindre repos n'est venu me distraire de mes incessantes occupations, de même n'ai-je jamais perdu de vue le but grandiose, l'objet de mon pèlerinage terrestre, qui a toujours été la recherche de ma solution positive des mystères de l'univers invisible. Mon existence jusqu'alors m'avait prouvé qu'il y avait maintes phases de vie spirituelle compréhensibles à l'esprit humain, autres que celles qui formaient le sujet d'étude et d'expérimentation des membres de la confrérie berlinoise. Durant ma résidence chez mon estimé ami, John Dudley, j'avais appris les relations que sa pure et innocente famille se plaisait à entretenir avec des esprits amis. Je ne m'étais cependant jamais mêlé à leurs séances si paisibles, ni n'avais voulu troubler leurs réunions si pleines d'harmonie par mon impressionnable nature et mon inquiète humeur ; mais souvent mon esprit voltigeait autour d'eux, et depuis lors, comme en bien d'autres lieux moins purs, j'ai appris à connaître comment on communique avec les esprits, si l'on peut arriver à l'état de passivité automatique qu'on appelle l'état de médiumnité.

Je savais de même, sans l'intervention de cercles magiques d'invocations, ou de formules quelconques, communiquer avec mes amis bien-aimés, par delà le fleuve mystique sur les bords duquel mes yeux avides les avaient vus disparaître. Les uns après les autres, tous sont revenus de ces sombres bords, attentifs à sauvegarder la vie orageuse, veillant sur moi avec une fidélité et une tendresse dépassant encore celle qu'ils déploierent pour moi durant leur passage sur cette terre.

Constance, ma si jolie, si gracieuse amie, mon vaillant père, ma mère si belle et si douce, mon jeune frère et tant d'autres amis ou compagnons, tombés sur la route, me laissant seul, avant d'avoir pu éprouver la faiblesse ou la force de l'homme qui se trouve seul au seuil de la virilité, tous me sont revenus, me parlant comme autrefois, suivant chacun de mes pas, comme autant de rayons de soleil voltigeant tout autour de moi, me fournissant la signification la plus complète de ces mots sublimes, « le ministère des anges ». Félix von Marx aussi, lui, le plus cher à mon cœur, ne m'a jamais abandonné, ni ne m'a jamais manqué. Dans mes épreuves les plus récentes, dans celles qui ont atteint mes affections les plus chères, les plus sacrées, il n'a jamais cessé de m'entourer de cet amour profond, désintéressé qui lui avait inspiré le désir ardent de s'immoler pour moi.

Eh bien ! voudra-t-on me croire si j'avoue que, malgré ces interventions surnaturelles, ces apparitions d'êtres chéris, leurs communications fréquentes, bénévoles, je ne pouvais me convaincre de l'immorta-

lité de mon âme, arriver à croire à la continuation de l'identité de ces esprits, m'obstinant à ne leur accorder qu'un bref moment d'existence spirituelle aussitôt évanouie, qu'un état transitoire dans lequel ils pouvaient maintenir pour un temps leur identité, destinée à sombrer, à être absorbée, anéantie, obligés qu'ils étaient, à ma croyance, de se soumettre à l'horrible nécessité de recommencer le cycle éternel de la vie matérielle. Je me reprochai ces fantaisies morbides, j'en demandai pardon à mes bien-aimés consolateurs ; mais si ces fantaisies disparaissaient en leur radieuse présence comme les ombres de la nuit à l'approche du jour, elles revenaient cependant sans cesse hanter mon esprit fiévreux sitôt que je me retrouvais seul avec moi-même. Mon âme aspirait ardemment à une compréhension du plan divin plus grande, plus haute que celle que pouvait me donner la connaissance des sphères de l'être qui nous sont familières.

Il me tardait de pénétrer la philosophie de la vie présente comme de la vie future, de voir le doigt de Dieu dirigé vers l'au delà, au delà de la tombe, au delà de l'origine et de la fin de l'être, et j'aurais infiniment plus volontiers accepté de « dormir bientôt du sommeil qui n'a pas de réveil » que continuer à souffrir de mes incertitudes, ballotté que j'étais sans relâche sur un océan de spéculations, sans compas, sans gouvernail, sans pilote, sans ancre.

Il m'arrivait parfois de voir, de sentir, de rencontrer face à face mon propre « esprit atmosphérique ». Cette mystérieuse manifestation de la dualité de mon être ne m'enlevait rien de ma force physique, mais elle

ne se produisait jamais sans m'impressionner péniblement, sans me causer un sentiment de terreur inexplicable, qui me faisait fuir cette présence comme si je me trouvais en face de mon pire ennemi. Cette odieuse vision me parlait quelquefois, usant de reproches, de sarcasmes, d'ironie, insistant sur la relation qu'elle avait avec moi, comme un démon moqueur, bien plutôt que comme l'essence astrale de ma propre substance spirituelle.

Les esprits de ceux que j'avais le plus aimés, auxquels j'avais pu le mieux me confier, venaient converser avec moi, m'apportant souvent des renseignements étrangers à ma propre conscience, mais prouvant l'identité de ceux qui me les fournissaient; l'objet de ces communications ne pouvait cependant élucider les mystères dont j'étais entouré.

Malgré les mille moyens ingénieux qu'ils mettaient en œuvre pour me démontrer la réalité de l'origine étrangère des agents qui communiquaient avec moi, et pour me convaincre de l'affection et de la sollicitude inlassables dont on m'entourait, ils ne me faisaient par ailleurs que des révélations de peu d'importance, consistant généralement en d'insignifiantes informations, des avertissements, des prophéties, qui se vérifiaient toujours, il est vrai; mais, en dehors de ces vulgaires témoignages de nos relations, il ne semblait point y avoir entre nous de terrain commun au point de vue des idées.

J'aspirais, oh combien passionnément! à quelque chose de plus haut, mais quand dans l'intimité de ma conscience j'exprimais en d'ardentes prières à mes

visiteurs spirituels mon désir pour plus de lumière, un sentiment de fatigue inexplicable s'emparait de moi et me forçait de suspendre des relations devenues impossibles à maintenir. Quelquefois la terrible théorie de la Confrérie berlinoise me revenait à l'esprit et je me sentais presque disposé à admettre avec eux que ces apparitions n'étaient en réalité autres que des esprits astraux émanés de la carcasse matérielle au moment de la mort, mais que l'âme, comme le corps, avait été dissipée à travers les éléments, ou qu'elle avait revêtu déjà de nouvelles formes avec lesquelles son existence passée n'avait conservé aucune relation de sympathie. Que l'on me permette d'ajouter tout de suite que, à peine émises, ces vagues et misérables théories se trouvaient sûrement réfutées, car immédiatement quelque messenger de l'au-delà se présentait me prouvant que mes plus secrètes pensées avaient été pénétrées, me fournissant de très simples mais très significatifs témoignages de la continuation de la vie, de l'individualité de l'esprit angélique qui me visitait, comme aussi de sa sollicitude à mon égard, me convainquant, pour l'instant, de la certitude de l'immortalité de la vie, de l'immortalité de l'amour, par delà les bornes du tombeau. En outre des nombreuses sociétés adonnées à l'étude de l'occultisme dont je faisais partie en Europe, je m'affiliai à maintes autres durant mes pérégrinations à travers l'Orient. De même que la plupart des gens qu'intéresse l'étude du côté occulte de la nature, je n'étais pas plutôt de retour dans l'Inde, où, il est vrai, s'étaient écoulées les premières années de mon enfance, que je me

laissai fasciner par les extraordinaires et surnaturels pouvoirs que possèdent les extatiques orientaux. Si ces pages avaient été publiées, il y a dix ou vingt ans, j'aurais facilement pu les accumuler en un volume rien qu'avec la relation des merveilles auxquelles j'assistai. En l'état actuel, on a tant ressassé dans les publications les plus communes les phénomènes de la magie indoue, que le gamin qui cire vos bottes dans les rues de Paris ou de Londres vous racontera à la douzaine des histoires de charmeuses de serpents, que la demoiselle qui tout en minaudant vous tend une allumette pour allumer votre cigare vous débitera sur l'exhumation de fakirs plus d'anecdotes qu'elle ne peut compter de havanes dans sa vitrine ; que le barbier qui taille votre barbe sera capable de disserter sur la facilité avec laquelle les derviches se coupent la tête pour la remettre en place un moment après, vous dira comment il se fait que les manguiers peuvent croître en un chiffre donné de secondes, que les voleurs peuvent être découverts sur les indications de bilboquets automatiques.

L'esprit public en Europe a été saturé, *ad nauseum*, par la relation de merveilles de ce genre. Mais si pour ma part j'ai prêté une oreille attentive au récit détaillé de faits que j'ai observés moi-même avec un intérêt toujours croissant, auxquels je me suis trouvé mêlé, dont j'ai mis des années à découvrir la cause productrice, je n'ai par ailleurs entendu aucune explication donnée par cette même rumeur populaire, si proluxe de racontars, sur la genèse de tels phénomènes. Naturellement nous devons reconnaître que

l'unique importance de ces phénomènes dérive du mode occulte de leur génération, lequel se trouve au-dessus de la compréhension des hommes de science, même les plus érudits. Quand bien même on s'en rapporterait à la prestidigitation qu'on nous a donnée comme la plus facile solution d'un problème que la science est trop ignorante pour élucider et trop fière pour aborder sérieusement, on ne trouve reproduites nulle part en aucun pays les merveilles du spiritisme oriental. En beaucoup de cas d'ailleurs, sinon dans tous, ces merveilles sont des manifestations des forces occultes qui existent dans la nature. J'ai donc pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de dire ici quelques mots des méthodes que personnellement j'adoptai pour pénétrer à fond le secret de leur production.

Mon premier soin fut de m'assurer les services de deux des plus accomplis comme des plus respectables membres de la confrérie des fakirs. Je mis en œuvre tous les moyens à ma disposition pour les attacher à mes intérêts, n'oubliant pas d'ailleurs de les tenir séparés l'un de l'autre, de façon à éviter toute possibilité de connivence ou tentative systématique de mystification à mon égard. Je pus ainsi me mettre dans les conditions les plus favorables pour observer maints surprenants phénomènes témoignant du pouvoir que ces hommes possédaient, et analyser à loisir les prétentions qu'ils émettaient quant à son origine. Dans tous les cas, très nombreux, où d'incroyables tours d'allure surnaturelle furent exécutés, les fakirs m'assurèrent que les agents en cause, faiseurs de ces prodiges, étaient les *pitris*, ou esprits des ancê-

tres. Invariablement ils affirmaient dans leurs déclarations que, sans l'aide de ces alliés spirituels, ils ne pouvaient rien faire. Ils me donnaient à entendre que leur propre intervention dans les cas consistait uniquement à se mettre en état de servir les *pitris*. Le corps matériel pour eux n'était que le véhicule de l'âme invisible, dont le vêtement spirituel ou astral est un élément évidemment analogue au « corps spirituel » de l'apôtre Paul, à la « substance magnétique » ou « principe vital » des spirites, à l'esprit astral des Rose-Croix, à l'esprit atmosphérique de la Société berlinoise. Cet élément, les extatiques indous et arabes l'ont appelé *agasa* ou fluide vital. D'après eux, la faculté de faire des prodiges avec l'aide des esprits est développée en proportion de la quantité et du potentiel d'*agasa* que renferme l'organisme. L'*agasa*, ajoutaient-ils, est l'élément dont se servent les esprits pour prendre contact avec la matière ; s'il est abondant et très puissant, les invisibles peuvent l'extraire du corps des extatiques et opérer avec lui des prodiges qui ne sont possibles qu'à eux-mêmes et aux dieux. « Mutilez le corps humain, tranchez ses membres, me disait un Brahmine que j'avais enrôlé aussi à mon service comme professeur d'occultisme, et pourvu que vous ayez à votre disposition assez d'*agasa*, vous guérirez instantanément la blessure. L'*agasa* est l'élément qui réunit les atomes de la matière ; le couteau, l'épée le divise, le feu l'expulse hors des atomes qu'il habite ; réappliquez l'*agasa* aux parties brûlées ou divisées avant qu'elles aient eu le temps de se corrompre ou se dessécher et ces parties se

réuniront, formeront un tout comme auparavant. »

C'est grâce à l'agasa que la semence germe dans le sol, croît pour devenir un arbre avec des feuilles, des fruits et des fleurs. Répandez à profusion l'agasa sur la graine, et la vivification que vous obtiendrez fera pousser en une minute ce qui aurait mis un mois à croître avec moins de fluide vital. Chargez d'agasa extrait d'un corps humain des pierres ou autres objets inanimés, et les esprits feront ces objets se mouvoir, voler, nager, voyager de côté et d'autre à volonté ; en un mot, c'est l'agasa, — et par agasa j'entends la Force, la Vie des choses, — qui, au dire convaincu des très intelligents Indous avec lesquels j'étudiai, est l'agent aux vertus duquel est due la production de prodiges surnaturels, assisté toujours cependant par les pitris pour pouvoir opérer, d'abord parce que leurs corps spirituels sont tout agasa, ensuite parce qu'ils savent ce qu'est cette force vivante si puissante et comment la manier, connaissances qu'ils ne peuvent communiquer aux mortels.

Les méthodes d'initiation préparatoires à la possession de ces facultés de faiseurs de prodiges sont, m'a-t-on assuré, la pratique de l'ascétisme, de la chasteté, de fréquentes ablutions, de longs jeûnes, des périodes de recueillement profond, la concentration de l'esprit absorbé dans la haute contemplation de la divinité, du ciel et des choses divines, le détachement absolu de l'âme vis-à-vis de la terre et des choses terrestres.

La mise en œuvre de ces pratiques donne à celui qui les emploie la maîtrise de son corps, si l'on en

croit les prétentions des Indous, et la quantité d'agasa ainsi transmise aux éléments, avec sa puissance aux mains des esprits supérieurs, se trouve immensément accrue. Sa mise en liberté est aussi plus facile à opérer et se produit sous le contrôle de ces puissances spirituelles.

« Voyez, s'exclamait un jour un de mes instructeurs, je suis tout agasa. Ce mince revêtement de matière qui me couvre, cette charpente osseuse qui constitue la base de mon être matériel ne sont-ils pas réduits à la ténuité des plus simples éléments ? Ils ne sauraient gêner ma fuite à travers l'espace, ni me retenir à la terre que j'abandonne. »

En même temps, justifiant son extraordinaire gaigeure, son pied heurtant le sol et s'élançant dans l'espace, il s'élevait dans les airs, les yeux en transe, fixes, tournés en haut, ses maigres, rigides bras et ses mains osseuses tendues, serrées extatiquement au-dessus de sa tête, jusqu'à ce qu'il eût, dans son essor, presque atteint la toiture du vaste temple où nous étions.

J'ai déjà, dans d'autres chapitres précédents de cet ouvrage, fait allusion aux moyens que maints extatiques orientaux emploient pour arriver à l'état de « fureur mystique » tels que les sauts, la danse, les rondes, les tournoiements ; l'usage de drogues et d'essences aux propriétés enivrantes, le bruit, la musique et tous autres moyens qui ne peuvent que tendre à abolir les sensations, à surexciter l'esprit et à le rendre momentanément maniaque.

Une autre manière de faire très généralement em-

ployée parmi les extatiques orientaux pour faire des miracles consiste à opérer par illusion, mot qui d'ailleurs exprime mal l'impression psychologique intense qu'un adepte bien doué peut produire sur un groupe d'individus dans des circonstances données. Il est presque impossible de définir les moyens mis en œuvre pour répandre sur toute une assemblée de gens cette atmosphère de brume, d'hallucination, d'enchantement qui nous enveloppe, si bien qu'on est obligé de voir l'opérateur sous un jour illusoire, qu'on s' imagine qu'il est visible ou invisible, accomplissant d'impossibles actes avec d'aussi impossibles instruments, selon la croyance qu'il plaît à celui-ci d'imposer aux spectateurs. Les plus habiles à provoquer cette espèce d'illusion sont non seulement des médiums pour les esprits, et de très forts psychologues, mais encore possèdent la faculté de s'imprégner si bien d'agasa (atmosphère spirituelle), qu'ils peuvent à leur gré revêtir presque n'importe quelle forme imaginaire.

A titre d'expérience, je me suis laissé, en plus d'une occasion, magnétiser — j'emploie ce mot moderne pour être mieux compris — par certains de ces enchanteurs, les plus habiles dans l'exercice de cet art singulier, c'est-à-dire qu'ils faisaient la ronde, tournoyant, dansant autour de moi, leurs longs doigts dirigés tout le temps sur ma personne, ils parvenaient à m'étourdir, me laissant sans voix, fasciné, parfaitement conscient de ma curieuse situation, devenu invisible aux passants que je voyais défilier près de moi et qui, invités par les fakirs à décrire mon apparence, répon-

daient en niant énergiquement qu'il y eût un objet visible à la place que j'occupais. En quelques occasions, d'autres personnes furent en même temps que moi revêtues de cette atmosphère d'invisibilité. Il m'est arrivé aussi de les voir convaincre toute une multitude de gens assemblés dans un des temples de Siva, à Bénarès, de la présence de tigres, de lions et autres objets terrifiants alors qu'aux endroits indiqués il n'y avait rien de pareil. Pour réussir à provoquer ces illusions, l'opérateur doit être un bon psychologue, s'entourer de bandes d'esprits puissants, purifier son corps par de longs jeûnes, s'imprégner d'essences pénétrantes par des onctions répétées de façon à développer en lui la frénésie mystique, à accumuler dans son organisme une énorme charge d'agasa qui, au moment voulu, permettra aux esprits invoqués d'agir par son intermédiaire, fera de lui leur instrument humain. Quand j'aurai ajouté que les gens de ces pays d'Orient avec leurs formes graciles, souples, leur goût naturel pour ces sortes d'exercice, se font un plaisir infini à pratiquer l'art de la prestidigitation, et parviennent à un degré d'adresse tout à fait inconnu aux gens d'autres pays, j'aurai, je crois, présenté au lecteur curieux le *rationale* de toutes les méthodes en honneur pour la confection des prodiges en Orient.

Ne nous méprenons pas cependant et n'allons pas confondre les tours d'adresse du prestidigitateur par profession avec les actes de l'extatique religieux. Non seulement les deux classes diffèrent par leur manière de faire, mais encore par leurs buts, leurs mobiles. Le prestidigitateur l'est par profession. Il est étonnamment

adroit dans la pratique de son art, assez adroit vraiment pour convaincre le plus rusé de ceux qui l'observent qu'il est, soit aidé par les puissances surnaturelles, soit en communication avec elles. Néanmoins ceux qui comme moi veulent se donner la peine de le surveiller attentivement dans l'exécution de ses tours, le payer aussi suffisamment pour être mis dans son secret, finiront bien vite par s'apercevoir qu'il n'est qu'un jongleur après tout, et que l'exhibition de ses talents n'a pas de motifs plus élevés que l'appât de la maigre rémunération due à son adresse. En dépit du fait que beaucoup de ces extatiques indous prostituent leurs remarquables facultés jusqu'à la mendicité la plus abjecte, une classe nombreuse existe pourtant dont les actes reconnaissent des mobiles infiniment plus élevés dont l'incroyable ascétisme, le système de tortures volontairement infligées représentent les plus hautes inspirations religieuses. A moins d'en faire bénéficier le temple, la lamaserie ou le monastère auxquels ils appartiennent, les adeptes orientaux les plus experts dans l'art de faire des prodiges évitent toute occasion rémunératrice, à l'opposé des autres, ne font point montre de leurs pouvoirs pour récolter des aumônes; aussi leurs actes revêtent-ils une certaine dignité par le fait de leur association avec les rites de leurs services religieux.

Persuadé que des forces spirituelles intervenaient dans la production de la plupart des phénomènes surprenants dont j'étais témoin, et aussi que ces phénomènes révélaient, malgré l'insignifiance des

résultats obtenus, l'existence de forces inconnues, soustraites jusqu'alors à l'expérimentation humaine, je me déterminai à consacrer une année entière, et tous les moments disponibles en plus, à l'étude de ce sujet et à en expérimenter à fond les méthodes de procéder. C'est dans cette intention que j'abandonnai ma plaisante résidence suburbaine de Bénarès et me décidai à élire domicile avec un groupe d'affiliés dans les cryptes ténébreuses souterraines d'une vaste rangée d'anciennes ruines, encore toutes imprégnées jusque dans leur moindre pierre par l'esprit d'une antique et grandiose foi dont les manifestations ardentes avaient jadis rempli ces lieux sanctifiés par le souvenir. Je suis contraint par le serment à ne point révéler les méthodes d'initiation qui me furent apprises et me consacrèrent extatique confirmé sous l'égide et grâce à l'enseignement d'hommes désintéressés et dévoués, qui eux-mêmes possédaient à fond les secrets de l'emploi des forces occultes les plus élevées dans l'ordre spirituel.

Qu'il me suffise de dire que je me pliai aux règles de l'ascétisme le plus rigoureux ; que je passai mon temps dans l'observation des règles prescrites, et que j'outrepassai même en rigueur la discipline sévère qui m'était imposée. Né magicien par don de nature, ainsi que m'en informèrent mes initiateurs, mon temps de probation fut abrégé, la sévérité des épreuves commandées fut modifiée en ma faveur ; pour cette raison, et si mon ambition avait été dirigée de ce côté, j'aurais pu, parmi les prêtres bouddhistes avec lesquels j'étudiai, comme avec les Brahmines,

atteindre aux plus hautes dignités de leur ordre.

Parmi les Brahmines, ma qualité d'étranger à leur caste me tenait éloigné de tout emploi ecclésiastique ; mes supérieurs cependant me supplièrent de rester avec eux, me donnant l'espoir d'atteindre aux grades spirituels les plus distingués.

Ai-je besoin de dire que mon but fut atteint lorsque j'eus pénétré à fond le secret de la vraie puissance occulte. Je mis tout en œuvre pour m'assurer de sa réalité ; par des épreuves, par l'expérimentation, je sais aujourd'hui que l'âme humaine peut commander à tout élément dans la nature ; que toutes les manifestations de la puissance spirituelle, voire même de la puissance divine, sont accessibles à l'homme. Tout cela, et bien d'autres secrets que le serment m'empêche de dévoiler, dont la révélation d'ailleurs, à notre époque corrompue et avec les mœurs dissolues, me ferait plutôt maudire que bénir, ferait de la terre un enfer plutôt qu'un paradis, toutes ces connaissances, je les ai eues en ma possession, je les ai mises à l'épreuve, je me suis convaincu de leur réalité. Ce ne fut pas pendant mon premier séjour dans l'Inde que j'entrepris ces recherches ; les devoirs que m'imposait la carrière des armes, où le désir de ma famille et de mes relations me fit entrer, ne me permirent que d'y consacrer bien peu de temps ; ce fut durant un deuxième et plus récent séjour en Orient que mes études dans cette direction aboutirent, et c'est par anticipation que dans ce chapitre je fais allusion aux résultats que j'obtins. Que l'on ne croie point cependant que ce fut à bon marché ou facilement que j'arrivai à la

possession de ces connaissances et de ces facultés. Je me contenterai pour le moment de déclarer que l'existence que j'échangeai pour l'existence confortable de notre monde civilisé était d'une rigidité à faire reculer d'épouvante et d'horreur les fastueux Européens.

Réfléchissant aux desseins insondables de la Providence qui semble faire concorder toutes choses vers le bien, il m'est arrivé parfois de penser que ma tentative désespérée de suicide, provoquée par l'affreux chagrin que me causait la perte de mon ami bien-aimé, von Marx, n'avait été permise, sinon commandée, que pour me préparer aux effroyables austérités exigées de moi avant de pouvoir franchir le seuil de l'humanité et pénétrer dans « la vie des dieux », dans le sens tout au moins de l'empire que l'esprit peut prendre. Comme la plupart des médiums ou des extatiques, je ne jouissais que d'une faible santé ; aussi ma surprise fut grande, à cette époque, comme aujourd'hui du reste, de constater l'extraordinaire faculté d'endurance que je déployai au milieu des épreuves extraordinaires que j'eus à supporter pour atteindre à la lumière et à la puissance spirituelle. Tandis que maints autres néophytes vivant avec moi échouèrent complètement, que d'autres durent se retirer après avoir perdu la santé, vu leur cerveau se détraquer, voire même perdirent la vie sans avoir vu aboutir leurs efforts, je traversai chaque épreuve comme si de puissants esprits me portaient dans leurs bras, soutenu par une force que je ne saurais attribuer à une volonté pure-

ment humaine. Mes compagnons sentaient cette influence qui me soutenait, mais j'étais seul à la connaître personnellement, et à savoir que cette faveur de passer par les plus extraordinaires épreuves était pour me démontrer le triomphe de l'esprit sur la matière et l'existence de cette force qui permet à l'âme humaine de passer outre les bornes du temps et de l'espace.

Dès le jour de mon arrivée dans l'Inde, comme au reste durant tout le cours de ma carrière, mon temps s'est passé alternativement dans l'étude des phénomènes spirituels et dans la pratique plus terre à terre des devoirs qui m'incombaient, selon les circonstances. Nonobstant le fait de mon absorption par la vie publique, vie qui pour moi fut des plus orageuses et du caractère le plus exigeant, à partir du moment où je rejoignis les parents de mon père dans l'Inde, jamais, dans la limite de ma santé et de mes forces, je ne délaissai mes poursuites ou recherches spirituelles, ni ne les trouvai incompatibles avec la routine de la vie ordinaire.

Il m'arriva souvent d'être obligé de résider dans plusieurs des grandes villes de l'Indoustan et du Decan ; je restai aussi quelque temps auprès de ces parents auxquels j'ai fait allusion au commencement de ce livre, mais mon « Patmos » fut une villa suburbaine près de Bénarès ; je trouvai là un voisinage et une compagnie qui me furent des plus précieuses dans la poursuite de mes études favorites.

D'une extrémité de l'Inde à l'autre, partout où j'ai promené mes pas, mes yeux ont sans cesse rencontré

d'impérissables témoignages de l'ardente foi, de la dévotion profonde que les anciens Indous manifestaient pour les principes de leur religion. Monuments colossaux, pagodes gigantesques, temples souterrains grandioses, chacun de ces édifices est une offrande aux dieux des antiques adorateurs du feu, offrande sanctifiée par le plus pur sang sorti du cœur de millions de croyants.

Ces dernières années, l'Indoustan a été un thème favori pour la littérature, on a parlé de lui avec une telle magnificence de descriptions, on en a fait des images si brillantes, que je me garderais bien de rien ajouter aux innombrables relations déjà publiées concernant ses chefs-d'œuvre de sculpture, ses monuments fameux.

(A suivre.)

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

Du « Son-Lumière-Couleurs » dans l'Astral

(Suite)

Un voyant pourra voir telle pensée s'élancer sur telle personne, flotter indécise près de telle autre (neutre) ou fuir au loin d'une troisième. Mais la volonté qui projette peut forcer la résistance, modifier la direction de l'émission, retenir ce qui veut pénétrer chez autrui, forcer l'indécision.

« Certains médiums se contentent de transsuder une certaine dose de force psychique et d'en saturer leur nimbe, où les indigènes de l'astral (dont nous

parlerons bientôt) viennent se manifester et s'ébattre. Les élémentaux et très rarement les élémentaires entrent alors en communication avec les assistants et se mettent volontiers en dépense de phénomènes fluidiques.

« Quelques rares, en qui l'on peut voir d'instructifs occultistes, ne procèdent que par sortie en corps astral partielle ou complète.

« Les fakirs de l'Inde ne *subissent* pas le caprice des larves (1). »

Cette citation nous indique bien qu'avec un médium ordinaire non purifié ni préparé on peut être le jouet des larves, n'avoir devant soi que le vague reflet de ses pensées saturé par le propre fluide du médium.

Avec un sujet réel, ou un fakir opérant selon les rites, rien de pareil à craindre. Le criterium sera du reste la réapparition des phénomènes objectifs pour une même incantation renouvelée. Lorsqu'on a affaire aux élémentaux, il n'y a que figures incohérentes.

Enfin l'opérateur sortant en corps astral peut alimenter de son fluide l'incantation. Il est parlé de mantras chauds et de mantras froids; d'autre part, les mantras sont parfois composés de parties chaudes et d'autres froides.

Là encore rien d'impossible, nous avons devant nous des phénomènes de vibration dans lesquels un mouvement peut se transformer tour à tour en chaleur, en lumière, etc. Dans un sens analogue au

(1) De Guaïta, *Les Incantations*.

moment d'objectivations importantes pour un médium à matérialisation, des souffles glacés courent en tous sens à la manière des vents coulis.

Lorsque Éliphas Lévy raconte l'évocation qu'il fit à Londres de l'âme d'Apollonius de Tyane, il signale aussi un souffle froid qui l'envahit et en même temps il comprit ce qu'il demandait, sans qu'il entendît une parole (son intérieur, lumière noire).

Même l'observation directe des couleurs donne une impression variée de chaleur et on divise les couleurs en :

Couleurs chaudes. — Rouge, jaune, orange, jaune-vert.
— froides. — Violet-bleu, vert-bleu.

« Une lumière chaude provoque une ombre froide, une lumière froide provoque une ombre chaude. La couleur de l'ombre est complémentaire de celle de la source de lumière. »

Également une étincelle suivie de fumée signale la dissolution d'un coagulat fluide. A quels phénomènes donne lieu une pensée qui se dissipe ou qu'on ébranlerait violemment ?

Dans le *Ligth* du 7 février 1899 se trouve une très curieuse relation de l'efficacité des Mantrams sur la conduite des éléments (1).

« Le 26 octobre 1898, pendant la réunion de la Société théosophique de Bénarès, M^{me} Besant annonce qu'un fakir indien, Sanaysi, marcherait un pied sur aguigund (brasier) et que celui qui voudrait l'imiter le pourrait faire en toute sécurité. Chacun de

(1) Traduit par M^{me} de Mirbel.

nous fut curieux de voir cet événement et on se rendit à l'endroit où le fait devait s'accomplir.

« Là nous trouvâmes une excavation de 14 pieds de profondeur sur 15 pieds de largeur dont les rebords étaient en pente douce. Dans cette excavation, des centaines de troncs d'arbres de tamarins posés en forme de grille brûlaient depuis 4 heures de l'après-midi et ne devaient s'éteindre qu'à 8 heures du soir.

« Devant nous on nivela quelques bûches récalcitrantes ou qui ne brûlaient pas et la chaleur devint tout à coup si intense que nous ne pouvions rester assis, même à une distance de 3 mètres.

« Une foule aurlante et dansante de coorgs vint bientôt avec des femmes qui portaient des enfants. La plupart des hommes portaient des paniers avec des offrandes religieuses. Quelques-uns avaient à la main des shirags (lampes en terre) entourées de banderoles de papier de couleur qui, chose extraordinaire, ne brûlaient pas, bien que la flamme les léchât souvent.

« Devant le brasier, la foule s'arrêta, mais continua à vociférer.

« Les hommes portèrent solennellement l'idole Mantras en palanquin autour du feu et accomplirent leur rite religieux en cassant des noix de coco.

« Puis hommes, femmes, enfants, dansèrent autour du feu comme s'ils étaient ivres. Nous pensions que ces gens avaient bu du bhang (liqueur violente faite avec le chanvre indien) et qu'on leur avait enduit

les pieds de produits chimiques qui les rendaient incombustibles.

« Nous étions dans l'erreur.

« Leurs folies, leurs cris cessèrent subitement et un fakir annonça que le feu était dominé par la puissance de Mantras (dieu des incantations). Ils pouvaient passer dessus.

« D'abord personne ne bougea. Puis tout à coup deux hommes s'élancèrent sur le brasier dont la dimension était en ce moment-là de 15 pieds cubiques.

« Notre effroi fut grand, quand nous vîmes immédiatement après les hommes, des flots de femmes et d'enfants se précipiter en marchant sur le feu.

« Mû par l'enthousiasme de ces gens, dans un moment irraisonné, j'ôtai mes chaussettes et mes souliers, je relevai mes vêtements et je marchai en courant sur le feu.

« J'eus la sensation que je marchais sur du sable chaud.

« Le charme dura dix minutes, après lesquelles personne ne s'aventura plus sur le brasier. Mais pendant les dix minutes, des centaines de personnes avaient passé à plusieurs reprises sans être brûlées.

« Ce spectacle inoubliable et merveilleux eut pour témoin : le colonel Olcott, la comtesse de Watchmester, M^{me} Besant, miss Lilian Edger, M^{me} Kleigktleg, les D^{rs} Richardson et Pascal (Français), M^{me} Venis, principal du Collège de la Reine, le professeur Mulvoug et bien d'autres.

« Un docteur français examina mes pieds et constata qu'ils n'avaient aucune brûlure.

« Le fakir Sanyasi, qui avait préparé le spectacle, fut le seul qui ne courut pas dans le brasier, il se tint à l'écart et assez loin, psalmodiant des incantations à mi-voix.

« Il est connu dans le pays sous le nom de Jaugumbaba. Il dit qu'il pourra recommencer le phénomène quand on voudra.

« La cause de ce phénomène, qui n'est pas une jonglerie, devrait être étudiée par les scientifiques, par les incrédules, par les sceptiques. Le pouvoir des Mantras doit être regardé comme un des plus mystérieux de la nature. »

C'est un exemple type du pouvoir des Incantations, on pourrait citer des centaines d'approchants.

Mais il me paraît y avoir une petite confusion entre l'idole Mantram, qui dans ce cas serait un Génie des Éléments, un dieu, et les Incantations mêmes (Mantrams).

Dans le premier cas on dirait que le médium fakir agit par l'intermédiaire des Génies, tandis qu'il agit directement par sa volonté extériorisée sur l'astral qu'il transforme ou actionne à son gré.

Il se tient à l'écart, chante sur un rythme donné, ses disciples l'aident par leurs cérémonies, font une sorte de *chaîne* d'où sort un fluide *collectif*, probablement dirigé sur un point choisi par le fakir.

De supercherie, il n'y en a pas eu ; trop d'honorables personnes étaient présentes, elles ne furent pas victimes d'une illusion. Ce n'est que pendant dix minutes que le phénomène se produisit, le temps pendant lequel la force extériorisée de l'opérateur a été capable de contre-balancer la violence du feu.

Crookes a établi un tableau des vibrations croissantes de l'éther (1). Je le transcris, mais, pour la simplicité, je remplace par des zéros les chiffres placés après les premiers énoncés.

LE PENDULE BAT LA SECONDE

1				2	
2				4	
3				8	
4				16	
5				32	} son.
6	$\left(\begin{array}{ll} \text{do} & 522 \\ \text{ré} & 587 \\ \text{mi} & 652 \\ \text{fa} & 696 \\ \text{sol} & 783 \\ \text{la} & 870 \\ \text{si} & 978 \end{array} \right)$			64	
7				128	
8				256	
9				512	
10				1 000	
15				32 000	
20			100 000	} inconnu.	
25			33 000 000		
30			1 000 000 000	} électricité.	
35			34 000 000 000		
40			1 000 000 000 000	} inconnu.	
45			35 000 000 000 000		
48	(451 000 000 000 000 000	{ rouge	280 000 000 000 000	} (chaleur).	
49	(789 000 000 000 000 000	{ violet	562 000 000 000 000		lumière.
50			1 000 000 000 000 000	} (actinique phot.).	
55			36 000 000 000 000 000		
56			72 000 000 000 000 000		inconnu.
57			144 000 000 000 000 000		
58			288 000 000 000 000 000	} rayons X.	
59			576 000 000 000 000 000		
60			1 000 000 000 000 000 000		
61			2 300 000 000 000 000 000	} inconnu.	
62			4 600 000 000 000 000 000		
63			9 200 000 000 000 000 000		

Ce tableau nous indique que bien des vibrations connues comme vitesse sont inconnues comme effets produits.

« Le son est, de toutes les modifications fluidiques de l'agent universel, peut-être la plus foudroyante d'occulte influx. C'est aussi une des plus hautes dans la

(1) Reproduit dans les *Problèmes de l'Inconnu (Annales lit.)*.

hiérarchie des forces sensibles, une volonté d'adepte portée sur des ondulations sonores, d'un certain ordre rythmique, constitue une force intelligente, à quoi nul ne résiste, ni rien dans le monde astral ou matériel. Elle déploie les virtualités les plus énergiques et diverses tout ensemble : une véritable gamme d'*effluves nuancés* (1). »

Grâce aux travaux sur la conservation de l'énergie, avons-nous déjà dit, on sait qu'un genre d'énergie peut se transformer en un autre, rien d'étonnant qu'un son choisi émis sur un rythme donné, accompagné de paroles voulues, ne produise un ensemble de forces inconnues du vulgaire. Or, le son n'a que des vibrations relativement lentes; mais c'est le cas d'appliquer le principe de mécanique : « Ce qui se perd en vitesse s'acquiert en force et réciproquement. » Ce son, ou plutôt cet ensemble sonore, frappant la masse immobile de l'éther, y détermine une foule de phénomènes colorés, lumineux et dans ce cas nous avons devant nous un initié qui n'a lancé que des forces actives et choisies. Le brasier brûlé, les flammes possèdent des ondes lumineuses et caloriques. Pour résoudre le problème, il faut retrancher les ondes caloriques, ou les transformer en ondes d'une autre sorte, avoir des flammes froides ou fort peu chaudes. Ce n'est pas impossible, certaines substances, certains gaz, tout en étant fort lumineux lorsqu'ils brûlent, sont néanmoins pourvus d'une chaleur insignifiante.

(1) De Guaïta, *loc. cit.* Keely, physicien connu, a essayé de réaliser sans grand succès un moteur énergétique au moyen de la puissance du son.

Le secret consiste à produire une réserve de force astrale projetée et ébranlée d'une certaine façon pour qu'elle transforme l'ébranlement des ondes caloriques en un autre genre d'ébranlement donnant des ondes froides. Ce qui consiste en somme à augmenter ou à ralentir leur vitesse (consulter le tableau), à les rendre ou électriques, ou rayons X, ou inconnues.

C'est aussi simple que de faire passer du rouge vibrant à 451 (suivi de 12 zéros) au vert en le faisant vibrer à 650 (suivi de 12 zéros). Il ne reste plus ensuite qu'à donner un écoulement approprié aux nouvelles vibrations obtenues. De l'électricité par exemple pourrait en résulter, s'accumuler et former ces phénomènes médiumniques connus sous le nom de Tonnerre en boule.

Il y a aussi à signaler les phénomènes d'interférence, où deux ondes venant en sens inverse s'annulent. Un son contre un son produit le silence ou du son ajouté à un autre son (vibration à une autre vibration), heurtant un son inverse, produit le silence. Il y aurait donc à opposer à une vibration calorique donnée une vibration semblable et inverse pour l'annuler théoriquement.

Les découvertes toutes récentes de la télégraphie sans fil peuvent faire saisir la manière dont une source active de vibrations (fakir) peut influencer à distance une autre source de production de vibrations.

Les explosions de la dynamite nous donnent l'idée de la manière dont le son projeté est refoulé par l'éther ambiant. Tout le monde sait que la dynamite

éclate à l'air libre, *s'appuyant* sur la couche d'air qui surmonte la charge et fait matelas. Un Mantram peut agir de même, se replier sur lui-même et agir énergiquement en ébranlant le milieu qui l'entoure.

Une cartouche de mélinite détone sans faire éclater une cartouche de même substance placée à 50 centimètres de la première. Par contre, en disposant les mêmes cartouches de chaque côté d'un rail et en les séparant par un mètre d'intervalle, on produit une double explosion en mettant le feu à une. Pourquoi? A cause de vibrations inconnues transmises par le rail dans le second cas. Donc, même sur le plan terrestre, l'imprévu est partout et les effets les plus étranges et parfois contradictoires se produisent.

L'Inde, pays des fakirs et des incantations, nous fournirait bien d'autres exemples encore plus étranges. Plus loin je dirai un mot des Génies assistants, qui peuvent être invoqués et ce qu'il faut peut-être entendre par cela.

Crookes dans la *Genèse des éléments* a établi un autre tableau également mesuré par le pendule qui bat la seconde, où on voit d'une part les oscillations gagner en amplitude à mesure que les séries des corps à peu près semblables s'étagent les uns dans les autres. Près de l'origine (du protyle de la matière) se trouve l'hydrogène. Par suite de l'augmentation du poids atomique, les corps apparaissent en série descendante. Les premiers éléments nés ont eu une énergie chimique maximum qui va ensuite en diminuant. Les derniers sont nés à une température basse et sont sans grande mobilité moléculaire.

En comparant nos deux tableaux, nous pouvons en faire une figure à deux triangles enchevêtrés, l'un le sommet en haut, l'autre le sommet en bas.

Le premier = Son (vibration lente mais forte), finissant par des vibrations extra-rapides, mais moins fortes.

Le second = Matière. Éther à peine compacté au sommet, mais doué d'une grande affinité chimique, finissant en matière de plus en plus dense, mais perdant à mesure son affinité chimique.

C'est la vibration initiale une devenant billions, trillions à la seconde.

C'est la matière protyle une devenant multiple et engendrant tous les corps composés.

La vibration agit sur l'éther libre (astral sensible) ou plutôt est sa manière d'être sans que nous sachions exactement ce qu'est une vibration. La compaction plus ou moins grande agit sur le même éther qui devient alors compaction ou matière, et vibre à sa manière.

A l'origine, il a été dit : « Que la lumière soit et la lumière fut. » Ce qui indique que la lumière n'était pas et que la parole, le son, la précéda. Nous nous faisons une fausse idée du son parce qu'il est pour nous surtout la vibration de l'air et non celle de l'éther, ou mieux de l'Akasha immatériel. La première parole fut une parole obscure, l'air du reste n'existait pas. C'est bien cette vibration primordiale-une qui va engendrer toutes les autres, c'est le Verbe qui s'affirme. La lumière apparaît ; avec elle, la chaleur ; mais déjà les phénomènes électriques se sont produits et ont

partagé les mondes en lambeaux, en tourbillons, les enveloppant dans leurs courants magnétiques qui deviendront source de vie et « d'orientation pour chacun d'eux. »

Entre : « Que la lumière soit et la lumière fut », combien de millions d'années ? Pour l'éternité, c'est un instant. Entre : « Il créa la terre et il créa l'homme » combien de milliers d'années furent nécessaires pour laisser évoluer la forme propice au règne de l'homme ?

C'est un secret que révèlent les couches géologiques, mais le temps accusé est quantité négligeable dans la mesure de l'Éternité.

Nous avons parlé des « Génies assistants », et c'est peut-être le cas aussi d'établir la différence entre l'astral, l'éther, l'âme, le corps psychique, etc.

Notre conception de l'Univers sensible, qui ne serait formé que de matière immobile ou éther compacté et d'éther libre en état de vibrations diverses, donne en somme une seule et même substance pour remplir l'Univers.

Sans vide aucun, car entre l'éther il faudrait ou admettre une autre substance ou le néant, — le monde est plein, sans vides, — c'est le troisième plan, le monde sensible-objectivé. Nous pétrissons la matière de nos doigts, nous pouvons, par divers moyens, agir sur l'éther. C'est à cela que se bornent les savants, certains médiums et quelques fakirs.

Mais en dehors il y a l'Âme des choses, l'Âme des manifestations : ce sont les Guides des Éléments, nous ne pouvons nous en faire une idée comme de toute Entité immatérielle. Par Éther, il faut donc

entendre le Médiateur entre cette Ame (l'Akasha des Indous). ce Principe supérieur et la matière ou l'homme. Par Astral, au contraire, il faut entendre un Éther qui a son principe intelligent, doué d'une vie propre, un être pouvant agir librement ou être sollicité parfois par la volonté de l'homme. Or, qui agira sur le Principe immatériel de l'éther ?

Seul l'homme purifié, l'Initié, l'Adepté, grâce à son Principe supérieur, également immatériel.

C'est ce qui fait dire aussi pour simplifier qu'il y a un monde immatériel et un monde matériel uni par un troisième, qui participe des deux autres, agissant comme s'il était immatériel ; on ne le voit, il est cependant matériel, car il agit suivant les lois fixes de la matière (manifestations de l'astral).

Mais le vrai, contrairement à ce qu'on croit, est l'immatériel, le second (matériel) n'est créé que pour faire arriver à la Perfection le premier (immatériel), perfection perdue par la chute.

(A suivre.)



ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

Le directeur de l'École a adressé un public hommage de remerciement à Sédir, pour la manière remarquable dont l'École avait été dirigée pendant son absence, ainsi qu'à tous les professeurs qui ont charmé les élèves.

Bulletin de l'École. — Jusqu'à nouvel ordre, le Bulletin de l'École renfermant les cours paraîtra chaque mois dans la revue *l'Hyperchimie* (4, rue de Savoie), dont il forme un supplément gratuit. Nous engageons tous les amis de province et de l'étranger à s'inscrire sur la liste des abonnés de cette revue pour être tenus au courant des enseignements de l'École — et nous remercions Jollivet-Castelot de l'aide donnée à l'École en cette occasion.

Société des Conférences Spiritualistes

Malgré la rudesse des soirées de mars, tous les sociétaires qui connaissent déjà de longtemps le profit qu'on peut emporter d'une heure passée à entendre la parole autorisée de notre ami Sédir, s'étaient donné rendez-vous à l'Hôtel des Sociétés savantes, et c'est devant une salle remplie et attentive que le D^r Rozier, président, a donné la parole au conférencier. Malgré la précision d'un verbe d'où s'exclut toute inutilité et où il y a autant d'idées que de mots, Sédir ne pouvait prétendre à donner tout son développement à un sujet aussi vaste que celui qu'il traitait : *les Plantes magiques*.

Toutefois, il en a pu étudier et présenter, de façon à ce qu'elles restent désormais dans l'esprit de ses auditeurs, toutes les grandes divisions. Il fallait d'abord rattacher

la Botanogénie générale aux principes traditionnels de la science occulte, puis, ces principes connus et acceptés, traiter des rapports des hommes avec les plantes, devoirs et services réciproques ; puis enfin donner des conseils sur la façon dont les plantes doivent être utilisées dans les pratiques magiques. Grâce à sa science profonde, Sédir a réussi à résumer, en l'élégance austère de son langage, une quantité considérable d'idées et de faits, ce dont les sociétaires l'ont remercié par de chaleureux applaudissements en même temps qu'ils témoignaient de l'intérêt qu'il avait éveillé en eux en lui demandant à la fin de nouvelles explications, auxquelles le D^r Rozier et le conférencier ont répondu.

BIBLIOGRAPHIE

W. SCOTT-ELLIOT. *Histoire de l'Atlantide*.
1 vol. in-18, Paris.

Voici un livre dont le titre promet beaucoup et dont le contenu est une véritable déception. Plusieurs volumes de ce genre suffiraient pour jeter sur les doctrines de l'occultisme sans distinction d'écoles un discrédit considérable dans les milieux scientifiques. Voilà pourquoi, au lieu de le passer sous silence, nous tenons à dégager publiquement les occultistes kabbalistes des erreurs et des lacunes regrettables de ce volume.

Tout d'abord la question de l'Atlantide possède une bibliographie très étendue en commençant par le *Timée* de Platon pour aboutir aux études de Bailly. De cette bibliographie il n'est pas question dans ce volume.

Secondement la question de l'Atlantide se rattache à la physiologie de la Terre et à la loi de naissance et de disparition des continents alternativement dans les deux hémisphères terrestres. Par là, cette question est intimement liée d'une part à la géologie, telle que la connaissent les contemporains, d'autre part à l'astronomie ; car il est impossible que les cataclysmes terrestres ne soient

pas liés à des modifications dans le système d'attraction des astres.

Au point de vue géologique, l'auteur nous parle des terrains éocènes et de l'homme de Cro-Magnon, et c'est tout. Les quatre cartes qu'il nous présente doivent être l'œuvre ou d'un mystificateur d'Occident ou d'un bouddhiste n'ayant aucune connaissance des traditions sérieuses des Écoles orientales, car sur toutes il y a des erreurs à faire hurler un étudiant en géologie ayant moins de six mois de cours. Les Colonnes d'Hercule (déroit de Gibraltar) sont ouvertes dans toutes les cartes alors que la formation de ce détroit est relativement récente, les îles et toutes les formations granitiques des terrains primaires qui ont constitué le continent européen à l'origine et qui forment aujourd'hui la grande colonne vertébrale des montagnes de notre continent sont ignorées dans toutes les cartes ; enfin, l'inclinaison de l'écliptique, ses causes, sa date et ses conséquences sont également ignorées avec une naïveté qui déroute la critique.

Il est vrai qu'on nous parle de « visions astrales » et que, s'inspirant desdites visions, on nous affirme des histoires ridicules sur la lutte de la Loge des Initiés blancs et des « Sorciers », histoires bonnes pour des enfants de dix ans, mais qui n'ont jamais été fixées dans la lumière astrale... et pour cause ; il y a, en Occident, des écoles où l'on sait vérifier les clichés astraux, et, si l'auteur avait jamais pénétré dans une de ces écoles, il aurait su pourquoi les pyramides avaient cette forme et à quoi elles ont réellement servi. Comme histoire du continent terrestre, les œuvres de Louis Michel de Figanières, écrites sous la direction d'une entité astrale, sont bien plus sérieuses que cette prétendue histoire de l'Atlantide — avec son enfantine invention des ballons dirigeables par l'action du « vril » sur la Terre. L'auteur aurait cependant dû voir qu'il suffit d'un changement de pôle opéré dans la sphère d'attraction de la Terre pour « léviter » n'importe quoi ; un livre, un médium ou un ballon plus lourd que l'air. C'est de la « Yoga » élémentaire, et, si l'on n'apprend pas cela dans la « London Lodge », qu'est-ce qu'on peut bien y enseigner ?

Enfin, pas trace non plus de périodes astronomiques. Grâce à l'archéomètre de M. de Saint-Yves, nous possédons actuellement les clefs de cette langue atlante, dite dans la tradition langue adamique, et de ses dérivations. Nous avons la preuve que la célèbre *Cité des Portes d'Or* était une Thebah ou un A Be Th (lu à l'orientale), un alphabet gardé par une Académie centrale. Nous savons à quel degré la musique a été plus développée chez les Atlantes que chez nous, puisqu'elle était la base de leur civilisation, et cette phrase de l'auteur : « La musique, même aux meilleures époques, n'était que très imparfaite et les instruments employés de forme tout à fait primitive » (p. 73), ne peut que faire sourire celui qui connaît un peu ce que fut l'Atlantide — initiatrice de l'Égypte. — La « Grande Année » était connue des Atlantes, et soit qu'on la fixe à 24.000 ans, soit qu'on la fixe à 25.920 ans ou à 26.000 ans, selon les points de départ solaires ou lunaires, elle donne la clef des époques successives des bouleversements terrestres et, en Science occulte comme en Science contemporaine, il n'y a pas « d'environ » quand il s'agit d'une révolution cosmique. On donne des dates avec références astronomiques sur la précession des équinoxes ou sur tout autre fait, mais on ne laisse pas de côté toute cette science des « Kalpas » que les Orientaux ont si bien étudiée.

Qu'on ne croie pas que c'est à cause de l'École à laquelle appartient l'auteur que je porte un tel jugement de son livre. Cela n'entre pas en question. Mais si des Anglais ont assez peu de connaissances géologiques dans leur instruction secondaire pour laisser passer un tel livre sans protester, il ne faut pas qu'il en soit de même en France.

C'est au nom de l'Occultisme sans épithète que j'ai été désolé de trouver un livre d'imagination présenté sous forme axiomatique et c'est avec admiration que je l'avais ouvert, croyant y trouver des données vraiment scientifiques.

L'Occultisme n'a de raison d'être qu'autant qu'il éclaire et complète les données de la Science expérimentale contemporaine ; mais il n'existe plus s'il ignore cette science et veut la remplacer par des rêveries — même astrales.

PAPUS.

Jésus-Christ, d'après l'Évangile, par ALBERT JOUNET. — Le maître dont tous les occultistes acceptables ne sont que des disciples, le marquis de Saint-Yves, dans ces quelques pages si profondes et si lumineuses qu'il nous donnait naguère sous le titre modeste de *Notes sur la Kabbale*, a montré Iswa-Ra, Jésus-Roi, trônant, dans sa gloire de Verbe créateur, au premier jour du Verbe Humain, dans ce jaillissement qui éblouit, de la Parole fille de l'Idée ; et toutes les langues mères proclamant, dans le mystère de leur génération des vingt-deux signes, leur propre filiation ischouite. Et ceux-là ont vu, qui ont pénétré dans le sanctuaire où ce génial anachorète de la Science reçoit d'en haut ses inspirations merveilleuses ; avec quelle absolue et fulgurante précision l'instrument dans lequel il a condensé toute la tradition, métré tous les principes, fixé leur norme à toutes les réalisations de tous les arts, industriels comme esthétiques, mesure la valeur, j'allais dire arithmétique, de chacune des grandes religions partielles, brahmanisme, bouddhisme, mahométisme, selon l'axe qu'elles découpent dans le cercle total de la complète réalité religieuse. Or, scientifiquement proféré par les zodiaques comme par les alphabets, c'est Jésus qu'épelle, signe à signe, lettre à lettre infaillibles, ce décalque précis de l'Univers terrestre et supraterrestre, l'*archéomètre*, pris au vif de l'Être et de l'Idée parfaits, du Fait et du Verbe totaux.

Voilà certes du christianisme une démonstration irrégulable à tout esprit que ne dépassent point de pareilles transcendances, et les chrétiens d'assez haute envergure accueilleront comme une épiphanie nouvelle cette dévoilation des mystères qui donne au Christ l'Être Éternel pour absolu, tous les êtres de tout le Cosmos pour relativité.

Mais l'œuvre que je veux signaler actuellement aux lecteurs de *l'Initiation* n'est point un hiéroglyphe, c'est un livre ; ce n'est pas un théorème prestigieux de synthèse concentrée, ce sont quatre cents pages de méticuleuse analyse. L'occultisme néanmoins n'est pas un étranger pour l'auteur : *Ésotérisme et Socialisme* l'avaient démontré, et on le sent à travers les précisions littérales

où sa conscience ici s'obstine, Albert Jounet est un sectateur de l'esprit sous la lettre ; c'est la sève, c'est la vie, c'est l'occulte réalité qu'il cherche et qu'il embrasse sous les écorces. Mais il lui fallait donner à son acte de foi cette préparation d'alchimie scrupuleusement réaliste pour démêler et recomposer, molécule à molécule, dans un creuset positiviste, les éléments du Christ historique qu'avait décomposés, défigurés, en les additionnant de poison subjectif, le réaliste de génie, mais de génie actuellement perturbé, qui a nom Strada.

De tout homme qui est vraiment un esprit ou une âme, non pas seulement une animalité persistante, le développement à travers les années est un cours logique, sinueux en apparence seulement ; dont le principe contient déjà le terme, et fatalement y aboutit, sauf intervention de l'au-delà redressant, à l'appel de l'humilité, le penser et le vouloir, d'où dérive le faire. Indubitable donc était le diagnostic à qui sait lire dans l'invisible : la première révélation philosophique de Strada, *Essai d'un ultimum organum*, témoigne d'un moi à ce point dominateur et infaillible, que toute autre infaillibilité, toute autre domination intellectuelle que la sienne, lui devient infailliblement oppressive et injuste.

Or, à qui sait voir, il n'y a qu'une infaillibilité et qu'une domination dans le monde des intelligences : le Christ.

De sorte que, immanquablement, ce moi absolu, Strada devait, jaloux de cet empire préexistant, haïr, dès l'origine, en cette profondeur inconsciente qu'est une nature comme la sienne, et par suite s'efforcer de détruire, ce dominateur premier occupant.

Telle est la genèse logique et psychologique du livre-terminus de Strada, *Jésus et l'Ère de la Science*.

Strada, comme Goethe, comme Nietsche, comme Fichte ou Schelling, peut admettre un Dieu idéal, perdu là-haut dans l'irréel ; il ne peut accepter un Dieu positif incarné dans le Fait, surtout dans le Fait Humain. C'est lui, Strada, qui est le Verbe. Et donc le prétendu Verbe de saint Jean n'est qu'un usurpateur. Pour ne pas dire « usurpateur », ce qui serait se confesser à soi-même le démesuré de son ambition, Strada insinuera — il n'osera dire nettement, car il révolterait au lieu de conquérir —

Strada insinuera que le Verbe Jésus est un fourbe. Et le livre lamentable de ce grand esprit victime de lui-même, se traîne sur ce blasphème dont il a peur, dans cette suggestion dont il rougit.

La tâche était pénible à Albert Jounet de déguster à petites doses, en recommençant vingt fois, cette liqueur distillée dans le poison d'orgueil par son ami Strada. Je dis « ami », car la claire et haute raison qu'est Jounet s'est éprise, comme d'autres, de cette altière et impérieuse raison qu'est Strada : l'*Ultimum Organum* avait fait des captifs. Mais Jounet, à l'encontre de Strada, n'est pas seulement un esprit ; il est une âme. Or, le Fait, si extérieur soit-il, et par lui-même si préfixe, nous devient intérieur forcément, quand nous le percevons, et s'inscrit en nous selon notre *moi*. Si positif soit-il et si réel, il prend la forme irréaliste de l'abstrait dans le cerveau métaphysique de l'isolé purement intellectuel : l'âme de vie n'entre pas du dehors dans celui qui ne l'a pas en lui-même. L'homme, au contraire, qui a la vie en lui, quand on lui présente pour un être réel, pour une vie vivante ou vécue, un cadavre d'idée abstraite, fantôme subjectif, né-mort d'un père sans mère, tressaute, malgré lui, et rejette au musée des artificiels ce mannequin philosophique.

Aussi Jounet, malgré lui, tressauta, quand il palpa le Christ taillé par son ami dans du papier noirci à l'encre morte ; et l'impression, on le sent, dut être en lui assez violente pour que nous l'admirions d'avoir su se réduire à ce calme d'un critique attentif, impersonnel, impartial et exact jusqu'à la minutie.

Le critique, même dans Jounet, s'est gardé d'oublier l'amitié, car c'est à son cher ami Strada qu'il dédie sa réfutation, et le ton est parfait avec lequel il signale les pires distractions.

— Mais, objectera-t-on, un croyant n'oublie pas non plus sa croyance. Comment Jounet, s'il est chrétien, pourra-t-il examiner impartialement le Christianisme ?

— « La vraie foi, répondrai-je avec Jounet, n'est point un parti pris ; la vraie foi n'est point un système. Elle est simplement l'acceptation à l'avance, sous le voile du mystère, de la vérité infinie, et l'effort continu vers une

perfection morale qui nous puisse mériter de la connaître, un jour. Or, cette acceptation ni cet effort ne sauraient opprimer en rien la liberté de la recherche indépendante. »

— Tout le monde ne sait-il pas, objectera-t-on encore, qu'il n'y a pire oppression que l'oppression théologique ?

— Un excellent chrétien peut être de cet avis.

Oui, sans aucun doute, les théologiens s'oublient trop eux-mêmes lorsqu'ils parlent, avec tant de désintéressement, de l'orgueil scientifique.

Toute science, certes, est orgueilleuse si elle propose ses théories comme des certitudes : car l'histoire de la science n'est que l'histoire de la conception, de la naissance et de la mort des certitudes contradictoires qui se sont succédé dans l'enseignement scientifique, et éliminées les unes les autres, jusqu'à la certitude d'aujourd'hui qu'éliminera à son tour celle de demain. Mais enfin toutes les sciences, hormis la théologie, ayant pour objet le fini, pourraient encore s'imaginer qu'elles en verront la fin ; croire même, sans contradiction, qu'elles l'ont parcouru tout entier. Tandis que la théologie, si je suis bien renseigné, n'a-t-elle pas pour objet l'Infini ? Or, de par son nom même, qu'est-ce que l'Infini ? Ce que nulle borne ne saurait arrêter ni aucunes lignes contenir. Et les théologiens humblement, sans ombre d'orgueil ni d'outrecuidance, nous ordonnent de croire que leurs conceptions, leur enseignement, leurs définitions de l'Infini sont définitives.

Une définition définitive de l'Infini !

C'est-à-dire quelque chose de deux fois fini — définition, définitive — qui prétend modeler exactement l'infini ! Voilà vraiment une humilité, spéciale, et une ingénuité, digne d'admiration.

Mais la vraie foi n'a rien à faire avec cette oppression ou cette servitude ; la science indéfiniment peut se corriger, peut se contredire, sans contredire ni changer aucunement la Foi.

Car les formules de foi ne formulent pas des idées, mais des faits : ce qui est absolument différent et immuablement scientifique.

Premier fait formulé par la Foi : « Dieu est Dieu » ; en autres termes : « l'Infini est l'Infini ». Et ce que la Foi me demande de croire, ce n'est pas la formule ; c'est le fait, le fait tel qu'il est en lui-même, non pas dans mon esprit ni dans l'esprit de qui que ce soit.

Et c'est pourquoi la foi est une certitude, de même que la vision.

Je vois un arbre : je suis certain, par le fait même, de ne pas me tromper en croyant à son existence, si peu certain ou si peu renseigné que je sois sur la composition chimique et sur l'organisation physiologique de cet arbre. Ainsi de Dieu : dans la lumière surnaturelle de la Foi complétant la clarté naturelle de la Raison, je vois que Dieu est, c'est-à-dire que l'Éternel, l'Infini est l'Être nécessaire : si incapable que je sois d'analyser Dieu, même si certain que je sois de ne l'analyser jamais exactement, je suis certain que Dieu est, que Dieu est Dieu.

Ainsi des autres formules de foi.

« Dieu est Trinité » : encore un fait que la tradition m'enseigne, le tenant de Jésus-Christ, qui le tenait de Dieu. Et c'est exclusivement ce fait qui est l'objet de ma foi. L'analyse de ce fait, l'explication de ce dogme, n'est plus dogme, mais théologie ; n'est plus foi, mais science. Et si je sais ce que *théologie* veut dire, si je comprends ce qu'est vraiment la science, surtout la science de l'infini, je me garderai bien de croire exacte une explication quelconque, une conception, une formule quelconques de ce qu'est la Trinité ; puisque la Trinité, c'est l'Infini, et que toute conception, toute explication humaine est finie ; puisque toute formule est une borne, que la science indéfiniment doit reculer, que l'intelligence indéfiniment doit dépasser, certaine de rester toujours fausse, toujours inexacte, en deçà de ce vrai qui n'a pas de bornes.

Le caractère de la science théologique, plus encore que de toute autre science, c'est donc, non pas de s'arrêter à un système et de s'immobiliser dans une explication ; mais, au contraire, de ne s'immobiliser nulle part ; donc de détruire aujourd'hui la ligne qui marquait hier, *sive scientia destructur* comme dit

saint Paul ; et de recommencer à nouveau demain, et de se corriger et de progresser toujours, puisque c'est l'Infini qui est son champ d'études.

Les vrais docteurs savent cela, et ce n'est pas un Thomas d'Aquin qui prétendra borner à ses conceptions la conception de Dieu, à sa dogmatique la science du dogme. Le malheur est que les vrais docteurs sont vraiment rares, et que la science ne se donne pas administrativement comme une fonction. Quant à Albert Journet, je ne sache point qu'il soit évêque, pas même grand vicairé : il est néanmoins plus docte en théologie que nos Thomas d'Aquin officiels. Aussi son jugement restait-il vraiment libre, vraiment éclairé. « Mon Dieu, proclame-t-il, ce que j'accepte sous le voile des mystères catholiques, c'est la vérité que vous possédez. J'accepte les dogmes dans le sens où vous les comprenez, où vous les acceptez vous-même, à titre d'éléments du mystère général qui représente la vérité divine et infinie. » Peut-être un pur scientifique trouvera que c'est ici de l'humilité, non pas de la science. Outre que la science vraie est toujours humble, sentant que son objet la dépasse, c'est ici, en tous cas, une humilité qui relève et une soumission qui grandit : nulle science n'est plus libre que cette croyance ; nulle philosophie, plus indépendante que cette théologie.

« L'ère d'effleurer les surfaces est passée, dit-il encore. Le temps est venu où l'on creusera jusqu'à l'intime, et où, des profondeurs ouvertes, sortiront les absolus qu'elles contiennent. Il faut dégager la foi dans son essence et dans sa force. »

Dans son essence et dans sa force, la foi ne gêne en rien la science ni ne peut être gênée par elle ; l'ignorance seule gêne la science ; surtout l'ignorance qui s'ignore : et la foi, ce n'est pas l'ignorance, c'est la science ; science par procureur, je n'en disconviens pas ; science infaillible et totale néanmoins, puisque l'unique procureur à qui elle s'en rapporte, c'est l'Omniscient, c'est Dieu.

Donc, pas même à Strada, malgré tout le respect que peut inspirer ce grand esprit trop épris de lui-même. Envers Strada, comme envers saint Thomas d'Aquin ou

Bossuet ou qui que ce soit, tout croyant sachant ce qu'est la foi garde son indépendance. Il la garde, oserais-je dire, même en face des évangiles : car l'objet de la foi chrétienne, c'est le Christianisme ; pas autre chose ! et le Christianisme, aux jours les plus parfaits de son histoire, au temps de Jésus-Christ, existait dans les évangiles ; après Jésus-Christ, Pierre et Paul croyaient, faisaient des croyants, et les évangiles n'existaient pas encore.

Par conséquent, vous pouviez, mon cher Jounet, sans renier en rien votre foi, lire avec indépendance, en libre et impartial critique, les quatre évangiles. Et je vous en rends témoignage avec une indépendance non moins grande, c'est ce que vous avez fait ; votre livre, comme votre sincérité, ne laisse là-dessus aucun doute.

Le résultat est que vous êtes devenu plus croyant, et l'incroyance de Strada n'est pas pour rien dans ce résultat, par la constatation que vous avez faite des altérations de textes et de faits où elle a inconsciemment entraîné ce noble esprit aveuglé par l'idée préconçue. Car l'idée préconçue est une véritable obsession ; et « dès que l'aspect apparent d'un fait semble favoriser l'obsession, elle ne va pas plus loin, n'examine pas à fond le fait, et ne se soucie pas de sa connexion avec le reste des faits ». « Le chercheur indépendant serait donc sage d'ajouter à chacune de ses conclusions ces mots prudents : sauf erreur ou omission. »

Et une erreur habituelle de la science humaine, c'est de prononcer, au contraire, comme si elle était l'omniscience.

En vain tel fait est-il historiquement affirmé par des témoignages sérieux, nombreux, concordants. *A priori*, les critiques prétendus indépendants — indépendants de quoi ? de la vérité ? — nient ce fait, parce que ce fait serait un miracle.

Quand il s'agit d'un fait, le critique réellement indépendant, c'est-à-dire sans préjugés, ne se demandera pas ce qu'il pense de ce fait, mais simplement ce que valent les témoignages qui affirment ce fait.

— Mais puisque le fait est impossible !

— Il n'est pas impossible, puisqu'il est.

— Mais rien ne peut être contrairement aux lois de la nature !

— Vous commettez là, messieurs les indépendants, la même faute que vous reprochez si justement aux théologiens, en définissant comme eux que le miracle est un fait contraire aux lois de la nature.

Vous les connaissez, dites-moi, les lois de la nature ? vous les connaissez toutes ?

Pour avoir le droit, scientifiquement, de nier la possibilité de tel fait, miracle ou non, il faudrait tout connaître, avec une certitude entière et incontestable. « Tout ce que la science peut déclarer, c'est qu'habituellement, aux manifestations courantes de la nature, on ne rencontre pas tel ou tel fait; mais la science ne peut en conclure que ce fait ne s'est jamais produit et ne se produira jamais. »

Convient-il, sérieusement, à un philosophe extraordinaire, à un savant extraordinaire, comme Strada, par exemple, de n'admettre comme possible que l'ordinaire ? Surtout à l'heure actuelle, quand « nombre de phénomènes extraordinaires : transmission de pensée, télépathie, fantômes des vivants, que l'on avait d'abord niés ou expliqués par la fraude, l'illusion, la folie, se découvrent réels à un examen scientifique attentif... Pourquoi toujours fermer d'avance la science, rétrécir l'horizon ?... Explorons donc largement. Etudions la vérité universelle, sans limites, avec une ampleur et une liberté d'exploration égales à l'envergure de la vérité ».

La vérité, c'est probablement : qu'il n'y a qu'un phénomène, la force; et qu'une loi, la loi du plus fort !

Et si la force est infinie, quelles bornes pouvez-vous imposer aux effets de la force ? et quels faits pouvez-vous déclarer impossibles ou inexplicables ?

Pour prendre immédiatement le plus étonnant miracle : Jésus-Christ est ressuscité, disent les évangiles. L'explication est très simple. Il suffisait pour cela — ce que Renan prophétise aux hommes du *xxx^e* siècle — que Jésus eût en lui une force supérieure à cette autre force que nous nommons la mort.

Ainsi de ses victoires sur les maladies, sur les obsessions, sur les possessions.

Vous avez constaté, merveilleux philosophes, que vous n'avez pas cette force. Mais avez-vous constaté que Jésus ne l'avait pas ? Non, n'est-ce pas !

Alors, que prouve ici votre témoignage ? Absolument rien !

Et contre votre témoignage, qui ne prouve rien, il y a le témoignage, non seulement des évangiles, qui, certes est probant — retrancherait-on toutes les pages, environ un vingtième, que la critique la plus excessive des Allemands les plus rigoureux juge contestables — mais il y a le témoignage de ce fait actuel, toujours vivant, après vingt siècles, et toujours plus divin : le Christianisme !

Le Christianisme se meurt, dites-vous.

Vous ne sentez donc pas dans ces profondes et vertigineuses secousses que subit partout notre société actuelle, notre France surtout, vous ne sentez donc pas que c'est ce prétendu mort qui vit, qui s'agite, et que, malgré l'homme, c'est Dieu encore qui le mène ?

L'erreur de Strada sur le Christianisme est exactement la même que celle des théologiens : « Quel est, au vrai, dit-il, le but du Christianisme ? Rallier les hommes par l'unité d'une idée absolue. » Et théologien lui-même par ce vice des théologiens, il prétend substituer à un absolutisme un autre absolutisme : « L'unité par la certitude, continue-t-il, c'est là qu'est l'avenir du monde. »

Pas du monde terrestre, trop reclus philosophe : car la certitude suppose non seulement la lumière objective du vrai, mais subjectivement le sens du vrai, et le sens du vrai, comme celui du beau, manque totalement à l'immense majorité des mortels : ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit humain est en général trop peu esprit — souvenez-vous du transformisme ! — pour ne pas rester réfractaire à la science plus encore qu'à la foi : la certitude échouera comme la croyance.

L'amour seul est tout-puissant : parce que la basse humanité a du moins le sens du bien qu'on lui fait. Et c'est par là que le Christianisme, quand il réparaitra lui-même, deviendra tout-puissant : car le Dieu du Christianisme est amour, et amour de l'Humanité : *Deus caritas est* — Dieu est amour, dit saint Jean. *Apparint benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*, dit

saint Paul, « ce qui est apparu en Jésus-Christ, c'est l'amour de Dieu sauvant l'Humanité ».

A l'encontre du Bouddhisme, qui est esprit et mort, le Christianisme est esprit et vie, non seulement esprit : *Verba mea spiritus et vita sunt.*

Le Christianisme est l'arbre de vie du jardin d'Eden, transplanté par le divin jardinier dans notre misérable chair de péché : *Et Verbum caro factum est.* Or, tout arbre, ici-bas, avant de produire à l'air libre, dans la pure clarté solaire, ses bourgeons de printemps, d'où surgiront fleurs et fruits d'été, doit se résigner à plonger ses racines dans la boue terrestre et le fumier animal. Vainqueur du fumier il le boit, avant de le transformer. Ainsi, puisque c'est la loi du sol, ainsi doit faire le Christianisme : vainqueur du Césarisme, il a bu le Césarisme, et le Catholicisme romain a pris quelque chose en son organisation de l'absolutisme romain : vainqueur de la barbarie, il s'est assimilé la barbarie ; et l'Inquisition, par exemple, est un apport extérieur, dont la sève intérieure chrétienne totalement innocente s'est purgée enfin et dont les vrais chrétiens rougissent. Ainsi, dans sa saison d'hiver, qui n'est point encore à son terme, le Christianisme successivement s'assimilant l'aristocratie, la royauté, la bourgeoisie, bientôt la démocratie, portera d'abord la tare de tous ces éléments, de tous ses égoïsmes successifs. Mais quand luira le troisième jour, de la grande Pâques universelle, quand brillera le troisième millénaire après les deux millénaires passés dans son sépulcre, le Christianisme, comme le Christ, soulevant et rejetant la pierre qui l'écrase, apparaîtra, rayonnant, dans sa pure lumière, dans sa beauté, dans sa charité miséricordieuse : ce sera « la bonté, ce sera l'humanité » prêchée à titre de Crête par l'apôtre Paul, qui ressuscitera, victorieuse ; et les quarante jours commenceront du Christ ressuscité, les quatre cents siècles du règne divin de l'Amour tout-puissant.

ALTA.

ALBERT BOISSIÈRE. — *Monsieur Duplessis, veuf.* — Paris, Edition de la *Maison d'Art*, 23, rue de Vaugirard. 3 fr. 50.

De ce roman traité avec une jolie allégresse d'écriture,

une partie fut jadis publiée, plutôt nuisiblement, dans un grand quotidien. Et cela fut, si j'en excepte la réclame faite, défavorable. L'aventure de M. Duplessis, veuf embéguiné d'une servante rousse, se réduisait à quelques soubresauts parmi les médisances électorales d'un trou provincial. En quelques chapitres d'ouverture et les pages finales où M. Duplessis décède, bienfaiteur et donateur d'un mauvais lieu, l'historiette prend une allure vive, que n'avaient pu montrer les primitifs extraits. Cela se lit facilement, gaiement. Point de prétentions satiriques. On dirait un guignol, où les gestes de trois à quatre pantins suffisent à créer des états d'âme. M. Duplessis s'agite suffisamment suivant les décors. Et les circonstances extérieures lui sont d'excellentes raisons pour motiver ses manières d'être.

D'une existence objective, le personnage se meut raisonnablement, sans aucun désir de quelque personnalité subjective que ce soit.

Faut-il louer M. Boissière ? Je ne le pense. Sans doute, Gnafron, Rosette et Guignol ont jusqu'au bout tenueurs rôles de marionnettes. D'une fantaisie, permise une fois, je dis que M. Boissière s'est tiré honorablement. De là à l'engager à recommencer il y a loin. Le poète des *Aquarelles d'Ame* et l'appréciable écrivain peut autre chose. Je le souhaite, résolu à croire que le papier sert encore à d'autres usages qu'à fabriquer des confetti.

R. SAINTE-MARIE.

GEORGES LANOË et TRISTAN BRICE. — *Histoire de l'École française de paysage* (depuis le Poussin jusqu'à Millet). — A. Charles, éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince. — Prix : 7 francs.

La peinture de paysage n'a guère jusqu'ici tenté les historiens de l'Art. Depuis Deperthes, dont le livre de 1822 pêche d'ailleurs par une concision extrême, le paysage n'a guère été traité à part, et qui veut se renseigner est obligé de recourir aux histoires générales, peu maniables d'ordinaire et toujours coûteuses. C'est donc une fort heureuse idée qu'ont eue MM. Lanoë et Brice de nous donner cette histoire.

Si l'on veut apprécier un tel livre, il est indispensable

de le considérer sous deux aspects. D'abord sous le rapport de l'histoire, pur point de vue d'exactitude et d'information érudite ; puis touchant l'angle esthétique sous lequel les auteurs aperçoivent la peinture et les peintres qu'ils se sont chargés de nous présenter.

Ce qui apparaît dès qu'on a commencé à parcourir cet ouvrage, c'est qu'il est certainement le fruit d'un patient labeur, au contraire de tant de productions hâtivement confiées aux presses. Alors qu'il était relativement facile de se documenter dans des ouvrages assez complets, tout au moins pour certains maîtres, les auteurs ont, en toute occasion, voulu remonter aux sources. Leur recherche, qui a dû nécessiter un minutieux travail, aboutit à cet excellent résultat de nous donner du nouveau. Ils ont pu se servir de pièces originales et particulièrement de correspondances, dont des extraits cités à propos ne contribuent pas peu à compléter, parfois à renouveler la connaissance que l'on a de la vie, du milieu, de l'idéal et de la manière d'être et de faire de l'artiste. Pour les peintres de ce siècle, MM. Lanoë et Brice ont consulté les catalogues de vente, les articles de journaux ; parfois même ils ont pu avoir des renseignements des élèves, des amis ou des familles de l'artiste portraituré, qui viennent encore ajouter au bagage d'informations déjà considérable. Ainsi la partie de pure érudition ne laisse rien à désirer ; les biographies sont aussi complètes que possible. Mais, en même temps que des historiens précis des détails, les auteurs sont aussi des artistes, l'un d'eux peintre de talent lui-même, et ils tendent à s'élever à des considérations de haute esthétique qui, ailleurs que dans leur livre, ne s'allient pas toujours aussi heureusement à l'information historique.

Au delà de l'érudition ils ont prétendu à exposer une thèse. Et il faut avouer que cette thèse est noble. MM. Lanoë et Brice se sont efforcés et sont arrivés à restituer à la peinture de paysage un caractère d'une belle élévation, en dégageant son inspiration de ce qui est purement le métier, et en qualifiant de *religieuse* cette inspiration. Et voici comment ils résument cette thèse :

« Toujours une forme de l'art a servi à traduire l'impression religieuse.

« Cette forme a varié.

« Au XVIII^e siècle, l'Église pouvait inspirer les peintres religieux, parce qu'alors la foi était encore dans l'Église, et même, en notre temps, Millet, qui est un homme du XVII^e siècle, aurait pu trouver dans l'Église une source d'inspiration.

« Au XVIII^e siècle, où la foi est absente, il n'y a plus de peintre religieux ; il n'y a pas encore de paysagiste.

« Puis, un grand mouvement s'accomplit au commencement du XIX^e siècle, qui n'a pas donné tous ses fruits parce qu'il partait du catholicisme, et que déjà peut-être le catholicisme n'était plus susceptible d'être amélioré, mais qui a produit cependant des résultats. Nous avons vu que la plupart des principaux paysagistes eussent été disposés à être chrétiens en dehors du catholicisme ; en tous cas ils sont religieux. Leur foi se tient en dehors de l'Église ; mais leur art, le paysage, devient pour eux — sauf Millet et Corot, pour des raisons spéciales — le portemanteau de l'expression religieuse... »

Les auteurs croient apercevoir qu'avec la décadence du sentiment religieux « commence pour les peintres de paysage la période des tableaux faits exclusivement sur nature. L'imagination perd ses droits de plus en plus et nous verrons en 1900 les paysagistes impressionnistes occupés à saisir des effets sur nature en un instant, faire consister l'art du paysage uniquement dans le fait de rendre le plus vite possible une impression ».

« C'est à l'époque de 1830 que les auteurs donnent la palme : car de ce paysage de 1830, religieux et chrétien, l'imagination est le caractère essentiel... »

Ces courtes citations font connaître l'esprit du livre. Il serait bien certainement possible de discuter sur des points de détail et sur certaines idées. Il n'en reste pas moins que l'*Histoire de l'École française de paysage* est une œuvre d'une grande valeur historique en même temps qu'elle se hausse à une conception philosophique qu'on ne trouve pas toujours dans de semblables livres.

EDGAR JÉGUT.

GEORGES VITOUX. *Les Coulisses de l'au-delà*. — Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

Ce qui caractérise le livre de M. Vitoux, c'est qu'il abonde en renseignements sur tous les sujets qui peuvent intéresser les personnes pour qui l'occultisme est encore un objet de curiosité. Qu'elles désirent s'enquérir de ce qu'est le spiritisme, l'occultisme pur, la théosophie, la sorcellerie, ou qu'elles se demandent comment la science officielle comprend ces phénomènes qui s'imposent maintenant à l'attention de tout esprit, elles trouveront dans les *Coulisses de l'au-delà* une réponse et très souvent l'indication des guides ou des sources auxquelles il convient de se reporter pour entrer plus profondément dans la matière.

Le livre est excellemment conçu en tant qu'il s'adresse plus particulièrement à ce qu'on est convenu d'appeler « les gens du monde », en ce qu'il est surtout un tableau historique et parfois anecdotique des événements ou des hommes qui ont touché à l'occulte. Tout en s'abstenant d'être dogmatique et en gardant toujours un ton aimable et alerte, M. Vitoux, qui possède une abondante érudition et cite beaucoup MM. Louis Lucas, Éliphas Lévi, les D^{rs} Luys et Gérard Encausse, Albert de Rochas, etc., dont il coordonne et présente substantiellement les travaux, donne çà et là de très claires explications personnelles en des chapitres très nourris où se reconnaît à la fois le chercheur qui a sérieusement étudié les lois de l'occulte et le *scientiste* expérimenté que l'on sait qu'il est.

Il y a à la fois profit et agrément à le lire. ED. J.

Du Mercure de France (février). — A propos des commencements et fins de siècles, une jolie phrase du très subtil et sceptique analyste qu'est M. Remy de Gourmont :

« L'un a vu mourir Charlemagne, l'autre a vu tomber Napoléon. N'y a-t-il pas une ironie à écrire ces dates 814-1814. Le monde change trop peu, cela ferait croire à l'existence des âmes et qu'elles reviennent périodiquement, engendrant d'identiques corps, refaire les mêmes actes, parfois avec plus de maladresse, parfois avec une habileté scandaleuse. »

ERRATUM

Dans le sonnet de Jules de Marthold, *Humilité*, paru en notre dernière livraison (mars), prière de lire, au premier vers, au lieu de *triompe*, TRIOMPHE, et, au huitième, au lieu de *besoin*, qui n'a pas de sens, lire LEVAIN, rimant avec divin, vain et vin.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR SATURNINUS,

Avant lu votre petit article en réponse à « Zeffar » dans la *Correspondance* de l'*Initiation* de mars, je viens vous donner le renseignement bibliographique au sujet de cet almanach anglais, dont voici exactement le titre : *Old Moore's Almanac, for the year of human redemption 1901* (et années antérieures puisqu'il paraît annuellement), *contaming; amongst a variety of useful information, Old Moore's Prediction of Coming Events ; a Prophetie Hieroglyphic, etc., etc.*, et publié à Londres au prix de 50 centimes environ ?

Votrè bien dévoué,

LUCIEN BODIN.

NÉCROLOGIE

P.-G. Leymarie

Après une cruelle maladie, M. Leymarie vient de mourir. C'est une véritable perte pour la cause du Spiritua-
lisme, qui voit partir en lui un de ses plus anciens cham-

pions. Ami et, en partie, héritier d'Allan Kardec, Leymarie a subi bien des persécutions et assisté à beaucoup de triomphes. Après avoir été le martyr de la cause spirite, lors du procès du photographe Buguet, il en a été le libraire et un des chefs pendant de longues années. Sa qualité de libraire a peut-être nu quelquefois à ses fonctions de chef quand il fallait concilier les résultats matériels avec la propagande spirituelle ; mais ce sont de mesquines querelles qu'il faut oublier devant la persévérance montrée dans la défense du kardécisme depuis plus de trente ans. Et ce qui caractérise bien le caractère de M. Leymarie, ce fut cette recherche continue des hautes conceptions philosophiques.

Il n'est pas en effet resté cantonné dans le seul domaine du kardécisme, car nous le voyons en 1884 présider la première branche fondée à Paris par la Société théosophique ; puis, quelques mois après, devenir le collaborateur et l'ami de Tremeschini dont il adopta une partie des idées philosophiques qu'il a publiées dans sa *Revue spirite* ces derniers temps. Leymarie jouissait d'une très grande influence à l'étranger et nous ne doutons pas que les deux cents journaux spiritualistes répandus un peu partout sur la terre ne saluent sa mémoire avec sympathie et respect. Nous prions sa veuve et ses enfants de recevoir l'expression de nos sincères sentiments de condoléance en cette triste épreuve terrestre.

P.

Bouvéry

C'est avec une vive émotion que nous avons appris la mort de Bouvéry. Le Spiritualisme lui doit beaucoup, car ce fut toujours un homme aux idées larges et cherchant sincèrement l'alliance de toutes les écoles en vue d'un but commun. On lui doit le Congrès de 1889, qui fut son œuvre, et au prix de quelles démarches, les organisateurs d'alors s'en souviennent. Aussi ne saurions-nous trop nous associer aux paroles émues que lui consacre son ami Daniel Metzger dans un des derniers numéros de la *Paix universelle*.

Bouvéry est mort sur la brèche, car il s'est usé en démarches et en paroles de propagande. Aussi mérite-t-il de servir d'exemple à beaucoup de jeunes spiritualistes qui apprendront en suivant ses traces comment on se sacrifie pour le triomphe d'une idée et comment l'humilité vraie conduit à la véritable évolution spirituelle.

PAPUS.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous recevons souvent à l'administration de la Revue des réclamations d'abonnés qui ont versé le montant de leur abonnement chez un libraire et sont étonnés de ne pas recevoir leurs numéros. Cela tient à ce que ledit libraire n'a pas transmis les ordres reçus. Tout abonné qui serait dans ce cas est prié de réclamer au libraire *une quittance d'abonnement émanant de l'administration de la Revue, 4, rue de Savoie*, et signée de l'administrateur délégué. Tant que le libraire ne peut fournir cette quittance, c'est qu'il n'a pas transmis l'abonnement et l'abonné a tout recours contre lui en exigeant soit la quittance régulière, soit le remboursement de son abonnement. C'est un service à rendre à notre administration que d'être très exigeant dans ce cas, car cela nous évite beaucoup de réclamations qui s'adressent, non pas à nous, mais aux intermédiaires. En aucun cas les quittances des libraires ne peuvent remplacer le reçu d'abonnement émané de notre administration.

Le Gérant : ENCAUSSE.

PARIS-TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 9, RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

L'HYPERCHIMIE

Rosa Alchemica

REVUE MENSUELLE D'ALCHIMIE, D'HERMÉTISME
ET DE MÉDECINE SPAGYRIQUE

Organe de la SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE

DIRECTEUR :

F. JOLLIVET-CASTELOT

Docteur en Hermétisme et en Kabbala

RÉDACTEUR EN CHEF :

SÉDIR

Docteur en Kabbala

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **JULES DELASSUS**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS : 1^o F. Ch. Barlet ; Jacques Brieu ; Clavenad ; Jules Delassus ; Stanislas de Guaita + ; Guymiot ; D^r Marc Haven ; F. Jollivet-Castelot ; D^r Papus ; D^r F. Rczier ; Sédir ; Sisera ; Nerveine I. — 2^o Amo ; D^r Baraduc ; Serge Basset ; Pierre Bornia ; M. Decrespe + ; D^r Delézinier ; A. Deneus ; H. Désormeaux ; H. Durville ; André Dubosc ; D^r S^t H. Emmens ; Louis Esquieu ; D^r H. Faure ; D^r Fugairon ; D^r T. Krauss ; Auguste Strindberg ; M^{me} de Thèbes ; Th. Tiffereau ; D^r Thorion ; Georges Vitoux.

Le Numéro : 30 Centimes

ABONNEMENTS

FRANCE

Un an 4 francs

Six mois 2 fr. 50

DIRECTION ET RÉDACTION

19, Rue Saint-Jean, Douai (Nord)

ADMINISTRATION

4, Rue de Savoie, Paris

ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an 5 francs

Six mois 3 —

BIBLIOTHÈQUE A VENDRE

On désire céder, en totalité ou en détail, une belle bibliothèque d'ouvrages sur les **Sciences occultes** : Hermétisme, Magisme, Magnétisme, Spiritisme, Théosophie, Cabale, Sorcellerie, Mysticisme, etc.

Cette bibliothèque très importante renferme, en beaux exemplaires, presque tous les ouvrages traitant des sciences ci-dessus. Elle renferme au complet, et en plusieurs exemplaires pour certains ouvrages, les œuvres de Saint-Martin, de Bohme, de Papus, de Stanislas de Guaita, d'Eliphas Lévi, de l'arbre d'Olivet, etc., etc.

Le catalogue manuscrit pourra être communiqué aux amateurs qui en feront la demande.

S'adresser à **M. J. Barbarin**, à Branges (Saône-et-Loire).

ÉDITIONS DE L'INITIATION

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec
préface du Dr MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson,
35 pages. **1 franc**

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ LES

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages **1 fr. 50**

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le Brahmanda ou **Univers Intégral**, 64 pages, **1 fr.**

OUVRAGES

DE

F. JOLLIVET-CASTELOT

La Vie et l'Âme de la Matière. — 1894, à la *Société d'Éditions Scientifiques*, 4, rue Antoine-Dubois, et chez CHAMUEL.

L'Alchimie. — Édition du *Mercur de France*, 1895, *épuisé*.

Hylozoïsme, Alchimie, Les Chimistes Unitaires. — 1896, CHAMUEL.

Comment on devient Alchimiste. — 1897, CHAMUEL.

Histoire de l'Alchimie, Principes d'Art Spagyrique, La Thérapeutique Occulte. — 1898, publiés dans *l'Hyperchimie*.

Le Grand-Œuvre Alchimique. — 1901, 4, rue de Savoie, Paris.

Les Sciences Maudites. — En collaboration avec PAUL FERNIOT et PAUL REDONNEL. 1900, à la *Maison d'Art*, 23, rue de Vaugirard, Paris.

SOUS PRESSE

Traité d'Alchimie théorique et pratique.

Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — Roman ésotérique.

Le "CHAPIROGRAPHE"

est le dernier perfectionnement des appareils multiplicateurs, le seul qui donne des copies d'écritures, de dessins, etc., sans encre d'imprimerie. Pas de presse, pas de lavage, **150 copies en 15 minutes.**

L'appareil complet, format 22×34 **28 francs**

Adopté par toutes les grandes administrations, Marine, Colonies, Guerre, Chemins de fer, Ecoles, Mairies, Officiers ministériels, Ingénieurs, Commerçants, Industriels, etc.



La "GRAPHIC"

est la machine à écrire la plus nouvelle et la moins chère, 15 minutes suffisent pour la connaître. Sa solidité exceptionnelle résulte de sa simplicité. On peut copier et multiplier avec le Chapirographe. **92 francs**



Détacher le bulletin suivant et l'envoyer à

The CHAPIROGRAPH C^o, HALLEY, Directeur

PARIS, 9, Place de la Bourse, 9, PARIS

Prière de nous envoyer à l'essai pendant 5 jours :

1 "Chapirographe" N^o 2, à 28 francs.

1 Machine à écrire "Graphic" à 92 francs.

(Barrez l'appareil qui ne vous intéresse pas)

Dans le cas où votre envoi ne nous conviendrait pas, nous vous le retournerons franco et sans rétribution.

Adresse

Profession

Signature

Prière d'apposer le cachet de la Maison.

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C^o, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I U O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

51^{re} VOLUME. — 14^{re} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 8 (Mai 1901)

PARTIE INITIATIQUE

- La vie de Claude de Saint-Martin* (p. 97 à 106). **Papus.**
La vie mystique expérimentale (p. 107 à 119). **Sédir.**
Les clichés (p. 119 à 122). **Zhora.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

- Le Mysticisme des Boers* (p. 123 à 132). **Sabrus.**
l'Occultisme en Pologne (p. 133 à 145). **A. Erny.**
Le haschisch est-il une plante de sélection ? (p. 146 à 153). **Jules Giraud.**
La volonté (p. 154 à 177). **H. Girgois.**
Son-Lumière-Couleurs dans l'Astral (p. 177 à 183). **Tidianeuq.**

Commission d'Études psychologiques. — L'Arithmo-Intuition. Étude biométrique de M. Broussay. — Collection de l'Initiation. — *L'Homme de Désir.* — Bibliographie. — Aux Lecteurs de la *Chine Nouvelle.*

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 4, rue de Savoie, PARIS

(DE 2 A 5 HEURES)

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S. I. N. — GUYMIOT. — MARC HAVEN,
S. I. N. — JULIEN LEJAY, S. I. N. — EMILE MICHELET, S. I.
(C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.) MOGD, S. I.
— PAPUS, S. I. N. — SÉDIR, S. I. N. — SELVA, S. I.
(C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. —
D^r BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F. BERTRAND 30^e. —
BLITZ. — BOJANOV. — BORNIA PIÉTRO. — J. BRICAUD. — JACQUES
BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED
LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE
DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. —
D^r FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-
CASTELOTT. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. —
LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — G¹⁰ C. NOEL. — HORACE PELLETIER
— G. POIREL. — QUESTOR VITCE. — RAYMOND. — D^r ROZIER. —
L. SATURNINUS. — D^r SOURBECK. — THOMASSIN. — TIDIANEUQ. —
G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOU-
DEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL
DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CA-
TULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE
SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN
DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH GROLLEAU
— MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. —
DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 Mai 1901

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

87, boulevard Montmorency,
TÉLÉPHONE — 690-50
PARIS-AUTEUIL
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR ADJOINT : Lucien MAUGHEL
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS
PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO
4, Rue de Savoie
(DE 2 A 5 HEURES)
PARIS
FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est l'organe officiel des centres suivants :

Groupe Esotérique. — Ordre martiniste. — Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques. — Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. — Union Idéaliste Universelle. — F. T. L. (section française).

· GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse. (Reçoit le mardi de 5 à 7 heures).

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE + CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA VIE DE CLAUDE DE SAINT-MARTIN⁽¹⁾

PÉRIODE PRÉPARATOIRE

Louis-Claude de Saint-Martin naquit à Amboise, en Touraine, le 18 janvier 1743. Sa mère était morte peu de temps après sa naissance. Aussi fut-il élevé par sa belle-mère et son père, gens fort pieux, nous dit M. Matter. Il fut placé au collège de Pont-Levoy. Parlant de son enfance, Saint-Martin remarque lui-même qu'il a « *peu d'astral* », ce qui doit s'entendre au point de vue actif, mais non, comme le montre sa vie, au point de vue réceptif. Nous avons affaire, en effet, à un admirable intuitif, mais à un piètre dispensateur de fluides physiques. Il se rattrapera sur le rayonnement intellectuel et surtout spirituel.

On le destine à la robe. Aussi, après le collège, fait-il son droit et nous le trouvons un beau jour avocat du Roi au siège présidial de Tours.

(1) Extrait d'un ouvrage sous presse: *Louis-Claude de Saint-Martin*; sa vie, sa voie théurgique, son œuvre, ses disciples, suivi de la publication de cinquante lettres inédites.

Là commence la lutte entre l'Esprit, encore caché, qui illumine le corps du jeune avocat et le monde extérieur. Tout rempli des idées de Justice, le malheureux se butte aux taquineries de la jurisprudence (1) et s'écrie lui-même :

« Je n'ai jamais pu savoir, pendant l'espace de six mois, qui, dans une cause jugée, avait gagné ou perdu son procès, et cela, après plaidoiries, délibérations et prononcés du président entendus. »

Sur sa demande, son père lui fait quitter la robe et il embrasse la carrière des armes.

LE RÉGIMENT DE FOIX. — L'INITIATION

Grâce à la recommandation du duc de Choiseul, il reçoit un brevet d'officier au régiment de Foix. Sa nouvelle carrière lui laissait des loisirs utilisés largement par la lecture et la méditation, car, après avoir parcouru tout le cycle des philosophes à la mode, notre lieutenant cherchait toujours sa voie, peu satisfait des solutions proposées, au problème de la destinée humaine, par les systèmes du temps.

Il est amené à se lier avec un officier de son régiment, M. de Grainville. Cet officier est *initié* à une société occulte très importante ayant pour chef Martines de Pasqually. Ce dernier a épousé la nièce du major du régiment de Foix (2). M. Matter dit (p. 8)

(1) Et cependant les ouvrages de Burlamaqui devaient exercer une grande influence sur son esprit.

(2) Voy. Lettres de Martines de Pasqually de 1767, dans notre ouvrage sur Martines.

que ce régiment tenait garnison à Bordeaux. Des lettres de Martines, et surtout celles du 13 août 1768 et du 2 octobre 1768, montrent que c'est là une erreur, ou tout au moins que la portion du régiment où était Saint-Martin n'était pas à Bordeaux continuellement. En effet, le 13 août 1768, Martines dit : « Je vous fais part que *Monsieur* de Saint-Martin m'écrit qu'il doit venir passer son quartier d'hiver ici, peut-être avec le T. P. *Maître* de Grainville. J'attends pareillement le T. P. *Maître* de Balzac.

Saint-Martin est encore *Monsieur*, il n'est pas initié. Mais le 2 octobre de la même année nous apprenons l'arrivée des amis annoncés, et cette fois il est le *Maître* de Saint-Martin. Il a été initié dans ce laps de temps. Par qui ?

Par le capitaine de Grainville ? Tout semble le faire supposer ; mais un passage d'une lettre de Saint-Martin lui-même (1) nous incite toutefois à attribuer la plus grande part dans cette action au Maître de Balzac. La vérité est que tous les deux doivent y avoir travaillé.

Saint-Martin a, à cette époque, vingt-cinq ans. Il est officier depuis l'âge de vingt-deux ans.

INFLUENCE DE MARTINES DE PASQUALLY

C'est à ce moment que Saint-Martin assiste au premier phénomène sensible produit par Martines et

(1) Il est vrai que j'ai reçu les trois grades (de cohens) à la fois ; mais je ne sais pas si cela en vaut mieux ; c'est M. de Balzac qui me les conféra.

Lettre du 12 août 1771 (p. 3).

s'identifie avec le Phil... Inc... pour la première fois.

De tous les documents que nous possédons et de la lecture même des lettres de Saint-Martin à Willermoz, il ressort bien certainement que l'exercice de la Magie cérémonielle constituait la voie employée par Martines pour amener ses disciples à l'illuminisme.

Les critiques s'efforcent en vain de chercher par quels arguments philosophiques le maître amena le jeune lieutenant à ses idées. Il n'y a pas de discussions métaphysiques dans ce cas, il n'y a que des faits.

Après avoir tracé ses cercles, établi les noms sacrés, disposé les luminaires et placé les récipiendaires, Martines prononçait les invocations et les conjurations et alors apparaissait une foule d'êtres jusqu'alors invisibles formant ce qu'on appelle des *Matérialisations* dans la langue des spirites contemporains. Mais il n'y avait pas de médium endormi et la Magie était seule mise en œuvre. L'effort des disciples portait ensuite sur l'obtention de pareils phénomènes sans l'assistance du maître.

Où M. Matter a vu juste, c'est quand il déduit, des phrases de Saint-Martin, son peu de goût pour la Magie; mais il faut ajouter que la Théurgie, synthétisée dans la Prière, la Méditation et l'exercice de la Charité, eut tous ses suffrages. N'anticipons pas, retenons seulement ce fait que Martines est surtout un Mage et que Saint-Martin deviendra un Théurge.

Dès maintenant il est avéré, tant par les lettres de Martines (août et octobre 1768) que par celles de Saint-Martin (avril 1771), que ce dernier a passé par toute la filière des grades de la Société-mère et qu'après

avoir reçu, en une fois, les trois grades symboliques : apprenti, compagnon, maître, il a reçu, aussi en une fois et par M. de Balzac, les trois grades d'écu et de cohen et qu'il en est là quand il arrive à Bordeaux le 2 octobre 1768. Les déductions de M. Matter (p. 72, chap. vi) sont donc erronées sur ce point.

De 1768 à 1771 Saint-Martin travaille à Bordeaux et il sert de secrétaire à Martines. C'est pendant ce temps qu'il est mis au courant des minutieux détails de la pratique. C'est cette fonction de secrétaire qui lui permet d'entrer en correspondance avec Willermoz, chef de la Loge des Cohens à Lyon et dont nous avons déjà parlé antérieurement dans nos deux études précédentes. Occupons-nous donc surtout de Saint-Martin.

Les lettres du 4 mars 1771 et du 25 mars ont trait à des détails de pratique. — Signalons toutefois dans la dernière lettre la belle pensée suivante :

« C'est beaucoup avancer que de souffrir. Il n'est
« point de tribulations dont la justice ne nous tienne
« compte, si nous sommes assez fermes pour percer
« jusqu'à ce germe de bien qu'elles enveloppent
« toutes. »

Les lettres du 5 et 20 mai 1771 annoncent un voyage de Martines à Paris, celle du 24 mai annonce son retour. Saint-Martin est toujours à Bordeaux occupé à copier des cahiers et des rituels. — Notons, en passant, que l'initiation chez les Martinésistes est *individuelle* et faite en la seule présence de l'initié et de l'initiateur. Le nouveau frère est seulement présenté à la séance de loge, *après son initiation*.

C'est en cette année 1771 que, d'après M. Matter (p. 33), Saint-Martin quitte le régiment pour se livrer à sa vie mi-contemplative, mi-active par rapport à la propagande des grandes vérités. Notre ex-lieutenant avait alors vingt-huit ans.

M. Matter se demande si le philosophe en quittant l'armée n'alla pas soit à Amboise, à Lyon ou à Paris (p. 34). Les lettres que nous publions répondent qu'il resta tout simplement à Bordeaux dont il ne partira que deux ans après, en mai 1773. — Toutes les déductions de M. Matter sont donc encore erronées sur ce point.

La lettre du 8 juin 1771 confirme la naissance du fils de Martines et les bonnes relations de ce dernier avec le prince de Rohan, alors archevêque de Bordeaux. Soulignons simplement l'apparition du futur cardinal, héros du procès du Collier. Toutes les autres lettres jusqu'à celle de janvier 1772 ont trait à la pratique ou à des frères dont nous reparlerons plus tard. Celle du 13 mai 1773 nous arrêtera un instant, car elle nous annonce que Saint-Martin a quitté Bordeaux, pour la première fois sans doute depuis 1768, et qu'il est à Tours. Citons-en cette belle pensée :

« Ce n'est point sur nos succès que nous devons
 « nous mesurer ; c'est sur l'état de paix de confiance,
 « d'humilité et de courage où nous nous trouvons ;
 « le reste est entre les mains de celui qui nous conduit,
 « *et si nous pouvions ne jamais oublier qu'il ne nous*
 « *doit rien*, la patience nous soutiendrait toujours et
 « fermerait la bouche aux murmures. »

Cette lettre est la première signée R. † (Rose :

Croix). Saint-Martin a été initié à ce grade le 17 avril 1772 et nous allons reproduire la lettre de Martines qui annonce ce fait, lettre dont nous avons donné une photographie p. 47 de notre étude sur Martines.

Ce 17 avril 1772.

« Je vous fais part de l'acquisition que nous avons faite dans nos C^{es} vertueux de Bordeaux † † †.

« Après avoir passé et repassé nos émules de Saint-Martin et de Sères par notre scrutin ordinaire et extraordinaire *en conséquence des ordres qui nous ont été donnés*, les avons reçus et ordonnés RR. † † en cette... considération invitons, sous peine de prévarication, de reconnaître nos susdits émules pour tels qu'ils ont été proclamés dans le cercle, assurant que foi doit être ajoutée en tout ce qu'ils préféreront pour ou contre l'avantage de l'ordre et de ses émules. Par cet effet leur avons délivré quatre chartes pour en faire l'usage qu'il conviendra selon leurs obligations à quoy ils persistent. En cette considération, avons mis nos caractères ordinaires. »

(Suivent les caractères secrets.)

Le 16 août 1773, Saint-Martin accepte d'aller à Lyon, maintenant qu'il a rendu ses devoirs à son père. Il écrit encore le 30 août pour annoncer son arrivée pour le 10 septembre 1773. C'est là qu'il fait la connaissance de J.-B. Willermoz avec qui il correspondait depuis deux ans. Il a trente ans.

RENCONTRE AVEC WILLERMOZ. — LYON

A l'encontre de M. Matter, je ne pense pas que Saint-Martin ait encore de grandes relations mondaines. A part les frères de l'école avec qui il est en correspondance, comme de Grainville (qu'il estime particulièrement), de Balzac, d'Hauterive, l'abbé Fournier, Willermoz, son cercle d'amis mondains est encore très étroit. Ce n'est qu'après son voyage en Italie et après l'apparition du premier volume qu'il s'étendra.

Le séjour de Saint-Martin à Lyon dure à peu près un an. C'est à ce moment qu'il se livre à des recherches hermétiques ; mais sans aborder les problèmes du mesmérisme, ce qu'il ne fera que bien plus tard.

En octobre 1774, il fait, en compagnie du frère de Willermoz, un médecin, un voyage en Italie.

Le 2 octobre 1774, il écrit de Gènes où il est arrivé après un voyage par mer depuis Nice.

SAINT-MARTIN CONSTITUE SA PERSONNALITÉ

SON VOYAGE EN ITALIE

Les souvenirs relatés dans le *Portrait historique* ont dû être infidèles, car ce voyage est annoncé comme ayant été fait en 1775, alors que les lettres permettent de rétablir la vraie date. La cause du voyage nous apparaît aussi très claire. C'est l'accompagnement du frère de Willermoz. Ce dernier tombe malade à

Cône d'où partent deux lettres le 11 et le 21 octobre ; mais il se rétablit vite et on revient vers Lyon. Je pense qu'il y a peu de propagande occulte à chercher dans ce voyage. Notons seulement un avertissement en rêve, raconté dans la lettre du 21 octobre. La grande occupation de Saint-Martin à ce moment est la préparation de son premier recueil ; composé avec les enseignements donnés par l'*Agent inconnu* qu'il a dû entendre pendant son séjour avec Martines et qui reviendra plus tard au milieu des frères de Lyon. C'est en effet en 1775 que paraît le livre *Des Erreurs et de la Vérité*, et l'auteur fait les plus grands efforts pour rester une simple incarnation du « Philosophe Inconnu » de l'École.

Ce livre fait une profonde impression dès son apparition, et nous trouvons Saint-Martin revenu à Paris le 30 juillet 1775.

Son séjour à Lyon (y compris ce court voyage d'Italie) a duré presque deux ans, qu'il a sans doute consacré à réunir les notes pour son volume, et à se perfectionner dans la méditation et la pratique. Les divergences d'idées commencent à ce moment à se manifester avec Willermoz. Insistons un peu sur ce point.

Willermoz, officier de presque tous les rites maçonniques, habitué aux loges et aux réunions, est, avant tout, un réalisateur. Pour lui la diffusion progressive du Rite des Élus Cohens doit marcher de pair avec celle des autres rites. Aussi recherche-t-il particulièrement le travail collectif.

Saint-Martin, au contraire, plus il médite, plus il

s'affermit comme un partisan des initiations individuelles. Chaque membre de l'ordre est choisi et instruit avec le plus grand soin et individuellement. Sa diffusion initiatique est aussi plus lente, mais plus sûre. Enfin les formes maçonniques qui plaisent tant à Willermoz répugnent à Saint-Martin.

Mais ces dissentiments seront toujours de surface et l'inaltérable amitié des deux grands initiés de Martines planera sans cesse bien au-dessus de ces boutades et de ces querelles passagères dans lesquelles Saint-Martin se donne toujours tous les torts pour ne pas froisser son cher ami.

A ce moment, la vie mondaine du jeune philosophe a commencé ; c'est-à-dire qu'il a décidé de se donner à son apostolat dans le grand monde parisien. Les dehors légers cachent, au contraire, la poursuite d'un but bien défini et qui a échappé à l'œil, pourtant si perspicace, des critiques. Nous aurons l'occasion de parler de ces relations sur lesquelles M. Matter donne, du reste, d'abondants détails.

PAPUS.

La vie mystique expérimentale

Le sujet de cet article est, on le voit de prime abord, d'une vastitude déconcertante; les éléments mêmes en sont beaucoup trop compliqués pour ma compétence; je ne me propose donc, en ces quelques pages, que d'indiquer la direction générale du chemin qui conduit au Royaume intérieur.

Donnons d'abord une définition de ce mot de mystique qui a reçu tant d'acceptions si différentes et parfois même opposées. J'entendrai, sans vouloir décréter que telle est l'unique et absolue signification de ce terme, par vie mystique, le mode d'existence que tend à embrasser un homme dont l'âme a reconnu la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et s'est proposé d'en réaliser l'image dans ses actes, ses sentiments et ses pensées. Tel est le premier terme de cette série d'unifications par lesquelles s'opère toute ascèse interne.

Le second terme est le choix de la méthode de culture : elle sera sentimentale par opposition à la voie cérébrale; le troisième terme d'unification est l'acquisition d'une vertu synthétique par opposition à une science synthétique. Cette vertu, fondement de la vie intérieure, est l'humilité. D'elle découlent la confiance en Dieu ou l'abandon à sa volonté, la patience, la ré-

signation, la ténacité, et enfin la charité. La mystique, telle que nous la comprenons, ne nécessite pas une vie spéciale; tout homme, ouvrier, commerçant ou artiste, peut la réaliser ou au moins essayer de le faire. Il y a même pour le véritable disciple de l'Évangile une sorte d'orgueil ou de paresse à s'élire un genre de vie spécial sous prétexte de dispositions particulières pour la vie contemplative. Il faut arriver à nous voir tels que nous sommes, les serviteurs des autres; à nous placer sincèrement les derniers en tous lieux, à nous interdire, sans croire faire un acte de tolérance supérieure, tout jugement sur autrui. Nous savons si peu de choses sur nous-mêmes qu'il est présomptueux ou bien puéril de vouloir diagnostiquer la psychologie de notre frère, non seulement la sienne, mais encore celle de son milieu et les mouvements de l'Invisible qui l'entoure, le suggestionne et le pousse à accomplir telle action. Dans ces conditions, pourquoi supposons-nous que vendre des pommes de terre, ou faire des additions soient des actes indignes de nous, trop mesquins pour nos capacités; s'ils l'étaient vraiment, nous ne ferions jamais d'erreurs d'additions ou de mauvaises spéculations. Le Ciel nous a fait naître dans telle famille, dans telle ville, dans telle condition sociale; essayons donc de remplir ces petits devoirs prosaïques, terre à terre, de l'enfant, du conscrit, de l'ouvrier, du mari. La Nature sait beaucoup plus que nous; une cellule de notre doigt s'est-elle jamais révoltée contre nous-même? De quel droit refuserions-nous d'accomplir ce que le milieu, les circonstances, autrui nous réclament? Voilà le premier pas: accorder ce

qu'on nous demande, quel que soit le demandeur. Me voici grave philosophe, penché sur un vieux livre ; si mon enfant me demande d'aller voir les chevaux de bois, lui refuserai-je ? Quelle spéculation vaut un peu de joie donnée à un être ? Et la vie n'est-elle pas le livre toujours ouvert, dont nous cachons les pages, naïfs que nous sommes, avec nos fatras imprimés ? J'ai connu des douzaines de jeunes licenciés, futurs peintres, poètes ou avocats qui décrivaient avec abondance les vexations de la caserne, la bêtise du caporal et du sergent ; c'étaient des « intellectuels » ; mais je n'ai pu trouver qu'un seul homme, avec qui converse l'Invisible et devant qui disparaissent beaucoup de maladies, qui ait obéi avec empressement à « la brute galonnée », comme dit le Sar, et qui ne se soit jamais plaint des corvées de quartier et des marches de nuit.

Telles sont quelques-unes des considérations sur lesquelles se fondent l'humilité et la confiance ; c'est le côté passif des entraînements dont le côté actif est la prière ; j'ai déjà parlé de cette dernière ; je me bornerai donc simplement à décrire quelques-uns de ses effets dans le cours ordinaire de la vie et quelques recettes, si je puis dire, qui facilitent la production de ces effets.

La mystique unitive, dont nous parlons ici, n'est ni une science, ni un art : elle ne peut donc pas s'apprendre ; c'est l'éclosion progressive et lente des fleurs du jardin secret aux souffles de l'Esprit divin ; ce n'est pas la science de la vie, non plus que l'art des merveilles : c'est la vie elle-même, expérimentale et

pratique dans des modes de plus en plus intérieurs, immatériels et vastes. Dieu est le seul maître du mystique; aucun homme, aucun génie ne doit lui faire changer son chemin; aucune créature, en effet, ne peut donner quelque chose d'elle-même ou déranger quelque chose dans la Nature sans être obligée de rendre ce qu'elle a pris et de récupérer ce qu'elle a perdu; Dieu seul peut donner sans mesure et sans arrêt; aussi est-ce à Lui seul que s'adressera notre mystique, parce qu'il n'y a que Lui dans l'Univers qui soit supérieur au principe éternel de l'homme; c'est par ce principe, par cette âme, que l'homme est tout, comme c'est par sa personnalité propre qu'il contient en lui une parcelle du Néant. Entre ces deux pôles infiniment opposés s'étend toute la hiérarchie des forces, des formes et des êtres intermédiaires; envers tous ceux-là le mystique ne se reconnaît pas de dépendances autres que celle d'une bonne volonté, d'une courtoisie morale; il ne leur demande jamais rien et n'accepte l'aide qu'ils viennent lui offrir spontanément, qu'après être bien assuré de leur rattachement et du point de départ des mobiles qui les font agir.

L'observation de cette pratique d'abstention et de réserve, quelque simple qu'elle paraisse, n'est pas sans exiger parfois une grande énergie et une profonde confiance dans la bonté du Ciel; elle produit des résultats très importants quant à ce que l'on pourrait appeler l'unification de l'espérance, je veux dire pour opérer le groupement, la synthèse et la fusion de toutes ces énergies que notre désir projette dans le futur, pour délimiter les jalons des prochains accomplissements.

Il y a aussi une série d'entraînements tout particuliers à faire subir à notre cerveau ; on trouvera dans les traités psychologiques des Hindous, spécialement dans ceux de l'école de Patandjali, les bases de cette science de dressage cérébral ; on y verra comment, peu à peu, on parvient à gouverner les effets de l'association des idées, à choisir, dans la foule des idées qui tourbillonnent dans l'entendement, celle que l'on veut approfondir, à l'isoler de toutes les autres qui s'y rattachent de près ou de loin, en un mot, à identifier le sujet et l'objet, le mental et la notion à connaître. Le degré d'entraînement qui suit constitue plus particulièrement ce qu'on appelle Dhyâna dans l'Inde : la pensée, alors, est abstraite de tout objet extérieur, et est appelée à se replier sur elle-même : c'est une sorte d'autohypnotisme, de monoidéisme subjectif. Seulement, il faut que nous notions avec soin une différence radicale ; l'ascète oriental prend son point d'appui sur lui-même, sur sa propre volonté, qu'il considère comme éternelle ; le mystique, tel que nous l'avons défini, se considérant comme tout à fait ignorant et impuissant, réalise dans son cœur (et non pas dans son intellect) la nudité spirituelle ; ayant imposé silence aux agitations de son cerveau, aux concepts de la science humaine, consacrant toutes ses forces à réaliser l'Amour divin sur la terre, sa pensée en est vivifiée, émue, renouvelée : alors, les perceptions cardiaques de la vie, aussi bien pour le milieu visible que pour le milieu invisible, se trouvent portées jusqu'aux appareils de cérébration et parviennent ainsi à la conscience ; tandis que, chez l'homme ordinaire,

ces mêmes perceptions biologiques, ne trouvant pas de cellules nerveuses assez évoluées pour en sentir la touche subtile, restent dans les limbes de l'Inconscient. En résumé, au point de vue de la pratique quotidienne, on doit s'entraîner à vivre en spectateur des associations d'idées involontaires qui passent dans le mental. A mesure que notre cœur brûlera d'un amour plus profond, il ouvrira des chemins plus nombreux aux intuitions providentielles, et ces intuitions, ces idées qui nous viennent sans qu'on sache pourquoi, auront un caractère spécial, quelque chose comme une forme étrange qui éveillera notre attention. Peu à peu, ces intuitions trouveront un nombre de cellules cérébrales propres à les évoluer de plus en plus grand, et elles pourront même, au bout d'un temps variable, se traduire par des formes, des sons, ou des sensations physiques : le tout dans la mesure où les cellules nerveuses affinées vibreront synchroniquement et sympathiquement à leur arrivée.

Cet entraînement cérébral doit s'étendre en définitive au corps physique tout entier ; toutes les papilles nerveuses de notre peau sont capables de perfectionnement, de même que tous les plexus qui président en nous à la vie végétative. Il y a même beaucoup de tempéraments chez lesquels cette sensibilité spéciale des centres nerveux du grand sympathique sera bien plus facile à développer que la sensibilité des centres nerveux volontaires. Quel que soit l'organe dont il s'agisse de mettre en œuvre la sensibilité, la méthode est la même : vivifier, régénérer l'esprit de cet organe par la perfection morale, par le don de soi, le sacri-

fice, l'épreuve subie avec résignation ; — puis imposer silence à l'activité propre de l'organe, le mettre en posture d'humilité pour ainsi dire, le replacer dans son néant créaturel ; et enfin écouter la sensation qu'il perçoit de plus en plus facilement. Ainsi votre main peut arriver à trouver l'organe atteint en se promenant sur le corps d'un malade, ainsi votre cœur peut arriver à sentir les affections d'autrui à distance, ainsi votre cerveau peut recueillir dans l'Invisible les idées et les pensées qui seront accourues à l'appel magnétique de votre désir.

Mais il y a une bonne partie de la vie pendant laquelle l'homme n'est plus à l'état de veille et perd la conscience du plan matériel. Le mystique, qui prend un soin extrême de ne rien déranger dans la nature et d'utiliser tout ce que celle-ci offre spontanément, met à profit ces heures de sommeil physique pour en faire un temps de travail spirituel. Je veux parler des rêves, des songes et des visions nocturnes.

Nous sommes d'accord avec les médecins quant à l'origine des rêves physiologiques, et nous ne nous arrêtons pas sur ce sujet. Mais nous cessons de les suivre quand ils veulent assigner aux songes des causes identiques. Sans entrer dans le détail de leur formation, il nous suffira de dire pour le moment que le songe est une action de l'un de nos hommes intérieurs qui a pu trouver une résonnance dans une partie non endormie de notre cerveau. Ce que l'occultisme d'Occident appelle le corps astral, est un très vaste et très mystérieux organisme pour le mystique ; beaucoup d'êtres invisibles s'y meuvent, y naissent, y

combattent, y meurent, après être entrés en contact avec la vie matérielle terrestre par notre sensorium. « Des dieux habitent en vous » dit Jésus dans un passage de la *Pistis Sophia*.

Le songe, envisagé de notre plan matériel, a deux valeurs : l'une de prophétie, l'autre de thaumaturgie ; ces deux valeurs se résolvent d'ailleurs en une seule qui se réfère toujours à un événement futur, dans notre temps terrestre. Le songe est prophétique parce qu'il est la cérébration consciente de la venue du cliqué d'un événement futur ; on sait que tous les événements qui doivent se passer sur notre plan traversent des milieux invisibles de plus en plus denses avant d'arriver à celui-ci ; le D^r Rozier et Papus ont décrit ces « incarnations » avec toute l'autorité d'observateurs expérimentés. Par suite, un songe est le symbole d'un événement futur qui intéresse le dormeur, le plus souvent, mais qui peut aussi se rapporter à des êtres absolument étrangers à lui.

L'autre valeur du songe, ai-je dit, est thaumaturgique, voici comment. Il existe une phase du développement intérieur, — et ceci aussi bien dans la Magie que dans le Mysticisme, — dans lequel l'effort de l'initiation a rendu à notre corps astral la liberté de mouvements et l'autonomie dont il jouissait avant sa chute dans la chair.

A ce moment là, l'homme intérieur est un être complet, développé, conscient, intelligent, doué par conséquent de liberté et de responsabilité, et des actes duquel la conscience physique cérébrale se rend parfaitement compte. C'est ce stage que désigne Éliphas

Lévi quand il parle des vertus du pentagramme, ce que, dans l'autre voie, désigne Bœhme quand il énonce que la prière de l'homme régénéré coopère avec la Trinité divine et crée, ou imagine avec la Vierge céleste. Si donc un homme tel que je viens de le décrire a été chargé par le Ciel de veiller sur telle ou telle partie de sa famille spirituelle, les esprits de ses parents invisibles — qui ne seront presque jamais, il faut s'en souvenir, les parents de chair et de sang — viennent lui rendre leurs comptes comme à leur chef incontesté. C'est alors que les actes que ce chef accomplit, et qui apparaissent comme un songe à son cerveau endormi, apportent la guérison à tel malade, la chance à tel vaincu de la vie, la victoire même à un peuple opprimé. Mais l'événement physique n'arrive jamais qu'après le geste invisible du théurge : c'est pour quoi j'ai dit que le songe est toujours présagé d'un futur.

En réalité, il arrive que le cerveau se développe assez pour que le sommeil ne soit plus nécessaire pour ces accomplissements ; le mystique arrive peu à peu à mener de front une conscience double, sur deux plans : il est alors ce que le Brahmanisme appelait autrefois un *Dwidjà* ; il pénètre l'Invisible à travers les voiles du Visible, sans avoir besoin de régime, d'entraînement physique, d'appareils spéciaux ; son humilité et sa charité infatigable sont les seuls existants qu'il emploie pour soutenir les ressorts d'un organisme qui succomberait fatalement sous une pareille tension, s'il n'avait pas subi lui aussi, jusque dans la moelle de ses os, une régénération spéciale. Cependant, notons que cette revivification n'est pas conquise, provoquée,

dosée par l'individu: mais accordée ou donnée par le Ciel, dans la mesure des besoins de son serviteur.

Mais ce sont là les sommets de l'ascèse mystique, dont nous sommes tous très éloignés. Est-ce à dire que nous ne puissions rien faire ? que nos vœux, nos demandes si sincères et si ferventes ne sont pas encore écoutées ou même entendues ? Non pas ; il y a des petites expériences, proportionnées à notre faiblesse, de petits travaux qui ne fatigueront pas notre inconstance et que l'on nous offre, chaque nuit presque, d'accomplir : mais nous ne faisons pas attention aux mouvements de la Vie, nous ne les voyons même pas. Nous avons le cerveau aveuglé par les livres, et le cœur compliqué par le cerveau.

Ne remarquons-nous pas, en effet, qu'à chaque fois que nous avons constaté notre ignorance, au bout de quelques jours, la question qui nous préoccupait s'est résolue toute seule : nous ne savons pas comment, parce que nous ne sommes pas attentifs à la vie qui grouille en nous ; cette résolution s'est faite parce que nos recherches étaient une prière sincère ; et parce que les ayant abandonnées, nous avons cessé de contrarier les libres mouvements de notre cerveau. Là est le grand écueil pratique du développement intérieur. Nous sommes des tyrans ; nous avons un certain nombre d'idées sur la manière dont nos diverses machines sensorielles, sentimentales et cérébrales doivent fonctionner, tant pis pour elles si elles ne veulent pas marcher comme nous l'avons décidé ; nous sommes ingénûment persuadés qu'il n'y a pas d'autre méthode que la nôtre ; et ce n'est que tout à fait par hasard que

ces pauvres créatures peuvent faire quelques mouvements libres : nous profitons du bénéfice qu'elles nous rapportent, ce qui ne nous empêche pas, la plupart du temps, de continuer notre tyrannie. C'est là ce qu'il faut éviter ; laissons nos organes se déployer tout seuls ; il est bon de ne pas trop emmailloter les enfants ; toutes ces petites cellules nerveuses auxquelles nous ne donnons qu'une sensibilité mécanique ont leur petite intelligence qu'elles sont avides d'exercer ; ne mettons pas ces lumières sous le boisseau, elles nous en auront de la reconnaissance ; laissons ces plantes chercher un peu toutes seules la terre qui leur convient et le soleil auquel elles ont droit : l'art du jardinier est excellent, mais il est pernicieux quand il s'exerce en serre : nous sommes des horticulteurs beaucoup trop ingénieux ; ayons plus de simplicité, de confiance et de laisser-aller. Nous avons si peu de chose à perdre, en somme.

Alors, si nous nous penchons avec amour sur toutes ces petites fleurs qui ne demandent qu'à s'épanouir, il nous sera donné de comprendre leur langage, de sentir leur parfum, de pouvoir aider leur croissance. C'est à cette culture toute simpliste que la Nature nous invite la nuit par nos rêves, le jour par nos intuitions ; rien n'est à négliger dans ces commencements ; c'est l'infiniment petit qui est la base de l'énorme planète ; il en est aussi le modèle ; c'est pourquoi rien n'est méprisable devant la pieuse contemplation du mystique ; il s'incline devant toute créature, parce qu'elle est une collaboratrice précieuse dans le grand œuvre de la vie.

Essayons de résumer en quelques mots ces considérations un peu diffuses. Si nous n'envisageons dans le processus de la vie mystique que le côté purement expérimental, laissant de côté toutes les observations de l'éthique, nous apercevons clairement que dans nulle autre école, peut-être, il n'est besoin de plus de soin dans le détail, de rigueur dans l'observation, de sûreté dans le jugement, de précision dans le coup d'œil, de toutes les qualités mentales et volitives, en un mot, qui distinguent les grands réalisateurs. Le passé et l'avenir disparaissent pour le mystique dans un perpétuel présent; le plaisir et la souffrance s'évanouissent dans le bonheur pur du sacrifice.

Enfin, l'abnégation, le renoncement de soi font remporter des victoires incessantes sur la volonté propre; dans le domaine de l'âme si personnel et qui tient si profondément au moi, qui comprend les pouvoirs occultes, le mystique arrive même à se voir donner et enlever avec le même amour et la même sérénité. C'est là, paraît-il, une étape fort difficile à franchir pour l'orgueil, que celle où l'homme qui s'est vu puissant comme un dieu sur la maladie et sur le malheur se sent dépossédé tout à coup et redevenir faible et misérable comme ceux qu'il secourait autrefois. C'est au cours de semblables alternatives que le Ciel éprouve le feu de la charité, la constance de la foi et l'enthousiasme de l'espérance. Tous les hommes ont à passer par ces purifications; mais les uns passent plus vite que les autres: ce sont les âmes d'élite; leur récompense est plus haute, mais leur calvaire est

infiniment rude ; il est même si effrayant que si beaucoup de ceux qui demandent au ciel la faveur d'en devenir soldat voyaient d'avance la voie par où on les mènera, ils regretteraient leur présomption, et souhaiteraient de suivre la masse du troupeau. Car les liens par lesquels le prince de ce monde nous a enchaînés sont nombreux : l'ambition, l'amour, la colère, la réputation, « l'estime des honnêtes gens », la richesse, les récompenses sociales, la gloire littéraire, politique ou militaire, la famille, le mariage, le célibat, l'Église : tout est prétexte pour qu'il nous rive un boulet. Mais, il faut le dire, quand le cœur a pu s'introvertir en Dieu, quand le Ciel a vaincu la Volonté humaine, tout aussi devient un canal pour l'afflux de la lumière du Trésor divin. C'est là en somme le point essentiel, et c'est la seule grâce qui résume toutes les autres et qu'on puisse souhaiter à tous, sans imprudence.

SÉDIR.

LES CLICHÉS

Lorsqu'une chose est encore à l'état de *cliché*, elle n'existe encore qu'à l'état d'essence ou d'ombre et ressemble à un projectile qui va être lancé à travers l'espace. Ce cliché est tout chargé d'électricité et viendra éclater comme la foudre à l'endroit qui l'aura attiré. Il ne se produira, ou apparaîtra en matière

que là où l'atmosphère lui sera conforme et pourra le recevoir tout en lui aidant à se reproduire. Nous sommes ici comme enterrés dans le tombeau de la chair et ne pouvons nous rendre compte des différents mouvements de la vie qui nous entoure. Représentons-nous un cliché d'un événement social ou bien d'une catastrophe particulière, parcourant la route qui lui est tracée dans l'espace ; il est chargé d'électricité et cherche naturellement un endroit où il pourrait se reproduire, un gîte où, tout lui étant absolument favorable, il puisse se matérialiser.

Que se passera-t-il alors ? Absolument la même chose que lorsque l'homme assailli par une tentation l'héberge, l'amointrit ou l'agrandit par son action sur elle ou bien ne l'héberge point du tout.

Il dépend donc de la manière dont l'événement, toujours en état de cliché, est traité dans les milieux qu'il traverse, que la vitalité dont il a été chargé au début de sa carrière s'épuise tôt ou tard. La violence de sa reproduction dépend également de l'état des esprits qui l'accueillent. Il en est de même pour les clichés de bien ou de bonheur, tandis que ceux de la Lumière elle-même nous sont peu accessibles et sont exempts de toutes conditions excepté celle de la Miséricorde.

Nos pensées sont semblables, en petit, aux clichés dont nous parlons ; elles aussi étant vivantes, font leur chemin, se fortifiant ou s'amointrissant jusqu'à l'épuisement total de leur force vitale primitive.

Mais, pour en venir aux grands clichés de l'Univers, si, par exemple, suivant la route qui lui est tra-

cée, un cliché de guerre arrive auprès d'une planète avancée où l'union des cœurs est plus affirmée que sur la nôtre, il ne pourra même pas pénétrer jusqu'à son plan physique ; car son monde invisible, qui le suit à ses côtés, sera trop empreint des effluves de sa paix pour laisser le cliché s'approcher de sa compagne matérielle.

Et si un cliché terrible doit s'approcher d'une terre qui serait prête à l'héberger, il est encore possible qu'à cause de la prière d'un seul juste Dieu l'éloigne et, changeant un plan entier d'existence, l'envoie vers d'autres milieux.

Alors, comme une barque qui s'est approchée du rivage sans qu'il lui soit permis d'aborder, le cliché continuera sa route en faisant de son mieux pour vivre de la vie qui lui a été donnée par son Créateur, s'épuisant et se gonflant selon l'action sur lui des intelligences vivantes qu'il rencontrera sur sa route.

Tout prend et tout donne, il est impossible que quoique cela soit, rien demeure passif. Ce qui a une fois existé vivra toujours en se transformant de mieux en mieux. Il n'y a de mort que ce qui n'a point encore existé.

Cela se comprend bien que Dieu, même pour remplir la demande d'un de ses saints, ne *détruira* jamais aucun cliché ; comme nous l'avons déjà dit, il en changera la route tout simplement, car il y a assez d'espace dans la matière ; seulement, par la prière consacrée, le principe d'un cliché qui a sa racine dans le négatif (ce que nous appelons le mal) peut être transplanté, transmuté jusqu'au positif (c'est-à-dire

le bien) et ainsi peut être avancé avec plus de rapidité que par la destruction et transfiguration partielles qu'il rencontrerait le long de sa route projetée au milieu des écueils de la matière vivante.

Quant à la matière morte, il est encore trop tôt pour en parler. Les clichés qui seront projetés pour elle, afin d'aller se répéter comme les nôtres, semblables aux échos du temps parmi les vallons de la matière, dépendront grandement du degré de Lumière vivante qu'aura atteint la forme de vie dans ses régions les plus profondes.

Nous voyons par là que tout dépend de nos cœurs, que le mal vivant, ainsi que celui qui est encore à l'état de cliché, peut également être repoussé par notre action sur lui. Tout dans la nature dépend de la solidarité en nos cœurs de cet agent universel qui s'appelle la Paix.

En supposant qu'un cliché ne trouvât point sur sa route de milieu où on l'accepte, il irait à son retour, ayant fait son devoir, s'anéantir en Dieu. Ainsi le Cliché du Sacrifice Vivant du Maître nous crie encore toujours de son agonie, car nous n'avons pas cessé de faire le mal, et nous n'avons point banni la discorde d'entre nous :

« Ayez la paix les uns avec les autres. » (Saint Marc, ix, 50.) (1)

ZHORA.

(1) Ep. Rom., 14, 17-19.
Ep. Gal., 5, 22.
1. Corinth., 7-15.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

LE MYSTICISME DES BOERS

Notre ami Jean Carrère, qui, l'an dernier, assista à divers épisodes de la guerre du Transvaal, vient de publier chez Flammarion le recueil de ses souvenirs de campagne sous ce titre triomphal : « *En Pleine Épopée* ».

Les qualités d'observation impartiale et de vision haute et perspicace, le style charmeur, coloré et magistralement évocateur, en même temps que la vie empreinte aux feuillets de l'œuvre, émotions d'une âme vibrante, aventureuse, compatissante et joyeuse, indignée et de belle humeur, bien française et nourrie d'un pur esprit classique, amant respectueux et passionné des beautés vivantes de la tradition, — tout cela, et bien d'autres vertus solaires animatrices de ce livre, a été signalé et admiré ailleurs.

Nous voudrions seulement ici rendre compte d'un aspect de l'âme boer, que Jean Carrère a perçu, et dont il nous communique l'émotion en des pages de vision lucide et attristée, lointaine et confiante : c'est la foi mystique de ces héros et la grandeur d'âme efficace de leurs chefs. S'il est une chose qui puisse et

doive reconforter nos esprits, hésitants à assentir aux vérités éternelles devant l'envahissement déconcertant de la tranquille bêtise et l'inondation marécageuse des certitudes matérielles, c'est bien l'exemple de ces trente mille combattants, résistant avec avantage à une armée dix fois plus nombreuse, et tenant en échec la puissance européenne la plus renommée pour son énergie pratique et pour la réussite de ses entreprises financières qui la faisaient arbitrairement maîtresse du monde.

Le « colosse aux pieds d'argile » est déjà vacillant et commence à tendre des mains tâtonnantes vers de fallacieux appuis. Le prince de ce monde, dont la nature essentielle est le mensonge, arrache ses faveurs, aussi brusquement et injustement qu'il les en accabla, à ceux qui ont prosterné leurs désirs devant son illusoire majesté et qui ont desservi son culte d'égoïsme et de cruauté avec le plus de zèle. Le noir Mammon n'a aucune joie à combler ses fidèles de ses bienfaits débordants ; mais bien à les voir, hallucinés par l'or, écraser autour d'eux de la vie palpitante : les râles et les sanglots sont sa coutumière symphonie, les larmes et le sang versé la liqueur dont s'enivre son âme de gouffre et de fatalité sans espoir. Quand il a exprimé d'un être ou d'une nation tous les venins et les germes de prophylaxie maléfique qu'ils peuvent humainement contenir, son appétit de rouge meurtre et de douleurs démentes est encore loin d'être rassasié ; pour s'adonner à la décomposition morale de quelque autre fragment d'humanité, point n'est besoin pour lui d'abattre ou de faire abattre le fidèle

qu'il abandonne; il a laissé en son sein un ferment de désagrégation qui fera de lui seul son office et rendra aux tourbillons flottants de la vie astrale informe et appétente les déchets de cet organisme désanimé.

A lire, dans le livre de Jean Carrère, en outre des informations quotidiennes, le récit impartial et navré des horreurs et des atrocités commises, on se sent pris d'épouvante et d'impuissante compassion devant la fatalité dont se charge l'âme collective de la nation anglaise. Et l'on se demande si la miséricorde divine ne se retirera pas quelque jour pour laisser s'accomplir une nécessaire justice, et si, après avoir exercé l'unique oppression que l'on sait et s'être livrée sans ménagement à l'exploitation matérielle de ses colonies, l'Angleterre n'aura pas le destin de se voir non pas vaincue par une puissance européenne ou par l'Europe coalisée en fédération belligérante, ni même par la phalange surhumaine des trente mille Boers, mais bien par le retrait de la richesse matérielle, appauvrissement d'un sang *transfusé* qui manque d'oxygène, empoisonnée par le principe morbide même de sa colonisation égoïste, desséchée par la famine dont l'Inde immémoriale semble mourir?

« Hélas ! pauvres vainqueurs, pauvres conquérants d'une heure, pauvres rêveurs d'empire ignorants du sort des empires, pauvres fous comme tous les autres, je songe à vos douleurs futures, et c'est vous que je plains le plus !... »

Et voici le chapitre magistral d'émotion et de pensée où Jean Carrère étudie la conscience du peuple anglais, qui n'a pas une haute conscience natio-

nale, n'ayant « jamais connu les angoisses des frontières brisées et des terres ensanglantées par les armées victorieuses ». « Il y a dans la réserve de nos pitiés, à nous Européens, des fonds de larmes amassés par les douleurs de nos pères, et que les Anglais ne sentent pas en eux. Depuis la bataille d'Hastings ils ignorent les invasions de peuples, et, isolés dans leur île, ils ne savent plus tout le tremblement que comporte ce mot de « patrie » ou de « vaterland », *la terre des pères*. Le vocable même n'existe pas pour eux, et ils disent le *home*, l'endroit où l'on vient se reposer après les courses. » « La conscience d'un peuple ne grandit que dans la douleur, et l'Angleterre n'a pas subi les douleurs nationales. »

Il faudrait citer tout le chapitre, l'un des plus beaux de l'ouvrage, avec celui de l'*Adieu* du président Kruger, et ceux, par Jean Carrère, au cours de son voyage, écrits sur *Sainte-Hélène, les généraux boers Dewet et Botha, dans une tranchée, le soir au camp, les femmes boers, la cité dolente, les femmes et enfants chassés*, etc.

Quelques citations, malheureusement écourtées, donneront l'impression tout au moins de l'atmosphère où vit cette page d'histoire observée et sentie par un poète à l'âme de bonté illuminée d'intuition.

Ces pages tragiques, où fulgurent les éclairs des colères élémentaires de la « planète en tourment », s'éclaircissent des sourires et des rayons que la solarité du poète dispense en des récits entraînants de bonne humeur et agréables de santé, où sont ciselés des types et des caractères dignes des meilleurs écrivains.

Le début du livre, après les tribulations du départ, le mal de mer, et la prise de contact avec les insulaires, dont quelques-uns sont de parfaits gentilhommes, est plein de ces tableaux d'un pittoresque rare et bien vivant. Devant *Sainte-Hélène*, l'âme du poète s'émeut, et évoque la gloire des vaincus et la captivité septennaire de Napoléon. « Napoléon est plus grand sur son rocher que tous les rois sur leur trône, et la cendre d'Annibal pèse davantage que toutes les pierres de Carthage dispersées. »

Mais hâtons-nous de transcrire ces pages capitales sur la force inébranlable que puisent les Boers dans leur foi chrétienne et dans leur humanité, éclairée de grâce efficace et sanctifiée par l'amour du prochain.

Sur Dewet, dont l'héroïsme souriant se joue des embûches avec une inénarrable fantaisie et dont la liberté d'esprit au milieu du péril est pleine d'ingéniosité et de réconfort.

« En Europe, on semble ignorer le côté mystique de sa nature.

« Dewet, en effet, est un pasteur d'âmes, en même temps qu'un conducteur d'hommes. Sa foi rayonne dans les moindres actes de sa vie. Un prisonnier anglais, qui longtemps a suivi ses troupes, me racontait sur le jeune général des traits grandioses et simples comme des souvenirs bibliques.

« Un soir, l'armée anglaise avait traqué de très près les soldats de Christian Dewet. Ce dernier, par des prodiges, d'adresse, avait réussi à franchir un fleuve sans perdre ni ses hommes, ni un cheval. A peine arrivés sur l'autre rive, tous les combattants se

mirent à genoux. Le soleil venait de se coucher, et, naturellement, la nuit d'hiver arrivait à longues ailes noires.

« Alors Dewet, resté seul à cheval, entonna d'une voix grave, dans le solennel crépuscule, un hymne d'actions de grâces, et tous les soldats, agenouillés, reprirent le chant à l'unisson.

« Tel est Dewet. Susceptible des actes les plus implacables et des pitiés les plus généreuses, tour à tour redoutable et doux, suivant les nécessités de l'heure, fastueux avec les prisonniers et simple avec ses propres hommes, ayant à la fois du César et du Cincinnatus, de l'Artagnan et du Parsifal, où donc cet homme obscur, propriétaire de troupeaux, a-t-il trouvé ces flammes de génie dont s'illuminent dans l'histoire les plus vertigineux des chefs de peuples ?

« Quelle école a-t-il suivie ? Quelles lentes méditations a-t-il connues ? Quels modèles s'est-il proposés ?

« Simplement, il a cru à la justice de sa cause. Il a laissé grandir et se condenser en lui-même l'âme de sa patrie, il a méprisé l'infamie de l'or qui avait suscité cette guerre, et, la méprisant, il a osé l'attaquer sans crainte ; puis, il a prié Dieu, et il s'est levé. Et par le seul effort de sa conscience, il a trouvé, dans les réserves de sa race, l'autorité qui dirige les choses et l'habileté qui les accomplit. »

Quant à Louis Botha, s'il n'eut pas, comme Christian Dewet, « l'occasion de dépenser son énergie en rayonnantes prouesses, il dut accomplir une mission peut-être plus difficile : celle de soutenir, par un

effort de chaque jour, une lutte souvent obscure où se liguait contre lui les forces de la nature et l'acharnement de ses ennemis.

« ... Louis Botha comme Krüger, comme Dewet, comme Steijn, est un mystique. Mais, particularité curieuse, tandis que Steijn, Dewet et Krüger sont en quelque sorte des mystiques *extérieurs*, laissant à tout propos se manifester leur forte piété en des prières publiques, Botha est, plutôt, un mystique *intérieur*, réservant pour les solennelles occasions les éclats de son âme ; mais, le reste du temps, renfermant en lui son ardente foi.

« Cela donne, paraît-il, à son intimité une force attachante dont m'ont parlé quelques-uns de ses lieutenants. De même, quand, dans une heure solennelle, Botha veut soulever des héros, il trouve en lui des puissances auxquelles ses hommes ne résistent pas.

« Ce fut dans une de ces heures qu'il décida le sort de la guerre après la prise de Prétoria, et ce fut là une des plus belles pages de cette épopée.

« Le lendemain ou le surlendemain de la prise de Johannesburg, le père Krüger convoqua ses fidèles dans la petite église qui faisait face à sa maison, au faubourg du Nord, à Prétoria.

« La minute était tragique et grave.

« Un grand nombre de Boers avaient fui sans combat, les hommes de quarante ans parlaient de se rendre sans bataille, et seuls restaient inébranlables quelques vieux fermiers, hélas ! insuffisants.

« La foule était dans l'église et l'on ne savait pas

ce qu'allait dire Oom Paul, car depuis la veille il restait muet.

« Toute la jeunesse de Prétoria était venue.

« Krüger monta dans sa chaire, de son pas rude, lourd et lent.

« Un silence de funérailles.

« Krüger fit le signe de la croix, crispa ses deux mains sur la chaire, pencha sa tête formidable, puis, avec solennité d'abord :

« — Citoyens, mes amis, mes frères...

« Un silence.

« Et, brusquement, comme un cri de lion :

« — Vous êtes tous des lâches...

« Et, dans un tourbillonnement d'apocalypse, il fit passer sur ses fidèles tantôt des imprécations qui frappaient comme des glaives, tantôt des appels qui montaient comme des tumultes de clairon.

« Les hommes sortirent, bouleversés.

« Dehors, devant la porte, entouré de son état-major fidèle, Botha attendait.

« Il avait, paraît-il, une physionomie grave et comme illuminée par le dedans.

« Il regardait sortir, l'un après l'autre, les hommes.

« Il disait aux uns : « Viens ici ! » ; à d'autres :

« Va-t'en ! » et, sans dire un mot, sans protester, toute la jeunesse vint se ranger à sa suite.

« Cela fait, il prononça quelques paroles brèves et décisives, annonçant la tâche à remplir. Et il partit.

« Chemin faisant, il examina encore ses hommes, comme Gédéon épurant son armée.

« Il réconforta les bons et renvoya tous les douteux. Et, sûr de son élite, il s'en alla dans la montagne.

« Ceux qu'il avait renvoyés furent reçus par leurs femmes à coups de balai. »

La foi active, qui attire en eux les secours divins, « voilà, vraiment, la puissance terrible que l'Angleterre n'a pas prévue... »

« Ah! je comprends le cri que poussait, l'autre jour, un financier des mines d'or : « Mais c'est donc le diable qui se bat avec eux ! »

« Mon cher millionnaire, ce n'est pas le diable, c'est tout le contraire, et c'est plus redoutable encore. C'est Dieu même, peut-être, ou ce sont, du moins, toutes les idées nobles et toutes les passions désintéressées, par quoi l'humanité s'élève jusqu'au divin...

« ... Surtout ils ont foi en Dieu.

« Ils savent que la vie des hommes et des peuples est soumise parfois à des épreuves formidables, et qu'accepter ces épreuves, d'une part, et, d'autre part, lutter pour en sortir par ses propres efforts, constituent le plus haut devoir et la plus resplendissante gloire.

« Et le sachant ils n'ont, dans leurs tribulations, jamais un geste de révolte et, tranquillement, la prière aux lèvres, sont résolus à résister jusqu'à la mort, certains de n'être point abandonnés. Si leur victoire est conforme aux desseins du Seigneur, le Seigneur finira par leur envoyer la victoire. Si, pour des raisons mystérieuses, Dieu veut qu'en fin de tout ils se donnent en sacrifice, ils accepteront le sacrifice

suprême, quand ils croiront que Dieu aura parlé, heureux de sauver, par le martyre de tout un peuple, l'humanité sauvée, jadis, par des supplices individuels. »

(L'humanité sauvée par des supplices individuels ! On voit ce que veut dire, en termes plus concis, le poète : l'humanité est sauvée par la venue d'un être du plan divin et par l'amour du Christ qui, en s'élevant de terre, entraîne tout avec lui, — le supplice est la *rançon* à payer aux forces fatales, géologiques temporaires de notre terrestre et zodiacale humanité.)

« L'or a cru qu'il serait maître de la conscience : il a été vaincu. Quel que soit, proche ou lointain, le résultat de la guerre, la victoire morale est à jamais gagnée.

« C'est, depuis les croisades et les campagnes de la Révolution française, le plus splendide geste accompli par des troupes d'hommes, sous le souffle de l'Idéal. »

Le livre s'arrête, comme en suspens, dans la douloureuse vérité et dans l'émotion de la visite au président Krüger, illuminée par les reflets adamantins des larmes lustrales qui coulèrent des yeux du poète et des yeux du vieux géant, « ce grand agitateur du monde que je venais entretenir du monde, et devant qui je n'ai pu trouver d'autres paroles que le nom de sa vieille femme et l'évocation de son triste foyer... »

SABRUS.

L'OCCULTISME EN POLOGNE

De même qu'un collaborateur de *l'Initiation* a recueilli dans les mémoires de la princesse Palatine (mère du Régent) des faits occultes des plus intéressants ; de même j'ai trouvé dans les mémoires de la comtesse Potocka, diverses prédictions ou aventures occultes, qui, j'en suis sûr, intéresseront les lecteurs de *l'Initiation*. Ces mémoires, en dehors des choses occultes, sont d'ailleurs des plus curieux, et j'engage fort ceux que l'histoire de Napoléon intéresse, à lire avec soin tout ce que la comtesse dit de l'empereur pendant son passage en Pologne, et durant sa vie à Paris après son mariage avec Marie-Louise ; cette piteuse Autrichienne fut aussi inconséquente et aussi néfaste à la France que Marie-Antoinette et plus tard l'impératrice Eugénie, qui appelait la guerre de 1870, *ma guerre*, ainsi que l'a affirmé l'ambassadeur russe.

« A la mort de Charles XII, dont il était l'ami, Poniatowski revint en Pologne et peu après il épousa la princesse Constance Czartoryska, et s'établit avec elle dans sa campagne de Wolczyn. Élevé à la dignité de castellan de Cracovie, il vivait honoré et était déjà père de quatre enfants ; mais, au moment où se passa

le singulier incident que va raconter la comtesse, on attendait un cinquième enfant. L'agitation régnait au château, quand tout d'un coup un étranger demanda à parler au maître de la maison. A la vue de cet étranger, M. de Cracovie éprouva une vive curiosité. La mise extraordinaire et les façons distinguées de cet homme excitaient l'attention. Quand les domestiques se furent retirés, l'inconnu raconta qu'étant Suédois et astrologue de profession, il voyageait dans l'intérêt de la science et désirait s'aboucher avec un rabbin célèbre qui demeurait à Kosieniec, petite ville non loin de Wolczyn.

« Quoique fait aux idées cabalistiques, grâce à ses relations avec des Suédois (*occultistes* évidemment), Poniatowski était inaccessible aux pratiques de ce genre. Aussi ne put-il réprimer un léger sourire.

« Ah ! je vois, dit l'inconnu, que vous doutez du plus beau, du plus sublime des droits que l'homme se soit arrogé, celui de lire dans les astres. Eh bien, pour vaincre votre incrédulité et vous laisser un souvenir de ma visite, je vais vous tirer l'horoscope de vos enfants. Aussitôt, toutes les têtes brunes et blondes s'avancèrent, et toutes les petites mains s'allongèrent. Le devin, après avoir demandé les renseignements les plus précis sur le jour et l'heure de la naissance de chaque enfant, prédit aux filles les mariages les plus brillants, et aux garçons, la gloire militaire, les honneurs, les richesses.

« A cet instant, le silence fut troublé par les cris du nouveau-né que la sage-femme venait présenter à son père ; tous l'entourèrent, et l'astrologue, ayant jeté

un coup d'œil rapide sur l'enfant, parut en proie à une nouvelle extase, et s'écria avec force : *Je te salue, roi des Polonais* (1), je te salue roi dès aujourd'hui, tandis que tu ignores encore et l'élévation à laquelle tu es prédestiné et les malheurs qui en seront la suite. »

Quelque armé que fût M. de Cracovie contre toute espèce de superstition, sa fille nous assura qu'il avait avoué plus d'une fois, bien avant que cette prédiction fût accomplie, qu'aux dernières paroles de l'astrologue, il avait été saisi d'un froid mortel.

Le roi Stanislas ne parlait jamais de cette prophétie, mais tous les aînés s'en souvenaient, et la racontaient chacun à sa manière (2).

Il y a des choses, dit la comtesse Potocka, qu'on ne saurait expliquer, surtout lorsqu'il est impossible de les nier.

La prédiction de l'astrologue suédois ou italien peu importe, s'est réalisée à la lettre, car Stanislas-Auguste devint plus tard roi de Pologne sous le titre de Stanislas II et fut le dernier roi de ce malheureux pays.

Si l'on en croit l'histoire, Stanislas-Auguste plut à Catherine (depuis impératrice de Russie) et devint son amant.

(1) L'enfant était Stanislas-Auguste, plus tard roi de Pologne sous le nom de Stanislas II.

(2) Aussi, ajoute la comtesse Potocka, il ne faut pas s'étonner que *Rulhière* ait donné une autre version. Suivant lui, la prédiction fut faite par un aventurier italien nommé *Fornica*, moitié alchimiste, moitié astrologue, et qui était entretenu au château de Wolczyn.

A la mort du roi Auguste III, Catherine, élevée au rang d'impératrice, fit élire Stanislas roi de Pologne (1764). — Les malheurs prédits par l'astrologue ne se réalisèrent que trop, car l'insubordination des nobles, les querelles religieuses, les efforts des sectes dissidentes pour se soustraire à l'oppression des catholiques, firent de son règne un temps de terrible anarchie. La confédération de Bar se forma et bientôt éclata la guerre civile. Les confédérés ayant été vaincus, la Russie, la Prusse et l'Autriche exécutèrent un premier partage de la Pologne... Plus tard eut lieu une seconde guerre civile suivie d'un nouveau démembrement, qui réduisit de sept huitièmes le royaume de Stanislas ; enfin l'insurrection de Kociuscko et le triomphe des Russes, sous Souwarow, le déterminèrent à signer son abdication (1795), que suivit un troisième et dernier partage. Il se retira à Grodno, où les trois puissances copartageantes lui firent une pension !!! Amère ironie du sort.

Comme on le voit, tous les malheurs prédits par l'astrologue sont arrivés à la lettre.

Quant aux deux versions de cette prédiction, je croirais bien plus à celle de la *comtesse Potocka, parente directe des Poniatowski* et de Stanislas II, qu'à celle de l'historien Rulhière qui a dû apprendre les faits de seconde ou troisième main. — « En effet, ma mère, dit la comtesse, était nièce du dernier de nos rois, Stanislas-Auguste Poniatowski. L'époque à laquelle se rattachent ces souvenirs est celle de nos derniers malheurs, (le troisième partage de la Pologne (1794)... Ma mère suivit le roi à Grodno. Là,

d'une petite chambre, j'apercevais tous les matins le cortège royalement esclave, car c'est par ordre de la Russie que Stanislas II avait été pour ainsi dire interné à Grodno. Les gardes russes, à figures plates et décolorées (1), dont le *knout* fait des *mécaniques ambulantes*, effrayaient tant mon imagination enfantine, qu'il fallait l'autorité de ma mère pour me forcer à sortir. Un morne silence régnait dans ce château, où la famille dit un dernier adieu à l'infortuné roi, auquel, après l'avoir couronné, Catherine avait imposé des chaînes. Emmené à Saint-Pétersbourg, il y expia, dans une lente et cruelle agonie, les fautes que l'impératrice de Russie lui avait fait commettre (2), et dont elle sut profiter avec un machiavélisme dont l'histoire nous offre peu d'exemples. Le cœur de Stanislas était grand et généreux, dit la comtesse, mais la nature, si prodigue envers l'homme privé, avait refusé au monarque ce qui seul fait régner, la force et la volonté. »

Je raconterai brièvement une vraie fumisterie dont fut victime la comtesse. Elle aimait le merveilleux et les choses extraordinaires, et sachant que son beau-père était *franc-maçon*, et qu'il fréquentait le *Grand-Orient*, loge très renommée alors à Varsovie, il lui prit une extrême envie de pénétrer des mystères dont

(1) On voit, par ce détail, combien le soldat russe de cette époque n'était en réalité qu'un véritable Tartare habillé à l'européenne.

(2) Stanislas-Auguste mourut à Saint-Pétersbourg le 12 février 1798. S'il fut réellement l'amant de Catherine, il faut en déduire qu'elle ne fut *guère galante* dans sa conduite ultérieure, par rapport à Stanislas.

elle s'exagérait l'importance... Elle tremblait quand on lui parlait de ténèbres et de flammes au travers desquelles il fallait se frayer un chemin ; des fenêtres par lesquelles *on devait se jeter dans un abîme* ; des clous sur lesquels on vous obligeait de marcher sans se plaindre (1).

La comtesse avait essayé vainement de faire jaser son beau-père, il lui riait au nez et restait impénétrable... Tout à coup, elle s'aperçut qu'il était préoccupé, distrait. Elle interrogea son mari qui convint de la chose, mais l'assura en ignorer la cause. Un jour, sa belle-mère lui dit qu'elle craignait qu'on découvrit les réunions secrètes auxquelles l'arrivée d'un célèbre *Illuminé* donnait lieu, et qui absorbaient son beau-père.

Un jour, pourtant, se promenant avec son beau-père, la comtesse l'interrogea : « Si vous n'étiez pas si jeune, et si je pouvais compter sur une discrétion absolue, je vous dirais des choses surprenantes. » Elle pria, supplia tant son beau-père qu'il lui raconta qu'un *Illuminé* au fait des *sciences occultes* se trouvait caché dans un des faubourgs de la ville. Le lendemain, la comtesse sut qu'elle pourrait être admise à franchir le seuil du sanctuaire, sinon à être initiée à toutes les merveilles que seuls les adeptes ont le droit de connaître. « Moyennant une somme d'argent destinée à soulager les pauvres... l'*Illuminé* se piquant de philanthropie, raconte la comtesse, j'obtins

(1) Actuellement, on dirait que c'est le clou de cette représentation théâtrale, aussi ridicule que puérole, et jouant au fantastique, pour épouvanter les débutants.

une demi-promesse. Mon beau-père me conduisit en voiture, hors la ville, chez l'*Illuminé*. Là, mon beau-père donna un signal particulier, et nous entendîmes une voix sépulcrale (!) qui dit : *Entrez, mon frère*. » La comtesse avoue qu'elle se mit à trembler comme la feuille... La chambre où ils pénétrèrent était vaste et obscure, et une petite lampe recouverte d'un drap noir l'éclairait faiblement. Assis auprès d'un bureau, un vieillard, dont le vêtement bizarre rappelait l'Oriental, lisait attentivement. Le salon n'était garni d'aucuns meubles, les murs étaient nus. Tout près, une glace convexe d'une énorme dimension montée dans un large cadre de bois noir (1). C'est dans ce miroir, pensa la comtesse, qu'on voit l'avenir. « Maître, dit mon beau-père, voici la jeune femme que je vous ai annoncée. »

L'illuminé leva la tête et me dit : « Que désirez-vous, ma sœur ? » Ce que je désirais, avoue la comtesse, était de me retrouver dans mon salon, avec des candélabres allumés, mais elle se garda de montrer qu'elle avait peur. Pendant que le vieillard parlait, la comtesse eut quelque soupçon, car elle fit remarquer tout bas à son beau-père, que c'était absolument la voix de M. de R. C'est vrai, la première fois j'en ai été frappé comme vous, répondit son beau-père, qui dut se mordre les lèvres pour ne pas rire.

Ainsi que le lecteur a dû le deviner, le noble et imposant vieillard, *illuminé* seulement par la petite

(1) C'était un de ces miroirs magiques, comme on en trouve actuellement en Angleterre et dans l'Inde, et dont se servent ceux qui ont le don de voir dans le cristal (crystal gazing).

lampe, n'était autre que ledit M. de R... et une mystification préparée de longue main pour dégoûter la comtesse du merveilleux. Mais elle fut obligée de raconter l'histoire en détails à des gens auxquels elle avait eu l'imprudence d'en dire quelques mots. Si bien qu'elle fut tentée un jour de répondre, comme un des familiers du prince Radziwill (1) qui, appelé en témoignage par ce fameux farceur, afin d'affirmer que le prince avait assisté à telle célèbre bataille, finit par dire : « *Je ne saurais garantir le fait, monseigneur ayant été tué dès le commencement de l'affaire (!!).* »

Revenons aux choses sérieuses. Pendant le séjour qu'elle fit à Paris en 1810, la comtesse Potocka dînait souvent chez M^{me} de Souza et à un de ces dîners, quelqu'un vint à parler de M^{me} Lenormand, à l'occasion de la prédiction qu'elle avait faite à l'impératrice Joséphine, prédiction dont *la moitié était déjà accomplie*. Ayant manifesté une grande envie de voir cette célèbre sibylle, on essaya de la détourner d'aller la voir, et M^{me} de Souza lui dit qu'elle connaissait une diseuse de bonne aventure fort supérieure à M^{me} Lenormand, et qui lui avait prédit des choses extraordinaires. Un des convives ayant demandé si cette sibylle avait prédit la chute de l'empire, M^{me} de Souza se contenta de hocher la tête et ne voulut rien dire, mais comme elle proposa à la comtesse de la conduire chez la magicienne, la comtesse accepta, et le surlendemain

(1) Il séjourna longtemps à Paris, et fit construire à ses frais le fameux *passage Radziwill*, qui conduisait au Palais-Royal. Il était célèbre pour ses fantaisies et ses blagues. C'était le *baron de Crac* de la Pologne.

mit ce projet à exécution. « Nous y allâmes à la brune, *bien fagotées et bien déguisées*. Mon introductrice monta la première quatre étages horriblement raides. Je la suivais, et, au bruit que nous fîmes, une petite femme encore assez jeune vint demander ce que nous désirions. C'est moi, dit M^{me} de Souza. Je vous amène une de mes parentes qui arrive de province, et désire apprendre quel est le sort qui l'attend à Paris. La petite femme parut se recueillir, et ne pouvant se rappeler qui était M^{me} de Souza, s'en excusa. « *Il me vient tant de monde* » dit-elle, qu'il n'est pas étonnant que je confonde « les figures, d'autant plus que personne ne voulant se nommer, rien n'aide ma mémoire. » Charmée de ce début discret, nous lui dîmes qu'il était permis d'oublier le passé, quand on pouvait lire dans l'avenir. M^{me} de Souza, pour m'encourager, prit place à la table, et demanda *les cartes* plutôt que *le marc de café*. Je ne sais pourquoi la jeune sorcière s'amusa à *remonter vers le passé*, au lieu de s'occuper de l'avenir. Mais j'ai appris depuis que M^{me} de Souza avait eu une jeunesse orageuse. Elle était fort séduisante et ne s'était pas toujours montrée indifférente aux hommages que lui attiraient son esprit et sa beauté. Bref, le passé devenant scabreux, il fallut arrêter d'indiscrètes révélations. « *Vous n'avez qu'un fils, dit la sibylle à ma compagne, et ce fils tendrement aimé vient de courir un grand danger.* » La pauvre mère ne put retenir un cri de détresse. « *Calmez-vous, dit la magicienne, il est sauvé. On dirait un miracle que le ciel a fait. Son étoile est*

« des plus heureuses. Je puis affirmer que le danger
 « auquel il a été exposé ne provenait pas d'une
 « cause humaine; il a lutté contre les éléments; je
 « ne saurais préciser si c'est l'eau ou le feu, mes
 « cartes ne me disant rien de précis à ce sujet, mais
 « soyez tranquille, vous apprendrez par une vœve de
 « vos amies tous les détails de cette aventure (1). »

« Nous nous regardions en silence, dit la comtesse, et ne voulant pas en savoir davantage, ma compagne me força à prendre sa place. Je ne puis me vanter de n'avoir pas été intimidée, mais résolument je demandai les cartes et le marc de café, tout en me disant qu'il faudrait me confesser *de cette infraction aux lois de l'Église*.

« Mon passé se composait encore de fort peu de chose. J'avais mis pour condition qu'on ne me parlerait pas de la durée de l'existence des êtres qui m'étaient chers. Après avoir longtemps réfléchi et combiné *le marc avec les cartes*, la petite sorcière m'assura que la destinée de mes enfants serait semblable à la mienne. Mais je crus remarquer dans ses paroles une nuance d'hésitation qui m'effraya. « *Hélas! il ne m'a été que trop prouvé combien j'avais à redouter l'avenir* (2).

« La femme s'aperçut sans doute de mon trouble, car elle me dit : « Ne parlons pas des enfants que vous avez; leur destinée n'a rien d'extraordinaire,

(1) Un orage épouvantable, dit la comtesse dans une note incomplète.

(2) Allusion à la mort prématurée de Nathalie Potocka, princesse Sangusko.

mais de retour dans votre pays, *vous donnerez le jour à un fils qui fera parler de lui*. Je ne sais pas au juste d'où vous venez, ni quel est votre passé, mais à *coup sûr* vous êtes *d'un endroit où l'on n'est jamais tranquille, et je vois dans vos cartes des guerres et du sang...* Eh bien, ce fils qui naîtra sous la plus heureuse des constellations, deviendra chef d'un parti puissant et peut-être même roi. »

Je me mis à rire, dit la comtesse, et regardai M^{me} de Souza, en pensant qu'elle avait préparé cette mystification, *mais elle me jura que depuis une année elle n'avait pas mis les pieds dans cette maison*. La petite sorcière, se doutant de mes soupçons, parut en souffrir et, pour donner plus de poids à ses prédictions, elle m'offrit des preuves au moyen desquelles je pourrais m'assurer de la véracité de ses prophéties. « *Quelques mois après votre retour dans votre pays, vous deviendrez grosse, et peu de temps avant d'accoucher, vous aurez un accident dont il ne faut pas vous inquiéter. Votre enfant viendra à terme, il naîtra coiffé (1), il sera beau, robuste, et il aura une marque très visible au côté gauche. De plus, il sera doué de ce que nous appelons l'amour des hommes; il sera aimé des pauvres comme des riches, des hommes presque autant que des femmes; son ascendant sera presque irrésistible et tiendra à son bon caractère.* »

« Ces paroles restèrent gravées dans ma mémoire, dit

(1) Je me demande ce que la sibylle a voulu dire par ce mot, que n'explique pas la comtesse, sans doute comme on dit d'un individu veinard qu'il est né coiffé.

la comtesse, *et je puis assurer que toutes les prédictions se sont réalisées à la lettre*. Pendant ma grossesse, j'ai eu un léger accident; l'enfant naquit parfaitement bien portant; *il était coiffé*, et le signe annoncé, semblable à une framboise, était très visible. Si je m'étais préoccupée de cette prédiction, je pourrais admettre que l'imagination ait agi sur la nature, mais une fois hors Paris, je n'y pensai plus. J'eus d'autres joies et d'autres peines. Ce ne fut qu'au moment où mon fils vint au monde que les paroles de la sorcière me revinrent à l'esprit. »

Plus bas, dans ses mémoires (en 1811-1812), la comtesse dit que, le 13 janvier 1812, elle mit au monde le fils qui lui avait été annoncé par la cartomancienne de Paris, et *il naquit dans toutes les circonstances prédites*. Elle songea à demander au grand Napoléon d'être le parrain de son enfant, mais elle ne dit pas si ce vœu s'est accompli. Elle ne reparle plus de ce fils, et c'est dommage, car on eût aimé à savoir si le reste des prédictions s'est accompli.

Pour certains détails de grossesse et d'accouchement, divers savants pourront dire qu'il y a eu *suggestion mentale*, mais elle n'expliquerait qu'un côté de la question, et ne suffirait pas pour l'avenir. En admettant que la comtesse ait été *suggestionnée pour ce qui devait lui arriver avant, pendant et après sa grossesse*, cela n'indiquerait pas *comment la sorcière a pu savoir ce qui devait se passer chez la comtesse*. A ce sujet, je crois que *le marc de café* doit donner des indications plus précises que les cartes, car il s'y orme comme dans un miroir magique, des formes,

des figures et des dessins qui peuvent guider la magicienne et lui indiquer l'avenir.

On peut rapprocher ce fait de celui que j'ai cité dans les *Annales des sciences psychiques* du D^r Dariex, concernant le cas de M^{me} B^{***}, qui, dans sa jeunesse, vit une cartomancienne, diseuse de bonne aventure (de passage près de Rouen) et qui *lui prédit* une grande partie de ce qui devait lui arriver dans sa vie, y compris son mariage, puis la maladie et la mort de son mari, etc., etc.

De nos jours, il y a dans ce genre, à Paris, M^{me} de Thèbes, qui, elle, est surtout *chiromancienne*, plutôt que *cartomancienne*, mais dont les prédictions sont généralement exactes. Beaucoup de gens font comme devaient faire les personnages de la pièce non jouée (et qui ne le sera probablement jamais) d'Alexandre Dumas fils. Elles vont sur la *route de Thèbes*.

F. Sarcey a été un jour chez M^{me} de Thèbes et ne s'est pas expliqué bien clairement au sujet de ce qu'elle lui avait dit. En tout cas, une autre magicienne ou cartomancienne avait prédit à notre bon oncle *Sarcey*, qu'il mourrait dans l'année, *ce qui fit rire le critique*, mais j'ai dans l'idée qu'il avait considéré cela comme une mauvaise farce. Sa femme et ses enfants s'étaient préoccupés de cette prophétie, mais lui, le sceptique endurci, n'en tint aucun compte. Un soir de la même année, qu'il revenait en voiture découverte de l'Odéon, il prit froid, s'alita et ne s'en releva plus que pour mourir bientôt après.

A. ERNY.

Le Haschisch est-il une plante de sélection ?

EXTRAIT DU « TESTAMENT D'UN HASCHISCHÉEN »

ENCORE INÉDIT

Tu bois, c'est à coup sûr quelque sainte liqueur.
VICTOR HUGO.

« Qui voit tout, abrège tout », a dit Montesquieu. Il faut croire que je ne vois pas bien haut dans le haschisch et ses problèmes, puisqu'invité à donner un résumé sur un sujet que j'ai tant étudié et expérimenté, je suis plus embarrassé que je ne l'ai été par tout un volume de notes écrites au jour le jour, sans la nécessité de faire un choix, de coordonner et de juger.

Admettons cependant qu'après une longue obstination j'aie fini par y voir plus clair, que je puis au moins rassembler les observations qui sont fréquemment revenues dans mes manuscrits avec une instance de rabâchage ainsi que les questions et les objections qui m'ont été le plus souvent posées. Si l'on est pressé de savoir où j'en suis arrivé et où j'en veux arriver auprès des lecteurs, c'est à ceci : que le haschisch peut être réhabilité ou utilisé si on l'affecte aux excitations de l'intelligence plutôt qu'à celles de la sensibilité proprement dite. Je ne suis pas tenu de vous persuader, mais de vous exposer ma thèse et de bien établir le principe de la con-

version des effets de la fameuse drogue, ainsi que l'art d'en faire varier les effets, de les fixer à son gré, à son... meilleur gré.

Un moyen d'être plus court dans un article à espace limité serait de parler le moins possible de soi. Pas toujours facile. Il y a des cas de confession obligatoire. Et bonne règle, la monographie d'une plante devrait être complétée par la biographie du consommateur qui s'en donne comme la monographie vivante. Si celui-ci est déjà un être anormal, on est tenu de ne pas trop généraliser à propos des phénomènes dont il est le lieu organique.

Dans la préface de la *Comédie humaine*, Balzac fait remarquer qu'il y a plus de différences entre les hommes ayant des professions différentes qu'entre animaux d'espèce différente. On peut prédire que ces différences iront en augmentant, et déjà les susceptibilités du système nerveux par rapport aux agents naturels sont assez nombreuses et assez déroutantes pour mettre en garde contre des règles trop absolues et des conclusions qui infirmeraient celle-ci : La médecine doit être de plus en plus personnelle. Les gens sont enclins à prôner ce qui leur a fait du bien et abusent plus qu'on ne croit de la maxime : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait à vous-même. » maxime qui est souvent contredite, et à bon droit, par cette morale d'une fable : « Ce qui convient à l'un ne convient point à l'autre. » Voyez-vous un paralytique panégyriquant une drogue qui lui aurait fait du bien en effet, — en bon effet pour lui, — mais qui aurait le mauvais effet — dont il ne s'apercevrait pas — de

rendre paralytiques ceux qui ne le sont pas. Qu'un menacé de la folie s'en préserve par ce qui y expose généralement autrui, qu'il ait à se louer pour son compte d'avoir recouru à la méthode homœopathique et vaccinatoire, très bien, mais qu'il n'aille pas propager son *ellébore* à lui, son *parafolie* qui pour son prochain risquerait d'être une *antiellébore*, une *erobelle*, un *donnefolie*.

En ce qui me concerne, je serais payé, paraît-il, pour faire valoir les droits à l'exception. Au dire de mes amis, j'aurais peu le droit de remplacer *Je* ou *Moi* par *On*, en parlant de ce qui se passe en mon individu. Cependant si particulier que l'on soit, il est rare qu'on ne ressemble pas à ses semblables par certains côtés. Je vois bien que pour ce qui m'a réussi ou porté tort dans mes accès et mon régime haschichéens, je confirme des affirmations déjà faites et il est bon de signaler ces rencontres des mêmes effets d'une commune substance chez divers sujets, sauf, pour ce qui est personnel, à ne s'avancer que prudemment sur un chemin bordé de points d'interrogation, de fondrières, sauf par conséquent à ne pas abuser de la méthode de généralisation et de la formule : *ab uno disce omnes* : d'un seul apprends-les tous ; car ce qui convient à l'un non seulement ne convient pas toujours à l'autre, mais lui est même souvent contraire.

De l'objection en question, il ressort une réflexion optimiste sur la loi d'après laquelle, à l'égard de certaines forces végétales, il y aurait tolérance et bienfaisance pour les organismes qui en auraient besoin,

seulement pour ceux-là et gare pour les autres ! différente en cela d'une plante alimentaire qui serait bienfaisante pour tout le monde, comme la solanée à la *parmentière*, à la démocratique pomme de terre. Elle lui serait même supérieure, aux yeux des darwinistes, si cette utilité était réservée non pas aux premières idiosyncrasies venues, mais aux plus aptes, aux mieux conditionnées, comme en toute bonne sélection.

La loi resterait optimiste, si, comme en toute sélection aussi, ce qui est pour ces derniers une cause de sélection était cause de destruction pour les non-privilégiés. Par qui voit de l'analogie entre la vapeur minérale, la vapeur végétale et la vapeur morale, les désordres haschichéens seront attribués aux mauvaises dispersions de la charge importée ou suscitée par l'absorption de certains condensateurs d'énergies. Un influxifère n'est pas à accuser de ce qui est imputable à l'influxé. Un aliment n'est jamais responsable des indigestions. Répétons-nous une foi de plus dans le monde qu'il ne faut pas conspuer la vapeur à cause des chaudières qui éclatent ? Une *herbe de vie* perdra-t-elle ses propriétés vivifiantes, parce que quelques-uns en feront la pourvoyeuse de leurs éréthismes et de leurs érotismes ? Diderot a dit : « Le bon emploi d'une mauvaise chose est préférable à l'abus d'une bonne », mais, l'abus d'une bonne ne l'empêcherait pas de rester bonne.

Si l'homme pouvait faire face aux plus graves devoirs qu'imposerait un plus grand déploiement de la vie, il craindrait moins les dangers de tout ce qui

donnerait un supplément de vitalité. Il n'y recourrait qu'aux bons moments, ceux par exemple où l'on gagnerait à sentir et à penser davantage, aux moments aussi où la vitalité étant insuffisante, on n'aurait pas à craindre un excès de pression nerveuse, et je n'aurais pas complètement fait *chanvre blanc*, si je fais accepter qu'il y a dans la nature des sources d'influx de biodynamies qui n'ont pas été assez bien exploitées à cet effet. Augmenter sa sensibilité par rapport aux bonnes choses seulement, c'est comme si l'on augmentait d'autant leur quantité. « Tout vous semble aquilon ; tout nous semble zéphyr, » dirait un haschichéen, sous l'influence de son exaltatif ou intensificatif, et il n'aura pas à s'en plaindre, s'il sait faire manœuvrer l'aquilon. L'esquif ne chavirera pas, si l'ouragan de vie souffle au point voilier convenable. Tant pis pour qui pressera mal à propos l'outre des sensations, pour qui se rendra plus vivant aux heures inopportunes ! Tant pis pour qui ne saura pas graduer, gammer sa sensibilité d'après les tâches qu'il aura à accomplir.

Le terme de *herbe de sélection* que nous avons fait primer dès nos débuts dans la litanie noire et la litanie rose de notre *herbe de feu* prévenait que nous ne nous attendions pas à trouver en elle un de ces anodins dont on dit : Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal. Elle est aliment, poison aussi, et nous ne nous plaignons pas qu'elle se défende contre les profanes par sa renommée d'*herbe redoutable*, d'*herbe aux hiérophantes*, d'*herbe aux fantômes*, d'*herbe aux pouvoirs étranges*. Parbleu ! si nous ne voulions

choquer aucun préjugé, le réquisitoire serait facile contre *l'herbe défendue*, *l'herbe maudite*, *l'herbe satanique*, *l'herbe aux lâches*, *l'herbe masturbatrice*, le haschisch, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; mais ce ne serait ni juste ni courageux à l'égard de *l'herbe par excellence*. (C'est la signification du mot *haschich* en arabe. Le contraire de *malherbe* alors !)

C'est elle aussi qui est le *pantagruelium* de Rabelais, aux propriétés mirifiques, nombreuses, antithétiques, donnant à l'homme de quoi se vêtir, de quoi se coucher, de quoi se moucher, de quoi se pendre, de quoi se suralimenter, de quoi se maximer et de quoi se ramollir. Elle est *l'herbe du soleil* et elle est aussi *l'herbe des sommeils mystérieux*. Elle est *l'herbe qui fait rire* et elle est *l'herbe qui fait pleurer et qui fait trembler*, à la fois *amère douce* et *douce amère* pour pharmacopées sacerdotales. A côté des voix qui me crient : « Ferme ta boîte, Maître Pandorac ! » d'autres me conseillent de l'ouvrir au nom de la sélection. Je préfère écouter ceux qui me disent : « Il ne faut pas que ta boîte soit ouverte... ni fermée, ni entr'ouverte. Il faut qu'elle ne s'ouvre qu'exceptionnellement et qu'on s'en méfie comme d'une boîte de Pandore. »

C'est une loi générale que ce qui vivifie beaucoup doit finir par maximer ou pessimer ; et cela serait vrai de tout biofore, du don de Prométhée : le feu, du gaz du D^r Ox, de toutes les flammes, toutes les passions, toutes les ivresses. On n'aurait donc qu'à appliquer cette loi à *l'herbe du soleil* et la cause serait entendue et ce serait très simple. Malheureusement la nature ne se montre pas toujours aussi sim-

pliste qu'il conviendrait à la fatigue de nos embrasements. « Le roi du vertige » (Michelet) pourrait exercer une action propre qui compliquerait ce que l'on peut dire de l'exaltation en général, de même que les divers alcoolés, à cause de leurs essences particulières, ne sont pas à envelopper complètement dans le jugement porté sur l'alcool. Notre macroforme, la légendaire fée verte, pourrait ne pas tout agrandir ou tout grossir indistinctement, mais bien s'adresser spécialement à quelques centres nerveux, soit en *herbe aux rythmes* (ou *rythmoforme* ou *rythmofore* ou *herbe aux chantres*), en *herbe aux intuitifs*, en *herbe médiumnique*. Elle pourrait développer quelques-unes de ces puissances qui sont aussi des faiblesses, d'après Michelet, et qui sont l'objet de l'occultisme.

II

Il serait pourtant intéressant de savoir si le haschisch n'est qu'un puissant réservoir d'influx indifférent ou s'il est un aliment à destination bien caractérisée. Examinons les deux hypothèses.

Selon la première, la variété des effets qui a dérouté tant de chercheurs, n'empêcherait pas la cause d'être simple. Voyez combien d'airs un musicien peut tirer de l'air atmosphérique ! Selon cette hypothèse aussi, il est naturel qu'on demande le plus à ce qui peut beaucoup et qu'ayant le choix, on le consacre aux buts qu'on croit les plus importants. De ce que sous son influence on se préoccupe de la recherche des des-

tinées par exemple, cela ne prouve pas assez que le haschisch a des propriétés crédulitives et qu'il équivaille à de la *religion potable*. Ne soyons jamais simplistes ! Si ses consommateurs deviennent sinon croyants, du moins... *espérants*, c'est qu'il opère la diffusion nerveuse qui fait voir tout en rose, les centres de vie bien irrigués étant généralement optimistes. On expliquerait également par l'abondance de l'influx les influences sur le physique. Comme quoi notre dynamofore peut tour à tour jouer un rôle de dispersif, éliminatif, excorporatif, apéritif, stimulant, tonique, sédatif chimiquement parce qu'il est dynamofore. Comme quoi, sur un maladif, il ne se comportera pas de même (en médicament) que sur un valide (en aliment). Comme quoi il éveillera le sens du corps et jouera le rôle d'un *moniteur des appétences*. Grâce aux vapeurs de la *résine ardente*, l'estomac et le cerveau fonctionnent en vrais fumivores, transformant en flamme lumineuse et en sève de vie ce qui laisserait des résidus, de la crase au degré ordinaire de la vitalométrie.

JULES GIRAUD.

(A suivre.)

La Volonté

(Suite)

Ils peuvent réagir sur les cerveaux des hommes et des animaux et les pousser à commettre toute espèce d'actes ; leur pouvoir n'est pas égal sur tous ; un homme vigoureux, de bonne santé et dont la volonté est bien équilibrée leur résistera facilement et à peine sentira-t-il l'influence passagère d'une volonté étrangère ; au contraire, un homme peu intelligent, d'une moralité douteuse, d'une santé chancelante sera facilement victime de l'invisible. Certains états pathologiques et physiologiques sont des prédispositions fatales à subir l'influence des astraux. Toutes les causes de faiblesse morale physique et intellectuelle prédisposent l'homme à l'influence des êtres qui peuplent l'astral, et à plus forte raison quand il se met volontairement dans un état de passivité et de réceptivité, qui est l'abandon de la volonté. Il est dangereux pour tous et plus encore pour ceux qui sont faibles de volonté, de s'exposer à cette espèce de contagion en fréquentant des personnes sous l'influence des invisibles ; le péril est plus grand encore quand ces personnes se livrent à des évocations, état caracté-

risé par l'abandon de la volonté, ce qui facilite l'emprise.

L'influence de ces êtres sur l'homme peut aller jusqu'à la possession complète, et cela bien plus facilement quand il existe entre eux et lui une certaine affinité soit morale soit passionnelle.

Il faut, pour leur résister ou pour se débarrasser d'eux, augmenter la force de l'organisme, progresser en moralité, en intelligence, résister aux instincts inférieurs, enfin et surtout développer la volonté.

En général, la victime n'a pas la force physique nécessaire et assez de moralité pour se débarrasser de son parasite par un acte de volonté. C'est le cas où l'intervention d'une autre personne peut être très utile, surtout quand cette personne est douée d'une volonté développée et quand elle peut consciemment l'employer sur le plan astral, dominant ainsi la faible volonté du possessionné, champ d'action du parasite. L'emploi de l'épée ou de pointes peut aussi être très efficace.

Ceux qui connaissent le plan astral et ses lois, reconnaissent facilement les effets physiologiques produits par les larves et êtres similaires invisibles sur leurs victimes : terreur sans raison, froid, sueur froide, mains moites et gluantes, difficulté de respirer, oppression, anxiétés, mouvements brusques et involontaires des membres, de la tête, enfin perte de toute sensibilité et engourdissement du cerveau. Les personnes proches de la victime sentent des courants d'air froid, des attouchements indécis, et si elles sont prédisposées, elles peuvent à leur tour être en proie

aux mêmes effets et être victime de leur imprévoyance.

Les conséquences de cette emprise produisent, dans certain cas de moralité douteuse, un état passif tel que la victime est entraînée à commettre des actions les plus répugnantes et est poussée sur la pente fatale des aberrations les plus honteuses et les plus immorales qui la conduiront bientôt ou à la folie ou au tombeau.

Le pouvoir des astraux, dans toute leur variété, peut, en suivant certaines lois, se manifester sur les hommes par obsession, subjugation et possession, trois états qui ne diffèrent entre eux que par la domination plus ou moins absolue par l'astral, tant de l'organisme que de la volonté de l'homme.

L'*obsession* se manifeste en général, par une idée, une impression toujours la même, en dehors de la volonté, qui pousse à commettre un acte quelconque. Idée qu'on peut analyser, raisonner, mais qu'on ne peut pas facilement éloigner ; cependant il est possible de le faire et de ne pas exécuter l'acte imposé par cette idée. Un acte puissant de volonté a bientôt fait table rase de cette obsession.

Les formes de l'obsession sont nombreuses ainsi que les causes qui la produisent : elle peut être le résultat d'un état pathologique ou psychologique, d'une suggestion humaine, de l'effet du milieu dans lequel on vit et surtout et le plus souvent d'une suggestion astrale.

Par la volonté on peut vaincre une obsession ; dans l'état de *subjugation* la volonté n'a plus assez de force

pour réagir, quoiqu'on puisse se rendre compte de l'état anormal dans lequel on se trouve. Une force étrangère, neutralisant la volonté pousse à faire telle ou telle chose, à commettre des actes même contraires à la manière de voir. La victime essaie de réagir, elle voudrait résister à la volonté qui la pousse, mais c'est inutile, l'invisible la domine, la conduit à sa guise malgré ses protestations et sa résistance inutiles. Le subjugué se trouve dans des conditions identiques à celles du « suged » qui, dans l'état de veille, essaie de réagir contre la volonté de l'hypnotiseur qui lui a donné la suggestion de faire telle chose ; il raisonne, analyse ses sensations, essaie de résister au pouvoir qui le pousse sans y réussir.

Dans la *possession* l'individu n'est plus maître ni de ses sens, ni de sa volonté, il est complètement dominé, son organisme appartient à un autre, il n'est plus qu'un automate, un instrument. Le possédé paraît être la même personne qu'auparavant, sa façon d'être est quelquefois la même ; mais celui qui a étudié ces phénomènes reconnaît facilement des anomalies, des faits caractéristiques, mouvements brusques des avant-bras, sans raison, regard étrange, en dedans, souvent manque de mémoire au sujet de sa propre personne.

Les exemples ne manquent pas, ils ont été étudiés, classés et sont connus de tous, pas n'est besoin de les citer, nous indiquerons comme points comparatifs les différents degrés de la mediumnité spirite les rapportant aux trois degrés étudiés.

Si, dans l'état à peu près normal, l'homme est exposé

à subir le joug des astraux, combien plus exposé doit être le spirite qui, poussé par le désir de devenir médium, abandonne sa volonté, se mettant dans un état aussi complet que possible de passivité afin de prêter son organisme et son intelligence à la manifestation des « Esprits ». Il commence par être hypnotisé par « l'Esprit » qui lui suggère tel acte à accomplir, telle personnalité à représenter ; tout comme l'hypnotiseur suggestionne son sujet pour lui faire représenter tel ou tel personnage. Le futur médium peut, s'il le veut, résister à l'« esprit » et ne pas obéir à la suggestion ; s'il réussit, il restera libre de toute influence ; mais s'il recommence à rechercher sa médiumnité, bientôt il ne pourra plus résister à la suggestion, il sera subjugué, tout en ayant conscience de l'acte qu'il commet, du rôle qu'il joue, sans cependant ne pas le commettre quand bien même il serait ridicule ou odieux, mais pouvant y résister un instant et en modifier les détails.

Il y a beaucoup de médiums dans ces conditions ; ce sont ceux-là qui font croire à la fraude ; la conscience qui leur reste, souvent le désir de briller, les poussent trop souvent à augmenter l'effet cherché par l'« Esprit » ; souvent aussi abandonnés à eux-mêmes ils représentent semi-conscients une scène d'un roman qui a frappé leur imagination. Dans les communications, dans les scènes d'outre-tombe, dans les conseils que donnent les « Esprits », ne sortent généralement pas des banalités et lieux communs. Ce sont eux qui subissent le plus facilement les inspirations de *la chaîne* et les manifestent à la grande satisfaction des curieux. Ce sont ces médiums qui produisent les

phénomènes extra-spirites si magistralement étudiés par Aksakof : *Spiritisme ou Animisme*. Ce sont eux aussi qui produisent ces phénomènes si étranges de contraction musculaire épileptiforme, convulsionnés par l'« esprit » qui, pour s'en rendre maître, oblige leur organisme à souffrir des crises nerveuses, hystériques afin de pouvoir s'emparer d'un cerveau énérvé, de là à la possession il n'y a qu'un pas.

Les médiums dans l'état de possession sont, en réalité, les meilleurs, et on peut dire médium spirite dans toute l'acception du mot. Quand le possesseur est un « esprit » élevé, instruit, maître complet de la volonté et de l'organisme du médium, il lui fera représenter exactement ce qu'il voudra. Ce sont ces médiums qui, sans les connaître, parlent, en France, différentes langues.

Mais aussi malheur au médium, quand sa mauvaise étoile ou une prédisposition physique ou morale le livre à des « Esprits » inférieurs, mauvais et ignorants, pervers et dominés par les passions matérielles et basses ; de chute en chute, de désordre en désordre ils les conduiront à la honte et au déshonneur.

Nous connaissons les éléments qui composent l'homme, les plans sur lesquels chacun d'eux peut agir, les êtres qu'on peut y rencontrer, les périls à surmonter et enfin les moyens à employer pour ne pas en être la victime ; nous avons aussi étudié les différents degrés de l'emprise.

Tout ce travail préliminaire est nécessaire pour faire bien comprendre sur quoi s'appuie la théorie que nous proposons.

Il nous reste à étudier, et c'est le point principal, les composés de l'homme au point de vue des effets qu'ils peuvent produire, du pouvoir qui leur est propre. Nous essayerons de prouver qu'aucun pouvoir ne peut se réaliser en acte, sans avant avoir manifesté la volonté de le faire. De là la nécessité d'admettre tout au moins pour chacun des trois composés principaux : corps physique, corps astral, corps psychique, cette volonté spéciale à chacun d'eux de plus en plus puissante selon l'élément auquel elle appartient.

.....
« D'autre part, cette force (nerveuse) relie directement l'esprit à l'être impulsif et par suite à l'organisme lui-même. Si donc nous laissons de côté les fonctions toutes personnelles de la machine humaine pour ne nous occuper que des fonctions utiles à l'homme véritable, nous verrons qu'en somme le but de cette machine humaine est de fabriquer la force nerveuse qui reliera l'homme conscient à l'organisme par la sensibilité et la volonté. »

PAPUS.

« *Magie pratique*, page 74. »

LA VOLONTÉ ET LES « INCONSCIENTS »

La volonté, selon la philosophie classique, est une faculté, et, selon l'occultisme, c'est une potentialité. Elle ne peut jamais être confondue avec l'être physique, ni avec l'astral, ni avec aucun des « inconscients », dont elle est la manifestation active.

Quand on étudie une chose inconnue dans son essence mais connue dans ses effets, il faut lui donner un nom qui la représente tant bien que mal, afin que dans les études suivantes on sache de quoi il s'agit; tel est le nom des « inconscients » donné aux facteurs de certains phénomènes psychiques, parce qu'ils paraissent agir en dehors de la conscience. Inconscient inférieur, inconscient supérieur ont prêté à la critique de l'école spirite qui n'admet que corps, pur esprit et âme.

Nous avons employé les termes classiques de l'occultisme physique, astral et psychique, qui représentent des entités spéciales, solidaires les unes des autres et pouvant chacune d'elles se diviser à son tour. Cette division élémentaire est suffisante pour l'étude de presque tous les phénomènes physiques et supraphysiques, sans employer des dénominations multiples, car on peut fort bien appliquer la production d'un phénomène à la partie inférieure, médiocre et supérieure de chacun des plans d'action des composés de l'homme.

Ainsi les phénomènes d'hypnotisme appartiennent exclusivement au plan supérieur physique et au plan inférieur astral.

Entre les potentialités inhérentes à chacun des éléments de l'homme, nous étudions spécialement la Volonté, parce que sans elle rien ne peut se réaliser, parce qu'elle domine toutes les autres. En outre, son domaine sur les autres éléments sera d'autant plus complet qu'elle appartiendra à un élément d'autant plus supérieur. Quand on affirme que cet élément en

domine un autre, cela implique que les facultés de cet élément sont plus développées, *dynamisées*, selon l'expression de Papus.

Confondre la volonté avec le cerveau, confondre la volonté avec les « inconscients » serait commettre une erreur aussi grave que de confondre l'aimant avec sa force, la cause avec l'effet. L'organe n'est pas la faculté.

LES VOLONTÉS

Beaucoup d'occultistes et des plus instruits dans l'étude des composés de l'homme indiquent comme moyen de progrès l'entraînement de tel ou tel élément constitutif et non le développement des qualités de cet élément.

Nous préférons appliquer cet entraînement aux qualités parce que c'est seulement par le développement de ses différentes qualités que l'élément auquel elles appartiennent peut progresser.

Ainsi l'élément physique progressera par le développement de sa Volonté et autres qualités, et ainsi des autres éléments.

Afin de rendre plus facile l'étude des lois qui président à une infinité de forces supraphysiques, ignorées de beaucoup, il nous faut connaître l'instrument au moyen duquel l'homme peut agir sur ces forces. Cet admirable instrument est le cerveau en ses diverses circonvolutions, remarquable par la structure essentielle des cellules qui existent entre les différentes parties qui le composent, chacune d'elles correspondant aux différents éléments de l'homme : physique,

astral, psychique. Ces éléments constitutifs sont doués de potentialités spéciales, analogues entre elles et propres à chacun d'eux.

L'une des plus importantes est le pouvoir volitif, la volonté, celle qui domine toutes les autres et les dirige; sans elle rien ne se fait.

Sur le plan physique, par le corps, le cerveau, dans ses parties les plus grossières, inférieures, préside à *la volonté physique*, qui devient de l'entêtement quand elle est exagérée.

Les effets de la volonté physique sont limités au corps uniquement dans la partie en relation avec les vaso-moteurs; elle ne peut agir directement ni sur le grand sympathique ni sur ses annexes et moins encore sur des organismes étrangers. En dehors du système nerveux volitif, son action est limitée à certains organes, de certains besoins, aux membres spécialement. Quand l'homme physique formule un désir, un projet, l'intelligence et surtout « l'habitude » lui indiqueront les meilleurs moyens de les réaliser. Dans la vie de relation, le corps obéit à la volonté dans les limites de son action, toute la machine se met en mouvement (cerveau et réflexes) d'une façon plus ou moins coordonnée selon « l'habitude » acquise mais toujours mécaniquement, d'une façon tangible et visible limitée au corps physique.

La volonté physique ne peut s'extérioriser. Si une personne ordonne de faire telle ou telle chose, ce n'est pas un acte d'extériorisation de sa volonté, mais un acte d'autorité, et la réalisation par un autre est la conséquence de l'ordre reçu.

La volonté physique de l'homme n'est supérieure à celle des animaux que par l'emploi de l'intelligence et des moyens plus aptes à sa réalisation. L'animal déchirera sa proie avec ses dents et ses griffes, l'homme emploiera un couteau, les deux arrivent au même but avec des moyens différents, la volonté de couper a été réalisée.

La *Volonté astrale* agit sur le corps physique comme le fait la volonté physique, elle agit surtout sur le corps astral, spécialement sur le grand sympathique et annexes. Elle peut augmenter et diminuer l'influx vital, elle peut réagir sur tous les organes qui président à la vie. Elle peut augmenter la production de la vitalité et l'accumuler au point de pouvoir la transmettre à d'autres organismes, elle peut s'extérioriser.

Les effets de la volonté physique sont uniquement physiques, matériels et tangibles, les effets de la volonté astrale sont d'un degré plus élevé plus essentiel. De même que la vapeur d'eau a un pouvoir expansif, sublimé, de beaucoup supérieur à celui qu'elle a à l'état liquide, de même la volonté astrale a un pouvoir expansif en tout supérieur à la volonté physique.

Les phénomènes magnétiques, hypnotiques, la suggestion, l'autosuggestion, admis même par la Science, sont quelques-unes des manifestations de la volonté astrale.

Pour accumuler la vitalité, elle agit tout d'abord sur l'organisme au moyen des organes spéciaux, ensuite sur le cerveau comme organe directeur et émetteur,

en ses parties les moins grossières, certaines circonvolutions et probablement la matière grise. Ce sont les yeux qui servent de conduits à l'émission.

Non seulement la volonté astrale peut dominer la volonté physique, mais elle peut s'extérioriser et dominer une volonté physique étrangère.

La suggestion, qui annule toute volonté physique, modifie les sensations spéciales aux sens physiques, nous fournit la preuve de ce que le plan astral domine le plan physique et prouve aussi la domination de la volonté physique par la volonté astrale. La suggestion est la conséquence de la domination du physique par l'astral, auquel obéit le cerveau inférieur et par lui l'organisme ; l'action des sens est abolie ou modifiée, la douleur n'existe plus n'étant pas perçue par le cerveau soumis. Le suggestionné a perdu l'usage de la volonté physique et son domaine sur le cerveau inférieur qui obéit à la volonté du suggestionneur. Il n'a plus conscience de ses actes, et ses sens physiques sont modifiés à tel point qu'il peut, par exemple, palper ce qui n'existe pas physiquement ou ne pas voir ni sentir ce qui existe. Un point à retenir, c'est qu'il conserve la mémoire de ces anomalies sensorielles. En effet, si sur un carton blanc il a vu, en état de suggestion, un paysage, sur ce même carton et pas sur un autre il le verra toujours, étant dans le même état.

Ici se présente une question que nous soumettons à la sagacité de mieux doués que nous : la volonté physique du sujet suggestionné obéit-elle réellement à la volonté astrale de celui qui le suggestionne, ou bien la volonté physique neutralisée par une volonté étran-

gère obéit-elle à la volonté astrale du sujet devenu active ?

Bien des faits paraissent prouver le domaine de la volonté astrale du sujet : il se souvient de tout ce qu'il a fait, vu et dit dans l'état de suggestion et seulement dans cet état, c'est-à-dire quand domine la volonté astrale, ou tout au moins quand n'existe plus de volonté physique. Pareil souvenir ne pourrait exister si sa volonté astrale n'avait dirigé les actes, et réagi consciemment sur le cerveau. L'exemple du carton indique l'existence réelle de l'image astrale du paysage car si elle n'existait pas, le sujet pourrait la voir sur n'importe quel carton. Cette image astrale, créée par le suggestionneur, n'existe objectivement que pour l'astral humain, libre volontairement ou inconsciemment du plan physique inférieur, limité aux sens matériels du corps. Le tact, la vue, l'ouïe sont modifiés ou annihilés par la volonté astrale. Il ya peu d'étudiants en occultisme qui n'aient respiré un flacon d'ammoniaque sans être incommodé par les vapeurs caustiques.

En supposant que les sensations physiques existent et qu'elles sont perçues par certaines ramifications du système nerveux, on doit admettre que si elles arrivent à l'organe central, le cerveau, elles le font dans des conditions telles que, ni celui-ci, ni les réflexes n'indiquent ni douleur, ni plaisir. On peut introduire des aiguilles dans les parties les plus sensibles du corps d'un sujet en état d'*astral*, sans que rien en cela dénote la souffrance que cette opération produit. C'est un des moyens employés pour reconnaître la réalité

du sommeil magnétique. Un étudiant en occultisme, volontairement sur le plan astral, pourra souffrir la même opération sans en ressentir la douleur.

Les changements de personnalité et un grand nombre de médiumnités peuvent être attribués au domaine de la volonté astrale sur la volonté physique, domaine qui se produit chez les médiums par une accoutumance, espèce d'autosuggestion passive, et chez les autres par des causes inconnues jusqu'alors, en dehors de certains cas pathologiques.

Une preuve du pouvoir de la volonté astrale nous est donnée par les phénomènes de vampirisme *post mortem*. On nomme vampirisme le fait d'une personne morte qui se manifeste semi-physiquement, en bien ou en mal, dans les lieux où elle a vécu : ce qui corrobore la thèse que nous soutenons, c'est que dans ces cas le corps physique, dominé par la volonté astrale, conserve les apparences de la vie, bien longtemps après l'inhumation.

Le désir de vivre est tellement puissant chez certains individus que la volonté astrale agit avec tant de force sur le corps physique privé de vie active, mais ayant les éléments de vitalité, pour que ces derniers se conservent très longtemps libres de corruption et de la désorganisation des parties. Ces principes inférieurs de vie donnent à l'astral inférieur les sensations de vie réelle et lui fournissent les éléments nécessaires à des manifestations physiques et supra-physiques.

Il est impossible de nier les nombreux cas de vampirisme, bons ou mauvais, beaucoup ont été scientifiquement étudiés.

Que de cadavres, conservant les apparences de la vie, donnent à la famille le faux espoir d'une léthargie et la possibilité de la guérison ? Que de cadavres, après des mois et des mois d'inhumation, ont été retirés de leur tombeau dans le même état de conservation que quand ils y furent placés ?

La victime consciente d'un crime peut, par sa volonté astrale développée et manifestée par l'énergie de la vengeance, conserver son corps physique dans un état tel de conservation, que, étant données les circonstances d'une exhumation judiciaire, la preuve du crime puisse être évidente.

Quand le désir de vivre est démontré par la conservation d'un corps déjà cadavre, s'il n'existe pas des circonstances pathologiques qui impossibilisent la vie, par la destruction d'un organe ou par la perte complète du sang par une hémorragie traumatique, la volonté astrale d'un ami peut très bien lui redonner l'usage actif de sa volonté astrale supérieure qui dominera le corps physique et rétablira peu à peu son domaine sur la vitalité.

Personnellement nous connaissons deux exemples de résurrection dans ces conditions.

Il y a peu de médecins qui ne connaissent les effets de la volonté des malades sur la marche de la maladie. Un malade de volonté énergique, qui lutte contre le mal et ne se laisse pas dominer, guérira ; tandis que celui de volonté faible, de caractère timide, malgré des soins plus méticuleux et savants, mourra. En général, celui qui veut vivre et qui sait vouloir astralement se guérira bien plus facilement que le faible et le peureux indifférent.

Le magnétisme, dans ses effets curatifs si surprenants, agit avec autant d'efficacité parce qu'il met en action la volonté astrale du patient.

Les artistes de tous genres, exaltés par l'art, dans le feu de la composition sont insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux ; dominé par l'astral, le corps physique ne perçoit rien, l'expression « hors de soi » est très vraie.

Les exemples cités sont plus que suffisants pour démontrer le domaine réel de la volonté astrale sur la volonté physique puisqu'elle modifie ou annihile le sensorium.

Ils suffisent pour prouver que la volonté physique est limitée au corps physique, sans pouvoir en franchir les limites. La volonté astrale, au contraire, peut réagir sur le corps physique par les vaso-moteurs, modifier ou annihiler l'effet des sens, peut les astraliser, c'est-à-dire en augmenter la puissance, mais elle peut surtout exercer son domaine sur des organismes étrangers dotés de vie et de volonté qui leurs sont propres.

Nos affirmations sont prouvées par les expériences bien connues des D^{rs} Luys, Beaunis, Azam, Gibier, colonel A. de Rochas, etc., tous d'une réputation scientifique indiscutée.

Si l'on n'admet pas le domaine de la volonté astrale du sujet en état d'hypnose sur sa volonté physique, il est très difficile alors d'expliquer les phénomènes de la suggestion. Les savants matérialistes admettent une inhibition de certaines facultés cérébrales et de certains centres nerveux, mais ils n'expliquent ni le comment ni le pourquoi de cette inhibition. Dans les

suggestions à époque éloignée, comment admettre uniquement les « vibrations moléculaires » du cerveau pour réveiller le souvenir de l'heure et de l'acte à accomplir, dans ce moment précis, souvent sans raisons plausibles de le faire et même contraire aux habitudes physiques et manière de voir du sujet. Le souvenir et l'accomplissement de cet acte indiquent une volonté consciente, présente, plus forte que la volonté physique, puisque celle-ci lui obéit sans faire cas des préjugés.

Quand la volonté de l'hypnotiseur n'est pas assez forte pour dominer la volonté physique du sujet, celui-ci reste inactif, hésitant, obéit mal ou n'obéit pas à la suggestion ; il y a conflit entre les volontés.

Pour dominer la volonté physique d'un sujet, il faut ou qu'il y soit prédisposé par un état spécial, ou bien que, par des manipulations physiques, passes, etc., son organisme soit placé dans un état qu'on pourrait nommer équilibre instable. Le premier à la simple volonté manifestée de son magnétiseur passera sur le plan astral, c'est-à-dire qu'il entrera en possession de sa volonté astrale et accomplira sans résistance toutes les suggestions données, à n'importe quelle époque et même dans des circonstances complètement en dehors des usages admis, pourvu qu'elles n'atteignent pas la morale, si le sujet est moral ; dans le cas contraire, on pourra le conduire jusqu'au crime, puisque la volonté physique y aidera. L'autre exigera de la part du même magnétiseur un travail musculaire, manipulations spéciales, pour dominer le corps et la volonté physique, et avant de l'être, la réalisation des suggestions

données seront toujours sous le domaine de la volonté physique qui résistera, discutera, n'obéira pas à cause du ridicule ou autres raisons de convenances, mais une fois la volonté astrale libre, il agira et pensera autrement. Ces deux exemples prouvent que c'est, en réalité, la volonté astrale du sujet qui dirige et agit et non la volonté imposée du magnétiseur ; le refus d'accomplir une suggestion prouve la volonté coutumière du sujet, qui sur le plan physique obéit aux habitudes, aux préjugés, etc., tandis que la volonté astrale peut très bien ne pas les admettre. Cependant, quand le sujet est totalement dominé par un long entraînement, il peut par un acte d'habitude ou de fatigue accomplir sans résistance tous les ordres donnés, il est alors une machine que dirige l'hypnotiseur.

Les travaux récents du colonel A. de Rochas avec Lina prouvent que c'est la volonté du corps astral et peut-être celle du corps psychique, dont les sensations sublimées sont supérieures à celles du corps physique, qui conduit Lina dans ses manifestations artistiques de perceptions extraphysiques, parce que de la part du colonel de Rochas la suggestion réelle n'existe pas, elle n'est donnée que par l'*astral* des chants, de la musique et des idées.

Le magnétisme, sous ses différents aspects curatifs, lecture de pensées, peut-être l'extase, peut être attribué à l'astral supérieur.

Nous ne parlerons pas de la *volonté psychique*, ses effets sont tellement rares et surtout si difficiles à classer, qu'il serait peut-être imprudent, dans l'état actuel de l'humanité, d'attribuer tel fait trans-

cendantal plutôt à la volonté psychique qu'à l'astral supérieur.

HALLUCINATION

Beaucoup de personnes, aveuglées par un matérialisme de convention, nient la possibilité, pour l'homme, d'agir sur le plan astral et attribuent à des « hallucinations » tout ce qu'il peut ressentir et percevoir en dehors du plan physique ; elles nient parce que personnellement elles n'ont pu s'en rendre compte.

Elles oublient que, pour voir un objet quelconque, les yeux ne suffisent pas, il faut vouloir le voir, c'est-à-dire faire acte de volonté et d'attention. Que de choses magnifiques passent dans le champ visuel sans qu'on les voie, sans qu'on en soupçonne l'existence, mais qui deviennent visibles quand on veut les voir quand on les regarde. La réciproque est vraie aussi car si, hier, nous avons admiré les beautés d'un paysage, aujourd'hui, préoccupés d'autres soins, nous passerons par les mêmes points de vue sans nous en doter et sans les voir.

Nous devons conclure que, pour se rendre compte d'un phénomène quelconque, les sens ne suffisent pas, il faut vouloir et par cet acte de volonté se mettre en conditions de voir.

Si les phénomènes de l'astral ne sont pas toujours perceptibles et surtout aperçus par tous, ce n'est pas une raison pour les nier ou les attribuer à des « hallucinations », il faut les étudier en y prêtant toute son attention et se mettre dans les meilleures conditions pour leur production.

Nous avons employé l'expression « hallucination » qui est l'argument principal de l'école matérialiste. Comment définit-elle l'hallucination ? C'est : erreur, illusion d'une personne dont les perceptions ne sont pas conformes à la réalité. Définition purement relative aux sens physiques, qu'on doit modifier, car les phénomènes de l'hypnotisme, admis par la science, sont venus prouver l'existence supra-physique de certaines perceptions.

Dans son état normal de santé, dans l'équilibre parfait de ses sens, l'homme ne peut être sujet à des hallucinations sensorielles, car il peut les rectifier si elles se produisent. Les hallucinations se produisent généralement dans l'état de maladie, c'est-à-dire quand l'équilibre est rompu, quand c'est le système nerveux qui domine l'organisme. On peut aussi les produire volontairement par l'ingestion de certaines substances qui augmentent l'acuité du système nerveux en rompant l'équilibre normal.

Si nous examinons les cas dans lesquels peuvent se produire les « hallucinations », cas admis par la science, nous verrons toujours comme point initial de l'hallucination la prédominance du système nerveux, c'est-à-dire quand l'équilibre entre le physique et l'astral n'existe plus, ou mieux, quand la volonté physique n'est plus maîtresse de l'organisme, dominée qu'elle est par la volonté astrale.

Les cas de vision astrale sont tellement nombreux et scientifiquement démontrés par l'école occultiste qu'il n'est pas nécessaire d'insister davantage pour démontrer que l'« hallucination » n'est pas toujours er-

reur et illusion, qu'au contraire bien souvent elle est une réalité.

Une personne, même un adepte de l'école matérialiste, très occupé de la rédaction d'un article scientifique dans lequel il démontre aux spiritualistes leur erreur, tout à coup, sans raison plausible, se sent envahi par un besoin de repos ; au même instant, en pleine possession de ses sens, il voit, comme dans un panorama, se dérouler un événement qui se passe très loin de lui ; il assiste à un drame dans lequel il reconnaît son frère aux prises avec des bandits. Profondément impressionné, il note le jour et l'heure ; peu de temps après il reçoit une lettre de son frère où tous les détails de cette scène sont indiqués se rapportant exactement à ce qu'il a vu ; il lui dit que dans un péril extrême il a pensé à lui et désiré son aide.

Ceci ne peut être une « hallucination » puisque le fait était vrai et réel.

On peut conclure que qualifier d' « hallucination » et d'illusion les phénomènes de l'astral, c'est méconnaître les faits et se mettre en lutte avec l'évidence et la logique.

Les moyens de se rendre maître et utile sur le plan astral appartiennent à l'Initiation, mais ce n'est pas ici le lieu de nous en occuper.

PREUVES

Notre travail serait incomplet si nous n'appuyions nos affirmations de quelques faits qui peuvent, sinon en confirmer l'exactitude, au moins en démontrer la

possibilité, et prouveront que nous ne sommes pas seul, à croire que c'est la volonté dynamisée qui est le moteur unique des faits extra-physiques, magie, astral, etc.

Nous serons très court puisque la plus grande partie des faits que nous pourrions citer sont connus de tout occultiste.

Pietro Pomponace, professeur de médecine et de physique à Padua, Ferrare et Bologna, de 1462 à 1525, dans son *Traité de l'Immortalité de l'âme*, admet qu'il y a des personnes spécialement douées qui ont le pouvoir de guérir les maladies au moyen d'une force mise en jeu par la volonté. Pour arriver à ce résultat, il faut, dit-il, une foi véhémement et une forte volonté.

En 1758, Jean-Joseph Grassner, curé de Klosterle, Tyrol, acquit une grande réputation pour les cures qu'il obtenait par la volonté. Pour convaincre les incrédules, il modifiait à sa volonté le rythme du pouls des malades (volonté astrale extériorisée), ainsi qu'il résulte du procès-verbal rédigé par une commission de médecins nommés par Frédéric I^{er}, duc de Wurtemberg, conservé dans les archives du duché.

La relation du D^r Hensold de la visite qu'il fit au Dalai-Lama, prouvent les effets des volontés supérieures développées à un degré extraordinaire, puisque le Dalai-Lama n'était à cette époque qu'un enfant de huit ans. Le Lama lisait clairement mes pensées et y répondait dans les langues qui m'étaient familières; cet enfant était un penseur profond; il connaissait la minéralogie et les sciences naturelles, etc.

En 1783, M. Turner, envoyé anglais du Bengal

pour saluer le Tichu-Lama, se trouva en présence d'un enfant de dix-huit mois, étonnant pour l'intelligence qu'il démontrait dans la réception qu'il fit à l'envoyé du Gouvernement anglais. Si bien, en raison de son âge, il ne pouvait parler, il faisait comprendre par geste ce que les serviteurs devaient faire.

« Les Lamas ont deux chefs principaux, le premier « est le Dalai-Lama, c'est-à-dire, selon Amiot, le Lama « qui voit tout ; le second, Tichu-Lama, celui qui « exécute les ordres.

« Les Bouddhistes considèrent ces deux person-
« nages comme immortels, ils abandonnent un corps
« usé pour en occuper un sain et robuste qui est géné-
« ralement celui d'un enfant. »

Cet échange ne peut se produire sans que le Lama soit complètement maître des plans inférieurs physique et astral.

A ce propos nous devons faire observer combien plus logique et profitable est le système employé par les Lamas pour continuer leur existence terrestre pendant un temps indéfini, que celui suivi par les Mahatmas. Ces derniers conservent leur organisme, qui peut vivre des centaines d'années, cependant sujet à l'usure comme toute matière, ce qui exige un emploi continu et spécial de la volonté pour le conserver et le préserver.

Les Lamas préfèrent renouveler leur organisme en en prenant un, ou mieux en en créant un à la source de la conception. Ils choisissent naturellement des auteurs forts et robustes, et pendant la gestation, l'astral domine tout, mère et fœtus, et préside au perfec-

tionnement du corps physique. On peut dire que, pendant cette période, le Lama a deux corps soumis à sa volonté astrale.

Nous sommes arrivé au terme de notre travail ; nous désirons que les idées émises puissent inspirer de plus instruits que nous, plus en vue dans le monde savant, et par cela même les imposer à l'étude des chercheurs de la vérité.

H. GIRGOIS.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

Du « Son-Lumière-Couleurs » dans l'Astral

(Suite)

L'âme n'a pas été créée pour le corps, mais le corps pour l'âme. Quoique paradoxal, c'est réel ; les animaux sont bien des corps sans âme (1) ! Mais l'âme déchue a besoin du corps pour se régénérer, et ne saurait s'en passer (2).

Aussi, lorsque la totalité de l'âme collective primitive aura été régénérée, le monde, qui n'est qu'une illusion, qu'un reflet, disparaîtra progressivement

(1) Ils n'ont qu'une âme animale ou inférieure.

(2) Du moins pour les incarnations terrestres. Il doit en être de même pour les autres corps célestes habités.

comme il s'est montré. La matière retournera à matière une; la vibration multiple à la vibration tiale. Tout se résolvera en *Lui*, ce sera comme la d'un long et douloureux rêve, ce sera le réveil *jamais* de ce qui est immatériel qui aura lieu. La matière n'aura pas plus eu de réalité, malgré nos affirmations actuelles, que toutes les chimères qui hantent nos rêves et qui en ces moments nous paraissent pleines de vie et de mouvement.

Alors la parole sera lumineuse, mais d'une lumière dont nous ne pouvons nous faire idée. C'est le *Nirvana* de l'Indou, et non le paradis sensuel ou matériel des autres.

La matière est donc de la *parole figée* qui se *dévo*
lera.

Même sur terre nous pouvons étudier les effets terribles du son matériel, tels que le roulement du tonnerre dans les montagnes, de l'ouragan sur la mer. Il serait curieux de savoir ce que ces bruits formidables doivent projeter en astral, on aurait peut-être la solution à bien des questions. Les orages magnétiques, aériens, maritimes, quoique manifestations diverses d'une même chose, ont un principe supérieur qui les dirige. Est-ce le choc en retour opposé à d'autres forces et chargé de ramener l'équilibre ?

Est-ce l'accomplissement des lois du Destin prévues par la Providence ? Suivant les cas on peut considérer la chose de deux manières. Le Mantram choisi par la volonté consciente peut être cause d'un orage grand de conséquence. La nation qui doit périr, qui a f

son évolution, peut voir sa flotte s'engloutir dans le cyclone. Les moyens employés par la nature sont simples ; une petite cause apparente peut produire de grands effets, ainsi :

Un rayon de soleil éclaire une certaine surface terrestre, voisine de la mer, un nuage passe, poussé par un léger zéphir, et amène sur cette partie une inégale chaleur qui se traduira dans la masse gazeuse de l'air environnant par une tension électrique que nous admettrons positive et qui tâchera de soutirer à un nuage voisin son électricité négative, ce qui provoque quelques coups de tonnerre sourds qui mettent en branle d'immenses quantités d'air et déterminent une *violente tempête*. De cela la perte d'une flotte, d'une colonie, d'une nation... Un simple rayon de soleil tombé sur une surface qui s'échauffe vite mais rayonne aussi rapidement, a été une cause d'une rupture d'équilibre, cause de la perte d'un monde.

Si on laisse la désignation de « Esprit » (Ame) pour le principe supérieur qui anime l'homme, on peut appeler Génies (1) ceux qui animent les éléments, l'astral. Et ce mot de Génie, de ceci ou de cela... n'est mis ici que pour différencier la partie supérieure intelligente, immatérielle, distincte de chaque élément. Manifestations diverses du reste d'une même chose.

Cependant on donne aussi ce nom à certains êtres libres ayant des formes corporelles distinctes et qui vivent par classes séparées dans ces divers éléments ;

(1) Matière hylique ou astrale = substance en fermentation, matière subtile en travail.

parfois ceux qui savent se les rendre favorables peuvent s'en servir pour produire certains effets magiques.

Ils servent d'intermédiaires, mais les lois naturelles ne peuvent jamais être transgressées.

Il y a des êtres éthérés supérieurs à l'homme (Ange), d'autres très inférieurs, d'autres presque égaux à lui (Élémentals); rien que cette classification indique la diversité des pouvoirs qu'ils peuvent avoir comme aides de l'homme sur les éléments.

Des Formes. — Les sons, les voyelles, les paroles, les incantations projetées en astral paraissent avec des formes déterminées. Étudions la forme et disons de suite que l'astral est le monde des formes.

« Au-dessous du Verbe divin, de l'Intelligence ou de la Raison universelle qui a préexisté et *présidé* à la formation des choses, nous rencontrons les *férouers*, c'est-à-dire les formes divines, les types immortels des différents êtres. Le feu et les animaux ont leurs *férouers* comme l'homme; les nations, les villes, les provinces, aussi bien que les individus. »

(ZEND AVESTA.)

« Toute chose est d'abord créée dans le monde divin en principe, c'est-à-dire en puissance d'être, analogue à l'idée chez l'homme.

« Ce principe passe alors dans le plan astral et s'y manifeste « en négatif », c'est alors que commence la création sur le plan physique dans le monde visible. La forme astrale agissant sur la matière donne nais-

sance à la forme physique, comme le moule donne naissance à (une) statuette... (1) »

Il doit y avoir une relation entre la couleur, le son et la forme, et dans ce cas surtout, comme c'est l'expression du verbe, elles ne sauraient être arbitraires, car en ce monde tout marche suivant un plan préétabli, mais nous ne pouvons que le saisir fort difficilement.

Ces formes ne sont ni mystérieuses, ni kabbalistiques, ni divines au sens propre du mot; elles sont rationnelles et c'est tout, le mystérieux n'existe pas.

Quelle a dû être la génération des formes? Quelle est la figure manifestée la plus simple possible? C'est le point. Le point n'a pas de dimension, c'est une conception métaphysique, mais, quelque petit qu'il soit, nous sommes obligés pour le saisir de nous le figurer représenté par quelque chose de sensible. C'est le Non-Être devenant Être. Enfin, pour être visible sur un fond sombre, il faut qu'il soit lumineux, pour pouvoir s'en détacher. Ce point est dû à l'intersection de deux droites se coupant à angles droits ou sous un angle quelconque.

Une foule de droites pourront se croiser par ce point, d'où il paraîtra irradié. C'est la projection divine. Puis les rayons multipliés à l'infini se touchant donnent l'impression d'une surface, d'un cercle brillant limité par la circonférence, d'une sphère, si on considère les trois dimensions.

Mais ici le point sera Centre; dans d'autres figures, il n'est plus chose capitale mais relative. Le point peut

(1) Dans Papus, voir *Traité des Sciences occultes*.

se mouvoir en laissant sa trace. Il peut aller dans une direction rectiligne (ligne droite) ou dévier à chaque instant de sa direction (lignes courbes diverses).

Certains auteurs ont prétendu que le langage écrit avait précédé le langage parlé (1). Ce qui est sûr, c'est que cette écriture géométrique a joué un grand rôle à l'origine des civilisations. Soldi (2) par ses travaux cherche à retrouver cette langue sacrée presque inconnue maintenant ; il frappe à toutes les tombes qui en cachent quelques antiques vestiges.

Elle n'exprime pas la vraie langue de l'astral, mais on peut s'en rapprocher quelque peu, surtout dans les signes élémentaires et fondamentaux. Ils se transforment bientôt en figurations compliquées, surtout exprimées dans les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte. Également les nombres figurés d'une manière magique sont des exemples de ces antiques figures (3).

Pentagramme
hexagone

- | | | |
|----------|--|-----------------------|
| ● | 1. Le point. | Principe. |
| — ou — | 2. Un trait ou deux traits séparés. | Antagonisme. |
| △ | 3. Le triangle. | Idée. |
| □ | 4. Le carré. | Forme adoptive. |
| ☆ | 5. Le pentagone. | Pentagramme. |
| ☆ | 6. Le sceau de Salomon. | Equilibre. |
| □ △ | 7. Un carré et un triangle. | Réalisation. |
| □ □ ou * | 8. Deux carrés ou étoile à 8 pointes. | Équilibre des forces. |
| △ △ △ | 9. 3 triangles l'un à côté de l'autre. | Perfection des idées. |
| ⊙ | 10. Un cercle. | Cycle éternel. |

(1) Voir travaux de Ch. Lémouzin.

(2) *Le Langage sacré*, par Soldi.

(3) Papus, *Traité de magie pratique*.

L'alphabet primordial doit être simple. Il était la forme qui devait se manifester sous l'énonciation de la parole. Or la parole proférée s'agrège à l'instar des corps solides dissous, suivant les lois d'une cristallographie propre mais offrant de l'analogie avec celle qui fait loi aux corps solides.

Voyons ce qui pourra se passer : l'Éexistence sera révélée par un point brillant (lumière blanche ou lumière jaune, la plus brillante couleur suivant le cas). C'est l'affirmation, le « je suis », c'est brillant, donc c'est visible.

Les sons obscurs existent, mais notre oreille ne peut les percevoir ; il peut y voir des existences obscures non manifestées, mais nous ne saurions les voir, nous les sentons, c'est tout : il en est ainsi de la Divinité, à moins que nous ne la contemplions dans la Nature manifestée.

(A suivre.)

Commission d'Études psychologiques

A dater du 15 juin 1901, une commission spéciale sera créée à Paris, au moyen des membres choisis dans les centres suivants :

École hermétique ;
Société des Conférences spiritualistes ;
Ordre martiniste ;
Société alchimique de France.

A ces membres, pourront être adjoints des chercheurs indépendants, connus par leurs travaux originaux.

Cette commission permanente, qui n'admettra dans son sein ni profanes, ni curieux, et qui n'aura pas à s'occuper de cotisations, ni d'aucune question d'argent, aura pour but d'étudier les sujets et les médiums *auxquels des certificats d'expériences* seront délivrés. Elle agira par les forces psychiques, comme les laboratoires d'essais agissent par les forces physiques. Nous publierons bientôt la composition et l'organisation de cette commission permanente, ainsi que son programme.

L'ARITHMO-INTUITION

Nous sommes heureux de donner aux lecteurs de *l'Intuition* la primeur d'une étude qui intéressera demain les nombreuses sociétés de psycho-physiologie éparses un peu partout.

Il s'agit des facultés curieuses d'un expérimentateur M. Broussaÿ, qui reçoit à son domicile, 105, boulevard Magenta, Paris, les personnes que ces études intéressent.

Par l'emploi de l'arithmointuition, M. Broussay répond, d'une manière aussi étrange que précise, à des questions posées par écrit. Il répond entre dix questions à celle qui, seule, vous intéresse spécialement.

Après une première série d'expériences, nous allons donner le résultat de nos recherches qui sont encore incomplètes au point de vue strictement scientifique.

Mais décrivons d'abord en détail le procédé employé.

Vous écrivez sur de petits carrés de papier un certain nombre de questions, quatre par exemple (vous pouvez en écrire dix, si vous voulez).

Sans regarder les questions écrites, vous numérotez au verso les quatre carrés de papier de 1 à 4.

Ensuite vous choisissez, parmi les quatre questions, celle qui vous intéresse particulièrement. Vous regardez le numéro de cette question inscrit au verso. — Supposons que votre question porte le n° 3.

Vous ouvrez un cahier de chiffres composé par le médium et contenant dix ou quinze pages de chacune trente-six nombres. Au haut de chaque page, il y a un chiffre de 1 à 15. — Vous ouvrez ce cahier à la page indiquée par le numéro de votre question. Dans le cas qui nous intéresse, notre question porte le n° 3. Nous ouvrons donc le cahier à la page 3.

Dans cette page, vous choisissez au hasard un nombre parmi les trente-six indiqués et vous écrivez ce nombre sur un carré de papier que vous placez sous les yeux du médium.

En même temps le médium se concentre et prend dans sa main vos questions, mais du côté des nombres. Il vous passe les quatre questions que vous lisez à haute voix, sans faire de différence entre la question qui vous intéresse et les autres.

C'est alors que le médium écrit la réponse. Il écrit soit en turc, soit en arménien, soit en grec, quelquefois en français et il vous lit la traduction que vous transcrivez et qui répond à la question posée en rappelant le plus souvent les termes de la demande, de manière qu'il ne peut y avoir aucun doute.

Tels sont les faits, voyons la critique.

CRITIQUE DU PHÉNOMÈNE

En résumé, le procédé consiste à retrouver la question d'après un chiffre découvert sur un cahier fourni par le médium.

Cela rappelle assez les pratiques des *Oracles des Sibilles* et autres livres du même genre pour ne pas penser à la prestidigitation. Ce sont ces premières objections que nous nous sommes efforcés de résoudre.

Après avoir constaté, dans une série de quatre-vingts questions environ et diverses séances, la concordance des réponses à chaque question, nous avons fait varier les facteurs du problème. Nous allons résumer les observations favorables au médium et celles qui demandent encore un éclaircissement.

EN FAVEUR DU MÉDIUM

Nous avons fait poser et lire les questions en russe, langue que le médium ignore, et la réponse a été satisfaisante et claire.

De plus, dans les réponses des initiales de noms propres, absolument impossibles à connaître par le médium, ont été données. Ce qui porterait le problème sur le terrain de la suggestion mentale, mais le sortirait du domaine de la prestidigitation, ce qui est seul important dans ce cas.

Ensuite, nous avons numéroté les questions non plus avec des chiffres connus, mais avec des caractères secrets, et la réponse a été satisfaisante huit fois sur dix.

Enfin le médium nous a prié de compliquer un nombre par l'adjonction d'une série d'autres choisis par nous au hasard dans une table et l'expérience a réussi.

CÔTÉ A ÉCLAIRCIR

Il est évident que les rapports entre la question et les chiffres du cahier fourni par le médium sont très étroits.

En effet, deux fois sur dix, lors de l'emploi des caractères secrets, le médium a répondu à une question pour une autre, ce qui ne lui arrive jamais en marche normale.

Il faudrait donc refaire une étude attentive des chiffres du cahier et changer les numéros des pages pour éliminer tout à fait ce facteur et nous n'avons pas encore pu, dans les expériences de début, aborder ces recherches.

CONCLUSION

En résumé, nous avons constaté la réussite certaine dans quatre-vingts essais sur quatre-vingt-deux, même quand les conditions de l'expérience ont été variées à notre choix.

Il semble exister un rapport étroit entre le nombre de ces questions et les numéros des pages du cahier ; mais les faits nous semblent dignes du plus haut intérêt.

Sans donner au demandeur les faits de clairvoyance étranges qu'on trouve dans l'exercice des facultés de M^{me} Lay Fonvielle, ces expériences présentent un caractère scientifique capable d'intéresser beaucoup les mathématiciens.

Il nous reste à étudier ce médium au point de vue de son tempérament, de sa formule biométrique et de ses autres facultés, ce que nous ferons par la suite.

En terminant, remercions M. Broussay de la bonne grâce et de l'amabilité avec lesquelles il s'est prêté à nos investigations souvent ennuyeuses, et souhaitons-lui bonne chance et grand succès.

PAPUS.

Étude biométrique de M. Broussay

Le D^r Baraduc a bien voulu examiner le médium au point de vue de sa formule biométrique, en compagnie du D^r Rozier.

Voici les résultats obtenus :

M. BROUSSAY, 7 MAI 1901

Avant les questions.

G. attraction 30° (cette déviation se maintient longtemps après que les mains ont été retirées).

D. répulsion 30° (quand les mains sont retirées, l'aiguille revient en arrière, dépasse le zéro et va se fixer à attraction 20°).

Gauche : fixité dans la façon dont les forces vont à lui
Formule involutive chez un médium actif.

Droite : oscillation, passage de répulsion 30 à attraction 20 = 30 de force psychique personnelle : logique, conscience, jugement et véracité. 30 d'activité physique.

— 30 + 20 = 50 force d'initiative, prémonition, voyance.

Quand il est lui-même, son chiffre est 60 : idéal, esthétisme, indépendance, sentiment artistique. Bonheur dans la liberté, l'esthétisme et l'indépendance.

Sous l'influence de la force qui le pénètre, 110 (— 30 + 20 + 60), yoga, il est dans le premier plan de yoga, vie unitive dans une bonne nature.

Pendant les questions : rien.

Après les questions.

D. attraction 5° puis, après le retrait des mains, attractions 25°.

G. attraction 25°, ne se prolonge pas : l'aiguille revient vite à son point de départ, après le retrait des mains.

50° = initiation, avec une dépondération nerveuse, psychique et physique.

Collection de l'Initiation

Nous possédons encore quelques collections de l'Initiation depuis 1895 que nous pouvons céder à nos lecteurs à des conditions exceptionnelles. Prière de s'adresser à notre administration, 4, rue de Savoie.

L'HOMME DE DÉSIR

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que la réédition de *l'Homme de Désir*, de Louis-Claude de Saint-Martin, est terminée. Le volume va paraître dans quelques jours. Il a été tiré à très petit nombre. Il coûtera *sept francs* pour les acheteurs ordinaires et *cing francs* seulement pour les abonnés de *l'Initiation* et ceux de *l'Hyperchimie*. On le trouvera, 4, rue de Savoie. Nos lecteurs sont priés de s'inscrire sans retard.

Bibliographie

L'Échelle d'Amour, roman historique et d'aventures,
par PAUL REDONNEL.

Paul Redonnel publie en ce moment dans la revue jeune *les Partisans* une étude du Portugal en 1567, dont il sied de dire quelques mots.

Paul Redonnel est, à mon sens, un remarquable exemple de l'intuition et l'instruction ésotérique que peut découvrir une âme enthousiaste de poésie et comme vibrante de chaque ondulation du grand courant de l'existence. Curieusement sensitif, cet esprit se tend, telles les harpes éoliennes, à toutes les harmonies intérieures, à ces vibrations que si absurdement les gens à courte vue séparèrent en deux classes, et, ne pouvant les percevoir dans leur étendue, différencièrent en l'objectif et le subjectif. Cette rare faculté, dont le regretté génie Stéphane Mallarmé fut à si haut point possesseur, est à mon sens une des marques les plus certaines des œuvres de Redonnel. Et l'on ne saurait assez louer cet écrivain d'avoir, en dépit des calomnies de ceux qui ne comprennent point, osé dire non seulement ce qu'il pensait, mais comme il

pensait. Il n'y a point de solitude dans la vie, la nature vit en l'homme, et l'homme vit dans la nature, nulle pensée, nul acte, ni joie, ni peine, n'existent qui nous soient absolument et uniquement propres. Le sujet et l'objet ne sont point séparés mais intimement liés ; dirais-je que le pôle positif et le pôle négatif d'une pile sont divisés et séparables l'un de l'autre. Ceci il faut le connaître pour comprendre le premier mot de l'énigme vitale, du moins dans la faible partie permise à notre sens. Et c'est de là que proviennent en les écrits de Redonnel d'étonnantes notations ésotériques.

Je ne veux point faire une analyse de ce roman, me réservant pour le jour où sa parution sera complète. Non plus je ne parlerai de cette écriture chaude, comme le soleil portugais. Je citerai seulement les curieuses trouvailles qui ont permis à l'auteur de constituer une scène magique de très haut intérêt. Les dix-sept serments magiques prennent sous cette plume vibrante une ampleur et une majesté je dirais évocatrice. Cette visite à la magicienne est fort remarquable et je me propose d'y revenir quelque jour en une étude plus suivie. L'état d'inachèvement où se trouve le roman ne permet malheureusement point de plus longs développements. J'aurai une joie sincère à y consacrer une critique plus longue, le jour, je souhaite prochain, de son apparition en volume.

R. SAINTE-MARIE.

Des Grâces d'oraison, traité de théologie mystique, par le R. P. YAUG POULAIN. — Paris, Retaux, 82, rue Bonaparte, 1901, in-12.

Le savant théologien a consacré quarante années de sa vie à étudier la mystique, non seulement dans les livres, mais en étudiant les très rares personnes qui arrivent à des états exceptionnels. Après ces quarante années, il aurait pu écrire un traité dogmatique in-folio : sa modestie lui a inspiré de publier un volume in-12 purement pratique, donnant des descriptions claires, avec des règles de conduite bien nettes. Il souhaite avec raison que d'autres travaillent à accumuler des faits, parce que la mystique est une science d'observation.

Le plan de cet ouvrage est parfaitement régulier. Il parle des quatre degrés d'oraison, de l'union mystique et de ses caractères, et étudie à part chaque degré d'union mystique.

Quant aux révélations et aux visions dont le vulgaire des lecteurs fait tant de cas, le P. Poulain expose comment le plomb peut s'y mêler à l'or, et donne les caractères qui permettent de distinguer les vraies des fausses.

Chaque chapitre est suivi de citations très bien choisies; et le livre se termine par une bibliographie des plus savantes. L'ouvrage est de tout premier ordre, pour la profondeur des connaissances, la sûreté de la doctrine, le talent d'exposition, l'élégance et la précision du style. Nous recommandons sa lecture à quiconque étudie la mystique ou est entraîné dans les voies de la mysticité.

L'ouvrage, purement catholique, peut plaire aux mystiques de toutes les écoles. Il renferme, malgré son dogmatisme sévère, des pages admirables sur l'identification de l'âme avec Dieu dans l'amour (p. 82-83), sur la différence entre le vrai mysticisme et le quietisme (p. 112), sur la vue de Dieu (p. 106).

Au sujet de la lévitation, l'auteur pourra se reporter au livre de M. de Rochas et à *l'Initiation* d'avril 1901 (*Au pays des Esprits*) : il verra que l'explication naturaliste ne prétend pas mettre en jeu l'électricité, mais le fluide astral (p. 159).

Le savant auteur ne cite jamais les œuvres des théosophes et des occultistes contemporains. Il rejette en bloc toutes les prophéties ayant un caractère politique : c'est plus commode que d'en vérifier l'authenticité. Pourtant, si la Providence prépare une fusion des Églises chrétiennes et la paix du Saint-Esprit, il lui faut l'annoncer. En dehors de ces critiques, nous ne pouvons que louer l'esprit de l'ouvrage et la charité dont l'auteur est animé.

G.

Aux Lecteurs de la « Chine Nouvelle »

Nous adresserons à nos lecteurs, comme numéros spéciaux, les livraisons du *Siège de Péking*. La préparation

de cette œuvre importante nous a pris quelque temps surtout pour la confection de plus de cent clichés et l'ornement. Nos lecteurs nous sauront gré de nos sacrifices et nous pardonneront notre retard, nous en sommes sûrs : qu'ils conservent donc précieusement les livraisons sur papier couche qui vont leur arriver successivement sans préjudice des numéros ordinaires.

Le *Siège de Péking* aura environ 300 pages et formera un tout complet. On peut, dès maintenant, souscrire l'ouvrage.

L'ADMINISTRATION



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lore

L'HYPERCHIMIE

Rosa Alchemica

REVUE MENSUELLE D'ALCHIMIE, D'HERMÉTISME
ET DE MÉDECINE SPAGYRIQUE

Organe de la SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE

DIRECTEUR :

RÉDACTEUR EN CHEF :

F. JOLLIVET-CASTELOT

SÉDIR

Docteur en Hermétisme et en Kabbale

Docteur en Kabbale

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **JULES DELASSUS**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS : 1^o F. Ch. Barlet ; Jacques Brieu ; Clavenad ; Jules Delassus ; Stanislas de Guaïta + ; Guymiot ; D^r Marc Haven ; F. Jollivet-Castelot ; D^r Papus ; D^r F. Rozier ; Sédir ; Sisera ; Verveine I. — 2^o Amo ; D^r Baraduc ; Serge Basset ; Pierre Bornia ; M. Decrespe + ; D^r Delézinier ; A. Deneus ; H. Désormeaux ; H. Durville ; André Dubosc ; D^r S^t H. Emmens ; Louis Esquieu ; D^r H. Favre ; D^r Fugairon ; D^r T. Krauss ; Auguste Strindberg ; M^{me} de Thèbes ; Th. Tiffereau ; D^r Thorion ; Georges Vitoux.

Le Numéro : **30 Centimes**

ABONNEMENTS

DIRECTION ET RÉDACTION

ABONNEMENTS

FRANCE

19, Rue Saint-Jean, Douai (Nord)

UNION POSTALE

Un an 4 francs

ADMINISTRATION

Un an 5 francs

Six mois 2 fr. 50

4, Rue de Savoie, Paris

Six mois 3 —

BIBLIOTHÈQUE A VENDRE

On désire céder, en totalité ou en détail, une belle bibliothèque d'ouvrages sur les **Sciences occultes** : Hermétisme, Magisme, Magnétisme, Spiritisme, Théosophie, Cabale, Sorcellerie, Mysticisme, etc.

Cette bibliothèque très importante renferme, en beaux exemplaires, presque tous les ouvrages traitant des sciences ci-dessus. Elle renferme au complet, et en plusieurs exemplaires pour certains ouvrages, les œuvres de Saint-Martin, de Bohme, de Papus, de Stanislas de Guaïta, d'Eliphas Lévi, de Fabre d'Olivet, etc., etc.

Le catalogue manuscrit pourra être communiqué aux amateurs sérieux qui en feront la demande.

S'adresser à **M. J. Barbarin, à Branges** (Saône-et-Loire).

ÉDITIONS DE L'INITIATION

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec
préface du D^r MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson,
35 pages. 1 franc

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ LES

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages 1 fr. 50

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le *Brahmanda* ou *Univers Intégral*, 64 pages, 1 fr.

FRANC-MAÇONNERIE ET SCIENCES OCCULTES

A Vendre

IMPORTANTE BIBLIOTHÈQUE sur la Franc-Maçonnerie et les Sciences Occultes, composée d'ouvrages rares, par les auteurs les plus célèbres des XVIII^e et XIX^e siècles.

Écrire à M. ROSEN, 9, rue Chappe, Paris
pour recevoir renseignements et catalogue

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque nous signalons les ouvrages suivants :

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets*. — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux*. — ALBERT MODERNE : *Nombreux Secrets* — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm*. — J. BELLOT : *Œuvre*. — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F. : M. :* — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais*. — DES ÉTANGS : *Archives et Œuvres maçonniques*. — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers*. — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques*. — JOUAUST : *Histoire du G. : O. : , Histoire de la F. : M. : en France*. — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F. : M. : , le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, Physique occulte*. — MARCONIS : *Le Rameau d'or d'Eleusis*. — NAUDET : *Ouvrages sur la magie*. — PORTA : *Magiæ naturalis*. — RAGON : *Œuvres complètes sur la F. : M. :* — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la magie, Lettres réponses*. — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité, Tableau naturel, etc.* — SYBILLINA : *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica*. — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante*. — LOUIS LUCAS : *la Chimie Nouvelle, la Médecine nouvelle, etc.* — *Divers ouvrages sur le Magnétisme et le Spiritisme.*

Le "CHAPIROGRAPHE"

est le dernier perfectionnement des appareils multiplicateurs, le seul qui donne des copies d'écritures, de dessins, etc., sans encre d'imprimerie. Pas de presse, pas de lavage, **150 copies en 15 minutes.**

L'appareil complet, format 22×34 **28 francs**

Adopté par toutes les grandes administrations, Marine, Colonies, Guerre, Chemins de fer, Ecoles, Mairies, Officiers ministériels, Ingénieurs, Commerçants, Industriels, etc.



La "GRAPHIC"

est la machine à écrire la plus nouvelle et la moins chère. 15 minutes suffisent pour la connaître. Sa solidité exceptionnelle résulte de sa simplicité. On peut copier et multiplier avec le Chapirographe. **92 francs**



Détacher le bulletin suivant et l'envoyer à

The CHAPIROGRAPH C^o, HALLEY, Directeur

PARIS, 9, Place de la Bourse, 9, PARIS

Prière de nous envoyer à l'essai pendant 5 jours :

1 "Chapirographe" N^o 2, à 28 francs.

1 Machine à écrire "Graphic" à 92 francs.

(Barrez l'appareil qui ne vous intéresse pas)

Dans le cas où votre envoi ne nous conviendrait pas, nous vous le retournerons franco et sans rétribution.

Adresse

Profession

Signature

Prière d'apposer le cachet de la Maison.

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C^o, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I U O. ✕

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

51^{me} VOLUME. — 14^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 9 (Juin 1901)

PARTIE INITIATIQUE

- La vie de Claude de Saint-Martin*. Papus.
(p. 193 à 204)
- L'Éternité*. Zhora.
(p. 205 à 210)

PARTIE PHILOSOPHIQUE

- Occultisme historique*. Jean Tolbiac.
(p. 211 à 247)
- L'ancienne Maçonnerie et le chevalier Ramsay*. . . John Yarker.
(p. 247 à 255)
- Au pays des Esprits (suite)*. X.
(p. 256 à 275)

Mesure du temps chez les Indous. — Tableau des signatures planétaires en art. — Ordre martiniste. — École hermétique. — La commémoration d'Eliphas Lévi. — Société des conférences spiritualistes. — *L'Echo du Merveilleux* et la cartomancie. — Les tendances religieuses de la jeunesse contemporaine. — Bibliographie. — Nombres et dates fatidiques.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 4, rue de Savoie, PARIS

(DE 2 A 5 HEURES)

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S. I. N. — GUYMIOT. — MARC HAVEN,
I. N. — JULIEN LEJAY, S. I. N. — EMILE MICHELET, S. I.
(G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.) MOGD, S. I.
PAPUS, S. I. N. — SÉDIR, S. I. N. — SELVA, S. I.
(G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. —
D^r BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F. BERTRAND 30^e. —
BLITZ. — BOJANOV. — BORNIA PIÉTRO. — J. BRICAUD. — JACQUES
BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED
LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE
DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. —
D^r FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-
CASTELOT. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. —
LECOMTE. — NAPOLEÓN NEY. — G^{lo} C. NOEL. — HORACE PELLETIER
— G. POIREL. — QUESTOR VITE. — RAYMOND. — D^r ROZIER. —
L. SATURNINUS. — D^r SOURBECK. — THOMASSIN. — TIDIANEUQ. —
G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOU-
DEAU. — MANOEL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL
DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CA-
TULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE
SIVRY.

4°

POESIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN
DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH GROLLEAU
— MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. —
DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 Juin 1907

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

87, boulevard Montmorency,

TÉLÉPHONE — 890-50

PARIS-AUTEUIL

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR ADJOINT : Lucien MAUGHEL

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS

PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO

4, Rue de Savoie

(DE 2 A 5 HEURES)

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est l'organe officiel des centres suivants :

Groupe Esotérique. — Ordre martiniste. — Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques. — Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. — Union Idéaliste Universelle. — F. T. L. (section française).

GRUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse. (Reçoit le mardi de 5 à 7 heures).

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE + CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LA VIE DE CLAUDE DE SAINT-MARTIN

(2^e partie, 1776-1790)

C'est le 12 juillet 1776 que Saint-Martin arrive à Toulouse. Il faillit s'y marier, si l'on en croit son *Portrait historique* (303) cité par Matter.

« J'ai joui, à Toulouse, de la société d'une très aimable famille, les Dubourg, et j'ai eu occasion d'y voir MM. Villenouvet, Rochemontès, Quellus, Labadens, Mazade, homme de beaucoup d'esprit. Les charmantes promenades de Rochemontès me resteront longtemps dans la mémoire. La situation est magnifique. J'ai été frappé de la bonté des âmes pures que j'ai rencontrées dans la délicieuse famille Dubourg. Il y a été question de quelques velléités de mariage pour moi, premièrement avec l'aînée Dubourg et ensuite avec une Anglaise nommée M^{lle} Rian. Mais tous ces projets se sont évanouis, comme tous ceux qui n'ont tenu qu'aux choses de ce bas monde. Car mille expériences m'ont appris qu'en vain le sort tenterait de me lier à lui et que je n'étais né que pour

une seule chose. Heureux, heureux si les circonstances n'eussent pas laissé si souvent ma faiblesse à elle-même et ne m'eussent pas exposé par là à descendre au lieu de monter comme je n'aurais dû cesser de le faire. »

Pourquoi cela est-il daté 1778, alors que les faits se passent deux ans plus tôt ? N'a-t-on pas confondu la date du fait avec celle de sa relation ? C'est ce qui doit être probable, car nous relèverons plusieurs erreurs de ce genre dans les « Portraits ».

Le séjour à Toulouse n'a pas dû être très long. Mais rien ne nous permet de l'apprécier, car la lettre suivante est datée de Paris, 23 mars 1777. Nous y trouvons quelques indications, sur les relations parisiennes du jeune Philosophe qui a maintenant trente-quatre ans.

C'est ainsi que nous apprenons que M^{me} de La Croix (la dame de haute importance précédemment indiquée) a reçu une réponse de Caignet, le successeur de Martinès à la tête de l'Ordre.

On ne doit recevoir de femmes dans l'Ordre qu'après examen sévère de leurs facultés supra-humaines et autorisation directe des Guides invisibles. Il faut attendre pour recevoir M. de Brancas ainsi que l'abbé de Crillon.

VERSAILLES ET PARIS

Saint-Martin fréquente beaucoup chez le prince de Luzignan, et il va fréquemment à Versailles ainsi qu'en témoigne sa lettre du 1^{er} avril 1778. Nous

apprenons aussi, dans cette lettre, les relations des Martinistes avec Savalette de Langes qui s'occupait tant des conférences et des réunions maç. à cette époque.

A Versailles, Saint-Martin a vu plusieurs frères de l'Ordre : MM. Roger, Boisroger, Mallet, Jance (ou Gence se demande M. Matter), Moret, mais la plupart, dit-il, avaient été initiés pour les formes.

Les lettres vont maintenant se faire rares et apparaîtront seulement une fois par an ou peu s'en faut. Après celle du 24 août 1778 signalant l'arrivée d'un paquet de documents envoyé d'Amérique, nous n'en trouvons plus une que le 28 mars 1779. Nous y apprenons la mort du successeur de Martinès à la tête de l'Ordre, le P. M^{tro} Caignet de Lester. On ne sait qui il a nommé pour lui succéder.

Les membres les plus actifs de l'Ordre sont à ce moment : Saint-Martin, poursuivant ses initiations individuelles, Willermoz continuant ses recherches poursuivies collectivement ; puis d'Hauterive, de Grainville et quelques autres. Savalette de Langes est à l'écart.

Le 18 décembre 1780, Saint-Martin prévient ses amis de Lyon de la curiosité de M^{mo} la maréchale de Noailles, qui, devinant en lui le Philosophe inconnu, est après lui *comme un furet*. Toutes les précautions doivent être prises pour la dérouter. Cette année il a été passer quelques jours chez le duc de Bouillon.

Le 8 mai 1781, nous apprenons la maladie du F. Tavannes, qui part pour Lyon accompagné de Court de Gébelin. Outre ce dernier, nous voyons

encore, cité dans cette lettre, Savalette de Langes dont il a déjà été question et Duchanteau, l'auteur d'un calendrier magique qui sera fort estimé plus tard par Éliphas Lévi.

Presque aussitôt suit une seconde lettre (18 mai 1781) annonçant, à mots couverts, l'apparition du second volume de Saint-Martin (le *Tableau naturel*) et nous faisant part d'une courte maladie de l'auteur.

Nous entendons parler de M. de Virieu et quelques notes concernant Court de Gébelin font pressentir qu'il a dû être initié aux grades inférieurs de la Société. D'Hauterive est parti de Toulouse pour Orléans.

La lettre du 7 juillet 1782 concerne des affaires de Willermoz pour lesquelles des fermiers généraux peuvent être utiles. Parmi les noms de ces derniers, nous remarquons celui de Delaage. Saint-Martin parle aussi de *Influenza* dans sa lettre.

Passons sur le 10 février 1783 pour nous arrêter à l'envoi du 10 mars de la même année. Cette lettre est un morceau sublime par l'élévation des pensées autant que par son caractère vraiment chrétien.

L'année suivante (1784, 3 février) nous apprenons une grosse nouvelle. Le Philosophe vient de prêter serment à la Société occulte fondée par Mesmer. C'est cette société qui forme le noyau d'où sortira plus tard la *Société de l'Harmonie*. C'est surtout avec Puységur, qui découvrit la lucidité somnambulique, que travailla Saint-Martin.

Le 29 décembre de la même année des détails complémentaires nous sont fournis. C'est ainsi que nous

connaissions le quartier qu'habite Saint-Martin (rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n° 72) ; la maison doit toujours exister.

Nous suivons aussi les recherches de notre auteur au sujet du magnétisme, car il raconte ce qu'il a vu à Buzancy, chez Puységur, où il a pu constater de nombreux cas de guérisons rapides.

Incidentement nous constatons que Saint-Martin s'est rendu à la loge la Bienfaisance. Nous apprenons aussi qu'il n'assistera pas aux séances du convent réuni par Savalette de Langes. Enfin remarquons ce jugement sur Cagliostro : « Je regarde cet homme comme le tourment de la vérité. »

Ici se termine le grand séjour de Saint-Martin à Paris. Il y a quarante-deux ans. Les événements qui surviennent à Lyon vont avoir une grande influence sur son esprit.

WILLERMOZ RÉUSSIT ENFIN SES OPÉRATIONS A LYON

Voyage de Saint-Martin auprès de lui.

Le 26 avril 1785, nous devinons que Willermoz et ses amis viennent d'obtenir un grand succès dans leurs opérations théurgiques. L'Agent ou Philosophe inconnu que Saint-Martin avait probablement connu dans l'école de Martines vient de se manifester à Lyon. Lorsque nous publierons, si Dieu le permet, notre étude sur Willermoz, on verra que cette manifestation était d'une grande importance puisque l'agent matérialisé dicta près de cent cahiers d'enseignement

et qu'il vint lui-même en brûler plus tard une partie. Nous possédons, dans nos archives, presque tout ce qui a été sauvé.

C'est avec le plus pur esprit de charité et d'humilité que Saint-Martin félicite son ami de son succès. Et il déclare avec la plus grande franchise que le nom qui signe ses livres est d'origine invisible et ne lui appartient pas à lui-même. « Les torts que j'ai eus de me laisser connaître ne me paraissent pas comparables à ceux d'avoir écrit. *Ces derniers offensaient la chose même, en me meltant à sa place sans son ordre.* »

L'Ordre viendra bientôt et lèvera bien des scrupules. Notons l'annonce de l'envoi d'un ouvrage de Puységur et des nouvelles de M. Tieman.

Un mois après, 13 mai 1785, on sent combien Saint-Martin brûle d'envie d'aller à Lyon. D'Hauterive est en Angleterre.

L'occasion se présente vite et, le 30 juin, Saint-Martin annonce son départ de Paris. Un détail à retenir : la Loge Lyonnaise se réunit *aux Brotteaux*. C'est là que Saint-Martin, déjà Rose-Croix Martinésiste, est inscrit officiellement sur les registres maç., ainsi qu'on le verra plus loin. Il est reçu le lundi 4 juillet à cinq heures, nous apprend une note de la main de Willermoz. Signalons aussi les livres que Saint-Martin emporte pour charmer les loisirs du voyage : Une bible hébraïque et un dictionnaire pour en aider la traduction.

Le séjour à Lyon, partagé entre les études hermétiques et théurgiques dure du 30 juin 1785 au

1^{er} janvier 1786. A cette date le Philosophe part pour Paris avec Zinnowief.

Nous voyons nommer le marquis de Bory, M. de Saint-Didier, M. de Polomieu (qu'il appelle irrespectueusement la Grande Minette) ; le F. Barberin ; puis nous apprenons que, sur les récits, prudents cependant, de Saint-Martin, plusieurs frères, entre autres Savalette de Langes, veulent se rendre à Lyon.

Quelle prudence ne devait pas montrer Saint-Martin dans le récit des faits qu'il avait été appelé à voir aux Brotteaux et dans le choix des oreilles à qui il pouvait conter ces faits ! Dans le premier moment d'enthousiasme on se figure que le récit véridique des faits occultes, énoncé avec ardeur et conviction, va entraîner l'assentiment de l'auditeur. On expose les phénomènes avec toute la rigueur désirable, on parle, grisé par son propre consentement — puis vient le réveil.

L'auditeur n'est pas apte à s'élever si haut. Il se persuade aisément que l'imagination a dû être pour beaucoup dans ces faits qui déconcertent ses catégories mentales. Et loin d'être persuadé, il devient plus défiant et plus sceptique.

On a compromis le maître visible ou invisible, on a fait fausse route et il faut toute l'humilité de notre philosophe pour se jeter à genoux en reconnaissant ses fautes et en se rappelant la remarque pythagorienne qu'on a une seule bouche et deux oreilles.

Hélas ! que celui qui n'a pas péché jette la première pierre au philosophe ! Pour nous, nous savons combien l'expérience du silence lui fut dure, pour ne pas excuser de grand cœur le jeune maître.

VOYAGE A LONDRES

Un mois après, le 15 janvier 1787, il est à Londres, où il est arrivé le 10. après une mauvaise traversée pendant laquelle il a fait connaissance avec le mal de mer. Le but de son voyage? Apparemment de retrouver Tieman et Zinnowief qui sont à Londres aussi. D'Hauterive, rencontré par hasard, a été froid. Il ne veut pas regarder comme frères (Martinésistes) ceux qui appartiennent à la Maçonnerie.

Saint-Martin fit, à Londres, la connaissance du mystique Law et surtout de M. Belz, un voyant remarquable, dont notre philosophe décrit avec enthousiasme les facultés dans cette lettre.

D'autre part, M. Matter signale (pp. 132 et 299) les connaissances aristocratiques de Saint-Martin, parmi lesquelles nous remarquons le comte de Divonne, M. de Coislin, milord Beauchamps, puis le savant Herschell chez qui notre auteur a déjeuné avec M. de Lauzun, M. Dutens et M. Horseley.

Ce *Dutens* est le célèbre auteur des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes* qui ont demandé une érudition et des recherches considérables.

« Je demeurais, nous dit Saint-Martin, chez le prince Galitzin et Tieman qui eurent tant de bontés pour moi que j'en ai honte. »

Le prince Galitzin a-t-il été un des agents actifs de l'introduction du Martinisme (de Saint-Martin) en Russie? Je l'ignore. Mais ce qui est sûr, c'est que l'Ordre Martiniste prit une telle extension en Russie.

que le théâtre impérial, un peu, dit-on, par ordre de la Grande Catherine, mit une attaque des Martinistes en scène et qu'aujourd'hui encore on peut voir exposés à Moscou les bijoux et les cordons des Martinistes de cette époque.

Les noms russes cités par Saint-Martin sont les suivants (Matter, p. 136) : prince Galitzin, Kachelof, Markof, Zinnowief, Stavronski, Vorrontzoff, comte Rasonmoski.

Nos amis de Russie feront bien de rechercher dans ces familles les traces de l'action de notre maître. A l'encontre de M. Matter, je ne crois pas qu'il s'agisse là des disciples de Martines, mais bien de ceux de Saint-Martin.

Notre philosophe cite lui-même les noms de Doyen, Granville, Poisy, Millanois, Achat.

PARIS, AMBOISE, L'ITALIE

Le séjour de Londres, est bientôt terminé, car le 20 juillet 1787 nous retrouvons Saint-Martin à Paris arrivant de Bussang. Son père est paralysé et il part à Amboise. Les frères Giraud et Millanois sont encore cités dans cette lettre.

Bientôt Saint-Martin part pour l'Italie et il passe par Lyon en septembre 1787. Il fait le voyage d'Italie, nous dit M. Matter, avec le prince Galitzin. Notre philosophe dans sa lettre de Lyon parle surtout de M. Giraud et le reste se rapporte à des mots convenus au sujet de l'impression de ses ouvrages.

Le 23 octobre, il arrive à Rome et le lendemain il écrit pour raconter sa visite à Saint-Pierre et son admiration. Nous apprenons qu'il a passé par Sienne et par Florence sans s'arrêter dans cette dernière ville. A Sienne il a éprouvé quelques secousses de tremblement de terre et il a rencontré dans une auberge un ami de Willermoz, le comte Collovator.

On trouvera dans les livres de M. Matter (p. 141) la liste des relations mondaines en Italie. Elles ne nous intéressent guère pour l'étude que nous poursuivons que par les initiations que Saint-Martin aurait pu faire dans leurs rangs. Mais nous n'avons aucune lumière à ce sujet.

Le séjour en Italie dura à peu près quatre mois, et nous apprenons par la copie d'une lettre de Willermoz du 6 février 1788 qu'à cette date Saint-Martin revient vers Lyon.

Autre nouvelle, très importante, dans la même lettre : *l'Agent* a cessé ses apparitions et un sujet qui avait aidé les frères à faire quelques expériences de lucidité a aussi cessé ses services par suite de son mariage.

Or, d'après cette lettre, nous apprenons que Saint-Martin avait annoncé ce qui allait arriver deux ans et demi d'avance à certains frères à l'insu de Willermoz. De là les vifs reproches de ce dernier et la justification facile de Saint-Martin.

L'AGENT A LYON

Nous verrons en étudiant Willermoz que ce départ de *l'Agent* ne fut qu'éphémère, puisqu'il revint en 1790 et resta, mais c'est à vérifier, jusqu'à 1796. Je dis c'est à vérifier parce que Willermoz nous dit que dans les premiers mois de 1790 « je rendis à l'agent, « sur sa demande, plus de quatre-vingts cahiers qui « n'avaient pas été publiés et qu'il a détruits ».

RETOUR A PARIS

Le passage par Lyon a été rapide, car, le 20 avril, Saint-Martin est à Paris. Il annonce le résultat de négociations poursuivies par le F. de Virieu. Le philosophe se fait écrire rue Doyenné Saint-Louis du Louvre, n° 5. Nous savons aussi qu'il est en correspondance régulière avec Millanois, Grainville, Bory, Giraud; les frères de Lyon et la personne qu'il désigne par le nom énigmatique de *La Mère*.

Nous voyons aussi par cette lettre le zèle du frère Zinnovief pour la propagation de l'ordre, car ses amis viennent tous rendre visite à Saint-Martin.

Il cite aussi M^{me} de Wurtemberg, M^{me} la duchesse de Brissac, M^{me} de Gléon, M^{me} de Saint-Didier.

Il annonce son départ pour Amboise. Signalons aussi un petit voyage à Montbéliard chez la duchesse de Wurtemberg, cette même année.

Ici se termine une grande phase de la vie de Saint-

Martin. Il a juste quarante-cinq ans et il va se rendre pour la première fois à Strasbourg où il sera conduit jusqu'à l'Esprit de Boehme par les œuvres du célèbre théosophe allemand. Ses deux dernières lettres à Willermoz vont préparer la transition.

..

Saint-Martin est arrivé à Strasbourg le 6 juin 1788. Il reparle à mots couverts du vicomte qui a eu des accidents cérébraux graves et qui va mieux.

C'est sans doute pour rejoindre Tieman que Saint-Martin est allé à Strasbourg où il a vu les Turkheim, Mayer, Salzman. Il annonce l'arrivée à Lyon d'un jeune Américain du nom de Despallières.

Autre lettre le 16 décembre 1789 consacrée surtout à la question de savoir si Saint-Martin peut participer aux travaux de la Société des Initiés de Lyon sans être resté maçon.

Enfin dernière lettre de la série, le 4 juillet 1790, toujours datée de Strasbourg, mais annonçant un voyage en Touraine fait au printemps de la même année. C'est dans cette lettre que Saint-Martin demande à être définitivement rayé des registres maçonniques.

PAPUS.

L'Éternité

L'éternité est un seul *moment* qui dure toujours.

Ce qui est tout n'a pas besoin d'être divisé en parties. Si nous pouvions embrasser le tout de notre esprit, nous comprendrions alors pourquoi et comment Dieu exista toujours. S'il nous était donné de ne point séparer le néant de Dieu, et de savoir que tout est vraiment, réellement, *un tout* indivisible et sans temps, nous serions plus à même de comprendre l'éternité d'un être sans commencement et sans fin, et qui renferme en soi toutes les immensités présentes et futures.

On ne pourrait donner un exemple explicatif d'une éternité entière, nous ne pouvons encore qu'en concevoir des lambeaux séparés. Je voudrais en citer deux sous ce titre d'éternité : premièrement celui de *l'homme*, et ensuite celui de l'émanation d'une planète sous le souffle divin.

Laissons parler l'âme elle-même à laquelle il fut donné d'en concevoir quelque idée.

« Un jour qu'elle était enlevée en prière, je vis une Vierge, nous dit-elle, qui tenait un enfant resplendissant de lumière. Elle était assise sur un roc et soutenait d'une main l'enfant debout devant elle. L'enfant étendit ses deux petits bras et les agita dans l'espace

devant lui ; quatre bêtes aux têtes longues et recouvertes de peau lisse et grossière se rangèrent aussitôt devant lui. Je vis alors que, toutes, elles tendaient leurs mâchoires immenses et ouvertes afin de dévorer l'enfant.

« Comme j'eus peur, j'entendis une voix au dedans de moi qui disait : « Ce sont les moules de la Matière que l'Esprit veut racheter. » Et voici que des petits corps, moins lumineux que celui de l'enfant lui-même, commencèrent à se dégager de lui disparaissant tous par les bêtes du temps. Alors il en vint encore deux autres semblables aux quatre premières, mais plus petites : les temps derniers. Et elles en engloutirent beaucoup. J'entendis alors la voix qui disait : « Regarde ! » Et je vis à gauche descendre sur la Vierge un être immense tout de peau et de griffes de fer ; il était semblable à une gigantesque chauve-souris et voulait engloutir la Vierge qui soutenait l'enfant. Mais elle étendit la main et lui dit, désignant l'enfant : « Au nom de mon Fils, tu ne me toucheras pas. » Cela fit reculer le monstre, mais il ne s'éloigna point encore, car son temps n'était pas venu. Pendant ce temps-là les six bêtes étaient déjà si près de l'enfant de lumière que, non contentes des autres corps, elles léchaient ses membres et tâchaient de lui porter atteinte et de le dévorer. La Vierge les regarda et leur dit ensuite : « Au nom de mon Fils retirez-vous. » Et immédiatement elles commencèrent à vomir avec violence tous les petits corps qu'elles avaient engloutis. Je vis alors que la Vierge montait entraînant avec elle le monstre qui avait voulu l'attaquer. Des liens de lumière s'éten-

daient entre elle et son fils, de sorte que, quoique séparés, ils demeuraient ensemble. Lorsque la Vierge revint du haut de la lumière où elle avait été, le monstre ne paraissait plus, tellement il était devenu petit à côté d'elle, et le laissant aller, je l'entendis dire : « Il a été jeté au fond du gouffre et n'en reviendra plus, car des oiseaux de proie le dévorent. » Et je compris que c'était la mort, et que cet être désormais n'aurait plus de pouvoir.

« Comme je relevais les yeux, voici que tous les corps rejetés n'en formaient plus qu'un seul, qui gisait inerte aux pieds de l'enfant. L'homme était reconstitué et entendit ces paroles de la Vierge : « Viens et vis. » Mais, au lieu de se réjouir, je le vis qui s'asseyait par terre et pleurait, se couvrant la figure de ses mains. Cela m'étonnait bien qu'il fût si triste auprès de la Vierge et de celui qui fut son fils, et la voix de la Vierge retentit de nouveau à mes oreilles qui disait : « Homme, pourquoi pleures-tu ? » L'enfant se retourna vers sa mère et la regarda, tandis que l'homme répondait avec douleur : « Parce que je suis *de* Lui et me trouve « auprès de Lui, mais que je ne suis pas encore à Lui, « ni en Lui. »

« La Vierge étendit son bras et toucha de ses doigts le front de l'homme, et l'enfant tout en la regardant posa sa main au milieu de son bras étendu.

« J'étais tellement saisie de crainte à ce moment intraduisible pour la chair, que j'entendis à peine une voix qui me disait par sa présence : « Prends soin de « ton être, car il est difficile de voir ce que tu vois. »

« Un trône descendait des Cieux, et sur le trône Ce-

lui qui n'a pas d'âge, ni de commencement, ni de fin, qui est partout et qui est en Lui-même étant le père de l'Univers. Je vis la Vierge monter et se tenir à la droite du trône, tandis que l'enfant remonta au sein du Père Éternel. Il était au-dessus et au devant du Père, autour et en lui, sa figure était encore celle d'un petit enfant qu'enchâssait une étoile lumineuse. Et un ange de feu qui fut l'Esprit-Saint les couvrait tous.

Mon être s'ébranlait de tant de splendeur et je cherchai l'homme afin de le reconnaître ; je ne le vis point, il était devenu indistingible du tout ; je le sentais là, et cependant inséparable, comme enfermant en lui-même tout ce mystère.

Nul bruit ne rompit le silence de cette réintégration suprême.

Il nous est impossible d'en savoir davantage, mais ces images de la création, de la transfiguration lente et de la réintégration complète de l'homme peuvent cependant nous donner à penser.

Cette âme assista encore à un autre fragment de l'existence ou éternité, celui de la formation d'un monde, comme elle le dit elle-même, lorsque, vivant encore de ce silence sublime de la réintégration, elle vit un consolateur s'approcher d'elle et lui dire : « Voici, je vais te montrer ce que tu ne comprends pas, la vie d'un monde. » Elle le vit prendre un tout petit globe qui, ayant flotté vers eux, se plaça facilement dans la main de ce consolateur à face encore humaine. « Ceci est l'essence, l'esprit d'un monde qui va en émaner, regarde, lui dit-il. » Et l'âme vit une ombre plus grande que les cieux s'étendre au-dessus d'eux. Elle n'eut

point peur, car la voix du consolateur reprit : « De même que de ce peu d'esprit que je tiens dans ma main émane tout ce monde de transformations et de matière relative, de même tout l'univers émane de Dieu.

L'âme se prosterna à ces paroles, mais il lui dit : « Regarde plutôt la formation de ce monde qui n'est qu'une ombre, observe cette terre vierge qui va être peuplée. » Elle se redressa, mais dut couvrir ses yeux pour voir, tant il y avait de lumière éclatante. Elle vit apparaître dans le lointain cette planète qu'elle avait vu naître. Traversant d'abord les flots de la lumière orange, il s'imbiba du divin où se fixent toutes les teintes, et en resta lumineux. Puis il plongea dans un reflet qui parut vert à l'âme, et se couvrit de reptiles qui l'habitaient. Il repassa par la lumière et souffrit, car les reptiles qui étaient sur lui se détachaient de leur habitation et de leur centre qui était dans le vert.

Ensuite l'âme le vit entouré d'une atmosphère bleue, resplendissante de lumière et de beauté et toute la végétation qui l'habitait s'attacha à lui de ses racines, et l'aima. Toute végétation est à la Vierge, et la Vierge suivit le monde vers la lumière grise, au centre de laquelle les végétaux attachés à cette terre durent oublier leur pays natal. Alors le monde eut une secousse violente et s'engouffra dans le rouge, où l'homme et les bêtes mirent pied sur leur centre nouveau. Il trembla et pleura, il souffrit et se lamenta, car la lutte était désormais engendrée sur son plan. L'âme le vit voguer vers la lumière blanche où il s'ar-

rêta; le Fils divin devait mettre son sceau sur ce monde inauguré par la peine.

Puis la Vierge qui l'avait suivi, se pencha au-dessus de lui et il sortit de la première enceinte du Divin. Il partit comme part un navire pour une longue traversée, différant de lui d'une seule manière : il était entouré, enveloppé d'une quantité de fils télégraphiques ou sensitifs, qui répondaient au moindre mouvement se produisant sur cette terre. Aucun acte, pas le moindre soupir ne pouvait se produire sans ébranler ce tissu de fils lumineux, et la plus légère des secousses portait jusqu'en haut, jusque-là où la Vierge et son Fils se tenaient en écoutant.

Ces fils se déroulaient d'eux-mêmes étant composés d'esprits vivants, et à mesure que le monde s'éloignait, le nombre d'esprits qui le suivaient augmentait au passage, jusqu'à ce qu'enfin des chemins de lumière l'entourèrent complètement.

Et je ne pus m'empêcher de penser, en entendant parler cette âme, que, si nous sommes plus éloignés du bien que d'autres mondes, que si notre terre vogue aux confins mêmes de l'Immensité, les chemins de Lumière n'en sont que plus discrets, et que ceux qui écoutent n'en sont que plus attentifs au moindre appel.

ZHORA.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

OCCULTISME HISTORIQUE⁽¹⁾

ANCIEN ET MODERNE

Les Pères et les grands Aïeux de la Franc-Maçonnerie

ROSE-CROIX, GNOSTIQUES, TEMPLIERS

FRANCS-MAÇONS, CARBONARISTES ET MARTINISTES

SOMMAIRE

I

Rose-Croix et architectes continuateurs des traditions Gnostiques Pythagoriciennes.
Alliance des Rose-Croix et des Confréries maçonniques, pour former la Franc-Maçonnerie.
Occultisme et allégories de l'enseignement antique, fatidisme du nombre 13.

II

Connaissances réservées aux Initiés.
Les fêtes populaires. — L'attente d'un sauveur et les combats du cirque.
L'origine Brahmanique des Croyances chrétiennes. — Les apôtres jésuites déguisés en Brahmes.
La Gnose Brahmanique et les 7 principes constitutifs de l'être humain.

(1) Nous donnons les deux premiers chapitres d'une œuvre d'*occultisme historique*, fortement documentée et longuement mûrie, d'un de nos amis. En outre de ses mérites intrinsèques, elle présente à nos yeux, celui d'arriver à une heure très opportune.

Nous n'avons pas d'appréciation à en faire. — Nous laissons ce soin au lecteur.

CHAPITRE PREMIER

On sait que la Franc-Maçonnerie, — à qui la société moderne doit la liberté de conscience, mère de toutes les autres ; mais pour qui le célèbre tribunal du Saint-Office (qu'elle a privé de ses autodafés) garde son plus mauvais œil, — on sait, dis-je, que la Franc-Maçonnerie a eu pour pères, il y a deux siècles, les *Rose-Croix* unis aux architectes-maçons.

Mais ce qu'on sait très peu, c'est qu'elle a eu pour grands aïeux les *gnostiques pythagoriciens*, et que c'est à ces origines qu'elle a dû tous ses triomphes.

Lorsque, au Moyen Age, les frères *initiés de la Rose-Croix* prirent cette dénomination, eux seuls connaissaient la signification secrète de la croix. Eux seuls savaient que, bien des siècles avant Jésus-Christ, la croix + était l'insigne vénéré et l'attribut spécial des mages de Chaldée.

Quant aux frères architectes-maçons, leur corporation était la seule qui se fût maintenue puissante, au milieu des tourmentes sociales, des ténèbres et des horreurs qui marquèrent la fin de l'empire romain et l'implantation des peuples du Nord dans l'Europe centrale.

Cette grande Société, dont les règlements à Rome dataient de *Numa Pompilius*, au dire de *Tacite*, était restée en honneur et n'avait rien perdu de ses tradi-

tions. Témoin le *Môle d'Adrien* et les *Thermes de Dioclétien*; témoin le *Colisée* et la *Colonne Trajane* qui supporte aujourd'hui la statue de *saint Pierre*; témoin les basiliques de *Byzance* et de *Ravenne*, d'*Aix-la-Chapelle*, de *Cologne*, de *Strasbourg*.

Réunies en grandes confréries, ces sociétés d'architectes-maçons, très aimées des peuples, choyées des papes et des rois, avaient traversé le Moyen Age en triomphateurs, semant leurs monuments dans toutes les contrées, lorsque, au xvii^e siècle, les frères de la Rose-Croix vinrent les transformer en une confrérie nouvelle, internationale et universelle, la *Franc-Maçonnerie*.

Qu'étaient les frères de la Rose-Croix? Que signifiaient le vocable et cet emblème? C'est ce qui sera expliqué plus loin, chap. vii, à propos des emblèmes *gnostiques*, dont la tradition remontait au sacerdoce égyptien et au Brahmanisme.

Disons, en attendant, que, bien des siècles avant l'ère chrétienne, la croix + était pour les initiés l'emblème hiératique des deux grandes forces de la nature, la force active et la force passive, représentées l'une par la ligne verticale, l'autre par la ligne horizontale. Lorsque plus tard la croix eut été sanctifiée et rendue plus vénérable par le supplice immérité d'un homme juste et vertueux, elle devint tout naturellement l'emblème de la justice, de la fraternité et de la charité.

L'ordre secret de la *Rose-Croix*, fondé à la fin du xvi^e siècle par le chevalier *Christian de Rosencrans*, était une société s'occupant d'alchimie et de sciences

occultes, et qui s'était recrutée parmi d'autres sociétés gnostiques restées isolées.

Cet initié n'était pas un savant vulgaire. De retour dans son pays après avoir parcouru la *Turquie*, la *Palestine*, l'*Égypte*, l'*Arabie*, *Rosencrans* ne dévoila sa doctrine et ses secrets qu'à un petit nombre de frères et seulement sous le sceau de l'initiation.

La science secrète des Rose-Croix portait, d'après les documents les plus accrédités, sur quatre points principaux : — la transmutation des métaux ; — la fabrication des élixirs de longue vie ; — la claire vue des faits se passant dans un lieu éloigné et autres phénomènes occultes ; — enfin l'application de la Kabbale et de la science des nombres à la découverte des choses les plus cachées.

En 1614, cet ordre de la *Rose-Croix*, qui jusque-là était resté dans l'ombre avec un petit nombre d'initiés, apparaît au grand jour, ayant à sa tête le savant *Wurtembergeois Valentin Andréa*.

Les frères de la Rose-Croix, tous savants occultistes ou alchimistes, se propagèrent rapidement dans l'Europe centrale et rallièrent à eux tous les libres penseurs détachés des dogmes catholiques.

La secte compta au nombre de ses adeptes le célèbre *Élie Ashmole*, le premier initiateur de la Franc-Maçonnerie ; *Michel Mayer*, médecin de l'empereur Rodolphe ; *Guillaume Naudé*, secrétaire du cardinal Mazarin ; les Anglais *Robert Flud* et *Bacon de Verulam*, et bien d'autres encore parmi les alchimistes et les architectes de l'époque.

Le souvenir de l'ordre de la Rose-Croix a été perpé-

tué dans la Franc-Maçonnerie du *rit écossais*. Elle y figure au 18^e grade qui est, dit-on, un des plus importants.

*
*

Parallèlement à ces institutions existait depuis longtemps la confrérie architecturale des frères maçons, bâtisseurs de cathédrales et de beffrois, jouissant de grands privilèges octroyés par les papes et les rois.

De même que les adeptes des anciens temples, et plus tard ceux de la Gnose, avaient eu trois degrés d'initiation, de même cette primitive maçonnerie avait adopté trois ordres symboliques : *apprentis*, *compagnons* et *maîtres*.

Dès le iv^e siècle, elle unissait même par une triple chaîne de solidarité et des mots de passe secrets les corps de métiers artistiques : *sculpture*, peinture décorative, ornementation.

« C'est grâce à cette affiliation, dit Saint-Yves d'Alveydre, affiliation dont *Anthème de Thralle* et *Isidore de Millet* (deux architectes de la basilique de Sainte-Sophie) furent les rénovateurs, que les différents genres d'architecture de la chrétienté et de *l'Islam* doivent leur origine.

« Si les types variaient suivant les temps et les milieux, c'est que ces savants Pythagoriciens, qui les dessinaient, employaient la morphologie qualitative suivant une symbolique des nombres et de la forme *aujourd'hui perdue*.

« En 1648, pendant que se signait la paix de West-

phalie, *Ashmole* transformait, en Angleterre, l'ancienne association maçonnique, et instituait à proprement parler la franc-maçonnerie moderne, avec le but, cette fois, *de renouer et d'unir d'un bout à l'autre de la Terre* non pas des pierres, mais des hommes, et de réédifier non des temples, mais des institutions humaines.

« Le symbole d'Ashmole fut hébraïque quant aux hiérogammes, ternaire quant aux grades, ternaire quant au signe universel ainsi que dans l'emblème essentiel.

Or, c'est dans cet ordre social trinitaire que se trouve la loi d'alliance universelle que les Abrahamides, Moïse et les hermétistes, ont eu pour type ; la synarchie trinitaire à laquelle les nations modernes seront obligées de revenir pour assurer définitivement la paix sociale et internationale.

« C'est pour ce motif que toutes les affiliations savantes, depuis les débris de celle de *Rosencrans* jusqu'aux académies fondées par les deux *Van Helmont*, *Paracelse*, *Porta*, et les épaves des Templiers, s'empressèrent toutes de porter un ardent concours à l'œuvre d'*Ashmole* (1). »

Les collaborateurs furent nombreux.

En 1690, nous voyons surgir, en Allemagne, la Société kabbalistique des frères de l'Apocalypse, fondée par l'illuministe *Gabrino*, qui se faisait appeler prince du Septenaire ; — puis celle des frères initiés de l'Asie ; — et enfin celle des frères de *Saint-Joachim*,

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *La Mission des Juifs*.

toutes associations profondément religieuses quoique laïques.

L'association des constructeurs maçons, qui commençait à servir de lien commun à toutes ces sociétés, était admirablement choisie pour cet effet à cause de son ubiquité et de son caractère de neutralité au point de vue philosophique et religieux.

Du 1x^e au xiv^e siècle, les frères maçons avaient eu à leur tête des moines bénédictins qu'on appelait *Vénérables* parce qu'ils étaient religieux, et maîtres parce qu'ils enseignaient. Et plus tard ces dénominations se conservèrent, alors même que l'association ne compta plus que des laïques.

Pour conserver à la corporation les secrets du métier, l'admission d'un profane en qualité d'apprenti était revêtue d'une grande solennité. L'aspirant devait être libre et de bonnes mœurs, incapable de rompre la bonne harmonie et l'union qui faisaient le grand succès de la confrérie.

On exigeait de lui le serment sur la Bible de ne jamais révéler aucun des secrets de l'art à quiconque ne ferait preuve irrécusable d'avoir droit à les posséder.

Et, pour rendre possible cette preuve complète, on convint de certaines *lignes, mots et attouchements*, dialogues avec demandes et réponses différentes suivant les grades.

Une fois par mois, les compagnons de chaque atelier se réunissaient sous la présidence du maître assisté de deux contremaîtres ou surveillants, pour traiter des affaires d'intérêt commun.

Ces réunions se tenaient près du hangar ou loge, qui

renfermait les plans et les instruments de travail ; d'où l'expression consacrée : *tenir loge*.

Ces tenues de loge avaient lieu au point du jour avant de commencer le travail. — Une chaîne maintenue par des piquets et ne laissant qu'une étroite ouverture en marquait l'emplacement.

Le Vénérable maître qui présidait la réunion tournait le dos au soleil pour mieux voir et diriger les travaux. Il se trouvait donc placé à *l'orient*.

Le premier surveillant se plaçait à droite des colonnes d'entrée, et le second à gauche.

Quand le soleil se levait, il venait du côté même du *Vénérable maître*, et comme il était là pour enseigner, on appelait *lumière* l'enseignement des constructeurs qui recevaient la lumière dans la loge.

Lorsque la discussion portait sur des questions du ressort exclusif des compagnons, les apprentis se retiraient. Ce qui se passait était couvert d'obscurité pour eux. De là l'expression de couvrir la loge, qui signifiait le fait d'en sortir.

Telle fut l'organisation traditionnelle, qui fut religieusement conservée, et où chaque grade comportait une nouvelle initiation.

*
*
*

Ces initiations s'accompagnaient d'épreuves physiques, intellectuelles et morales. Elles étaient obligatoires aussi bien dans l'ancienne que dans la nouvelle *maçonnerie*.

Elles avaient existé dans l'ordre des *Rose-Croix* comme dans celui des *Templiers* et comme dans les

premières sociétés *gnostiques*. Nul n'était admis au premier grade sans passer par ces épreuves.

Ces initiations qui dans l'Inde datent de l'*empire de Ram* et de la formation du Brahmanisme, passèrent plus tard en *Égypte* et de là en *Grèce* et en *Italie*, et enfin dans les sociétés *gnostiques* du Bas-Empire et du Moyen Age. Les services qu'elles ont rendus contre le double absolutisme royal et clérical n'ont pas besoin de démonstration.

Les épreuves inhérentes à toute initiation ont beaucoup varié suivant les temps et les lieux. Leur importance était toujours en rapport avec le degré de sélection qu'on recherchait parmi les initiés et le but qu'on se proposait.

Dans l'ancienne *Égypte*, l'initiation était la clé de toutes les hautes fonctions politiques et administratives; aussi les épreuves y avaient-elles atteint un caractère d'élévation qui ne sera peut-être jamais surpassé.

D'après les documents historiques, les pompes honorifiques, hiératiques et civiques qui marquaient l'entrée des initiés dans la grande hiérarchie étaient d'une splendeur fabuleuse.

Il y avait encore une autre attraction non moins prestigieuse. C'était celle du livre des morts, livre sacré dont on n'acquerrait la connaissance que par l'initiation et dont la renommée fascinait tous les lettrés de l'époque (1).

Les épreuves demandaient une longue préparation

(1) Il en est fait mention dans de nombreux papiers trouvés dans les tombes égyptiennes.

physique et morale; le futur initié, avant de recevoir la grande lumière, devait passer par la mort léthargique et la résurrection. Il y avait aussi les épreuves morales; et celle par laquelle il devait prouver qu'en toute occasion il était capable de maîtriser ses sens et résister à toutes les séductions féminines n'était pas la moins redoutable (1).



Il y avait chez les peuples anciens, et particulièrement en Égypte, au point de vue de l'instruction et de la science, deux classes bien distinctes : d'abord celle des esclaves et des manouvriers, qu'on croyait utile de laisser le plus possible dans l'ignorance; ensuite celle des citoyens qui, seuls, pouvaient aspirer aux sciences supérieures. Celles-ci à *leur summum* n'étaient jamais divulguées que par initiation.

C'est en vue de cet occultisme qu'avaient été créées les écritures hiéroglyphiques, dont certaines n'étaient compréhensibles qu'aux membres du sacerdoce et aux grands initiés (2).

Nous verrons par la biographie de *Pythagore* comment les secrets de l'*Initiation égyptienne* sont parvenus jusqu'aux *Rose-Croix* par les philosophes gnostiques grecs, ses disciples et ses successeurs, et comment

(1) Édouard Schuré, *Les Grands Initiés*.

(2) Cette écriture mystérieuse était en usage dès l'antiquité la plus reculée, ainsi qu'en témoigne la *table d'Abydos* aujourd'hui au *British Museum* de Londres. C'est l'inscription généalogique des rois antérieurs à *Sésostris*; et la *cité d'Abydos*, jadis aussi monumentale que *Memphis* et *Thèbes*, était déjà redevenue une bourgade du temps de *Strabon*.

cette initiation comprenait tout à la fois un résumé et peut-être une synthèse des grandes notions traditionnelles de l'antiquité égyptienne, et celles bien plus remarquables du sacerdoce brahmanique.

Nous verrons comment les doctrines de Pythagore et de ses deux plus célèbres disciples, *Platon* et *Apollonius de Tyane*, avaient cours dans la haute société romaine à l'époque où eurent lieu les prédications de saint Paul et des premiers apôtres; comment les philosophes gnostiques et les *Épiscopes* chrétiens vécurent en bonne intelligence pendant 330 ans, et enfin nous verrons pourquoi et comment les gnostiques, quoique chrétiens, furent persécutés et brûlés vifs, et obligés de se réfugier en occulte, en formant des sociétés secrètes.

Comme bon nombre de notions et de revendications du gnosticisme chrétien étaient en concordance absolue et indestructible avec la raison et la conscience humaines, on les voit reparaître à toutes les époques du Moyen Age en dépit des persécutions et des autodafés du fanatisme clérical.

Elles ne cesseront même qu'au jour où la Curie romaine, rentrant dans l'esprit de l'Évangile, renoncera à son principe de lèse-humanité : *hors de l'Église pas de salut*; et, se soumettant au principe seul humanitaire de la liberté de conscience, n'ira plus mendier le secours du bras séculier et du *militarisme*.

* *

Malheureusement, au point de vue du développement intellectuel, comme au point de vue moral et

social, nos mœurs éducatrices actuelles sont l'inverse de ce qui se passait dans les sociétés antiques où la famille, avec son culte des ancêtres au foyer, avait des liens autrement cordiaux et respectueux que les nôtres.

Il est vrai que les croyances religieuses d'alors, qui étaient celles de la philosophie *néo-platonicienne*, étaient bien plus simples et plus compréhensibles que les nôtres. Malheureusement il y manquait l'esprit de charité qu'apporta le Christianisme.

Comment les ancêtres auraient-ils été l'objet d'un culte presque permanent de leurs petits-fils et arrière-petits-fils s'ils n'avaient pas cru à leur survivance invisible dans les régions de l'espace; croyance qui était générale chez l'élite de la société romaine et grecque à l'avènement du christianisme.

L'instruction et l'éducation des enfants étaient ordonnancées en conséquence, et c'est dans l'atmosphère familiale, sous les yeux de la mère, qu'était donnée l'instruction élémentaire (1).

« Après celles-ci, dit Ed. Schuré, des études plus complètes étaient le partage des adultes et l'œuvre des temples, et se nommaient les *petits mystères*.

« Ceux qui avaient acquis, au bout d'années quelquefois longues, les connaissances naturelles et humaines des *petits mystères*, prenaient le *titre de fils de la femme*, et possédaient certains pouvoirs sociaux tels que la thérapeutique dans toutes ses

(1) Ce ne sont pas les citoyens de l'Ecole stoïcienne qui auraient livré l'instruction de leurs garçons et l'éducation *secrète* de leurs filles à des hiérophantes quelconques, *Etrusques* ou *Romains*.

branches, la médiation auprès des gouvernements, la magistrature arbitrale.

« Les *grands mystères* complétaient cet enseignement par une tout autre hiérarchie de sciences et d'arts, dont la possession donnait à *l'initié* le titre de *fil des dieux*, ou de *fil de Dieu*, suivant que le temple était ou n'était pas métropolitain. Il obtenait en outre certains pouvoirs sacerdotaux ou royaux.

« L'Initiation antique, dit-il, reposait sur une conception de l'homme à la fois plus saine et plus élevée que la nôtre. Nous avons dissocié l'éducation du corps, de l'âme et de l'esprit. Nos sciences physiques et naturelles, très avancées en elles-mêmes, font abstraction du principe de l'âme et de sa diffusion dans l'univers.

« Notre religion ne satisfaisant pas au besoin de l'intelligence, notre médecine ne veut rien savoir ni de l'âme, ni de l'esprit.

« L'homme contemporain cherche le plaisir sans le bonheur, le bonheur sans la science, et la science sans la sagesse. L'antiquité n'admettait pas qu'on pût séparer ces choses.

« Dans tous les domaines elle tenait compte de la triple nature de l'homme. Au point de vue psychique, l'initiation était un entraînement graduel de tout l'être humain vers les sommets vertigineux de l'esprit d'où l'on peut dominer la vie.

« Pour atteindre la maîtrise, disaient les sages d'alors, l'homme a besoin d'une *refonte* totale de son être physique, moral et intellectuel. Or, cette refonte n'est possible que par l'exercice simultané de la

volonté, de l'instruction et du raisonnement. Par leur complète concordance, l'homme *peut développer ses facultés jusqu'à des limites incalculables.*

« Par une étude approfondie, par une application constante, l'homme peut se mettre en rapport croissant avec les forces occultes de l'univers. Par un effort prodigieux il peut atteindre à la perception spirituelle directe, s'ouvrir les routes de l'au-delà, et se rendre capable de s'y diriger. — Alors, seulement, il peut dire qu'il a vaincu le destin et conquis dès ici-bas la liberté divine. — Alors seulement, l'initié peut devenir *initiateur, prophète et théurge*, c'est-à-dire voyant et créateur d'âmes; car celui-là seul qui commande à lui-même peut commander aux autres. Celui-là seul qui est libre peut affranchir (1). »

..

Pour cacher leur science au vulgaire, les anciens initiés se servaient souvent de signes allégoriques conventionnels. C'est ainsi qu'ayant reconnu que dans les mouvements de la nature il existait deux forces distinctes, l'une active, l'autre passive (principe mâle et femelle, électricité positive et négative), cette notion était exprimée de la façon suivante :

Ils figuraient la force active par la ligne verticale |, et la force passive par la ligne horizontale —, de sorte que, dans la situation d'équilibre des deux forces, cette situation se traduisait par le signe + qui constituait la *croix des mages*.

(1) Edouard Schuré, *les Grands Initiés*.

L'inclinaison à droite ou à gauche de la ligne verticale indiquait la prédominance favorable ou défavorable du degré de résistance de la force passive.

Lorsque l'inclinaison de la verticale qui figurait la ligne de vie allait jusqu'à se confondre avec l'horizontale, c'était la fin de l'existence. C'était l'*entrée dans la mort, objet du 13^e arcane d'Apollonius*.

C'est pourquoi le nombre 13 a été toujours de temps immémorial un nombre fatidique, bien qu'en réalité nulle influence bonne ou mauvaise ne lui soit dévolue.

Il est à remarquer, et ceci est très important, que cette antique théorie de l'opposition harmonique des deux forces essentielles de la nature *correspond exactement* à nos notions expérimentales actuelles de la physique, concernant le *dualisme* de l'action *électro-magnétique*, dont les évolutions nous sustentent dans la vie.

Tant que la force inductive qui maintient notre organisme dans la verticale est suffisante, celui-ci reste en activité. — Dès qu'elle est insuffisante, c'est la position horizontale qui s'impose, c'est le tour impérieux du sommeil et du repos temporaire ou *définitif*.

Mais, d'après l'arcane d'Apollonius, la mort n'est que la condition du progrès. Siva est le grand régénérateur. Il ne détruit que pour refaire. Chaque renaissance est un rajeunissement.

La mort est le bain de Jouvence dépouillant le vieil homme de ses rides et de ses scories. — Les rides sont les préjugés, les superstitions, les erreurs, les préjugés de son temps, dont chaque génération s'imprègne

et qui se referment sur elle. — Les scories sont les troubles de notre conscience, les regrets de nos passions satisfaites ou déçues, tout le triste bilan de nos égoïsmes, de nos faiblesses, de nos hontes et de nos remords.

De tout cela l'oubli fait table rase, ouvrant à des horizons nouveaux nos sentiments et nos pensées; et, pour nous permettre d'avancer, nous allégeant du poids de nos fautes.

Mais, le sommet une fois atteint, tout s'éclaire, et la lumière qu'on a conquise éclaire le chemin parcouru.

« Dans l'état de conscience supérieure, déclare la doctrine, on peut contempler toutes les vies passées comme un immense panorama.

« Tout est tracé sur les pages lumineuses de l'*akasa*, lumière astrale; arrivé à la vue complète, on voit tout (1).

CHAPITRE II

Nous avons dit que les *Rose-Croix*, créateurs de la Franc-Maçonnerie, n'étaient autres que les continuateurs des traditions *gnostiques* inaugurées par *Pythagore*. Comme ces *gnostiques*, persécutés plus tard, formaient la grande phalange des lettrés à l'époque où

(1) Eugène Nus, *la Science secrète*, 1 petit vol. ; Chamuel, édit.

les *Apôtres* et *Saint Paul* répandirent l'*Évangelion*, c'est-à-dire la bonne nouvelle ; et comme, pendant plus de trois cents ans, chrétiens et gnostiques vécut en paix et en bonne harmonie, il n'est pas possible de s'occuper des uns sans parler des autres.

Pourquoi la *gnose chrétienne*, toujours survivante chez les *Protestants* et dans la généralité des loges de la Franc-Maçonnerie *universelle*, fut-elle vaincue au concile de *Nicée* par le cléricalisme en voie de formation ?

Quels bienfaits cette victoire a-t-elle apportés à la civilisation ?

C'est ce qui apparaîtra clairement au courant de cette étude.

A l'époque de la mort du *Christ* de Judée, la gnose pythagoricienne trônait maîtresse dans les écoles grecques et particulièrement à Alexandrie. Cette cité reconstruite depuis plus de trois cents ans n'avait pas été placée là par hasard.

C'est que l'Égypte, d'où la gnose était sortie, était toujours le grand foyer des connaissances humaines et un foyer particulièrement intéressant pour les initiés.

Cette initiation gnostique n'était pas de minime importance. En outre de la doctrine pythagoricienne, qui sera exposée plus loin, il y avait des secrets hiératiques spéciaux. Quels étaient-ils ?

« Quiconque, dit le Talmud, a été instruit de ces secrets et les garde dans un cœur pur, peut compter sur l'amour de Dieu et la faveur des hommes.

« Son nom inspire le respect, sa science ne craint pas l'oubli, et il se trouve l'héritier des deux mondes,

celui où nous nous trouvons maintenant et le monde à venir. »

Comment dit Louis Jacolliot au sujet de ce passage, pourrait-on connaître les secrets du monde à venir, si l'on ne recevait pas les communications de ceux qui l'habitent (1).

Voici d'autre part ce que nous dit Hérodote : « Le bonheur des initiés ne s'arrêtait pas à cette vie, il se continuait au delà de la mort. »

Et Pindare, au sujet des mêmes initiations, écrit ceci : « Heureux celui qui descend sous terre après avoir vu ces choses ; il connaît les fins de la vie, il connaît la loi divine. » Et son hymne à Demeter ajoute : « Le sort des initiés et ceux des profanes sont différents jusque dans la mort. »

Nous devons donc conclure, ajoute Jacolliot, que dans l'antiquité l'*initiation* ne fut pas la connaissance des grands ouvrages religieux de l'époque, Vedas, Zend-Avesta, Bible, etc., mais bien l'accession d'un petit nombre à une science occulte qui avait sa genèse, sa théosophie, sa philosophie et ses pratiques particulières dont la révélation était interdite au vulgaire.

∴

L'Égypte avec ses traditions hiératiques, ses documents hiéroglyphiques, ses vieux papyrus et ses monuments prestigieux, a exercé de tout temps une attraction énorme.

1) Louis Jacolliot, *le Spiritisme dans le monde*, p. 19.

De nos jours elle a été longtemps une énigme pour nos savants et nos chercheurs.

C'est que là se trouvaient deux ordres de tradition, en quelque sorte juxtaposés : la croyance *autochtone* et la croyance brahmanique importée par *Manou*. Or c'était la croyance autochtone, si énigmatique pour nous, qui était seule connue du public.

Voici comment elle avait pris naissance.

L'Égyptien, sous son ciel pur, voyant chaque jour son astre divin, disparu la veille à l'occident, reparaitre à l'orient, s'ingénia à trouver la clé de ce mystère.

Comme il ignorait la forme sphérique de la terre et son mouvement de rotation, il n'eut aucun soupçon de sa course autour du soleil telle que nous la comprenons.

D'après le témoignage de ses yeux, c'était la terre qui absorbait momentanément le *Dieu-Soleil*, d'où le mariage quotidien de la terre et du soleil.

Dans cette union, c'est la terre qui était sa mère, et le résultat était la naissance quotidienne et chaque jour nouvelle du même *Dieu-Soleil*.

De là des emblèmes et des formules longtemps incompréhensibles rencontrées en inscription de tous les côtés : — *Ra* est enfanté et non engendré ; — *Ammon* est le mari de sa mère ; — *Toth* se forme de lui-même sans être engendré ; — *Osiris* est le fils d'*Isis*, sa propre épouse ; d'où une notion d'infériorité pour la déesse, s'appliquant plus tard à la femme.

« Le père, nous dit Diodore, est l'unique auteur de la naissance de l'enfant, auquel la mère ne fait que donner la nourriture et la demeure. »

C'est de la même idée de la mort et de la résurrection solaire que procédait la ferme croyance de l'Égyptien en la résurrection.

L'homme, rentrant dans la terre comme le *Dieu-Soleil*, devait en ressortir comme lui sans autre changement. De là les soins particuliers à donner aux morts. De là leur embaumement.

Le jugement moral prévu par la conscience humaine se place naturellement dans les régions inférieures, et le chemin ne tarda pas à s'y peupler de personnalités diverses devenues indispensables. — Ainsi s'expliquent une multitude de cérémonies du cercle d'Osiris, ainsi que les formules du rit funéraire.

Quant à la théodicée brahmanique, apportée en Égypte par *Manou*, qui était celle des *quatre Vedas*, et du *Rig-Veda*, c'est-à-dire celle de la *trimourti*, elle n'était communiquée que par initiation.

Cette doctrine, quoique toute différente de la tradition égyptienne, ne la contredisait nullement; car voici la cosmogonie initiale donnée par le *Rig-Veda*.

« Rien n'existait alors, ni l'être ni le non-être. — Point de ciel, point de firmament.

« La mort n'existait pas alors, ni l'immortalité.

« Le jour ne luisait pas dans la nuit.

« Seul, le un respirait sans souffle, et il n'y avait rien au delà de lui.

« L'obscurité régnait au commencement, entourant tout de ses ténèbres, comme un océan sans lumière. Le germe caché dans son enveloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le désir en surgit d'abord et fut la première semence de l'esprit.

« Tel est le lien que les sages, en méditant, ont reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. Qui sait, qui peut affirmer d'où la créature est sortie? Les dieux eux-mêmes ne sont venus qu'après.

« Qui peut donc en connaître l'origine? D'où le monde est-il émané?

« A-t-il été créé? Ne l'a-t-il pas été? C'est ce qu'il sait lui qui est au haut des cieux le directeur suprême! Et peut-être lui-même ne le sait-il pas! »

*
**

Dans le culte égyptien la plèbe n'avait pas été oubliée. Pour le public le culte était toujours agrémenté de fêtes populaires dont le caractère était essentiellement naturiste et le même au fond pour toutes les contrées asiatiques.

C'étaient toujours des célébrations en l'honneur du principe divin de la procréation, qui n'avaient d'autres mystères que ceux de la reproduction animale. C'étaient ce que les auteurs ont appelé les mystères de la prostitution sacrée qui, par l'effémination et l'abrutissement des masses populaires, assurait beaucoup mieux leur obéissance à la suprématie sacerdotale.

Sous le nom de Lingham chez les Indous, de Phallus chez les Assyriens, de Beal-Peor chez les Chaldéens, d'Athis et Adonis chez les Phéniciens, de Bacchus et de Saturne chez les Romains, c'était toujours le culte du dieu Priape qu'on retrouvait avec quelques variantes chez tous les peuples.

« Phallou, dit le D^r Dupouy dans son histoire de

la prostitution sacrée, était particulièrement honorée à *Hiéropolis* sur les bords de l'Euphrate.

« Là, était un temple immense d'une richesse inouïe, devant le portique duquel s'élevaient deux Phallou de 500 pieds de hauteur. »

Mais c'est surtout en Égypte que la prostitution sacrée avait atteint ses plus hautes splendeurs. Ainsi Hérodote raconte que, tous les ans, pendant les fêtes d'*Isis*, plus de 700.000 pèlerins des deux sexes venaient à *Bubestis* se faire initier aux secrets du libertinage le plus excessif, et cette affluence était pour les prêtres une source de revenus énormes.

Chez les Romains, les grandes fêtes publiques, *Lupercales*, *Saturnales* et *Bacchanales*, quoique d'origine sacerdotale, étaient tombées dans le domaine exclusif de la plèbe infime et du monde des esclaves.

C'était même pour ces derniers seulement que semblait exister la fête des *Bacchanales*, car, pendant les deux jours de cette fête, toutes les excentricités leur étaient permises au dehors, et tous les rangs étaient confondus.

Ces fêtes, qui se tenaient, dans la belle saison, autour des villes et dans les bois sacrés, donnaient lieu, la nuit, aux orgies les plus effrénées.

Les déshérités de l'Italie n'avaient donc rien à envier à leurs confrères d'Égypte.

La plèbe romaine étant le composé de tous les éléments nomades et infimes du monde entier, on comprend quel incroyable mélange de préjugés, de basses superstitions et d'aspirations de toutes sortes l'on pouvait y rencontrer.

C'était dans l'ordre moral l'image de la dissolution qui dans l'ordre physique précède toute formation cristalline.

Voilà le milieu dans lequel se produisirent coup sur coup les miracles d'*Apollonius*, ceux de *Simon* le mage et ceux de l'apostolat chrétien.

L'effet de ce dernier dut être d'autant plus grand que toute cette plèbe hétéroclite était dans l'attente d'un sauveur, événement qui, disait-on, avait été annoncé par divers prodiges.

Le plus retentissant de tous avait été la proclamation par des voix aériennes de la mort du grand Pan, le dieu de la nature, entendus, au dire de l'historien *Plutarque*, sur plusieurs points de la mer *Égée*.

Des attestations nombreuses avaient accrédité cette légende mystérieuse, et des émissaires de l'empereur *Tibère*, envoyés pour les contrôler, en avaient apporté une éclatante confirmation (1).

Cette attente d'un Sauveur intéressait particulièrement la tourbe innombrable des esclaves, chez lesquels les aspirations vers un relèvement moral et un meilleur avenir étaient toujours vivaces et inextinguibles.

Aussi peut-on à peine se figurer l'effet prodigieux que dut produire chez eux l'idée chrétienne exprimée dans l'oraison dominicale : *Notre père qui êtes aux cieux*, s'appliquant aux humbles esclaves comme aux plus grands citoyens. Tous les hommes allaient désormais avoir le même père; *tous enfants de Dieu!*

(1) Louis Figuier, *Hist. du Merveilleux*, t. II, pp. 10 et 11.



Pour en avoir une faible idée, il faut se rapporter à ce qu'était l'esclavage romain, triste sort des prisonniers de guerre, à l'époque des *Césars*.

Ce peuple en était arrivé envers les esclaves et les prisonniers de guerre à un degré de mépris de la vie humaine et de férocité à peine croyable pour nous.

C'était parmi les esclaves récalcitrants et les prisonniers plus ou moins rebelles, en effet, qu'étaient recrutés les gladiateurs, dont le sort le plus doux était de combattre contre les bêtes féroces.

Mais ce genre de combat, où l'homme, simplement armé d'un glaive, avait le plus souvent le dessus, était trop dispendieux et n'était pas le plus goûté.

Pour le populaire, pour la foule romaine qui remplissait les gradins du cirque, pendant des semaines entières lors des apothéoses triomphales, il n'y avait de vraiment intéressant que les combats corps à corps, soit par couples successifs, soit par couples simultanés.

Les combats entre bêtes féroces et gladiateurs étaient trouvés fades, et les spectacles des chrétiens livrés aux bêtes n'étaient qu'un intermède attristant.

Comme les chrétiens dans l'arène refusaient de se défendre, c'était un simple égorgement souvent mêlé de cris déchirants. Cela ne distrayait en rien la foule et attristait bien des spectateurs.

Dans certains de ces combats, comme dans celui des *essédaires* qui combattaient chacun sur un char, il

y avait des doublures, des *suppositi*, qui venaient remplacer ceux qui étaient tués.

Les combats étaient réglementés. Dans ceux d'homme à homme, dès que l'un des deux était blessé, ou qu'il baissait son arme en guise de défaite, le vainqueur interrogeait de l'œil les spectateurs. Si ceux-ci jugeaient à propos de faire grâce, ils levaient la main *avec le pouce plié*. S'ils levaient la main avec le pouce étendu, le vaincu était égorgé.

Morts et mourants étaient ensuite traînés avec des crocs sur le sable de l'arène, où le sang se mêlait aux essences et aux eaux de senteur.

On les entassait dans le spolarium où des esclaves spéciaux achevaient ceux qui respiraient encore et ceux dont la guérison pouvait être trop longue et coûter trop cher.

Ces combats ne furent d'abord usités que dans les funérailles des patriciens. C'étaient les captifs de guerre qui en faisaient les frais, et leurs mânes devaient ainsi avoir l'honneur d'aller dans l'au-delà faire escorte à ces grands citoyens romains.

A l'époque de la destruction de *Carthage*, les combats de réjouissance publique n'étaient encore que de 35 à 40 paires de gladiateurs. Mais ce nombre s'accroissait successivement, et lorsqu'une armée entrait en campagne, on donnait ce spectacle aux jeunes soldats.

César, pendant son édilité, alla jusqu'à 300 paires, et plus tard ce fut par milliers qu'on les compta.

Après le triomphe de *Trajan* sur les *Daces*, il en succomba 10.000 dans des jeux qui durèrent cent vingt-trois jours.

Cet amusement féroce fut en usage pendant plus de six siècles. Prohibé par *Constantin* et ses successeurs, il ne disparut complètement qu'après l'empereur *Honorius*.

..

C'est seulement grâce à son esprit d'inépuisable charité que le *christianisme* pénétra peu à peu dans les masses de la plèbe. Il y fallut bien des années pendant lesquelles la propagande fut simplement orale. Ce ne fut, en effet, qu'environ soixante-dix ans après la mort du *Christ* qu'on songea à rédiger les textes des évangiles et ils le furent en langue grecque.

Contrairement à la légende ecclésiastique, la notion monothéiste n'y fut pour rien ou presque rien. La notion d'un seul Dieu, *Deus pater*, n'était pas nouvelle dans le monde romain.

Elle y était traditionnelle pour les classes lettrées, et corroborée, depuis quatre siècles, non seulement par les disciples de Platon, le *divin Platon*, mais encore par toutes les doctrines religieuses venues de la haute Asie, comme celles d'*Apollonius* de Tyane, presque contemporain du Christ.

En Asie, en effet, les sectateurs du *Brahmanisme* avaient reçu depuis longtemps les admirables enseignements de *Krishna*, le messie Indou; enseignement aujourd'hui en voie de vulgarisation, et auprès desquels nos soi-disant livres saints font piteuse figure.

A l'époque où parut le Christ de *Bethléhem*, le peuple juif n'avait dans le monde romain qu'une infime notoriété. Il n'y tenait guère plus de place que celle

de la Petite *Judée*, resserrée le long du *Jourdain*, entre la mer Morte et les monts Haurants.

Chez lui comme chez les voisins, la doctrine écrite avait une double signification, ainsi que le prouvent les textes de la *Kabbale*, que les hauts Rabbins (les grands maîtres) étaient seuls capables de comprendre.

Ce petit peuple, quoique peu nombreux, avait de fortes traditions et comptait déjà quinze siècles d'existence à l'époque de la conquête romaine. Aussi sa résistance fut-elle héroïque, ainsi que le démontrent encore de nos jours les ruines de *Magdala*.

Grâce à sa constitution *mosaïque*, à la fois civile et religieuse, à laquelle le Christianisme a pris le décalogue et fait bien d'autres emprunts, il est resté rebelle à toutes les dominations et à toutes les religions autres que la sienne.

Ayant subi toute espèce de dispersions, il est devenu par la force des choses l'agent le plus actif de l'internationalisme.

Au début de l'annexion de la Judée à l'empire romain, beaucoup de notions religieuses du *Sabéisme* et du *Brahmanisme* s'étaient infiltrées parmi les populations annexées par les armées romaines. Témoin les statuts de la nombreuse secte des *Esséniens* et celle des *Kabbalistes*..

Témoin certaines particularités de la naissance du Christ, comme celle du massacre des enfants nouveaux nés, prétendue ordonnée par le roi Hérode, historiette invraisemblable, calquée sur un récit du même genre concernant la naissance du *Krishna Indou*.

Comment un fait aussi horrible et aussi considé-

nable aurait-il pu échapper aux historiens de cette époque tels que *Plutarque*, *Pline*, *Josèphe*, *Appien*, *Marcellin* ? Il est vrai qu'aucun de ces historiens ne parle du *Christ Hébreu*, comme l'ayant connu. Tous ne le mentionnent que par ouï-dire, ce qui est étrange de la part de *Josèphe* et d'*Appien*, ses contemporains Égypto-Syriaques comme origine et comme langue mère.

Il semble bien, d'après ces faits, que les prédications du *Christ Hébreu* n'eurent de son vivant qu'un retentissement local.

Un autre point de ressemblance singulier entre le *Christ* de Bethléhem et le *Krishna Indou*, c'est que tous les deux aimaient à parler en paraboles, et que certaines de ces paraboles ont beaucoup de ressemblance.

*
*
*

L'origine gnostique et brahmanique des principes fondamentaux du Christianisme et d'une foule de particularités du culte catholique ne font aujourd'hui aucun doute pour les érudits et moins encore pour les *Indianistes*.

Cette coïncidence, indiquée par de nombreuses similitudes, fut tout d'abord aperçue au xvii^e siècle par des *missionnaires Jésuites* qui s'imaginaient que ces similitudes étaient de provenance biblique.

C'est sur cette supposition que l'un d'entre eux, le R. P. *Robert de Nobilius*, neveu du *pape Marcel*, échafauda la tentative étrange de convertir les popu-

lations indoustaniques, en se présentant à elles comme *Brahmes du Nord*.

Cette tentative, qui eut d'abord du succès, est tellement extraordinaire et instructive qu'elle mérite d'être racontée avec quelques détails.

« C'est à *Madura*, ville sacrée du culte indou, dit *l'orientaliste Guimet*, que vinrent s'établir les Brahmes du Nord, presque tous Français, mais ne parlant et n'écrivant que le persan.

« Leur costume était celui des pénitents *Sanias* de la secte de *Siva*. Comme eux ils se couvraient la poitrine et les cheveux de poudre de *Santal*. Comme eux ils frottaient de bouse de vache le seuil de leur demeure.

« Peu à peu d'autres religieux arrivèrent venant un peu de partout, mais tous parlant purement les idiomes de l'Inde.

« Sans leur teint un peu trop blanc, ce qui caractérisait, du reste, ces *Brahmes* du Nord, on aurait pu les prendre pour des natifs de *Decan*.

« Leur manière de marcher, de s'asseoir, de se lever, de manger, de *dire oui* en balançant la tête de gauche à droite; de *dire non* en levant le menton, leur costume composé d'une seule pièce d'étoffe, leurs ablutions dans les étangs sacrés, leur attitude dans la prière, leur nourriture qui se réduisait à une tasse de riz; et, détail plus caractéristique encore, leur sandale *brahmanique* surélevée et retenue au pied par un bouton qui saisit l'orteil, tout indiquait chez ces dévots personnages qu'ils étaient habitués aux mœurs indoues; et rien en eux ne trahissait le

Français, l'immonde Européen qui mange la chair des animaux.

« Ces missionnaires déguisés se présentaient donc au nom de croyances déjà établies, et n'avaient pas de peine à trouver dans les *Vedas*, dans les livres sacrés indous, des démonstrations en faveur d'un Dieu unique, de la trinité, de la Vierge mère, de l'incarnation, de l'immortalité de l'âme, des récompenses futures, etc.

« Ils rencontrèrent même tant de ressemblances entre les dogmes brahmaniques et les idées chrétiennes, qu'emportés par leur zèle et inconscients de toute chronologie, ils n'hésiteront pas à déclarer que les livres indous étaient un reflet éclatant de la révélation primitive. Et ils se mirent à chercher dans les livres *sanscrits* les traces de la Bible.

« Aussitôt ils composèrent la genèse dans les deux littératures, et chaque phrase leur fournit un point de parenté. Brahma fut Abraham. Saravasti, sa femme, fut Sarah. Et, en continuant les recherches, ils trouveront entre l'enfance de Krishna et celle de Moïse des coïncidences frappantes.

« De même, dans l'aventure de Marie, sœur de Moïse, et l'histoire de la déesse Lachmi, la Vénus indienne dansant au sortir de l'eau.

« C'est ainsi que les révérends pères furent, sans s'en douter, les créateurs de cette école d'exégètes qui veulent à tout prix assimiler les livres révélés des différentes religions.

« Madura était une contrée très bien choisie. Ce district touchait à de nombreux royaumes, de sorte

que la propagande repoussée sur un point, pouvait facilement se reporter sur un autre.

« Ces missionnaires eurent un certain succès. La vie austère de ces prêtres inspirait le respect. Leur dévouement attirait les âmes, et les miracles nombreux qui marquèrent leur passage, leur amenaient une grande partie des populations.

« On pensa que le bréviaire était un livre kabbalistique qui donnait toute puissance, et les huiles saintes passèrent pour des essences de sorcellerie.

« Les malades de corps et d'esprit étaient guéris par la présence des *Brahmes du Nord*, et les possédés du démon qui se convertissaient étaient immédiatement calmés.

« Les résultats obtenus par les Jésuites ne tarderont pas à leur susciter des ennemis, surtout parmi les Brahmes véritables qui comprenaient très bien qu'ils n'avaient pas affaire à des coreligionnaires. Mais telle est chez les Indous la tolérance pour les idées religieuses, à condition qu'on respecte leurs mœurs et leurs usages, que l'accusation d'attaque aux croyances nationales fut insuffisante pour amener la persécution des pères.

« Alors on eut l'idée de dire sous main que les nouveaux missionnaires étaient très riches et cachaient leurs trésors. Aussitôt les choses changèrent de face. Missionnaires et catéchistes furent incriminés, incarcérés et soumis aux tortures (1). »

(1) Extrait de la Revue *le Tour du Monde*, année 1884, p. 226 et 227.

Ce fut la fin de cette aventure pieusement hardie, de cet anachronisme à peine croyable et qui jette une singulière clarté sur les origines du christianisme.

*
**

Il n'y a pas que les initiés de l'antiquité, tels que *Platon*, *Apollonius* et autres, qui soient allés s'instruire auprès des *Brahmes* indous.

C'est chez eux, encore de nos jours, que les chercheurs de notions occultes transcendantes, tel que le publiciste anglais *Sinnet*, sont allés puiser, sous couleur de théosophie, les notions d'une philosophie psychique autrement avancée que la nôtre.

Exemple : L'homme actuel, dit *Sir Sinnet*, n'est encore qu'à moitié chemin de son évolution planétaire. Sa différence avec l'homme futur sera aussi grande que celle qui existe entre lui et l'anneau manquant de *Darwin*, l'anthropoïde introuvé, introuvable, qui fut la transition du singe à l'homme.

Pour atteindre à la perfection que comporte la nature humaine et passer à l'état supérieur, voici les *sept* principes *constitutifs* de l'homme que chaque individualité doit successivement développer.

1° *Le corps physique*, dit matériel, composé de la matière sous sa forme la plus grossière. En *sanscrit* : *Rupa*.

Inutile de s'étendre sur ce premier principe suffisamment exploré par les sciences modernes, et sur les pathologistes qui l'ont analysé sous toutes les formes chez le mort et chez le vivant.

2° *Le principe vital.* — Une forme de la force universelle.

Matière subtile, indestructible et supersensuelle; disséminée dans toute la nature physique de l'être vivant. En *sanscrit* : *Jiva*.

Le principe vital est donc une propriété de la matière à un état correspondant à ce que nous appelons chaleur, électricité, quoique à un état différent. « Mais rappelons-nous bien que tout est matière, y compris les forces. »

C'est ce second principe qui produit les modifications des cellules et les incessantes transformations des formes vivantes.

3° *Le corps astral.* — Composé de substances hautement éthérées.

Double et plan original de notre corps physique. *Périsprit* des spirites. — En *sanscrit* : *Lingha sharira*.

Le corps astral est formé de tous les états subtils de la matière, avant le corps physique que moulera sur lui le travail de *Jiva*.

C'est le corps astral, ce plan d'ensemble de l'être vivant, qui dirige la force vitale dans l'élaboration continue du changement des molécules, et empêche cette force d'éparpiller la structure animale en plusieurs organismes distincts. — Cet ombre du corps, qui est un corps lui-même, en est le double parfait.

A la mort, elle reste désincarnée pendant une courte période, et peut même, dans des conditions anormales, être temporairement *visible*.

L'occultisme explique ainsi certains phénomènes

mystérieux jusqu'ici, tels que les revenants, les apparitions, les fantômes, attribués jusqu'ici à la crédulité des bonnes femmes, et sur lesquels une société de savants anglais a fait une enquête des plus probantes. Du reste, on verra (au chap. 18) que le corps astral a pu être saisi par la plaque photographique.

4° *L'âme animale*. — Appelée aussi corps du désir, la volonté brutale; siège des instincts grossiers; en sanscrit : *Kama Rupa*.

C'est le principe le plus élevé de l'animalité dans laquelle nous émergeons encore. C'est l'instinct de la lutte pour l'existence stimulant le monde des bêtes.

C'est à l'accord dans la vie et pour la vie qu'il faut arriver.

Cette étape, au dire de l'occultisme, est la plus importante de toutes pour l'individualité humaine. Il faut la franchir ou tomber.

5° *L'âme humaine*. — Véritable personnalité de l'homme entré dans la sphère psychique. En sanscrit : *Manas*.

L'âme humaine, que notre race est en train de former, n'est qu'à l'état de germe chez la plupart des hommes et même beaucoup de ceux que nous appelons grands ont un défaut de taillé sous ce rapport.

C'est la volonté ébauchée dans le 4° principe qui est le véhicule du 5°. — Cette force animale doit s'élever en puissance en l'exerçant sur nous-mêmes. — L'homme n'est vraiment homme que lorsqu'il est libre, et ses pires tyrans sont les convoitises de son sensualisme et de sa vanité. La liberté est en raison inverse de la matérialité. L'esprit seul est libre.

6° *L'âme spirituelle*. — En sanscrit : *Buddhi*.

État de sagesse et d'intelligence, si fort au-dessus de notre être intellectuel que nous ne pouvons nous faire une idée avant d'avoir développé en nous, dans toute sa plénitude, le 5° principe, dont nous touchons le seuil.

7° *L'esprit universel*. — En sanscrit : *atma*. C'est la substance une, non manifestée; foyer divin d'où a irradié la monade spirituelle qui nous anime, étincelle de la divinité dans l'être.

Sur les conditions de vie de ce 7° principe, encore moins que sur le précédent, la science ésotérique, pour cause sans doute, déclare ne pouvoir donner aucun détail qui nous soit accessible (1).

En résumé : *Corps physique, principe vital, corps astral* (ou périsprit) : voilà, suivant la science occulte, le côté matériel de l'homme. *Ame animale, âme humaine, âme spirituelle* : voilà la gradation morale avec *l'esprit divin* au sommet.

Cette division septenaire, dit Eugène Nus (2), existe dans toutes les religions de l'Asie. On la trouve dans le *Zend-Avesta* comme dans les vieux livres de la Chine, et la Kabbale judéo-chrétienne a aussi son septenaire constitué par deux ternaires au milieu desquels se tient l'unité.

Telles étaient les notions et *bien d'autres encore* qui faisaient partie de la *Gnose des Initiés* à l'époque du concile de Nicée.

Comment, depuis ce concile mémorable qui en-

(1) *La Science secrète*, volume in-12, Georges Carré, édit.

(2) *Ibid.*

traîna la scission de la chrétienté en deux églises, l'Église gréco-russe et l'Église romaine-latine, comment *la Gnose* s'est-elle maintenue malgré les persécutions et les autodafés ?

Comment noyée dans le sang des *Albigéois* et des *Vaudois*, lors de la grande *Croisade antichrétienne* du pape *Innocent III*, *la Gnose* put-elle se remettre à flot ?

Comments'était-elle introduite parmi les chevaliers du Temple et fut-elle le prétexte de leur ruine ?

Comment, après les massacres du *Comtat-Venaissin*, ainsi que ceux du *Languedoc* et des *Cévennes* (œuvre glorieuse de Louis XIV et de ses confesseurs), put-elle se relever de ses cendres, et de par les *Rose-Croix* créer l'armée franc-maçonnique ?

Par quel miracle put-elle, de 1740 à 1780, enrôler sous sa bannière, en outre de la bourgeoisie lettrée, presque tous les *princes du Nord de l'Europe*, y compris le *duc Ferdinand de Brunswick*, le futur généralissime des armées coalisées ?

Comment les *initiés* parvinrent-ils à obtenir du pape Clément XIV l'abolition de l'Ordre des Jésuites ?

Quelle fut l'influence *rétroactive* des Gnostiques Templiers dans la condamnation capitale de Louis XVI ?

Quel fut le rôle de la Franc-Maçonnerie pendant la Révolution et l'Empire, en France et en Allemagne ?

Quel fut celui du Carbonarisme et de l'*initié Mazzini* dans l'œuvre de l'unité italienne ?

Enfin quelle sera l'œuvre future de la vraie maçonnerie, la maçonnerie *gnostique* (dite Martiniste), dans

la constitution définitive et la moralisation de la démocratie européenne et universelle ?

Telles sont les questions qui se rattachent à la grande œuvre des *Rose-Croix* et qui seront successivement examinées.

JEAN TOLBIAC.

L'ANCIENNE MAÇONNERIE

Et le chevalier Ramsay

Par le Fr. John YARKER

Je suis reconnaissant au frère Hughan de la bienveillante façon dont il parle de moi dans votre revue, et plus spécialement en raison de ce que nos vues au sujet du développement de la Maçonnerie semblent être décidément en désaccord.

Je me propose dans le présent article d'apporter, à l'appui de mes dires, le témoignage incontestable d'un poursuivant de la vérité érudit, pieux et honorable, je veux parler du chevalier Jacobite-James Mitchell Ramsay. En 1727, il écrivit les *Voyages de Cyrus*, qui furent suivis d'un ouvrage abstrus sur la *Religion naturelle et révélée*. Après avoir pratiqué successivement tous les cultes protestants, il tomba entre les mains de l'illustre Fénelon, qui le convertit

au culte romain. Fénelon, prétend-on, fut membre de l'ordre du Temple, dont Philippe, duc d'Orléans, accepta la maîtrise en 1705. La plupart de nos lecteurs savent que dans la primitive Église chrétienne existait une section égyptiaque, divisée en grades secrets et dont les mystères renfermaient le Grand Arcane. L'Église de Rome la supprima, mais les ordres monastiques d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse la possédaient et la maîtrise des Harodim-Rose-Croix proclame depuis des siècles que ces moines furent leurs ancêtres. Chaque maçon peut adopter de ces traditions ce qui lui paraît conforme à son propre jugement. Dans la première période de la grande Loge, il y avait deux sections de maçons, que je puis *grosso modo* désigner sous les noms de Mystique et d'Active. Il est possible, et Ramsay l'insinue à mots couverts, que cette division de la Maçonnerie se soit produite au cours des troubles de notre Restauration et de nos discordes civiles. C'est ce que j'espère montrer. Une tradition ramsayenne prétend que le général Monk se servit des Loges maçonniques pour amener la restauration du roi Charles II. Le colonel Moore de Laprairie assurait, il y a quelques années, qu'il avait connu un médecin danois, qui l'informa qu'au XVIII^e siècle le roi de Suède était chef d'un ordre non maçonnique à sept degrés qui reconnaissait son affiliation avec l'Arcane discipline. Assurément il est fait mention de l'existence au XV^e siècle d'une Rose-Croix en Suède. J'ai relaté dans un ouvrage précédent la préface de Samber du livre des *Long livers* (1721) et dans cette préface il compare les degrés de la Maçon-

nerie à ceux de « l'Arcane discipline » et parle d'une « classe supérieure » de maçons faisant évidemment allusion aux grades. Tout ceci n'est qu'une introduction à ce que j'ai à dire de Ramsay, qui voyait évidemment les choses de la même façon que moi. Il est également clair pour tous ceux qui ont des yeux pour voir que, quel que soit le centre où il reçut l'initiation, ce ne fut pas parmi les « Modernes ».

En 1737, le chevalier prononça un discours dans sa « Loge de Paris », au cours duquel il attribua l'introduction en Europe de la Maçonnerie à « nos ancêtres les croisés ». C'est également ce que je crois, mais seulement en conformité des opinions d'Ashmole, qui dit que notre ordre fut alors greffé sur une base romaine. Ramsay s'aventure jusqu'à énoncer en les adoptant certaines thèses fort improbables, telles que l'usage fait par les croisés de l'organisation maçonnique pour se protéger eux-mêmes contre les Sarrasins.

Maintenant, tous les écrivains « modernes » qui ont écrit sur Ramsay et traité des grades supérieurs ont impitoyablement abusé de lui et de son discours de 1737. Il fut, prétendent-ils à tort, l'inventeur et le propagateur des grades supérieurs, son but ayant été de soutenir la cause des Stuarts, et tout cela au grand détriment de la pureté de la Maçonnerie « moderne ». J'ai déjà écrit suffisamment là-dessus. Le bon vieux docteur Oliver, qui connaissait beaucoup de choses qu'il ne voulait pas imprimer et qui imprima inconsidérément beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas, était au courant de la publication en 1727 des

Voyages de Cyrus et soutenait cette théorie que Ramsay proposa en 1728 à la Grande Loge d'adopter un système de son invention, et, sur le refus de ladite Loge, passa avec son système aux Jacobites de ce pays. Fr. R. F. Gould, dans sa remarquable histoire de la Franc-Maçonnerie, a dispersé à tous les vents ces sottises histoires ; il a montré que Ramsay n'inventa rien et que, s'il se trompa, il croyait toutefois sincèrement ce qu'il avançait dans son discours.

Ici je rapporte littéralement les points saillants de son discours sur l'histoire des francs-maçons par La Tierce (1745) : « Nous avons parmi nous trois classes de frères : les novices ou apprentis, les compagnons ou profès, les maîtres ou parfaits. Nous appliquons au premier degré les vertus morales ; au second les vertus héroïques ; au troisième les vertus christiques, si bien que notre institution contient toute la philosophie des sentiments et toute la théologie du cœur. »

De là il se met à discourir sur « nos ancêtres les croisés » (il est d'ailleurs évident que ses recherches sur l'initiation qu'il possédait lui-même l'avaient conduit à croire qu'ils étaient en effet nos ancêtres), et après diverses conclusions, au cours desquelles il peut errer, notre auteur ajoute : « Le quatrième ordre de vertus requis dans notre association est un goût pour les sciences utiles et les arts libéraux. »

Parlant encore de l'usage par les croisés de la Maçonnerie, il ajoute que « quelque temps après qu'ils se furent unis intimement aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (de là provient le titre de

loges de Saint-Jean usité dans la Franc-Maçonnerie) cette union les faisait ressembler aux Israélites lors de l'édification du second temple, qui travaillaient tenant la truelle dans une main, l'épée et le bouclier de l'autre ». Il est probable que notre auteur connaissait quelques légendes perdues depuis pour nous, car il affirme que Jacques, lord Stuart d'Écosse, était grand maître d'une loge établie à Kilwinning en l'année 1286, lorsqu'il reçut les comtes de Gloucester et d'Ulster, qui aidèrent Bruce à guerroyer contre l'Angleterre.

L'orateur continue en disant que « les guerres de religion nous portèrent à nous modifier et déguiser ainsi qu'à supprimer certains de nos rites et coutumes qui étaient en opposition avec les progrès du temps ». C'est là une circonstance qui pouvait très bien lui avoir été apprise lors de son initiation.

Ce discours a été connu en Angleterre il y a cent soixante ans. Toutefois je ne sache pas que pendant tout ce temps un seul maçon ait essayé d'en égaliser la hauteur de vues, et malgré cela il est si clair qu'on peut le lire en courant.

Les trois degrés de la « Moderne » grande loge étaient les mêmes en 1737 qu'en 1900, sauf quelques modifications de rituel. Les « anciens » de 1751 ont des degrés semblables aux degrés de l'arche, mais ils sont en dehors de la question parce que leur grande loge de Londres n'existait pas alors. Les Français mêmes firent d'importantes innovations à l'œuvre de Ramsay ; celui-ci laissa toutefois de fidèles disciples après lui ; le baron de Tschoudy publia, dans

l'Étoile flamboyante de 1766, la lettre d'un « ancien frère » qui, après avoir décrié ces innovations, exprime l'opinion que la Maçonnerie régulière se termine par le grade de Rose-Croix, qui est le véritable degré de maître.

Où sont enseignées les vertus héroïques ? Certainement pas dans notre « second grade de Compagnon ou Profès ». Aussi Ramsay ne fut-il pas un maçon moderne, car les vertus héroïques étaient enseignées au troisième degré de la grande loge en 1717. Où étaient enseignées les vertus chrétiennes ? Certainement pas en ce troisième grade, mais très dignement dans la Rose-Croix des Harodim, et c'est ce rite qui fut modifié et finalement supprimé. Le maçon qui pourrait démolir cet aperçu si clairement établi en 1737 devrait avoir une cervelle curieusement bâtie. Où prit-il cette légende de l'épée, de la truelle ? La réponse est également claire. Cette légende fait partie du Rituel de la Rose-Croix et y est inscrite sous le titre de « vieilles poésies » par le P. G. M. de Durhans en 1735 dans les douze lignes qui commencent par : « Lorsque Sabalot (?) détruisit Jérusalem ».

En outre, nous possédons son adaptation des degrés de la Discipline à ceux de la maçonnerie. Le rite auquel appartenait Ramsay était pratiqué par une vieille loge active de Sivalivell, que l'on pense avoir été établie par des forgerons allemands. Dans la première mention qui en soit faite elle est simplement appelée Harodim. Elle existait à Londres en 1743 et est désignée sous le titre de H. R. D. M. R. S. V. C. S. de Kilwinning avec quelques groupes formés

de « temps immémorial ». L'usage du mot de « Kilwinning » dans le titre de Londres semble se référer à l'initiation de Ramsay. Si l'école eut toujours ce rite, elle le perdit et obtint en 1763 une charte de Londres datée de 1750 et l'on fut toujours hésitant sur la façon dont elle fut édifiée. Voici les vers édités à Perth en 1620 et dont il a été question :

« Car nous sommes frères de la Rose-Croix.

« Nous avons le mot des maçons et la seconde vue. »

Ceux qui ne possèdent pas le système écossais le trouveront tout au long dans la Rose-Croix de Mizraim (46°).

Les chapitres jacobistes furent aussi les créateurs des Templiers à Clermont en 1743-1747, et en 1754 les degrés sont établis : Élu chevalier de l'Aigle (un vieux nom de la Rose-Croix), Illustre Templier, Sublime Illustre Chevalier. Il semble bien que ces grades étaient précédés d'un autre appelé Écossais, et qui était l'équivalent de notre grade de Passé Maître. Ainsi nous avons deux grades de Templiers greffés sur ceux de Ramsay, et beaucoup des nôtres estiment que sa théorie templière se rapporte à une plus ancienne introduction de ces grades chevaleresques dans la Maçonnerie que ne l'admettent la plupart des écrivains. En fait cela semble prouvé par ceci : c'est que en 1705 le rite de Philippe d'Orléans jugea nécessaire d'excommunier par leur nom les Templiers écossais.

La descendance monastique des Rose-Croix Harodim ne saurait être traitée irrespectueusement. Elle apparaît comme le plus ancien système de Maçonnerie

en vigueur à travers de légères modifications apportées d'âge en âge; mais tel que nous le possédons, il n'a subi que quelques modifications verbales dans une période de 160 ans et j'ai comparé beaucoup de rituels. Par la forme rythmique sous laquelle il est transmis et par sa doctrine christique il est la contre-partie exacte, le complément et l'analogie de la constitution poétique dénommée le « Regius » Mus., éditée tout d'abord par Hallwell-Phillip et rapportée à l'an 1370, que Fr. R. F. Goned estime avoir été transmise oralement dans le royaume de Northumbria (Yorkshire-Durham Northumberland) jusqu'à ce qu'elle ait reçu sa forme scripturale dans quelque comté du centre de l'Angleterre.

Ce rituel est très ingénieusement établi pour donner à la maçonnerie une symbolique chrétienne. Il peut logiquement s'appliquer à un système maçonnique qui n'a pas existé depuis longtemps dans ce pays et dans lequel le 2^e degré (notre 3^e actuel) représentait en une action dramatique la trahison du Christ comme cela se passe encore dans une des trois sections du compagnonnage français que l'on peut démontrer extrêmement ancienne. C'est le rite de Maître Jacques. L'érudit historien W. Hutchinson a montré qu'avant l'an 1200 le comté de Durham possédait une fraternité appelée Haliwark-fole dont plusieurs groupes étaient rattachés à la fondation de l'ordre de Cuthbert.

Il est presque certain, d'après tout cela, qu'au commencement du xviii^e siècle l'on pratiquait, en outre des grades de la « Moderne grande Loge de Londres », un rite dans lequel ce que ces loges désignaient sous le

nom de « Maître Anglais » était le second degré et le Maître Maçon était un frère président ou ayant présidé. Ce rite possédait un symbolisme et des grades à lui propres (d'où le nom d'ancienne Maçonnerie) que cette harodim ou fraternité de maîtres probablement très ancienne avait ainsi développés :

1° Harodim Rose-Croix (Harodim et Passage du Pont).

2° Rouge Croix (Passage du Pont avec son développement) et Rose-Croix.

3° Royale-Arche (modification de la Rouge-Croix) Templier et T. Prêtre.

A un récent couvent du Muguet Liverpool, N° 7, A et P Rite, l'auteur soussigné exposa que l'association détenant les chartes les plus élevées du rite A et A, et du rite de Mizraïm, en plus du rite A et P, il ne voyait aucun empêchement à ce que l'association pût conférer la Rose-Croix dans chacune de ces formations après enquête sur la religion de l'aspirant, puisqu'elle avait établi le rite A et P en faveur des Maçons qui ne pouvaient contracter une O. B. de foi en la Trinité de l'Église.

Au Pays des Esprits

(Suite)

De même que les merveilles exécutées par les fakirs et les derviches faiseurs de prodiges, les splendeurs d'Élephanta, de Carli et d'Orissa sont devenues des thèmes populaires dans la littérature courante.

Depuis l'archéologue érudit jusqu'à l'élève de la plus humble école, dans tous les pays civilisés on a plus ou moins parlé, plus ou moins discuté sur les gigantesques éléphants, les sphinx colossaux, les sculptures grandioses, les mystérieuses cavernes de cette vieille et solennelle terre. Le cœur palpitant, le cerveau enflammé, le voyageur peut errer à l'ombre des farouches idoles, dans les sombres cavernes, ou sous les énormes bosquets formés par les banyans, dans ces forêts hantées par tant de souvenirs. Les gloires comme les merveilles de l'Inde ancienne ont été si bien popularisées par le touriste observateur et l'explorateur géographe que n'importe quelle jeune demoiselle d'un couvent de Londres ou de Paris sera infiniment mieux à même de vous dire les dimensions exactes du Kailasa que moi qui est passé tant

de longues journées ou de nuits solitaires à errer parmi ses superbes colonnades de sphinx et d'éléphants.

Durant mes heures de méditation au milieu de ces prodigieuses reliques d'une foi qui immortalisera ses dieux par le miracle de son propre immortel génie, ce n'était point à prendre des mesures ou apprécier les styles que mon esprit songeait. Il me tardait de pénétrer le mystère de l'inspiration qui avait suggéré ces sublimes édifices, de déchirer les voiles qui couvraient la puissance spirituelle extraordinaire incorporée dans les colosses qui m'entouraient ; de découvrir le mystère de ce soleil spirituel dont la puissance protéenne de représentation condensait en les reflétant les imaginations grandioses de l'âme antique exprimées par ces figures de sculpture farouches, grotesques, sublimes mais étonnamment diverses que je voyais autour de moi. Je lançai parfois avec furie de passionnées accusations contre le ciel silencieux et les muettes étoiles, qui avaient révélé tant de choses aux voyants et aux prophètes d'autrefois, et demeuraient aujourd'hui sourds à mes prières. Le prêtre des anciens âges, illuminé par leur solennelle clarté, avait su lire le mystère de l'alpha et de l'oméga ; pourquoi maintenant ce glacial, ce cruel silence opposé à mes appels vers la lumière ? Oh ! le regard désespéré avec lequel je sondais leur profondeur, leur immobilité. (Combien rapides, puissants je savais qu'ils étaient sous la domination des armées éternelles qui les commandaient, les menaient comme de simples troupes !)

N'éveillerai-je donc point ici, au milieu de ces œuvres colossales dans lesquelles l'esprit des anciens âges a renfermé les secrets de la déification de l'être, incorporé sa perception de la puissance divine, des relations divines et humaines, n'éveillerai-je point quelque écho sonore des voix qui jadis ont retenti parmi ces colosses, interprétant les mystères de l'être à un auditoire ravi et attentif de disciples, quelque son égaré ne viendra-t-il point frapper mon oreille, répondant à mes appels passionnés, mon ardent besoin de lumière ?

Durant mes quelques mois de résidence dans la province d'Arungabad, m'étant attardé dans la cité ruinée de Dowletabad, j'avais pris coutume d'aller à cheval presque chaque nuit du côté de la région montagneuse d'Ellora. Je passais là une grande partie de mon temps, errant parmi ces silencieux monuments, ou bien m'abritant durant mes longues nuits dans une des nombreuses grottes qui avaient autrefois servi de demeure aux anachorètes ou prêtres desservant les temples voisins.

Une nuit, après avoir décidé mon retour au logis, je m'étais attardé à l'entrée d'une crypte basse, dans laquelle, couché sur un lit de feuilles et d'herbes parfumées arrangées à ma façon, j'avais coutume de passer maintes heures de mes promenades nocturnes. Depuis quelque temps, mon regard distrait s'était longuement fixé sur le plateau qui formait l'enclos central d'une chaîne de montagne dont les massifs semblables à des cathédrales, s'élevant vers le ciel en un vaste amphithéâtre, étaient criblés d'ouvertures

conduisant aux cryptes et grottes où se trouvaient ornés de ces colossales sculptures qui indiquent l'entrée des temples.

La lune était dans son plein, sa blanche lumière illuminant ces majestueuses solitudes, plus majestueuses certainement par leur désolation, ouvrage de l'homme, que par la primitive grandeur de la nature. C'était une étrange scène à contempler que celle de ces troublants rayons de lune attardés au pourtour des sombres, cavernaux orifices des cryptes et des temples, mais impuissants à percer les impénétrables ténèbres de l'intérieur ; on eût dit que les mystérieux secrets qui remplissaient ces lieux repoussaient l'approche de leur clarté sacrée. Ma fantaisie imaginait des milliers de formes refoulant les flots de sa douce lumière, de peur qu'un rayon vînt illuminer quelqu'un de ces arcanes dissimulés même au muet témoignage des lampes célestes.

Mon cheval, habitué presque autant que son maître à la vie nomade, s'était écarté de la large grotte que je lui avais attribuée comme écurie et paissait tranquillement le rare pâturage qui croissait sur un plateau éclairé par la lune. Je vis tout à coup le sensible animal lever la tête et dresser ses oreilles de ce mouvement particulier qui chez ces animaux annonce une approche étrangère bien avant que nos sens plus grossiers aient rien pu reconnaître. Au même moment, une ombre traversa l'emplacement de terrain éclairé et une forme humaine parut sortant d'une fente dans la montagne et continua, pendant quelques secondes, d'être, comme moi, absorbée dans une muette contem-

plation de la scène solitaire. Au bout d'un instant l'étranger quitta l'endroit où d'abord je l'avais vu, mais, au lieu de prendre le chemin de droite qui conduisait hors de l'amphithéâtre de montagnes, il se dirigea de mon côté, dans l'intention évidente de traverser le plateau en suivant la ligne sur laquelle j'étais. Comme il s'approchait, je le reconnus à son habit monastique et à sa cagoule pour être l'un de ces ascètes qui font de fréquents séjours dans ces régions désolées, qui même, la chose n'est point rare, passent parfois leur vie entière à l'abri de quelque grotte solitaire ou quelque crypte retirée.

Sa présence en cet endroit, à pareille heure, ne me semblait point un secret embarrassant, car je croyais que, comme moi, il était venu dans l'intention de communier avec l'esprit de la scène. Désireux de procurer à l'étranger le même recueillement que moi-même je cherchais, je me disposais discrètement à me retirer vers mon ermitage, lorsque soudainement d'un pas rapide je le vis se diriger vers moi. S'arrêtant vis-à-vis de l'endroit que j'occupais, de façon à laisser la clarté de la lune tomber en plein sur mon visage tout en laissant le sien dans l'ombre, il me dit d'une voix douce engageante, s'exprimant dans mon dialecte favori, le « Sheu Tamil » : « Pardonnez-moi, Monsieur, si je me permets de vous féliciter de l'heureux choix que vous avez fait d'une si belle nuit pour visiter cette impressionnante scène ». En temps ordinaire, cette inopportune invasion dans ma chère solitude m'eût été très désagréable; et d'ailleurs, c'est la coutume bien entendue des visiteurs de ces désertes

-cités des morts de ne jamais déranger dans leurs méditations ceux qui sont venus là dans toute autre intention que d'y chercher le commerce de leurs semblables. Toutefois, je me rappelai avoir quitté ma demeure tard dans la soirée, sans avoir eu le temps de revêtir mon habituel costume de voyage ; par conséquent, mon uniforme militaire, tout naturellement visible dans la pleine lumière de la lune, indiquait que je n'étais pas un ascète, tandis que mon cheval tout près montrait que je n'étais qu'un visiteur fortuit de ces lieux. Immédiatement la pensée me vint que c'était le moine plutôt que le soldat qui aurait à se plaindre de la présence d'un étranger ; de plus, la voix qui m'avait parlé était si harmonieuse, si douce, son accent était si pur que je ne pouvais refuser à mon interlocuteur un échange de mots courtois. Résolu cependant à découvrir sa qualité avant de commencer toute relation, je répondis avec un peu de raideur :

— Mon père a droit de cité dans ces lieux saints. Sa demeure serait-elle dans leurs ténébreuses profondeurs ?

Évitant de m'imiter dans l'emploi du style un peu forcé que suggère le poétique dialecte dont il s'était servi, il répondit simplement : — Voyez-vous là-bas ce point noir en haut sur le flanc de la montagne ? Non, Monsieur, pas là, veuillez, je vous prie, avancer un peu dans la lumière, c'est là, juste au point où cette ligne noire divise cette touffe de buissons ?

— J'aperçois, dis-je. Et je m'aperçus en effet qu'il examinait attentivement mon uniforme, en même

temps qu'avec le doigt il désignait l'endroit qu'il voulait me faire remarquer.

— Eh bien, Monsieur, reprit-il, c'est là le Dharma Sala, la demeure qui pendant de longues années m'a servi d'abri, après qu'à mon retour de lointains pèlerinages j'ai éprouvé le besoin de satisfaire à cette universelle faiblesse dont notre pauvre frêle humanité souffre si communément, je veux dire à l'amour du foyer.

— Votre foyer, m'exclamai-je involontairement. Voulez-vous dire que ce trou dans le flanc de la montagne est votre demeure ?

— Vous l'avez dit.

— Alors vous êtes... Là je m'arrêtai, car en dépit du sombre vêtement qui enveloppait son corps et son visage, il y avait dans la tournure de l'étranger quelque chose qui arrêta les questions.

— Je suis, répondit-il doucement, natif d'une province lointaine, un vaidya (on donne ce nom à ceux qui pratiquent la médecine, fils de castes mélangées) ; le charme de ces lieux m'a attiré ici, d'autres raisons aussi. De puissants intérêts me retiennent dans les grottes et les temples de ces montagnes, le plus égoïste de ces intérêts, celui qui parle le plus à notre humaine nature, l'amour du foyer trouve à se satisfaire ici, dans ce trou au flanc de la montagne, comme vous avez si exactement désigné ma retraite. N'aimez-vous pas votre foyer vous-même, Monsieur, ou l'exercice de votre noble profession (et en disant ces mots il désignait mon sabre) vous absorbe-t-il au point de vous faire préférer le champ de bataille à la paix du foyer ?

— Je n'ai pas de foyer autre que le camp, répondis-je brusquement, je ne cherche d'autre paix que celle de la tombe.

— Trop jeune d'âge, trop vieux en sagesse pour faire une réponse pareille, répliqua-t-il gravement. Écoutez-moi : Le foyer n'est point un endroit, c'est la paix de la conscience, c'est le repos dans l'âme infini, dont jouiront le Yogui errant et le saint Fedhi ; c'est la raison de tortures volontaires que fakirs et lamas imposent à leurs misérables corps. La paix en Brahma est le but qui donne aux Boddhisatras le pouvoir d'éteindre les feux de leurs sens, d'annihiler leurs sentiments, leurs pensées, d'abolir la sensibilité de leur être. L'âme n'est vraiment chez elle que lorsqu'elle est fondue à la source centrale de l'être ; en un mot, ajouta-t-il en donnant le signal du départ et changeant l'étrange extase où il semblait planer pour revenir à la simple phraséologie qu'il avait d'abord employée, en un mot, chevalier, quel que soit le voile d'abstractions dont nous couvrons le but de nos actes, soit que nous cultivions l'amour d'une femme ou l'amour de Dieu, l'amour de l'or ou l'amour de la gloire, l'objet de nos affections, chaque fois que nous y atteignons, est le foyer, et maintenant et plus tard notre foyer sera où est notre trésor. N'ai-je pas raison ?

— Je vous demande pardon, Monsieur, répliquai-je sans prendre garde à sa rapsodie, vous m'avez appelé par un titre que je ne suis guère accoutumé à entendre sortir des lèvres d'un étranger. Me connaissez-vous par hasard ?

— Vous êtes habitué à vous entendre désigner par votre grade militaire, reprit-il en nommant de suite mon rang dans l'armée. Pardonnez mon indiscretion.

— Mais qui êtes-vous donc ? m'écriai-je quelque peu piqué de me voir si bien découvert, vous qui êtes assez discret pour garder l'anonyme et qui savez si bien couvrir votre identité et cependant découvrir la mienne !

— Les grands de la terre s'étonnent de constater que les plus humbles classes les considèrent comme la fourmi regarde l'éléphant, répondit-il sur le même ton ironique que ses paroles, si cependant vous pensez qu'il vaille la peine pour vous de connaître l'habitant du Math que vous voyez là-bas, appelez-moi Chundra ud Deen. Mais pour mieux me conformer aux usages de votre civilisation, si vous voulez bien accéder à la requête que je vais vous présenter, veuillez, je vous prie, m'appeler Byga (médecin) ; maintenant ma requête.

Sans plus de façons, il m'invita brusquement à aller le voir dans son « trou » qu'il appelait si prétentieusement un math ou cercle de huttes, comme celles consacrées à l'usage du maître spirituel et de ses disciples. Mais dans les mots d'invitation qu'il m'adressa, il entremêla, d'une façon significative sur laquelle je ne pouvais me méprendre, le mot de passe d'une association à laquelle des liens solennels m'unissaient, imposant le sceau d'un si terrible secret sur mes pensées mêmes pour ne rien dire de mes lèvres, que je me sentais tressaillir frissonnant tandis

que les mots s'échappaient dans l'air silencieux, comme si le fait banal de les exprimer eût été le plus affreux blasphème.

Un coup de tonnerre éclatant dans le calme de cette nuit étoilée, sans brise, ne m'aurait certes pas autant ému que le son de ces mots défendus. Peu d'hommes connaissent l'existence de cette association, encore moindre est le nombre de ceux qui peuvent prétendre en faire partie ; et cependant de ce moindre nombre le personnage debout devant moi était indubitablement. D'autres mots, d'autres signes furent échangés, sans cependant qu'il y eût le moindre contact entre nous. C'était suffisant : sans autre hésitation, je convins de renouveler connaissance la nuit suivante à la même heure, au même endroit. Puis nous nous séparâmes, lui disparaissant dans l'impénétrable obscurité d'un temple avoisinant, moi faisant signe à mon cheval de me rejoindre et me préparant pour mon nocturne retour au logis à Douletabad.

CHAPITRE XIX

Que les heures me parurent lentes à s'écouler ! Mes occupations fastidieuses durant le cours de cette journée au terme de laquelle seulement je devais de nouveau rencontrer le Byga, cet homme singulier qui me semblait pouvoir si bien calmer les inquiétudes de mon esprit ! En sa présence et tandis que j'écoutais

sa voix si merveilleusement caressante, j'avais éprouvé un calme, une tranquillité qui depuis des années m'étaient inconnus. Ses paroles n'avaient cependant rien eu de remarquable, encore moins pouvais-je considérer comme bien séduisante la perspective d'une visite à sa demeure, ainsi qu'il lui avait plu de désigner le trou dans la montagne où il prétendait habiter. Un étrange, ardent désir d'être là me possédait cependant, et s'il m'arrivait de me figurer l'aspect de « cette ligne noire divisant les buissons » qu'il m'avait montrée du doigt, il me semblait voir de blanches mains partant du flanc de la montagne et m'invitant par signes à gravir ses sauvages et presque inaccessibles hauteurs. J'aurais voulu profiter d'un peu de sommeil avant d'entreprendre mon pèlerinage, mais je fus retenu pour affaires tout le jour à Aurungabad, la ville principale de la province. Je ne pus que tard dîner avec quelques officiers de mes amis, avant de me mettre en route afin d'atteindre Ellora à minuit. Je réussis à gagner le ravin peu après onze heures ; je logeai là mon cheval et me mis en route à pied dans la direction des temples que j'atteignis quelques minutes avant l'heure fixée.

La lune était obscurcie par des nuages en fuite annonçant l'approche d'un orage. Le plateau de l'amphithéâtre, dominé tout autour par les roches de granit rouge formant « la grandcité religieuse », n'offrait pas le moindre signe de vie, pas le moindre mouvement quand j'y arrivai. La solitude la plus profonde, la désolation la plus complète jetaient un charme sur tout le panorama.

Obéissant à une inexplicable impulsion, née peut-être d'un irrésistible besoin de mouvement nécessaire pour combattre la tension nerveuse de mon esprit impatient, j'allais de place en place, inspectant chaque fente de rocher, chaque ouverture, chaque monument, cherchant je ne sais quoi, m'efforçant de découvrir le sens de mes fiévreuses recherches. Enfin je m'arrêtai devant l'un des plus anciens des temples souterrains. L'accès de ses parties les plus retirées obligeait, comme je le savais bien, à passer à travers de longues rangées d'éléphants gigantesques dont j'avais souvent aperçu les effigies à la pâle clarté que laissait pénétrer le vaste portique ou à la lueur tremblante des torches. Je connaissais parfaitement l'intérieur de ce caveau édifice, j'avais maintes fois traversé ses colonnades colossales; quelque chose cependant semblait maintenant repousser mes pas, me faisait hésiter à pénétrer plus avant. A cet instant d'indécision je me rappelai soudain que le lieu de mon rendez-vous avec le Byga se trouvait à un point dont je m'étais écarté de près d'un mille.

Irrité par l'inexplicable agitation qui me possédait, craignant de manquer à ma parole, je me tournais précipitamment pour revenir sur mes pas lorsque je me sentis violemment appréhendé par derrière, les bras attirés dans le dos et étroitement attachés, en même temps qu'une écharpe était passée sur mes yeux et une autre sur ma bouche; tout ceci fait avec une telle vigueur et une si incroyable rapidité, qu'avant d'avoir eu le temps d'opposer la moindre résistance, j'étais baillonné, enchaîné, les yeux bandés.

Ainsi réduit à ne pouvoir me défendre, étreint par des mains de fer de chaque côté, je me sentis entraîné dans la direction du temple et à travers ses longues rangées de colonnades jusqu'à un endroit où l'on me fit faire une courte halte et où les émanations humides d'une atmosphère souterraine devinrent distinctement manifestes. Après cet arrêt, ce fut une descente continue, tantôt par de rudes escaliers, tantôt par d'étroits couloirs tortueux. Parfois les passages que nous traversions étaient si resserrés que mes guides étaient obligés d'avancer l'un devant, l'autre derrière moi, puis l'air glacé rencontré de nouveau m'apprenait que nous marchions sous des voûtes ou bien à travers de larges salles. Chose étrange, ma clairvoyance habituelle, en ce moment de captivité inattendue, me fit complètement défaut. Une volonté plus forte que la mienne semblait agir pour annihiler ou dominer mes perceptions spirituelles et pendant quelque temps je restai trop étourdi pour essayer de résister. Tout le temps de cette longue descente dans les entrailles de la terre aucun autre bruit que celui de mes pas ne vint frapper mes oreilles. Nul son de voix, nul bruit de pas étrangers ne brisa le lugubre silence. La solide étreinte de mes gardiens était la seule preuve que j'avais des compagnons.

Comme nous arrivions à un certain point, et lorsque je compris que l'on voulait me forcer à descendre un escalier presque interminable, l'idée me vint qu'en restant fermement planté sur mes pieds je pouvais tout au moins manifester ma détermination de ne pas aller plus loin. Ce pauvre semblant de résistance me

valut instantanément une poussée si violente que, sans les mains de fer qui me retenaient, j'aurais été précipité à je ne sais quelle hauteur dans les profondeurs qui m'attendaient au-dessous; puis, comme pour me convaincre de ma parfaite impuissance, je fus soulevé de terre, et, en dépit du fait qu'il avait à porter un fardeau mesurant six pieds de haut, avec un volume de diamètre proportionnel, mon guide me saisit de sa poigne de Titan et pendant un moment me transporta comme si j'avais été un enfant. Heureusement, à ce que je crus, le passage suivant se trouvait être trop bas et trop étroit pour permettre un tel mode de transport; je fus donc remis sur mes pieds, mais en même temps la prise de fer d'un géant devant, d'un autre derrière moi, m'était un avertissement suffisant de l'inutilité de toutes autres démonstrations de ma part.

Enfin, je m'aperçus d'un changement marqué dans l'atmosphère autour de moi et dans la nature du sol que je foulais. L'air était devenu doux, embaumé, chargé du parfum odorant d'essences aromatiques, le plancher était uni, dur, comme formé de pierres polies. Je sentis bientôt des mains sur moi qui rapidement me débarrassèrent du baillon, du bandeau et des liens, et alors brusquement fut découvert à mes yeux un spectacle tel que je n'ai pas d'expression pour le décrire dignement. Je me trouvai dans un temple souterrain d'immense étendue, construit en fer à cheval, dont le large ovale était arrangé en salle d'auditoire sur la place d'un amphithéâtre, avec des sièges ornés de riches coussins disposés circulairement en

gradins. Le plafond élevé était entouré de corniches finement travaillées, couvertes d'emblèmes sculptés des cultes égyptien et chaldéen, parsemées de sentences blasonnées sur or, en arabe, en sanscrit, et autres langages orientaux. Au milieu du plafond qui s'en allait en pente vers le haut, était une splendide sphère dorée, étalée sur une surface d'azur, et si habilement dessinée que l'intérieur du temple était tout illuminé par le rayonnement émané de cette multitude de figures célestes qui brillaient étincelantes au-dessus de ma tête. Les murailles avaient été taillées dans le même granit rouge qui composait les montagnes du district, mais étaient ornées à profusion d'images gigantesques de dieux indous et égyptiens, surmontées d'une bordure de somptueux bas-reliefs, dont un certain nombre représentait d'anciennes tablettes chaldéennes ; sur d'autres étaient gravées des planisphères, des cartes astrologiques, ou des scènes de l'histoire de Babylone, d'Assyrie ou de Chaldée. La petite entrée du fer à cheval donnait sur une deuxième caverne, creusée dans le roc même, et dessinée de façon à former une immense plate-forme ou scène surélevée ; le plancher en était recouvert d'un tapis de gazon touffu, ou du moins d'une imitation si merveilleuse qu'on ne pouvait faire la différence. Un couple de sphinx gigantesques supportait les deux côtés de cette grandiose tribune, et suspendue, en toute probabilité par la force magnétique, au milieu de l'air entre la haute voûte du plafond et le tapis gazonné au-dessous, se trouvait une immense reproduction du taureau ailé de Ninive. Les murailles et le plafond de

cette énorme scène caverneuse étaient par ailleurs dépourvues de tout ornement. Une main dorée tenait suspendu au-dessus de la salle de l'auditoire un rouleau sur lequel était écrit en arabe un mot qui correspond à NÉOPHYTES; une main et un rouleau semblables paraissaient sur la corniche qui servait d'avant-scène à l'estrade, portant une inscription arabe signifiant HIEROPHANTES. Rangés en demi-cercle à mi-chemin sur la plate-forme étaient sept trépieds supportant des brasiers d'où montaient des flammes colorées et des guirlandes de vapeur délicieusement odorantes, dont le parfum enivrant remplissait le temple. Derrière chaque trépied, assis sur des trônes étincelants d'argent, chacun symbolisant une étoile brillante, étaient sept personnages en robe noire, le visage masqué, les formes couvertes de façon à rendre impossible toute détermination de leur sexe ou de leur apparence. Autour de moi, les uns couchés, les autres assis à l'orientale, tous semblant profondément absorbés en eux-mêmes, se trouvaient des multitudes d'hommes vêtus la plupart à l'euro péenne, mais avec certains détails du costume indou. Leurs visages étaient cachés, car tous portaient des masques. Ceux qui m'avaient débarrassé de mon bandeau m'avaient aussi pourvu d'un masque, mais me laissant les yeux parfaitement libres, de façon que je pusse considérer à loisir la scène remarquable qui se déroulait autour de moi.

Il n'y avait pas la moindre petitesse de détail dans tout ce qui frappait ma vue. Tout était colossal, varié, magnifique; chaque objet, quelles que fussent ses di-

mensions, était une œuvre de l'art le plus parfait. La lumière qui diffusait du somptueux planisphère de la voûte était douce, éclatante néanmoins. Grâce à un dispositif qui me fut expliqué depuis, de larges tuyaux avaient été construits de façon à communiquer avec l'atmosphère du dessus et introduire ainsi une abondante provision d'air frais jusque dans les extrêmes profondeurs de cette salle souterraine.

Les premiers instants qui suivirent ma mise en liberté, la surprise, le ravissement en même temps qu'un sentiment de respect craintif m'empêchèrent de bouger. C'est alors pendant que je promenais mes regards autour de moi que je m'aperçus que l'assemblée tout entière tournait ses visages masqués de mon côté et que de tous les coins on me faisait des signes de confraternité d'une ou plusieurs des différentes sociétés auxquelles j'appartenais.

J'ai su depuis, et je compris alors, je crois, qu'il n'y avait pas une seule personne présente qui n'ait pas été initiée à l'une ou plusieurs des associations secrètes auxquelles j'étais moi-même affilié. La reconnaissance de ce fait me plaça de suite sur un pied d'intelligence avec mes compagnons et m'indiqua la ligne de conduite que l'on attendait de moi. Il existait, et il existe encore parmi certaines fraternités, un langage symbolique de signaux, bien plus élégant et expressif que la parole et que je trouvais en usage chez mes nouveaux associés. Par son emploi j'appris quelles notions spéciales allaient m'être communiquées cette nuit. La première était d'étendre le sentiment de confraternité à l'humanité dans son ensemble. La

deuxième consistait à bien comprendre que le but de notre réunion était la découverte de l'occultisme, et que semblablement nos méthodes de recherches devaient être occultes. Une autre recommandation était de ne jamais, même de la plus discrète façon, faire allusion à la Société ou à son existence, en présence de n'importe lequel de ses membres qu'il pourrait m'arriver de rencontrer dans le monde, la raison de cette prohibition étant d'éviter toute discussion sur la nature des avis communiqués. On exigeait que les réflexions que je pouvais faire à ce sujet se passassent au fond de moi-même ou, si j'acceptais les révélations faites comme mes propres opinions, que je les communiquasse autour de moi aux personnes ne faisant pas partie de la société ; je pouvais aussi faire allusion à l'existence de l'association et parler de son objet, mais je ne devais jamais révéler le nom d'aucun de ses membres ou conduire des étrangers aux divers endroits où se tenaient ses réunions. La dernière recommandation qui me fut faite m'imposait d'être scrupuleusement attentif aux actes de la séance. Je fixai donc mon regard sur les sept personnages masqués en robe, assis sur la plate-forme. Je les avais tout d'abord pris pour de simples effigies, mais aussitôt que tous les membres de l'assemblée furent assis, et en ordre, je les vis se lever, l'un après l'autre, chacun d'eux donnant par un signe ses instructions, puis reprenant sa place et son immobile attitude. Le premier avis donné de cette façon recommandait le silence pythagoricien pendant chaque séance. Le deuxième, s'adressant à tous, requérait une soumission plato-

nique à l'association pendant la durée de l'affiliation. Le troisième nous assurait de la protection divine. Le quatrième avis m'apprenait à moi que mes désirs les plus secrets étaient pénétrés. Le cinquième (encore adressé à moi) me promettait complète satisfaction de ces désirs. Le sixième me recommandait d'une façon générale la discrétion dans l'usage des connaissances que j'étais appelé à recevoir, l'honnêteté dans leur application, et l'amour de l'humanité dans leur distribution. Je ne suis pas autorisé à expliquer le septième avis, je puis dire cependant que je fus averti par l'un des personnages masqués près de moi, que plus tard on m'offrirait les moyens d'arriver à l'initiation complète.

Pendant que s'exécutaient les signes symboliques, transmetteurs de ces avis, la salle de l'auditoire tout entière s'était peu à peu assombrie, si bien que, lorsque fut terminé cet acte de la séance, je m'aperçus que la lumière s'était singulièrement adoucie et que le rayonnement émané de l'éblouissant planisphère s'était fondu en une pâle clarté pareille à celle que donnent la lune et les étoiles. Et maintenant que j'ai achevé ma très imparfaite description du magnifique temple et des premières scènes de ce grandiose drame, je vais essayer de décrire celles qui suivirent.

Un calme profond régnait tout autour de moi, un silence religieux dominait l'assemblée, lorsque j'eus la sensation que la partie tout entière de la vaste caverne formant la scène à la plus petite entrée du fer à cheval disparaissait insensiblement. Murailles, plafond, hiérophantes, trônes d'argent, brasiers, tout

s'était évanoui, et à leur place je voyais l'immensité sans bornes de ce qui semblait être d'impénétrables ténèbres. Au bout d'un moment j'observai comme un mouvement, une ondulation sans cesse grossissante, puis une coloration de plus en plus faible vint éclairer cette sombre nuit pour se subtiliser bientôt en une vapeur grise, argentée et enfin se fondre et disparaître. Alors je vis un univercœlum sans bornes, avec des myriades d'hémisphères représentées dans son immensité. En haut, en bas, à la ronde, étendus, sur des horizons sans limites se succédant sur une échelle sans fin, c'était un amoncellement d'hémisphères, étroitement rapprochés quoique séparés les uns des autres; tous avec leurs flamboyants systèmes, chaque système éblouissant de l'éclat de ses soleils, planètes, comètes, météores, lunes, anneaux, bandes et nébuleuses. Des millions et des millions de systèmes remplissaient les espaces de l'univers; tous différaient cependant les uns des autres, tous se mouvaient dans le même ordre resplendissant, gravitant autour d'un tout-puissant, d'un inconcevable centre. Et dans ces prodigieux chefs-d'œuvre d'harmonie, chaque groupe de nuées de fer nouvellement créé semblait aussi admirablement accordé au point de l'espace le concernant que les énormes systèmes solaires avec leur cortège de soleils, d'étoiles et de satellites. Je vis les espaces de l'univers divisés en hémisphères, les hémisphères en systèmes solaires, ces systèmes regorgeant de soleils qui à leur tour formaient des systèmes de mondes créés à tous les degrés d'évolution depuis l'informe nuée de feu jusqu'au soleil central d'un système arrivé à la perfection. (A suivre.)

Mesure du Temps chez les Indous

UNITÉS	VALEURS INDIENNES	VALEURS EUROPÉENNES EN ANNÉES TÉRRESTRES
1 Nimesha.....	26/3 Trutis.....	8/45 de seconde.
1 Kastha.....	18 Nimeshas 8 Vipalas..	3 secondes 1/5
1 Kala.....	30 Kabitas 4 Palas....	1 minute 3/5
1 Makurta.....	30 Kals 2 Gharis...	18 minutes
1 Jour et une nuit (terrestres)...	30 Makurtas 60 Gharis...	24 heures
1 Jour et une nuit des Pitris....	30 Jours et nuits terrestres.	Un mois terrestre
1 Jour et une nuit des Devas	12 Mois terrestres.....	Un an (365 jours)
1 Année des Devas....	365 Jours et nuits des Devas....	365 ans
1 Kali Youg....	1200 ans des Devas.....	438.000 ans
1 Dvapars Youg.	2400 ans des Devas.....	876.000 "
1 Treta Youg....	3600 ans des Devas.....	1.314.000 "
1 Satya Youga...	4800 ans des Devas.....	1.752.000 "
1 Chatin Youga (4 Yougas)...	12.000 ans des Devas.....	4.380.000 "
1 Yuga des Devas ..	12.000 chatu Yugas.....	52.560.000.000 "
1 Jour et une nuit de Brahma....	2.000 Yugas des Devas.....	105.120.000.000.000 "
1 Année de Brahma..	365 Jours et nuits de Brahma.	38.468.800.000.000.000 "
1 Manvantara....	72 Yugas des Devas.....	3.731.760.000.000 "
1 Chatur Yuga de Brahma....	12.000 ans de Brahma..	463.625.600.000.000.000 "
1 Jour et une nuit Parabrahm....	200 Yugas Brahma..	92.725.120.000.000.000.000 "

M. Antonin Rougier vient de fonder à Lyon, 15, rue Saint-Paul, une Bibliothèque spiritualiste, en dehors de toute école. Nous en reparlerons longuement dans notre prochain numéro.

ORDRE MARTINISTE

Une délégation générale est établie à San Paolo (Brésil). pour les pays de langue portugaise en Amérique. Cette délégation est placée sous la direction directe du Souverain délégué général pour l'Amérique du Sud, le Dr Girgois.

ÉCOLE HERMÉTIQUE

La période préparatoire aux examens est ouverte. Les examens du 1^{er} degré auront lieu dans les premiers jours de juillet.

LA COMMEMORATION D'ÉLIPHAS LEVI

Le dimanche 9 juin, l'École hermétique a fêté le souvenir d'Éliphas Lévi, dans ces bois de Meudon où il se plaisait tant de son vivant. Trente membres de l'École avaient répondu à l'appel des organisateurs et se trouvaient réunis à deux heures, à la gare de Bellevue.

De là, le groupe gagne les bois, où, dans une clairière choisie dès le matin, on fait le cercle pendant qu'un des professeurs récite une poésie d'Éliphas. Puis une discussion s'engage au sujet des divisions des êtres invisibles en action dans les forêts. La séparation s'est effectuée à la tombée de la nuit.

L'École hermétique compte organiser de nouvelles excursions du même genre dans le courant de l'été.

Société des Conférences Spiritualistes

La dernière conférence a été une des plus brillantes de cette année, qui compte pourtant une série de réunions qui prouvent combien l'idée du D^r Papus a bien fait son chemin. M. Ernest Bosc, président, a ouvert la séance devant une salle aussi remplie qu'il était possible et passionnément attentive.

Papus traitait des *Enfers sociaux*, des tristes bas-fonds où grouillent les misères désespérées. Mais ce n'était point seulement en narrateur, en descripteur qu'il voulait nous donner l'idée de la souffrance humaine. Ce n'était pas non plus de la seule assistance matérielle, mais dans un domaine plus élevé, de l'assistance morale et fraternelle, de l'aide à l'évolution possible dont il voulait nous entretenir.

C'est ainsi qu'il a été amené à parler de l'œuvre des salutistes, et qu'il a pu en parler en homme qui s'est au préalable donné la peine de l'étudier. Sous des dehors parfois bouffons, avec une exubérance de propagande qui surprend notre caractère français, les salutistes n'en font pas moins une œuvre fraternelle et nous pourrions les imiter sans nous charger de leur grosse caisse.

Voilà ce que Papus a dit, avec la chaleur communicative qu'on lui connaît ; peut-être avec plus d'élan encore que de coutume, devant une salle qui l'interrompait à chaque instant par ses bravos, dans laquelle une délégation de salutistes était la première à applaudir. Notre président a parlé en grand mystique et il est à penser qu'il a gagné bien des cœurs à l'œuvre de fraternité humaine, car c'est aux cœurs qu'il s'adressait.

M. le D^r Rozier nous a fait ensuite des communications du plus haut intérêt sur l'esprit familier de M^{me} Lay-Fonvielle. Il a pu employer en diverses expériences le biomètre du D^r Baraduc et obtenir des résultats dont il reparlera lui-même dans *l'Initiation*, en même

FAIRES EN ART

COULEUR ET HARMONIE

avec autant	Couleur ambrée, blond doré. Prédominance des clairs.
nces), ni trop	Harmonie heureuse, sonore, savante, sans recherche. Couleur jaune sombre. Plus de tapage que d'éclat véritable. Harmonie tourmentée.
re (non sans	Couleur froide et pâle, mais harmonieuse. Prédominance des demi-teintes. Harmonie recherchée et fine ; domine la mélodie. Couleur blafarde et fade. Préciosité, afféterie dans l'harmonie.
et juste, né-	Couleur sombre. Prédominance des ombres.
ces P. et m. f.	Harmonie savante et sombre, effet grave, domine la mélodie.

temps que des photographies spirites sur lesquelles il s'expliquera également.

On trouvera la conférence de Papus dans l'*École hermétique* publiée en supplément par notre excellent confrère l'*Hyperchimie*.

L'Écho du Merveilleux et la Cartomancie

Dans le dernier numéro de l'*Écho du Merveilleux* (15 juin), Gaston Méry rend compte des premiers résultats de son enquête sur la cartomancie et les facultés physiques mises en jeu par les cartomanciennes. Les uns y voient le Diable ! (naturellement), les autres une simple lecture de pensée (et Méry tend à se ranger à cet avis), d'autres enfin l'influence des invisibles.

Nos lecteurs savent que ces faits, comme ceux de la divination par l'emploi des sujets matériels, se réfèrent tous à la même théorie : la lecture des clichés astraux, quand la voyante est réellement douée de facultés psychiques.

Or cette lecture des clichés astraux peut consister :

1° En la lecture des clichés du passé flottant dans l'aura du consultant. Ce que les psychologues appellent avec leur naïveté habituelle : la lecture de Pensée (!) ;

2° En la lecture des clichés plus mal conformés et se référant à l'avenir. Ces clichés peuvent provenir soit des projets élaborés par le consultant, soit de toute autre origine (y compris l'influence des invisibles) ;

3° En la lecture de communications non encore matérialisées sous forme de clichés vu leur origine toute spirituelle.

Telle est, en résumé rapide, la théorie de l'occultisme applicable à tous les procédés de divination par les objets matériels : verre d'eau, blanc d'œuf, marc de café, cartomancie, géomancie, etc., dans le mode *intuitif*.

Mais il faut ajouter à tout cela le côté purement *intellectuel* de la question, manifesté par l'action des combinaisons des nombres et si peu connu par les modernes

pythonisses, alors que c'était le triomphe d'Etteila. Ce sont ces combinaisons numériques qui règlent les écarts de l'imagination et qu'il faudrait faire étudier à nos praticiennes.

Julia et Madeleine, incarnées dans M^{me} Lay-Fonvielle, vivent dans le plan même des clichés astraux et, étant donnée leur origine très élevée et la chaîne invisible à laquelle elles se rattachent, peuvent modifier ou même former certains de ces clichés astraux. De là la supériorité écrasante de Julia sur les professionnelles ordinaires. Le D^r Rosier a donné l'autre jour la preuve expérimentale de cette théorie en montrant comment *il est parvenu à photographier Julia* en dehors de la présence du médium et à grande distance — par action directe sur une plaque enveloppée de papier noir posée sur un meuble, c'est-à-dire sans chambre noire et sans objectif.

La cartomancienne se sert pour fixer les images astrales de certaines figures convenues qui sont ses cartes.

Le marc de café (variété moderne de géomancie) fixe aussi par des symboles les images astrales.

Par contre, le verre d'eau et les miroirs magiques, de même que les rêves dits prophétiques, permettent aux personnes douées à cet effet de voir les clichés astraux directement et sans correspondances symboliques.

C'est encore à la lecture de ces signes hiéroglyphiques des correspondances avec les clichés astraux personnels que se réfère la *Chiromancie* où certaines professionnelles sont prodigieuses quand l'intuition vient aider la science.

Quoi qu'il en soit, félicitons vivement Gaston Méry de son enquête et de la conduite générale de son *Echo du Merveilleux* toujours intéressant et toujours digne de son nom.

PAPUS.

Les tendances religieuses de la Jeunesse Contemporaine

La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) a eu la très heureuse idée de rechercher quel était l'état d'esprit de la jeunesse de France touchant les hautes questions de

sociologie, de morale et de religion. L'auteur de l'enquête, M. Eugène Montfort, fait remarquer *que presque tous les jeunes écrivains font porter leurs préoccupations sur la question religieuse*. C'est bien un signe des temps et l'on ne pouvait guère échapper à cette préoccupation qui guette patiemment l'intellect et le cœur de l'homme.

Nous n'avons pas pour aujourd'hui à donner une opinion sur ce fait vraiment considérable que vient de nous révéler la *Revue*. Bornons-nous à une analyse.

Socialement il semble que la jeunesse entre entièrement dans l'idée d'association. C'est à l'association qu'appartient l'avenir. Résumant la pensée générale qui ressort des réponses reçues, M. Eugène Montfort dit : « Le mouvement coopératif et le mouvement syndicalitaire contemporain sont tout à fait acceptés et aidés par la jeunesse. Ils sont en effet approuvés en même temps par la Ligue démocratique des Écoles et par l'Union libérale de la jeunesse... »

Mais, à côté du point de vue purement social, il y a le côté religieux, qui, nous l'avons déjà dit, paraît venir au premier plan des soucis de la jeunesse.

« Il y a là, dit M. Montfort, un ensemble d'idées dont nous devons tenir compte et sur lequel nous devons nous arrêter.

« Pour M. Maurice Magre « les principes des « anciennes religions sont bien morts, une religion nouvelle doit se fonder » — « religion de l'humanité », dit M. Fernand Gugh — « socialisme transformé en religion », ajoute M. Saint-Georges de Bouhélier — « capable de glorifier la vie terrestre, d'exalter la dignité humaine », complète M. Maurice Le Blond. Ici ces deux derniers écrivains sont d'accord avec M. Bazire pour voir dans le nouvel idéal social une foi ; celui-ci, en effet, l'a déclaré dans sa réponse : le collectivisme en face du christianisme, ce sont deux religions en face l'une de l'autre.

« Cet appétit d'une religion nouvelle semble devoir se répandre dans la jeunesse et gagner la société de demain. »

Voilà quelques-unes des opinions qui ont été données à la *Revue* et elles marquent bien que si les esprits ne

savent pas trop où ils veulent aller, ils savent néanmoins qu'ils voudraient bien aller quelque part ; c'est plus un vague désir qu'une volonté nettement déterminée qu'ont exprimé la plupart des répondants. Il n'importe, il y a dix ans, la jeunesse qui pense eût impertinemment souri si on l'avait questionnée sur ses opinions religieuses. Aujourd'hui, c'est à ces opinions à peine ébauchées, il est vrai, qu'elle donne la plus grande importance.

« Des aspirations nombreuses vers une foi nouvelle, vers une nouvelle religion, c'est là un symptôme tout à fait caractéristique, non observé encore, croyons-nous, et que nous nous réjouissons de voir nettement déterminé par cette enquête ». Ainsi conclut M. Montfort.

Ailleurs il dit : « Contre ces nouvelles aspirations se dresseront les aspirations de l'ancienne foi. Et la lutte sera belle entre les déistes d'une part et les incroyants de l'autre, entre ceux qui acceptent une religion révélée et ceux qui ne l'acceptent pas, entre les partisans de la foi et ceux de la science. »

Il nous est permis à nous de dire qu'entre ces deux termes dont la valeur s'annihile par leur lutte et leur schisme, mais se montre tout entière par leur synthèse, il y a justement cette vieille science-foi, l'occultisme qui est le troisième terme, le terme synthétique d'union et d'équilibre, que la jeunesse française a totalement oublié, mais vers lequel ses vagues aspirations, ses soifs d'idéal, ses désirs encore imprécis la conduisent et devant qui des faits peut-être violents la jetteront demain.

D'ailleurs, nous reviendrons sur cette manifestation importante de la pensée contemporaine. En attendant, félicitons chaleureusement la *Revue* et M. Montfort d'avoir entrepris et si bien conduit cette enquête.

EDGAR JÉGUT.

Bibliographie

La Vie de Claude de Saint-Martin, par A.-T. WAITE.
— M. Waite, bien connu en Angleterre par ses travaux sur les diverses branches de l'occulte, vient de publier

sur Saint-Martin un livre d'une sérieuse érudition et qui rendra de grands services à tous les martinistes des pays de langue anglaise.

S'entourant des documents les plus positifs actuellement connus, M. Waite a reconstitué très fortement la vie exotérique du grand philosophe très mystique. Puis, il analyse et commente chacun des points les plus importants de la doctrine en tirant ses matériaux de tous les ouvrages de Saint-Martin.

Ce volume représente donc un véritable résumé des nombreux volumes du philosophe inconnu et, à ce titre, il est précieux pour tout martiniste lisant l'anglais.

Nous n'avons qu'une objection très légère à faire à l'étude remarquable de M. Waite, c'est qu'elle ne donne pas une idée assez nette de la *voie mystique* suivie par Saint-Martin dans son évolution personnelle et des moyens de parvenir à cette voie. A notre avis, M. Waite s'est laissé peut-être trop influencer par les critiques français qui se sont occupés de Saint-Martin comme philosophe et il n'a pas assez suivi le Philosophe Inconnu dans sa voie d'illuminé, d'initié et surtout d'*initiateur mystique*. Les ouvrages publiés en Russie par les initiés directs de Saint-Martin à l'époque de la Grande Catherine sont très curieux à ce point de vue, et les rares exemplaires qui ont échappé au feu du bourreau donnent sur le martinisme mystique et chrétien des renseignements précieux que M. Waite aurait dû résumer.

Mais cela ne veut pas dire que les questions ésotériques soient laissées de côté dans ce volume. Les études sur les nombres, sur les idées-forces et sur la reconstitution de l'Homme-Esprit par l'évolution de l'Homme de désir à travers le nouvel Homme sont très bien mises au jour.

Au moment où il est si difficile de faire comprendre qu'on peut être un chevalier du Christ sans être clérical et qu'on peut être mystique tout en restant capable de compatir activement à la souffrance des frères terrestres, ce livre était utile.

Aussi adressons-nous toutes nos félicitations à M. A.-E. Waite qui a été nommé docteur en hermétisme (*ad honorem*) par son beau travail.

PAPUS.

V. HORION. *Mon évolution spiritualiste*, in-8, prix : 1 franc, Liège. — Nul plus que M. Horion n'eût eu le droit d'écrire en tête de son ouvrage : Ceci est un livre de bonne foi. Or, de ce temps, tel droit n'appartient pas à tous ceux qui écrivent. J'en peux donner la preuve sans éloigner ma pensée de ce petit volume de valeur. Une des préoccupations, un des étonnements de M. Horion est de constater le refus systématique qu'opposent désespérément les plus nombreux savants lorsqu'on leur parle d'examiner les faits du spiritualisme. Pour les uns c'est tout simplement de la mauvaise foi, pour les autres une peur vague de ce ridicule que nous craignons si fort en France, que c'est justement ce qui nous rend grotesques aux yeux de l'étranger. Les premiers sont capables des formes les plus extravagantes de l'imagination pour expliquer certains phénomènes de telle façon qu'ils puissent encore une fois écarter l'hypothèse spiritualiste. C'est un peu de temps gagné, tout au moins.

D'autres à court de cette imagination joyeuse et féconde expriment un mépris sec. Ils n'examineront pas, vous m'entendez, Monsieur. Et voici défiler la théorie fripée des clichés : la dignité de la science ; nous autres savants, nous ne pouvons nous compromettre ; non, Monsieur, jamais, etc...

Il est vrai qu'aujourd'hui de véritables savants qui ne sont pas *eux autres*, examinent, observent et se recueillent. Mais le malheur est que ceux-là sont le plus souvent des silencieux et que leur rare pensée pénètre peu dans les cercles élargis où le grand nombre attend qu'on l'enseigne. Un nuage de demi-scientistes s'interpose entre lui et les *templa serena* et les lui masque. Or ces demi-scientistes, ces *vulgarisateurs*, ce sont *eux autres*. Ces gens font partie d'une coterie, professent généralement dans quelque coin et, bon an mal an, pondent dans une collection scientifique (évidemment) un volume de trois cent cinquante à quatre cents pages. Gens d'activité et d'assimilation, mais superficiels et incapables de considérer le fait ou l'idée sous tous leurs aspects, piètres écrivains pour la plupart, ils ont cette unique force, que je saurais appeler audace — par respect pour ce mot — mais que je qualifierai simplement toupet.

Et comme je ne veux pas rester sur une affirmation, je prouve. Voici une réunion d'ouvrages où doit se trouver l'extrait triple, l'essence même de la pensée humaine sur les plus importants problèmes. C'est l'inventaire entier, sincère de la connaissance à l'heure qui sonne. J'ouvre un livre dont le titre m'annonce qu'il me dira tout ce que j'ai besoin d'apprendre sur la science, la religion et le matérialisme. Or oyez : l'auteur dès sa préface avoue qu'il n'a pas fait une œuvre de synthèse, comme on l'espérait, ou de coordination tout au moins ; il s'est contenté de réunir sous un titre général des articles parus dans différentes revues et dont certains datent de vingt-cinq ou trente ans. Il me semble pourtant que depuis vingt-cinq ans il s'est passé pas mal de choses dans le domaine intellectuel !... Alors ?... Eh ! bien mais j'ai acheté un fonds de rossignols (et c'est peut-être tout ce qu'on désirait) et je ne sais rien de nouveau sur la lutte entre le matérialisme et le spiritualisme. Sans parler de l'autre, je n'aperçois guère ici de probité scientifique. Dieu sait pourtant si le mot est clamé, et si le drapeau (!) de la science finit par s'élimer en oripeaux tant on l'agite à tort et à travers.

On ne saura jamais trop à quel point nous sommes encombrés de ces scientifiques là et comme leur prétendue libre pensée cache le plus intransigeant cléricisme. Mais quand on le saura, il ne faudra s'étonner ni de leur mauvaise foi, ni des flots de bêtise qu'ils répandent et que des gens trop insuffisamment renseignés acceptent, à cause de l'étiquette, comme substances intellectuelles valables.

Aussi bien, il nous conviendra de dédaigner les impropres et de négliger les craintifs, pour œuvrer toujours plus profondément. Justement les cent pages de M. Horion sont méritoires, parce qu'elles nous montrent l'évolution d'un homme qui s'appuie, à chaque tournant, sur un fait précis en même temps que sur une conception philosophique solide. Il serait à désirer que de tels petits ouvrages fussent plus nombreux. Ce serait comme un échange de pensée, comme une conversation, de sincérité profonde, entre chercheurs. C'est à titre d'exemple à suivre, en même temps que pour sa haute valeur intrinsèque, que je trouve recommandable, à tous ceux qui

mettent l'idée plus haut que l'intérêt personnel ou l'intérêt clérico d'une coterie quelconque, l'ouvrage que M. Horion nous offre sous le titre de : *Mon évolution spiritualiste*.

EDGAR JÉGUT.

Étude sur les origines et la nature du Zohar, précédée d'une *Étude sur l'histoire de la Kabbale*, par S. KARPPE, docteur ès lettres. Une première lecture de cet ouvrage nous le montre très intéressant au point de vue de la documentation et de la méthode intellectuelle employée pour la recherche des vérités initiatiques. Esprit rigoureux, précis et clairvoyant, l'auteur apporte sa contribution à l'étude de ces sciences antiques avec une conscience dont on doit le louer. Œuvre historique par la forme, philosophique quant au fond. Nous en reparlerons prochainement. S.

Lilith, par RÉMY DE GOURMONT (édition du *Mercur de France*). Il faut admirer dans cet ouvrage la qualité du style et l'intention de nouveauté. C'est une mise en scène poétique de ce qui dut se passer avant la création de l'homme, la révolte de Satan (qui s'appelait *Lucifer*) et la chute d'Adam. Avec une habileté littéraire et des ressources de premier ordre, M. Remy de Gourmont a très agréablement adapté ces vieilles idées traditionnelles aux nécessités intellectuelles de l'esprit moderne. C'est d'un panthéisme plein de poésie, de relief, de charme, et ses personnages sont très visibles. Un peu trop peut-être, à notre sens. Nous avons revu le bon Jehovah patriarcal et bête, « passant ses doigts divins dans sa barbe de lin », se trompant à chaque instant dans ses plans et leur exécution, et reprenant son refrain : « Mon œuvre est bonne ! » malgré l'évidence du mal et des catastrophes les plus tristes, « les plus mauvais jours de notre histoire », a dit Jules Laforgue.

Satan, mué en escarbot, entre dans le ventre du serpent, pour se faufiler dans l'« enclos » réservé aux habitants du paradis terrestre, à travers une haie de cactus. Le serpent a un beau pelage, diamant, améthystes, rubis, joailleries étincelantes ; mais il tient à nos premiers parents, adolescents sensuels et un peu ennuyés, un dis-

cours véritablement captieux. « C'est un excellent esprit, dit-il de Jehovah, mais un peu enclin à la métaphore. Voyons, raisonnons un peu, etc. »

Lilith, la première femme créée par Jehovah pour l'homme, désire tout d'abord violemment celui-ci. Jehovah se reprend et lui dit : « Va trouver Satan... Vous êtes les deux erreurs de ma pensée; accouplez-vous et procréez des démons. »

Nous assistons alors à la séduction charnelle de Satan par Lilith, qui opère à son endroit de singulières caresses. Satan invertira les rôles ultérieurement, et ils se livreront à des luxures furieuses, blasphématoires et inassouvibles.

Une adaptation un peu confuse du Iod-Hé-Vau-Hé, tétragramme divin, arche de synthèse, contenant les nombres et les lois de l'éternelle création, que l'auteur ramène à un sens restreint et phallogénique.

Davantage nous plaît le symbolisme des animaux. Le lion qui jouait avec Ève avant la chute, et qui la portait sur son dos, revient, après, en rugissant, et bondit pour la dévorer, cependant qu'innocente elle voudrait continuer ses jeux. Raziel, l'instituteur d'Adam, qui a conservé son pouvoir divin sur les animaux, paraît, et le lion apaisé s'éloigne.

Ève crée les animaux nuisibles et donne bien du mal à son mari qui tâche de mieux faire dans ses essais de création. De sa baguette, il frappe le sol et voit apparaître une brebis et son agneau. Ève prend la baguette et fait naître une louve qui met bas des louveteaux.

Adam se voit obligé de créer des molosses pour les mettre en fuite. Ève fait naître « une nichée de souris qui courent aussitôt vers la provision de graines ». Adam : « Tu as la main malheureuse », dit-il. Et, pan ! deux beaux angoras. « Voilà la faute réparée. » Puis des poules, et le renard, à qui Ève : « Bonjour, renard, je t'aime, tu me ressembles, tu as mon odeur, tu as mon âme ! » etc.

A part un peu trop d'anthropomorphisme (car, vraiment, la science déjà nous montre les analogies des principes et des forces divines dans les lois naturelles; et la connaissance vivante des lois cachées, si peu ca-

chées, rend leur noblesse aux personnages de la Genèse, êtres divins, symboles vivants, courants astraux, différents de nous par la forme, mais analogues par la constitution, et si peu en rapport avec les bonshommes d'imagerie, dont un clergé agnoste voile la sublimité de la Religion. Nous avons le devoir — ne vous semble-t-il pas ? — de chercher les lois d'harmonie dans la nature vivante et d'incliner notre front devant le Créateur, gardant en notre cœur l'humilité et l'amour des êtres : nous devons étudier le sens réel des légendes et des symboles, et en retrouver les formes dans les lois physiques, toute vérité vraie étant vraie sur tous les plans. Cela nécessiterait des développements plus étendus... — à part donc un anthropomorphisme d'ailleurs poétique, nous n'avons que des éloges et des remerciements à adresser à l'auteur pour cet ouvrage d'un scepticisme lucide qui s'efforce peut-être vers la lumière et la foi.

SABRUS.

Nombres et dates fatidiques

Certains fidèles de l'Empire espèrent la restauration du régime de leurs rêves en 1907. Leur espoir repose sur ce faible raisonnement, qu'en additionnant 1907 on obtient le total 17, et que ce chiffre est fatidique dans la famille Bonaparte. En effet, l'ex-prince impérial, à la mort de son père, avait 17 ans et a été frappé en Afrique de 17 coups de zagaie ; les lettres qui forment le nom de Napoléon Bonaparte sont au nombre de 17 ; Napoléon III est né en 1808 (et 1808 additionné égale 17) ; l'impératrice Eugénie est née en 1826 (et 1826 additionné égale 17) ; de leur mariage (1853) à leur déchéance (1870) 17 années s'écoulent... Enfin, le prince Victor est né en 1862 et en additionnant vous aurez encore 17 !...

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

Tous les Occultistes

Tous les membres de l'Ordre Martiniste

ont intérêt à lire

L'ÉCOLE HERMÉTIQUE

Supplément gratuit de la Revue

L'HYPERCHIMIE

Qui reproduit les cours de Paris, théoriques et pratiques

ABONNEMENTS

4 francs par an

4, Rue de Savoie, PARIS

Le Numéro de Juin reproduit les cours de Papus, Sédir et Phaneg

Envoi d'un numéro spécimen sur demande.

ÉDITIONS DE L'INITIATION

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec
préface du D^r MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson,
35 pages. 1 franc

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ LES

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages 1 fr. 50

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le *Brahmanda* ou *Univers Intégral*, 64 pages, 1 fr.

FRANC-MAÇONNERIE ET SCIENCES OCCULTES

A Vendre

IMPORTANTE BIBLIOTHÈQUE sur la Franc-Maçonnerie et les Sciences Occultes, composée d'ouvrages rares, par les auteurs les plus célèbres des XVIII^e et XIX^e siècles.

Écrire à **M. ROSEN, 9, rue Chappe, Paris**
pour recevoir renseignements et catalogue

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque nous signalons les ouvrages suivants :

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets*. — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux*. — ALBERT MODERNE : *Nombreux Secrets* — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm*. — J. BELLOT : *Œuvre*. — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F. : M. :.* — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais*. — DES ETANGS : *Archives et Œuvres maçonniques*. — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers*. — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques*. — JOUAUST : *Histoire du G. : O. :., Histoire de la F. : M. :. en France*. — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F. : M. :., — le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, Physique occulte*. — MARCONIS : *Le Rameau d'or d'Eleusis*. — NAUDET : *Ouvrages sur la magie*. — PORTA : *Magiæ naturalis*. — RAGON : *Œuvres complètes sur la F. : M. :.* — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la magie, Lettres réponses*. — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité, Tableau naturel, etc.* — SYBILLINA : *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica*. — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante*. — LOUIS LUCAS : *la Chimie Nouvelle, la Médecine nouvelle, etc.* — *Divers ouvrages sur le Magnétisme et le Spiritisme*.

Vient de paraître :

L'HOMME DE DÉSIR

Par l'auteur des « Erreurs » et de la « Vérité »

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

RÉÉDITION

DE

L'ORDRE MARTINISTE

Un volume in-8, reproduction absolument fidèle de la 1^{re} Édition

PRIX : 7 Francs

EN VENTE :

POUR LA FRANCE

4, Rue de Savoie, 4

PARIS

(Administration de l'Initiation)

POUR L'ITALIE

18, Via San-Damiano, 18

MILAN

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « l'Homme de Désir » sera vendu **CINQ FRANCS** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C^{ie}, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U. O. ✱

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

52^{me} VOLUME. — 14^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N°10 (Juillet 1901)

<i>A nos lecteurs</i> (p. 1 à 3)	La Rédaction.
PARTIE EXOTÉRIQUE	
<i>Les arts divinatoires</i> (p. 5 à 9)	Papus.
PARTIE LITTÉRAIRE	
<i>Un drame mystique</i> (p. 10 à 14).	R. Sainte-Marie.
PARTIE PHILOSOPHIQUE	
<i>L'homme de désir</i> (p. 15 à 19)	Sédir.
<i>Les sept dimensions de l'espace</i> (20 à 26)	Ernest Bosch.
<i>Au pays des Esprits (suite)</i> (p. 27 à 45)	X.
<i>Introduction à l'étude du son, lumière et couleurs dans l'astral (suite)</i> (p. 46 à 62)	Tidianeug.
PARTIE INITIATIQUE	
<i>Vocabulaire de la terminologie de Jacob Bœhme</i> (p. 63 à 80)	Sédir.

École supérieure libre des sciences hermétiques. — Chez les voyantes.
— Réhabilitation d'Anna Rothe. — Bibliographie. — Bibliothèque kabbalistique.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORF

PARIS — 50, Chaussée - d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

SAINT-YVES D'ALVEYDRE — AMO — F. CH. BARLET, S. I. N. —
GUYMIOT. — MARC HAVEN, S. I. N. — JULIEN LEJAY, S. I. N. —
EMILE MICHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.)
MOGD, S. I. — PAPUS, S. I. N. — D^r ROZIER. —
SÉDIR, S. I. N. — SELVA, S. I. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. —
D^r BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F. BERTRAND 30° . —
BLITZ. — BOJANOV. — BORNIA PIÉTRO. — ERNEST BOSCH. — J. BRI-
CAUD. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU
LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. —
A. ERNY. — FABRE DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER.
— JULES GIRAUD. — D^r FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUT-
CHINSON. — JOLLIVET-CASTELOT. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU.
— L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — G^h C. NOEL. —
HORACE PELLETIER — PHANEG. — G. POIREL. — QUESTOR VITGE.
— RAYMOND. — SABRUS. — L. SATURNINUS. — D^r SOURBECK. —
THOMASSIN. — TIDIANEUQ. — G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOU-
DEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL
DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CA-
TULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — R. SAINTE-MARIE. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SI-
GOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN
DELVILLE. — YVAN DIETSCHE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU.
— MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. —
J. DE TALLEMAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 Juillet 1901

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

87, boulevard Montmorency,

TÉLÉPHONE — 690-50

PARIS-AUTEUIL

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR ADJOINT : **Paul SÉDIR**

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — SABRUS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS

PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO

Librairie Paul **OLLENBORFF**

50, Chaussée-d'Antin, 50

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants :

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques. 1.600 Membres, 104 Branches et Correspondants.

Ordre Martiniste.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix.

École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Société Alchimique de France (avec la Revue *l'Hyperchimie*).

Union Idéaliste Universelle.

F. T. L. (section française).

Rite Swedenborgien (Loge INRI).

Illuminati Germaniæ (Délégation française).



A NOS LECTEURS

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre l'extension de la Revue qu'ils ont soutenue depuis quatorze ans de leur dévouement et de leurs conseils. A dater du 1^{er} juillet 1901, tous les services administratifs de *l'Initiation* seront dirigés par la *Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie Paul Ollendorf, 50, chaussée d'Antin.*

L'entrée de notre Revue dans une des premières maisons d'édition de Paris est, en même temps qu'une récompense des efforts antérieurs, une preuve de l'importance croissante que le public lettré attache à nos idées.

Nous profitons de cette transformation pour répondre à beaucoup de demandes faites par nos lecteurs. *L'Initiation* est la seule revue documentaire de l'occulte qui expose la tradition ésotérique des diverses écoles occidentales au public français. Elle s'efforce de mettre au jour les documents rares et les manuscrits qui sont généralement l'apanage des fraternités initiatiques. De là, la valeur marchande sans cesse

croissante des collections de notre revue. Mais ces documents sont, par leur caractère même, réservés à une élite, et un lecteur non habitué à nos termes techniques qui ouvre pour la première fois l'*Initiation*, a peine à saisir nos idées, surtout s'il débute par la lecture de la *partie initiatique*.

Frappé de la justesse de cette observation, nous avons décidé d'y remédier dès le présent numéro. Aussi placerons-nous désormais en tête de la revue une *section exotérique*, consacrée aux arts divinatoires courants, aux études de début faciles, aux variétés qui amènent peu à peu le lecteur à sentir naître en lui l'homme de Désir qui le conduira au nouvel homme et à l'Homme-Esprit par la voie mystique et vivante du Réparateur.

Cette *section exotérique* sera le hors-d'œuvre qui précède tout bon repas, en intellectuel comme en matériel, et, ainsi, nos lecteurs ne mangeront pas le dessert avant la soupe.

Mais, par contre, nous donnerons plus de soin encore à nos études documentaires. Nos relations officielles avec la *Societas Rosicruciana in Anglia*, les *Illuminati Germaniæ*, le *Rite swedenborgien* et les diverses sociétés d'illuminisme chrétien existant en Europe, nous permettent un ensemble de documents initiatiques impossibles à trouver par ailleurs.

Enfin toutes nos dispositions sont prises pour illustrer largement les études techniques et faciliter ainsi leur compréhension.

Disons, en terminant, quelques mots d'administration. Grâce à l'organisation des services de la maison

Ollendorf, nos lecteurs seront assurés de la plus grande régularité dans la réception de leur numéro.

Mais nous les prions instamment de nous adresser leurs réclamations chaque fois qu'ils auront à en faire. Cela nous permet en effet de découvrir bien des irrégularités dont notre administration est toujours victime, — car les intermédiaires sont souvent incapables de fournir aux abonnés *la quittance originale de l'Administration* qui SEULE engage notre responsabilité pour le service. Quand cette quittance n'a pas été fournie, nous engageons nos abonnés à l'exiger de leur libraire et à se faire rembourser leur abonnement, et cela dans leur intérêt, car nous sommes souvent plusieurs mois avant de découvrir ce genre d'erreurs.

Nous comptons, comme toujours, sur nos lecteurs pour augmenter le nombre de nos abonnés en répandant la revue dans les milieux sympathiques à nos idées, et nous les remercions encore de leur attachement et de leurs encouragements.

LA DIRECTION.





PARTIE EXOTÉRIQUE

LES ARTS DIVINATOIRES

Comment on lit dans la main.

Le caractère intime de l'être humain est analogiquement indiqué dans toutes ses manifestations extérieures. La forme du visage, les lignes tracées sur le front, la forme du crâne, la démarche, la forme de la main, les lignes qui y sont tracées ou la manière dont cette main forme les caractères de l'écriture, sont autant de voies différentes qui conduisent à un même but : le vrai caractère des impulsions subies par la conscience et le plus ou moins de facilité qu'aura naturellement la Raison à résister à ces impulsions passionnelles.

Ces études peuvent sembler, au premier abord, peu sérieuses, et surtout peu scientifiques. Il ne faut pas se laisser prendre à ces objections faites toujours par des pédants et des ignorants.

Tout ce qui conduit à une vérité est sérieux, et les arts qui permettent de découvrir, sous le vernis mondain, le tigre, la chatte ou le vampire qui se cachent sous l'apparence humaine, sont d'une utilité incontestable, à condition de les étudier sérieusement.

M^{mes} de Thèbes et Ledos ont montré ce qu'on pouvait faire dans cette voie par une étude suivie. Aussi serons-nous heureux d'exposer à nos lecteurs les éléments les plus généraux de certains de ces arts. Nous nous bornerons à des données simples et pratiques et nous renverrons aux ouvrages détaillés ceux de nos lecteurs que l'une de ces applications intéresserait particulièrement.

Nous commencerons par quelques données de *chiromancie* ou étude des lignes de la main.

LES NOMS DONNÉS AUX DOIGTS

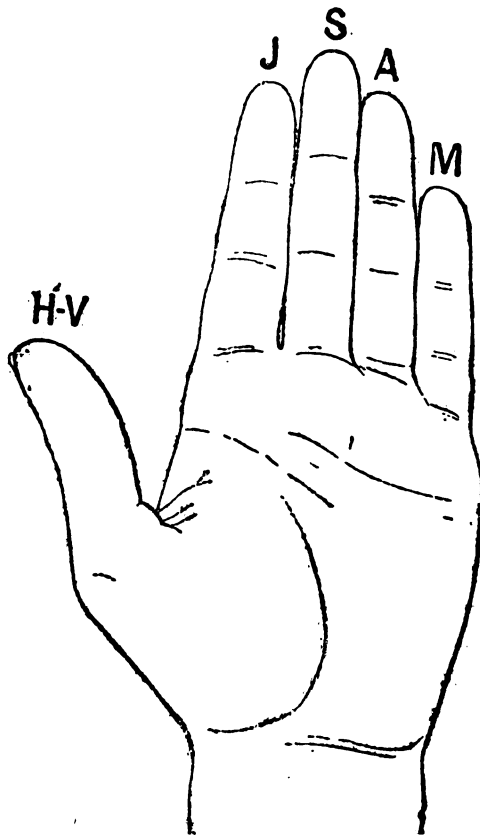
Tout d'abord reprenez les noms astrologiques donnés, par les chiromanciens, aux doigts. Le *petit doigt* ou *auriculaire*, ce bavard qui raconte à la maman les méfaits des enfants, qui s'insinue partout grâce à sa finesse, c'est *Mercur*, le Principe de la Science, de la Médecine, du Commerce et aussi, toute médaille a son revers, du vol.

L'*annulaire*, le doigt où l'on place de préférence les belles bagues et les anneaux d'or des fiançailles, c'est *Apollon*, le Principe de l'Or, de l'Art, de la Gloire intellectuelle et de ce que les anciens appelaient la bonne et la mauvaise fortune (voy. sur la figure, lettre A).

Le *doigt majeur*, le plus long de la main, qui dépasse de son importance tous les autres, c'est *Saturne*, le Principe de la Fatalité et de toutes les impulsions difficiles à vaincre (S).

L'*index* ou *indicateur*, c'est *Jupiter*, le Principe de

la Domination personnelle, de l'Orgueil et de l'Ambition (J).



Enfin le *pouce* caractérise l'*homme* lui-même et surtout sa volonté. Il se rapporte par sa base à *Vénus*

et aux plaisirs de l'amour, ainsi qu'aux saines joies de la vie terrestre.

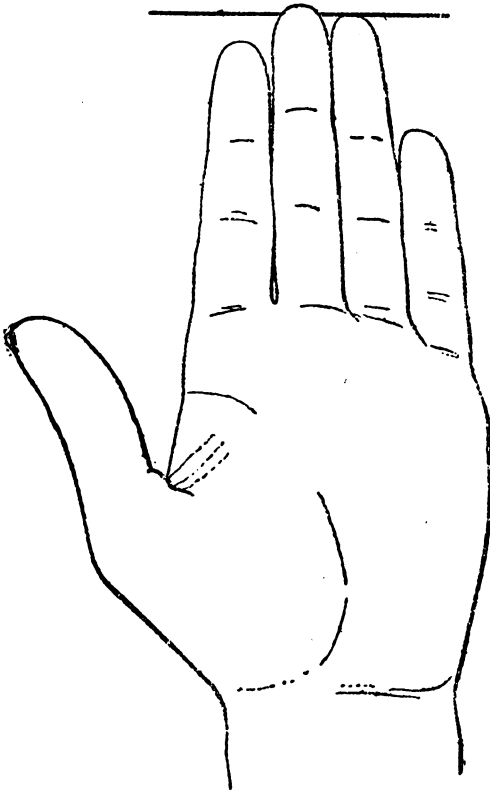


Fig. 2. — Apollon est plus long que Jupiter.

Apprenons donc tout d'abord ces noms planétaires : Vénus, Jupiter, Saturne, Apollon et Mercure. Cela nous sera très utile par la suite.

Préfère-t-on la gloire ou le bien-être ?

Si vous prenez le grand doigt de la main, *Saturne*,

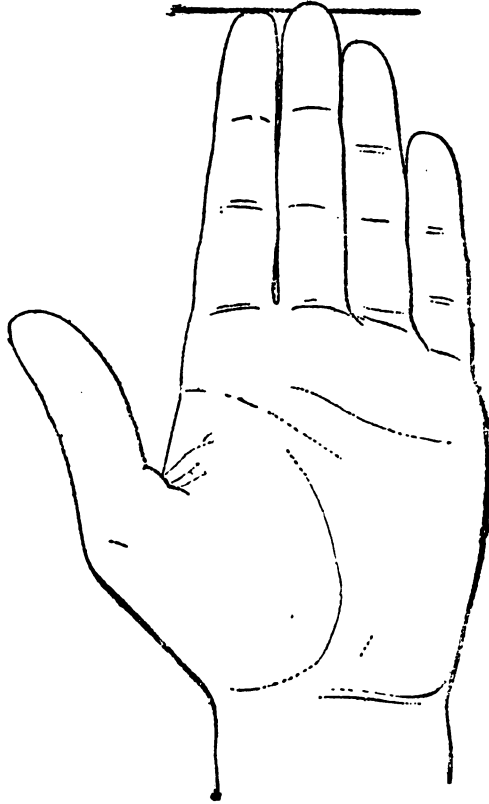


Fig. 3. — Jupiter est plus long qu'Apollon.

comme milieu vous aurez, à droite, Apollon et Mercure, et, à gauche, Jupiter et Vénus.

Toute la partie droite de la main indique les im-

pulsions intellectuelles, l'Art et la Science et la recherche de la gloire aux flancs faméliques; toute la partie gauche (Jupiter et Vénus) indique au contraire l'ambition pratique, la recherche du bien-être avant tout.

Si donc, la main étendue, Apollon est plus long que Jupiter (voy. la fig. 2), c'est que l'on préfère la gloire au bien-être.

Par contre (fig. 3), si Jupiter est plus long qu'Apollon, on recherche avant tout le bien-être et la situation assise. Foin de la gloire et de la bohème. *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*, comme dit l'autre. Voyez économies et bas de laine.

Vérifiez chez vos parents, amis et connaissances ces deux tendances et, la prochaine fois, nous chercherons à être encore plus indiscrets.

PAPUS.





PARTIE LITTÉRAIRE

UN DRAME MYSTIQUE

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici la primeur d'une scène extraite du drame mystique en trois actes, que vient d'achever notre collaborateur et ami Raoul Sainte-Marie. L'idée de l'œuvre, entièrement nouvelle au théâtre, est celle-ci : un amant accepte la douleur de voir s'éloigner de lui celle qu'il aime pour que celle-ci soit sauvée. Le dialogue ci-dessous, entre le jeune homme à l'âme ardente de charité et le maître intercesseur, suit et précède des scènes d'un grand intérêt dramatique et d'un pathétisme surhumain.

La jeune fille va mourir ; le jeune homme se désespère...

ACTE II

SCÈNE III

RETHEL, L'HOMME

Un homme est entré, vêtu de couleur gris terne, indécise. Son costume est celui du peuple. Sa figure presque com-

mune. Mais parfois ses yeux brillent d'une lueur intense et ses lèvres s'entr'ouvrent en un sourire prodigieux ; tel un Dieu souffrirait pour les souffrances des hommes.

RETHEL, accablé.

Trop tard. Désespérance.

L'HOMME.

Dieu est bon, mon fils ! Espérez au contraire en lui. *Rethel est secoué de cette parole. Un frisson court par ses membres comme si ces verbes simples portaient en eux un réel souffle de vie. Il regarde celui qui vient de parler et semble chercher, dans le rayonnement de bonté qui tout d'un coup l'environne, la remembrance de quelqu'un bien connu et pourtant très loin et très oublié. Et, brusquement, il fait deux pas en avant.*

RETHEL.

Oh ! vous la sauverez ! Dites-le-moi.

L'HOMME.

Pourquoi vous opposer aux desseins du maître ? Voulez-vous priver une âme des souffrances qu'elle a méritées, auxquelles elle a droit ? La justice divine ignore les volontés injustes des hommes. Inclinez-vous.

RETHEL.

Mais non. C'est impossible. Sauvez-la. Si vous voyiez comme elle souffre. Vous êtes bon. Je le sens. Mais vite. Je vous supplie. Ils ont dit que dans deux heures... Ah ! si vous saviez combien je l'aime. Regardez, je suis écrasé, anéanti. Mon orgueil a disparu.

Dites : cette âme qui seule répondit aux cris de la mienne, vous ne me laisserez pas la perdre. Je vous implore. Elle souffre, elle s'en va. Laissez-vous fléchir. Regardez, je me traîne. Je suis à deux genoux. Pitié ! Pitié !

L'homme regarde fixement Rethel qui sanglote. Son sourire s'est détendu peu à peu ; une grande majesté l'enveloppe.

RETHEL, à genoux.

Si vous saviez comme elle souffre. Mais, voyez, je suis un homme. Je suis fort. La douleur se brisera sur moi. Prenez-moi à sa place. Elle est si jeune et si frêle. Je puis la remplacer dans la torture. Je supporterai tout, la mort la plus abominable, mais épargnez-la. Sauvez-la.

L'HOMME a levé les yeux vers le ciel, une larme coule le long de ses joues.

Mon Dieu ! que votre règne soit manifesté ; accomplissez votre parole ; acceptez l'offrande de ceux qui veulent souffrir. (*A Rethel.*) Lève-toi, pauvre, pauvre enfant. Écoute. Je ne puis rien. Dieu seul est le maître. Mais Dieu est bon. Il peut t'accorder ce que tu lui demandes.

Vois. Si ton âme se sent ferme contre tout ce qui peut la frapper, contre d'effroyables souffrances qu'à peine tu soupçonnes, celle pour qui tu as ému le Seigneur peut guérir.

RETHEL.

Vous avez dit guérir. J'accepte tout. Mais comment ? Quel homme aura cette puissance ?

L'HOMME.

Toi.

Il est sur la terre des âmes choisies, des âmes plus rapprochées de Dieu, dans l'éternel rayonnement d'Amour. A celles-là, par la faveur éclatante de sa bonté, Dieu fit le présent le plus magnifique, il donna d'aimer les autres égarés, d'aider les pauvres ignorants, les pauvres méchants que nous sommes ; il accorda de supporter pour les autres l'accablement de leurs fardeaux. Ils sont rares ceux qui méritèrent cette récompense. Mais Dieu les soutient, d'un œil plus vigilant, d'une amitié plus manifeste.

Rethel, ta prière a fait pleurer les anges. Rethel, ta demande t'est accordée. Tu peux guérir celle que tu aimes.

RETHEL.

Je suis prêt. Que faut-il ?

L'HOMME.

Tu acceptes de porter la croix. Mais affermis tes épaules.

Regarde en toi-même. Si pleinement tu souhaites imiter le Christ, celle qui agonise va guérir. Mais alors, pour toi, la douleur apparaîtra, immense, atroce, longue comme ta vie. Tu verras l'amour s'éloigner de toi. Celle que tu aimes t'oubliera pour un autre.

En toi, cependant, croîtra le feu de ton cœur ; et, jour par jour, heure par heure, ses idées, ses désirs,

toute son âme enfin, tu les verras se porter vers un autre. Tu souffriras éperdûment. Mais ta douleur sera comme un baume divin pour resserrer ses plaies.

Regarde et réfléchis. Si tu le veux ardemment, sans retour et sans regret, Éliane sera guérie. Mais toi, toi, que la bonté de Dieu t'assiste !

*Un à un les chandeliers s'éteignent. La nuit se fait.
L'homme a disparu. Rethel demeure, immobile, statue
sans un mouvement, les yeux fermés.*

R. SAINTE-MARIE.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

L'HOMME DE DÉSIR

Le nombre des écrivains critiques qui se sont occupés du Philosophe inconnu, de ses œuvres écrites et de l'influence de sa parole sur ses contemporains, augmente de jour en jour. Tout récemment, le vulgarisateur anglais de l'Occultisme, le traducteur d'Éliphas Lévi, M. Arthur-Edward Waite, vient de publier un volume de grande valeur, où il a résumé avec impartialité les événements de la vie de Louis-Claude de Saint-Martin et où il a su condenser avec une grande fidélité d'interprétation la doctrine de notre vénérable maître. Les œuvres de Saint-Martin devaient former une partie importante de la série de rééditions que Chamuel avait entreprise, sous le titre des *Classiques de l'Occulte*. Malgré les circonstances adverses qui l'ont empêché de réaliser son projet, le dévouement de l'un de nos frères a permis aux Martinistes de pouvoir étudier le *Tableau Naturel* et *l'Homme de Désir* à des conditions d'économie remarquables. Déjà presque tous — on peut dire tous — nos frères ont entre les mains le *Tableau Naturel*, demain c'est *l'Homme de Désir* qui va être répandu parmi la foule des étudiants de bonne volonté. Le lyrisme inspiré, soutenu depuis le commencement

jusqu'à la fin de l'œuvre, est fait pour dérouter un peu beaucoup d'entre nous trop habitués aux raisonnements d'une logique à la fois rigoureuse et simple dans ses termes et volontairement prosaïque. La tâche que je voudrais assumer aujourd'hui c'est d'essayer de guider cet étudiant de bonne volonté, en lui démontrant que si cette parole éloquente paraît parfois dépasser l'intelligence du fait, elle en contient pourtant toute l'explication, et qu'il n'est question que de donner autant de cœur que de cerveau à la lecture pour comprendre.

Le but que l'on découvre en méditant l'*Homme de Désir* a été, de la part de son auteur, d'établir par une multitude d'exemples, de comparaisons et d'enseignements que les conceptions de la science ne sont et ne peuvent jamais être autre chose que de refléter les notions de la vie. La science, en effet, n'est pas autre chose que l'image, présentée logiquement, d'une sphère vitale et des êtres qui la peuplent ; cette image reçoit fatalement des déformations plus ou moins grandes de la réalité qu'elle représente ; et ce que les philosophes appellent la connaissance n'est autre chose que le symbole de la réalité intérieure. Seules, parmi les monuments de la pensée humaine, les religions présentent la connaissance sous ce point de vue vif, grâce auquel les esprits qui passent à travers la lettre peuvent arriver à la perception du Réel. Assentir aux vérités fondamentales communes à toutes les religions est par conséquent le seul chemin qui s'offre à la majorité des hommes pour deviner l'énigme de la vie et utiliser les moyens que la Nature nous

offre en abondance pour réaliser ici-bas notre mission. Saint-Martin s'adressait à vous ; il ne s'occupe pas des êtres d'exception ; à ceux-là la Providence ouvre des voies spéciales, tandis que tous nous nous servons alternativement de notre sensibilité et de notre raison, qui s'éclairent et se rectifient l'une l'autre.

Le symbolisme qu'il s'attache à expliquer est celui du Christianisme, c'est-à-dire celui de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les occasions où il emploie la terminologie de l'occultisme ou de l'hermétisme sont rares, en somme ; il n'emprunte des lumières à la Tradition orale que pour éclairer les profondeurs de la Tradition écrite et nous les rendre compréhensibles.

Analyser la doctrine de ce livre serait un travail énorme et qui pécherait toujours par quelque endroit car, comme tous les vrais maîtres, le philosophe inconnu se tient dans un plan d'harmonie synthétique qui résonne pour ainsi dire sympathiquement avec toutes les catégories mentales et avec toutes les qualités d'âme. Conçu sans plan visible, écrit dans un style enthousiasme et inspiré, *l'Homme de Désir* n'est pas un traité didactique ; c'est un bréviaire, un livre de chevet qui répond, à quelque page qu'on l'interroge, par une lumière et une consolation. Les mystères des nombres, ceux de la parole matérielle, les puissances de la prière, la constitution physique de notre globe, le sens occulte des règles de la morale, les mystères des génies, de nos parentés spirituelles et de nos descendances, les élans de la charité contemplative et de

la charité agissante, en un mot, tout ce que le mysticisme ou l'illuminisme offre à l'homme de notions intellectuelles, de touches intérieures, de révélations vives, se trouve réuni dans ce volume, fleur magnifique des premiers développements de l'âme de Saint-Martin, de son premier épanouissement aux rayons solaires du Réparateur.

N'importe qui peut le consulter avec fruit. Ceux qui ont déjà pris contact avec les enseignements de l'occultisme y trouveront des preuves, des vues, des procédés vrais d'investigation, des conseils pour la vie quotidienne. Ceux qui viennent à le lire en sortant de l'École ou du Monde y trouveront l'essence de l'illuminisme occidental, à condition qu'ils veuillent bien, en le méditant, faire table rase de leurs connaissances acquises et de leurs opinions ; les cerveaux qui n'ont point reçu de culture y trouveront l'une des plus exquises méthodes que l'on connaisse pour développer à la fois leur intelligence et leur cœur, pour découvrir les sommets les plus élevés de la pensée et les abîmes les plus profonds du sentiment ; mais toutefois, des conditions sont requises pour tirer de cette fleur spirituelle tout son suc.

Il ne faut jamais être impatient ; tout ce qui est créé, tout ce qui appartient à la nature, tout ce qui est soumis à l'espace et au temps, a besoin de l'un et de l'autre pour se développer. Aucun germe, matériel, astral, magique, psychique ou spirituel, ne devient d'un coup une plante ; notre cerveau, quand il a reçu un aliment, est obligé de le digérer ; notre cœur, quand il a été fécondé, évertue lentement la graine providen-

tielle qui lui a été confiée. Chaque mouvement d'impatience crée une barrière ; chaque enthousiasme appelle un découragement ; l'exaltation de toute extase est fondée sur les affres de la tentation. On ferait donc preuve d'une légèreté blâmable en rejetant un livre quand la première lecture ne nous a pas appris beaucoup de choses ; il vaut mieux se cultiver en profondeur sur un point qu'en surface sur une grande étendue. Il faut aussi appuyer toute conquête intellectuelle par un avancement moral ; la science ne deviendra vivante en nous que lorsque nous-mêmes vivrons d'après les lois supérieures qu'il nous aura été donné de comprendre ; le cœur et le cerveau doivent se perfectionner de concert, la sainteté procure la science, et la science doit affermir la sainteté. Quand, chez un être, un organe est développé aux dépens des autres, cela s'appelle une monstruosité ; il faut une croissance harmonique, une ascèse totale. Tel est le résumé de la doctrine de Saint-Martin, tel est l'idéal auquel le présent livre tend à nous faire parvenir ; et cette modération dans l'enthousiasme, cet équilibre dans les spéculations les plus vertigineuses, cette mesure enfin dans les élans du cœur sont comme la signature et le sceau de l'Initiation orthodoxe parmi les monuments de laquelle il doit être rangé.

SÉDIR.

Los sept dimensions de l'ospaca

Il y a longtemps qu'on a écrit que « de Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, le plus sot animal est l'homme » !...

Bien que peu flatteur pour le Roi de la création, il faut bien reconnaître qu'il y a beaucoup de vérité dans cet aphorisme.

L'homme a toujours ajouté foi à toutes les superstitions, et il en sera encore très longtemps de même; mais croire à des faits certains, expérimentés, affirmés par de vrais savants, c'est autre chose.

Quand l'illustre chimiste anglais Crookes nous dit, nous affirme et nous prouve par des photographies qu'il a vécu pendant des semaines, des mois, des années avec une Entité de l'espace, de l'au delà *matérialisée*, qu'il l'a vue, palpée, qu'il lui a donné le bras, qu'il a entendu les battements et pulsations de son cœur dans sa poitrine, qu'il lui a coupé une mèche de cheveux, qu'enfin il a photographié cette Entité et qu'il montre ces photographies, le stupide animal qu'est l'homme dit : « C'est peut-être vrai, mais aussi ça peut ne pas être vrai : le grand chimiste et ses amis qui ont vu et assisté à ses séances peuvent avoir été le jouet d'une hallucination. »

Voilà pour le côté scientifique : Douce !

Mais qu'un monsieur dise que le nombre 13 à table indique la mort prochaine d'un des convives ou bien qu'il pense que le vendredi est un jour néfaste, tout le monde ajoute foi à ses paroles et à ses billevesées !

Voilà pour le côté superstitieux : CERTITUDE !

Telles sont les réflexions qui nous sont venues à l'esprit tout dernièrement, en pensant aux sept dimensions de l'espace, aux sept dimensions qui doivent exister dans l'espace, mais dont nous ne connaissons guère que trois et soupçonnons à peine la quatrième. Il y aurait donc d'après les données cosmiques trois nouvelles dimensions à découvrir, car il ne peut pas ne pas y avoir sept dimensions dans l'espace, puisque notre système solaire est septénaire ; l'homme doit posséder sept sens, sept couleurs, sept dimensions, sept toniques harmoniques et ainsi de suite pour tout ce qui existe dans notre système solaire.

Mais voici la difficulté, c'est précisément de faire admettre au *sot animal* ce qu'il ne voit pas *de visu*, de ses yeux.

Or si l'homme n'admettait que ce que perçoivent ses sens encore si bornés, il ne croirait pas à grand chose ; il lui faudrait biffer tous les faits historiques qu'il n'a pas vu de ses yeux vu, de même que tous les faits contemporains au déroulement desquels il n'a pas assisté, etc.

Il n'est donc pas étonnant que, ne connaissant que la longueur, la largeur et la profondeur, en un mot ne connaissant et ne palpant que le cube, il ne croit qu'aux trois dimensions.

Grâce aux travaux de Zöllner, nous pouvons admettre la quatrième dimension, qui consisterait en ceci : à la désagrégation immédiate de la matière et à sa reconstitution également immédiate; c'est-à-dire par exemple que deux anneaux de bois tournés séparément dans un bloc de bois pourraient s'interpénétrer, c'est-à-dire pénétrer l'un dans l'autre à la manière des anneaux d'une chaîne, ou bien encore qu'un objet dense matériel (une clef en fer, une brique, un moellon) puisse traverser un mur épais et se trouver de l'autre côté de ce mur, ce qui ne saurait être obtenu instantanément que par la désagrégation et la reconstitution immédiate desdits objets. — Telle est la représentation qu'on peut se faire de la quatrième dimension. — Il ne nous resterait qu'à rechercher ce que serait la cinquième, la sixième et enfin la septième dimension, ou du moins ce qu'elles pourraient être, ces trois dernières dimensions; c'est ce que nous allons faire. Ce qui va suivre ne peut être démontré, car si la démonstration était faite, la preuve administrée, le problème aurait été résolu, les trois dernières dimensions de l'espace trouvées.

Nous pensons que l'homme, quand il sera arrivé à un stage plus élevé, à une évolution supérieure, de beaucoup supérieure même devons-nous dire, à celle du siècle qui vient de s'achever, nous pensons que l'homme trouvera les cinquième, sixième et septième dimensions, et il les trouvera certainement dans les vibrations — ondulations, et dans les sons-lumière — couleurs (1).

(1) Voir *l'Initiation*, numéros de février, mars, avril 1901.

Dernièrement un journal quotidien rapportait, avec force plaisanteries naturellement, que les plantes, d'après le dire d'un botaniste ou d'un physicien (nous ne savons pas au juste), aimaient la musique, et que certains sons, certains rythmes leur plaisaient davantage que d'autres et les faisaient pousser avec beaucoup plus de vigueur et d'intensité.

Et le journaliste de plaisanter le savant !...

Évidemment, le savant n'avait pu dire exactement ce que rapportait le journaliste; il avait dû dire autre chose; quant à nous, nous comprenons fort bien que, suivant telle ou telle vibration, une plante éprouve plus ou moins de bien-être, ce qui provoque sa pousse plus vigoureuse; pourquoi? Parce que certaines vibrations exercent sur l'organisme cellulaire ou vasculaire de la plante un choc, une percussion qui dilate avec plus ou moins d'intensité ses cellules et, partant, fait croître la plante avec plus ou moins de rapidité suivant la force, l'intensité des vibrations, au point même que certainement des plantes pourraient être brisées, détruites, anéanties par des vibrations de plus en plus fortes et désordonnées. Ceci, qui peut paraître difficilement admissible auprès de certains esprits, est cependant démontrable.

Tout le monde sait, a pu voir, ou pourra voir que l'éclat du tonnerre, de la foudre, ou des coups de canons, donnent à l'air de si fortes commotions (vibrations) que les carreaux de verre, les vitres ou vitraux d'un édifice peuvent être brisés. La vibration est ici *enharmonique* et ne saurait être agréable à ces carreaux et à ces vitres; la foudre, les coups de

canons ont poussé à leur destruction, destruction qui amènera en somme un genre de progrès, puisqu'il faudra remplacer les vieux carreaux par de neufs; or c'est encore là de l'évolution !

Donc la vibration est non seulement une force, une grande force, mais on arrive à se demander si ce n'est pas la seule force dans l'Univers. La foudre, l'électricité, ce qui est tout un, n'est en somme qu'une force vibratoire.

Du reste, l'élément fondamental de l'Univers réside dans une force qui renferme en elle-même l'esprit et la matière et dont les manifestations ont entre elles des rapports rythmiques.

Il est aujourd'hui scientifiquement démontré que, quelles que soient les formes de l'énergie, elles sont toutes transmises par vibrations, par ondulations, lesquelles affectent dans l'espace des figures semblables aux circonférences concentriques engendrées sur la surface des eaux tranquilles, quand la chute d'une pierre ou d'un caillou vient frapper leur surface.

De plus l'expérience a démontré que les rapports rythmiques, dont nous venons de parler, ont trois modes de vibrations ayant chacun une importance égale chez chacune d'elles et pouvant se traduire par l'assimilation, l'individualisation et leur résultante.

Aussi on peut considérer la triple manifestation de cette force vibratoire sous trois états différents :

- 1° Positif radiant, propulsif, dispersif enharmonique ;
- 2° Négatif, centralisant, polarisant et harmonique ;
- 3° Aithérique, céleste, dominante.

Avant d'aller plus loin, nous devons expliquer ce terme enharmonique, que bien des lecteurs prendraient pour une coquille et liraient inharmonique, n'est-ce pas.

Le terme enharmonique est un terme de musique ancienne, c'est la façon particulière de diviser la quarte ou l'espace de deux tons et demi en un quart de ton, un second quart de ton et un *diton* ou tierce majeure. — Dans la musique moderne, l'enharmonique est la manière d'écrire dans le genre chromatique en désignant le même son successivement par deux notes différentes, comme *sol* dièse et *la* bémol, *ut* bémol et *si* naturel.

Diderot a appliqué ce terme par extension à la vue de l'artiste peintre. Dans ses *Pensées* sur la peinture, il nous dit : « L'habitude perpétuelle de regarder les objets éloignés et voisins, d'en mesurer par la vue l'intervalle, a établi dans notre œil une échelle *enharmonique* de tons, de demi-tons, de quarts de tons tout autrement étendue et tout aussi rigoureuse que celle de la musique pour l'oreille. »

Après cette digression, revenons à notre sujet.

Les trois états dont nous venons de parler : *positif*, *négatif*, *aithérique*, ne peuvent exister séparément, ils sont intimement unis et se trouvent dans tout courant.

Ces trois modes de vibration existent dans les six subdivisions de l'atome qui constitue la matière, ou encore du mouvement vibratoire, que nous pouvons connaître et que nous désignons mouvement moléculaire, mouvement intermoléculaire, mouvement aithérique et intéraithérique.

Quant au groupement de la matière, il a pour cause une autre loi, celle de la centralisation de l'affinité négative ou de l'attraction, car qui dit « positif et négatif » dit attractif ; on sait que les électricités de même nom (isonomes) se repoussent, tandis que s'attirent les électricités de nom contraire (kéteronomes).

Tout ce qui précède semble nous éloigner de notre sujet principal, à savoir les sept dimensions de l'espace ; il n'en est rien parce que nous dirons, et ce sera là notre conclusion, que les trois autres dimensions de l'espace ne peuvent être et résider que dans les vibrations, que dans les ondulations de ces vibrations, combinées en proportions variables avec les sons — lumière et couleurs.

Si l'on ne trouve pas juste et assez *concluante* notre conclusion, nous répondrons, que si nous avons pu être plus explicite, fournir des explications et des déductions, des preuves et des arguments en faveur de notre thèse, c'est que nous aurions trouvé les trois autres dimensions ; or, nous sommes loin d'avoir trouvé ces nouveaux principes de géométrie occulte et surtout d'en avoir la prétention.

Nous n'avons voulu ouvrir qu'une nouvelle voie aux chercheurs.

Nous pourrions du reste, revenir ultérieurement sur cet intéressant sujet :

ERNEST BOSCH.

Au Pays des Esprits

(Suite)

Je n'avais jusqu'alors réfléchi qu'à l'ordre selon lequel se manifestaient les mouvements de l'univers, lorsque soudain je découvris que les mouvements des corps dans l'espace n'étaient point le fait, comme je l'avais cru, d'une simple révolution automatique autour d'un orbe central. Chacun d'eux, il est vrai, se mouvait bien autour d'un centre solaire dans une orbite à lui propre ; leur trajectoire de même était bien circulaire, défléchie seulement au périhélie et à l'aphélie ; mais, à mesure que l'œil de l'observateur pénétrait même les détails de la révolution planétaire, inappréciables tout d'abord en raison de leur inconcevable rapidité, il surprenait des mouvements donnant à chaque globe en marche tous les caractères d'une individualité vivante douée d'une âme spéciale.

Tous ces mondes resplendissants flottaient dans l'espace, semblant se mouvoir en cadence, se jouer, ondoyant en haut, puis se précipiter en bas avec toute l'erratique mobilité de l'éclair. Était-il vraiment possible que ce fût des êtres vivants, sentants, non pas de pures machines, mais d'admirables organismes

jouissant de tous les bienfaits de la vie, agissant d'après l'inimitable procédure d'une immuable loi ? de la même façon qu'un enfant se rendant d'un point à un autre s'écarte sans cesse, dans sa course vagabonde, de son droit chemin pour cueillir des fleurs ou attraper des papillons ; de la même façon encore que l'homme dont l'invariable destinée entre le berceau et la tombe est sujette à toutes les variables alternatives qu'un esprit irrésolu ou une imagination trop ardente peut susciter. Pouvaient-ils tous être de vivants organismes, l'immensité de l'univers était-elle donc remplie non pas de milliards d'automates, mais de légions de créatures vivantes.

Pouvait-il se faire que notre ardent soleil et son éblouissante famille de globes planétaires fussent tous des créatures ayant leurs parties et leurs passions, leurs organes et leurs sensations, avec des rochers pour côtes, des montagnes pour os et tendons ; avec le fluide vital des océans et des fleuves circulant dans leurs veines et leurs artères ; leurs énormes poumons aérés par le souffle des vents et l'air atmosphérique ; possédant un fluide électrique, produit de l'action galvanique de filons de métaux serpentant à travers chaque globe comme un gigantesque système nerveux ; avec de vastes réservoirs de force magnétique engendrée aux pôles de l'arctique nord et de l'antarctique sud ; le cerveau et les pieds de cette vivante créature, centres d'approvisionnement pour parer à l'usure de la vie physique, représentés par les rapports que chaque satellite entretient avec son centre solaire, ayant enfin une vaste âme collective dans l'ag-

grégation des atomes d'âme qui mènent une vie parasitaire à la surface de chaque planète. « En résumé, selon l'apocalyptique vision qui venait d'éblouir mes yeux, chaque soleil, étoile, comète, chaque corps de l'espace pleinement formé, était un être vivant, ayant un corps et une âme : le corps représenté par une forme physique destinée à mener une existence naturelle passagère, composée d'êtres physiques infimes de ses propres rang et ordre; l'âme par un esprit immortel façonné et développé à travers l'élément formatif dans la matrice de la matière, destiné à survivre à sa dissolution et à vivre éternellement en tant qu'âme parvenue à la perfection, emportant avec lui la totalité des atomes d'âme qu'il a supportés et développés comme autant de feuilles et de fleurs de sa propre semence fécondée. »

Ceux qui liront ces lignes vont prendre, je le sais, ces suppositions pour les divagations d'une imagination en délire; ceux-là n'ont pas lu à la page occulte du développement de l'univers comme j'ai fait, mais les temps viendront où la cabale de l'existence sera lue à livre ouvert. Ce qui semble « folie » aujourd'hui sera alors accepté comme vraie philosophie; en attendant, l'ange révélateur m'ordonne d'écrire, j'obéis.

Je songeai ensuite à la source centrale, inconnais-sable peut-être, tenant et aboutissant de chaque corps dans l'espace, comme je m'en aperçus, autour de laquelle tourne l'infini lui-même. Je vis que des millions et des millions d'hémisphères étaient emportés sur des trajectoires aussi parfaitement orbitales que

celles de la plus petite planète d'un système isolé. Le vaste secret de l'univers doit donc se trouver en un point précis, au pivot autour duquel il se meut.

Comme je songeais, la réponse vint. Le monde de la matière devint transparent, et à travers ses espaces sans bornes je vis la création illuminée de rayons perçants projetés par le soleil central de l'être. Sur une largeur d'espace moindre que le degré marqué sur la carte scolaire d'un enfant, je pouvais compter ces rayons par millions ; et cependant leur merveilleuse constitution m'était distinctement révélée. Le trait extérieur ou visible de chaque rayon était formé de lumière physique ou de matière au plus haut degré de sublimation. Ce trait était doublé intérieurement d'un rayon de lumière ou force astrale, doublé lui-même de lumière spirituelle, c'est-à-dire de l'élément dont est formé l'âme immortelle. Concevez l'univers entier pénétré de ces rayons en nombre si dense que l'espace en est annihilé ; remontez leur cours jusqu'à la source d'où ils émanent et vous arriverez à les fondre en un royaume illimité dans lequel jamais aucun monde, ni soleil, ni système solaire, ni corps de l'espace, ni esprit, ni âme, ni homme n'ont pénétré ; où la pensée devient aberration, où l'idéalité est perdue ; d'où proviennent la lumière, la vie, la force, le mouvement, la matière, le gouvernement, l'ordre, la puissance, mais vers lequel rien de ce qui est ne retourne de nouveau. Alors vous connaîtrez la source d'où émanent ces rayons de vivante lumière ; alors vous connaîtrez le central soleil, le corps et l'âme de l'univers, LE DIEU dont l'homme ne peut

même pas se faire une idée pendant sa vie terrestre.

La chimie du rayon de soleil avait été une de mes études favorites au collège, et j'avais passé bien des heures agréables à étudier la constitution, la direction et les effets de ce merveilleux agent dans l'économie de la vie, dans la production de la lumière sur la croissance. Mais combien ternes, plats et insignifiants, quel simple jeu d'enfant s'amusant à des bagatelles me paraissaient maintenant les souvenirs de tout ce que la science physique pouvait révéler, comparées aux plus larges, plus grandioses points de vue sur l'origine des choses qui m'étaient découverts, à mesure que je pénétrai plus avant dans les arcanes de la science spirituelle. Les croyances chimériques de l'adorateur du feu étaient-elles donc mieux fondées sur la vérité divine que les solennelles affirmations des théologiens ? demandait mon âme anxieuse.

L'ange révélateur me répondit par une nouvelle série de visions. Je vis une planète isolée, la mienne peut-être, privée tout à coup de la lumière de son soleil ; instantanément comme frappée de flétrissure, toute couleur, toute beauté, toute figure ou forme disparaissent de sa surface. A ma vue paraît un monde d'où la chaleur du soleil s'est retirée ; aussitôt la vie y est suspendue. La mort qui fige tout, la mort stupide, lourde, envahit tout, les roues de l'être s'arrêtent court, et l'être lui-même est à sa fin.

Je vois la force centripète du soleil s'éloigner de notre système solaire, et les planètes, les lunes, les astres, les comètes, les météores, tout le cortège des

éléments embryonnaires gravitant sur les chemins solaires, s'échappent en désordre dans l'espace où règne le chaos pour aller se perdre éternellement dans le néant.

Je vois la force centrifuge se retirer, et le système solaire, se précipitant vers un certain point, est absorbé, englouti dans la masse parentale, et la masse parentale elle-même n'est bientôt plus que le simple débris des mondes disparus.

Si telle est l'action du soleil physique, engendrant la vie et l'entretenant, quelle doit donc être la puissance corrélative du soleil spirituel dans le royaume de l'être immortel ?

Si telle est la relation physique actuelle du soleil de notre système vis-à-vis du monde et vis-à-vis des formes qu'il a semées dans le jardin des cieux, quels rêves ne pouvons-nous pas former, que ne pouvons-nous pas aspirer à connaître, lorsque dans des âges futurs de progression nous pourrions monter au ciel des cieux et comprendre le mystère de Dieu ? De nouveau je vis l'univers en marche et, sur sa brillante surface, des mondes, tout chargés de vie matérielle, vitalisés par la force, animés par l'esprit ; et cette trinité de l'être allait des masses gélatineuses flottant dans d'anciennes mers, aux soleils rayonnants qui flamboyaient et brûlaient dans les profondeurs de la voûte étoilée.

A chaque nouvelle vision, de fraîches questions se levaient comme de bouillonnantes vagues dans mon esprit avide de savoir.

J'adressai encore un suppliant appel pour de la lu-

mière, « plus de lumière » lorsque furtivement mes sens perçurent le ton de cette douce réprimande : « Ne cherche pas, enfant, à embrasser l'éternité dans une seule heure de temps. Sois patient, et tout ce qu'il est bon pour toi de connaître te sera révélé. » Pendant maintes et maintes nuits, pendant maintes semaines successives d'une vie presque extatique, ces précieuses promesses me furent tenues ; des révélations me furent faites de nature analogue à celles que j'ai déjà relatées ; relation que je n'ai pu faire dans un langage digne de la sublime, de l'éblouissante lumière répandue dans mon âme, mais en me servant des plus simples phrases, des plus claires que j'ai pu trouver. De même que pour certaines pensées que la parole ne peut rendre, il arrive qu'aucun langage ne semble digne de les exprimer, de même la forme d'expression que j'emploie ici est si grossière que je sais très bien que ma parfaite impuissance éclate à chacune des lignes que j'écris.

Il me suffira de dire que les connaissances qui me furent révélées durant ces radieuses visions étaient de telle nature que seul un ange de l'Apocalypse pouvait en être le dispensateur. Ces visions durèrent jusqu'à ce qu'un système cosmique complet m'eût été révélé. Voici quelques-uns parmi les sujets traités : La construction du monde et les constructeurs, la constitution de l'univers solaire. Des dieux, des hommes, des esprits, des anges, la croissance et la reconstruction de l'esprit. Le royaume et la destinée des âmes. La lumière, la chaleur, la lumière physique, la lumière astrale et la lumière spirituelle.

L'âme humaine, ses facultés, ses possibilités, ses énergies et sa destinée. La volonté, les puissances occultes et magiques, leurs forces, leurs objets. Le rapport et l'influence des corps planétaires les uns vis-à-vis des autres ; l'intelligence humaine, la nécessité des mythes théologiques. La permanence de l'être, les cycles du temps, jours d'orage et jours de soleil dans la vie humaine, etc., etc.

Chacun de ces prodigieux sujets fut toujours traité de la façon la plus grandiose, la plus originale, la plus hardie, la plus convaincante.

Le système du monde qui me fut présenté sera, j'en ai aujourd'hui la solennelle conviction et l'espérance, la base sur laquelle une nouvelle science religieuse et vraie et une nouvelle religion scientifique seront édifiées. Les idées qui, il y a un quart de siècle, apparaissaient avec tant d'éclat en de resplendissantes images aux yeux de mes compagnons et de moi-même, ces idées agissant comme un levain ont remué la masse de la société civilisée durant ce laps de temps. Plus d'un pionnier solitaire de la nouvelle église qui sera les a vues en vision, senties dans son âme, puis enseignées par fragments isolés ; mais leur influence a surtout été comprise comme la réflexion d'une force inconnue. Subtile autant que puissante, cette force est en train de se faire un levier de l'opinion publique ; car la volonté de ce géant est suffisante pour élever chaque pierre dans le nouveau temple, les mettre toutes en place et en faire un tout concret et glorieux ; le jour où chaque pierre image de pensée aura été taillée dans sa carrière spéciale, où chacune aura les qualités

requis de beauté, d'harmonie et de solidité, sera en un mot prête dans sa perfection isolée à former une portion du sublime édifice. Je sais, par l'expérience de gens qui ont mieux que moi combattu pour la cause du progrès des sciences métaphysiques, combien nos nocturnes réunions sous les voûtes souterraines de l'un de nos plus anciens temples de l'Inde antique ont contribué à remuer la lumière dans la masse de l'opinion publique, au XIX^e siècle, mais comme nulle langue ou plume humaine ne saurait dépeindre dignement les grandioses scènes dont nous eûmes l'insigne privilège d'être favorisés, comme, d'autre part, ces articles de revue ne sont guère un moyen convenable pour la publication de l'ardente idéalité qu'inspiraient les scènes de nos visions, je dévoilerai tout à l'heure à mes lecteurs la singulière façon d'opérer que notre fraternité mettait en usage pour déterminer des visions chez les nouveaux frères, et je ne parlerai plus de ce sujet.

Au terme du premier drame grandiose qui venait de se dérouler devant mes yeux, je me sentis soudain entouré de bras étrangers qui liaient mes mains et attachaient d'épais bandeaux sur mon visage. Cette fois je n'avais nul désir de résister au mouvement de mes gardes ; au contraire, à leur contact, je me levai et me laissai reconduire à travers une autre série de passages (j'avais en effet d'instinctives raisons pour savoir que tel devait être mon mode de sortie), jusqu'à ce que nous atteignîmes un certain endroit de l'amphithéâtre de montagnes très éloigné de celui par lequel nous étions entrés. Les liens furent enle-

vés aussi rapidement et silencieusement qu'ils avaient été mis ; mais avant, que j'aie pu reprendre parfaite conscience de ma liberté, mes guides avaient disparu. Ils m'avaient laissé le masque que j'avais porté dans mes mains, avec attaché un bout de papier, sur lequel étaient inscrits en fins caractères sanscrits ces mots : « La nuit d'après-demain à minuit. *Chundra ud Deen.* »

On ne doute pas que je fus fidèle au rendez-vous. Je m'estimais suffisamment récompensé d'ailleurs lorsque, à mon arrivée sur le plateau, j'aperçus la haute stature et le costume monastique de ma mystérieuse connaissance là devant moi. Il me fit un accueil plein de cordialité, usant de la même fine courtoisie qui avait caractérisé ses manières à notre première entrevue. Avant que j'ai pu faire la moindre question concernant la part qu'il avait prise à mon aventure de la veille, il m'en parla, s'excusant de la façon brutale dont s'était passée ma première initiation. Il me fournit de sérieuses raisons pour expliquer le mystère dont on avait cru nécessaire de s'entourer en cachant les entrées de ces vastes cryptes et de ces retraites souterraines, qui, je le savais bien, avaient été creusées au-dessous de la plupart des anciens temples et qu'il n'était pas rare de voir dépasser en dimensions et en grandeur les superstructures elles-mêmes. Il m'informa que mon initiation véritable devait avoir lieu cette même nuit, pourvu que ce que j'avais vu m'ait inspiré un intérêt suffisant et me fit désirer de faire partie de la fraternité que j'avais visitée.

Mon nom, ma situation, mon caractère, mes dispositions spiritualistes, étaient tous connus de l'association ; d'ailleurs, nul n'avait jamais été ni ne pouvait être introduit parmi eux s'il n'était déjà connu et désigné à leur choix comme possédant les qualités en harmonie avec l'association. Mes mystérieux amis avaient donc sur moi l'avantage à tous les points de vue, mais comme ma confiance en eux était entière, cette même nuit je prononçai le serment qui fit de moi un des leurs.

Parmi les nombreux secrets de merveilles occultes que j'appris dans l'étonnante compagnie de ces vrais savants en matière spirituelle, je citerai la singulière et originale méthode dont ils usaient dans l'agencement de leurs somptueuses et dramatiques représentations.

Des fils métalliques fins sillonnaient le temple dans toutes ses parties, chacun d'eux convergeant à six puissantes batteries galvaniques attachées aux trônes d'argent occupés par six des adeptes. Ces personnages ADEPTES, dans le sens le plus élevé et le plus significatif du mot, recevaient leur inspiration de l'occupant du septième trône. Celui-ci, quoique toujours présent, n'était pas toujours visible ; mais, comme pour la première nuit où j'assistai aux séances, un envoyé des régions plus hautes était toujours là.

Les fonctions des adeptes consistaient à centraliser et à concentrer en un unique foyer l'inspiration reçue. Les pensées de chacun d'entre eux étaient tout d'abord condensées en une seule idée sur la tribune, et de là distribuées à chaque néophyte dans l'audi-

toire. Cette impression universellement sentie par chaque membre devait sa production d'abord à l'esprit d'harmonie qui régnait dans l'assemblée ; ensuite à l'influence de la volonté de chacun concentrée fortement vers le même point ; enfin au pouvoir distributif et à la puissance d'action des fils galvaniques qui s'étendaient, comme il a été dit, de la tribune à chaque membre dans l'auditoire.

Le pôle négatif de cette batterie complète était formé par les néophytes, le pôle positif par les hiérophantes ; et, puisque je me suis engagé uniquement à enregistrer les vérités de ce royaume de l'être qui nous domine et dans lequel il m'a été permis de jeter un respectueux regard, j'affirme sous la foi du serment le plus solennel que l'objet des augustes représentations qui se déroulèrent devant mes yeux durant plusieurs semaines consécutives de trois séances chaque consiste invariablement en images psychologiques imprimées sur l'esprit des adeptes par l'ange qui présidait à nos pieuses réunions, et de là distribuées et transmises mentalement au siège de la conscience par un effet psychologique, et physiquement par les fils conducteurs de force électrique à chaque membre de notre vaste assemblée.

C'est en vain que le sceptique douterait ironiquement de la possibilité de transmettre la pensée même par les moyens physiques grossièrement indiqués ici.

Les biologistes expérimentés ne révoqueront jamais en doute la possibilité de l'action mentale que je viens de décrire, sauf en ce qui regarde le grand

nombre de personnes impressionnées en même temps ; mais que l'on me permette sur ce point d'affirmer à mes lecteurs qu'une très grosse part de la magie indienne repose sur des impressions psychologiques produites par des adeptes isolés sur de vastes multitudes. La science de l'illusion, mot qui traduit représente mal l'idée originelle, ne doit avoir aucun secret pour l'adepte, ancien ou moderne, s'il veut devenir « enchanteur habile » ou bon « magicien ». Le « rationale » de la magie est la VOLONTÉ ou science de l'âme ; la pratique de cette science ou l'exercice de la volonté exige pour réussir l'éloignement absolu de tout obstacle possible. Par exemple, si vous voulez que votre pensée atteigne une autre personne à une distance quelconque, longue ou courte, cette pensée atteindra certainement son objet, pourvu qu'elle ne rencontre aucun obstacle psychologique plus puissant qu'elle-même. L'homme possède naturellement le pouvoir de produire dans ou sur la matière tous les phénomènes possibles aux esprits, pourvu que ses forces spirituelles ne rencontrent aucun courant magnétique contraire, aucune ligne de force agissant en sens opposé. A tous les âges les mystiques, les mages, les voyants et les prophètes ont vanté la puissance de la volonté, l'ont connue, sentie et s'en sont servis. Si la VOLONTÉ échoue si souvent dans son but, c'est que des milliers, des millions peut-être d'autres volontés traversent l'espace suivant des directions opposées ou des courants contraires ; l'effort de cette volonté isolée qui autrement serait irrésistible, s'il

opérait dans des conditions meilleures, sans obstacle venant le contrarier dans sa route, se trouve ainsi paralysé, et il suffira d'un seul échec de la sorte pour qu'on le cite immédiatement à l'encontre des vaines prétentions des psychologues prônant la puissance souveraine de la VOLONTÉ. L'association dont j'ai parlé datait de plusieurs siècles et devait son origine à cette observation pénétrante d'un grand métaphysicien que les puissances et les forces de l'âme humaine pouvaient être concentrées de façon à imiter l'action créatrice et à donner aux idées un corps, une forme réelle, sensible. Je n'entrerai pas ici dans les résultats des expériences qui furent continuées, comme je l'ai dit, pendant des siècles avec un succès variable, succès proportionné à l'excellence ou à l'indifférence des sujets par qui elles étaient conduites.

La découverte et l'application de la force électrique, en tant que moyen de stimuler les facultés mentales, ouvrit une ère tout à fait nouvelle parmi cette remarquable fraternité ; ses adeptes s'engagèrent avec ardeur dans des expériences d'un ordre nouveau, certaines desquelles ont été des plus surprenantes. Pour le moment, il ne m'est pas permis de donner des explications ni de m'étendre sur ce sujet ; sinon rien ne me serait plus facile que de justifier et au delà les extraordinaires prétentions que j'avance en faveur de la puissance de la volonté humaine, particulièrement lorsqu'elle est aidée d'appareils scientifiques.

Pour ce qui est de la transmission de la pensée par l'électro-magnétisme, j'ai, en plus d'une occasion, prouvé sa possibilité, voire même démontré son

infaillibilité, dans des expériences faites en commun avec mon amie, Mrs Emma Hardinge Britten. Nous étions déjà devenus habiles dans nos opérations de télépathie, et capables de les pratiquer avec invincible succès ; mais, en utilisant l'action puissante quoique plus matérielle de l'électricité tirée de substances minérales, nous sommes arrivés à donner aux forces subtiles quoique variables du magnétisme vital une énergie telle que plus que jamais nous avons dans nos opérations des résultats uniformes, absolument dignes de foi.

En définitive, je me crois autorisé à dire que nul n'a le droit de déposer un verdict de « manque de confiance » dans mes déclarations, s'il n'a pas lui-même expérimenté sur le même sujet et dans certaines conditions de préparation indispensables. La fraternité dont je viens de faire une si brève description entourait ses pratiques d'un véritable rempart de défenses psychologiques, auquel il était impossible de faire la moindre brèche. Chacun des membres de cette vénérable association avait été choisi pour les qualités spéciales qu'il offrait au service des intérêts de l'association. Il était de toute impossibilité à une personne ne possédant pas les qualités voulues, d'avoir accès aux séances de l'association. Les maîtres psychiques étaient non seulement des adeptes possédant l'intelligence nécessaire à leurs fonctions, mais d'expérimentés « magiciens », dont la science et l'expérience de l'occulte dans la nature les rendaient maîtres de (ses mystérieux éléments de puissance ?) Les enseignements donnés dans cette société étaient

non seulement l'héritage de trésors de sagesse accumulés pendant des siècles, mais représentaient encore une inspiration ayant sa source dans des royaumes plus élevés que ceux de ce bas monde, représentaient aussi les résultats d'investigations dans ces royaumes faites avec toutes les ressources que peuvent procurer à l'homme ses talents spirituels.

Les sciences spirituelles comme les sciences physiques étaient l'objet d'études approfondies au profit de la recherche de la vérité. La pratique et la théorie étaient considérées comme également essentielles pour se former des idées justes ; des plus extrêmes profondeurs du centre de la terre aux plus sublimes hauteurs des systèmes astraux, depuis la force qui cristallise le diamant jusqu'à celle à qui l'on attribue le pouvoir de raréfier les régions les plus ténues de l'éther, ces philosophes ne cessaient d'explorer l'univers à la recherche du vrai absolu. Tous étaient spiritualistes dans le meilleur sens du mot, et leurs assemblées comprenaient toujours aussi bien des chercheurs dans le domaine spirituel que dans le domaine terrestre. Ils ne rougissaient point de leur culte tout fait d'aspirations, ne croyaient point humilier leur dignité d'homme en se livrant à la prière, ni ne dédaignaient de reconnaître leur dépendance sur des êtres plus élevés qu'eux-mêmes, ni ne s'abstenaient de solliciter leur protection et leur inspiration. Ils croyaient en la sainteté de certains lieux et de certaines choses, et si dans la science qu'ils estimaient et cultivaient ils voyaient le but le plus élevé auquel doit tendre l'esprit humain, ils subordon-

naient néanmoins toujours *l'esprit à l'âme* et jugeaient la science spirituelle le complément indispensable de la science matérielle ; s'il n'y a pas union des deux, le corps et l'âme de la vraie science ne sauraient subsister. Dès leur entrée dans l'association et tout le temps jugé nécessaire, des professeurs étaient assignés aux néophytes et leur procuraient tous les éléments d'instruction et toutes les aides dont ils pouvaient avoir besoin. L'un de ces professeurs me fut attribué, et n'eussé-je tiré aucun autre avantage de mon admission dans cette admirable fraternité, je n'en serais pas moins infiniment reconnaissant à ses chefs pour m'avoir procuré la fidèle amitié de Navak Roi, le noble Brahmine à la science, à la piété, aux viriles qualités duquel fut confiée la charge de mes études initiatrices.

Pendant les maintes années qui suivirent, de constante amitié entre Navak et moi, jamais je n'entendis de ses lèvres un mot, jamais je ne le vis commettre un acte qui ne fût pas digne du plus sublime saint du calendrier chrétien. Peut-on trouver dans la vie du plus saint parmi les saints une page aussi blanche ? Peu après mon admission dans la fraternité dont je parle, je fus choisi comme un de leurs adeptes. C'est en vain que je prétextai l'absorption inévitable que m'imposaient d'autres devoirs pour refuser cette fonction, de même que mes trop fréquentes absences des lieux de réunions. La manière dont cette dernière objection fut repoussée m'oblige à relater comment je fus élevé à la position d'adepte. Je fus amené à accepter ma nomination,

après avoir occupé le septième trône, spirituellement, en trois occasions où mon corps se trouvait endormi à plusieurs centaines de milles du lieu de réunion. A ceux de mes lecterus qui auraient de la répugnance à me croire, je dirai seulement qu'ils n'ont pas encore franchi le seuil du temple qui initie à la science des facultés et des énergies de l'âme humaine.

Comme le mien, leurs esprits sont d'immortels esprits d'infinie capacité, doués de puissance sans bornes. Le seul horizon qui limite les fonctions exécutives de leurs esprits, n'est pas tant les entraves qui les enchaînent au corps matériel, que le défaut de savoir comment dominer et soumettre ce corps. Le corps entièrement soumis à la volonté, par l'abstinence, l'ascétisme, la chasteté, la discipline, n'est qu'un simple véhicule de chair, permettant à l'âme de se mettre en contact avec la matière. Du moment que les passions, voire même les émotions mentales forcent l'esprit à céder aux impulsions du corps, le règne spirituel expire, l'esprit n'exerce plus dès lors qu'une action momentanée, irrégulière, comme spasmodique sur ses propres facultés transcendantes, selon que « les conditions physiques » se prêtent ou non à l'exercice de cette action. J'offre en toute sincérité mon propre cas comme un exemple de ces deux alternatives.

Lorsque pour la première fois je fus élevé à la suprême fonction d'adepte par la société non désignée à laquelle j'ai fait allusion dans ce chapitre, j'étais bien plus un esprit qu'un homme, vivant dans le monde mais n'en faisant pas partie. Toutes les fonc-

tions de mon être étaient subordonnées à l'action de mon âme et de ses alliés spirituels, mon corps mortel ne me semblait guère plus qu'un vêtement que l'on met ou que l'on ôte à volonté, au milieu des absorbantes occupations et des pressants soucis de ma vie. Je ne prétends point qu'un tel état soit normal ou rationnel ; je dis seulement qu'il est possible, qu'il est accessible, et si je m'appesantis sur ce point avec tant de force, c'est que, quelques années plus tard, ces mêmes facultés transcendantes se trouvèrent annihilées, lorsque les épreuves de la vie et les passions humaines voilant le mysticisme exalté de mon esprit, m'eurent créé des attaches mortelles plus étroites et plus tenaces que le vêtement qui me couvre en ce moment. Que la volonté de Dieu soit faite !

Peut-être l'âme humaine ne peut-elle atteindre sa plus haute perfection qu'après avoir éprouvé la réalité de la phrase touchante : « Il vécut dans la douleur. » Peut-être la Madeleine gagnera-t-elle le royaume des cieux plus facilement que la mignonne dame qui ne pécha jamais parce qu'elle ne fut jamais tentée. Le larron repentant, dans la sublime légende du crucifiement du Dieu chrétien, ira sûrement dans ce Paradis que le Pharisien cherche vainement. Et cependant j'eusse volontiers vécu en extatique spirituel jusqu'à mon dernier jour, mais le Seigneur, maître de nos destinées, en avait décidé autrement.

(A suivre.)

INTRODUCTION A L'ÉTUDE
Du « Son-Lumière-Couleurs » dans l'Astral

(Suite)

La polarisation a créé l'antagonisme; deux courants contraires s'établissent; deux pôles se créent, le + et le —; ils se colorent de teintes différentes, rouge et bleue (les deux colonnes J. et B. de la F. . M. .). En ligne droite les ennemis ne pourraient se rencontrer pour se livrer bataille, la droite se courbe, le mouvement naît, la vie aussi.

Les forces semblables se repoussent, les contraires s'attirent, ce qui produit les formes les plus diverses. Les aiguilles de deux boussoles qu'on superpose peuvent nous indiquer plusieurs de ces phénomènes.

Supposons qu'on ait inventé un microscope qui permette de voir l'arrangement intime des *atomes* d'un corps. Tous les atomes sont peut-être semblables entre eux comme forme; c'est la variation dans leur arrangement qui est cause de la variété des corps dits simples, ou tout au moins parce qu'ils sont constitués par des atomes d'éther plus ou moins compactés, ce qui les fait différer alors entre eux à cause de leurs poids spécifiques inégaux (1).

(1) Il y a bien la théorie des atomes crochus, pointus, etc.

Supposons que nous obtenions par coupe le schéma de cet arrangement, nous aurons sa signature. En disposant des atomes d'éther compacté au degré voulu, mettons que nous ayons de l'argent. Ils sont groupés par trois, par quatre, suivant la manière d'être propre de l'argent.

Si nous dérangeons ce groupement, nous avons un autre corps, de même si nous changeons le poids spécifique des atomes.

On comprend facilement qu'un atome d'hydrogène n'est pas matérialisé comme un atome d'or. De plus, entre les atomes des corps solides on peut admettre des vides remplis d'éther libre. Mais entre les atomes d'éther libre, comme nous l'avons déjà vu, on ne saurait admettre le vide.

Pour la forme de la parole, il en est de même.

La force que nous nommons attraction réunit les différents atomes d'un corps d'une manière fixe, pour *chaque corps* mais variable pour chaque espèce différente. De même la force vitale qui accompagne la parole projetée réunit momentanément les atomes éthérés d'une manière fixe et identique pour chaque espèce de parole avec cette différence que nous sommes dans un monde d'une extrême délicatesse et que les formes peuvent revêtir des contours parfois très fugitifs. Ce qui doit leur donner leur consistance, leur ossature, c'est le fluide vital qui les accompagne projeté en dose suffisante. Leur plus ou moins grande force de translation est le résultat de l'impulsion initiale donnée par la volonté de l'opérateur.

Les noyaux se forment, s'espacent entre eux, devien-

nent des centres ; les axes s'orientent, et le cristal-parole se forme, ou plutôt les cristaux s'enchevêtrent, mais dans un ordre donné ; seulement, vu l'extrême diaphanéité de ces productions, elles paraissent souvent comme vues en plan et auréolées de vapeurs, de spirales plus ou moins mouvementées.

Donc si un son répété à volonté peut donner naissance au renouvellement d'une forme constante, il y a corrélation entre lui et la figure produite. A son tour la forme colorée pourra par réciprocity produire le son, ça doit être. Ce sera la lumière parlante. Dans la première partie nous avons déjà vu quelque chose d'approchant, grâce au spectrophone. Dans ce cas, il faudrait des appareils sensibles autrement délicats.

Dans le *Livre des Esprits*, Eliphas Levi a dit :

« Le nombre, le poids et la mesure déterminent la forme des choses : la substance est une, et Dieu la crée éternellement.

« Heureux celui qui connaît les lettres et les nombres.

« Les lettres sont des nombres, et les nombres des idées, et les idées des forces, et les forces des Éloïm. La synthèse des Éloïm, c'est le schéma (Suit la description du schéma qui en somme est le Tarot.)

Talismans. — Le maître occultiste nous a aussi laissé un livre précieux *les Clavicules de Salomon*, vrai traité des Talismans ou mieux des tracés cabalistiques légués par la tradition la plus ancienne et capables d'agir activement dans le monde occulte lorsqu'on sait les employer.

Ces talismans, dont l'origine première se perd dans la nuit des temps, ont en général des tracés *de figures géométriques* pour principal sujet. Les Mantrams (incantations) se projettent sous *forme de figures géométriques*. Les uns et les autres ont des propriétés actives sur l'astral. Si le talisman est actif, il doit agir d'une manière rationnelle, mais non mystérieuse.

Ce n'est pas le cas ici d'examiner comment doit être établi le schéma efficace d'une incantation, les ouvrages magiques spéciaux indiquent rigoureusement les précautions à prendre. Mais deux choses sont à considérer, d'abord que l'opérateur y a enfermé sa volonté, son fluide, et qu'employé, le talisman s'alimente au grand courant astral. Il faut être convaincu que le talisman-matière a son double actif talisman éthéré; double modelé sur le premier et par conséquent ayant semblable figure, semblables signes, et ce sont ces signes invisibles à l'œil qui agissent (ainsi que l'enseigne le grand Arcane dévoilé) sur le grand courant astral, laboratoire et agent de toutes les manipulations fluidiques possibles. Une parole a pu agir et a produit une manifestation avec forme et lumière; par réciprocité, cette même manifestation dont on a l'image à la fois matérielle et fluidique agira quand on le voudra, comme précédemment le fit la parole qui l'engendra.

Tel est le mécanisme du vrai talisman. C'est une empreinte astrale qui peut donner l'effigie voulue à la médaille, il n'y a qu'à la faire frapper suivant les règles.

Présentées ainsi, les figures talismaniques ne seront

plus considérées comme des signes ridicules, elles relèveront de la science des formes, malheureusement à peine ébauchée.

Signatures. — Ce que l'on nomme signatures est encore l'expression de la relation qui existe entre l'extérieur (l'apparence) et l'intérieur (le caché).

Ce sont : « Le visage, le teint, la marche, l'écriture, le geste, origine de l'écriture, la voix peuvent servir à établir rapidement le diagnostic de l'être moral (1).

Les planètes, les plantes, les génies, les démons, les esprits, tout a sa signature.

Le geste (comprenant les expressions de la face et les mouvements des membres et du corps).

Le geste confirme la parole, au besoin il la supplée; c'est un vrai langage (la mimique) exprimant nos sentiments les plus divers. — Le geste est-il arbitraire ou au contraire rigoureusement exact (2) ?

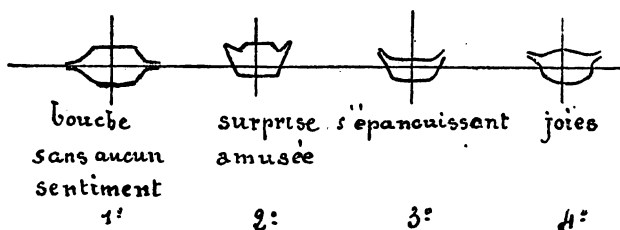
Les expériences assez récentes du colonel de Rochas avec son sujet Lina sont trop connues pour que l'arbitraire soit chose possible. Cette jeune fille, ignorante de la musique, sous le sommeil magnétique prenait tour à tour les attitudes de l'effroi, du plaisir, de la peur, du ravissement en entendant des fragments choisis de musique d'opéra. L'attitude fut toujours juste et put être répétée à volonté. L'ouvrage : *les Sentiments, la Musique et le Geste* du colonel de Rochas signale ces expériences et bien d'autres aussi intéressantes. Dans un article « les

(1) Papus, *Traité de magie pratique*.

(2) *La Nature*, 1900.

Muscles expressifs de la face », le même savant a étudié sur un jeune homme tous les sentiments possibles et les diverses positions qu'il faisait prendre à la face, et les a photographiés et étudiés scientifiquement, c'est-à-dire en cherchant quel est le muscle de la face impressionné pour chaque cas et quelle modification il subit.

On pourrait même, je crois, en se servant de deux axes se coupant, obtenir des sortes de hiéroglyphes simples figurant les expressions et seulement formés d'éléments de lignes droites. Pour la bouche, on pourrait avoir les formes suivantes. En complétant



la figure par les autres parties du visage, et même en simplifiant le nombre de lignes employées, on aurait les hiéroglyphes immuables des sentiments divers.

Le son peut produire ces effets sur l'organisme, mais les disques colorés (cercles magiques de Ragon), dont nous avons parlé au chapitre II, provoquaient de pareils effets, ainsi que certaines substances végétales. Il y a donc ici un premier rapprochement entre sons, couleurs, formes, gestes.

Danse. La danse sacrée antique (surtout rigoureuse et en honneur chez les peuples de race rouge) Égypte, Mexique, Pérou, était aussi un geste.

M. de Milloué annonce la publication d'un ouvrage ayant pour sujet les gestes des mains dans le culte bouddhiste. Le premier geste est l'imitation de la fleur de lotus, puis c'est le feu, l'air, l'eau, etc., etc. (1).

De la langue primitive. Y a-t-il eu une langue primitive qui a donné naissance à toutes les autres ? Les occultistes et les autres savants philologues ne sont guère d'accord sur cette question. Les seconds prétendent sûrement, avec raison, ainsi que je l'ai indiqué au premier chapitre, que le langage comme toute autre chose ici-bas a apparu et évolué, passant de l'idiomologie des animaux, si on veut, aux langages des peuples policés.

Les écoles se divisent entre ceux qui admettent plusieurs idiomes types faisant leur apparition simultanée ou successive sur le globe, et ceux qui n'admettent qu'un idiome père de tous les autres, mais depuis disparu, perdu et qui prit naissance dans un des grands continents, Lémurie ou Atlantide, écroulés depuis. Les occultistes admettent cette dernière théorie ou une approchante. Mais pour eux le langage était en germe et combiné suivant un plan préétabli avant l'apparition de l'homme, les sons devaient l'exprimer, des formes en cristalliser ou objectiver les radicaux, les négatifs en étaient dans l'astral, des couleurs lumineuses devaient parler à celui qui était Initié, et enfin des rapports devaient exister non seulement entre son, lumière, couleur, forme, mais aussi entre le sens intime de la chose

(1) *Le Temple et la fleur*, Soldi.

symbolisée et les effets produits dans les différents plans. L'essence même du langage initial était Un, ce qui a fait dire à Éliphas Lévi : « Toute la science est dans un mot, et toute la force est dans un nom . »

Ce Un, grâce à ses propriétés et à ses qualités inhérentes, s'est successivement dédoublé pour aboutir à la multiplicité, c'est-à-dire aux langues diverses avec toutes les nuances de leurs mots.

C'est du moins ainsi qu'on peut s'exprimer en langage clair pour faire saisir fort imparfaitement ce qu'est cette langue non révélée. Les mystiques sont plus obscurs, on peut du reste s'en convaincre.

Bœhme dit : « La réflexion faite, la volonté choisit les lettres, les combine et concrète la fantaisie en un mot qui reste d'abord intérieur pour s'exprimer ensuite. »

C'est désespérant à connaître, car il continue par : « La langue de la nature est la racine de toutes les langues, elle n'est cependant pas reconnaissable dans la diversité des dialectes de la terre. Son alphahet est caché dans la *couleur noire*, celle qui n'appartient pas à l'échelle des couleurs, car elle est un mystère incompris, et celui-là seul connaît cette langue à qui l'Esprit saint l'a révélée. » (*Mysterium Pansophiceum. Incantations*, Sédir.)

Jamblique le Théosophe est de l'avis de Porphyre, il dit que : « Touchant le sens impénétrable de tels noms barbares, usités dans les cérémonies religieuses, ces noms, *que leur antiquité rend obscurs*, méritent toute notre vénération ; ineffables et révélés d'En-Haut, ils se rapprochent davantage de la langue des dieux. »

« Aussi ne faut-il pas s'étonner de lire dans les gri-

moires et même dans certains rituels de haute théurgie des mots et des phrases entières qui sont rebelles à la sagacité des plus savants linguistes. » (*Temple de Satan*, de Guaïta.)

« Les membres sont pour ainsi dire l'alphabet de cette langue primitive, dont se servait Adam, et qui renferme tous les mystères, ils sont la correspondance spirituelle de dons dont vous pouvez recevoir la révélation particulière si vous la demandez avec assez de ferveur. »

« La langue divine, dit N :: V :: M ::, est de quatre lettres, celles des productions intellectuelles ou temporelles est de 22 lettres. Les langues fausses chiffrées par 2 et 5 ont 110 lettres ; et s'il se produisait une nouvelle prévarication, la langue intellectuelle aurait 88 lettres. » (Saint-Martin, *Table Nat. des rapp.*)

« La mystique perçoit la présence de Sophia par la révélation de la langue primitive ou mieux de l'alphabet primitif, dont toutes les lettres sont des anges du Dieu vivant. »

« Au point de vue historique, nous retrouvons cette initiation de la parole chez les Atlantes et chez les Indous ; l'initiation formelle est de race noire, et l'initiation numérale est christique... »

Je m'étendrai donc un peu sur les sons :

« Le Père étant l'Absolu se représente par le silence. Le Fils est le son simple. L'Esprit est le rythme et l'accent. Le Fils s'exprime par les voyelles et l'Esprit par les consonnes. Parmi les sept voyelles, de toute langue initiatique, il en est une qui est plus particulièrement verbale, c'est le son O, on le retrouve dans

tous les noms sacrés, et il constitue la vie de la langue hébraïque et du sanscrit. »

« C'est en effet la sixième lettre du premier alphabet et la racine dans la seconde du mot le plus mystérieux Om (qui se prononce de cinquante-deux manières) *aôm, om, oum*, etc. (1 et 2).

Les plus anciennes langues connues sont le sanscrit, le chinois, l'hébreu, le copte qui répondent aux quatre traditions.

Papus nous dit (3) « que la vérification par les clefs est presque inconnue et seulement des grands initiés, de la réversibilité du sanscrit en hébreu et de l'hébreu en chinois ».

On a dû cependant s'en occuper fortement même en dehors de l'occultisme, et je ne citerai pour mémoire que : 1° Julien (*Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois*) (4) ; 2° Un traité de *Mystologie (les Chérub.)* par le chanoine de Nozeray avec traduction en chinois des noms hébreux.

Il y a donc eu une langue primitive, la version symbolique nous en a été laissée par la « confusion des langues à la tour de Babel (5) ». Quelle est la langue connue qui s'en approche le plus ? Est-ce celle de la Chine, avec ses chroniques vieilles de plus de dix mille ans ? Est-ce celle de l'Égypte, dont les traditions

(1 et 2) Sédîr, *les Incantations*. Om, c'est l'eau et le feu alchimiques polarisés.

(3) Papus, *Traité des Sciences occultes*.

(4) A Paris, 1861.

(5) Une vraie tour de Babel a existé, mais postérieure à celle en question.

se perdent dans la nuit des temps au point qu'on croyait que sa civilisation et ses antiques monuments avaient toujours existé dans la vallée du Nil et marquaient l'aurore de l'humanité. Or des travaux très récents, les fouilles (1) de M. de Morgan viennent de mettre à jour dans cette même vallée une quantité d'objets de l'époque néolithique, assurément antérieurs avant tout monument fruste ou gravé. Encore des siècles à ajouter à l'histoire de cette terre antique!

Et M. Ledrain ne vient-il pas de refaire le dictionnaire de la langue de l'ancienne Chaldée, de peuples qui vivaient il y a plus de 6000 ans, donc bien avant les premiers « Récits de la Genèse ».

Quelques traits horizontaux et verticaux des triangles forment l'écriture primitive de cette langue que parlaient les peuples de la Mésopotamie avant l'arrivée des Sémites (4500 à 2000 ans avant Jésus-Christ).

Ils furent les inspirateurs de leurs envahisseurs, les Juifs, les Phéniciens, les Araméens. Leur dieu Gal (Être) devient El (Yahre).

Ces traits et ces triangles ne sont-ils pas comme un lointain écho d'une écriture figurative plus ancienne dont il est parlé dans les *Précurseurs de Ninive* par B. Dessault, ouvrage qui a servi à J.-H. Rosny pour son Xipéhus. Souvenirs d'une race disparue ou restes des traditions d'êtres éthérés qui ont précédé la venue de l'homme, c'est bien le récit du règne des formes, des êtres fluidiques et lumineux commu-

(1) *Revue encyclopédique*, Larousse, 1900. *L'Époque néolithique dans l'ancienne Égypte*, par Zaborowski.

niquant entre eux au moyen de signes géométriques qui apparaissent à leur volonté sur leur vaporeuse surface (1).

Mais, grâce à ce besoin d'expansion coloniale qui envahit tous les peuples, grâce à la moisson de documents scientifiques que l'on va recueillir au loin, la linguistique surtout est appelée à faire de grands progrès. Un ouvrage d'un auteur des plus autorisés, le général Frey, *l'Annamite Mère des langues*, jette un jour tout nouveau sur cette question (2). Cet érudit observateur, débarquant au Tonkin, fut frappé du grand nombre de mots semblables existant dans le tonkinois et les langages du bassin du Niger, dans lequel il a fait de si remarquables campagnes. Ce fut un trait de lumière pour lui. Il fouilla les idiomes de l'extrême Orient, les rapprocha de ceux de l'Afrique, les compara aux langues dites mères, tâcha de découvrir en s'appuyant sur les meilleurs auteurs ce qu'ils pouvaient contenir d'expressions primitives, prit pour bases les migrations de l'ancienne langue de la Lémurie. Il arriva aux conclusions suivantes :

« A la fin de l'époque tertiaire, ainsi que les découvertes géologiques l'ont démontré, l'espèce humaine

(1) On lisait dernièrement dans la *Lumière* (Une maison hantée) : « Les Esprits se sont souvent rendus visibles sous forme de boules lumineuses, séparément ou par groupe. L'ensemble représente une grosse boule rouge et verte, entourée d'une certaine d'autres petites boules. Chaque boule avait l'aspect d'une figure grossièrement ébauchée mais bien vivante et grimaçante. »

(2) Un jour je traiterai séparément cette question.

avait déjà irradié en tous sens, et des rejetons se montraient dans tous les continents et dans les grandes îles. Ces émigrants avaient emporté avec eux les éléments de ce qui constitue le langage primitif dont la création dut coïncider avec la création même, de la société, c'est-à-dire avec la formation des premiers groupes des premières tribus. Les éléments du premier langage ne devaient être autres, à notre avis, que ceux qui ont servi à la formation de la langue annamite actuelle, nous en avons trouvé les traces dans les radicaux des langues réputées les plus anciennes ou qui sont les plus dissemblables en apparence : celte, hébreu, ouolof, on les retrouverait sans doute également dans toutes les autres langues du globe. »

L'ouvrage, par des considérations très judicieuses basées surtout sur l'état monosyllabique de l'annamite, sur les langues dérivées auxquelles il a donné naissance, sur sa comparaison avec les idiomes de Madagascar (restes d'un ancien continent), arrive à démontrer que l'on est en face des vestiges d'une langue antérieure aux langages de l'Inde. Comme le son nous occupe aussi au point de vue musical, les deux citations ci-après vont nous initier aux modifications que peut subir une langue lorsqu'on y introduit des notes musicales, et n'oublions pas que nous sommes en présence de langues primitives.

Afrique. — « En premier lieu, il n'est pas inutile de retenir que les Mandé possèdent quelques vocables homonymes qui, suivant la note musicale particulière que l'on emploie dans leur prononciation, changent

de signification et peuvent ainsi exprimer deux, trois, ou même un plus grand nombre d'idées (1). »

Asie. — « Dans les langues monosyllabiques de l'Asie orientale, cette circonstance est la base de la formation des langues. En annamite, par exemple, le nombre de monosyllabes est de 1.600 à 1.800. En supposant que la plupart de ces vocables soient affectés de six tons (y compris le ton direct), on arrive à posséder 6.000 à 7.000 mots usuels, nombre bien suffisant pour les besoins de la vie courante. » (Général Frey.)

La langue mandarine tonkinoise diffère de l'usuelle; enfin le langage du théâtre annamite est toujours accompagné d'intonations musicales pour chaque mot, intonations qui doivent être justes pour lui donner sa vraie valeur. Or, je l'ai déjà dit dans cette revue, dans le Sud de l'Algérie on entend psalmodier, à certaines fêtes, par de vieilles négresses, en un langage qu'elles ne comprennent pas et qui se conserve par simple tradition, des chants qui sont sur le même rythme que les chants tonkinois.

L'intonation musicale a donc dû jouer un rôle dans la langue primitive, et n'oublions pas aussi que les Mantrams sont accompagnés d'intonations musicales invariables pour chacun.

Les langues connues se divisent en :

Langues *monosyllabiques* (chinois). Une racine unique, par exemple: grand, grandeur, être grand, grandement.

(1) Capitaine Piétri, *les Français au Niger*.

Langues *touraniennes* ou à racines agglutinées, donnent naissance à des mots représentant des idées plus complexes.

Langues à *flexions*. Certaines racines perdent tout sens propre et servent, en s'accolant à d'autres mots, à déterminer le sens de relation.

Et pour être arrivé à cette multiplicité, il a fallu une langue extra-terrestre, universelle comme base. Bœhme, Jamblique, Sédir, Papus nous ont donné leur opinion sur ce sujet difficile, nous y ajouterons celle de Saint-Martin dans *Des Erreurs et de la Vérité*.

« Si l'on savait que la langue universelle demande pour prix de sa connaissance le sacrifice entier de la volonté de l'homme, si elle n'est intelligible qu'à ceux qui se sont oubliés eux-mêmes pour laisser agir complètement sur eux la loi de la cause active et intelligente qui doit gouverner l'homme comme tout l'univers, on doit voir si elle peut être connue d'un grand nombre. »

Ça ne fait que confirmer la chose.

Mais cependant descendant dans un plan qui nous est plus accessible, elle devient de lumineuse sonore, les deux manifestations se distinguent d'un côté par la forme (cristallisation), de l'autre par le signe symbole (alphabet).

Les voyelles sont l'âme du langage, le colorent, en sont la mesure.

Ces études de projection dans l'astral, faites d'après les méthodes que nous avons fait entrevoir, pourront faire retrouver en partie le langage initial. Les études linguistiques serviront de contrôle.

Mais dans chaque tradition, il est resté cependant quelque chose, sinon de la langue primitive, du moins de la liaison des sons racines aux idées auxquelles ils se rapportaient et aux formes qu'ont revêtues les caractères graphiques qui servirent à enregistrer le verbe exprimé.

Pour l'hébreu, c'est dans l'étude de la kabbale que nous trouvons ces rapports. Je me hâte de dire d'abord que la liaison entre tous les rapports que peuvent nous donner les travaux cabalistiques et les formes lumineuses projetées, ne semble encore donner aucun résultat bien connu et est chose à tenter. Ensuite la Kabbale n'apparut à Jérusalem que 300 ans avant J.-C. Certains auteurs disent que la kabbale fut « plutôt inventée pour cacher un sens des choses que le « vrai sens primitif des choses » (1). Elle a pu servir à cacher, mais importée chez les Hébreux elle est l'écho des plus vieilles connaissances. Avec trente-deux voix merveilleuses de la sagesse qui sont les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque, toutes émanées du Iod, et les dix nombres.

Papus nous dit du reste dans son *Tarot*, vrai monument sur les restes du langage primitif modifié, « que Saint-Martin, Barrois, Court de Gibelin et surtout Fabre d'Olivet par des voies différentes sont arrivés à déduire que l'alphabet primitif se composait de seize signes qui ont donné lieu aux vingt-deux lettres hébraïques ». Le Tarot, représentation de cet alphabet « par la combinaison de ses lames, permet à

(1) *La Kabbale littéraire occidentale*, Ch. Limousin.

l'Initié laborieux de déchiffrer sans aucun livre tous les signes de l'Univers ».

Le voyant, qui est en transe, voit les doubles des signes représentés par les lames (cartes) du Tarot, et suivant leur combinaison arrive à déchiffrer le passé ou l'avenir, chaque chose projetant un *reflet* sur le plan astral et tout étant inscrit sur le grand serpent astral en caractères ineffaçables (1). Le Livre de l'Ange du Jugement dernier des chrétiens ?

TIDIANEUQ.

(A suivre).

(1) *Les Mirages errants.*





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Vocabulaire de la Terminologie

DE JACOB BŒHME

Le petit travail qu'on va lire n'est pas un lexique complet des termes qu'emploie le célèbre théophilosophe teutonique. J'ai voulu simplement résumer en quelques lignes pour chaque mot le sens qu'il faut attribuer aux expressions rares, inconnues ou inusitées qui fourmillent dans l'œuvre touffue de ce grand illuminé. On ne trouvera donc point ici une exposition de son système, mais un simple instrument de travail pour ceux qui veulent se donner la peine de l'étudier; c'est une tentative faite pour remédier à cette luxuriance de mots et d'images qui, jointes à l'archaïsme du langage, découragent, en France, beaucoup d'esprits capables de comprendre cette majestueuse synthèse.

A

A. Dans la langue de la nature, cette lettre représente le désir de l'éternelle volonté tendant à sortir d'elle-

même pour manifester quelque chose; elle n'a pas de qualité et les renferme toutes.

Abîme. Demeure de l'unité divine, le Rien éternel, c'est-à-dire ce qui n'est aucune chose particulière.

Adonāi. Voici à quoi correspond ce nom hiéroglyphique :

AD	—	Père	—	Volonté	—	IE
O	—	Fils	—	Désir	—	HO
N	—	Esprit	—	Science	—	VAH
A	—	Puissance	—	Parole	—	Vie
I	—	Couleurs	—	Sagesse	—	Vertu

C'est le mouvement propre de l'éternelle et insondable unité.

Æther. Chaque chose a son éther, c'est-à-dire son principe imagitatif, qui fut cette chose avant qu'elle n'ait reçu sa forme.

Alchimie. Bœhme n'en parle que selon son illumination. Voyez tout le *Signatura rerum*.

Aquaster. C'est la matrice de l'élément eau, qui produit le côté féminin dans les créatures; l'aquaster céleste est l'essence de la terre céleste ou de l'élément saint.

Archée ou Séparateur. C'est le Mercure igné ou le Verbe extériorisé dans toute chose, l'agent par lequel les êtres sont formés; il détermine avant tout leur esprit; de lui viennent les quatre éléments.

Astral. Les vertus des corps sidérés s'entremêlent dans l'espace; celles d'entr'elles qui peuvent se combiner se substantialisent par cette combinaison (voyez *Formes de la Nature*, le son) et donnent deux produits : l'un, corps spirituel ou astral, et l'autre, corps matériel ou élémentaire ou physique. Ainsi l'as-

tral est partout; le soleil est son centre générateur; il est lui-même l'âme du monde. Son point de perfection est l'élément un, fixe et céleste.

Amour. C'est le cœur de Dieu, son verbe, les noms Jésus et Jéhovah; dans l'homme, c'est la demeure de Dieu; dans la création, c'est la cinquième forme de la nature. C'est enfin le moyen, le but et le procédé de notre régénération et de celle du monde entier.

Âme. L'âme de l'homme est, d'après Boehme, le feu central éternel de la volonté propre: elle est donc le premier principe; elle est le résumé des trois mondes, possède en spirituel les sept formes de la nature, elle est immortelle et plus haute que les anges. L'esprit de l'âme est la lumière centrale ou Temple de Dieu. L'âme a un corps dans le monde de la lumière, c'est l'élément pur; elle a un corps astral selon le *spiritus mundi*, et un corps physique. Elle est localisée dans le cœur; le cerveau est son organe, la Teinture du corps est son corps; le sang est sa maison.

C

Cène. Le corps du Christ est partout; la cène évangélique est donc le symbole de la cène spirituelle qui se reproduit chaque fois qu'un homme régénéré se nourrit de la volonté de Dieu, c'est-à-dire de la chair et du sang du Christ. Ce corps sacré devient le corps nouveau du disciple qui revêt son âme lorsqu'elle résiste au feu de la Colère; c'est l'âme qui mange la chair et qui boit le sang du Christ et qui fabrique ainsi, avec la coopération de la Trinité, la Vierge

Sophia. La lumière spirituelle comme la lumière matérielle est un agent d'expansion ; en se donnant autour de soi elle donne en même temps ce dont elle se compose, c'est-à-dire sa vie et son essence ; et comme elle se donne indifféremment à tout ce qui l'entoure (c'est-à-dire, selon le langage de Boehme, à l'élément tempéré ou harmonie), elle récupère incessamment ce qu'elle dépense ; prenant ceci dans le spirituel, et le réalisant dans le matériel, nous arriverons à comprendre le grand mystère de l'alimentation spirituelle. La foi du communiant saisit l'âme du Christ, sa bouche intérieure saisit son corps et son sang, sa bouche extérieure saisit le pain et le vin.

Convoitise. (V. *désir, formes*) c'est l'attraction ; sa mère est la volonté, elle peut être double : ou dans la lumière ou dans les ténèbres, elle peut venir de Dieu ou d'une créature ; dans tous les cas elle est un *Fiat*. Son action est saturnienne, son moyen est magnétique ; son objet est un enfantement dans quelque monde que cela soit.

Cérémonies extérieures sont, en quelque sorte, des moyens mnémotechniques ; lorsque le Saint-Esprit ne les vivifie pas, elles sont antichristiques.

Constellation. C'est l'aspect des étoiles ou mieux le schéma des influences invisibles ; il y en a une externe, dans le *Spiritus Mundi*, et une interne, pour les âmes.

Corps du Christ : composé du même élément pur dont est fait le soleil.

Gagastrum. Le feu extérieur de la génération, le centre de la Nature.

Centres. Il y a un centre qui est Dieu en soi. Quand Dieu se propose de créer, il y a un premier centre qui est son Verbe, un second qui est le Verbe prononcé ou Sagesse, un troisième qui est le Verbe Fiat. — Les centres de la Nature sont ses sept formes distinguées en centres ignés et lumineux. Le centre de l'homme c'est la vie ignée de l'âme. Tous les centres contiennent la pierre des Sages.

Chaos. C'est toujours un abîme, un *mysterium magnum*. En Dieu, c'est Dieu même comme essence des essences ; dans la création, c'est l'œil de l'éternité ; le désir vers la nature, le Verbe parlant ; c'est enfin la racine de la Nature, ou la septième forme de la génération créaturelle.

Ciel. C'est le royaume de la joie ; il se trouve entre le paradis et l'enfer, il est partout jusqu'au jour du jugement. Il comprend la Teinture, le Mercure igné, la Matrice éternelle. Il y a un ciel extérieur qui est le ciel étoilé, et un ciel intérieur qui est la septième forme, le corps de Dieu ; l'élément saint ; il produit des plantes et des animaux ; enfin il se répercute dans l'âme de l'homme ; mais là comme partout il est le résultat de l'expansion de l'amour.

Colère. C'est celui des trois mondes ou des trois principes qui engendre les quatre premières formes de la Nature ; il correspond à Dieu le Père et se trouve par conséquent au centre de toutes les créatures, dans lesquelles il combat l'amour. Dans l'homme c'est l'enfer, le Dragon ; il se nourrit du péché.

Corps. D'une façon générale, c'est la signature de l'esprit. Le corps de Dieu est à la fois le Saint Ternaire,

l'élément pur et ce monde. Le corps de l'homme est le fils de toute la nature ; son corps extérieur est le *mysterium* du 3^e principe ; son corps intérieur nouveau est le *mysterium* du 2^e principe ; entre les deux est le corps sidérique. Les autres créatures de ce monde possèdent un corps physique et un corps astral.

E

Enfer. C'est une prison construite par le diable, c'est-à-dire par la chute de Lucifer, qui comprend les quatre premières formes de la nature ; sa vie est la colère, c'est le centre du monde visible ; son fondement est le dragon ou Satan. Il s'interpénètre dans ce monde (le 3^e) avec le ciel, par conséquent se trouve partout et surtout dans l'âme de l'homme. Il a des créatures, des habitants, des végétaux et des fruits.

Esprit. Toute volonté s'exaltant produit un esprit ; on distingue le Saint-Esprit, l'esprit de ce monde et les esprits de toutes les créatures. Le Saint-Esprit est le souffle d'amour qui relie le Père au Fils ; il n'est compris par l'homme qu'après la régénération ; il descend en nous par la douceur et l'humilité, et construit son temple dans notre âme. Le *Spiritus Mundi* est l'esprit des étoiles, l'astral, l'âme du monde ; c'est la ressemblance de l'Esprit-Saint dans le 3^e principe dont il est la vie ; il tend vers la Teinture et vers l'Élém en saint. — Enfin il est des esprits élémentaires et astraux dans les créatures, qui ne sont ni saints ni éternels. Il ne faut pas les confondre avec les essences e avec les âmes.

Éden. C'était en quelque sorte le Paradis sur la terre; avant Ève, Adam habitait le Paradis dans le Ciel; après, il lui fut donné l'Éden sur cette terre : cet Éden est d'ailleurs interpénétré par les forces célestes; c'est la chute de Lucifer qui avait déterminé l'Éden, sans quoi la terre entière aurait été un paradis.

Égoïsme, appelé aussi Propriété, Soi-isme : c'est une image du diable; il constitue le tourment des damnés et c'est le chemin le plus court du démon à notre âme.

Éléments. Ils ont une mère fixe cachée en eux et dans laquelle ils aspirent à rentrer; ils sont produits par l'action des quatre premières formes de la Nature (*V. Formes*); ils sont habités par des esprits, et les diables agissent par eux; ils sont un lieu de combat et produisent par suite la maladie et la mort; ils sont le corps des choses, ils cachent le corps astral, lequel renferme la quintessence; celle-ci contient la Teinture où les deux feux centraux sont conjoints. Au-dessus, il n'y a que Dieu.

Élément saint. Il remplit le Ciel; il en est la corporité, la terre; c'est le corps de la Vierge, le Saint Ternaire, le Paradis, le principe du corps du Christ, l'Universel ou Teinture; il formait le corps d'Adam. C'est une essence spirituelle qui se coagule autour du Verbe créateur; le mouvement de la création en divise les quatre qualités. — Voici comment il est produit. La vie divine produit la vie angélique, l'âme des anges; cette âme ou ces âmes se construisent des corps, qui sont comme l'huile dont s'alimentent leurs feux; cette huile produit l'Élément saint, et cet Élément contient la terre céleste ou l'aliment du Paradis.

Ens. C'est la vie de la septième forme, sensible, végétante, le verbe prononcé, qui se prononce, se forme et se coagule de nouveau dans la croissance. C'est le verdoisement.

Essence. Voici quelle est la génération de l'Essence dans le monde divin : (V. ce mot.)

La science éternelle attire en soi la volonté du Père, constitue un centre dans le Ternaire divin et l'exprime par un verbe. Cette verbalisation est une séparation, une individualisation, qui désire se concevoir elle-même ; c'est cette conception qui est l'essence. Ce processus se répète dans tous les plans. Par suite le Fils est à lui-même sa propre essence ; en l'homme, la volonté et le désir sont deux essences éternelles, qui produisent la vie psychique ; il y a des essences dans les étoiles, les éléments et les enfers.

Evestrum. Courant astral de réaction provoqué par une âme humaine ou autre.

F

Feu. Il y en a une grande quantité. Celui du premier principe est le feu interne, sombre, froid et colérique ou infernal : il est compris dans la quatrième forme de la nature ; il résulte de l'angoisse dans toute matrice ; il est magique et éternel. Le feu du second principe est la lumière et l'amour, la cinquième forme de la nature ; c'est le feu du sacrifice ; il transmue le feu colérique et régénère l'homme. Le feu élémentaire ou du troisième principe comprend tous les feux matériels. Dans tous ces feux habitent des créatures.

Fiat est le verbe créateur ; il sépare les formes et agit par le désir et par la lumière essentielle.

Formes de la nature, ou qualités ou propriétés ou noms sont au nombre de sept ; chacune d'elles est une appétence et engendre les six autres. La première est le désir attractif qui produit l'amertume ; réagissant l'une sur l'autre et cherchant à échapper l'une à l'autre, elles engendrent l'angoisse rotatoire. Ce sont le soufre, le mercure et le sel ; leur mouvement produit l'éclair du feu (4°) qui, lorsqu'il trouve son aliment, produit la lumière (5°) ; celle-ci en se répandant produit le son (6°) ou la forme compréhensible ; et toutes les six forment l'essence (7°). Elles correspondent respectivement ou expriment l'action de Saturne sur la Lune, de Mercure sur Jupiter, de Mars sur Vénus, du Soleil, de Vénus sur Mars, de Mercure sur Jupiter et de la Lune sur Saturne. Les trois dernières formes sont le 2° principe, le Fils. On peut dire aussi que le Père produit la première et la dernière forme ; le Fils, la seconde et la sixième ; l'Esprit, la troisième et la cinquième. Le Feu est le séparateur ou résoluteur.

Fureur est la racine de toutes choses, l'aliment du Diable et le principe de tout mouvement. V. *Colère*.

G

Génération que Saint-Martin traduit par *engendrement* est multiple. Il y a une génération intérieure de Dieu qui est incompréhensible, et une génération extérieure qui est la septuple forme de la Nature.

Ce monde possède une triple génération : extérieure,

astrale et intérieure; son principe et sa fin est l'éther. La génération de l'homme est analogue; l'homme apporte l'âme, et la femme l'esprit; dans le sein de la mère commencent déjà des combats, et le Christ descend déjà au secours de l'âme de l'enfant.

H

Huile désigne la force de la Teinture chez les êtres des trois mondes; elle est générée par la combustion de la Teinture qui se brûle elle-même sans se diminuer.

I

Iehovah ou Tetragrammaton est le soutien de toute parole. *Ie* est le Père; *Ho*, le fils; *Vah*, l'esprit; c'est Dieu omniprésent, et Jésus est sa force; c'est le fondement de la magie et de la cabale.

Iiaster. C'est le commencement de la Nature, l'état à demi paradisiaque de l'essence divine hors de la Nature se compactant pour devenir une Nature. C'est le *fiat* ténébreux; c'est la terre dans la génération du troisième principe, la forme sévère.

Imagination. A son principe dans la première forme, dans le désir; et elle se propage jusqu'à la quatrième, le feu, par qui elle devient spirituelle: là elle peut à son gré retourner dans sa mère ténébreuse ou mourir pour renaître dans la lumière; ainsi là où l'homme met son imagination, là il se trouve; elle est le médium de tout progrès ou de toute chute.

Impression. C'est le résultat de la Convoitise (v. ce mot).

Inqualifier. C'est le mouvement par lequel une force entre dans un organisme, le vivifie et en sort : telle est la fonction respiratoire ; mais elle s'étend à tous les plans et à toutes les forces.

L

Limbus. Désigne la matrice de la forme ignée, comme l'Aquaster est la matrice de la forme aqueuse ; dans le monde physique, c'est le principe des êtres mâles ; c'est dans l'astral, celui des étoiles ; dans l'élément pur, c'est le Paradis ; et en Dieu, le limbus de la Teinture céleste est l'homme régénéré.

Langues. Il y a cinq alphabets principaux : celui de la nature, l'hébraïque, le grec, le latin et celui de l'esprit.

Limus. Est la terre rouge de la Genèse ; il est céleste et terrestre. Le Limus céleste est l'Ens du Verbe du Seigneur, par qui le nom de Jésus s'est incarné ; le terrestre est l'Ens du Serpent, sur lequel est l'épée de Cherub ; il doit ressusciter de la mort.

M

Magia. Sort du Père et est conçue par le désir ; elle est divine ou diabolique ; sa forme principe est la trinité divine révélée dans la 6° forme. Appliquée au 3° principe, elle peut en changer les formes ; mais l'homme ne connaît pas la force magique qui réside

dans son âme et qu'il peut réaliser par des plantes et des animaux. La magie naturelle fut la magie des sages païens; ils ne purent arriver jusqu'à Dieu.

Matrice. Est triple : celle du feu, celle de la lumière et celle de ce monde. La première est, au Paradis, cachée en Dieu; elle est la prison des diables; elle sépare toutes choses lorsqu'elle arrive à l'engendrement; d'elle viennent les maux et toutes les créatures imparfaites de ce monde. La deuxième matrice appartient au 2° principe; elle est l'amour d'où viennent les âmes, les anges et par qui passe l'Esprit Saint; elle a créé le ciel étoilé. Entre ces deux matrices passe un désir constant de réunion. — La matière de ce monde comprend les deux autres; c'est le ciel astral, car matrice et ciel sont la même chose.

Magnet. C'est la convoitise *essentielle* de la nature.

Mens réside dans l'Ens comme l'âme exprime par le corps le mot mental du mot *ental*. C'est l'eau spirituelle dont la force est la plus haute teinture.

Mercur. Le Mercure intérieur est le Verbe que le Père exprime dans l'ignition de sa lumière; il est le son, la musique des Anges; le Mercure extérieur est un feu froid et chaud, une eau sèche, un séparateur, une archée, l'artisan de la nature physique; c'est donc en lui que réside l'arcane de l'alchimiste; c'est alors un poison, et plus le poison est violent, plus le baume qu'on en peut extraire est pur. Le feu est la bouche de l'Essence, la lumière en est le souffle, et le son ou Mercure en est la parole.

Mesch, dans la langue de la nature est la terre rouge, le Limus de tous les êtres.

Minéraux sont des métaux non fixés.

Mondes. Il faut bien noter qu'ils s'interpénètrent. Lorsque le Verbe sort du Père, il produit quelque chose, du sensible, une division, qui comprend les quatre premières formes de la nature ; puis une expansion, un rayonnement qui est le monde de la lumière, comprenant les trois dernières formes ; ces deux mondes sont coéternels ; leurs réactions produisent les êtres temporels qui constituent le troisième monde, le monde élémentaire ou physique, ou matériel. C'est pourquoi ce dernier est une image de l'éternité. Les minéraux sont une correspondance du premier monde, les végétaux du deuxième, les animaux le représentent lui-même, et l'homme est destiné à être son Dieu.

Mumie. C'est un corps balsamique, immuable et incorruptible. Tel était le corps du Sauveur.

Mystères. Le mystère de ce monde est notre corps actuel ; le mystère du monde de l'Amour est le corps de gloire ; l'âme est le mystère de Dieu le Père ; le royaume de Dieu en nous est le mystère spirituel. Il y en a encore d'autres, mais les deux éternels sont celui de l'Amour et celui de la Colère. Le principe de tous les mystères est le *Mysterium magnum* qui se trouve partout, dans la terre comme dans l'homme. Son Ens est le *Spiritus Mundi* ; il est éternel et produit les deux opposés que nous venons de nommer.

N

Nature. Il y a une Nature éternelle qui est l'opération des sept sources spirituelles en formes et qui est

la mère des trois principes. La Nature temporelle est notre monde physique qui est appelé d'ailleurs à se fondre dans la nature éternelle après le Jugement dernier.

Nécrolice, le monde ténébreux ou plutôt les trois premières formes.

Nécromantice, l'esprit du Feu.

Néant ou **Rien** est Dieu opposé aux créatures qui toutes sont quelque chose, en ce sens que Dieu n'est ni ceci ni cela, qu'il est inconcevable, avant le commencement de quoi que ce soit.

Nigromantia. Magie noire, thaumaturgie de l'Enfer.

Noces de l'Agneau. Union de l'âme et du Verbe par le moyen de Sophia ; elles doivent être célébrées dans les trois principes.

P

Phantaisie. C'est la volonté de tout centre désirant la vie ignée. Elle appartient donc aux enfers ; Lucifer est son prince.

Principes. V. *Mondes*. — Dans notre monde, ils s'appellent Sel, Soufre et Mercure ; ils sont pervertis.

Q

Qualités. V. *Formes*.

Quintessence. C'est la racine des quatre éléments, ou élément pur ; sa couleur est le blanc, elle est partout parce qu'elle est l'Ens du Verbe de la création ; elle réside dans l'huile de l'esprit du soufre, et contient la teinture. Enfin c'est l'Ens du feu et de la lumière.

R

Régime. Celui du ciel est triple; chacune de ses parties est soumise à l'une des trois personnes divines; ses chefs sont Michel, Raphael et Gabriel. Celui de la terre est corrompu; Nimrod est son protagoniste. Enfin le régime spirituel de l'homme réside dans l'humilité.

Roues. C'est le mouvement des sept formes qui tournent les unes dans les autres.

S

Salitter ou **Salniter** est divin ou terrestre, selon qu'il est la force des sept sources-esprits en Dieu ou dans la nature; ce dernier est la demeure du diable; c'est sur cette terre le Saturne des sages.

Scienz. Est la volonté éternelle sortant de l'abîme. Dans l'amour, c'est la connaissance dans le feu, c'est la science diabolique.

Sel. C'est la première des sept formes, par conséquent la première matière de notre monde; c'est le principe de toute corporéité, dans tous les mondes.

Soufre. Est la deuxième forme, il est universel comme le sel et le mercure; il est le feu central agissant dans les créatures à l'image de Dieu le Père.

Sophia. N'est pas la Vierge Marie, mais s'est incarnée en elle, elle est l'esprit de l'élément pur, le miroir de Dieu, la force de la teinture, l'amour essentiel, l'œil dont l'éclat défie toute description. Elle habite

partout, son époux est l'âme de l'homme, elle corporise toutes les productions célestes, elle est le grand sabbat, le voile translucide au travers duquel nous pouvons apercevoir Dieu.

T

Ténèbres. Sont la demeure du feu froid des diables, leur feu est glacé jusqu'à ce qu'elles atteignent l'angoisse. Elles désirent la lumière sans pouvoir la posséder que dans le mystère de la régénération de l'homme.

Teinture. Son principe est le feu, et son corps est la lumière. Elle réside dans les trois principes de l'essence divine, ainsi que dans ce monde. Ici elle est double, masculine ou féminine, ignée ou lumineuse; il y en a une dans l'homme et une dans chacun des trois règnes; son mouvement est l'élément pur, elle est dans la nature septuple ce que l'esprit est dans la Sainte-Trinité. Elle habite entre les trois mondes; son nom est indicible, elle est le parfum, la splendeur, la suavité. Son emploi est indispensable dans les arts occultes, et plus elle est noble, plus elle est profondément cachée.

Turba ou *Turba Magna*. Est en quelque sorte une huitième forme qui réside dans la multiplicité des volontés. Elle est le régime de la fureur ou l'atelier du diable; et ne sera consumée que par le déluge de feu.

V

Vie. Toute vie est un feu, ou une teinture sortant d'un feu. Ainsi le Fils est la vie du Père; l'huile du

sel, du soufre et du Mercure, en brûlant, constitue la vie de la lumière :

Chaque mystère possède une double vie : l'une spirituelle, l'autre essentielle ou naturelle. En outre, dans les créatures, la vie est végétative, sensuelle et mercurielle ou compréhensive. La vie masculine a une teinture composée de Soleil et de Mars, et celle de la vie féminine comprend Vénus et Mercure.

Vierge Céleste. Est contemporaine de la Sainte-Trinité qu'elle rend compréhensible à l'âme. V. *Sophia*.

* *

Terminons ce petit travail par quelques considérants. — Jacob Bœhme ne mérite pas la double réputation qu'on lui a faite : de folie incompréhensible ou de sublimité absolue. Lorsqu'on se donne la peine d'apprendre sa langue, d'élaguer les redondances, les répétitions, les tournures de style embarrassées, il devient clair, profond, lumineux ; le comte de Divonne l'a bien montré lorsqu'il a écrit ces pages si substantielles que Guaïta a remises au jour (1). Mais, pas plus qu'aucun homme il n'a la vérité unique, la science totale. Son œuvre grandiose offre aux esprits érudits l'étonnant rappel de l'ancienne théosophie brahmanique : mais il se tient constamment, pour employer une expression de Kabbale, dans la sphère de *Ma*. Il a vu des choses effrayantes de profondeur, et, merveille encore plus rare, il a conservé l'humilité christique ;

(1) *La Voie de la Science divine*.

nous nous considérons, avec bien plus de motifs que Saint-Martin, comme indigne de dénouer le cordon de sa chaussure ; mais nous voulons simplement rappeler que l'aliment qu'il offre n'est pas bon pour tous et que son élixir n'est pas le seul qui puisse procurer à l'homme l'immortalité céleste.

SÉDIR.





École supérieure libre des Sciences Hermétiques

Les examens de l'École pour le premier degré ont eu lieu le jeudi 11 juillet. Six élèves ont été reçus après un examen des plus brillants, à tel point que les trois premiers ont obtenu des diplômes d'honneur. Les examinateurs étaient quatre des professeurs de l'École : MM. D^r Rozier, Sédir, Phaneg et Papus. M. Phaneg a été nommé docteur en hermétisme à la suite du succès de son cours de cette année.

Voir à la page suivante un tableau indiquant les questions posées. Nos lecteurs se rendront ainsi compte des travaux des élèves reçus et du caractère des examens.

Voici d'autre part, le programme des matières demandées à chaque examen.

BACCALAURÉAT

Eléments d'hébreu. — Lettres points-voyelles. Lecture.

Constitution de l'homme. — Les trois corps, les trois âmes, les quatre tempéraments. Biologie invisible des lois morales.

Clairvoyance. — Psychométrie théorique et pratique.

Prophétie. — Nostradamus.

Histoire. — Les premiers magnétiseurs. Thomas Martin. Catherine Emmerich. Vintras.

LICENCE

Eléments de sanscrit. — Lettres. Radicaux. Lecture.

Esotérisme indou. — Le Dharma. Le Karma. Brahma. Vishnu Les avatars. Shiva, ses murtis.

Tradition occidentale. — Création de l'Univers et de l'Homme. L'Invisible. Magnétisme, Spiritisme. Le culte catholique.

Les Evangiles. — Leur histoire. Le culte primitif.

ECRIT

Thèse au choix du candidat.

	PAPUS	D ^r ROZIER	SÉDIR	PHANEG
1	La symbolique en général, Jakin et Bohas.	La haute magie, les divers plans.	Les Sephiroth. Histoire de la langue hébraïque.	La clairvoyance au point de vue historique.
2	Trinité des êtres humains, les Esprits et l'esprit inconscient.	Les vampires, mécanisme de la mort.	Sens des lettres Mem, Iod, Coph.	Définition du plan mental.
3	Magnétisme et hypnotisme, preuves physique du corps astral.	Les religions, constitution de l'homme.	La Cabale syriaque.	Différence essentielle entre la clairvoyance dans le miroir et par les objets.
4	Le Pentagramme comme signe représentatif de l'Androgynat dans ses rapports avec יהושה — Rôle de ש dans יהושה	Différence entre sorcellerie, magie, mystique. La prière.	Les 22 lettres, leurs 3 sens.	Causes de la perception d'images autres que celles de l'objet.
5	Le symbolisme de יהושה ses rapports.	Savoir, oser, vouloir, se taire. La théurgie.	Sens des lames 19, 21 et 22 du Tarot.	Différence entre les perceptions astrales et morales.

CHEZ LES VOYANTES

Dans le *Moniteur des études psychiques*, M. Paul Fesch publie une étude très documentée sur la médiumnité de M^{me} Fonvielle, étude dont nous détachons les conclusions parues dans le numéro du 5 juillet 1901 :

« Nous avons déjà pu, par ce qui précède, nous faire une idée de quelques particularités de la méthode de Julia.

« Elle n'a pas la science infuse, elle voit, et la vision lui fournit la connaissance. Parfois elle demande qu'on la conduise à l'endroit, qu'on la mette auprès des personnes dont il s'agit ; d'autres fois elle a perçu votre pensée, ou s'est emparée du fluide et elle-même se transporte. Cela fait, elle voit immédiatement et vous pose presque invariablement cette question : « Est-ce bien cela ? Vois si c'est cette personne. » Dès que vous avez répondu affirmativement, elle marche d'elle-même.

« Se trompe-t-elle ? Non, quand on a bien soin de ne pas vouloir la faire volontairement tomber dans l'erreur. Si sa réponse ne vous paraît pas conforme à la stricte vérité, ne vous hâtez pas de conclure ; mais plutôt examinez bien vous-même si vos renseignements sont exacts. Presque toujours, vous trouverez que Julia a raison. Laissez-la parler sans vouloir lui imposer absolument votre manière de voir ; sinon Julia est faible, elle ne veut faire de peine à personne, elle s'arrangera de façon à vous faire croire qu'elle pense comme vous : les événements vous donneront tort, vous en accuserez Julia, alors que vous seul êtes en défaut.

« Ajoutons que souvent nous lui demandons plus qu'elle ne peut donner. L'homme est ainsi fait ; il n'a pas plus tôt posé la cause qu'il veut voir l'effet, alors même que régulièrement l'effet ne doit se produire qu'à longue échéance. Julia n'a pas de prétention de faire des miracles : elle aide, elle protège, mais ne change pas, de façon brusque et vio-

lente, le cours ordinaire des choses. On l'a vue modifier des esprits ou des événements, mais peu à peu, de telle sorte que la liberté humaine n'en soit pas froissée ou amoindrie.

« Une affaire importante est-elle en jeu ? S'agit-il d'une maladie, de questions commerciale, juridique ou financière ? Vous serez étonné de l'entendre discuter, comme un vieux procureur, disséquer le corps humain avec l'habileté d'un chirurgien expert, etc. Qu'est-il donc advenu ? D'où provient ce changement ? Julia ne fera pas difficulté de vous l'avouer elle-même ! Ignorant les choses, elle fait appel à d'autres esprits qui furent dans leur existence mortelle à même d'étudier et de posséder ces sciences, de sorte qu'elle-même, qui vous induit ou vous conseille, est, momentanément, instruite, inspirée par d'autres. Je vous avouerai que ce ne fut pas pour moi petite stupéfaction, certain jour, de l'entendre discuter avec un de mes anciens élèves, aujourd'hui principal d'avoué, une difficile affaire de liquidation ; avec un autre la question de saisie-arrêt, ou les usages de la Caisse des Dépôts et Consignations.

« Je m'arrête, quoique le sujet ne soit pas épuisé, et que tous ces faits fassent naître une foule de réflexions.

« Nous ne voulons aujourd'hui, que regarder, noter accumuler les faits. Nous les discuterons plus tard. »

PAUL FESCH.

M. Saturninus, notre rédacteur, poursuit ses études sur les voyantes. Il nous demande de dire qu'il partage, au sujet de Julia, les idées de notre confrère Gaston Méry. Quant à nous, plus nous étudions la médiumnité de M^{me} Lay Fonvielle, plus nous sommes intéressés par la précision des résultats obtenus. Nous sommes dernièrement parvenus à faire impressionner par le médium deux plaques photographiques enfermées dans des châssis métalliques. Un des châssis a été tenu en pleine lumière par le médium pendant une minute ; l'autre est resté chez moi et a été ainsi impressionné à plusieurs kilomètres de distance. Nous allons poursuivre, en commission, ces études de psychophysique.

PAPUS.

RÉHABILITATION D'ANNA ROTHE

Nous avons adressé la lettre suivante à M. Gaston Méry, directeur de *l'Écho du Merveilleux* :

Monsieur,

Je tiens à protester, avec la plus grande énergie et la plus vive indignation, en mon nom personnel, comme témoin oculaire, et au nom de la Rédaction de la *Revue Spirite* et du *Spiritualisme moderne*, revues qui ont éclairé tout récemment le public sur le cas de M^{me} Rothe, contre l'article paru dans *l'Écho du Merveilleux* du 15 de ce mois, et intitulé : *Un faux Médium démasqué, Anna Rothe*.

Le titre seul de cet article, sans parler de son contenu, dont je dirai quelques mots tout à l'heure, semble calculé pour faire entendre que M^{me} Rothe vient d'être démasquée, ce qui est exactement le contraire de la vérité. Comme tous les médiums elle a été en butte à la persécution et à la calomnie, mais il n'est pas équitable de rendre à son égard un jugement définitif sur la seule lecture de libelles diffamatoires, rédigés par la haine et l'ignorance, et dont il a été fait justice à maintes reprises, sans mettre sous les yeux du public le résultat de l'enquête de *ceux qui ont vu*, et, après examen approfondi, se portent garants de la sincérité des manifestations auxquelles ils ont assisté. D'ailleurs, ceux qui se sont livrés sans parti pris à de longues et patientes recherches sur le sujet, si complexe de la médiumnité, savent que la fraude d'un médium ne prouve pas absolument contre lui, si bizarre que paraisse cette assertion ; et le D^r P. Gibier, bon juge en la matière, affirme qu'un médium peut être pris en flagrant délit de fraude au cours d'une séance, et donner, à la séance suivante, des manifestations du caractère le plus authentique.

Pour ne pas abuser de votre attention, la discussion du cas du médium Rothe pouvant m'entraîner trop loin, je

vous prierais, Monsieur, de vouloir bien vous reporter aux articles qui ont paru dans la *Revue Spirite* de ce mois, et dans le *Spiritualisme moderne* du 10 courant. Je suis certain que les administrateurs de ces Revues seraient heureux de vous les faire parvenir, si vous ne les possédiez plus et si vous en exprimiez le désir, dans le but d'éclairer votre conviction. Vous y verrez notamment que de nombreuses séances ont eu lieu à Paris avec M^{me} Rothe, toutes couronnées de succès, et que plusieurs ont fait l'objet de procès-verbaux signés, dans un cas, de 12 noms, et dans l'autre, d'une trentaine. Vous admettez bien que quelques personnes, au moins, savaient se servir de leurs yeux et de leur jugement.

A vrai dire, et si vous me permettez cette remarque qui a frappé certainement bon nombre de vos lecteurs, je trouve étrange, qu'après avoir accueilli dans votre numéro du 1^{er} juin le rapport, un peu bref, mais favorable, d'un témoin *qui a vu*, vous vous basiez, pour détruire l'impression produite par ce rapport, sur les déductions d'un témoin *qui n'a pas vu*, mais qui étale longuement et complaisamment l'opinion qu'il a ressentie à la lecture de brochures, dont il ne connaît pas l'auteur, ni le but caché, mais qu'il sait de nature à occasionner un grave préjudice. A mon sens, le doute doit toujours profiter à l'accusé ; et faire bon accueil à ce qui peut nuire sans reposer sur des témoignages de premier ordre, dans le but de détruire le bon effet produit par un témoignage de cet ordre, est tout au moins illogique, pour ne pas employer d'expression plus sévère.

Je crois donc que votre rédacteur a agi un peu à la légère, et qu'il doit le regretter, parce que son action n'est pas bonne et qu'elle n'est pas vraie. Lorsqu'il s'est agi pour nous de nous renseigner d'une façon complète et impartiale sur la valeur de M^{me} Rothe, nous avons commencé par nous documenter à son égard, nous avons lu les brochures du D^r Bohn, mais nous avons lu aussi les réfutations du D^r Von Gaj et du professeur Sellin, ce dernier autrement instruit et digne de foi que le « jonker » Bohn, jeune homme de 26 ans, qui n'a assisté qu'à deux séances dans sa vie, qui n'y a rien compris, qui a émis des prétentions inadmissibles et qui poursuit maintenant M^{me} Rothe de son dépit rancunier.

Il vous suffira, pour vous en convaincre, d'apprendre que les assertions du Dr Bohn, dont vous vous êtes fait l'écho, sont, en général, dénuées de vérité, de l'aveu de centaines de témoins.

C'est ainsi *qu'il est faux* de dire :

1° « Qu'il y a une mise en scène dont Jentsch est l'impresario. » M^{me} Rothe s'est toujours soumise aux conditions des Comités, et M. Jentsch se tient à l'écart, souvent dans une autre pièce que celle des séances ;

2° La table autour de laquelle se placent les assistants a toujours été l'objet d'un examen préalable, ainsi que tous les endroits de la chambre où quelque chose aurait pu être dissimulé. C'est élémentaire et enfantin à dire ;

3° Il est *archifaux* de dire que « l'on ne fouille jamais le médium », et qu'elle cache quoi que ce soit sur elle. C'est matériellement impossible. A Paris, elle a toujours été déshabillée *complètement*, ses vêtements visités un à un, et souvent même, c'est dans des vêtements d'emprunt qu'elle assistait aux séances. La légende des « hanches gonflées de fleurs, et dégonflées après la séance » n'est qu'un conte ridicule ;

4° Les apports ne proviennent pas seulement de gauche, mais de partout. On les voit parfois tomber, à la lettre, du plafond, en pleine lumière. Certains assistants ne sont pas à 1 mètre du médium, qui ne fait aucun mouvement suspect, et ne dérobe pas ses mains aux regards inquisiteurs, vous pouvez le croire, de gens plus sceptiques et moins crédules que ne le pense votre rédacteur. J'ai vu des pluies de fleurs tomber du ciel, des oranges suivre le même chemin, des fleurs tirées des vêtements ou des cheveux des spectateurs, et y adhérer si manifestement qu'il fallait une certaine force pour les extraire. Des apports se sont formés sous les yeux des assistants dans la main *ouverte* du médium.

La brochure du Dr Bohn explique-t-elle comment une salle, dans laquelle ne se révèle aucune odeur particulière se trouve, un quart d'heure après l'ouverture, saturée du parfum des fleurs provenant des apports au point d'en incommoder presque les assistants ? Explique-t-elle comment certaines fleurs sont ruisselantes d'eau et d'autres sèches suivant l'utilité, tandis que toutes sont d'une ab-

solue fraîcheur ? Explique-t-elle que pas une feuille, pas une fleur ne sorte des « réserves » de M^{me} Rothe, brisée, ou même froissée.

Je l'ai vu tirer des roses prêtes à s'effeuiller sans un pétale de moins, et des pensées, la plus délicate peut-être de toutes les fleurs, non fanées, alors que les fleurs recueillies au début étaient déjà flétries. M'expliquera-t-il la magnifique branche de mimosa que j'ai reçue, ayant ses étamines bien redressées, alors que tout le monde sait à quel point cet organe est sensible chez cette fleur, et se replie au moindre contact. Cinq fleuristes, grands et petits, que j'ai consultés le lendemain, m'ont ri au nez quand je leur ai demandé de m'en procurer en cette saison. Vous pouvez vous informer sur ce détail dont la vérification est facile.

Par conséquent, au nom de ceux qui ont vu, dans les conditions de contrôle le plus certain, contre ceux qui se font sans preuves suffisantes l'écho de ce qui n'est qu'une calomnie ;

Au nom de l'honneur, qui ne permet pas de laisser sans défense une femme absente, étrangère, ignorant les attaques dont elle est l'objet et ne pouvant y répondre ; qui de plus est *désintéressée*, car elle n'a jamais voulu, à ma connaissance, accepter la moindre rémunération, ce qui fait que je trouve que c'est une amère ironie que de dire que la médiumnité est pour elle « un métier lucratif » ;

Au nom de la Justice et pour rendre hommage à la vérité,

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette protestation à la place où a paru l'accusation.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. BÉRA.

Nous joignons notre protestation personnelle à celle de notre ami, le commandant Béra, et nous ajoutons que nous connaissons M^{me} Anna Rothe pour nous être trouvés plus de douze fois en sa compagnie et en particulier dans dix séances, où tous les phénomènes (environ 80) dont nous avons été l'un des témoins, ont été produits dans des conditions d'authenticité absolue.

Ainsi doit être établie la probité et l'honorabilité de ce merveilleux médium, de cette femme admirable, toute d'abnégation et de sacrifice.

Ainsi doit tomber également, pour la honte de leurs auteurs, cette campagne misérable de haine et de dénigrement, qu'un aveuglement stupide soulève contre ce qui est grand et pur.

A.-M. BEAUDELLOT.

P.-S. — Nous apprenons par le professeur Sellin, membre de la *Société des Recherches psychiques de Londres*, que M^{me} Rothe se rendra en cette ville, au mois d'octobre pour se prêter aux expériences que ladite Société lui demande. Elle ne sera pas accompagnée de M. Jentsch que l'on accuse, *si à tort*, d'être son compère.

Voilà qui répond victorieusement à toutes les attaques de ceux qui défiaient le médium de se rendre à un examen de savants.

LA RÉDACTION.

(*Le Spiritualisme moderne*, 25 juin 1901.)

Bibliographie

LOPOUKINE. — *Quelques traits de l'Église intérieure*. — Vol. in-8 de luxe, avec une planche hors texte. — Prix : 4 francs. (Tiré à 200 exemplaires numérotés.) (En vente à l'Administration de l'*Initiation*.)

Ce très rare ouvrage — puisque de tous les chercheurs de vieux livres mystiques, Stanislas de Guaita fut, à ma connaissance, seul à le posséder — vient d'être réimprimé à Lyon, juste cent ans après la première et unique édition. Les Martinistes devront beaucoup de reconnaissance à l'auteur d'abord, martiniste de la première heure, et au Martiniste anonyme qui s'est chargé de sa réimpression. Le chapitre premier traite de l'origine et de la durée de l'Église intérieure ; le second d'écrit le plan de ce Temple à la fois symbolique et réel ; le troisième dénombre la

composition de l'Église de l'Antechrist; dans le quatrième sont énumérés les signes auxquels on reconnaît la véritable Église de Dieu et les vrais membres de son chef, Jésus-Christ; le sixième chapitre traite de la régénération des chutes, des erreurs qui peuvent y avoir lieu et de la fausse spiritualité; le septième, de la voie de Jésus-Christ dans l'âme, et enfin le huitième des principaux moyens pour entrer dans les voies de la vie divine. Le livre se termine par une explication abrégée du caractère et des devoirs du vrai chrétien tirée de la parole de Dieu et disposée par demandes et par réponses, et par l'explication d'un tableau allégorique représentant le temple de la Nature et de la Grâce.

Les amateurs de Kabbale ne remarqueront pas sans un certain intérêt que ce petit livre est formé de 144 pages de chacune 22 lignes. On trouvera aux pages 94, 95, 96 et 97, 137 à 144 et dans la planche hors texte qui termine l'ouvrage, toute l'indication d'une synthèse hermétique très pure : c'est à notre ami Jollivet-Castelot à nous montrer dans son excellente revue les développements de cette doctrine; la grande idée des alchimistes rosicruciens à propos de la réalisation du Christ minéral et de la correspondance entre le grand œuvre physique et le grand œuvre spirituel ou psychique est confirmée là une fois de plus.

Mais c'est au point de vue de la mystique pratique que ce petit livre est le plus fécond en lumières et qu'il sera certainement le plus goûté. On oublie trop parmi les étudiants de l'occultisme que tout se tient dans la vie et que tout doit se développer de concert dans les royaumes intérieurs de l'âme. La spécialisation, déesse destructrice de la connaissance, étend son pouvoir jusque chez ceux qui devraient être des synthétistes absolus, et c'est à quoi on devra penser avec soin si on veut retirer de l'ouvrage anonyme de notre mystique tout le suc qu'il contient. Mais pour cela il faut que l'attention, le désir, la nudité mentale et la pureté cardiaque concourent dans une union intime à pénétrer à travers la lettre du livre jusqu'à son esprit, et à travers cet esprit jusqu'au lieu d'où l'auteur a reçu ses lumières. Mais il faut pour cela une intensité, une totalité si je puis dire, dans le psychique que de trop rares âmes possèdent.

Cette unité de principe capable d'une application dans

les trois mondes, on la retrouve dans les écrits rosicruciens de 1610, et dans ceux de Khunrath avec lesquels l'*Église intérieure* possède un lien de parenté remarquable au point de vue alchimique, comme à l'hermétique et au mystique. L'onction spirituelle, l'huile de la grâce découlent de chacune des phrases de ce livre pour panser les plaies de l'âme et satisfaire le besoin du moment : bien peu de livres possèdent ce privilège ; je ne connais que l'*Imitation* qui soit de cette hauteur et de cette plénitude, et encore beaucoup en estiment les préceptes point suffisamment adaptés à la vie du monde ; elle s'occupe un peu trop de ceux qui vivent dans la retraite monacale ; tandis que Lopoukine parle pour tous les rangs sociaux et pour tous les états de la vie ; on ne saurait donc trouver, je le répète, sauf l'Évangile, œuvre plus pure et plus active, et je suis tout particulièrement heureux de pouvoir dire ici que c'est à un Martiniste que ceux qui cherchent le royaume devront cet appui arraché à l'oubli et à l'indifférence.

SÉDIR.

Pro Cynnos, par EMMA DI RIENZI. Parmi les nombreux volumes de vers parus cette année, voici certainement l'un des meilleurs par l'impression de poésie vraie qui se dégage de chaque poème.

Écoutez d'abord le vœu liminaire du poète :

Si, du moins, ces tableaux que mon esprit retrace
 Vous donnaient le désir du pays enchanteur !
 Si le vaisseau qui vient et qui fuit dans l'espace
 Amenait vers Cynnos quelque cher voyageur !...
 Oh ! le joli denier, pour un joyeux labeur,
 Jeté par le destin au poète qui passe !...

Un sincère et ardent amour enivre l'âme du poète et la transporte dans les régions mystiques où l'émotion religieuse unifie les élans du cœur, les sensations naturelles et les concepts de l'intelligence esthétique :

... De mon âme, et des monts, et de la mer immense,
 C'est un Credo de feu qui monte vers le ciel.
 Ostensoir de rayons, la lune se balance...
 Et tout crie vers mon Dieu : Salut, Nuit de Noël !

Double Rosaire exprime l'impression de dédoublement et d'identification à la souffrance d'autrui qu'une compassion véritable fait naître dans le cœur.

Dans *Retour*, nous relevons encore ces beaux vers :

Et ce sont des parfums, des couleurs et des palmes...
Comme un pèlerin las à la fraîcheur des puits,
J'aspire à toi, Cyrnos ! Et ton mirage calme
Monte dans la pénombre où je pleure vers lui !

.....
Je voudrais pavoiser tes mâtures graciles,
Comme un preux chevalier pour sa reine d'amour,
Te parer tout entier des couleurs de mon Ile,
Pour voguer vers Cyrnos, — ô vaisseau du *Retour* !

Une impression jolie et des images de mélancolie transposée en vibrations radieuses, dans *Pluie de Corse* :

La chanson de la pluie berce le cours de l'heure,

.....
Elle enfle sans fin — ô la belle Ennuyée ! —
Dans un fil aérien ses petits diamants,
Et se tient au miroir de la mer appuyée
Pour parer ses cheveux et ses voiles flottants.

Ce sont des chapelets, des colliers qu'elle égrène
Au rebord de mon toit, aux grilles du jardin :
Prismes jolis et purs où déjà se ramène
Le décor familier du rayon d'or lointain.

Les trottoirs sont luisants ainsi que des vitrines ;
Mais déjà s'y reflète un ciel plus lumineux...
Dans les miroitements où glissent les bottines,
On craint de piétiner quelque lambeau des cieux.

Car, lorsqu'il pleut ici, c'est simplement pour rire,
Pour que l'air soit plus pur et les rameaux plus verts,
Et c'est le charme étrange et divin d'un sourire
Rafraîchi par des pleurs, et qui luit au travers.

Et ce sont aussi des rythmes d'orage et de fracas dans *Libeccio*, qui serait à citer en entier :

... Du large, vient la meute, en charge fantastique,
Que commande on ne sait quel dieu farouche et fort,
Quel chasseur de légende à la fureur rythmique,
Sonnant éperdument l'hallali de la mort.

Chevaux de la Camargue et des plaines sauvages,
 Chevaux blancs de la steppe aux longs crins ruisselants,
 Les voici ! les voici ! fouaillés par l'orage,
 Les chevaux de la mer chevauchés par le vent !...

Et des visions, des désirs, des vœux, des envolées, des tableaux de charme ou de grandeur, tout cela fondu dans une synthèse d'émotion discrète et profonde, et exprimé dans une langue châtiée dont le classicisme est accueillant à l'occasion pour le vocable rare, imagé ou sonore.

Tel est l'hymne d'harmonieux amour que le poète chante à la gloire de son pays d'adoption, Ajaccio la blanche, et l'île de Corse, Cynros !

SABRUS.

Le Mystère et la Volupté, par JULES BOIS. — L'ouvrage tient tout entier dans les deux mots de son titre, bien appuyé sur ces deux colonnes, et laissant à l'esprit du lecteur le soin d'apposer, suivant sa fantaisie et sa méthode, la toiture dogmatique ou gracieuse qui doit harmoniser l'édifice.

Erudit aux questions d'exégèse occulte et mythique, l'auteur sait, avec une richesse rare de vocabulaire et un poétique sens d'évocation, adapter les vieilles idées qui alimentent l'âme et le mental humains aux manières modernes de penser, de vibrer, de recevoir en un mot, au travers de prismes multipliés, la lumière.

Une lassitude émue oppresse l'âme, après la vision des images symbolisant le désir, l'amour aux élans retombés, la fièvre trouble et enivrante, la douleur ironique et blasphématrice, et l'éternelle appétence de vivre et d'avancer, et de réaliser sans cesse, de libérer le germe divin de création que nous portons en nous. *Le Mystère et la Volupté* donnent le désir d'espérer et l'espoir de vivre dans le futur. Et son « atmosphère de remords et d'amour » est favorable à l'évolution psychologique des pauvres âmes modernes qui « chantent des cantilènes au plaisir décevant... »

La lecture en est agréable et d'intérêt soutenu.

SABRUS.

LOUIS-CHARLES-ÉMILE VIAL : — *Mécanisme et Dynamisme (Loi fonctionnelle de la création)*. — Ouvrage en

deux parties, plein d'idées originales, mais encore peu organisées.

« C'est, suivant l'expression d'un de nos maîtres, comme un homme de génie dont le talent naît. » Il manque à l'auteur d'avoir étudié l'occultisme. Les méthodes occultistes auraient certainement clarifié ses idées confuses et apporté un esprit de synthèse capable de mieux évoluer ses aspirations et ses concepts. On y trouve l'intérêt, qui n'est pas à dédaigner, des mystères préliminaires à la vérité traditionnelle.

L'auteur semble pressentir une direction qui le conduira
« au seuil du Mystère ».

S.

Le volume de M. Adam, dont nous avons parlé dans le dernier numéro, est édité par M. Roger, 2, avenue Nast, à Joinville (Seine).

Nous conseillons à nos lecteurs de demander le catalogue des livres occultes vendus par M. Roger à très bon compte.

Exercice illégal de la médecine. — M. Tergan, diplômé de l'école pratique de massage et de magnétisme, autorisée par l'État, professeur à la même école, est poursuivi par le parquet comme ayant exercé illégalement la médecine.

Suivant les termes de l'article 1^{er} de la loi de 1892, nul ne peut exercer, en France, l'art de soigner les malades, s'il n'est pourvu d'un diplôme délivré par une Faculté de médecine de l'État. M. Tergan a fondé à Saint-André un cabinet de consultations ; il donne des leçons de magnétisme et soigne ses clients à l'aide de passes magnétiques, suivant les préceptes de l'*Écho du Magnétisme*, où il défend sa cause, non sans une pointe d'ironie à l'égard des docteurs de Nice qui auraient, d'après lui, abandonné des malades qu'il a guéris par sa méthode. Le Syndicat des docteurs des Alpes-Maritimes a, par l'organe de M. le D^r Bermondi, son président, déposé une plainte au parquet et confié ses intérêts à M^e Durandy, qui se constitue partie civile.

Le tribunal, s'appuyant sur un arrêt de la cour de cassation, du mois de janvier 1901, condamne le prévenu à 100 francs d'amende, aux frais et à 1 franc de dommages-intérêts envers la partie civile.

Nous publierons le mois prochain une étude sur le nouvel ouvrage du Sar Péladan, *la Terre du Christ*, œuvre de haute portée initiatique et de belle allure littéraire. S.

IV^e Congrès international de psychologie. — (Paris, août 1900.) *Compte rendu des séances et texte des mémoires*, publiés par le D^r PIERRE JANET, Secrétaire général du congrès. 1 fort vol. in-8, 20 fr. (Paris, Félix Alcan, éditeur).

Le compte rendu des séances et le texte des mémoires du *IV^e Congrès international de psychologie*, tenu à Paris du 20 au 26 août 1900, sous la présidence de M. Th. Ribot, de l'Institut, viennent de paraître chez l'éditeur Félix Alcan. Ils forment un important volume de 800 pages contenant plus de 130 communications publiées in-extenso ou résumées, ainsi que les discussions auxquelles elles ont donné lieu. Cette publication, faite par les soins de M. le D^r Pierre Janet, secrétaire général du congrès, prouve la vitalité de cette science, et les noms des savants français et étrangers qui y ont apporté leur concours témoignent de l'intérêt qu'elle présente. La classification des sections adoptée dans le congrès a été conservée dans le volume, et sous les titres de : *Psychologie dans les rapports avec l'anatomie et la physiologie* — *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie* — *Psychologie expérimentale et psycho-physique* — *Psychologie pathologique et psychiatrie* — *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et questions connexes* — *Psychologie sociale et criminelle* — *Psychologie animale comparée, anthropologie, ethnologie*, se trouve reproduite la physionomie des intéressantes séances présidées successivement par MM. Mathias Duval, A. Binet, Magnan, Bernheim, Tarde, Yves Delage, ou par leurs collègues étrangers.

Plusieurs tables très précises terminent ce volume ; elles en faciliteront la lecture et permettront aux travailleurs de retrouver les études qu'ils veulent suivre au milieu de tant de travaux divers.

BIBLIOTHÈQUE KABBALISTIQUE

Nous recommandons vivement à nos lecteurs, désireux de faire de sérieuses études de Kabbale, de s'adresser à M. Lafuma, à Voiron (Isère), qui possède des ouvrages rarissimes et qui leur enverra la liste de ceux qui composent sa bibliothèque.

∴

M. Ricaudy, 1 rue de Courbevoie à la Garenne-Colombes (Seine), publie son journal très intéressant « QUESTIONS ET RÉPONSES », à de titre supplément de la « Vie Moderne » beau journal hebdomadaire illustré. Pour 10 francs par an on a les deux journaux. S'adresser à M. Ricaudy.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

Tous les Occultistes

Tous les membres de l'Ordre Martiniste

ont intérêt à lire

L'ÉCOLE HERMÉTIQUE

Supplément gratuit de la Revue

L'HYPERCHIMIE

Qui reproduit les cours de Paris, théoriques et pratiques

ABONNEMENTS

4 francs par an

4, Rue de Savoie, PARIS

Le Numéro de Juin reproduit les cours de Papus, Sédir et Phaneg

Envoi d'un numéro spécimen sur demande.

En vente à la librairie Paul OLLENDORFF, 50, Chaussée-d'Antin

ÉDITIONS DE L'INITIATION

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec
préface du D^r MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson,
35 pages. **1 franc**

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages **1 fr. 50**

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le Brahmanda ou Univers Intégral, 64 pages, **1 fr.**

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

POUR PARAÎTRE EN AOUT

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages 1 franc.

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. 1 franc.

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. 0 fr. 50

Vient de paraître :

L'HOMME DE DÉSIR

Par l'auteur des « Erreurs » et de la « Vérité »

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

RÉÉDITION

DE

L'ORDRE MARTINISTE

Un volume in-8, reproduction absolument fidèle de la 1^{re} Édition

PRIX : 7 Francs

EN VENTE :

POUR LA FRANCE

4, Rue de Savoie, 4

PARIS

(Administration de l'Initiation)

POUR L'ITALIE

18, Via San-Damiano, 18

MILAN

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « l'Homme de Désir » sera vendu Cinq Francs au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C^e, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

52^{me} VOLUME. — 14^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 11 (Août 1901)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Comment on lit dans la main (p. 97 à 100). **Papus.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Au pays des Esprits (suite) (p. 101 à 114) **X.**

La physionomie d'Aristote (p. 115 à 123). **X.**

Introduction à l'étude du son-lumière-couleurs dans l'astral (suite) (p. 124 à 145). **Tidianeuq.**

PARTIE INITIATIQUE

La matérialisation d'Adam (p. 146 à 149). **Zhora.**

Relation véridique de la vie, de la mort, des œuvres et des doctrines de Jacob Bœhme (p. 150 à 163). **Sédir.**

Commentaires sur la vie de Saint-Martin (p. 164 à 176). **Papus.**

Ecole hermétique. — Etude méthodique d'un médium. — Bibliographie. — Bibliothèque spiritualiste.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

SAINT-YVES D'ALVEYDRE — AMO — F. CH. BARLET, S. I. N. —
GUYMIOT. — MARC HAVEN, S. I. N. — JULIEN LEJAY, S. I. N. —
EMILE MICHELET, S. I. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. (D. S. E.) —
MOGD, S. I. — PAPUS, S. I. N. — D^r ROZIER. —
SÉDIR, S. I. N. — SELVA, S. I. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. —
D^r BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F. BERTRAND 30°. —
BLITZ. — BOJANOV. — BORNIA PIÉTRO. — ERNEST BOSCH. — J. BRI-
CAUD. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU
LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. —
A. ERNY. — FABRE DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER.
— JULES GIRAUD. — D^r FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUT-
CHINSON. — JOLLIVET-CASTELOT. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU.
— L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — G^l C. NOEL. —
HORACE PELLETIER — PHANEG. — G. POIREL. — QUESTOR VITCE.
— RAYMOND — SABRUS. — L. SATURNINUS. — D^r SOURBECK. —
THOMASSIN. — TIDIANEUQ. — G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOU-
DEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL
DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CA-
TULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — R. SAINTE-MARIE. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SI-
GOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN
DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU.
— MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. —
J. DE TALLEY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

87, boulevard Montmorency,

TÉLÉPHONE — 690-50

PARIS-AUTEUIL

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR ADJOINT : **Paul SÉDIR**

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — SABRUS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS

PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO

Librairie Paul **OLLENCOEFF**

50, Chaussée-d'Antin, 50

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants :

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques. 1.600 Membres, 104 Branches et Correspondants.

Ordre Martiniste.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix.

École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Société Alchimique de France (avec la Revue *l'Hyperchimie*).

Union Idéaliste Universelle.

F. T. L. (section française).

Rite Swedenborgien (Loge INRI).

Illuminati Germaniæ (Délégation française).



PARTIE EXOTÉRIQUE

COMMENT ON LIT DANS LA MAIN

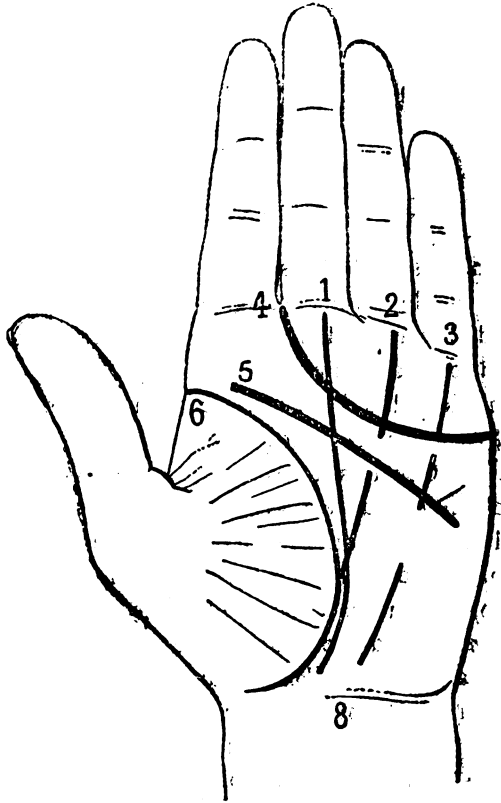
Les lignes et les monts

Rien ne semble plus compliqué pour un œil non exercé que le fouillis des lignes qui apparaît quand on regarde la paume de la main gauche, celle que nous conseillons d'étudier de préférence. C'est un peu comme le taillis d'une forêt où les minéraux, les végétaux, les animaux sont confondus en un inextricable mélange. Cependant, les naturalistes parviennent vite à débrouiller tout cela, grâce à leurs classifications méthodiques. C'est un peu ce qui est nécessaire pour se reconnaître dans les lignes de la main.

Rappelons-nous d'abord le nom des doigts : le pouce ou *Vénus*, l'index ou *Jupiter*, le médium ou *Saturne*, l'annulaire ou *Apollon* et l'auriculaire ou *Mercuré*. C'est eux qui vont nous servir de guides. En effet, A CHAQUE DOIGT EST ANNEXÉE UNE LIGNE.

Cette ligne existe ou n'existe pas dans une main, peu importe. Si une manque, les autres sont là, et avec de l'habitude on retrouve vite les petits morceaux de la ligne qu'on aurait cru voir manquer. Ne vous laissez donc pas intimider par l'absence d'une ligne.

Les noms des lignes sont les mêmes que ceux des doigts ; mais on les appelle encore des noms caractérisant leurs indications spéciales.



Voici une figure simple qui reproduit *théoriquement* toutes les lignes telles qu'elles devraient être.

Il y a trois lignes à direction horizontale, ce sont :

A. La ligne qui part un peu au-dessus du pouce et qui le contourne (n° 6 de la figure), c'est la ligne de Vénus ou *vitale*, dite ligne de vie qui indique le cours de la santé.

B. La ligne qui part de l'index ou Jupiter appelée *Jupitérienne* ou *ligne de cœur*, parce qu'elle indique les aventures sentimentales de la vie (n° 4 de la figure).

C. Entre ces deux lignes (vie et cœur), il y en a une autre qui occupe le centre de la main attribué à Mars et qu'on appelle la *Martienne* ou *ligne de tête*, parce qu'elle indique la personnalité et la volonté personnelle (n° 5 de la figure).

Les trois lignes plutôt verticales sont :

A. Celle qui part du médius ou Saturne appelée *Saturnienne*, *ligne de chance*, *ligne de bonne* ou *mauvaise fortune*, qui est rarement entière et très souvent, au contraire, est coupée. C'est une des lignes les plus importantes à étudier (n° 1 de la figure).

B. Celle qui part d'Apollon ou annulaire, appelée *Apollonienne* ou *Solaire*, ligne de gloire et d'argent ainsi que des succès artistiques (n° 2 de la figure). Elle est souvent très courte.

C. Celle qui part du petit doigt ou Mercure, la *Mercurienne*, *ligne de l'intuition*, très développée chez les savants, les médecins et aussi les commerçants (n° 3 de la figure).

Exercez-vous longuement à reconnaître ces diverses lignes et à les nommer dans votre main et dans celle de vos proches.

De plus, faites rapprocher les doigts les uns des autres et placez la main le dos sur une table, bien à

plat. Vous verrez sous chaque doigt une petite élévation de chair, une vraie petite montagne. Ces monts sont plus élevés les uns que les autres et indiquent aussi le caractère.

Ils prennent le nom des doigts.

Il y a donc :

Le *mont de Vénus*, formant la partie charnue dans laquelle le pouce prend naissance (à l'œil nu et non par l'anatomiste), c'est ce mont de Vénus qui est limité par la ligne de vie.

Le *mont de Jupiter*, sous l'index.

Le *mont de Saturne*, sous le médius.

Le *mont d'Apollon*, sous l'annulaire.

Le *mont de Mercure*, sous l'auriculaire.

La partie charnue qui limite la main entre le poignet et le petit doigt est formée :

1° Entre l'auriculaire et la ligne de cœur, par le mont de Mercure ;

2° Entre la ligne de cœur et le poignet, par le *mont de la Lune*, dont nous reparlerons.

Voilà une leçon difficile. Il faut bien la travailler.

PAPUS.

La loi des Êtres étant irrévocable, ils sont forcés de la remplir : or, si l'homme intellectuel doit séjourner un temps dans le sang et qu'on le prive du sien, il s'attache à un autre sang et communément à celui de son meurtrier, homme ou bête.

(SAINT-MARTIN).



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École. sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Au Pays des Esprits

(Suite)

CHAPITRE X

DANS LA SOLITUDE

Il est un instrument dont peu de mortels savent vraiment apprécier les multiples services, à moins que la nécessité ne les oblige à en chercher l'emploi. Le jardinier veut-il ouvrir le sol pour y déposer la semence féconde, il prend cet instrument pour fendre la motte de terre trop résistante ; lorsque la plante qu'il a semée est devenue arbuste, il s'en sert encore pour élaguer les branches touffues, pour émonder les pousses trop vivaces. Le minéralogiste l'utilise pour séparer l'or pur de sa gangue de quartz brut, ou pour tailler la pierre précieuse. Le moissonneur l'emploie pour couper ses gerbes ; la ménagère pour couper son pain, le boucher pour préparer sa viande, le cuisinier pour la découper ; le chirurgien le manie pour couper, sonder, amputer, pour guérir ; l'assassin ne s'en sert que pour tuer. Ainsi l'emploi d'une simple lame

d'acier peut faire bons ou mauvais tous les actes d'une vie. Que dis-je, ces actes innombrables ne sauraient s'accomplir sans son usage. Et bien que, en un cas unique, il puisse tuer, au service du crime, le couteau qui élague et qui taille, qui dissèque et qui ampute, que toutes les branches des arts et des sciences utilisent, mérite assurément de compter pour chose précieuse, lors même que son nom est synonyme de « souffrance ». Par quelles amertumes, par quelles épreuves cependant il faut passer pour bien comprendre les multiples usages de ce même tranchant couteau qu'est la souffrance ! Je sais cette leçon aujourd'hui, mais que d'années il m'a fallu pour l'apprendre ! Je l'ignorais encore, pauvre orphelin abandonné que j'étais, relativement vieux d'années, mais infiniment jeune d'expérience, sans la moindre assurance en lui-même, tandis que je veillais, solitaire, auprès de la dépouille silencieuse, déjà raidie par la mort de celui qui avait été mon idole, ma vie même, qui, pour moi, avait été plus que moi-même, le souffle qui m'avait fait quelque chose ! Maintes fois naguère, j'avais été en présence de la mort, et toujours elle m'avait affecté douloureusement, en dépit des stoïques enseignements de la Fraternité berlinoise. Physiquement elle m'avait accablé, en même temps que mon esprit en avait retiré le sentiment d'un morne mystère auquel les théories néantistes de mes philosophiques associés ne donnaient nulle satisfaction. Lorsque aujourd'hui je songe que l'objet de ces émotions qui bouleversaient alors mon âme se trouvait être celui qui pour moi était plus qu'un père, je ne puis m'em-

pêcher, tandis que mon souvenir évoque la muette angoisse de cette heure terrible, de cette heure dernière que je passais, dans un lugubre et mystérieux silence, auprès du cadavre de l'être que j'ai le plus aimé dans ma vie, je ne puis, dis-je, m'empêcher presque de pleurer sur moi-même, de pleurer sur ma misère, trop épouvantable alors, pour pouvoir s'épancher en larmes. Ma sinistre veille enfin s'acheva ; en même temps, deux idées fixes s'emparèrent de mon esprit : la première que le professeur von Marx n'était plus, qu'il était mort, irrémissiblement mort, parti pour toujours ; la seconde que, moi aussi, je devais mourir, car la vie sans lui ne me serait pas seulement trop misérable, elle me semblait une pure impossibilité.

Accoutumé à agir de prime-saut, l'avenir m'apparut représenté sous toutes ses faces, dès le moment où je me levai pour quitter la chambre mortuaire. Mes lecteurs spiritualistes vont peut-être se demander pourquoi je ne retirerai ni espérance ni assistance morale de là vision qui, sous la forme et avec la voix de mon ami bien-aimé, m'avait instruit de son décès. Je répondrai que, dans ce temps-là, une telle visitation était bien impuissante à m'inspirer de l'espérance ou à m'apporter quelque consolation. Les faits font impression sur l'esprit en proportion des tendances et de son état de réceptivité à l'égard de certaines idées. Mon esprit à moi avait été façonné selon les doctrines matérialistes. Mes aspirations religieuses, traitées de chimères, avaient été l'objet constant des réprimandes de mes maîtres. On m'avait appris à regarder l'immor-

talité comme un attribut de la matière seule ; les apparitions de morts, aussi bien que celles d'esprits vivants, ne me représentaient que des émanations pouvant subsister pendant une brève période après la mort, mais ne pouvant maintenir un état d'être permanent, une fois achevée la décomposition naturelle des corps. Les éblouissantes visions même, si rayonnantes d'intelligence qui m'étaient apparues sous la forme de la belle Constance, j'avais appris à les regarder comme des images subjectives seulement, des productions de ma trop ardente imagination, ayant pris forme sur « le plan astral » où restent impérissablement fixées les impressions de toutes choses ayant existé. Telle était ma croyance au moment où, silencieux, je me glissai dans les escaliers conduisant hors de la chambre mortuaire. Je cheminai dans la rue solitaire. C'était nuit profonde dans Londres. Une pâle lune de printemps brillait par intervalles, à travers les déchirures d'un ciel orageux. L'air était glacial, pénétrant. Le désordre de mes vêtements n'était point fait pour me protéger contre la bise cinglante qui gémissait autour de moi. J'étais seul abandonné sur terre ; car, bien que l'imprécise mémoire d'amis et de parents flottât encore dans mon cerveau, son souvenir de lui seul obscurcissait tous les autres, occupait toute ma pensée. Vaguement j'imaginai que peut-être il se trouverait quelqu'un sur terre pour pleurer ma perte, pour souffrir de mon absence ; mais je ne pouvais concentrer cette pensée sur un autre que lui, et il était parti pour toujours !

Si profonde était l'impression que le professeur

von Marx avait laissée dans mon être, si pleine de lui était mon âme que rien au monde ne me paraissait réel ou tangible hormis son image.

Lui à jamais disparu, rentré dans la poussière, dans le néant, que pouvais-je faire ? sinon l'imiter, disparaître, rentrer dans le néant. Avec une rapidité surprenante assurément, pour ceux qui n'ont point étudié la philosophie des états mentaux extraordinaires, je passai en revue les divers moyens pouvant me permettre d'accomplir mon triste dessein. Je rejetai aussitôt tous ceux qui auraient pu attirer sur ma misérable dépouille l'attention ou la curiosité publique. Je ne voulais ni pitié ni lamentations, ni indiscretions ou racontars.

Dans ma désolation extrême, toute sympathie humaine m'était odieuse, aussi bien que tout regret d'âmes compatissantes lorsque je serais mort. Je voulais me cacher aux yeux du monde, mourir secrètement, en un lieu où nul ne pût me découvrir. Finalement, je me déterminai à mourir de faim. J'aurais ainsi le temps de voir le monde s'évanouir à mes yeux, de voir mon être rentrer insensiblement dans le néant, avant d'être englouti totalement dans cet océan de l'oubli, qui m'avait pris la meilleure partie de moi-même. Une dernière fois avant de m'abandonner à mon destin, je permis à mon esprit d'évoquer son souvenir. Chose étrange à dire, ce ne fut point un sentiment de tendresse ou de regret qui m'anima en ce moment. Ce fut un amer sentiment de reproche envers celui qui m'avait ainsi abandonné, alors que la destinée elle-même semblait obéir à sa volonté toute-puissante.

Intérieurement, je lui demandai pourquoi il ne m'avait point pris avec lui, lui qui m'aimait tant, lui qui seul au monde pouvait me comprendre ! Ce n'était que peu de semaines auparavant que, de son air mi-rêveur, mi-satirique, il avait affecté encore de me prédire la plus merveilleuse destinée : « Vous êtes jeune, riche et beau, Louis ! » me disait-il, « jeunesse, richesse et beauté, ne sont-ce point là les dons cardinaux qui forcent l'admiration du monde ! » Hélas ! hélas !

Pensait-il déjà à me laisser seul ici-bas, avec ces appuis précaires pour guider mes pas chancelants à travers le monde, lui qui, jusqu'alors, les avait conduits si aveuglément ! Avec quelle angoisse, quelle amertume je me remémorais maintenant ces mots glacés, ce complément téméraire ! Oh ! me connaissait-il donc si peu que de supposer que rien au monde pût m'être cher, une fois lui parti ! Parti ! Oui, et ce mot me décida à ne plus me livrer à de nouvelles récriminations. Je pressai le pas, passant devant de paisibles demeures, enfilant de longues rues silencieuses, je parcourais d'interminables, mornes faubourgs, déserts par places, avec des rues à moitié faites, dont la laideur disparaissait dans les ténèbres de la nuit. A travers des sentiers, des champs, me rendant à peine compte de ma route, mais guidé par un instinct qui précipitait de plus en plus ma course folle, je poursuivais mon chemin, impatient d'être hors de la ville, d'avoir fui son odieuse animation, sommeillante à cette heure, pour pénétrer enfin dans les bois qui bordent le côté nord de Londres. Je traversai, je crois,

les districts suburbains que l'on appelle Hampstead ou Highgate. J'avais été là en voiture quelques mois avant; et la beauté, la solitude de ces hauteurs boisées m'avaient séduit. Car, à l'époque dont je parle, il y a quelque trente ans, ces parages étaient encore presque en pleine campagne.

Je n'avais nulle idée de la distance à parcourir, ou de la direction à prendre pour atteindre cet endroit précis, et cependant je voulais être là. Avant que le voile sombre de la nuit se fût écarté pour faire place à la grise aurore, mon but était atteint. Je me laissai choir sur le sol à l'abri d'un bosquet profond où nul sentier ne conduisait. Il me semblait être arrivé à ma dernière demeure terrestre. N'étant pas accoutumé à marcher longtemps, la fatigue excessive que j'avais subie, non moins que l'état d'hébétéude extrême qui avait succédé aux angoisses des heures passées, provoquèrent en moi un sommeil profond dont je ne me réveillai que lorsque le soleil se trouvait déjà haut dans le firmament, si haut que je jugeai la journée fort avancée.

Au contraire de beaucoup de gens qui, frappés d'un immense chagrin, s'endorment d'un lourd sommeil pour ne se réveiller qu'avec une lente reprise de conscience de la réalité, je me retrouvai, à mon réveil, exactement dans les mêmes circonstances mentales, provocatrices de l'assoupissement profond dans lequel j'étais tombé. C'est à peine si une seconde se passa avant que j'eusse repris pleine conscience de mon état d'âme. L'épouvantable agonie morale qui m'avait prostré était la même lorsque je me relevai, décidé à

réassumer le fardeau de mes peines là où je l'avais laissé choir.

Instinctivement, j'observai la physionomie de mon refuge actuel et m'aperçus que ce n'était point là le lieu de retraite profonde que je cherchais. Les bois en étaient touffus, mais ressemblaient bien plus à de frais bosquets, capables, par leur ombreux feuillage, d'attirer vers ma retraite les promeneurs de la ville, qu'au gîte solitaire choisi par un lièvre traqué pour y mourir en paix. L'endroit n'était donc point celui qu'il me fallait. Aussitôt faite ma réflexion sur ce point, j'agis en conséquence. Je me mis sur pied, déterminé à poursuivre mon chemin plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une solitude plus complète, un lieu plus sûr, où nul pied humain ne pût suivre ma trace. Mes membres étaient raides, las, sans forces, lorsque je me relevai. C'est à peine si, tout d'abord, mes jambes engourdies purent me traîner hors de l'endroit où j'avais reposé. A mesure que je marchais cependant, mes membres recouvrèrent leur élasticité; à force de volonté, excité aussi par la fièvre de mon projet, je continuai à marcher pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que la nuit vint à nouveau me surprendre. Je traversai maints endroits charmants, suivant des chemins de campagne, d'ombreux sentiers.

Je laissai derrière moi de superbes villas, de ravissants cottages, d'humbles demeures où tout le monde semblait heureux, où retentissaient des voix d'enfants ou de joyeuses chansons villageoises. Je les traversai, tel un spectre frissonnant au moindre soupir, au

moindre bruit, m'éloignant avec terreur de tout voisinage humain. Le simple écho d'une voix humaine suffisait pour me chasser.

Je croisai sur ma route de misérables chemineaux vêtus de haillons, aux mines hâves, faméliques, qui me regardèrent d'un œil d'envie. Un vieil homme à cheveux blancs, aux vêtements usés jusqu'à la corde, marchait clopin-clopant au milieu d'eux. Le regard suppliant qu'il m'adressa en passant réveilla dans mon cœur desséché un dernier sentiment humain. Je leur jetai ma bourse. Quelle joie fut la leur ! Je hâtai ma marche chancelante pour échapper à leurs trop bruyants remerciements. Hélas ! Comment auraient-ils pu deviner que « le riche et beau jeune homme » qu'ils rencontraient enviait leur misère, leur pauvreté, leurs guenilles, regrettait de n'être pas des leurs ! Vraisemblablement c'était là une même famille ; il y avait là des pères, des fils, des frères peut-être ; tout au moins étaient-ils amis. Tandis que moi, qu'étais-je ? Père, frère, ami, tous étaient partis pour moi.

Plus loin, toujours plus loin, je poursuivis ma route, jusqu'à la tombée de la nuit. Sur les bords d'une rivière profonde et morne, j'atteignis la lisière d'une vaste et épaisse forêt. Je me frayai un passage dans les sous-bois touffus, et me trouvai, après quelques pas, dans une sorte d'excavation étendue, raboteuse, dont les sinistres profondeurs semblaient n'avoir jamais été explorées par aucun être humain. La solitude de ce sauvage repaire, son aspect affreusement désolé étaient tout ce que je demandais.

Je me décidai à faire halte, en ce lieu, à attendre là

que l'œuvre de ma propre destruction s'accomplît. Une autre longue, longue nuit s'écoula, mais non pas une nuit de repos comme la précédente. Tous mes membres étaient brisés, une soif intolérable me dévorait; ce fut au milieu d'inexprimables souffrances que je passai cette nuit fastidieuse. Le matin arriva et avec lui une sensation nouvelle autant qu'étrange. Je connus les hideux tiraillements de la faim. Depuis deux jours et deux nuits, je n'avais pris aucun aliment, et ce besoin torturant de manger était nouveau pour moi, primait toute autre sensation. Je savais que ces souffrances faisaient partie du programme, n'étaient qu'une scène dans le drame que je m'étais imposé de jouer. Je n'avais point prévu toutefois, et j'ignorais d'ailleurs, les affres qui m'attendaient.

A mesure que la sensation devenait plus intense, mon esprit semblait, comme autrefois, se détacher de son enveloppe corporelle, pour fixer son attention sur de lointaines scènes, où n'apparaissaient que des gens affamés. Je ne voyais que des affamés parce que je n'étais attiré que vers ceux-là, je suppose. Mendiants, petits enfants, vieux hommes, vieilles femmes, pauvres laboureurs n'ayant rien à manger jusqu'à ce que leur journée de travail fût terminée, défilaient faméliques, lamentables et sombres, au regard de mon esprit. Je pénétrais dans ces maisons de travail anglaises dont les habitants sont toujours affamés, je voyais aussi des troupes de petits enfants dont les regards avides plongeaient dans des boutiques pleines de provisions. Ou bien encore c'étaient de pauvres petites créatures, émaciées, livides, qui pleuraient

pour avoir du pain. Mon esprit troublé se trouvait irrésistiblement attiré, comme par un charme, dans l'intérieur des misérables chaumières, vers des mansardes sans toitures, dans des caves nauséabondes où gisaient de lamentables êtres, des deux sexes, de tous âges, tous criant famine comme moi ! Tous n'avaient rien ou presque rien à manger. Les multitudes que je vis ainsi me semblèrent dépasser en nombre la totalité du genre humain. C'était un lugubre mais surprenant spectacle, autant qu'horrible était la pensée de savoir que dans une cité aussi grandiose, riche et puissante, il existait assez de pauvres affamés pour constituer une nation.

Bientôt je me mis à analyser les effets différents produits par cette atroce souffrance sur chaque individu. C'était d'abord une simple inquiétude, puis de l'impatience, de l'irritabilité, de la colère, une morne tristesse, une hébétude sauvage. Ce n'étaient là que des étapes de ce chemin de croix, et les premières étapes. Puis vint une période de désirs furieux, farouches ; ces affamés devenaient violents, brutaux. Toute l'énergie nerveuse de leur organisme se concentrait autour de l'épigastre, ne suscitant en eux qu'une sensation, celle de la faim, comme elle n'avait éveillé en moi qu'un sentiment, le désespoir. Bonté, pitié, pudeur, honnêteté, courage, tout en eux était submergé par l'intolérable sensation de la faim ; mais c'était une étape avancée du calvaire, épouvantable à voir.

Tandis que, tel un fantôme, je me glissai parmi ces pauvres êtres, vers lesquels m'attirait un irrésis-

tible courant de sympathie, leurs conditions physiologiques se révélèrent à ma clairvoyante vision. Eussé-je été aux confins de la terre, et n'y eût-il eu à son centre qu'une seule créature affamée, que j'eusse infailliblement été attiré vers elle, si puissant est le courant de sympathie spirituelle ! Étrange et cependant strictement selon l'ordre naturel des choses m'apparaissait le développement des sensations dans ces organismes affamés. C'était d'abord une sensation impérieuse, un besoin pressant que l'estomac avide faisait connaître au cerveau pour qu'il satisfasse à son entretien ; puis une accumulation de sucs gastrique et salivaire, provoquée par l'idée de nourriture. Les glandes salivaires, les follicules gastriques déversaient en ondes régulières ces sécrétions sur les muqueuses, et si rien alors ne s'offrait à leur activité, ces glandes, ces follicules se desséchaient, s'enflammaient, produisant cette atroce sensation de tiraillement par laquelle débute la faim, suscitant une irritabilité intense des extrémités nerveuses. A l'étape suivante, la membrane muqueuse du tube digestif me sembla, en quelque mesure, se digérer elle-même, et je vis que toute l'énergie du système nerveux se concentrait sur le lieu de souffrance, manifestant sa solidarité avec les régions épigastriques.

Heure par heure je notai, grâce à mon involontaire clairvoyance, à laquelle je ne pouvais me soustraire, les progrès successifs de ce sinistre mal qu'est la faim exerçant ses ravages sur des centaines, des milliers de victimes aux alentours et dans l'intérieur de cette heureuse, opulente, riche, splendide Babylone du

monde, Londres. Je remarquai comme un fait curieux parmi les résultats physiologiques de l'inanition, que, tandis que les autres tissus du corps généralement s'épuisaient, se desséchaient, se consumaient eux-mêmes, les nerfs ne s'épuisaient, ne s'affaiblissaient jamais. Au contraire leur puissance sensitive s'accroissait à mesure que le corps souffrait davantage. Bien mieux, j'observai que le système nerveux ganglionnaire qui innerve l'appareil digestif appelait à son aide l'énergie des nerfs cérébro-spinaux, si bien que, fait digne de remarque, il ne pouvait guère exister dans l'organisme de ces affamés d'autre sensation que l'intolérable sensation de la faim et de la soif. Je m'expliquai ainsi pourquoi les malheureux qui vivent sous l'influence de cet atroce besoin sont si rarement de mœurs douces, honnêtes ou aimables. L'influx nerveux qui normalement doit alimenter les régions intellectuelles et sensibles de l'organisme se trouvant accaparé tout entier pour les besoins furieux de l'appareil digestif, les sentiments affectionnels, la faculté de raisonner, les idées de morale ne trouvaient plus moyen de se manifester.

Je m'arrêterai ici pour insister sur certaines singulières, remarquables révélations que me valurent mes pérégrinations de visionnaire. Je vis la chaîne entière des connexions anatomiques reliant le cerveau à chaque fibre du corps humain ; je notai la précision des localisations fonctionnelles cérébrales, localisation du mouvement, de la sensation, localisation des fonctions d'usure et d'entretien. Je m'étonnai qu'aucun instrument, aucun cérébromètre n'ait encore été inventé

d'abord pour servir de moyen d'investigation dans la recherche des maladies cachées de l'organisme, ensuite comme enregistreur notant qu'à telles conditions physiques de l'organisme correspondent tels ou tels états d'esprit. Chez les misérables inanitiés, dont toute l'énergie nerveuse se reporte du cerveau vers l'estomac, les nerfs craniens n'entrent plus en jeu, sauf le pneumogastrique, dont l'action s'exerçant sur les fibres voisines du cervelet, excite inévitablement les passions mauvaises : vengeance, destructivité, avidité, tous les bas instincts de l'animal.

Si ma vie eût dû se prolonger, il me semblait que j'eusse éprouvé pour toujours la plus ardente sympathie pour les pauvres et les meurt-de-faim. Je me figurai quelle joie eût été mienne à secourir les lamentables êtres que je voyais ; je pensais combien peu raisonnable était le monde d'attendre des sentiments d'humanité, de pitié, d'humilité, de douceur de la part des créatures en proie aux féroces démons de la faim et de la pauvreté.

Plût au ciel que les législateurs de nos pays civilisés aient pu participer aux visions de mon esprit errant, pendant ces mornes heures de souffrance ! Un changement colossal serait assurément survenu dans la législation des peuples, car les lois nouvelles eussent décrété crime le fait d'affamer un être humain. Aussi bien la nation qui laisse un de ses membres mourir de faim devrait-elle, pour l'infamie commise, être rayée de la liste des nations civilisées.

(A suivre.)

LA PHYSIONOMIQUE

Œuvre apocryphe d'ARISTOTE

INTRODUCTION

La physionomique rappelle l'existence antérieure de diverses méthodes : celle d'analogies de traits humains avec des traits animaux bien connus ; celle de comparaison d'un homme avec un autre dont le caractère est aussi connu, et qui lui ressemble au physique ; celle enfin qui fait une induction au sujet d'un individu, d'après les caractères ordinaires de sa race et de sa nation ; celle enfin qui juge d'après l'expression habituelle des sentiments et des passions.

L'auteur oppose à ces derniers que certaines similitudes peuvent tromper et que l'on ne doit pas juger du caractère d'après un sentiment fugitif. Beaucoup de signes sont communs à divers animaux ; ce qui peut induire en erreur. Il admet qu'on juge d'après les gestes, l'attitude, la couleur, les sentiments qu'exprime le visage, la barbe, les cheveux, l'allure, la voix, l'aspect des membres et du corps.

La loi des analogies règle tout l'exposé qu'il fait ensuite.

Les signes doivent concorder entre eux pour avoir une signification certaine. Une loi psychologique inconnue des physionomistes précédents, c'est que tel trait de caractère entraîne fatalement l'existence de tel autre.

Mais nous ne pouvons plus nous contenter de remarques empiriques donnant lieu à une classification faite arbitrairement, sans que le philosophe ait pris la peine de déterminer ce qu'il y a de plus important dans les facultés et les tendances humaines. Une longue pratique ne donne qu'une certaine habitude empirique et purement individuelle.

Cet empirisme même ne donne pas, pour certains traits, une conclusion que nous puissions accepter sans la vérifier.

Mais le cinquième chapitre renferme des vues originales sur la masculinité et la féminité des caractères ; comme sur les physionomies animales comparées aux physionomies humaines.

La théorie hippocratique n'est pas louée comme elle le mériterait. Peut-être faut-il la faire elle-même remonter jusqu'à l'école esculapienne, dont le caractère essentiellement religieux démontre la haute antiquité.

L'occultiste n'aura pas de peine à reconnaître des influences de traditions orientales. Au xvi^e siècle, Jodocus Willichius Resellianus, rééditeur du traité aristotélicien, alors traduit en latin, dit que les plus anciens physionomistes grecs furent Loxios, Zopyres et Philémon, eux-mêmes disciples d'Hermès Trismégiste (que nous regardons comme l'université des

prêtres égyptiens). Il supplée ainsi au silence du pseudo-Aristote. Adversaire des chiromanciens, il commente son texte en rappelant qu'Homère, Virgile, Suétone et d'autres anciens s'étaient assimilés la physiognomonie (1).

Nous ne voulons pas énumérer tous les disciples qu'eut le pseudo-Aristote au moyen âge, au xvi^e siècle et même au xvii^e : leur liste serait fastidieuse. Albert le Grand, Porta (au xvi^e siècle), le jésuite Niquet (au xvii^e) méritent pourtant une mention. Lavater s'est lui-même inspiré des vieux traités.

On sait que Lavater manquait malheureusement de l'esprit scientifique, quoiqu'il eût des dons d'intuition tout à fait exceptionnels.

Un chercheur, M. *Sercaux*, a consacré de longs mois à rattacher les données empiriques des physiognomonistes à des vérités scientifiques reconnues : les lecteurs de *l'Initiation* pourront bientôt apprécier la valeur de ses recherches, qui continuent celles de Polti et Gary. Papus, Barlet, Sédir, Selva et d'autres chercheurs contemporains.

SATURNINUS.

(1) Nittebergue, 1538, in-8. Bibl. nat., R-55066.

E. Martial dit d'un Zoïle :

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas, Zoïle, si bonus es.

« Rouge de cheveux, brun de visage, court des pieds, privé d'un œil, c'est bien étonnant, Zoïle, si tu as un bon caractère. »
Le peuple juge encore mal les hommes marqués au B (borgne, bigle, bossu, boiteux).

CHAPITRE PREMIER

Les âmes suivent les corps et n'existent point par elles-mêmes, de sorte qu'elles ne peuvent pressentir quelque chose sans mouvements du corps. Ceci est tout à fait évident durant les périodes d'ivresse et de maladie : car les âmes nous paraissent bien changées par les souffrances du corps ; et réciproquement le corps ressent le contre-coup des mouvements de l'âme : ceci est évident à propos des amours, des épouvantes, des douleurs et des plaisirs. En outre, dans ce qui est l'œuvre de la nature, chacun reconnaîtra mieux que le corps et l'âme sont unis d'une manière tellement naturelle, qu'ils deviennent réciproquement cause de la plupart des impressions qu'ils ressentent. Jamais un animal n'a été engendré de manière à reproduire la forme d'un autre, et l'âme d'un autre ; mais le corps et l'âme sont toujours du même être, de sorte que nécessairement tel corps est joint à telle âme (1). En outre, pour choisir, parmi d'autres, ceux qui sont connaisseurs des chevaux et des chiens, les cavaliers et les chasseurs peuvent les juger d'après leur apparence. Si ces remarques sont vraies (et elles le sont toujours), on pourra certaine-

(1) Loi des correspondances, ou rapports entre le physique et le moral.

ment juger des caractères. Aussi les premiers physionomistes ont-ils, chacun à sa manière, appliqué leur art de l'une ou de l'autre de ces trois façons : les uns reconnaissent les caractères d'après celui de certaines espèces d'animaux, en attribuant à chaque genre de caractère un genre correspondant d'animal ; d'autres pensaient qu'on peut juger du caractère d'un homme d'après le caractère connu de celui qui à un corps semblable. D'autres encore jugeaient de la même manière, non pas d'après tous les animaux, mais d'après l'espèce humaine elle-même, qu'ils divisaient en genres d'après les races, qui diffèrent et par le visage et par les mœurs, comme les Egyptiens, les Thraces et les Scythes : c'est par ce même procédé qu'ils faisaient un choix des signes distinctifs. D'autres jugeaient d'après l'expression qui accompagne pour tout homme, ordinairement, la colère, la crainte, le désir de la volupté et les autres passions. Toutes ces méthodes permettent de reconnaître le caractère, mais il y en a encore d'autres, et l'on peut faire le choix des signes d'une autre façon.

Ceux qui jugent du caractère d'après la seule expression des passions se trompent, d'abord parce que des hommes qui n'ont pas le même caractère ont pourtant des traits de physionomie semblables, par exemple le vaillant et l'impudent, quoique la différence de leurs âmes soit grande ; secondement parce que parfois ils n'ont pas leurs sentiments ordinaires : il peut arriver à des hommes tristes de passer un jour dans la gaieté et de prendre un air content, comme à un homme gai d'être assez affligé pour que le sentiment qui est sur

son visage soit changé (1). Enfin, qui oserait porter un jugement d'après un petit nombre de signes sur les hommes qu'il aura vus ? Ceux qui jugent du caractère d'après les animaux ne font pas un choix raisonnable des signes : il n'est point permis de conclure à une similitude d'âme d'après une ressemblance physique, en passant en revue les formes de chaque espèce d'animaux : d'abord, pour parler franchement, personne ne trouvera un homme tellement semblable à une bête, mais tout au plus ayant avec elle des traits de ressemblance. Peu d'animaux en outre ont des signes particuliers ; mais beaucoup leur sont communs, c'est pourquoi si un homme a un trait animal qui est commun à plusieurs animaux et non point particulier à l'un d'eux, comment dire qu'il ressemble plus au lion qu'au cerf ? Il est vraisemblable que les signes particuliers ont une signification particulière, et les communs une commune. Le physionomiste ne pourra donc nullement déterminer ces signes communs ; si un observateur choisit les traits de caractère de chaque animal, il ne pourra nous montrer à quel trait appartient tel signe ; si vraisemblablement ils sont particuliers, il ne pourra saisir ce qui est propre à l'âme des animaux dont le caractère doit être déterminé : le lion n'est pas seulement courageux, le lièvre timide, mais l'un et l'autre ont encore beaucoup d'autres traits. Si donc rien de précis n'est déterminé par celui qui a noté les traits communs ou particuliers, il ne pourra pas observer d'après chaque animal, mais

(1) Observations très justes.

il devra choisir les traits qui sont propres aux hommes ayant la même passion ; par exemple, s'il observe les traits d'un homme courageux, il doit réunir ensemble tous les traits des animaux courageux, pour rechercher quelles expressions se trouvent dans tous ces animaux, et n'existent chez aucun des autres. Si un observateur fait ce choix, de manière à déterminer comme signe de courage chez les animaux auxquels d'abord il avait attribué un signe commun d'expressions de l'âme ne signifiant pas seulement le courage, mais encore autre chose, il doutera que de tels signes se rapportent au courage ou à une autre qualité. Mais il faut relever ces signes sur plusieurs animaux, qui n'aient point dans l'âme d'autre passion commune que celle dont vous recherchez les signes (1). Aussi tout signe durable signifiera quelque chose de durable ; mais pour ceux qui se rapportent à des impressions fugitives, comment pourraient-ils être véridiques quand aura cessé l'impression momentanée de l'âme ? En effet, si l'on prenait comme durable un signe qui survient et qui disparaît, sans doute ce signe serait vrai, mais pourtant il ne serait pas caractéristique, puisqu'il ne serait pas toujours suivi de l'effet. Les passions que subit l'âme ne changent nullement les signes physiques qui servent au physionomiste ; et leurs expressions ne pourront être des sujets de connaissance pour son art. Il n'est pas possible de reconnaître les croyances et les connaissances, le médecin par exemple et le joueur de lyre : l'étude d'une science

(1) Remarque importante.

ne change aucun des signes dont se sert le physionomiste (1).

CHAPITRE II

Il faut donc déterminer quel est le domaine propre de la physiognomonie, puisqu'il ne s'étend pas à tous les signes ; et montrer quels traits déterminent chaque signe ; puis, par voie de conséquence, traiter de chacun des plus caractéristiques. La physiognomonie traite, comme son nom même l'enseigne, des passions naturelles qui sont dans l'âme, des signes requis pour juger du caractère, qui changent quelque chose quand ils se rencontrent : nous les exposerons plus loin. Je vais dire ce que sont tous les signes recherchés, et de quelles espèces ils sont : on juge du caractère par les gestes, l'attitude, la couleur, les sentiments qu'exprime le visage, la barbe et les cheveux, l'allure vive, la voix, la chair, les membres et l'aspect de tout le corps (2). Aussi, en général, nous classerons dans cette catégorie les choses que les physionomistes disent sur tous les traits physiques qui renferment des signes. Si donc une exposition de ce genre était obscure ou peu claire, ce qui a été dit suffirait ; maintenant il est mieux peut-être de parler avec plus de détails et particulièrement de tout ce qui est requis pour déterminer

(1) Les modernes admettent en effet seulement une déformation générale de l'esprit, de l'allure.

(2) L'auteur ne dit rien de l'écriture.

d'une manière propre et manifeste des signes révélateurs du caractère, en énumérant ces signes, en disant ce qu'est chacun d'eux, en montrant à quoi ils se rapportent, ce qui n'a pas été développé dans le chapitre précédent. Les couleurs vives sont le signe du sang chaud et abondant, les blanches sur fond rouge, d'une bonne nature, quand cette couleur se rencontre avec un corps dégagé ; la chevelure molle est signe de lâcheté, la rude, de courage. Ce signe est pris de tous les animaux : le cerf, le lièvre, le mouton, sont très lâches et ont des poils très mous ; le lion, le sanglier, très courageux, et portent des poils très rudes. On peut faire la même remarque sur les oiseaux : c'est une règle générale : ceux qui ont l'aile dure sont braves, ceux qui l'ont molle sont lâches. On le voit en particulier dans la caille et le coq. Le même trait se retrouve dans les diverses races humaines : celles qui habitent vers le nord sont braves, ont les poils durs : ceux qui habitent vers le midi sont lâches et ont des poils mous (1).

(1) Affirmation trop absolue.

(A suivre).

La fin de l'Œuvre sera un concert universel.

(SAINT-MARTIN).

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

Du « Son-Lumière-Couleurs » dans l'Astral

(Suite et fin.)

Lettres et nombres sont étroitement unis. Le verbe être est le seul verbe ; les nombres quels qu'ils soient sont la manifestation de l'Unité.

Mais cette langue du Nombre est perdue, elle fut cependant en honneur dans l'antiquité, même les Pères de l'Église la possédèrent à fond : Origène, Tertullien, saint Augustin, saint Cyprien, saint Ambroise en font constamment usage, ce sont eux qui transfusèrent, grâce à elle, dans le christianisme naissant tout l'ésotérisme antique, tout l'occulte traditionnel ; mais le prêtre plongé dans la pratique extérieure a perdu le vrai sens, ne connaît plus que l'exotérisme du culte.

Tout marche avec le Nombre : musique, rythme, mouvement mécanique, chimie (combinaisons), sociétés (agglomérations), commerce (argent) ; le Nombre régit les Atomes dans leurs groupements, les mondes dans leur éloignement.

Le mot mystérieux des Hébreux était IEVE, mot qui renferme la science totale et qui s'exprime par les voyelles ; la symbolique lui attribuait des cou-

leurs pour chaque lettre. Comme le mot sacré *Om* de l'Inde, il y avait différentes manières de le prononcer et en astral il produisait toutes les manifestations possibles.

Pour la langue *chinoise* il y a lieu de se reporter à ce qui a été dit sur l'annamite, que certains auteurs appellent « Mère des langues », et surtout de la chinoise.

La plus ancienne écriture chinoise connue est à la fois idéographique et métaphysique : ce sont les fameux Trigrammes (Koua), à la fois éléments, nombres et lettres : combinaisons de trois lignes parallèles continues ou brisées $\equiv \equiv \equiv$ etc., découlant de deux principes, le Yang et le Yn — — — dominés eux-mêmes par l'éternel principe Taïki.

Puis apparurent les écritures figuratives et hiéroglyphiques.

La tradition de l'Inde, en nous donnant les Mantrams qui sont une des parties principales de cette étude a laissé le plus considérable des monuments concernant le son visible. La base en est l'Aum sacré.

Genèse des couleurs. — Toutes les couleurs se manifestèrent-elles à la fois ? Avant que le monde soit monde, existait la lumière, mais une lumière que nous ne saurions comprendre. Lorsque le monde fut objectivé, que la lumière descendit sur le plan visible, la vraie lumière eut son ombre qui est notre lumière. Or, notre lumière est la lumière blanche ; elle contient en elle toutes les couleurs.

Mais n'oublions pas que par rapport à la luminosité, les couleurs sont dans l'ordre suivant en allant du

moins au plus : jaune, bleu, rouge, vert, violet. A l'origine donc, le soleil étant créé ne pouvait percer l'épaisse atmosphère qui enveloppait la croûte terrestre refroidie : l'Esprit, le souffle vital, planait sur les eaux, mais la vie n'existait pas encore. Une teinte ultra-violette, sorte de phosphorescence, éclairait le monde d'un jour ténébreux, peu à peu une lueur verdâtre se fit jour, c'était l'eau remuée ainsi éclairée en grande masse. Puis un soleil rougeâtre un jour paraît à l'horizon et à mesure que se réduisait l'épaisse enveloppe gazeuse il se teintait de couleurs de plus en plus orangées et des horizons gris bleuâtres, noir bleuâtres, s'estompaient au loin. Lorsque le règne de la vie fut prêt, le soleil radieux, jaune doré, dans un ciel d'azur pouvait rayonner enfin : la luminosité était suffisante.

Nous avons dit que les animaux distinguaient les couleurs en totalité ou en partie. Ils ont parfois de la sympathie pour certaines, de l'antipathie pour d'autres.

En dehors des daltonistes, beaucoup de personnes, peu développées dans le sens artistique, font des confusions déplorables dans les couleurs.

Dans une boutade, Alphonse Karr (1) s'écrie :

« Pour les paysans, pareils aux sauvages (2) et aux enfants, leur évolution chromatique n'est pas complète.

« Il est à remarquer que les paysans ne reconnaissent que le rouge, dont le domaine pour eux embrasse le rose et l'orange et toutes les nuances comprises entre ces deux couleurs, le jaune mais seulement certaines

(1) Lettres écrites de Mon Jardin.

(2) Pour les sauvages, c'est généralement faux, leur œil distingue les couleurs.

nuances. Quand il est pâle, ils l'appellent blanc ; quand il est un peu foncé c'est du rouge, le bleu qui commence à l'amarante et embrasse toutes les nuances du violet excepté le bleu pur qu'ils confondent quelquefois avec le vert. Ils connaissent assez bien le vert. Le blanc s'applique à toutes les nuances pâles, le noir à toutes les nuances foncées. »

On a conclu, avec une certaine raison, que certains peuples sauvages ne distinguaient pas toutes les couleurs parce qu'ils n'avaient des mots distincts que pour en exprimer quelques-unes.

C'est surtout à remarquer chez la plupart des tribus hyperboréennes. Mais ils voient rarement des verts et des bleus !

Y a-t-il eu une évolution du sens des couleurs chez l'homme (1) ? Pour s'en assurer on a cherché combien de fois étaient indiqués des noms de couleurs dans des ouvrages composés à différentes époques ; les résultats sont :

	Rouge	Bleu	Vert	Jaune	Violet
<i>Sur l'eau de Gui de Maupassant.</i>	26	17	6	5	3
<i>Paul et Virginie.....</i>	11	7	8	1	»
<i>Télémaque.....</i>	6	»	2	2	»
<i>1^{er} chap. de Pantagruel.....</i>	7	1	2	»	»
<i>L'Ane de Lucien.....</i>	1	»	»	»	»

Chez tous le rouge prédomine. Dans la nature, le violet spectral est très rare, le bleu aussi. Mais,

(1) La prétendue évolution du sens des couleurs : G. Ponchel, *Revue scientifique*, 1888.

malgré ce tableau, on ne peut pas dire qu'en quelques siècles les progrès dans la distinction des couleurs se soient accrus de cette manière.

Du rôle des sensations colorées chez les différents peuples à travers les âges et de leur relation avec les idées métaphysiques. — Comme corollaire à notre sujet, nous pouvons rapidement examiner le rôle prédominant que prennent les couleurs dans le symbolisme des religions, que ces couleurs se rapportent soit directement aux forces ou aux esprits surnaturels, ou qu'elles soient la représentation d'un symbolisme gradué.

Nous avons examiné les trigrammes des Chinois : les deux principes Yang et Yn sont l'un blanc et l'autre rouge (les deux pôles de la force astrale). La figure Ly, qui représente le ciel, est un cercle jaune-mêlé d'incarnat (le cercle de Ra des Égyptiens).

La terre se désigne par une couleur brune et noire.

Les Annamites représentent les quatre points cardinaux par :

Nord	Hugen-Va	Génie	Or
Ouest	Bach-Ho	Tigre	Blanc
Sud	Chû-Diên	Moineau	Rouge
Est	Tang-Lang	Dragon	Bleu

Chez les anciens Mexicains nous trouvons (1) :

Sud	Terre	Lapin	Bleu
Est	Eau	Roseau	Rouge
Ouest	Air	Silex	Jaune
Nord	Feu	Maison	Vert
Centre	Ether	Soleil	Rouge-orange
	Ténèbre	De minuit	

(1) *Les Couleurs considérées comme symboles des points de l'horizon*, A. de Charencey.

Chez les Yucatèques :

Système quinnaire	{ Sud	Bleu	Système quaternaire	{ Est	Jaune
	{ Est	Rouge		{ Nord	Noir
	{ Nord	Jaune		{ Ouest	Blanc
	{ Ouest	Blanc ou vert		{ Sud	Rouge
	{ Centre	Noir ou rouge-orange			

Anciennes peuplades diverses de l'Amérique (1-2) :

Points de l'horizon	SYSTÈME QUINAIRE			SYSTÈME QUATERNAIRE			
	Mexicain	Fousouais	Chabta	Dindjié	Nahva	Maya	Guatémalien
Sud	Bleu	Bleu	Bleu	Rouge	Rouge	Jaune	Jaune ou vert
Est	Rouge	Rouge	Blanc	Jaune	Jaune	Rouge	Rouge
Nord	Jaune	Jaune	Rouge ou jaune	Noir	Blanc	Blanc	Blanc
Ouest	Vert	Blanc	Noir	Blanc	Bleu ou vert	Noir	Noir
Centre	Rouge-orange	Noir					

(Dans l'*Accord des mythologies*, dans la cosmogonie des peuples arctiques, de E. Petitot). Nous trouvons les renseignements suivants extraits de l'*Exp. en Mésopotamie*, Jules Oppert.

La tour de Babel reconstruite par Naban-Koudon Rausour, avait sept étages peints de couleurs différentes.

1 ^{er} Etage	noir	consacré à	Anou-Saturne
2 ^e	blanc	—	Istar-Vénus
3 ^e	pourpre	—	Héa-Jupiter
4 ^e	bleu	—	Bel Maardouk-Mercure
5 ^e	rouge-sang	—	Nergal-Mars
6 ^e	argenté	—	Lune-Sin
7 ^e	doré	—	Soleil-Nabon

(1) De Charencey, *loc. cit.*

(2) Certains idiomes désignent plusieurs couleurs par le même nom (Max Muller, *Science du langage*).

TABLEAU DES 4 GROUPES DES 12 TRIBUS D'ISRAËL

D'APRÈS LE CHAPITRE II DU LIVRE DES NOMBRES

CHEFS de groupes	POINTS de l'espace	COULEUR des étendards	ENSEIGNES chérubiques	GRANITES du rationnel	ÉLÉMENTS
Juda	Est	Vert	Lion	Emeraude	Feu
Rubens	Sud	Rouge	Homme	Rubis	Air
Ephraïm	Ouest	Jaune	Bœuf	Topaze	Terre
Dan	Nord	Blanc	Aigle	Diamant	Eau

Enfin, dans le même ordre d'idées, on peut aussi ajouter ce tableau.

TABLEAU DE FÉLIX OGIER (xvi^e siècle)

ÉLÉMENTS					
Piomb	Saturne	Noir-obscur	Terre et eau	Aimant, calcédoine	
Etain	Jupiter	Bleu	Air	Saphir, béryl	
Fer	Mars	Rouge-ardent	Feu	Améthyste, diamant, jaspé	
Or	Soleil	Jaune	Feu	Escarboucle, crysolithe, héliotrope	
Cuivre	Vénus	Vert	Air et eau	Lapis lazuli	
Mercure	Mercure	Multicolore	Eau et terre	Emeraude, agathe	
Argent	Lune	Blanc	Eau	Cristal, perles, corail blanc	

Ces quelques citations indiquent assez que les couleurs étaient choses capitales dans les anciennes traditions religieuses, mais un des plus curieux usages des couleurs fut celui des cordelettes colorées de différentes teintes qu'employèrent les Chinois, et surtout les Péruviens (les Quippos), pour exécuter une sorte d'écriture. Tant de nœuds à telle corde rouge, verte ou violette, signifiait telle chose. C'est bien une relation entre le son-couleur, forme.

L'antiquité s'occupa beaucoup du symbolisme des couleurs, mais là aussi il faut partager le travail en deux parties, l'une où l'arbitraire joue un grand rôle, où le même symbole varie de couleurs : c'est le règne de la multiplicité et de la tradition perdue ; l'autre est

une science qui a sa technique particulière basée sur des règles fixes et dont la fixité a ses racines dans les traditions des religions, les récits des visions des inspirés remontant aux temps où la langue primitive existait au moins encore en partie.

Les couleurs eurent la *même* signification chez tous les peuples de l'antiquité (blanc et noir = bon et mauvais, l'Antagonisme : les deux principes opposés de la Perse.

La langue se divisa en : 1° divine; 2° sacrée; 3° profane. Les couleurs varièrent dans les trois langues (c'est conforme aux données de l'occultisme). Pour abrégé, le schéma ci-contre résume bien ce symbolisme :

Chaque couleur a trois significations, car, d'après le plan dans lequel elle paraît, elle est :

- Ou rayon lumineux ;
- Ou rayon translucide ;
- Ou rayon opaque.

Les couleurs composées : rose, pourpre, hyacinthe, violacé, gris tansia, règlent les oppositions. Le noir uni aux autres couleurs indique la négation. Toutes les couleurs peuvent, suivant le cas, signifier une chose ou son contraire. Ainsi le rouge est le diable et aussi la vertu. Le blanc est le symbole de Dieu ; l'or a le jaune, le verbe le rouge ; le bleu, la sanctification ou le Saint-Esprit. C'est logique. Dieu créateur possède toutes les couleurs. Le verbe par le soleil (jaune) donne la parole de vie. Le bleu et le rouge sont la lumière astrale polarisée.

L'Égypte représentait le dieu Trois par un cercle

coloré, ailé, entouré de deux serpents (Urœus).

N'oublions pas que la lumière astrale est compactée au bleu. E. Lévi, dans le *Livre des Esprits*, a écrit :

Circonférence	Rouge	Amour divin
Deux serpents	Jaune	Le verbe
Les ailes	Azur	Révélation, air, souffle divin
Les intervalles	Vert	Dernière sphère divine

« Les Kabbalistes, dans leurs pantacles, représentent la couronne divine par une ligne verte qui entoure les autres figures. Le vert est l'alliance des deux couleurs principales du prisme, le jaune et le bleu : figures des Eloïm ou grandes puissances qui se résument et s'unissent en Dieu. »

Il y a malheureusement une chose difficile à accorder avec les théories modernes, dans tout ce symbolisme, c'est la formation des couleurs. Le bleu et le jaune comme matières colorées mélangées donnent bien du vert ; mais comme faisceaux lumineux, du blanc.

Autres exemples de sensations colorées chez les mystiques, extatiques, etc. Nous avons parlé des sensations colorées chez les sensitifs, puis chez les initiés suffisamment entraînés pour pouvoir se dédoubler ou qui se servent d'un sujet préparé à cet effet. Enfin, nous avons parlé longuement du Yogisme et de l'effet des Mantrams, de leurs figures projetées en astral.

Mais si l'on veut avoir une idée, sans toutefois parvenir à comprendre ce qu'est la *Lumière parlante*, il faut lire les récits laissés sur ce sujet par les voyants, mystiques, canonisés depuis pour la plupart : ils ont eu des visions lumineuses colorées, parlantes ; ils ont compris sans paroles, ils ont été inondés de cette

Lumière qui devait être la Lumière du vide, la Lumière non compactée de l'Éther. Ainsi Marie Lacoste parle de Lumière spirituelle et céleste, sainte Thérèse et les grands mystiques parlent de cette illumination intérieure, sainte Hildegarde dit que cette Lumière est infiniment plus éclatante que le soleil. Dans cette Lumière elle voyait parfois une vraie Lumière vivante. Berguille dit de même : sainte Brigitte, Mélanie Calvot à la Salette, sainte Bonaventure, saint Jean de la Croix, Marie d'Agréda, etc., etc., sont à consulter.

Mais les musulmans ne sont pas restés en arrière; voici une page extraite de *Marabouts a Kouon*, du commandant Rim, qui nous fixera sur ce sujet :

L'ordre des Kelouatya est un des ordres cardinaux de l'Islam, il a donné naissance aux Rahmánya algériens et aux Hafnaouya en Égypte. Ils se sont inspirés de la Mystique des Chadelya.

Voici ce que dit Cheikh Snoussi d'après les livres de Kélouatya : « Nous dirons maintenant que les apparitions ne peuvent frapper l'adepte que dans la solitude et seulement à la suite de longues pratiques de piété. Alors lui apparaît la lumière résultant des ablutions et des prières, puis la lumière du démon en même temps que celle des honneurs. Il voit ensuite la vérité se manifester dans tout son éclat tantôt sous la forme de choses inanimées, comme le corail, tantôt sous celle de plantes et d'arbres tels que le palmier, tantôt sous celle d'animaux, comme les chevaux, tantôt sous la sienne propre, et enfin sous celle de son Cheik. Ces sortes de visions ont causé la mort d'un grand nombre de personnes. L'adepte

jouit ensuite de la manifestation d'autres lumières qui sont pour lui le plus parfait des talismans.

Le nombre de ces lumières est de 70.000 : il se subdivise en plusieurs séries et compose *les sept degrés par lesquels on parvient à l'état parfait de l'âme*. Le premier de ces degrés est *l'humanité*. On y aperçoit dix mille lumières perceptibles seulement pour ceux qui peuvent y arriver ; leur couleur est terne, elles s'entremêlent les unes dans les autres ; cet état permet en outre de voir les génies. Ce premier degré est facile à franchir, l'âme étant naturellement poussée à fuir les ténèbres pour rechercher la clarté. Pour atteindre le second, il faut que le cœur se soit sanctifié, alors on découvre dix mille autres lumières inhérentes à ce second degré qui est celui de *l'extase passionnée* ; leur couleur est bleu clair.

Conduit ensuite par le bien que l'on a fait, qui appelle sur vous d'autres biens et blanchit les âmes élevées en leur faisant absorber les mérites, languis par le cœur et en les purifiant de leurs souillures, on arrive au troisième degré, qui est *l'extase du cœur*. Là, on voit l'enfer et ses attributs, ainsi que dix mille autres lumières dont la couleur est aussi rouge que celle produite par une flamme pure seulement ; pour les apercevoir, il faut que les aliments dont on se nourrit soient dégagés des choses que l'on aime le plus et dont on est le plus friand ; sinon elles apparaissent mélangées d'une fumée qui en ternit l'éclat. Si ce phénomène se produit, on ne doit pas aller plus loin. Le joint est celui qui permet de voir les génies et tous leurs attributs, car le cœur peut jouir de

sept états spirituels, accessibles seulement à certains affiliés. S'élevant ensuite à un autre degré, on voit dix mille lumières nouvelles faisant partie des soixante-dix mille qui nous occupent, et inhérentes à l'état d'*extase de l'âme immatérielle*. Ces lumières sont d'une couleur jaune très accentuée, on y aperçoit les âmes des prophètes et des saints. Le cinquième degré est celui de l'*extase mystérieuse*; on y contemple les anges et dix mille autres lumières d'un blanc éclatant.

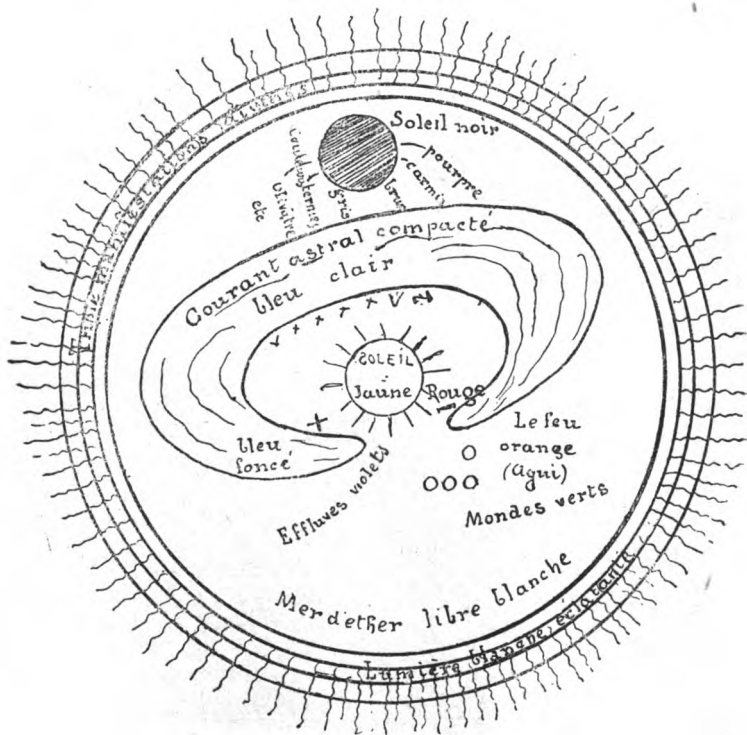
Le sixième est celui de l'*extase d'obsession*; on y jouit aussi de dix mille autres lumières dont la couleur est celle des miroirs limpides; parvenu à ce point, on ressent un délicieux ravissement d'esprit qui a pris le nom d'El Khadir et qui est le principe de la vie spirituelle.

Alors seulement on voit notre prophète Mohamed (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut!).

Enfin, on arrive aux dix mille dernières lumières cachées en atteignant le septième degré, qui est la béatitude. Ces lumières sont vertes et blanches, mais elles subissent des transformations successives, ainsi elles passent par la couleur des pierres précieuses pour prendre ensuite une teinte claire, puis enfin acquièrent une autre teinte qui n'a pas de similitude avec une autre qui est sans ressemblance, qui n'existe nulle part, mais qui est répandue dans tout l'univers. Parvenu à cet état, les lumières qui éclairent les attributs de Dieu se dévoilent et on entend les paroles du Seigneur, rapportées dans le récit de la tradition aux passages commençant par ces mots : « Je l'ai

entendu, etc. Il ne reste plus que la Vérité. » Il ne semble plus alors que l'on appartienne à ce monde, les choses terrestres disparaissent pour vous. Certains cheiks, pour traiter la question des lumières, ont dressé le tableau explicatif ci-contre.

Symbolisme rationnel. — En se fondant sur le symbolisme des couleurs et en le modifiant d'après les données de l'expérience, on pourrait établir une figure de l'univers de la manière suivante.



Les âmes ou les sept mondes	L'âme qui ordonne (velouté)	L'âme qui reproche	L'âme qui inspire	L'âme qui tranquillise	L'âme contente	L'âme qui contente	L'âme parfaite
Les marches	La marche vers Dieu	La marche par Dieu	La marche en Dieu	La marche avec Dieu	La marche au milieu de Dieu	La marche sans le besoin de Dieu	La Marche-Dieu
Les mondes	Le monde de la présence	Le monde du purgatoire	Le monde des esprits	Le monde du vrai	Le monde des éléments	Le monde de l'absence	Le monde de la pluralité de l'unité de Dieu
Les états	Etat du penchant vers les passions	Etat de l'amitié	Etat de l'amour	Etat de l'union amoureuse	Etat de l'annihilation	Etat de la stupeur	Etat de la vie en Dieu
Les stations	Station de la poitrine	Station du cœur	Station de l'âme	Station du secret	Station du secret du secret	Station des organes pectoraux	Station au niveau avec le secret
Les pensées	Loi révélée	Voie	Connaissance	Réalité	Union avec Dieu	Essence de la loi	Essence du tout
Les noms	Il n'y a de divinité que Allan	Dieu	Lui	Vérité	Vivant	Immuable	Subjugeur
Les lumières	Lumière bleue	Lumière jaune	Lumière rouge	Lumière blanche	Lumière verte	Lumière noire	Lumière incolor

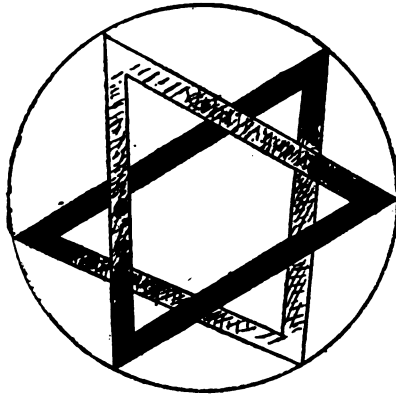
Représentation par une sphère (en plan un cercle).
 — Le cercle signifie qu'il contient tout, mais il s'irradie, c'est-à-dire qu'il va à l'Infini. Il est brillant, éclatant, blanc; c'est la manifestation de la Divinité triple, comme l'avait conçue l'ancienne Égypte. Il est blanc et contient donc *toutes* les autres couleurs. Le centre est occupé par un blanc moins éclatant, se bléant vers le centre. C'est l'éther libre. Puis l'éther se compacte sous forme de grand courant astral. Se compacte au bleu clair. Mais le courant se polarise en + et —, en rouge et bleu foncé. Les pôles se rapprochent, l'étincelle jaillit; le courant électrique s'est montré en une lueur violette. La représentation de la Divinité, le soleil jaune d'or, luit au centre, et du mélange des points bleu et rouge et de l'étincelle violette avec le soleil jaune, la vie verte, les mondes habités seront *formés*. Les verts iront du vert pur au feu terrestre (Agni), le rouge orangé toute lumière a son ombre. Au soleil brillant est opposé le soleil noir, l'obscurité qui cherche à régner mais en vain, mais qui répand dans le monde moral et physique, par combinaison, les pourpres, les gris, les bruns, les demi-teintes. Or, en symbolique seules les couleurs franches et spectrales sont l'expression réelle du Bien (la lumière pure est dans ombre).

Mais une figure plus simple peut résumer tout le symbolisme : c'est le sceau de Salomon, l'étoile à six branches, le signe martiniste. Cette étoile se compose de deux triangles qui se superposent.

Le premier figure l'éther initial, qui part d'en haut, descend peu à peu, se compacte, devient matière

lorsqu'il atteint la base. Le second figure cette matière se purifiant, remontant à mesure et finalement épurée, retournant à sa source première : c'est l'involution et l'évolution, la chute et la rédemption. La superposition des deux triangles figure *donc l'univers dans la divinité, son mécanisme, sa raison d'être, son origine et son but final.*

Figurons notre premier triangle. En haut il est blanc;



à mesure il se fonce, il s'obscurcit, et à sa base il est noir. Mais il se relève, la base noire peu à peu se dégage, remonte, devient plus claire, et finalement la pure lumière blanche apparaît.

Or, la lumière blanche, savons-nous, contient toutes les *teintes primaires*, par son mélange avec l'ombre toutes les *teintes intermédiaires* ont pu se produire : une première fois lorsque l'Esprit a pénétré dans la matière, et une seconde lorsque l'Esprit s'est dégagé. L'Esprit en pénétrant a produit le monde matériel jus-

qu'à l'homme inclus. Mais l'homme par sa volonté se ressaisit, se purifie jusqu'à ce que, parvenu au terme de son évolution, il sera digne d'être réintégré dans l'Immatériel Primitif.

La lumière blanche, ayant *toutes les teintes*, a donc en elle *tous les sons, toutes les formes*. Les sons pouvant produire *tous les effets possibles*, soit *physiques*, soit *moraux*, sont donc contenus et exprimés par ces deux triangles noirs et blancs qui sans couleurs sont cependant une figuration des *plus colorées* et des *plus complexes*. Tel est le grand symbolisme que l'on peut tirer de cette étoile. *C'est un tout*.

Quelques remarques sur le son et le verbe. — Le son bien sublime entre le révélé et l'inconnu donne à l'homme parfois les sensations les plus étranges

En parlant de personnes tombées en catalepsie au point qu'on les croyait mortes, le D^r Louis a écrit : « On a vu des personnes qui étaient insensibles à toutes les irritations faites sur l'organe du tact et qui ont donné des marques de vie en entendant prononcer le *nom* d'une personne qu'elles aimaient, quoique *des sons plus forts* n'eussent fait, auparavant, aucune impression sur l'organe de l'ouïe. »

C'est l'explication naturelle de certains miracles, dits surnaturels.

Certains bruits plongent les hystériques en catalepsie, le tam-tam par exemple. Et le pauvre empereur de Chine, atteint de l'étrange maladie de ne pouvoir affirmer sa virilité, n'éprouve-t-il pas un semblant de force lorsque, en rêve, il lui semble percevoir le bruit du gong !

En 1897, un hermétiste essayait devant une nombreuse société le pouvoir de la musique sur la formation de certains cristaux. (Ces expériences ont besoin de l'isolement.) Il serait curieux de voir une suite d'expériences bien faites sur ce sujet.

Quant à la transmutation par parole, elle doit exister, mais les adeptes à semblables pouvoirs sont rares.

Wagner, avec ses *leitmotif*, a essayé d'introduire dans la musique un vrai langage conventionnel.

« Le *leitmotif* (1) est une suite de notes qui doit exprimer une idée déterminée et apparaît dans l'orchestre quand le compositeur a l'intention de rappeler à l'auditeur l'idée correspondante. Par Le *leitmotif* Wagner transforma la musique en un langage sec. »

Malheureusement cette langue est arbitraire. Peut-être, lorsqu'on aura trouvé la relation entre le son-lumière-forme, qu'on saura les notes exactes, ainsi que les combinaisons nécessaires à leur faire subir pour exprimer l'idée, arrivera-t-on à parler effectivement en musique.

Les Mantrams réclament un accompagnement juste.

L'annamite [et le chinois], avons-nous vu, ont aussi un langage chanté. Il est monosyllabique, le *leitmotif* est à flexion !

Le premier langage en astral est lumineux, mais n'est compréhensible seulement que pour quelques rares privilégiés.

(1) Nordau, *Dégénérescence*, 2 vol. — Henri de Walzogen a écrit le Guide thématique de la tétralogie des *Nibelungen*, il en trouve 90. C'est une langue pauvre !

L'homme peut émettre sa pensée sans proférer aucun son ni geste : c'est la transmission de la pensée par projection ou lecture de la pensée par vision externe ou interne.

Enfin, il s'exprime par paroles, signes, gestes, notes, lettres écrites.

L'homme a-t-il besoin d'être inondé du verbe lumineux et sonore qui pénétrerait en lui par les organes de vision et d'audition, ou a-t-il en lui un germe qui peut même se développer autrement ? A-t-il un principe intelligent qui, même sans pouvoir s'exprimer, le développement en ayant été arrêté dès la naissance par suite de circonstances impérieuses, tend quand même à prendre son élan. En un mot, a-t-il une partie immatérielle, une âme qui a besoin de son aliment particulier, le verbe ?

La meilleure réponse est celle que donne le récit de la vie de cette jeune fille qui à dix-huit mois devient, par suite de maladie, sourde, muette, aveugle (1). L'héroïne, une Américaine, M^{lle} Helen Keller, née en 1880, grâce à des soins dévoués apprit néanmoins, non seulement à lire et à écrire, mais devint une femme auteur.

Elle connaissait plusieurs langues, savait valser, elle apprit le piano. Ce furent naturellement les impressions tactiles qui remplacèrent les autres absentes.

Cette malheureuse jeune fille au premier abord semblait vouée à l'idiotisme, à la nuit intellectuelle.

(1) Voir *Revue bleue*, 20 août 1898 : *Une Emmurée*, par Ernest Tissot.

Mais elle l'a fort bien écrit plus tard, quoique ne pouvant s'exprimer dans son enfance, puisqu'elle ne savait pas de langue, elle avait des désirs, des raisonnements en un langage à elle. Les formes extérieures des objets et les sensations diverses faisaient travailler son cerveau. Et cependant, de ses premiers dix-huit mois, a-t-elle dit plus tard, il ne lui était resté que la souvenance d'une grande lueur, mais qu'elle ne pouvait définir : le soleil entrevu.

Le verbe pénètre donc toujours dans l'homme d'une manière quelconque, et il a besoin de lui, car le verbe c'est la vie !

CONCLUSION

Voici une simple introduction, qui commence à devenir bien longue, et ce n'en est pas moins qu'un rapide aperçu sur le sujet si intéressant et si capital du son projeté en astral et d'un grand nombre, sinon de toutes les manifestations qu'il peut y provoquer.

Nous avons successivement saisi que vie, verbe, son, ébranlement initial, ébranlements divers s'enchaînaient, le *son spirituel* étant le point de départ de tout ; pour agir, *Il* se sert de son agent, qui est la Lumière astrale. Descendant dans le plan sensible nous avons entrevu l'enchaînement du son-lumière-couleurs-formes et, malgré le peu d'avancement de la question au point de vue de analyse exacte des effets observés, nous pouvons conclure que des relations

existent, il s'agit de les préciser, de les calculer : le *Nombre* étant la vraie *Loi* de la *Force organisante et créatrice*.

Cette écriture hiéroglyphique colorée n'a pas livré sa clef, mais on sent qu'elle en détient une, on saisit quelques *liaisons entre les couleurs* et les formes ; d'autre part, en étudiant les plus anciennes langues on retrouve les formes les plus élémentaires du langage, les racines, les sons types ; ce sont les voyelles. Projetées en astral, leurs figures apparaissent, il reste donc à coordonner le travail entre les sons en général projetés et ceux qui paraissent appartenir à la langue primitive ; par addition ou illumination, on arriverait à reconstituer le premier langage parlé, reflet sensible du langage obscur, c'est-à-dire du négatif formé en Astral, mais qui lui-même a été formé à l'origine par la lumière éblouissante. C'est le langage sur les trois plans, manifesté de trois manières. Il reste à saisir les liens qui les unissent.

Que la bonne volonté vienne de partout, et plus tard nous pourrons dire, comme Schuré dans *les Grands Initiés* : « Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront. »

TIDIANEUQ ∴:



La reproduction des articles inédits publiés par *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La Matérialisation d'Adam

Adam venait de Dieu, il allait à Dieu également et en route il jouissait d'une telle félicité qu'il n'avait conscience de rien autre que de sa personnalité propre et de celle de Dieu, qui lui avait dit : « Va et travaille ». Lorsque Adam voulut transporter sa personne d'un endroit à l'autre (parce qu'étant encore *en* Dieu, il ne sentait point Son mouvement extérieur de manière à s'en rendre compte), Dieu lui dit : « J'irai avec toi. »

Adam crut qu'il pouvait aller n'importe où, faire n'importe quoi et que Dieu serait toujours avec lui, alors portant ses regards vers les ténèbres au lieu de la Lumière de Dieu, il rapetissa l'Idée de son Dieu en lui-même et ainsi perdit son équilibre moral.

Si Dieu l'avait laissé faire, il serait allé s'éteindre aux confins des mondes célestes ou divins. L'atmosphère du néant l'aurait envahi peu à peu et dans ce

chaos sans fin il aurait perdu toute connaissance de vie relative ; il ne se serait plus senti exister.

Mais Dieu lui avait dit : « J'irai avec toi », ainsi qu'une mère dit à son enfant : « Attends-moi », non parce qu'elle a besoin de la force physique de l'enfant, mais à cause de l'amour maternel qu'elle a pour lui. Elle aime ce qui est venu d'elle-même et ne saurait l'oublier. Elle aime l'intelligence l'imagination de cet enfant, et à cause de ce qui consutue l'enfant inté-rieurement, elle aime ce corps qui étant encore si petit a besoin d'elle ; et elle lui dit : « Attends-moi. »

Lorsque Dieu vit qu'Adam avait continué à vouloir devenir plus fort que lui, c'est-à-dire à vouloir le faire incliner à agir selon ses goûts à lui, Il le laissa faire, parce que celui qui tombe se relève et celui qui ne peut pas tomber ne peut pas non plus se relever.

Alors Dieu dit à Adam : « Puisque je t'ai dit que j'irai avec toi, et que tu insistes à t'éloigner, je ne violerai pas ma parole, mais elle sera cachée en toi. Tu la retrouveras sûrement, mais seulement lorsque tout ton être sera prêt à revenir et à connaître réellement que tu as été vers le Mal et que tu reviens au Bien. Quant aux substances du Bien et du Mal, tu ne les connaîtras que lorsque tu seras rentré au bercail, lorsque tu auras passé par toutes les épreuves que tu t'es attirées. Je suis avec toi, mais tu m'as toi-même réduit à la partie mineure en toi. Si tu étais resté petit, tu aurais passé par le Mal quand même, mais si instantanément que comme un enfant que sa mère soutient dès qu'il trébuche, tu n'aurais pas senti la chute.

« Tu as voulu être grand, tu as voulu marcher seul ; mais dès que tu seras en état de reconnaître ta solitude, de t'en plaindre et d'en être malheureux, — voici, je suis avec toi, a dit le Seigneur ton Dieu. »

Dieu ne travaille pas pour Lui-même et c'est à cause de cela qu'Il a la direction de l'homme, comme la mère a celle de son enfant ; c'est à cause de cela qu'Il a la lumière entre ses mains et que la Vérité et la Vie lui servent de vêtements.

Certaines évolutions de l'Esprit produisent et devront toujours produire par leur substance même, des phénomènes matériels, ou bien la matière. Nous ne savons pas lesquels, — nous savons seulement que le retour d'Adam vers le néant (qui eut pour résultat la matière) en était une. S'il nous avait été donné de savoir et de connaître quelles sont ces évolutions de Dieu et de ce qu'Il a créé (comme venant de son Esprit), nous n'aurions, en notre état actuel, aucun scrupule à produire le chaos général, au lieu du bien universel, si cela venait à coïncider avec nos avantages momentanés personnels.

D'un autre côté, s'il nous était possible de pénétrer en l'Esprit subitement, nous n'aurions pas encore changé de caractère et tout serait à recommencer afin de ne point empirer l'état premier. Tandis que, en allant progressivement comme nous l'a ordonné notre Père céleste, nous nous avançons petit à petit vers ce règne de plein bonheur conscient.

Mais il ne faudrait point tirer de tout ceci la conclusion que réduisant tout au plus petit il vaut mieux mal faire que bien. Tout a son temps et si nous avons

fini l'action en bien, il nous faudra peut-être pendant un temps aider au mal de transformer sa substance ; en tout cas il nous faudra agir, toujours agir afin de ne point nous laisser aller à perdre la vie dont nous sommes conscients. Il ne manquera jamais rien à la nature de ce qui pourrait lui être utile. Jésus a dit : « Mon Père agit jusqu'à présent et j'agis aussi. » (Saint Jean, v, 17.) « Souffre, a dit le Père des Cieux à l'homme, et tu parviendras à comprendre que d'autres que toi peuvent profiter de ton existence. »

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix, et qu'il me suive. » (Saint Luc ix, 25.) Celui qui le suivra connaîtra le bien qui existe entre toutes choses que le Christ est venu relever. Car Il est l'Union, la Paix et la Concorde. Ainsi que tout se perdait sans Lui, tout vit en Lui, car, « comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie *en lui-même* ». (Saint Jean, v, 26).

Ainsi que tout se divise, tout se rassemble afin de monter plus haut, jusqu'à la prochaine division, antérieure elle-même à une plus grande gloire ; et ce qui nous paraît un travail gigantesque et interminable n'est qu'un pas dans l'Infini.

ZHORA.

Le Seigneur est une infinie progression de mystères.

(SAINT-MARTIN).

RELATION VÉRIDIQUE

DE LA VIE ET DE LA MORT, DES ŒUVRES ET DES DOCTRINES

Du Bienheureux JACOB BŒHME

le cordonnier-philosophe

D'après les récits d'Abraham von Frankenberg, des docteurs Cornélius Weissner, Tobias Kober, de Michel Curtz et du conseiller Hegenitus.

Pour décrire la vie admirable de cet homme miraculeux et comblé des grâces divines, dit Frankenberg, il faudrait un rhéteur plus accompli que moi-même. Mais, comme aucun de ses compatriotes ne s'est encore chargé de ce soin jusqu'à ce jour, je vais essayer de le remplir brièvement, au moyen des souvenirs que je recueillis de sa propre bouche, pendant les années 1623 et 1624 où je fus son voisin.

C'est cette relation que nous allons reproduire, en la complétant par celles d'autres disciples du théodidacte; ces documents n'ont d'ailleurs jamais été traduits en français.

Le bienheureux Jacob Bœhme est né en 1575 après Jésus-Christ dans la bourgade d'Alt-Seidenberg, à environ deux lieues de Görlitz en Ober-Lausitz. Son père Jacob et sa mère Ursule étaient de pauvres paysans honnêtes et vertueux.

Dès sa jeunesse, il fut employé avec les autres enfants du village à garder les troupeaux. Pendant l'une de ces journées solitaires, où le calme de la Nature

développait puissamment son esprit méditatif, il lui arriva une chose remarquable. S'étant trouvé un jour, vers l'heure de midi, un peu éloigné de ses camarades, il avait gravi les premières rampes d'une colline avoisinante, nommée « Landes-Crone », lorsqu'il aperçut, à un endroit qu'il ne lui fit voir par la suite, une façon de porte formée de grandes pierres rouges ; il y entra et s'engagea dans un souterrain qui le mena devant une grande masse d'argent ; arrivé là, il sentit un vent de terreur pénétrer son être ; il n'osa donc toucher à rien, et redescendit précipitamment la colline. Bien qu'il retourna souvent, par la suite, à cet endroit, avec ses jeunes camarades, l'entrée du souterrain resta invisible aux yeux de tous. Cette aventure fut, peut-être, la figure symbolique de l'initiation ultérieure de Bœhme, aux secrets de la sagesse naturelle et divine. Frankenberg apprit, par la suite, de sa propre bouche, que le trésor avait été enlevé par un étranger, mais ce dernier était mort misérablement parce qu'une malédiction avait été portée contre lui.

Mais revenons à notre Bœhme. Ses parents, ayant remarqué dans leur fils une nature bonne, douce et spirituelle, l'envoyèrent à l'école, où il apprit à lire, à écrire et à faire ses prières jusqu'à ce qu'on lui fit apprendre le métier de cordonnier. Il termina son tour de compagnon, en 1594, et se maria dans la même année avec Catharina Kunschmanns, fille d'un boucher de Görlitz. Il vécut pendant trente ans avec elle, jusqu'à sa mort, dans une union constante ; la bénédiction de Dieu lui donna quatre fils ; il fit, du pre-

mier, un orfèvre, du second, un cordonnier ; et des deux autres, des ouvriers.

On voit que, dès son enfance Jacob Bœhme s'était tenu dans la plus pieuse humilité et dans la crainte de Dieu. L'un des textes sacrés sur lesquels il méditait le plus souvent était celui-ci : « Le Père qui est au ciel donnera le Saint-Esprit à ceux qui le lui demanderont. » (Luc. xi, 13.) Le peu que Bœhme avait appris des disputes théologiques lui avait fait désirer avec ardeur la connaissance de la vérité, vers laquelle il aspirait sans cesse. Cette prière constante fut exaucée pendant son tour de compagnonnage : le Père le plaça par le moyen de son Fils dans Très Saint Sabbat, lieu du repos des âmes, et il demeura dans la lumière divine sept jours entiers, dans la plus haute exaltation et contemplation.

Selon cette école apocalyptique de l'Esprit de Dieu, que la perversité et l'aveuglement des hommes ont corrompue, Jacob étudia les écrits des saints patriarches, des prophètes, des apôtres et des hommes de Dieu ; et il persévérait sans cesse dans la science des mystères du royaume de Dieu.

On peut croire qu'un feu secret s'alluma dans son être par l'opération magico-astrale de cet esprit sidérique. Voici ce que lui-même nous dit lui être arrivé dans sa jeunesse. Il gardait un jour la boutique de son patron, pendant l'absence de celui-ci, lorsqu'un étranger, mal mis, quoique de belle et respectable apparence, vint marchander une paire de souliers. Jacob lui en proposa un prix un peu plus élevé que celui de leur valeur réelle ; l'inconnu payas sans observation,

et s'en alla jusqu'au milieu de la rue; puis il appela à haute voix : Jacob ! viens ici ! Le jeune apprenti, bien qu'effrayé d'entendre qu'un inconnu connaissait son nom, s'approcha cependant : l'homme lui prit la main droite, et, le regardant avec des yeux étincelants, qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme, lui dit d'un ton grave et doux : « Jacob, tu es humble, mais tu deviendras grand ; tu deviendras un tout autre homme ; de sorte que le monde s'émerveillera devant toi. Sois donc pieux, crains Dieu, et honore Sa parole ; lis toujours la Sainte Écriture ; tu y trouveras réconfort et instruction, car il faut que tu souffres grandement du besoin, de la pauvreté et de la persécution. Mais console-toi et demeure constant, car tu es aimé de Dieu et Il t'est favorable ! » Sur quoi l'étranger lui jetant encore une fois un regard perçant, lui serra la main et s'en alla. Sa figure se grava profondément dans la mémoire de Jacob, ainsi que ses paroles ; le jeune apprenti s'appliqua dès lors avec une nouvelle ardeur à parfaire sa conduite, de sorte que ses pieux efforts furent bientôt récompensés par un second appel de l'Esprit et un second sabbat.

Lorsqu'il en sortit, il abandonna complètement les plaisirs de la folle jeunesse ; il ne fréquenta plus que les églises, s'enfonçant dans l'étude de la Bible, et recueillant avec empressement la parole des prédicateurs et la vertu des sacrements. L'austérité de sa vie et la pureté de ses mœurs ne firent que lui susciter les persécutions de son entourage ; son maître alla même jusqu'à le renvoyer.

Tout en se livrant avec ardeur au travail, et en ga-

gnant son pain à la sueur de son front, il fut, en 1600, à la vingt-cinquième année de sa vie, saisi encore une fois par la lumière divine et conduit, dans son propre esprit sidérique, au moyen de la vue soudain d'un vase d'étain (luisance joviale), jusqu'au centre de la Nature secrète. Comme il restait dans le doute, combattant ce qu'il supposait être une fantaisie de ses facultés, il sortit de Görlitz par la porte de la Neiss (près de laquelle il demeurait) pour méditer dans les champs ; la même vision se reproduisit alors pour la seconde fois, de sorte que la SIGNATURE des êtres lui fut révélée et qu'il put désormais en déchiffrer la Nature intérieure (ainsi qu'il l'explique dans son livre de *Signatura Rerum*) ; il en conçut une grande joie, remerciant Dieu silencieusement du fond de son cœur, mais il n'en tira nullement vanité et tint cette grande lumière secrète.

Son effort obscur et actif vers Dieu fut encore béni ; dix ans après, le Saint-Esprit l'obombra pour la troisième fois et le remplit de lumières et de grâces. Mais, pour ne pas laisser perdre de tels trésors, il en consigna la substance pour lui seul et sans l'aide d'aucun autre livre que la Bible.

C'est en 1612 qu'il confia à un gentilhomme, qui l'en avait supplié, le manuscrit de sa première œuvre, *l'Aurore naissante* ; ce gentilhomme en fit prendre copie fort diligemment, de sorte que plusieurs personnes en eurent connaissance, notamment le curé de Görlitz, Gregorius Richter ; lequel fulmina du haut de sa chaire contre l'innocent auteur, si violemment et si souvent que l'échevin finit par citer Bœhme de-

vant son tribunal (le vendredi 26 juillet 1613).

Le célèbre médecin et chimiste Cornélius Weissner, de Breslau, a raconté toutes ces procédures qui durèrent vingt-sept ans. Ce docteur avait fait la connaissance de Bøehme en 1618 par le frère de sa femme, tailleur de son état et par un jeune prédicateur, Salomon Schröter ; Weissner était à ce moment précepteur des enfants de Balthazar Tilcken ; il remplit plusieurs pages in-quarto du récit des imprécations bibliques dont le curé de Görlitz voulut foudroyer Jacob Bøehme, et de la douceur angélique que celui-ci lui opposa, lui demandant de faire pénitence s'il l'avait offensé ; les échevins, fort émus de tous ces anathèmes finirent par intimier au pauvre cordonnier l'ordre de sortir sur l'heure de la ville, sans lui laisser seulement le temps d'aller embrasser sa famille. Bøehme se soumit avec sérénité à cet arrêt inique ; mais le lendemain matin, on vint le rechercher dans la campagne, et on le ramena en grande pompe dans sa maison.

Le bruit de cette aventure se répandit en Saxe, et le 9 mai 1624, Jacob dut se rendre à Dresde pour soutenir l'examen de ses opinions devant une assemblée d'illustres savants dont le D^r Weissner nous a conservé quelques noms : c'étaient les D^{rs} Hoe, Meisner, Baldwin, Gerhard, Leisern, etc., théologiens, mathématiciens, astrologues même. La profondeur de ses explications, sa longanimité, les laissèrent sans réponse, et le kurfürst lui-même, qui assista aux controverses, lui donna dès lors sa protection.

Le manuscrit de l'*Aurore naissante* resta dans les cartons du Conseil jusqu'au 26 novembre 1641, jour

où le bourgmestre de Görlitz, Dr Paul Scipio, d'après l'avis du chambellan Georg von Pflüger, l'envoya à Amsterdam, à Abraham Villems von Beyerland.

Après avoir écrit cette première œuvre, le saint et patient serviteur de Dieu eut à subir une épreuve de sept années, pendant lesquelles la lumière se retira de lui ; on peut voir ses plaintes dans les *Trois Principes* (1) et dans ses *Lettres* (2). Mais, lorsque ses prières et ses pénitences eurent fait descendre à nouveau la grâce en lui, il reprit la plume pour ne plus la quitter. On verra plus loin quelques renseignements sur ses œuvres.

N'oublions pas une circonstance qui peut jeter un nouveau jour sur les théories de notre Boehme. Dans l'année 1620, il fit la connaissance d'un certain Dr Balthazar Walter, de Gros-Glokau (Silésie), qui demeura plus de trois mois avec lui, avec lequel il eut de longs et fort secrets entretiens. Ce docteur, qui mourut plus tard à Paris, avait voyagé pendant six ans en Arabie, en Syrie et en Égypte, où il s'était instruit de la sagesse cachée. Il fit connaître à Boehme les œuvres de Reuchlin, de Riccius, de Pic de la Mirandole, d'Angelus de Burgo-Nuovo ; ils discutèrent ensemble la philosophie du Zohar et se quittèrent plein d'estime mutuelle.

Tous les contemporains du « théodidacte » ne tarissent pas en éloges sur son admirable douceur et sa longanimité. C'est ainsi qu'un jour, il vit arriver

(1) Ch. xxiv, 3, 20, etc.

(2) I, 17, IV, 17, 18, XII, 13, etc.

un inconnu qui voulut conjurer son esprit familier par les incantations d'une fausse magie ; Bœhme se borna à lui faire des remontrances sérieuses et le renvoya.

Une autre fois, un pieux gentilhomme du voisinage, David von Schweinitz, le fit mander dans sa terre de Seifersdorf ; mais le médecin de ce baron, ennemi acharné de Bœhme, soudoya le jeune serviteur qui devait lui servir de guide, afin qu'il le précipitât dans un fossé ; le jeune homme exécuta en effet l'ordre reçu ; et notre pauvre philosophe se fendit la tête sur une pierre ; le seigneur de Schweinitz put heureusement le faire soigner avec assez de diligence pour que l'accident n'eût pas de suite ; c'est alors que, présenté aux enfants de Schweinitz et à son beau-frère, celui-ci le tourmenta pour obtenir une prophétie ; et Bœhme lui dévoila toutes les frivolités et les turpitudes de sa vie.

Notre théosophe était un homme de petite taille et d'aspect peu avantageux ; le front bas, le crâne élevé, le nez un peu recourbé, des yeux brillants d'un gris presque bleu ; peu de barbe, la voix faible, mais cordiale ; ses attitudes étaient dignes, ses paroles sobres, sa contenance modeste. Le sceau qu'il s'était choisi représentait une main dressant vers le ciel la verge aux trois lis. Sa devise était : *Unser Heil Im Leben Jesu Christi In Uns* ; c'est-à-dire « Notre salut en Jésus-Christ (qui est) en nous ».

Nous avons vu que, dans l'été de 1624, Bœhme fut appelé à Dresde devant un aréopage de savants ; il en sortit malade de la fièvre et demeura assez souffrant

l'automne qui suivit chez son ami Frankenberg. Le Dr Tobias Kober, qui adressa à Schweinitz une relation circonstanciée de la mort du théodidacte, nous apprend que, revenu à Görlitz, il dut garder le lit à partir du jeudi 7 novembre 1624 ; des douleurs lancinantes dans le côté gauche, l'enflure du ventre et des pieds, le halettement, la consommation de la poitrine et de la face, l'altération des urines, tout faisait prévoir une fin prochaine.

On fit donc venir le prêtre pour lui administrer les derniers sacrements ; il répondit à ses questions avec précision et humilité ; ceci eut lieu le vendredi matin 15 novembre. Le lendemain il prédit le jour de sa mort. — Le dimanche, vers minuit, il parut se réveiller et demanda à son fils Tobie s'il entendait la belle musique ? et, sur sa réponse négative, fit ouvrir la porte afin de mieux jouir de ce concert. Ensuite il demanda l'heure ; on l'entendit s'écrier : « O très puissant Tzebaoth ! sauve-moi selon ta volonté ! » puis : « O seigneur Jésus-Christ crucifié ! aie pitié de moi et garde-moi dans ton royaume ! » Il exprima quelques préoccupations sur l'avenir de sa veuve, et dit qu'elle ne lui survivrait pas longtemps (1).

Vers 6 heures, il bénit sa femme et ses enfants, puis disant : Je vais maintenant au Paradis, il exhala doucement son dernier soupir.

Le clergé, qui l'avait poursuivi pendant sa vie, ne put pas le laisser en repos après sa mort ; il fallut des

(1) Elle mourut en 1626, au temps de la moisson, en soignant les pestiférés dans l'hôpital du Dr Kober.

pétitions, des suppliques, des démarches pour obtenir une oraison funèbre — si mauvaise que le prolix D^r Kober ne l'a pas jugée digne d'être transcrite — et le permis d'inhumer (1).

Quam primum in Christo, qui vita est, frangere mortis.
 Ergo vale æternum, æterna frutorque quiete :
 Non te vexabit, sed nos fera turba malorum,
 Omnibus his victis te læta mente sequemur.
 Tandem vere novo cum judicis ante tribunal
 Quicquid terra vorax tristisque recondidit orcus ;
 Sistetur, sacris et nos sociabimur una
 Cœtibus : ut laudes Jovæ sine sine canamus.

MICH. CURTZ, GÖRL.

L'ICONOGRAPHIE DE BŒHME

Les portraits du théodidacte sont devenus rarissimes aujourd'hui. Le premier dont il soit fait mention est la gravure au burin de Nicolas Haeublin, datée de 1676, et dont l'encadrement est formé de curieuses figures mystiques ; on en a donné deux états in-octavo ; les exemplaires du premier état portent l'inscription suivante :

(1) L'éditeur de 1715 a retrouvé le paragraphe suivant dans les annales de Görlitz (part. II, p. 33) : « Anno 1674, den 18 nov. ist (sub. Consulatu Herm Friederich Schlettewichs eine Extraordinair-session gehalten und Herrn Mag. Elias Theodorus, über des Schusters Jacob Böhmens Confession vernommen | auch hierauf beschlossen worden | ihn mit einer Leichen-Predigt zu begraben. Anbey ist auch erwehnten M. Theodoro aufgetragen worden | gedachten Schusters Bekänntniß aufs eherte Schriftlich einzugeben | und die Leichen-Predigt über sich zu nehmen | weil ihn ein E. Raht vertreten wolle. »

*Im Wasser lebt der Fisch, die Pflanze in der Erdē,
Der Vofel im der Luft; Die Soñ im Firmament;
Der Salamander mus im Feuer erhalten werden;
Und Gottes Herz ist Jacob Bøhmens Element (1).*

L'inscription du second état offre une légère variante.

Un des disciples du Maître fit frapper en 1707 une médaille d'après ce portrait ; sur la face on voit sa figure avec l'exergue *Jacob Bøhme Teutonicus Philosophus* ; sur l'autre face se lit l'inscription suivante :

Natus
AN. M. D. LXXV
Prope Gorlicium
Hinc sutrinæ admotus
Divina revelatione
Sese admonitum
Eaque A. M. DC et M. DC. X repetita
Divinarum naturaliumque
Rerum notitia
Se imbutum credens
Varios libros Theosophicos
Et Chymicos scripsit,
A Gorlicensibus frustra
Ad desistendum coactus
Aliis charissimus
In consistorio Dresdensi
A. M. DC. XXIV. Mense Jul.
Auditus et in Pace dimissus.
Obiit eodem anno XVII Nov.

L'auteur de cette médaille était un alchimiste.

Nous croyons que le portrait qui se trouve en tête

(1) Le Poisson vit dans l'Eau, la Plante dans la Terre, l'Oiseau dans l'Air, le Soleil au Firmament ; la Salamandre se conserve dans le Feu ; et le cœur de Dieu est l'Élément de J. B.

de l'édition d'Amsterdam 1682, in-8, est le même que celui mentionné plus haut. La petite lithographie que donne le traducteur anonyme du *Traité de l'Incarnation de Jésus-Christ* est bien moins bonne.

*
**

Voici la liste de ces ouvrages selon l'ordre chronologique :

- En 1618. — L'Aurore naissante.
 En 1619. — Des trois Principes de l'Être divin.
 En 1620. — De la triple vie de l'homme.
 Quarante questions sur l'homme ou Psychologia vera.
 De l'incarnation de Jésus-Christ.
 Six points théosophiques.
 Du mystère céleste et terrestre.
 Des derniers temps.
 En 1621. — De Signatura Rerum.
 Des quatre Complexions.
 Apologie à Balthazar Tilken.
 Mémoire pour Escias Stiefel.
 En 1622. — De la vraie pénitence.
 Du véritable abandon.
 De la régénération.
 De la pénitence.
 En 1623. — De l'élection de la Grâce.
 Mysterium Magnum de la Genèse.
 En 1624. — Table des Principes.
 De la vie hyperphysique.
 De la contemplation divine.
 Des deux testaments du Christ.
 Dialogue d'une âme illuminée avec une âme non illuminée.
 Apologie pour Gregorius Richter.
 De 177 questions théosophiques.
 Extrait du Mysterium Magnum.
 Petit manuel de prières.
 Table des trois Mondes.

De l'erreur d'Ezechiel Meth.
Du jugement dernier.
Lettres à diverses personnes.

Saint-Martin a traduit en français l'*Aurore*, la *Triple Vie*, les *Trois Principes*, les *Quarante Questions*. On a réuni sous le titre de *Chemin pour aller à Christ*, les *Quatre Tempéraments*, la *Vraie Pénitence*, le *Véritable Abandon*, la *Régénération*, la *Vie hyperphysique*, la *Contemplation* et le *Dialogue* ; c'est une excellente traduction (Berlin, 1722). Le *Signatura Rerum* a été traduit en français à la fin du xvii^e siècle, mais c'est un livre illisible ; nous en avons fait une traduction qui paraîtra prochainement ainsi que celle du *Traité de l'Élection de la Grâce*. On va réimprimer enfin la *Vie hyperphysique*. L'*Incarnation* a été traduite aussi. Il y a une grande quantité d'éditions des œuvres complètes et des œuvres séparées. La meilleure est celle en 5 volumes in-8, Amsterdam, 1682 et 1730. Les nombreuses figures initiatiques en ont été dessinées par Gichtel.

Pour des renseignements bibliographiques plus détaillés, nous prions le lecteur de se reporter à la première édition de la présente brochure, publiée dans le *Voile d'Isis* en 1897.

∴

La compréhension de la doctrine de Bœhme n'est pas très difficile. Voici les points capitaux de son système. Dieu Tri-un existe de toute éternité ; son activité inépuisable en soi, c'est la Nature essence, qui

contient Sophia, la Sagesse, la Teinture, etc. Cette activité se produit suivant sept modes, ou formes, dont on verra le détail dans le *Vocabulaire*, et cette hiérarchie se reproduit dans toute la création. La chute des anges et la chute d'Adam ont été causées par la volonté propre; par suite la régénération de l'homme s'accomplira en immolant le moi par la prière et la charité. Mais le Diable est perdu pour l'Éternité. Toutes les créatures renferment du bien et du mal, de la colère et de l'amour; d'où découlent la doctrine des correspondances, celle des signatures, la possibilité des arts occultes et surtout de l'alchimie physique, image de l'alchimie psychique.

Nous indiquerons au lecteur consciencieux mais trop pressé pour étudier l'œuvre énorme de Bœhme, la plume à la main, le traité de l'*Élection de la Grâce*, le plus clair et le plus synthétique de ses ouvrages, dont va paraître bientôt, je l'espère, la première traduction française par Debeo.

SÉDIR.



COMMENTAIRE

Sur la vie de Saint-Martin

Avant tout, il nous faut poser la vie de Saint-Martin sur son véritable terrain, en déterminant de notre mieux le caractère de la voie mystique et de ses diverses modalités.

Nous comprendrons ainsi pourquoi Saint-Martin appelle Strasbourg son *Paradis* et quel est le caractère réel de sa mission.

LA VOIE MYSTIQUE

Il existe, dans la nature, une loi d'*évolution* qu'il est impossible à l'observateur un peu consciencieux de ne pas constater. Or cette loi gouverne tous les êtres naturels depuis le minéral jusqu'à la moindre cellule humaine. Son domaine s'étend même à l'esprit dans tous les plans de ses manifestations.

On oublie trop cette loi dans l'histoire de la Philosophie, et l'œuvre si remarquable du maître et ami Barlet *l'Évolution de l'Idée* l'a cependant mise au jour d'une façon très lumineuse.

Un esprit qui se concentre vers son Principe prend d'abord conscience de ses moyens personnels d'action. Il abandonne toutes les idées qu'on a voulu lui imposer sans le contrôle de sa raison. Il prend enfin conscience de sa liberté. C'est un penseur libéré qui naît alors, et cette phase d'évolution est souvent le terme ultime que peuvent atteindre les intelligences inférieures. De là le sectarisme étroit de ces libres penseurs, qui considèrent la négation de tout ce qui leur est supérieur comme un devoir, et le positivisme athée comme un dogme. Il est évident que ces penseurs, libérés de tout ce qu'ils ne peuvent digérer intellectuellement, sont d'un cran supérieur aux êtres sans personnalité, qui acceptent tout ce qu'on leur raconte sans le discuter. Mais le libre penseur confond souvent la phase qui précède son état avec celle qui le suit. En effet, l'Esprit débarrassé des idées non digérées par lui peut être comparé à une belle pierre débarrassée des herbes et de la mousse dont elle était couverte. Mais une telle pierre nue peut être décorée et sculptée et elle n'en sera que plus belle.

De même l'Esprit de l'homme, après la phase critique et négative de la reprise de sa personnalité, peut encore évoluer et, alors, il se fait un système où, généralement, le Panthéisme tient la plus grande place, c'est-à-dire qu'après avoir pris conscience du plan physique par le Naturalisme, il prend conscience du plan de la vie universelle et du monde des Lois par le Panthéisme. A cet instant, il est incompris par ceux qui sont demeurés au plan inférieur, et nous verrons Comte traité d'aliéné par ses disciples de la

première heure parce qu'il aura évolué normalement jusqu'au Mysticisme.

Le Mysticisme est traité par les philosophes critiques, qui ne peuvent aller jusque-là, un peu comme le Panthéisme est traité par les matérialistes, comme une douce folie. Mais les mystiques seuls peuvent comprendre quelle est la grandeur de cette voie et nous allons essayer d'en indiquer, quoique bien imparfaitement, les sentiers d'approche.

Quand l'Esprit a atteint le développement presque complet de ses organes rationnels, localisés dans le cerveau, il prend tout à coup conscience d'une autre série d'organes complémentaires des premiers, localisés dans les centres sympathiques et principalement dans le plexus cardiaque avec ramifications dans les centres conscients du cerveau. Ces organes sont destinés à l'exercice de facultés, toutes différentes des facultés cérébrales, et dont les effets sont connus sous le nom de vision directe, intuition, pressentiment, communications spirituelles, etc.

La *voie mentale* ou cérébrale a son point de développement ultime dans l'exercice de la Magie cérémonielle, qui nécessite un entraînement et des connaissances toutes cérébrales, tandis que cette autre voie que nous appellerons *la voie cardiaque* se concentre et se résume dans la Théurgie. Autant la Magie développe la volonté personnelle et, souvent, l'orgueil, autant la Théurgie tue l'orgueil pour développer l'humilité et remplacer le commandement et les ordres donnés aux Esprits volontaires de l'Astral par la Prière et l'appel aux Anges du Plan divin.

Entre les deux voies, il en est une troisième mixte et souvent ténébreuse, qui pousse l'Esprit vers l'orgueil de se croire Dieu lui-même, qui apprend à mépriser la Prière et l'humble appel aux forces supérieures et qui erre entre les exercices de gymnastique astrale considérés comme le maximum d'évolution possible et les croyances les plus naïves aux réincarnations personnelles et aux pouvoirs d'entités indéterminées autant qu'inconnues. Cette voie a pris différents noms suivant les époques, et que ce soient les pythagoriciens et les philosophes des xvii^e et xviii^e siècles, les adeptes de Cagliostro ou les antichrétiens modernes, on les reconnaît toujours à leur esprit de division et de dénigrement, à leur amour des racontars et des potins personnels et à mille autres signes qui n'ont pas plus trompé Saint-Martin quand on lui rapportait les prodiges de l'École du Nord qu'ils ne tromperont aucun martiniste contemporain, non plus qu'aucun adepte d'une école vraie de Théurgie.

Il y a donc aussi des phases d'évolution dans le Mysticisme, comme il y en a dans toute voie philosophique, et le tort des critiques a été de mettre tous les mystiques dans la même catégorie sans faire les distinctions absolument nécessaires.

Ainsi Martines est surtout un magicien, un magicien ayant conscience des grands problèmes divins et de la prédominance du Christ dans l'Invisible ; mais enfin c'est un magicien avec ses cercles, ses lumières, ses noms divins et ses multiples cérémonies.

Claude de Saint-Martin est, par nature et par tem-

pérament, un théurge. Il préfère le côté passif et contemplatif de la Théurgie qui offre aussi d'autres aspects, mais enfin il demande à l'humilité et à la Prière ses plus grandes consolations. Pour le théurge, la Prière n'est pas seulement un exercice labial plus ou moins prolongé. La Prière est la mise en œuvre des puissances cérébrales vivantes qui doivent avoir été créées par l'exercice de la charité physique, morale ou intellectuelle et par la soumission aux épreuves. Toute peine, tout travail, toute souffrance est un acquis que la Prière va diriger sur le faible ou le désespéré. C'est alors que l'Invisible fait alliance avec un représentant sur la Terre et le guide pas à pas. Il devient un *illuminé*.

Or, que cet illuminé soit un brahmine de l'Inde, un moine de France ou un marabout d'Afrique, les facultés mises en jeu sont les mêmes et tous se reconnaissent comme frères en Dieu par l'humilité vraie et la charité. Il faut bien se garder de confondre l'*illuminé* qui garde le contrôle entier de toutes ses facultés cérébrales et qui peut suivre ou ne pas suivre les incitations de l'Invisible, avec le *médium* qui est l'instrument passif et le prisonnier de ces mêmes forces et qui est forcé d'obéir bon gré mal gré aux puissances qui le tiennent sous leurs coups. Socrate était un illuminé, et aucun esprit sérieux ne s'aviserait de le confondre avec un Slade ou un Eglington.

On voit avec quelle prudence il faut se conduire dans le monde des mystiques et pourquoi les philosophes ont tant de peine à voir clair dans leurs critiques.

LES COMMUNICATIONS ACTIVES. L'ILLUMINISME

Après avoir déterminé l'évolution de l'Esprit humain jusqu'au Mysticisme, il est utile de dire quelques mots des modes de communication entre le plan visible et le plan invisible, par la pratique consciente et en dehors de toute perte de conscience qui serait du ressort de la médiumnité.

Un illuminé est, en effet, pour *celui qui sait* et non plus pour celui qui critique, un être capable d'entrer en rapport conscient avec le plan invisible. Or ces rapports sont variés selon le tempérament psychologique du sujet et selon le développement plus ou moins intense de ses facultés transcendantes.

Le premier choc entre le plan astral de la créature et le plan mental du sujet se fera brusquement avec vision intense et directe, comme dans le cas de Jacob Bœhm ou de Swendenborg, ou lentement et progressivement avec audition, vision et sensations cardiaques successives, comme dans le cas de Gichtel et de Claude de Saint-Martin.

La première voie d'illumination est la plus rare. C'est celle qui est suivie lorsque l'Invisible agit directement sur l'être de son choix, sans que celui-ci le demande ou s'y attende. Le cas de Swedenborg et celui de Jeanne d'Arc sont typiques à ce sujet. Après un premier choc établissant les rapports entre les deux plans, la communication se fait simplement : mais toujours sous la direction de l'Invisible et sans

que le sujet perde même une seconde le contrôle de ses facultés.

L'autre voie d'illumination est plus facile, d'autant plus qu'elle peut être suivie avec méthode, soit seul, soit sous la direction de maîtres vivants. Quand nous disons plus facile, nous devrions ajouter « d'accès », car, comme toute voie mystique, elle est remplie d'épreuves, d'humiliations, de sacrifices constants qui découragent même les plus zélés au début. L'histoire des amis de Gichtel est lumineuse à ce point de vue. Ils étaient vingt ayant décidé de tout faire pour suivre cette voie et, aux premières épreuves de ruine, d'argent, de santé et de pertes d'espérances, dix-neuf quittèrent ; Gichtel resta seul et parvint au but.

Beaucoup de fraternités initiatiques conduisent leurs membres vers cette voie. On commence par la purification corporelle au moyen du régime, en général végétarien, et de l'entraînement mental. C'est là le tout petit début avec le danger d'égoïsme qui pousse le sujet à se croire *plus pur* que les autres humains et à ne pas vouloir souiller *sa pureté* par des fréquentations astrales ou physiques de mauvais aloi. Le malheureux qui se lance dans ces idées se désorbite. Il quitte le plan cardiaque de charité et d'amour pour le plan mental farci d'orgueil et il est amené dans le séjour astral où le Serpent Panthée, l'illusionne à son aise. Pour un sujet ainsi sorti de la voie cardiaque, la gymnastique astrale est tout, la Prière et le Plan de Personnalité divine n'existent pas ; car son orgueil le pousse à nier tout ce qu'il ne perçoit pas. C'est un débutant qu'il faut plaindre et aider si possible, sans le juger,

car il est défendu de juger si l'on ne veut pas l'être soi-même.

Si l'on franchit ce premier pas et si l'on triomphe des illusions du Serpent astral, ce ne peut être que par les secours d'une Puissance invisible du Plan divin ; appelons-la : Ange gardien, Receveur de lumière, Envoyé de la Vierge céleste ou tout autrement, cela importe peu ; le fait seul est intéressant. La notion de son humilité réelle, fortifiée par la notion exacte des autres êtres non démonialisés comme nous, pousse le sujet à se jeter *par la Prière ardente* dans les bras du Réparateur qui est tout, alors que lui n'est rien, et à s'entraîner à ne plus médire de ses pauvres frères, ni à les juger ; encore moins à les condamner. Alors se développent soit l'audition directe par le cœur, soit la vision directe par la glande pinéale et ses annexes, soit le toucher à distance par les centres du plexus solaire ; toutes facultés inconnues de nos physiologistes du *torrent*, comme dirait Saint-Martin.

Dans cette phase de développement, le régime importe peu : les forces divines qui naissent en l'être pour constituer en lui le mariage mystique de l'Agneau, c'est-à-dire l'union de son Astral illuminé et de son Esprit illuminateur, sont assez fortes pour brûler toute impureté corporelle, et la prière remplace tout régime — à condition, bien entendu, de ne pas ternir ses sens extra-physiques par les « Esprits » matériels comme l'esprit-de-vin et ses annexes — qui jettent encore le sujet dans l'astral inférieur. — Saint Paul a, du reste, très bien remis à leur place les orgueilleux pour qui le régime était dogmatique.

L'être ainsi développé ne craint pas de perdre sa pureté, au milieu des impurs. De même que le Christ a montré la voie en vivant parmi les souffrants et les humbles, de même l'illuminé chrétien se mêle aux malades, aux désespérés et aux pauvres. Et c'est par l'effort constant vers le partage de ce qu'on lui a donné avec ceux qui n'ont rien, que se fortifient ses aspirations et ses mérites, en même temps que ses facultés.

Alors la perception des personnalités divines devient plus aiguë, les avertissements sont constants et le sujet peut s'abandonner sans crainte à la direction du Père qui lui donne la vie, du Fils qui lui donne le Processus intellectuel par le Verbe et par l'Amour, et de l'Esprit qui l'illumine.

Voilà ce qu'il faut connaître pour comprendre Claude de Saint-Martin.

En dehors de ces voies générales, il y en a beaucoup d'autres, caractérisées par d'autres genres de communication, comme les avertissements symboliques en rêve corroborés par les visions conscientes. L'étude de la vie de Cazotte est très nette à ce point de vue. On trouvera dans les écrits et les traductions de *Paul Sédir* une foule d'indications précieuses à ce sujet et auxquelles nous renvoyons les lecteurs désireux d'en apprendre davantage.

C'est en effet par l'étude de la vie de chaque mystique que se détermine sa voie, et il y a là un travail utile à faire. Nous n'avons voulu, dans ces courtes notes, qu'éclairer un coin du caractère de Saint-Martin, trop incompris, dans sa magnifique évolution spirituelle.

VIE PATENTE ET VIE CACHÉE

Il faut bien comprendre que chaque illuminé, à moins d'ordres spéciaux, fait tous ses efforts pour jeter un voile profond sur ses relations avec l'Invisible. Le philosophe a déjà assez de sarcasmes et d'outrages à subir en défendant ses idées sur l'existence d'un plan invisible d'êtres spirituels, sans aller bénévolement jeter ces perles en pâture aux pourceaux.

Quand on voit comment les clergés et les critiques bavent à l'envi sur les récits que Swedenborg, Jacob Bøehme et Gichtel font de leurs visions actives, comment ils se moquent de Lavater ou même du comte de Saint-Germain et de l'inversif Cagliostro, on comprend la pudeur avec laquelle les initiés se taisent.

Et cependant la vie d'un mystique de la taille de Claude de Saint-Martin est incompréhensible si l'on ne perçoit pas ses deux activités vitales. La communication constante avec le plan invisible permet seule d'expliquer comment les ennemis contemporains ou futurs d'un tel Esprit ont vu et verront leurs procédés mesquins de dénigrement échouer piteusement et comment ils se retrouveront un beau jour devant l'histoire colorés, dans leur rage impuissante, de cette belle couleur *vert de raisins* célébré par le renard de La Fontaine.

L'homme qui s'appuie sur l'Invisible, sans avoir besoin de médiums ni de sujets devenus inutiles, est bien tranquille ; car il a le temps avec lui, le temps

qui se charge de tout mettre à sa place : les fidèles soldats et les traîtres impuissants et vils. Qu'importe à l'initié les petites coteries et les œuvres de haine, il agit par ordre avec toute la chaîne des maîtres derrière lui, il n'a rien à craindre que son Dieu, le Christ, dont il désire devenir un simple soldat. Dans cette lutte il ne faut plaindre que les malheureux qui osent s'attaquer à ces maîtres vénérables. Ils affirment leur petitesse en s'efforçant d'atteindre leurs supérieurs. Ils méritent plus de pitié que de mépris. Paix à leurs cendres.

SAINT-MARTIN ET LES INFLUENCES FÉMININES

Une question mérite aussi de nous arrêter spécialement : c'est celle des relations d'amitié qu'a entretenues Claude de Saint-Martin avec plusieurs femmes de grande intelligence. Le volume de M. Matter, à côté d'admirables qualités, contient à notre avis un défaut très grave, c'est de donner au lecteur une idée bien mesquine des fréquentations féminines du philosophe Inconnu.

La femme est la gardienne sur Terre du Principe plastique universel dénommé par Moïse Yonah (et dont les traducteurs ignares ont fait une colombe). La femme est capable de donner forme vivante à toute création humaine, soit un enfant, soit une idée, que le cerveau de l'homme ne peut que créer brutalement et sans art. Or la femme, en tant que Principe de la Nature, existe, non seulement dans les êtres revêtus de jupons, mais encore dans l'organisme de

tout être, mâle ou femelle, vivant ici-bas. Toutes les facultés sentimentales et intuitives, entre autres, sont du domaine féminin ; et Stanislas de Guaïta a parfaitement raison quand il affirme qu'en l'homme le cerveau est masculin et le cœur féminin, tandis qu'en la femme le cœur est masculin et le cerveau féminin. En effet le cœur et le cerveau sont complémentaires dans les deux pôles de la Nature humaine.

Il suit de là qu'une pensée ébauchée brutalement par la force de projection mâle du cerveau, ne prend corps et forme que grâce à l'*imagination* et aux autres facultés cérébrales dépendant de la Nature féminine universelle.

Aussi l'amitié d'une femme intelligente est-elle précieuse, pour un mystique, car c'est là qu'il fait l'épreuve réelle de ses idées et c'est en les discutant et en les développant dans ces discussions amicales qu'il mettra ses pensées au point pour toucher, non pas tant le cerveau que le *cœur* de ses lecteurs.

Si les préjugés sociaux, si la crainte de calomnies bêtes et la recherche de mobiles sensuels dans des actes tout spirituels, empêchent certains hommes de former ces chaînes de camaraderie cordiale avec des femmes dignes de cet honneur et capables d'illuminer de tels cœurs, il faut plaindre et ces préjugés et ces sociétés.

Saint-Martin vivait trop en dehors des hommes du torrent pour s'occuper de leurs jugements, aussi met-il en pratique cette cordialité de cœur à cerveau et de cerveau à cœur, et l'excellente influence de M^{me} de Bœcklin à cet égard fait plus d'honneur en-

core à la « Chérissime B » qu'au philosophe qui lui doit ses plus nobles inspirations.

Aussi est-ce avec peine qu'on voit un critique de la valeur de M. Matter se demander comment un homme comme Saint-Martin pouvait avoir une si grande affection pour une femme « déjà grand-mère ».

Mais l'amitié des âmes n'a que faire des contingences de l'âge, car l'âme, comme la Science, est toujours jeune quand elle participe de l'immortalité de l'Esprit, et les petites cuisines corporelles n'ont rien à voir là-dedans.

Celui qui n'aime une femme que pour son corps pourra lui faire procréer de beaux enfants; mais son amour sera fragile comme la beauté du corps matériel, tandis que celui qui aime la femme dans son âme et dans son intelligence plus encore que dans son corps prépare à l'amour ce char d'éternité que tant de créatures féminines recherchent dans une succession d'amants, en fuyant ainsi sa véritable et durable source.

PAPUS.





ÉCOLE HERMÉTIQUE

Les cours recommencent le mardi 1^{er} octobre à 9 heures du soir, 4, rue de Savoie, Paris. Les inscriptions seront reçues tous les soirs à partir de cette date.

ÉTUDE MÉTHODIQUE D'UN MÉDIUM

Formules biométriques. — Action à distance sur des plaques photographiques enfermées dans des châssis métalliques. — Des facultés de M^{me} Lay Fonvielle.

Nos lecteurs ont vu, dans un de nos derniers numéros, que nous nous proposons de créer un laboratoire chargé d'étudier les médiums au point de vue expérimental pour leur délivrer un certificat spécial constatant les résultats obtenus. Nous voudrions créer pour les faits psychiques ce qui existe pour les appareils électriques, auxquels on délivre, dans certains laboratoires, des feuilles de marche après de sérieuses études. Il ne s'agit donc pas pour nous de créer une nouvelle société d'Études psychiques comme il y en a déjà des centaines. Ces sociétés s'efforcent de convaincre les incrédules formant la majorité de leurs membres, notre laboratoire, de son côté, sera capable de dire à ces sociétés quel parti réel elles peuvent tirer d'un médium dans leurs études.

Aussi avons-nous commencé, d'après ces principes, l'étude de M^{me} Lay Fonvielle, l'excellent médium qui incarne la petite Julia, et nous nous sommes efforcé de faire appel le plus possible aux appareils physiques d'enregistrement en place des sens humains.

Tout d'abord nous nous sommes adressé au D^r Baraduc

qui, en présence du Dr Rozier, a déterminé avec ses appareils la formule biométrique du médium.

FORMULE BIOMÉTRIQUE

30 Avril 1901

M^{me} LAY FONVIELLE

Avant, pendant et après l'incarnation de Julia

Avant :	Droite... Répulsion.	5	} Santé involutive.
	Gauche.. Attraction.	15	
Pendant :	Droite... Attraction.	5	} Invasion. Impressionnabilité psychique.
	Gauche.. Attraction.	20	
Après :	Droite... Attraction.	0	} Impressionnabilité psychique et fa- tigue physique.
	Gauche.. Attraction.	10	

Cela *fixé*, il s'agissait de faire appel à la photographie pour se rendre compte si vraiment ce médium était capable de manifester la surabondance de force psychique caractérisée par la présence de « Julia ».

Mais, d'autre part, il fallait éviter le mieux possible les multiples causes d'erreurs pouvant modifier les résultats.

A cet effet, les expériences furent faites avec des plaques (6 1/2 × 9, Mercier), enfermées dans des châssis métalliques (châssis de l'adaptateur R. Guénault). Chacun de ces châssis était lui-même enveloppé de papier rouge et ficelé. Ainsi se trouvaient écartées :

1° La possibilité pour les plaques d'être voilées par une déchirure de papier (quand elles sont enveloppées seulement dans du papier noir);

2° La possibilité d'être voilées par des corps fluorescents, des rayons X, etc., puisque chaque plaque était dans un châssis entièrement métallique.

La première expérience eut lieu avec trois plaques et fut conduite de la manière suivante :

Une plaque fut mise de côté pour servir de témoin.

Une autre plaque fut portée, le vendredi 5 juillet, chez le médium qui la tint dans les mains pendant dix minutes, de 5 heures 20 à 5 heures 30.

(Nous l'appellerons la plaque J.)

Enfin la troisième plaque fut laissée chez moi boulevard Montmorency, à environ 6 kilomètres du logement du médium, et elle fut placée sur un meuble désigné par « Julia ». (Nous l'appellerons la plaque M.)

Le 5 juillet, à 9 heures 20 du soir, la plaque J est développée avec du révélateur « Cristallos » neuf, elle est fixée dans du fixé-cliché de Mercier, également neuf, et lavée dans de l'eau contenant du sel iodé.

Elle est manifestement impressionnée et présente, au centre, un dessin de fluide très net, sans former un portrait caractéristique.

La plaque M passe la nuit sur le meuble de mon cabinet de travail. Le 6 juillet, au matin, elle est développée comme la précédente.

Elle est aussi très manifestement impressionnée, et le dessin est plus net que dans la plaque J.

La plaque témoin est développée immédiatement après et dans le même bain ; elle est absolument indemne de toute impression et de tout voile. Cela détruit les objections de ceux qui pourraient croire que c'est le développeur ou la lumière du laboratoire qui peuvent impressionner les plaques.

Le 24 juillet, nouvelle expérience. La plaque tenue par le médium pendant treize minutes est fortement impressionnée, et on peut y voir plusieurs profils. La plaque restée à domicile et la plaque témoin ne subissent aucune impression.

Le samedi 27 juillet douze élèves de l'École hermétique se rendent en groupe chez le médium. Chacun d'eux avait une ou plusieurs plaques. Chaque plaque est tenue de soixante à cent vingt secondes et rendue à son propriétaire. Ces plaques ont ensuite été développées par des professionnels un peu partout. La plupart des résultats ont été négatifs et, seuls, quelques échantillons sont voilés ou légèrement impressionnés.

De ces expériences nous détacherons les premières conclusions suivantes :

1° Le médium, M^{me} Lay Fonvielle a la faculté d'agir sans contact et à distance sur des plaques photographiques enfermées dans des châssis métalliques ;

2° Pour les plaques mêmes en contact avec le médium la durée *minima* pendant laquelle cette plaque dut être tenue est de *treize minutes*. Au-dessous de ce temps l'impression est nulle ou à peine perceptible ;

3° Pour les plaques sur lesquelles l'action se produit à distance cette durée d'exposition *minima* semble atteindre de 12 à 24 heures.

Ces expériences vont être méthodiquement poursuivies.

Ne terminons pas sans remercier M^{me} Lay Fonvielle de son extrême obligeance.

PAPUS.

Bibliographie

La Terre du Christ, par le SAR PÉLADAN. — Deux idées principales sont l'âme vivante de cette œuvre. Sur le plan spirituel, c'est la différence absolue entre l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, leur antagonisme essentiel ; sur le plan physique, c'est la discussion de l'emplacement véritable du *Calvaire* et du *Saint Sépulcre* qui, au dire de l'auteur, se trouvent en terre musulmane, alors que les églises chrétiennes sont bâties sur un terrain éloigné de quelques centaines de mètres, la distance de Notre-Dame au Panthéon. L'animisme esthétique et la foi religieuse de l'écrivain créent entre ces deux plans un courant d'amour qui font l'organisme vivant et harmonieux.

La question de la vraie place des lieux saints fut agitée maintes fois et résolue, au point de vue archéologique, par les savants anglais Robinson et Fergusson, et Victor Langlois, commentateur de celui-ci. Le père de l'auteur, le chevalier Adrien Péladan, apporta à la résoudre l'ardeur de sa foi et le tribut de ses vastes connaissances philosophiques. Au point de vue religieux, on attend toujours la parole officielle, et c'est une véritable croisade que tente le Sar

Péladan contre l'indifférence coupable du clergé et de la cour de Rome.

C'est toujours l'influence de l'Ancien Testament qui nous opprime et nous fait les esclaves des peuples plus croyants, chrétiens ou infidèles, en leur propre révélation. Notre tolérance porte plutôt le nom de tiédeur, car nous ne sommes pas plus tolérants à l'égard des autres hommes, et, si nous ne faisons plus de guerres saintes, nous massacrons injustement des exotiques.

« L'Ancien Testament est le code noir religieux, la loi martiale qui fournit une sanction à toute l'infamie des chrétiens ; c'est la rune des loups ; et l'âcre fumée des grillades aaroniques offusque l'Eucharistie d'une épaisse horreur. »

Je demande pardon au lecteur de lui donner seulement, à propos de cette œuvre de haute portée sociale, mes impressions personnelles. Ce sont celles que je connais le mieux.

Je veux d'abord témoigner de l'influence de cette lecture sur mon opinion, modifiée par les arguments et la conviction communicative du poète chevalier, qui me firent, aussitôt après la lecture et sans autre examen rétrospectif, me dire, à l'accent de sincérité et à l'écho éveillé en mon âme : Voilà un véritable et bon chrétien.

J'ai vu le psychologue manifester une observation lucide de soi, et l'ascèse d'orgueil de Mérodack se résoudre en l'humilité christique d'un que la grâce a touché. On se rappelle le dialogue avec son double dans la « douce terre d'Egypte », où déjà le questeur du mystère repliait les antennes de son cerveau pour se demander si la maîtrise véritable ne nécessitait pas un discipulat difficile sous le joug léger du maître, du divin Jésus. Un souvenir ému caresse son cœur pour les services que lui rendirent des gens du peuple, en Egypte, en Judée, en Galilée. Un fellah le ramassa évanoui, une Nazaréenne lui donna de l'eau fraîche, un juif le défendit contre d'autres juifs bandits. Oasis dans la sécheresse des cœurs judéiques, schismatiques, monacaux, humains.

Il m'a semblé aussi, un moment, que le Sar Péladan, dans cet ouvrage, s'était de plus en plus cérébralisé, devenu plus discuteur et moins artiste, qu'il faisait moins *voir* et *sentir* les choses. C'est que je n'étais pas encore

habitué à la nouvelle manière de son esthétique : par l'émotion simple de son cœur devant les souffrances de l'Homme-Dieu, il touche notre cœur, et par l'illumination de son âme devant la sublimité claire des enseignements contenus en la vie du Christ il projette un large rayonnement de lumière en notre âme. L'évolution est admirable qui hausse l'art *sensible*, plastique ou intérieur, jusqu'à son union légitime et féconde avec la Mystique. Tout art véritable est mystique, hymen d'une âme offerte avec l'inspiration qui vient d'en haut.

Il me serait désagréable de « faire de la critique » à propos de cette œuvre, à qui je suis reconnaissant du mouvement qu'elle a donné à mon âme. Toutefois, au cours de ma lecture, quelques impressions sont restées douteuses, en raison certainement du miroir trouble que mon cerveau a présenté. Et je pense que peut-être aussi le lecteur aura senti ou sentira naître des objections et le besoin de faire des demandes mentales à l'auteur. Ces objections, qui sont plutôt des désirs de lumière et le peut-être efficace moyen d'assembler des rapports lointains et encore obscurs, je crois bon de les formuler, — persuadé que, sans réponse matérielle, ma demande sera entendue et que notre appel vers l'Esprit qui anima le livre en l'âme imaginative de l'auteur attirera, lecteurs, une réponse en nos cerveaux.

« La preuve de Jésus est dans la connaissance des autres religions. » Toutes les autres religions, en dehors de Jésus, sont des *opinions* en quelque sorte. Toute opinion sert momentanément de petite religion personnelle. Connaissons donc, l'âme sereine, et pour donner pâture au cerbère intérieur des opinions diverses.

Celles de Péladan ne sont pas amies de celles des Franciscains de Jérusalem. « Rien ici (à la Casa Nuova) ne rappelle la religion. Dans la vaste salle à manger, point de crucifix; aux murs, des grisailles, dont une buvette de carrefour italien ne voudrait pas, représentent des melons, des concombres et autres comestibles. Les fils de Saint-François aujourd'hui ont des bodegones pour fresques. » Et non seulement sur les murs du réfectoire les Pères Franciscains « cultivent » des légumes, mais dans le jardin de Gethsémani. Inconséquence qui étonne et qui blesse le cœur remembrant du pèlerin.

Le catholicisme de Péladan, rigoureux et exigeant à l'égard de la cléricature romaine, est, suivant la tradition ésotérique, respectueux des formes des autres religions. Alexandre offrait des sacrifices aux dieux de l'Inde, de l'Égypte ; Péladan s'agenouille et prie devant le tombeau de Siméon-ben-Jockaï, va visiter les mosquées, les synagogues et les temples, et dans la mosquée d'Omar, bâtie sur la place du Calvaire, il envoie à Jésus ses plus pieuses oraisons. « J'aperçois le Koubbet-es-Sakhra... j'ai devant moi l'*Anastasis* construite par Constantin, décrite par Eusèbe, Arculfe, Antonin le martyr, l'*Anastasis* qui s'élève sur les triples ruines du temple de Salomon, du temple d'Hérode, du temple d'Adrien ! Je monte les marches de la plate-forme et je m'agenouille, car le Koubbet-es-Sakhra est l'authentique et le véritable Saint-Sépulcre. » « Moëz en 969 mit à mort le patriarche de Jérusalem et incendia la basilique de Constantin (*Cedrenus*, p. 661). » De cette date à la mort de Hakem, 1021, nous ne savons rien, sinon que les chrétiens furent la proie des musulmans. Chassés du Saint-Sépulcre, ils obtinrent d'édifier une église dans le quartier où les marchands d'Amalfi avaient un comptoir (Guillaume de Tyr, XVIII, 4). Dans cette église, le clergé fabriqua de nouveaux lieux saints. M. Victor Langlois donne pour date à cette imposture de 1031 à 1048. »

« Le Sar ne pardonne pas au clergé de 1099, qui laissa Godefroy de Bouillon et les croisés s'agenouiller et verser les plus saintes larmes sur un faux sépulcre. »

« Cette substitution d'un endroit quelconque au plus saint lieu de l'Univers, quelle plus horrible infamie de cette ville unique en infamie ! quelle plus odieuse trahison les prêtres ont-ils osée envers les fidèles ! »

Maintes fois l'auteur reprend cette idée et fulmine contre l'indignité du clergé. Mais Jésus peut-être a voulu effacer toute trace du lieu de sa mort ? Et sans cesse me vient à l'esprit ce verset de l'Évangile où Jésus dit à la Samaritaine : « Ce n'est plus sur la montagne de Corazim ni à Jérusalem qu'il faudra désormais adorer mon Père, mais en esprit et en vérité. » Alors, qu'importe, mon Dieu ! que le calvaire et le sépulcre soient en terre musulmane ? Pour les reprendre, que de sang il faudrait verser ! Et puis, la vertu talismanique (quel talisman unique !)

de ces pierres, si souvent changées, de cette terre, si bouleversée, est peut-être à dessein laissée par Jésus parmi les infidèles pour les attirer à l'adoration véritable après l'adoration idolatrique. Jésus est la vérité, la porte et la vie. Nous devons tous passer par Jésus. Que les lieux saints restent aux musulmans, pour les sanctifier, les christianiser ! Gardons la vérité universelle de l'Esprit qui n'a besoin d'autre tabernacle que notre cœur.

Toutefois l'impression laissée par Jérusalem est douloureuse à l'artiste et au chrétien. « L'édicule qui renferme le Saint-Sépulcre (le nôtre, le faux) est une honte architectonique, mais le regard est surtout impressionné par la confusion de cette église morcelée en étages et en caves, en une multitude de recoins, véritable Babel discordante, insensée, déconcertante.

« Je défie le plus lucide de comprendre à l'aspect cette ruhe incohérente où le désordre des lignes exprime l'abominable état du christianisme. »

Et le clergé russe est pire que le nôtre. « Ah ! vénération aux moujicks, ces saints, et huée au clergé russe... Il n'y a pas de crime dont un schismatique ne soit capable... »

« Les catholiques gardent le droit, au Vendredi-Saint, de planter une croix dans le trou sacré (celui où fut prétendument plantée la Croix), mais les Grecs recouvrent ce trou d'un tapis et refusent de l'ôter. Vers 1854, les Franciscains, ayant replié le tapis, furent poignardés sur place par les popes. »

Ah ! églises ! Ah ! esprit et vérité !..

Il me semble aussi que Péladan attribue à la chose bâtie et sculptée une vertu religieuse attractive, qu'elle reçoit au contraire, sans parler de l'action divine, de la foi émanée par les âmes humaines. « Saint Pierre est païen, le Saint-Sépulcre est sauvage. Là-bas, le goût des lettres a tué le sens religieux ; ici le sens religieux, en son animalité, a tué le sens de l'art.

« Ainsi, l'homme n'acquiert une qualité qu'à la négation de toutes les autres ; la foi nécessite donc la stupidité ; l'intelligence impliquerait donc le scepticisme, hélas ? »

Certes, non ! Mais l'harmonie de toutes les facultés humaines vient de la vie du cœur qui, par l'amour (*charitas*), met toutes nos forces, toutes nos potentialités, tous nos

concepts à l'*unisson*. Et qui les réalise en actes ? L'art religieux, le plus pur ou le plus beau, prenons Notre-Dame de Paris, est-il susceptible de provoquer la foi ? Fait-il naître autre chose que l'admiration esthétique ? La foi vient d'ailleurs ; et c'est elle qui peut, en témoignage, donner naissance aux œuvres d'art, pleines alors du magnétisme divin de l'Amour, manifesté dans la forme décorative ou le symbole.

Et le cantique d'imprécation reprend : « L'humanité ne doit rien à Israël, race stérile qui n'a eu qu'elle-même pour idéal et qui aurait exterminé l'univers plutôt que de le laisser incirconcis. Israël est l'Antechrist, il hait Jésus-Christ, il le crucifie, il le poursuit dans ses disciples, il l'infeste et le corrompt jusque dans ses offices : aujourd'hui encore il étouffe l'Évangile d'un cadre de géhenne. »

Suivi d'élan d'amour profond, absolu, envers Jésus :

« Même indigne, Mon Seigneur, je resterais encore à vos pieds ; votre châtement vaudrait mieux que votre indifférence.

« Même exclu du salut, Mon Seigneur, même damné, je vous aimerais, car vous êtes l'ineffable et il n'y a qu'un destin : vous sentir, même comme victime, et épuiser votre justice à défaut de votre grâce ! »

Enfin, à la page 153, nous lisons la parole du Christ à la Samaritaine. Je commençais à craindre, parmi toutes ces discussions matérielles, que la *Terre* du Christ justifiait trop exactement son titre et que n'y soufflerait pas l'*Esprit*. Mais voici : «... Les vrais fidèles adoreront le Père en esprit et vérité, car Dieu est esprit et veut qu'on l'adore en esprit et vérité.

« Or, le rite de l'adoration, tu l'as institué au Cénacle...

« Le Christianisme, c'est l'hostie ; et la présence réelle abandonne, au gré seul de la dévotion, la question des reliques...

« Quelle faiblesse de notre nature nous attache à un vestige du Seigneur tombant sous les yeux du corps, au lieu de le sentir avec la seule sensibilité intérieure...

« Le véritable Saint-Sépulcre contient moins de divinité que l'hostie consacrée chaque jour, par tant de prêtres, dans l'univers ; et cependant il fascine la foi avec plus de orce. Où en trouver la raison ! Serait-ce que la réalité

physique de Jésus nous touche comme une main et nous parle comme un visage et qu'ainsi nous l'approchons, sans souci de notre indignité, dans l'élan vif de l'amour ! L'humanité du Dieu nous console immédiatement, et nous communions aisément avec lui dans la douleur.

« Le Christ triomphant ! qui le conçoit, sans trembler pour son salut ? qui ne s'estime la pire ivraie ? La crainte gêne alors l'amour.

« C'est tellement anéantissant, l'idée de Dieu, qu'il fallait le voir sur un gibet pour oser l'aimer comme il a voulu être aimé, comme l'aima Madeleine, comme on l'aima à Béthanie. »

«... Ce que l'homme comprend le mieux c'est la douleur : et Jésus est ineffable dans son supplice. Pour palpiter d'un égal émoi à sa naissance, il faut un effort.

«... Le naturalisme des artistes a perdu la vue de Dieu pour glorifier l'enfant.

« Les Bambini les plus touchants sont des angelots, et non la seconde personne de la Sainte Trinité, enfermée dans la forme humaine. »

Un grand nombre de citations choisies éveillent l'idée et la forme spirituelle d'une œuvre mieux souvent qu'un personnel commentaire.

Sur les passions humaines, causes des faiblesses et des fautes du clergé : « Quoi ! l'insuffisance d'un moine serait moindre parce qu'il est moine ; l'onction suppléerait au mérite ; et on verrait cette stupidité : la consécration religieuse remplaçant l'effort, et une apothéose préventive abriter le sacerdoce contre toute discussion ; enfin on renoncerait au Verbe de Jésus, pour sauvegarder le prestige des servants du temple ! »

Ceci, non. Mais l'onction supplée certainement au mérite dans la fonction sacerdotale. Le prêtre est double : comme homme, il est responsable de ses fautes ; mais il semble superflu de dire que, même mauvais ou criminel, il est suffisant pour transmettre la grâce divine si le fidèle s'adresse à lui. Il serait désastreux pour le fidèle que la qualité du bienfait divin dépende de la vertu humaine du sacerdote. Et quel Dieu relatif serait-ce, celui conditionné au prêtre, et qui ne pourrait parvenir jusqu'à l'âme appétente même à travers les ténèbres infernales les plus épaisses !

Dieu est absolu et omnipotent. Quant à l'influence bénéfique de la vertu, l'onction n'y est plus nécessaire. L'aura lumineuse des saints est sanctifiante. Il est des êtres auprès de qui on se sent bien, équilibré, heureux, lucide, et dont la parole fait jaillir de notre cœur un intense rayonnement d'amour christique. L'onction leur vient directement du Ciel.

La « conclusion pratique » à tirer de l'évangile est contenue dans cette parole : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Combien cette formule tombée du ciel est plus féconde que le doux final des Hindous : *Que tous les êtres soient heureux*.

« Vœu adorable, certes, mais sans la leçon qui le rend réalisable ; tandis que les anges définissent le bonheur : c'est la paix. Ils donnent aussi la condition de son règne dans l'homme et dans l'Univers : la volonté du bien. »

Pourquoi lisons-nous plus loin : « Le bien que j'ai voulu s'est métamorphosé en dérision. La bonne volonté, Maître, je l'ai eue, et la paix n'est jamais venue la consacrer » ? Cependant, Dieu ne peut mentir.

« Le péché originel, tout homme est censé l'avoir commis, parce que tout homme l'aurait commis. » Et peut-être aussi parce que *nous y étions tous*, cellules individualisées du grand Adam collectif et synthétique.

C'est pour cette raison profonde que la conception du salut personnel est misérable » et illogique, et que « l'esprit de Jésus c'est de communier sans cesse avec l'âme universelle et de prier pour prier ou pour les autres, et non pour soi. »

Je regrette que le cadre de cette étude ne me permette pas d'examiner en détail les pensées, vérités éternelles, paradoxes d'aujourd'hui, postulats, élans de cœur, sublimités esthétiques, dont ce livre est plein. Péladan y traite, au cours de sa causerie sur ses impressions de voyage, des questions les plus hautes et les plus centrales de la vie humaine : la loi du sacrifice et ses moissons divines ; — le miracle, « rencontre de deux fluidités », et son inutilité pour convaincre les aveugles sceptiques, — la genèse du *fils de Dieu* dans l'âme du *fils de l'Homme* ; — la charité clairvoyante qui le fait ennemi de l'antisémitisme, mais aussi adversaire du livre d'où la mort de son Dieu sortit » ;

— la lutte des races en Judée, et la faiblesse des Latins; — la différence du clergé et des fidèles, surtout de ces admirables moujiks, à qui il voudrait « demander une bénédiction » et qui prient cependant et obtiennent l'extase dans le *faux* Saint-Sépulcre; — une conversation avec quatre rabbins, vieux « hiboux de la synagogue », conversation un peu trop extérieure et de décor, avec prononcé de paroles kabbalistiques, « le péché d'Adam, c'est d'avoir détaché Malchut de l'Arbre séphirotique, » que nous avons déjà lues dans Eliphaz Lévi, qui lui-même les tirait des œuvres de l'archevêque kabbaliste Angelus de Burgonuovo, paroles traditionnelles, dont enfin on aimerait mieux lire un commentaire, une explication claire autant que possible et adaptée à la connaissance actuelle; — aussi, la communion intellectuelle avec ces rabbins de science vaste, dans l'oubli de leur religion et de leur détestation du Christ; — ces paroles, heureusement : « En moi le Christ a triomphé de l'universalité intellectuelle. Je suis un prêtre de Memphis converti, un guèbre venu à résipiscence; un brahme conquis par l'Évangile et un ancien disciple de Lao-Tsen et de Pythagore »; — la fausseté de la notion d'un peuple de Dieu, des individus chrétiens pouvant se trouver chez tous les peuples, et le peuple d'Israël ayant peut-être été choisi pour que, projetée vers le milieu le plus dur, le plus réfractaire, l'idée chrétienne rebondisse plus vigoureusement vers l'humanité! — la haine active des sectes en Judée, faisant désirer le rejet des dogmes et la mise en pratique individuelle des préceptes *évangéliques* que chacun trouve en son cœur; — l'aboutissement à Jésus de toute évolution morale, tout être qui ne peut mettre ses actes en harmonie avec la morale chrétienne, ne le pouvant pas davantage avec une autre, voire épicurienne; — la nécessité de l'érudition, qui, par exemple, traduit Jêvè-Sebaoth par Dieu du Septenaire au lieu de Dieu des armées, et les conséquences combattives; — la conduite du pape qui ne peut pourtant déclarer la *guerre* aux nations injustes et impies et qui, lançant une bulle d'excommunication de plus, ne ferait pas pour cela comprendre aux peuples l'atrocité de la guerre et l'erreur de se haïr, lui qui « tue des oiseaux dans les jardins du Vatican! O François d'Assise! O Çakya-Mouni! » — le désir

que « l'Écriture sainte se borne au Nouveau Testament » (mon désir serait plutôt le rappel, dans la liturgie, de la filiation avec les religions anciennes : Égypte, Kaldée, Inde, motif de fraternité, ou de solidarité tout au moins, pour commencer); — l'horreur de Jérusalem, « ce lieu maudit porte au désespoir qui est le péché contre le Saint Esprit »; — « l'occasion de la grâce, l'occasion d'éternité, qui, semblable à l'antique fortune, ne passe qu'une fois »; — « la cruauté est la pire contradiction du Verbe chrétien. Augmenter la douleur de ce monde, voilà l'abomination ! La mort est un droit social (?), non pas la torture »; — l'aspect morne et infernal de la mer Morte, « la nature perverse en rébellion avec les lois cosmiques et comme l'image élémentaire d'un entêtement de damné »; — la traditionnalité de la secte des Esséniens, dont on ne trouve plus trace après la mort de Jésus; — la révélation absolue dans l'Eucharistie, mystère difficile à comprendre entièrement et autrement que sous les aspects naturel et humain; — les leçons d'humilité de « la sagesse infinie se bornant à l'obéissance »; — le salut par les œuvres qui, pures et désintéressées, mieux que la prière, témoignent de la présence divine; — la voix intérieure de Jésus qui, suivant l'expression de Renan, « n'a pas de visions », ni de manifestations extérieures comme Moïse, Job, Socrate, Mahomet; — la fatalité peut-être inéluctable du règne de l'Antechrist, qui semble déjà sortir de terre et montrer la plante de ses pieds; — l'exorcisme du possédé de l'Évangile, qui fait naître en nous ce vœu : Jésus n'aurait-il pu, au lieu de sacrifier le troupeau de porcs, renvoyer le démon ou les démons chez eux, dans les ténèbres, hors de la nature vivante, de l'autre côté du mur, dans l'abîme, dans la mort ?; — le bain mystique que l'âme prend en Galilée, et l'émotion envahissante de la grâce, au lac de Jésus, exprimée avec un accent de simplicité, de sincérité, de grandeur, qui nous fait, comme au spectacle, participer de loin à la compréhension de la divinité incarnée, et désirer, toute critique déclinante, l'émotion identique et la grâce de prier; — et l'amour absolu, intense, sans espoir de récompense, envers l'humanité plus qu'envers la divinité de Jésus, qui lui fait pousser ce cri sincère et *humble* : « O vérité

incarnée, que je voudrais avoir en ce moment un grand prestige pour que mon agenouillement fut exemplaire. Agrée mon témoignage, doux Maître ! Je jure que tu es l'absolu, qu'il n'y a ni lumière ni vérité hors de toi, je ne crois que toi, je n'espère qu'en toi, et je t'aime tant que ta divinité n'entre pour rien dans mon amour ! »

Le livre est terminé par une adresse au Pape, à qui Péladan fait les justes observations d'un chrétien érudit et initié à la sagesse traditionnelle, mais dont il reconnaît et proclame l'infaillibilité. « La Papauté, si lamentable souvent au point de vue rationnel, est vraiment infaillible : la promulgation de l'Immaculée-Conception comme dogme n'aurait-elle pour effet que de biffer à jamais la généalogie de Joseph (fils de David), Pie IX serait glorieux et l'écho du Saint-Esprit. »

Il se dit aussi « plus nazaréen que chrétien, plus chrétien que catholique, plus catholique qu'apostolique, et plus apostolique que romain ». « Et : Ce n'est pas un zélate, un Kenaï rouge, violet ou noir qui peut arrêter mon cœur, ô Christ, dans son élan, vers ton cœur sacré... Si c'est une hérésie, ô mon Maître, de t'aimer toi seul et sans partage et d'être Nazaréen, je le saurai quand s'ouvriront les portes de l'éternité et que je prononcerai le nom qui ouvre l'inépuisable trésor de ta miséricorde : Marie Immaculée ! »

SABRUS.

La Prophétie des papes attribuée à St Malachie; étude critique par l'abbé JOSEPH MAITRE, docteur en philosophie et en théologie, licencié ès sciences mathématiques. — Paris, Lethielleux, 1901, in-12.

Cet ouvrage, auquel est jointe une savante et précieuse bibliographie, renferme d'excellentes études sur l'Apocalypse comparée avec la célèbre prophétie des papes. L'authenticité de cette dernière est mise absolument hors de doute, malgré les objections des prétentieux Gallicans du XVII^e siècle, qui ont essayé d'en faire rejeter le caractère divinement inspiré. M. l'abbé Maître démontre que l'originalité du style est celle du siècle même où vivait l'auteur ; que le sens supérieur domine le sens direct ; qu'un symbolisme puissant inspire toute cette prophétie, qui fait des allusions

aux événements de l'histoire de l'église chrétienne plutôt qu'à la vie des papes.

Avec Holzhauser, il admet que nous arrivons au début du 6^e âge, qui verra d'abord des bouleversements politiques et des épreuves terribles pour tous les chrétiens.

Tout au plus pourrais-je faire à ce volume, auquel l'auteur a travaillé vingt ans, et qui va être suivi d'un autre renfermant une étude historique approfondie sur les différentes devises, quelques critiques de détail; l'auteur s'absentait trop scrupuleusement de s'aider des prophéties modernes, qui lui auraient été utiles pour déterminer le sens des devises s'appliquant aux neuf papes futurs; il ignore le beau travail comparatif de feu Adrien Péladan père (le père du sar Josephin Péladan) publié dans les *Annales du surnaturel* en 1889, sur les prophéties relatives à la papauté; et il croit que le livre de M. de Stenay sur *l'Avenir dévoilé* fut publié en 1871 : il le fut en 1870. En résumé, ce livre mérite d'être mis à côté des plus beaux travaux publiés sur des matières de ce genre.

SATURNINUS.

La brochure de l'abbé Combes sur le secret de la Salette vient d'être mise à l'index, ainsi qu'une autre, dont l'auteur annonçait le règne d'un Manndorff. (*L'Avenir jusqu'à la fin des temps*, par M. de Dompierre, 2 fr. 50 : chez l'auteur, 51, faubourg de Fougères, à Rennes.)

BIBLIOTHÈQUE SPIRITUALISTE

Les chercheurs indépendants, que ne satisfont ni l'intransigeant dogmatisme religieux, ni le néant du matérialisme scientifique, ni les hypothèses fantaisistes de la philosophie, et qui portent leurs regards vers les voies plus sûres mais moins connues que suivaient nos ancêtres pour arriver à la connaissance, se heurtent à une grande difficulté pour se procurer les ouvrages spéciaux dont ils ont besoin dans leurs études.

Un groupe de Lyonnais dévoués à la cause des sciences

spirituelles vraies vient d'essayer de combler cette lacune en fondant dans leur ville une bibliothèque spéciale.

La *Bibliothèque spiritualiste* de Lyon comprendra la plupart des ouvrages de magnétisme, spiritualisme (partie scientifique et partie morale), phénomènes psychiques en général, sciences et philosophie occultes (source occidentale et source orientale).

Ouverte à jours fixés, elle opérera le prêt de livres, suivant deux systèmes différents :

1° Elle prêtera à tout venant un de ses ouvrages, moyennant le dépôt d'un cautionnement et le paiement du prix de location (0,25 ou 0,50).

2° Elle délivrera des abonnements donnant droit au prêt de tous les ouvrages de la bibliothèque ; le prix de l'abonnement sera :

Trois mois, 4 francs ; six mois, 7 francs ; un an, 10 francs.

Ultérieurement, si les adhérents sont en nombre suffisant, la bibliothèque pourra se compléter par des réunions, causeries, conférences et séances d'expérimentation.

La bibliothèque ouvrira ses portes vers septembre-octobre. Comme il est nécessaire, pour qu'elle puisse s'organiser, de savoir sur quelles ressources il y a lieu de compter, toutes les personnes qui désirent s'abonner sont priées de nous le faire savoir dans le plus bref délai possible. (Les cotisations ne seront, bien entendu, recouvrées qu'une fois que la bibliothèque fonctionnera.)

En terminant nous adressons un pressant appel à tous les spiritualistes de France et à ceux de la région lyonnaise en particulier, qui comprendront l'importance à l'heure actuelle de cette œuvre de diffusion. Tous les auteurs qui voudront bien nous envoyer un exemplaire de leurs œuvres, toutes les personnes qui voudront bien nous aider matériellement ou moralement dans notre tâche seront assurées de notre plus vive reconnaissance.

Adresser toutes demandes de renseignements, envois et communications à M. Antoine Rougier, rue Saint-Paul, 15, Lyon.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

Tous les Occultistes

Tous les membres de l'Ordre Martiniste

ont intérêt à lire

L'ÉCOLE HERMETIQUE

Supplément gratuit de la Revue

L'HYPERCHIMIE

Qui reproduit les cours de Paris, théoriques et pratiques

ABONNEMENTS

4 francs par an

4, Rue de Savoie, PARIS

Le Numéro de Juin reproduit les cours de Papus, Sédir et Phaneg

Envoi d'un numéro spécimen sur demande.

En vente à la librairie Paul OLLENDORFF, 58, Chaussée-d'Antin

ÉDITIONS DE L'INITIATION

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec
préface du D^r MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson,
35 pages. 1 franc

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages 1 fr. 50

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le *Brahmanda* ou *Univers Intégral*, 64 pages, 1 fr.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

POUR PARAÎTRE EN AOUT

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages **1 franc.**

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AISSAOUAHS

Brochure de 28 pages. **1 franc.**

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. **0 fr. 50**

Vient de paraître :

L'HOMME DE DÉSIR

Par l'auteur des « Erreurs » et de la « Vérité »

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

RÉÉDITION

DE

L'ORDRE MARTINISTE

Un volume in-8, reproduction absolument fidèle de la 1^{re} Édition

PRIX : 7 Francs

EN VENTE :

POUR LA FRANCE

4, Rue de Savoie, 4

PARIS

(Administration de l'Initiation)

POUR L'ITALIE

18, Via San-Damiano, 18

MILAN

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

*Contre remise de ce bon, le volume « l'Homme de Désir » sera vendu **CINQ FRANCS** au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C^o, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Etudes

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. U. O. ✖

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

52^{me} VOLUME. — 14^{me} ANNEE

SOMMAIRE DU N°12 (Septembre 1901)

— • —

PARTIE EXOTÉRIQUE

Comment on lit dans la main (p. 195 à 198). **Papus.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Le noyer (p. 196 à 207) } **Aug. Strindberg.**
Le grand soleil (p. 208 à 214) }
La physiologie de Paracelse (p. 215 à 222) **Sédir.**
La physionomie d'Aristote (suite et fin) (p. 223
à 246). **X.**

PARTIE INITIATIQUE

Programme d'un cours de Kabbale (p. 247 à 272). **Sédir.**

Ecole hermétique. — Ordre Martiniste. — Une interview de Papus.
— Deux thaumaturges — La magie retrouvée. — Revue des revues.
— Bibliographie. — Livres reçus. — Nécrologie.

**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50**

ADMINISTRATION — ABBONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement: 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

SAINTE-YVES D'ALVEYDRE — AMO — F. CH. BARLET, S. I. S. —
GUYMIOT. — MARC HAVEN, S. I. S. — JULIEN LEJAY, S. I. S. —
EMILE MICHELET, S. I. S. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S. I. S.
(D. S. E.) MOGD, S. I. S. — PAPUS, S. I. S. — D^r ROZIER. —
SÉDIR, S. I. S. — SELVA, S. I. S. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. —
D^r BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F. BERTRAND 30° . —
BLITZ. — BOJANOV. — ERNEST BOSCH. — J. BRICAUD. — JACQUES
BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED
LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE
DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. —
D^r FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-
CASTELOT. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. —
LECOMTE. — NAPOLEON NEY. — G^le C. NOEL. — HORACE PELLETIER
— PHANEG. — G. POIREL. — QUESTOR VITE. — RAYMOND. — SA-
BRUS. — L. SATURNINUS. — D^r SOURBECK. — THOMASSIN. — TIDIA-
NEUQ. — G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GON-
DEAU. — MANOEL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL
DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CA-
TULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-
FARGEAU. — R. SAINTE-MARIE. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SI-
GOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN
DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU.
— MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. —
J. DE TALLEY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

87, boulevard Montmorency,

TÉLÉPHONE — 690-50

PARIS-AÛTEUIL

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR ADJOINT : Paul SÉDIR

Rédacteur en chef :

F.-Ch. BARLET

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — SABRUS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS

PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO

Librairie Paul OLLENDORFF

50, Chaussée-d'Antin, 50

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants :

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques. 1.600 Membres, 104 Branches et Correspondants.

Ordre Martiniste.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix.

École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Société Alchimique de France (avec la Revue l'*Hyperchimie*).

Union Idéaliste Universelle.

F. T. L. (section française).

Rite Swedenborgien (Loge INRI).



JACOB BŒHME

COMMUNIQUÉ PAR L. BODIN, LIBRAIRE

PARIS. — 43, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 43. — PARIS



PARTIE EXOTÉRIQUE

Comment on lit dans la Main

LES ÉPOQUES DES ÉVÉNEMENTS

Nous connaissons maintenant les principales lignes afférentes à chaque doigt. Prenons la ligne verticale qui aboutit au doigt de Saturne (Médius), le plus long doigt de la main, et remarquons que cette ligne, qui peut être droite ou brisée en plusieurs morceaux, partage la main en deux parties presque égales, une partie droite réservée à Hermès et à Apollon et une partie gauche réservée à Jupiter et à Vénus. *C'est la Saturnienne ou ligne de la Fatalité.*

De plus, elle coupe dans son trajet deux autres lignes:

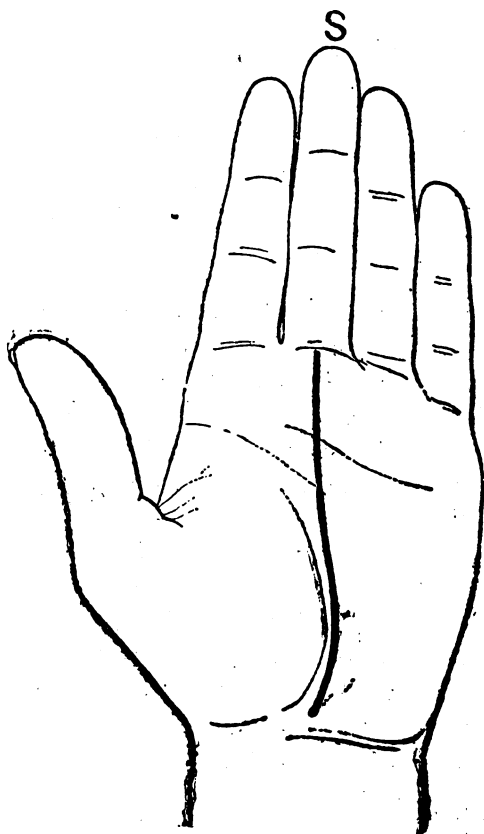
1° La ligne de tête horizontale, qui est située entre la ligne de vie et la ligne du cœur.

2° La ligne de cœur .

Cherchez bien dans votre main gauche et dans les mains de vos amis cette rencontre des lignes, car elle est capitale, à notre avis, pour donner des indications précises.

En effet, la rencontre de la ligne de Saturne et de la ligne de tête indique 20 ans et les événements qui arrivent vers cette époque.

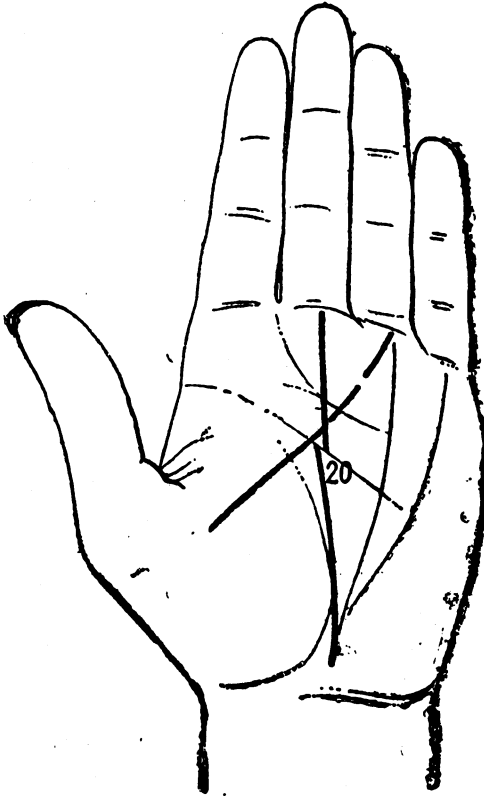
La rencontre de la Saturnienne et de la ligne du cœur indique 40 ans.



Le milieu entre ces rencontres indique 30 ans. Chaque fois que la monotonie de la vie est coupée par un grave événement, il y a soit une coupure et un

saut, soit une doublure par une seconde petite ligne de la Saturnienne.

Quand on a découvert ces coupures et ces sauts, il



faut encore faire une nouvelle remarque très importante. De quel côté se produisent-elles ? Côté Apollon ou côté Jupiter ? C'est une observation capitale à faire.

Car si la coupure ou le saut de la ligne a lieu vers Apollon (à droite), cela indique de la gloire, un changement de position apportant des honneurs mais peu de profits matériels.

Si, au contraire, le saut se fait vers Jupiter, il y a en même temps augmentation de profits matériels et de situation honorifique.

Étudiez donc bien tous ces détails en vous reportant aux figures et surtout à la main. Car ces détails sont originaux et ne se trouvent pas dans les traités classiques.

PAPUS.

Les vérités fécondes et lumineuses existeraient moins pour le bonheur de l'homme que pour son tourment, si l'attrait qu'il se sent pour elles était un penchant qu'il ne pût jamais satisfaire. Ce serait même une contradiction inexplicable dans le premier mobile auquel tiennent radicalement ces vérités, qu'ayant voulu les dérober à nos regards, il les eût écrites dans tout ce qui nous environne.

SAINT-MARTIN,

Tabl. Nat.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École. sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LE NOYER

La première fois, il y a sept ans, que la ressemblance d'une noix avec un cerveau me frappa, je réfutai l'idée d'une correspondance entre ces corps de provenance et de fonctions si disparates.

Or, l'automne dernier, en faisant germer des noix, le zeste qui partage en quatre parties les cotylédons éveilla mon attention par sa forme analogue au *corpus callosum* du grand cerveau et surtout au falx qui, lui aussi, sépare les deux hémisphères.

Surpris, je me mis à étendre les comparaisons par peur d'aboutir à l'*absurdum*.

En coupant la noix en deux il se présente deux moitiés séparées par la faux. Ces hémisphères, composés de substance blanche, sont couverts d'une pellicule gris brun traversée de vaisseaux et décèlent les circonvolutions, les sillons, les gibbosités d'un cerveau de mammifère.

Or, dessous et derrière, le germe enfermant l'embryon n'est plus fourni de circonvolutions, mais uni, strié juste comme le cervelet.

La pellicule des cotylédons se colorait en noir par

l'acide osmique, réactif ordinaire des substances nerveuses et de l'écorce grise.

Je fis des coupes transversales dans la noix, et je vis : le trigone, les ventricules, les cornes.

Je recommencai à regarder les circonvolutions extérieures, et *gyrus frontalis*, *fissura Sylvii*, *gyrus occipitalis*, *lobus*... enfin tout était là.

Alors la peur me saisit, la peur de l'inconnu, que nous autres naturalistes ont cru avoir connu, et, humilié, j'abordai le grand problème qui se cachait dans une noix... *in nuce*.

Le microscope me révélait le tissu osseux et les corpuscules osseux de la coquille de la noix, et les réactifs chimiques me prouvaient que la noix était enfermée dans un crâne, entouré d'une peau (le brou) et revêtu en dedans par une *dura mater*.

Six semaines durant je fis germer des noix, et, comme une moelle épinière, la racine descendait du germe poussant des radicelles latérales, simulant les nerfs mixtes.

Maintenant, et c'est le point capital, la physiologie nous enseigne que la moelle épinière est formée d'une substance grise à l'intérieur et une substance blanche à l'extérieur, et que dans le bulbe rachidien un entrecroisement a lieu de façon que dans l'encéphale le gris soit mis dehors et le blanc dedans.

Aussi bien la botanique nous instruit que dans la racine le bois est situé en dehors et le liber en dedans, mais que dans le collet un entrecroisement a lieu de manière que dans la tige le bois reste dedans et le liber dehors.

L'analogie est donc parfaite.

Et si l'on se rappelle quel rôle autrefois on a attribué au col de la racine, étant le nœud vital, le seul point où une blessure tue la plante, personne n'hésitera d'avouer qu'il y a là un rapport avec le bulbe rachidien où un coup d'aiguille tue tandis que le cerveau atteint sous le crâne enfoncé n'amène pas souvent la mort.

Lecteur, sans lâcheté et sans préjugés, j'ai témoigné du courage en établissant en raccourci les ressemblances d'une noix avec un cerveau, entre la graine d'une plante et le centre de la pensée chez un animal.

Regardez la section verticale d'un cerveau humain et observez cet organe qui se présente comme une feuille et qui ramène l'idée à la vie végétale.

C'est l'intérieur du cervelet, appelé autrefois et encore aujourd'hui l'arbre de vie.

Un zeste végétal au milieu de la tête, l'arbre de la vie ombragé de l'arbre de la connaissance !

Lecteur vaillant ! observez un moment cette figure illustrant la naissance d'un homme. C'est un fœtus humain à la huitième semaine.



Une plante qui germe ; la racine, le collet, les cotylédons, sur lesquels est greffé... un homme..

La botanique nous enseigne que les Lichens sont créés par une symbiose d'une algue et un champignon. Or, le champignon est censé être un animal,

un polype terrestre dépourvu de la faculté motrice, et l'algue est une plante, dont les anthérozoïdes sont des animalcules doués de mouvements spontanés.

Le Lichen offre donc un exemple de symbiose entre animal et plante, et les arborisations de l'allantoïde d'un fœtus humain nous indique le chemin à suivre la prochaine fois que l'on s'avisera à révéler l'origine de l'homme.

L'enfant n'est qu'un animal aquatique flottant dans un liquide privé d'air et attaché par des feuilles végétales aux parois de l'utérus, où l'ovule comme une graine a pris racine (1).

Le corail est un animal qui se fait plante pour se constituer en partie comme pierre.

L'un n'est pas plus absurde que l'autre, et les différences entre les règnes de la nature n'existent que dans les systèmes.

Pour les fonctions des cotylédons de la noix, on a été d'accord de les regarder comme nourrices qui allaitent le germe. C'est vrai que la noix broyée à l'eau donne un lait dont savent tirer parti les habitants de l'Amérique du Nord (juste comme les falsificateurs du lait se servent de cervelles broyées, encore une analogie). Mais les expériences m'ont éveillé des doutes.

Après avoir fait germer une noix, je trouvai la racine longue de 7 centimètres et large de $\frac{3}{4}$ de centimètres. La tigelle avait poussé de 1 $\frac{1}{2}$ centimètre, et les feuilles, quoique transparentes et grêles, montraient le caractère des feuilles futures.

(1) La plante dans la graine possède tous les caractères d'un animal bilatéral (Haeckel).

Les cotylédons étaient frais, gras, plutôt grossis et sans odeur mauvaise.

Par là il semble que les cotylédons n'aient pas joué de rôle, et les biologistes assurent que dans les laboratoires on élève des plantes artificiellement après l'extirpation des cotylédons.

La médecine nouvelle a commencé à révoquer en doute la localisation distincte des fonctions même physiologiques. Il y a trente ans, on avait reconnu l'ignorance complète de la fonction de la rate. Dix ans plus tard, cet organe élaborait les corpuscules blancs du sang. Aujourd'hui on a recommencé à avouer son ignorance.

Autrefois, les poumons pompaient l'air, mais, après avoir observé des phtisiques traînant leur existence presque privés de poumons, on a reconnu que cet organe est très favorable mais pas nécessaire, et que les phtisiques expirent par épuisement général.

Les reins ne sont plus des appareils distillatoires, puisque les liquides odorants se présentent dans l'urine trop tôt pour avoir pu passer la circulation.

Le foie est reconnu avoir d'autres fonctions que de travailler la bile.

Les vaisseaux sanguins mêmes ne sont pas des tubes conducteurs, lorsque le microscope a montré le passage libre des leucocytes à travers les parois si fermes des artères.

La glande thyroïde, toujours mystérieuse et regardée comme superflue, a regagné une certaine autorité.

En un mot, on ne sait plus rien, et voilà le commencement de la sagesse.

En passant, il y a quelques mois, dans les caves des Halles parmi les étalages de boucherie où toutes espèces d'intestins et beaucoup de cervelles étaient exposées, cette idée m'est venue subitement :

Ce cerveau, qui est construit comme les intestins grêles, ce serait une machine à penser ? Non, mille fois non. Le cerveau est un intestin, une glande, un organe à fonction mixte, ou nulle. Peut-être d'origine inconnue, comme son but. J'avoue qu'il y a des philosophes qui pensent à la machine, qui sentent, qui jugent à la machine, mais ce n'est qu'une métaphore, une boutade que je retire.

Les fonctions de l'encéphale, si fonctions distinctes existent, quelles sont-elles ?

Je n'en sais rien, mais les faits suivants peuvent servir comme indications à suivre.

L'armature, la carcasse du corps humain, c'est le squelette. Le squelette, la partie la plus indestructible, immortelle, qui survit la mort et la décomposition, les os, qui traînent encore frais dans les tombes de l'âge de pierre, seraient dépourvus d'un organe qui les élabore et les nourrit ?

Il y a des raisons qui conduisent la pensée à adjuger au cerveau le rôle de nourrices à la partie immortelle du corps humain. Et les voici, ces raisons.

La composition chimique du cerveau et du squelette coïncide à peu près : phosphate de chaux, graisse, etc.

Après la mort, le squelette et le cerveau ne se décomposent pas, mais se transforment, de manière que le cerveau reste dans la capsule osseuse comme « une

terre glaise ». Une vue générale du système nerveux montre les mêmes contours que celle du squelette, c'est dire que les éléments dits nerveux accompagnent l'ossature. Les ganglions de l'écorce grise ressemblent aux corpuscules osseux.

Le cerveau est plus grand et plus développé chez les vertébrés, et chez les poissons à squelette gélatineux le cerveau est à l'avenant.

L'accroissement du cerveau de l'enfant est à raison directe avec le développement de l'ossature.

Les crétins à cerveau défectueux sont généralement des nains.

Les géants, hommes d'une stature extraordinaire, meurent souvent à cause des tumeurs cérébrales.

Le cerveau peut s'ossifier dans certaines maladies.

AUX INITIÉS

Des miettes recueillies dans la vieille sagesse conservée par les poètes et les légendes populaires.

Le noyer, *Juglans Regia*, *glans Jovis*, attire la foudre.

Le noyer ne prospère ni dans la forêt, ni dans le jardin; individualiste, l'ami des hommes, il aime le grand chemin, et, afin d'en avoir une forte récolte, il ne faut pas cueillir les fruits, mais frapper tout l'arbre avec des perches. (Flagellation? ou la bataille?)

Le noyer se nomme en allemand *wal-nuss*, en suédois *walnot*. La racine *Wa!* signifie tous les mots sur le champ de bataille, d'où *Wal-kyria*, *Wal-hall*.

Les Égyptiens défendaient de manger des fèves pour

des raisons religieuses : les fèves étaient « les têtes des morts », et Pythagore refusait de passer un champ de fèves parce qu'elles vivaient.

L'ombre du noyer est nuisible (mal de tête), disent les uns ; très sain, disent les autres.

Eau distillée sur les noix est bon contre le mal caduc, paralysie et stérilité.

Le noyer, en chinois He-Fao-Hou-Fao, contre la rage.

Les Ménades tuèrent Orphée et furent métamorphosées en arbres.

Hieronymus Magius (Bonn, 1555) écrit :

« Orpheus, poeta antiquissimus, idem ante existimasse memoratur. Nonnulli occultæ Philosophiæ, seu potius Philomonæ sectatores, resurrectionem quidem fatentur, sed hominem ex quodam pedis ossæ, tanquam ex semine reparandum dicant. »

« Andreas Vesalius... inquit : Quin etiam in pede, quem homo quadrupedibus multo brevior obtinet, totidem ac in manu exigua occurrunt ossicula, quæ sesami *semini* comparamus, quanquam primo pollicis internodio, hic duo longe grandiora quam in manu subjiciantur, horumque interius illud sit quod occultæ Philosophiæ sectatores corruptioni nequam obnoxium esse affirmant, et tantisper in terra asseruandum *nugaciter* contendunt, dum id resurrectionis tempore seminis modo hominem producat. »

« Thalmudistæ hæretici aliique auctores hebræi non dissimilia effutiunt.

« Hominem enim nonissima die reparandum regenerandumque putant, ex *osse* incorruptibili (hoc quidem *caluariæ* basim, sive in ipsa basi aut *nuca* vocata,

esse commenti sunt : alii primam ex vertebris duodecim a qua thorax initium habet, quæ eum *caput collumque* inclinamus, maxime eminent extuberatque) quod ipsi *Luz* appellant. »

Les Perses appellent le noyer *Luz*.

Initié, *sapere, aude!* Je n'ose pas tirer les conclusions, pas encore. Les anneaux de la chaîne sont là. A qui de les raccoupler?

Raspail: nouveau système de chimie organique, Paris, 1833. Page 272.

« Corps blancs qui se forment dans un kyste, au niveau de l'articulation du poignet. (Cf. ci-dessus Hieronymus Magius: « ossicula... primo pollicis internodio. »)

« Depuis 1717, les chirurgiens ont eu dix à douze fois l'occasion d'observer, au niveau de l'articulation du poignet, une espèce de tumeur enkystée, divisée intérieurement en deux poches communiquant entre elles, et dans le liquide desquelles flottent librement des petits corps blancs, lisses, élastiques, quoique durs, ovoïdes, gibbeux ou obscurément triangulaires, et de la grosseur d'un pépin de poire. »

« Ces corps étaient-ils des concrétions organiques albumineuses ou de toute autre nature, comme l'avaient décidé, après un simple examen, Bose, Duméril et Cuvier ?

« Ou bien étaient-ce des corps organisés, comme le soupçonnait Dupuytren ? »

AUGUST STRINDBERG.

Juin 1896.

LE GRAND SOLEIL

(*Helianthus Annuus*)

ANALOGIES. — CORRESPONDANCES. — HARMONIES

A. Monsieur Guymiot.

• Veux-tu connaître l'invisible,
observe minutieusement le vi-
sible. •

(*Talmud.*)

Il y a vingt ans, je lisais les notices botaniques d'Elias Fries, dernier élève de Linné en Suède. En discutant la question de préférence entre les fleurs, l'auteur adjugea le prix au Tournesol, par ces raisons-ci :

Le Soleil, le tout-puissant, source de vie, de lumière, de force, fait subir son influence directe surtout au règne végétal.

Les plantes, filles du Soleil, s'adaptent au maître et aspirent à en rendre l'image. Aucune n'a réussi dans cette tendance comme le tournesol, qui en rend le portrait, le disque et les rayons, qui en suit les mouvements, et qui accomplit sa période de végétation dans un an, le passage du Soleil par les douze maisons zodiacales.

A cette époque-là on ignorait les « correspondances » de Swedenborg, et les « harmonies » de Bernardin de Saint-Pierre étaient oubliées. La faculté mentale de « voir des ressemblances partout » n'était pardonnable que chez les poètes, innocents faiseurs de métaphores, impardonnable chez les autres, qui furent nommés aliénés.

La découverte de Fries fut donc écartée comme une très belle figure de rhétorique, et on passa outre.

L'année passée, les œuvres posthumes de Bernardin de Saint-Pierre me révélèrent le monde des harmonies, et chez l'auteur de *Paulet Virginie*, ailleurs ingénieur au cadastre et directeur du Jardin des Plantes, je retrouvai la pensée de Fries mais plus développée et plausible. Et la voici :

« En commençant par son harmonie solaire, nous verrons que les arbres sont en rapport immédiat avec le Soleil, par les cercles concentriques de leurs troncs. Ces cercles sont toujours en nombre égal à celui des révolutions annuelles de l'astre du jour... La Lune, de son côté, paraît étendre son influence sur les herbes. J'ai remarqué dans les racines de celles de nos jardins des couches concentriques en nombre toujours égal à celui *des mois lunaires qu'elles avaient mis à croître* : c'est ce qu'on peut voir surtout dans celles des carottes, des betteraves, et dans les bulbes des oignons. Peut-être était-ce à cause de ces rapports lunaires que les Égyptiens avaient consacré l'oignon à Isis, ou à la Lune, qu'ils adoraient sous le nom de cette déesse. »

Le Soleil et les plantes. — Guidé par mon pédagogue

et maître, j'entamai la recherche des harmonies du tournesol et du Soleil, dont je rends ici quelques notes détachées, avec la prière aux initiés de m'en dire une autre fois plus long et plus profond.

Le tournesol, le grand soleil, *Sunflower*, *die Sonne*, *Œlianthus annuus*, est originaire du Pérou, nous enseigne la botanique.

Article *Pérou* (Larousse). Pérou, pays du Soleil, culte du Soleil ; gouverné par le Fils du Soleil, Inka.

Le culte principal : une image du Soleil tournée vers le Soleil levant, gardée de vierges du Soleil.

Est-ce assez de soleil ? Non, pas encore.

Les couleurs nationales du Pérou sont rouge et blanc, les deux couleurs du feu, et de la résurrection, et du Soleil.



Et la monnaie courante se nomme aujourd'hui encore sol.

Harmonies physiologiques. — Le disque renferme des fleurs hermaphrodites, et les rayons des fleurs de femelles stériles. (Phœbus et Diana ?)

Feuilles en cœur, à trois nerfs. Le réceptacle alvéolé. Alvéole veut dire cellule d'abeille, et l'abeille visite ces fleurs de préférence, en y puisant le miel jaune d'or, ce miel dont se servent, par harmonie inconsciente, les doreurs pour broyer la poudre d'or.

Le Soleil est l'or ; les deux portent le même signe ☉.

Le Soleil est l'or ; la Lune est l'argent. Treize lunes sur un soleil ; treize parties d'argent équivalent en prix à une partie de l'or (xviii^e siècle, B. de Saint-Pierre.)

Coupez la tige du tournesol et séchez la moelle,

mais doucement au-dessus de la flamme d'une allumette. Elle se dore, avec un faible éclat métallique. C'est de l'or, non mûr, comme dirait M. Tiffereau, une esquisse de l'or.

Brûlez la moelle, et le charbon ressemble à un bronze, fait connu des anciens chimistes.

Est-ce de l'or ? Berthollet répondit oui, en affirmant que *toutes* les cendres végétales renfermaient de l'or.

Et, afin de le prouver, il extrayait $40 \frac{8}{25}$ grains d'or de 1 quintal de cendres ordinaires.

D'ailleurs, la moelle du tournesol sert à la fabrication de la potasse, oxyde de métal carbonaté.

Elle a aussi servi comme *Moxa*, brûlée sur la peau contre certaines maladies.

Usages. — Le bon Soleil, en s'incarnant dans cette plante plus imposante que belle, y a déposé tous les biens indispensables aux mortels. Le feu du ciel s'y est emmagasiné dans le bois, de sorte que dans un pays non boisé les habitants profitent du tournesol comme chauffage.

Les graines rendent une huile jaune d'or, excellente pour éclairer, médiocre à manger, sans pareille pour la fabrication des couleurs et des savons.

Les graines produisent en plus une semoule, farine, beurre, eau-de-vie, bière.

Les feuilles sont mangées par le bétail, et de la moelle on fabrique du papier.

La moelle revient toujours, et elle mérite une mention spéciale. La chimie nous instruit que cette moelle est soluble dans l'acide azotique. Ce n'est plus

de la cellulose, qui ne se dissout qu'en oxyde de cuivre ammoniacal. Mais, distillée, elle produit de l'ammoniaque, ce qui indique une origine plutôt animale, plus différenciée, quoique la botanique ne nous ait nullement éclairé sur le rôle de la moelle végétale en général.

Aux initiés je recommande, en dépit de toutes les botaniques laïques, cette expérience, qui ne prouve rien et dit tant de choses.

Coupez des tranches de la moelle du tournesol avec un rasoir. Regardez le camée qui se présente en blanc sur jaune, montrant l'image de quelqu'un, stilisée comme la figure sur une monnaie archaïque grecque ou, si vous préférez, la tête d'une statue mexicaine (pérouvienne) ou autre chose encore.

Qu'est-ce? Je ne saurais le dire. Chauffez-la, et elle se dore comme j'ai raconté ci-dessus.

Le Soleil, l'or, le tournesol!

Delestre, dans sa superbe astronomie théocentrique, nous raconte :

« Pendant l'éclipse de Soleil du 12 décembre 1871, observée à Shoolor (Indoustan), M. Janssen n'aperçut dans la couronne aucune trace d'anneau, mais comme *une fleur* lumineuse gigantesque dont *les pétales ogivaux* traçaient de vives traînées, représentant la structure de la voûte étoilée, dans la région de cette voûte alors traversée par l'éclipse. »

Maintenant l'harmonie du Soleil et du tournesol établie, avançons vers les correspondances ultérieures.

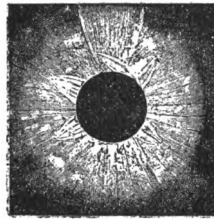
Le Soleil s'est transubstantié en tournesol : le Soleil s'est incarné dans l'œil ; donc il doit y avoir par

analogie une correspondance occulte entre le tournesol et l'œil. Ce qui est!

Une coupe transversale de l'œil humain par la sclérotique montre un tournesol parfait.

Je finirai par une dénonciation renouvelée de moi-même en rendant l'honneur à mon pédagogue, toujours Bernardin de Saint-Pierre, occultiste scientifique avant l'occultisme moderne. Et je laisse parler ce grand initié, dont les *Harmonies de la nature* m'ont servi de point d'appui dans mes investigations encore rudimentaires (1).

« Mais ces effets de la réverbération (du Soleil) sont surtout sensibles dans les fleurs : ce sont des réverbères qui renvoient les rayons solaires de toutes parts.



Voyez un rodhodendron ou un rosier fleuri, vous croiriez qu'une flamme est attachée à chacune de leurs fleurs ; une lumière sensible s'en fait apercevoir au loin. Façonnées en miroirs plans, concaves, paraboliques et quelquefois vernissées, comme celles de nos bassinets, les fleurs produisent encore plus fortement

(1) Voir *Œuvres posthumes* de B. de Saint-Pierre, mises en ordre par L. Aimé-Martin. — Paris, Lefèvre, 1838. (Page 29 et d'autres.)

que les simples feuilles les effets des murs et des ados de nos jardins.

« Il est possible qu'il y ait des fleurs entièrement patronnées sur le Soleil. Nous en trouvons dans les orchis, qui imitent la forme d'une abeille, d'autres des figures humaines, et sont pour cet effet appelées personnées. Pourquoi n'y en aurait-il pas qui, dans leur intérieur, contiendraient une topographie de l'astre du jour, qui a sur elle tant d'influence. Les asters sont rayonnants comme des astres dont ils portent le nom. La marguerite imite, dans son disque entouré de pétales et couvert de fleurons, un des hémisphères de la terre avec son équateur et ses genres de végétaux disposés en spirales. Il est possible qu'une fleur renferme dans son sein le plan même du Soleil, que nous refusent nos télescopes. Pourquoi n'y en aurait-il pas où seraient figurés les premiers linéaments de cet astre lorsqu'il y en a tant qui nous représentent des figures d'insectes, d'oiseaux, et de têtes d'animaux et d'hommes? »

AUGUST STRINDBERG.

Bien qu'il n'y ait pas de chemin plus court, pour être délivré de tout égoïsme et du régime de l'Esprit de ce monde, que de passer par la pauvreté chrétienne, — presque tout le monde en a honte, en méprise les partisans et les considère comme des pharisiens.

J.-G. GICHEL.

La physiologie de Paracelse

L'homme est composé de trois parties : une divine, venant de Dieu, comprenant le libre arbitre et la volonté, capable, chez les sages, de gouverner complètement les deux autres : c'est l'Ame.

Une seconde partie, qui est l'Esprit, venant du Firmament, c'est-à-dire des roues astrales.

Une troisième, qui est le Corps, venant de la terre.

N'étant pas un mystique, mais physiologiste, naturaliste, médecin et magicien, Paracelse ne s'occupe pas de l'Ame; il étudie l'Esprit surtout dans ses relations avec le Corps, et le Corps dans le jeu de ses dynamismes fonctionnels.

L'Esprit vient du chaos aérien et stellaire; il porte en lui le résumé de toutes les forces astrales, on l'appelle *Mens*; ses facultés embrassent ce que l'École appelle la psychologie en même temps que les opérations de la Vie physiologique.

Lorsqu'une âme est appelée à descendre sur la terre, elle se choisit dans la mer astrale un spiritus approprié à sa propre nature, à celle des parents terrestres et à sa destinée future d'incarnation. Les Esprits des parents se conjuguent comme leurs corps et collaborent à la procréation du germe spirituel de l'enfant.

De cette semence spirituelle vient la vie organique

parce qu'elle contient en puissance un esprit vital qui se développera dans l'atmosphère fluïdique de la terre.

Paracelse considère ce développement comme la balance ou la polarisation en équilibre instable d'une dualité qui, à l'état statique, s'appelle esprit et corps; à l'état physiologique, absorption et élimination; à l'état biologique, vie intellectuelle et vie végétative.

Ainsi l'homme visible et l'homme invisible sont dans une relation de réciprocité.

Le premier agit sur le second par les perceptions, le second agit sur le premier par l'imagination.

On conçoit donc l'imagination comme une faculté vivante, comme le médiateur plastique d'Eliphas Lévi.

L'homme spirituel descend ainsi dans la matière par les cinq sens; et le corps de chair monte jusqu'au corps astral par les digestions et les purifications de sa vie.

Quand la conception a eu lieu, l'esprit du fœtus reçoit les impressions des astres à travers l'esprit de la mère: d'où l'importance de la vie psychique pendant la gestation.

Une fois l'enfant né, il agit suivant les inclinations des astres d'abord, ensuite de son atavisme; le tout est dirigeable et rectifiable par la volonté. La volonté dirige donc la motricité, et son instrument est la foi.

L'humeur radicale de l'esprit dirigé par le concours des esprits des parents produit l'esprit vital; de même que la semence matérielle produit une humeur vitale qui est physiologique. L'esprit vital meurt dès

que la vie s'éteint, au moment marqué par Dieu et qu'on peut découvrir astrologiquement. Ainsi le temps exerce sur l'humeur vitale (de la vie organique) une action corruptrice qu'il est possible de ralentir, mais non d'arrêter entièrement. Donc, d'après Paracelse, l'immortalité terrestre est impossible.

A l'esprit vital appartiennent la force, la puissance, la vie et le baume. Ce baume est la force de conservation qui a son siège dans le cœur et qui se spécialise dans les divers organes anatomiques. Notre corps est ainsi le champ de bataille de deux forces : l'une astrale, qui tend à retourner dans sa matrice cosmique et qui se compose de sel, de soufre et de mercure ; et l'autre électro-magnétique, dans la chair, le sang et les membranes, qui lutte contre la première au moyen du baume, agent conservateur.

De la liqueur vitale viennent aussi les qualités mentales ou psychiques. L'Esprit, puissance invisible et impalpable, peut dominer le corps par la pensée, en passant par le mens. Il est l'œuvre de la volonté, tout au moins quant à son développement ; il se spécifie pour diriger toutes les fonctions organiques ; pour cela, ces spécifications sont au nombre de sept, correspondant aux planètes comme suit :

Le cœur possède un esprit solaire,	
Le cerveau	— lunaire,
La rate	— saturnien,
Le poumon	— mercurien,
Le rein	— vénusien,
La vésicule biliaire	— martien,
Le foie	— jupitérien.

La matière du corps représente la Terre.

Chacun de ces esprits va du cœur à son lieu et en revient.

Les astres exercent une influence sur le corps ; et les organes, astres du corps, exercent à leur tour une influence les uns sur les autres. Les astres, dans leur mouvement, dégagent une exhalaison spirituelle qui, mêlée à l'atmosphère ignée de la terre, produit une essence qui porte leur influx sur notre esprit.

Ce n'est pas cette essence astrale qui fournit la matière de notre esprit ; c'est le milieu même dans lequel se meuvent les astres ; et ce milieu, évertué par la force atavique des parents, forme l'essence de la semence. Le milieu astral vit et s'organise sous la direction du M ou Magnale universel, qui est le principe magnétique des mondes ; appliqué à l'individu humain, il noue le lien qui attache la vie à notre corps ; il lutte contre l'action d'un agent appelé *archée destructeur*, cause efficiente de la décrépitude, tendant à réduire notre corps à sa dernière matière par la chaleur et les combustions organiques qu'il dirige.

Voilà comment l'enfant naît avec son firmament et ses sept planètes : c'est l'*Ens naturelle*.

On trouve aussi dans l'homme les quatre éléments :

Le Feu sort de lui par les yeux ;

L'Eau s'y trouve dans tous les vaisseaux ;

L'Air y est le moyen des mouvements ;

La Terre, enfin, y entre par les aliments.

D'autre part, les complexions, qu'il ne faut pas confondre avec les qualités psychiques, se déterminent par le goût de l'*Ens naturelle*.

L'amertume produit la complexion colérique ou bilieuse ;

L'acidité produit la complexion mélancolique ;

La douceur produit la complexion phlegmatique ;

La salinité produit la complexion sanguine.

Tout est dans l'homme : les mouvements des Étoiles, les propriétés des Éléments, les substances des trois règnes, les fluides atmosphériques ; mais ces choses existent en lui virtuellement et non pas substantiellement ; il y a de l'or dans le corps, mais qui n'a pas le même aspect que l'or de la Nature.

Les substances de notre corps peuvent se classer en quatre groupes : le sang, la graisse et les muscles, l'eau de la moelle et des os, les résines et les gommés des viscères et des tendons ; le corps des animaux peut aussi être séparé de la même façon et fournir ainsi des médicaments précieux. On se rappellera pour leur emploi que :

La vie de l'homme est un baume astral, un feu céleste ;

La vie des os est la mumie ;

La vie du sang est le spiritus salis ;

La vie du bois est la résine ;

La vie des plantes est une liqueur de la terre ;

Et la vie métallique, une graisse cachée venue du soufre ; et aussi que les créatures des trois règnes ont un Sel pour corps, un Mercure pour Esprit et un Soufre pour Ame.

*
**

Tout dans la Nature est mêlé de bien et de mal, de

pur et d'impur ; tout aliment contient donc un baume et un poison, un conservateur de notre corps et un destructeur ; c'est l'estomac qui est le grand alchimiste ; quand il travaille bien, il chasse les poisons absorbés par les ouvertures du corps.

Le mercure est éliminé par la peau ;

Le soufre blanc par les narines ;

L'arsenic par les oreilles ;

Le soufre par les yeux ;

Le sel dissous par la vessie ;

Et le soufre putréfié par l'anús.

Chacune des fonctions de la vie organique est de plus gouvernée par un esprit qui est l'Archée ; il y a ainsi l'Archée de la digestion, l'Archée de la respiration, etc.

En outre de la corruption intérieure, apportée par l'ingestion des aliments, nous sommes défendus contre la corruption du milieu par la peau comme par un bouclier.

Cependant, quand le baume du corps a été surpris, la maladie entre en nous, ou plutôt elle s'y développe ; car nous portons dans notre Spiritus, corrompu depuis la chute de notre premier père, les germes de toutes les maladies. Ainsi toute maladie est, en son essence, une expiation.

Les maladies entrent soit par l'*Ens* ou être physique, soit par le *Mens* ou être psychique ; dans ce dernier cas elles viennent, ou d'un influx pernicieux des astres, ou des enchantements d'un magicien noir, ou de l'imagination d'un ennemi, ou de la nôtre propre.

Ainsi, c'est le malade lui-même qui se nuit dans les cas de succubat et d'incubat, en ouvrant une porte à l'action mauvaise des diables.

Les maladies chroniques viennent des étoiles ;

Les maladies aiguës, des éléments ;

Les maladies naturelles, de la complexion ;

Les maladies colorantes, des humeurs.

*
**

La mort de l'homme consiste dans l'enlèvement de l'air vital, l'évanouissement du baume, l'extinction de la lumière naturelle et la séparation du corps, de l'âme et de l'esprit.

Le corps physique retourne à sa matrice, la terre. Le corps céleste ou spirituel continue quelque temps à vivre ; c'est lui qui apparaît sous la forme de spectres, visions, fantômes, etc., puis il va se dissoudre dans le chaos aérien. Enfin, l'âme retourne à sa source divine.

Il faut noter ici que, quand l'homme est mort, ses parties constituantes matérielles continuent d'agir pendant quelque temps ; leurs esprits vitaux particuliers ne les quittent pas de suite ; ces effluves constituent la mumie ; ils sont revêtus d'une force magnétique qui, lorsqu'elle est grande, possède un aimant capable de produire des guérisons étonnantes.

*
**

Telles sont les grandes lignes de l'enseignement de Paracelse sur le fonctionnement organique de la machine humaine ; — nous nous permettrons de conseil-

ler à ceux de nos lecteurs qui voudraient assentir complètement à l'esprit de ce système, de réduire en tableaux les données contenues dans les quelques pages qui précèdent. Pour ceux qui n'ont pas la facilité de lire en latin ou en allemand les œuvres de ce Paracelse, nous leur recommanderons les livres de Bouché, de Franck, d'Eliphas Lévi ; celui de Marc Pompée Colonne, qu'a réimprimé la *Thérapeutique intégrale*, et surtout l'excellente étude du Dr Louis Durey, que Vigot vient de publier sous le titre de : *la Médecine occulte de Paracelse*.

SÉDIR.

« En effet, le Judaïsme est au Christianisme ce que ce dernier est à un troisième terme supérieur, dans lequel chacun des deux doit être transfiguré. Si l'on interprète la parole de saint Paul : « Par, avec et en Dieu, » dans son véritable sens, alors, comme il est vrai que la parfaite habitation de l'Esprit divin dans l'homme-esprit est le but et le sabbath, il devient évident que ce troisième moment a dans les deux antécédents, per-habitation et co-habitation, — à la fois ses prédécesseurs et ses coopérateurs, dont la présence dans le temps, ainsi que la disparition, sont purement phénoménales. »

FR. VON BAADER.

LA PHYSIONOMIQUE

Œuvre apocryphe d'ARISTOTE'

(Suite)

Les poils épais sur le ventre sont signe de loquacité ; ce trait se rapporte à l'espèce des oiseaux ; il est un signe corporel à eux particulier et dénote le caractère intellectuel de la propension au bavardage. La chair dure et luisante est signe de stupidité ; souple, de nature distinguée et d'inconstance, si ce trait ne se joint pas à un corps robuste et à des membres vigoureux. Les mouvements lents dénotent une âme molle ; les vifs, une âme ardente. La voix forte et éclatante dénote le courage ; la voix aiguë et faible, la lâcheté. Les apparences du visage et ses expressions ont de même une signification qui concorde avec celle des passions : par exemple, si un homme a l'expression de l'homme en colère, ce signe montre qu'il est porté à cette passion. Le mâle est plus grand que la femelle et plus robuste ; il a des membres plus vigoureux, plus gros, plus musclés, convenant mieux pour développer toutes les vertus (naturelles). Les signes qui

sont la résultante des sentiments qui surviennent, et qui sont déterminés par les mouvements et les expressions, ont plus de force que ceux qui sont dénotés par l'allure générale du corps (1). Croire à la signification d'un seul signe, c'est absolument une sottise ; mais vous jugerez avec plus de vraisemblance de la vérité de plusieurs signes relevés qui concordent pour donner une même signification. Il y a encore une méthode pour juger du caractère ; cependant personne ne l'a employée : par exemple, si c'est une nécessité que l'envie entraîne la haine, la lâcheté, le physionomiste pourra, sans voir le caractère de l'envie, déterminer son existence d'après celle de ces traits. Cette manière de juger sera surtout spéciale au philosophe : car nous devons penser que c'est le propre de la philosophie d'affirmer que telle chose aura lieu nécessairement quand il y a des signes certains que telle autre est en puissance ; ceci a lieu quand, grâce à leur opposition, nous connaissons par cela même, grâce aux passions, l'existence des vices.

Quant à la passion, l'observateur jugera de la voix aiguë qu'elle doit être attribuée à l'homme irascible, pour deux raisons : celui qui s'impatiente et se fâche élève la voix et parle sur un ton aigu ; celui qui est dans un état de tranquillité abaisse sa voix et parle sur un ton grave. D'autre part, les animaux courageux ont la voix grave ; les lâches, la voix aiguë, par exemple le lion et le taureau, le chien, porté à aboyer, les coqs de bon tempérament, ont la voix très forte ;

(1) Remarque répétée dans la conclusion.

mais le cerf et le lièvre ont la voix aiguë. Mais il vaut peut-être mieux dans ces cas ne point affirmer qu'un animal est brave ou lâche parce qu'il a la voix forte ; au contraire, nous devons juger que le brave a la voix forte ; le lâche, la voix faible et hésitante. Il est très bon, quand les signes ne s'accordent point, mais sont contraires d'une certaine façon, de ne rien décider, à moins qu'ils ne se rapportent à ce que nous avons déterminé au sujet de ceux qui sont plus significatifs que d'autres, et de les reporter aux espèces, mais non à tous les genres : car tout ceci est plus conforme à nos recherches, puisque nous n'étudions pas le caractère de tout le genre humain, mais d'une des espèces qui sont dans le genre.

CHAPITRE III

Voici les signes du caractère viril : poils durs, habitude du corps droit, os, côtes, membres forts et grands, ventre large et resserré, épaules ouvertes, larges et écartées, sans être trop épaisses, cou robuste, sans être trop charnu, poitrine charnue et large, cuisses sèches, jambes fortes vers le bas, œil fauve, pas très ouvert, pas tout à fait fermé, couleur du corps sale, front resserré, droit, ni grand, ni petit, ni lisse, ni tout à fait ridé. Voici les signes du lâche : poils mous, corps pesant, non agile, jambes grosses vers le haut ; un peu de pâleur au visage ; yeux faibles et clignotants, membres faibles, jambes petites, mains petites et longues ; reins petits et faibles ; figure tendue

dans les mouvements ; il n'est pas alerte, mais endormi et stupide ; l'expression du visage est la mobilité et la bassesse. Voici les signes de l'homme d'une nature agréable : chair trop humide et molle ; non pas luisante ni très grasse ; omoplates ouvertes et maigres ainsi que le cou ; de même pour le visage ; et les parties environnant les omoplates bien liées, les inférieures tombantes ; les côtes bien dégagées ; le dos revêtu de peu de chair ; le corps blanc et pur avec coloration rouge ; la peau fine ; poils ni très durs ni très noirs ; œil fauve, ardent. Voici les signes de la sottise : les parties qui entourent le cou et les jambes, charnues, complexes et bien liées ; cotyles ronds, omoplates ouvertes et tombantes ; front grand, rond, charnu ; œil pâle et terne ; jambes épaisses vers les malléoles, charnues et rondes ; cou épais ; face charnue, assez longue. Les mouvements, l'apparence du corps, l'expression de la face ont des caractères correspondants (1). Voici les signes de l'impudent : œil ouvert et brillant, paupières épaisses et gonflées de sang ; il est un peu courbé ; les épaules sont ouvertes et bombées ; il ne se tient pas droit, mais un peu penché ; il est prompt dans ses mouvements ; son corps a de la couleur, provenant de celle du sang ; sa figure est ronde, sa poitrine large. Voici les signes de la modestie : lenteur dans les mouvements et la parole, voix douce et expressive ; œil peu brillant, noir, pas très ouvert ; pas tout à fait fermé, remuant avec lenteur ; celui qui remue vivement signifie tantôt la

(1) Remarque importante.

lâcheté, tantôt la chaleur. Voici les signes de l'homme à caractère facile : front large, charnu et lisse ; les parties qui entourent l'œil, tombantes ; le visage paraît un peu somnolent, et non beau ou pensif ; il est lent et mou dans ses mouvements ; l'expression et l'air du visage dénotent, non pas la promptitude, mais le bon caractère. Voici les signes de la tristesse : face ridée, yeux petits, resserrés ; les paupières ont la signification de molle féminité, et aussi de faiblesse et de tristesse ; le visage est humble ; les mouvements sont modérés. Voici les signes de la dépravation : œil fatigué ; genoux s'entrechoquant ; tête inclinée à droite ; mains gesticulant en haut d'une façon énermée, démarche double, agitant tantôt les reins de tous les côtés, tantôt les retenant ; yeux au regard circulaire, comme celui de l'ancien sophiste Denys.

Voici les signes de l'avarice : figure grinchue, maigre, de couleur sombre ; les entours du visage comme sillonnés ; face rugueuse, non charnue ; cheveux droits et noirs. Voici les signes de la colère : corps droit, d'apparence bien bâti, vif, un peu rouge ; épaules ouvertes, écartées, grandes et larges ; membres grands et forts ; peu de poils à la poitrine et aux aines ; barbe assez abondante ; chevelure riche et flottant en arrière. Voici les signes de la douceur : apparence forte, bien charnue ; chair abondante et humide ; bonne grandeur, bonne proportion ; air endormi ; chevelure relevée en haut. Voici les signes de la ruse : les alentours de la face gras, ceux des yeux ridés ; l'air du visage est comme endormi. Voici les signes de la timidité : petitesse des membres, maigreur frêle,

délicate, petits yeux, petite figure, comme serait un Corinthien ou un Leucadien.

Les joueurs ont les bras courts et l'allure sautillante. Ceux qui aiment à médire ont la lèvre supérieure gonflée ; quant à l'allure, ils sont penchés en avant, un peu rouges. Les hommes qui sont sensibles à la pitié sont tous de peau fine, de couleur blanche ; ils ont les yeux brillants, les narines ridées en haut, et la larme facile. Ces hommes aiment les femmes, engendrent des filles, sont amoureux par complexion, ont de la mémoire, de l'intelligence et de la chaleur (de cœur). Leurs caractères ont été indiqués. L'homme accessible à la pitié est sage, modeste dans son ignorance ; son opposé est ignorant et impudent. Le vorace est reconnaissable à l'espace du nombril à la poitrine, plus grand que celui de la poitrine au cou. Le libidineux est blanc de teint, chevelu, de cheveux droits, épais et noirs ; ses cheveux se relèvent droits sur les tempes ; son œil est brillant et lascif. Ceux qui aiment à dormir ont les parties supérieures plus développées. ressemblent aux vautours, ont de la chaleur, une chair de belle apparence, le ventre épais (1). Ceux qui sont doués de mémoire ont les parties supérieures assez petites, plutôt polies et charnues.

CHAPITRE IV

L'âme et le corps me paraissent se communiquer mutuellement leurs impressions ; le changement de

(1) J'ignore pourquoi l'auteur choisit l'amour du sommeil comme trait distinct de la paresse.

l'état de l'âme change en même temps le tempérament ; réciproquement, la mutation du tempérament amène celle de l'état de l'âme ; car, lorsque la tristesse et la joie se font sentir à l'âme, il est évident que les hommes de caractère mélancolique sont plus tristes, et les joyeux plus gais. Si donc il pouvait se faire que l'âme continuât d'exister séparée de son enveloppe corporelle, cette harmonie continuerait de se manifester dans cet état nouveau ; cependant ceci ne pourrait pas durer longtemps ; maintenant il est évident que l'un suit l'autre. Qu'on remarque surtout cette évidence par ceci : la folie paraît entourer l'âme, de sorte que les médecins, en purgeant le corps et en le nourrissant d'aliments spéciaux, délivrent l'âme de ce fléau. Ainsi, les soins donnés au corps guérissent cette enveloppe de l'âme, en même temps que l'âme est délivrée de la folie. Puisque leur soulagement est simultané, il est évident que ces deux éléments vivent dans l'union. En outre, il est évident que les facultés de l'âme correspondent à des formes physiques analogues ; tout dans les animaux prouvera le même fait. Beaucoup des actions des animaux correspondent à des tendances particulières de chaque espèce, ou bien à des tendances communes.

Des actes particuliers de l'âme correspondent donc à des impressions physiques particulières du corps, comme des actes communs aux impressions communes. La lubricité et l'extase vénérienne sont des phénomènes communs ; commune aussi est la lubricité des bêtes de somme ; comme le penchant à l'amour chez les ânes et les porcs. Un caractère propre aux

chiens, c'est d'être agressifs; aux ânes, d'être inoffensifs. On a dit comment il convient de distinguer le commun et le propre; mais pour parvenir il faut une longue pratique à l'homme qui doit acquérir la capacité de traiter de ces questions. Puisque les signes physiques sont dits se rapporter à des similitudes qu'on tire des animaux, ainsi que ceux qui proviennent des actes; et puisque d'autres distinctions proviennent de la chaleur et du froid, et que certains signes physiques offrent assez peu de différence pour recevoir le même nom, comme la pâleur qui provient de la crainte et celle qui provient du travail (car elles ont la même dénomination et peu de différence entre elles), à cause de cette raison, dis-je, il n'est pas facile d'en faire la distinction, si la longue pratique ne nous permet pas de déterminer le trait prédominant (1). Excellente et très rapide est la méthode qui se rapporte à cette forme; aussi celui qui en fait usage peut distinguer bien des choses.

Ceci n'est pas seulement d'une utilité générale, mais d'une utilité spéciale pour le choix des signes : car chacun de ceux qui ont été choisis doit convenir par la raison même qui lui donne un sens spécial. En outre, dans le choix des signes et le raisonnement dont il est besoin en toute occurrence, il faut ajouter aux traits existants ceux qui concordent avec eux, comme si vous constatez l'impudence et la mesquinerie, le penchant au vol et l'avarice. Le penchant au vol sera la suite de l'impudence; l'avarice, de la parci-

(1) Bonne remarque.

monie. En tous ces cas il faut user de la méthode d'adaptation.

CHAPITRE V

Maintenant je vais commencer à essayer de faire des distinctions parmi les animaux, pour montrer ce qu'il faut changer chez eux pour qu'ils soient braves ou lâches, justes ou injustes. L'animalité comprend deux formes, le mâle et la femelle, si l'on ajoute ce qui convient à chacune ; mais la similitude existe. Nous essayons donc plutôt de nourrir les bêtes sauvages femelles que les mâles, parce qu'elles sont de caractère plus doux et plus mou, avec moins de vigueur, et acceptent plus facilement l'éducation et la transformation par l'homme ; aussi, étant telles, elles seront en quelque sorte moins colères que les mâles.

Cela est en quelque sorte évident pour nous : puisque, quand nous sommes vaincus par la colère, nous ne nous laissons plus facilement convaincre et nous lutons pour ne céder rien sur rien ; même nous sommes portés à user de violence et à faire tout ce que la colère nous inspirera. Les femelles me paraissent nées plus mauvaises, plus lascives, plus faibles que les mâles. Donc les femelles, et même celles que nous élevons, ont ces caractères visibles d'une certaine façon ; quant à celles qui habitent la forêt, tous les chasseurs et les bergers reconnaissent qu'elles sont ce que nous venons de dire. Mais ceci est encore évi-

dent, par ce fait que les femelles de chaque espèce ont la tête plus petite, la face plus resserrée, le cou plus mince, la poitrine plus faible, ainsi que les côtes, les cuisses et les jambes plus charnues que les mâles; elles plient les genoux et ont les jambes frêles, les pieds plus fins, l'apparence de tout le corps plus gracieuse que vigoureuse; elles ont moins de muscles, plus de mollesse, parce qu'elles ont des chairs plus humides; au contraire, les mâles de toutes les espèces sont naturellement plus braves et meilleurs par caractère, tandis que la nature de la femelle la porte à la faiblesse et au caprice. Puisqu'il en est ainsi, le lion semble de tous les animaux reproduire de la manière la plus parfaite les caractères mâles: il a le visage large, la face plutôt carrée, pas très osseuse, la mâchoire supérieure non proéminente, mais égale à l'inférieure, le nez plutôt épais que mince, les yeux fauves, enfoncés, ni trop ronds ni trop oblongs, de grandeur moyenne, les sourcils forts, le front carré, au milieu plutôt un peu creux; de plus il y a comme un nuage au bas du front vers les sourcils et le nez. Sur le front, près du nez, il a des poils inclinés et comme penchés en arrière vers le haut, la tête de grosseur moyenne, le cou d'une bonne longueur, d'une médiocre épaisseur, vêtu de poils fauves, ni hérissés, ni très retournés, qui sont autour des clavicles plutôt dénoués que serrés, les épaules fortes, la poitrine vigoureuse, la poitrine large, les côtes fortes appuyées sur une échine assez solide; les cuisses ne sont pas charnues, les jambes sont robustes et nerveuses, la démarche est souple, tout le corps est ner-

veux et musclé, ni trop dur ni trop mou ; il marche avec lenteur, s'avancant à grands pas, secouant les pieds en marchant. Telle est sa nature physique ; quant au caractère de l'âme, il est prompt à donner, libéral, magnanime, aimant à vaincre, doux, juste, porté à aimer son entourage.

Mais le léopard, chez les animaux qui paraissent être courageux, a plutôt la forme féminine, sauf quant aux jambes : il s'en sert pour certains actes de vigueur : il a la face petite, la tête grande, les yeux petits, très clairs, creux, plutôt égarés, le front oblong, plus rond que plat vers les oreilles, le cou assez long et faible, la poitrine munie de mauvaises côtes, le dos long, les jambes et les cuisses charnues ; les flancs et le ventre presque glabres, la couleur variée, tout le corps mal conformé et mesuré. Telle est sa nature physique ; quant à ce qui est de l'âme, il est lâche, voleur, et, pour le juger d'un mot, trompeur.

Nous venons d'énumérer les animaux qui paraissent braves, ceux qui offrent spécialement le caractère mâle et le caractère féminin ; on peut facilement déjà trouver les autres caractères ; tous les traits des animaux qu'il convient d'observer pour connaître le caractère, seront énumérés dans un chapitre sur le choix des signes.

CHAPITRE VI

Voici comment il faut entreprendre de choisir les signes chez les hommes. Ceux qui ont les pieds bien faits, grands, souples et nerveux, ont l'âme vigou-

reuse : ils se classent dans le genre mâle. Mais ceux qui ont les pieds petits, resserrés, mal articulés, qui ont l'allure plus gracieuse que robuste, ont l'âme molle et se classent dans le genre femelle.

Ceux qui ont les doigts des pieds courbés sont impudents, comme ceux qui ont les ongles courbes ; ils ont des rapports avec les oiseaux munis d'ongles courts. Ceux qui ont les doigts de pied étroits sont timides ; ils ont des rapports avec les perdrix des lacs, qui ont des pieds étroits. Ceux qui ont les articulations souples et bien musclées ont l'âme vigoureuse ; ils seront classés dans le genre mâle. Ceux qui ont les articulations charnues et peu musclées ont l'âme molle ; ils seront classés dans le genre féminin. Ceux qui ont les jambes souples, musclées et fortes ont l'âme vigoureuse ; ils seront classés dans le genre mâle. Ceux qui ont les jambes minces, mais musclées sont libidineux ; ils se rapportent aux oiseaux. Ceux qui ont les jambes très pleines et comme peu séparées sont lubriques et impudents, ils seront classés dans le genre qui leur convient. Ceux qui ont les cuisses osseuses et musclées sont robustes ; ils seront classés dans le genre mâle. Mais ceux qui ont les cuisses osseuses et charnues sont mous ; ils seront classés dans le genre féminin. Ceux qui ont les fesses osseuses et pointues sont forts ; ceux qui les ont charnues et grasses sont mous ; ceux qui les ont recouvertes de peu de chair, comme dénudées, sont mauvais ; ils ont des rapports avec les singes. Ceux qui ont les reins forts aiment la chasse ; ils ont des rapports avec les lions et les chiens ; chacun peut voir que les chiens

ardents à la chasse ont les reins vigoureux. Ceux qui ont le ventre peu fourni sont robustes; ils se classeront dans le genre mâle; ceux qui, au contraire, sont bien fournis de ce côté sont mous; ils seront classés dans le genre qui leur convient. Ceux qui ont le dos large et robuste ont l'âme forte; ils se classeront dans le genre mâle. Ceux qui ont le dos étroit et faible sont mous; ils se classeront dans le genre féminin. Ceux qui ont de fortes côtes ont l'âme forte; ils seront classés dans le genre mâle. Ceux qui ont les côtes faibles ont l'âme faible; ils se classeront dans le genre féminin. Ceux qui sont gros des côtés et comme enflés sont loquaces et bavards; ils ont des rapports avec les bœufs ou avec les grenouilles. Ceux chez qui il y a plus de distance du nombril au bas de la poitrine que de ce point au cou, sont voraces et insensibles, voraces parce qu'ils ont un grand récipient pour mettre les aliments; insensibles, parce que le siège des sentiments est étroit et uni au lieu qui reçoit la nourriture, de sorte que la sensibilité souffre de la réplétion de l'estomac ou bien de son vide. Ceux qui ont la poitrine grande et musclée ont l'âme forte; ils se classent dans le genre mâle. Ceux qui ont l'entre-deux des épaules grand, bien charnu et musclé ont l'âme forte; ils se classent dans le genre mâle. Ceux qui l'ont petit, peu charnu et peu musclé, ont l'âme faible; ils se classent dans le genre féminin. Ceux qui l'ont très courbé et dont les épaules sont resserrées vers la poitrine sont de nature malheureuse; ils seront classés dans le genre qui leur convient, parce que chez eux sont sacrifiées les parties qui devaient attirer le regard en

avant du corps. Ceux qui ont cette partie creuse sont orgueilleux et sans jugement; ils ont des rapports avec les chevaux. Cet espace ne doit être ni très bombé ni creux : l'homme bien fait doit l'avoir moyen. Ceux qui ont le haut des épaules et les épaules bien articulés ont l'âme forte ; ils se classent dans le genre mâle. Ceux qui ont les épaules faibles et mal articulées ont l'âme faible ; ils se classent dans le genre féminin. Je dis la même chose des pieds et des jambes. Ceux qui ont les épaules bien dégagées ont l'âme libérale ; ils seront classés d'après leur belle apparence, à laquelle convient la libéralité. Ceux qui ont les épaules gênées et contractées ont le caractère peu ouvert ; ils seront classés selon ce caractère. Ceux qui ont les clavicules bien dégagées ont les sens actifs : car, quand ce trait existe, le mouvement des sens se transmet facilement. Le trait contraire concorde avec la pesanteur : car, lorsque ces parties manquent de souplesse, la transmission des impressions sensibles s'effectue péniblement. Ceux qui ont le cou épais ont l'âme forte ; ils se classeront dans le genre mâle ; ceux qui l'ont petit sont faibles ; ils se classeront dans le genre féminin. Ceux qui ont le cou épais et charnu sont colériques ; ils ont des rapports avec les taureaux furieux. Ceux qui l'ont large, mais non très épais, sont magnanimes ; ils ont des rapports avec les lions. Ceux qui l'ont frêle et allongé sont timides ; ils ont des rapports avec les cerfs. Ceux qui l'ont très court sont rusés ; ils ont des rapports avec les loups. Ceux qui ont les lèvres minces, relâchées aux commissures, au point que dans le resserrement de la bouche les supérieures

couvrent les inférieures, sont magnanimes ; ils ont des rapports avec les lions ; on remarquera ce trait chez les chiens vigoureux et de grande taille. Ceux qui ont les lèvres sèches, dures, de sorte que la partie supérieure corresponde aux dents canines, sont grossiers ; ils ont des rapports avec les pourceaux. Ceux qui ont les lèvres épaisses, la supérieure débordant l'autre, sont insensés ; ils ont des rapports avec les ânes et les singes. Ceux qui ont la lèvre supérieure et les gencives proéminentes sont hargneux ; ils ont des rapports avec les chiens. Ceux qui ont le bout du nez épais sont lents ; ils ont des rapports avec les bœufs. Ceux qui ont le nez épais à la partie supérieure sont stupides ; ils ont des rapports avec les pourceaux. Ceux qui ont l'extrémité du nez pointue ont la colère facile ; ils ont des rapports avec les chiens. Ceux qui ont le bout du nez rond, mais obtus, ont magnanimes ; ils ont des rapports avec les lions. Ceux qui ont le bout du nez grêle ressemblent aux oiseaux. Ceux qui ont le nez recourbé depuis le front sont impudents ; ils ont des rapports avec les corbeaux. Mais ceux qui l'ont recourbé, séparé toutefois du front par un sillon, sont magnanimes ; ils ont des rapports avec les aigles. Ceux qui ont le nez creux vers le front, arrondi, puis recourbé à la partie inférieure, sont portés à l'amour ; ils ont des rapports avec les coqs. Ceux qui ont le nez camus sont libidineux ; ils ont des rapports avec les cerfs. Ceux qui ont les narines ouvertes sont colériques : nous leur attribuerons les passions de ce genre. Ceux qui ont la face charnue sont lents ; ils ont des rapports avec les bœufs.

Ceux qui ont le visage maigre sont inquiets ; ceux qui l'ont rempli sont paresseux ; ils ont des rapports avec les ânes et les cerfs. Ceux qui ont la face petite sont craintifs ; ils ont des rapports avec le chat et le singe. Ceux qui ont la face grande sont endormis ; ils ont des rapports avec les ânes et les bœufs. Puisqu'elle ne doit être ni petite ni grande, la largeur moyenne sera la forme convenable. Ceux qui ont la physionomie mesquine manquent de générosité ; ils seront classés dans le genre qui leur convient. Ceux qui ont les paupières inférieures pendantes comme des outres sont adonnés au vin : ils ont l'apparence propre à cette passion ; car ceux qui boivent avec excès ont les paupières gonflées comme des outres ; ceux qui offrent ce trait sont somnolents : le caractère de la somnolence, c'est que l'homme, éveillé, a les paupières alourdies. Ceux qui ont les yeux petits sont pusillanimes ; ils seront classés dans le genre qui leur convient et parmi les singes. Ceux qui ont les yeux gros sont endormis ; ils ont des rapports avec les bœufs. L'homme bien doué n'aura les yeux ni petits ni gros. Ceux qui ont les yeux renforcés sont mauvais ; ils ont des rapports avec les singes. Ceux qui ont les yeux proéminents sont stupides ; ils sont rapprochés des ânes et classés conformément à ce trait. Puisqu'il ne faut pas avoir les yeux proéminents ou creusés, le caractère moyen conviendra. Ceux qui ont les yeux légèrement arrondis sont magnanimes, à l'instar des lions ; ceux qui les ont plus arrondis sont comparés aux bœufs. Ceux qui ont le front petit sont indociles ; ils ont des rapports avec les pourceaux. Ceux qui ont

le front trop allongé sont endormis ; ils ont des rapports avec les bœufs. Ceux qui ont le front rond sont stupides ; ils ont des rapports avec les ânes. Ceux qui ont une assez grande portion de front plane sont sages ; ils ont des rapports avec les chiens. Ceux qui ont les sourcils proportionnés au front sont magnanimes ; ils sont classés parmi les lions. Ceux qui les ont nuageux sont hardis ; ils tiennent du taureau et du lion.

Ceux qui les ont étirés sont flatteurs, d'après le signe de cette passion : chacun la peut voir dans le chien qui fait un front doux quand il caresse. Lorsque le sourcil nébuleux signifie la hardiesse, l'air souriant du front l'adulation, la signification moyenne de ces deux traits devra être retenue. Ceux qui ont le front plissé sont moroses ; ce trait se rapportera à cette passion, la tristesse, qui plisse le front ; ceux qui l'ont abaissé sont accablés de tristesse ; ce trait se rapporte à la tristesse, qui fait courber la tête. Ceux qui ont la tête forte ont de la sensibilité, à l'instar des chiens ; ceux qui l'ont petite sont stupides, à l'instar des ânes. Ceux qui ont la tête pointue sont impudents, à l'instar des oiseaux qui sont munis d'ongles aigus. Ceux qui ont les oreilles petites ressemblent aux singes ; ceux qui les ont grandes aux ânes ; on verra les meilleurs des chiens avoir des oreilles moyennes.

Ceux qui sont très noirs sont lâches, comme les Égyptiens et les Éthiopiens. Ceux qui sont très blancs sont lâches, comme les femmes. La couleur qui correspond au courage doit tenir le milieu. Les hommes blonds ont la magnanimité, comme les lions.

Les roux sont très rusés, comme les renards. Les hommes pâles, de couleur trouble, sont timides; ce trait se rapporte à l'impression que produit la crainte. Ceux qui ont la couleur jaunâtre sont froids; ce qui est froid se meut difficilement; ces hommes, remuant difficilement leur corps, seront lents (1). Ceux qui ont la couleur rouge sont prompts, puisque tout ce qui est physique rougit quand le mouvement produit la chaleur. Ceux qui ont la couleur enflammée sont portés à la colère, parce que ce qui est physique, étant très échauffé, a la couleur de la flamme; ceux qui sont très échauffés seront donc portés à la colère. Ceux qui ont cette couleur sur la poitrine ont une colère terrible; ce trait est celui d'une passion: la poitrine s'échauffe dans la colère. Ceux qui ont des veines gonflées au cou et aux tempes ont une colère terrible; c'est un trait de passion: ces phénomènes s'observent dans la fureur. Ceux qui rougissent sont pudiques; c'est un trait de sentiment: la pudeur fait rougir la face. Ceux qui ont les joues rubicondes aiment le vin; c'est un trait de passion: l'ivrognerie rougit les joues. Ceux qui ont les yeux rouges sont emportés hors d'eux-mêmes par la colère; c'est un trait de passion: les yeux rougissent quand la colère nous emporte. Ceux qui ont les yeux très noirs sont lâches: car il est reconnu que la couleur trop noire signifie la lâcheté. Ceux qui ne les ont pas trop noirs, mais tournant

(1) Tout ce passage a besoin d'être corrigé par l'étude des articles publiés par Polti et Gary en 1889, par Selva en 1894, dans *l'Initiation*: telle couleur est commune à plusieurs types planétaires purs.

vers le fauve, ont un bon caractère. Ceux qui ont les yeux glauques ou pâles sont lâches : on sait que la couleur blanche est un signe de lâcheté. Ceux qui, au contraire, ont les yeux fauves, ont une noble nature : comme le lion et l'aigle (1). Ceux qui les ont couleur de vin sont lascifs, à l'instar des chèvres. Ceux qui ont les yeux brûlants sont impudents, à l'instar des chiens. Ceux qui ont les yeux pâles et troubles sont lâches ; c'est un trait de passion : la crainte donne la couleur pâle et inégale. Ceux qui ont les yeux brillants sont portés à l'amour, comme les coqs et les corbeaux.

Ceux qui ont les jambes poilues sont lascifs : à l'instar des boucs. Ceux qui ont la poitrine et le ventre très garnis de poils ne persévèrent jamais dans les mêmes projets : comme les oiseaux, qui ont ce trait physique. Ceux qui ont la poitrine très glabre sont impudents : ils ont le caractère féminin. Il ne faut donc pas être très poilu, ni tout à fait glabre : le caractère moyen sera très bon. Ceux qui ont les épaules poilues ne persévèrent jamais dans les mêmes projets : ils ont le caractère de l'oiseau. Ceux qui ont le dos poilu sont très impudents ; ils ressemblent aux bêtes sauvages. Ceux qui ont sur le cou des poils tombant sont généreux comme le lion. Ceux qui ont la barbe fine ont un bon caractère : c'est un trait des chiens. Ceux qui ont les sourcils joints sont moroses : c'est un trait de passion. Ceux dont les sourcils s'inclinent en bas vers le nez, mais se relèvent vers les tempes, sont niais :

(1) Inacceptable.

ils ressemblent aux porcs (1). Ceux qui ont des cheveux hérissés sur la tête sont lâches : c'est un trait de passion, parce que ce hérissement a lieu dans l'épouvante. Ceux qui ont les cheveux très crépus sont lâches : comme les Éthiopiens. Puisque les cheveux hérissés et très crépus signifient lâcheté, les cheveux un peu crépus signifient courage : ceci encore est un signe propre au lion. Ceux qui ont la partie supérieure du front, vers le crâne, couverte de cheveux rejetés en arrière, sont d'une nature noble : comme les lions. Ceux qui ont des cheveux entremêlés et tombant sur le front jusqu'au nez, n'ont pas de sentiments nobles : ceci se rapporte à un trait général, car cet aspect est propre à l'esclave.

Celui qui marche à pas longs et lents entreprendra avec lenteur, mais agira, car la démarche à grands pas est un signe d'activité ; à pas lents, de temporisation. Celui qui fait des pas petits et lents entreprendra avec lenteur et ne sera pas actif, car la démarche à pas petits et lents n'indique pas l'activité. Celui qui fait des pas grands et rapides n'est pas prompt à entreprendre, mais actif parce que la rapidité est un signe d'activité, et que la grandeur des pas ne signale pas celui qui achève vite l'œuvre entreprise. Celui qui fait des pas petits et rapides est prompt à entreprendre, mais non actif. Les mêmes remarques sont à faire sur le mouvement de la main, du bras et de l'avant-bras. Ceux qui agitent des épaules droites et tendues les ont courts : ils ont des rapports avec les chevaux.

(1) Schack et d'autres ont représenté des profils ressemblant à celui du porc.

Ceux qui agitent les épaules en se penchant sont magnanimes, à l'instar des lions. Ceux qui marchent les pieds en dehors et ont les jambes féminines ont le caractère de la féminité. Ceux qui ont le corps courbé, baissé, sont des flatteurs : c'est un signe de passion. Ceux qui sont inclinés à droite en marchant sont des hommes dépravés : ceci se rapportera au caractère prédominant. Ceux qui ont les yeux mobiles, aigus, sont rapaces ; ils ressemblent aux oiseaux de proie. Ceux qui clignent des yeux sont lâches, parce que leur regard dénote la tendance à s'enfuir. Ceux qui font les yeux en coulisse sont efféminés ; de même ceux chez qui une paupière couvre l'œil, celui-ci étant sous son milieu, ceux qui voilent leurs yeux sous les paupières supérieures et regardent avec mollesse, ceux qui ont les paupières couvrant les yeux, et en général tous ceux qui regardent avec une expression de mollesse et d'effémination : il faut les classer d'après le caractère général et dans le genre féminin. Ceux qui remuent les yeux à de grands intervalles et ont le blanc rougi comme s'ils voulaient s'appliquer, sont des hommes intelligents : car l'œil devient fixe quand l'intelligence s'applique fortement à un objet.

Ceux qui poussent d'une voix forte de violentes vociférations sont insolents : ils doivent être classés avec les ânes. Ceux qui vocifèrent d'abord avec une voix élevée, qui finit sur le mode aigu, sont tristes et mélancoliques : ce trait se rapporte aux bœufs et à ce qui concerne la voix. Ceux qui font entendre une voix aiguë, molle et brisée, ce sont des efféminés : ce trait les classe dans le genre femme et dans leur ordre spé-

cial (1). Celui qui crie avec violence et une voix forte sans baisser de ton ressemble aux chiens robustes et a un genre déterminé. Ceux qui crient mollement, sans expression, sont paisibles : du genre mouton. Ceux qui crient sur un ton aigu et bruyant sont lascifs : comme les chiens.

Les hommes petits sont très agiles : le mouvement du sang ayant à parcourir un petit espace, les sensations aussi viennent rapidement au siège de la pensée. Ceux qui sont très grands sont lents : car, le mouvement du sang ayant à parcourir un long espace, les sensations arrivent tard au siège de la pensée. Ceux des hommes petits qui ont des chairs sèches et les couleurs que la chaleur donne au corps ne savent rien achever : le mouvement s'opère dans un petit espace et avec rapidité à cause de sa qualité ignée ; la pensée ne demeure jamais dans un même lieu, mais est tantôt ici, tantôt là, avant d'achever ce qu'il y a de plus important. Tout homme grand qui a des chairs molles et des couleurs caractéristiques de la froideur, est mal doué : le mouvement s'opère dans un grand espace, il est lent à cause de la frigidité et ne peut pas accomplir facilement sa route jusqu'au siège de la pensée. L'homme de petite taille est courageux quand il a les chairs fraîches et la couleur que détermine la frigidité : le mouvement s'opère dans un petit espace, et la difficulté de mouvement due au tempérament assure d'ordinaire la maturité de l'accomplissement d'une chose entreprise pour la première fois. Ceux qui sont grands, de chair sèche, de la couleur

(1) Voix de l'eunuque.

déterminée par le tempérament chaud, sont braves et sensibles : car la grande taille est compensée par la chaleur des chairs et de la couleur, de sorte qu'il y a une juste proportion des éléments qui déterminent l'action (1). Nous avons exposé comment doivent être constitués, pour que les entreprises arrivent à leur fin ou restent inachevées, les corps qui dépassent la taille moyenne, ou qui lui sont inférieurs : mais le corps de grandeur moyenne est très bien doué pour ressentir les sensations et pour achever toute œuvre entreprise : le mouvement ne s'opère pas dans un grand espace et vient facilement à l'esprit ; quand il y arrive, il n'y a pas le moindre excès dans la route suivie ; aussi faut-il que l'homme soit de taille moyenne afin d'agir à la suite d'une sensation pour accomplir une œuvre qu'il se propose. Ceux qui manquent de proportion sont rusés ; ils seront classés d'après la passion et dans le genre féminin. Réciproquement, les hommes bien proportionnés seront justes et braves. Il faut ramener la relation de la proportion à la bonne éducation des corps et à la bonne nature, mais non pas au genre mâle dont on a parlé au début.

Ce serait aussi une détermination satisfaisante si tous ces signes que nous avons énumérés étaient rapportés à la forme idéale (théorique) ainsi qu'à la masculinité et à la féminité : ces choses ont été divisées de la meilleure manière possible ; et il a été prouvé que le mâle est plus juste, plus fort, en un mot meilleur que la femelle. Dans tout choix de signes, les uns

(1) Traces de la théorie hippocratique.

ont un sens plus accentué que les autres ; les plus importants se voient aux endroits principaux ; le premier de ceux-ci comprend les yeux, le front, la tête et la face ; le second comprend la poitrine et les épaules ; le troisième, les jambes et les pieds ; le ventre a une moindre signification. Pour résumer ma pensée, les signes les plus importants sont révélés par les traits où brille aussi la grande intensité de la pensée (1).

« Il faut donc que notre âme, voulant faire quelque œuvre merveilleuse dans les choses de ce bas monde, contemple son principe afin qu'il la fortifie, l'éclaire et lui donne une force d'agir par tous les degrés, depuis son premier auteur jusqu'à elle ; on s'est donc appliqué à nous faire contempler plus les âmes des étoiles que les corps : plus le monde sur-céleste intellectuel que le céleste corporel, puisque celui-là est plus noble, quoique celui-ci soit à considérer, qu'il soit à l'entrée de l'autre et que l'influence de ce supérieur ne peut continuer sa route sans le traverser comme un milieu. »

H.-C. AGRIPPA, *Phil. occ.*

(1) Distinction d'une importance capitale.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Programme d'un cours de Kabbale

(ÉCOLE HERMÉTIQUE, SAISON 1901-1902)

Nous diviserons cette suite de causeries en quatre parties : 1° Théogonie ; 2° Cosmogonie ; 3° Androgonie ; 4° Relations réciproques ; biologie générale.

Nous n'aurons ni le temps, ni les moyens de faire de la critique ou de l'érudition ; nous nous proposons simplement de donner un aperçu général de la tradition hébraïque, de ses tenants et de ses aboutissants.

La Kabbale hébraïque vient des Chaldéens, c'est-à-dire du collège initiatique de Babylone. Lorsque, vers le xxviii^e siècle avant Jésus-Christ, Krishna élabora la mise au point des tendances spirituelles de l'humanité, sous le nom de Brahmanisme, et institua le culte de l'aspect divin appelé Brahma, tous les collèges métropolitains le suivirent et, à son exemple, firent dans la suite des siècles des mises au point pour leurs générations respectives.

L'initiation chaldéenne est une de ces mises au point secondaires. Les traditions qu'elle légua à ceux d'entre

les captifs hébreux qui étaient initiables, sont non pas une synthèse, mais une synchrèse.

L'hiéroglyphisme n'en vient plus du monde de la Gloire ou du Nom (*Shem*), mais il est compliqué par les systèmes d'occultisme, qui inventent des valeurs secrètes aux accents, aux diphtongues et aux signes musicaux.

De là cette différence radicale ; les livres de Moïse sont inspirés directement par le Verbe ; tout y a un sens vivant : lettres, versets, chapitres, nombres.

La tradition kabbalistique est la juxtaposition de plusieurs systèmes d'hiéroglyphisme. Les 10 sephiroth sont un système, les 22 lettres un autre, les 32 voies un troisième, les 50 portes un quatrième, etc. Et les correspondances entre ces systèmes sont artistielles et modernes (xii^e et xiii^e siècles).

קבלה, telle est l'orthographe allemande et celle que recommande Raymond Lulle (*De Auditu Kabbalístico*). On a trouvé, ces temps-ci, des différences considérables dans la signification de ce mot, selon qu'il est inscrit par un ק ou par un כ : nous ne pouvons examiner cette question en ce moment parce que, pour être résolue, il faudrait assembler au préalable les matériaux de la plupart des traditions secrètes de l'Orient. Les uns la disent apportée à Adam, dans l'Eden, par l'ange Raziel, les autres reçue par Moïse sur le Sinaï et transmise oralement aux soixante-dix anciens. Tous ont raison.

L'initiation totale est contenue dans le *Sepher* de Moïse ; elle venait du don divin qui accompagna la descente des premiers hommes sur notre planète ; puis

obscurcie, démembrée, défigurée, elle se transmet de bouche en bouche par les anciens d'Israël, jusqu'après Salomon ; là, elle se perdit à peu près complètement et fut restaurée tant bien que mal par Daniel, initié des Chaldéens.

Voir dans le tableau ci-contre comment Robert Fludd divise la Kabbale.

On voit que, pour ce porte-parole des frères de la Rose-Croix, la Kabbale littérale est fausse.

Tout ce que nous venons de dire est traditionnel et s'écarte de l'opinion des exégètes. Voici ce que dit M. Franck sur le sujet :

Les théologiens ne sont connus en Israël qu'à partir du III^e siècle avant Jésus-Christ. On les appelle les Thannaïm ; le dernier d'entre eux est Judas le Saint, auteur de la *Mishna*, qui vivait au II^e siècle après Jésus-Christ ; les plus célèbres sont Gomaliel, Akiba, Simeon ben Jochaï. Les Amoraïm ou commentateurs leur succèdent ; leur œuvre s'appelle la *Guemara*. Ces deux recueils forment le *Talmud*.

Quant à la Kabbale elle-même, dont il n'est pas permis de s'occuper avant l'âge de quarante-ans, elle est divisée en deux portions : l'une, Mhasha Bereschit, histoire de la création, peut être enseignée par un maître à deux disciples. L'autre, Mhasha Mercabah, histoire du char, ne peut jamais être révélée entièrement même à une seule personne. On connaît l'histoire des quatre disciples dont un seul sort sage du jardin de délices, PRDS, de cette mystérieuse doctrine.

Ad. Franck se trompe en voyant dans le *Zohar* la

<p>La vraie ou essentielle qui vient de Dieu dans laquelle l'ésotérisme est l'esprit.</p>	<p>C. Bereschit, Cosmologie. Explique le jeu des forces célestes et terrestres, par le raisonnement et la philosophie. Son objet est le même que celui de la magie naturelle.</p>
<p>La <i>Mercava</i> qui enseigne</p>	<p>Les symboles des lettres (<i>Notaricon</i>), scrute la nature des êtres invisibles de tous degrés. La théomantique étudie les noms divins.</p>
<p>La superstiteuse et illégitime qui vient au monde dont l'ésotérisme est la lettre.</p>	<p>La <i>Gematrie</i> ou Arithmétique. } Transmutation des syllabes et des expressions oraculaires. } La supputation des nombres exprimés par des caractères. }</p>
<p>La Notariatique : celle qui s'exprime par des lettres au lieu de mots, en guise d'oracles.</p>	<p>La Notariatique : celle qui s'exprime par des lettres au lieu de mots, en guise d'oracles.</p>
<p>Temurah : Permutation de lettres. Ces trois recherches sont vaines et pousseent, par le découragement qu'elles amènent, aux opérations ténébreuses.</p>	<p>Temurah : Permutation de lettres. Ces trois recherches sont vaines et pousseent, par le découragement qu'elles amènent, aux opérations ténébreuses.</p>

suite du *Sepher Ietzirah* ; il pense à tort que la doctrine symbolique est celle de l'enfance des peuples, que les idées ou les concepts intérieurs valent plus que des formules numériques : nous ne le pensons pas.

L'hiéroglyphisme ne vient pas de l'enfance d'une race, mais de son antiquité ; la philosophie telle qu'on la conçoit de nos jours n'est pas un point de perfection, mais l'effort sans méthode du cerveau humain, qui sent intuitivement que le nombre est la loi de son fonctionnement, qu'il est une machine et non pas un principe, un miroir et non pas un flambeau : vérité essentielle que les anciens sanctuaires patriarcaux avaient connue, mais que l'orgueil avait obscurcie et obscurcit encore de nos jours.

..

THÉOGONIE. — Pour le kabbaliste, le monde ne sort pas du néant au sens populaire de ce mot, mais du Non-Cela, de l'*Aïn-Soph* ; de même que rien ne se perd, rien ne se crée non plus de rien, dans les cycles de la Nature. C'est pourquoi le monde est une bénédiction ; cette pensée profonde, basée sur la remarque que la première lettre du *Sepher* est un *Beth*, signifie que la création est une bonté de Dieu qui veut que ses créatures deviennent conscientes de leur bonheur ; et elles n'acquièrent cette conscience que par la science ou l'expérience des formes de la vie relative.

« La science du Créateur n'est pas comme celle des créatures ; car, chez celles-ci, la science est distincte du sujet de la science et porte sur des objets qui, à

leur tour, se distinguent du sujet. C'est cela qu'on désigne par ces trois termes : la pensée, ce qui pense et ce qui est pensé. Au contraire, le Créateur est lui-même, tout à la fois, la connaissance, et ce qui connaît, et ce qui est connu. En effet, sa manière de connaître ne consiste pas à appliquer sa pensée à des choses qui sont hors de lui ; c'est en se connaissant et en se sachant lui-même qu'il connaît et aperçoit tout ce qui est. Rien n'existe qui ne soit uni à lui et qu'il ne trouve dans sa propre substance. Il est le type de tout être, et toutes choses existent en lui sous la forme la plus pure et la plus accomplie ; de telle sorte que la perfection des créatures est dans cette existence même par laquelle elles se trouvent unies à la source de leur être, et à mesure qu'elles s'en éloignent, elles décroissent de cet état si parfait et si sublime (1). »

Techniquement, les mystères de la Nature divine sont contenus dans ces noms divins.

Il y a, selon Reuchlin, trois séries de noms divins. Les premiers expriment la substance divine ; ce sont :

אֲנִי Ego sum qui sum.

אֵל Lui.

אֵשׁ Le feu.

Les seconds expriment ses attributs : ce sont les noms séphirotiques.

La troisième série ne comprend qu'un terme qui exprime l'essence divine retirée en elle-même et se reposant au-dessus de toute créature. C'est le Tetragrammaton, le *Shemhamphorash*. Ses quatre lettres

(1) Moïse Corduero, *Pardes Rimonim*, fo 55, r°.

gouvernent tout l'univers par des correspondances, dont voici quelques-unes :

י	Le feu	Le chaud	Le point	Letonique	Phishôn	Le lion
ה	La terre	Le froid	La ligne	La tierce	Gihon	Letaureau
א	L'air	Le sec	Le plan	La quinte	Hiddekel	L'aigle
ו	L'eau	L'humide	Le solide	L'octave	Phrat	L'homme

« De plus, dit Ad. Franck, chacune de ces lettres considérée à part ne nous offre pas une signification moins mystérieuse. La première (י), qui est aussi le signe du nombre dix et nous rappelle par sa forme le point mathématique, nous apprend que Dieu est le commencement et la fin de toutes choses, car le point, c'est le commencement, l'unité première et la décade, c'est la fin de toute numération. Le nombre cinq exprimé par la seconde lettre (ה) nous indique l'union de Dieu et de la Nature ; de Dieu représenté par le nombre trois, c'est-à-dire par la Trinité ; de la Nature visible représentée, selon Pluton et Pythagore, par la dyade. La troisième lettre est le signe du nombre six. Or, ce nombre, que l'école pythagoricienne avait également en vénération, est formé par la réunion de la monade, de la dyade et de la triade, ce qui est le symbole de toutes les perfections. D'un autre côté, le nombre six est aussi le symbole du cube, des solides ou du monde ; donc il faut croire que le monde porte le cachet de la perfection divine. Enfin la quatrième lettre est la même

que la seconde (ה), et par conséquent nous nous trouvons encore une fois en présence du nombre cinq. Mais ici il correspond à l'âme humaine, à l'âme rationnelle, qui tient le milieu entre le ciel et la terre, comme cinq est le milieu de la décade, expression symbolique de la totalité des choses. »

Jéhova a toujours été regardé, selon Drach, dans la synagogue comme désignant la Trinité : le *Iod* est ce point générateur, le premier *Hé* ou la Mère est le Fils que les Kabbalistes appellent encore le Bon, ou la Colonne du Milieu, et le *Vaf* est le Saint-Esprit. Le deuxième *Hé* enfin représente ce second aspect du premier *Hé* qui est sa nature humaine. Aben Ezra, D. Kimhi, Abarbanel répètent tous que ce grand nom sera un à la venue du Messie, qu'il sera dans la bouche de tous et qu'on le lira tel qu'il est écrit.

Voici quelques données sur chacune des lettres sacrées :

Le *Iod* est la royauté de Dieu ; nous ne pouvons que la louer, car elle est incompréhensible. Cette lettre est l'occultation de la Sagesse, les choses cachées de la Sagesse dont Job a dit : « Elle se dérobe aux yeux de tout vivant » ; la volonté illimitée, la pensée très profonde. R. Simeon ben Jochaï enseigne : Le point primitif du *Iod* est la Couronne suprême ; dans notre écriture, il s'étend de manière à avoir au-dessous de lui un corps, qui est la Sagesse céleste ; ce corps se termine par un autre point qui est la Prudence céleste ; cependant ces trois ne sont ensemble qu'une lettre unique, un point unique.

Le *Hé* est fondé sur la puissance divine aussi bien

que sur la royale majesté. C'est d'elle que procèdent les splendeurs qui sont au-dessous d'elle, comme elle-même procède des splendeurs qui sont au-dessus d'elle. Si, au lieu de sa figure ordinaire ה, vous transportez le point à droite, elle devient *yad* י, c'est la main du Seigneur. L'Écriture dit (*Genèse*, II, 4) : « Elle est l'origine du ciel et de la terre *quand ils furent créés*, בהבלא. » Séparez le mot et lisez : בהיבלא : *il les a créés par la lettre Hé*. La configuration de cette lettre offre une ouverture par le bas et une ouverture par le haut, plus étroite, et sur le côté, pour indiquer que les hommes que leurs péchés entraînent vers l'enfer peuvent, par la vertu de cette lettre, éviter la perdition qui les menace et monter au séjour céleste de la gloire éternelle. Mais on descend facilement et l'on monte difficilement. La lettre *hé* elle-même descend jusqu'à l'enfer et emmène sa captivité jusqu'au ciel. Ce *hé* est appelé la mère, non seulement parce qu'en hébreu cette lettre est la marque du féminin, de même que le *Iod*, en tant que lettre servile, indique souvent le masculin, mais aussi parce que la vertu divine qu'elle dénote produit, avec celle qui est au-dessus d'elle, une autre vertu divine.

Le caractère de *Vav* est de lier par un lien d'amour, car il est la conjonction *et*; par suite il est le mystère d'union. Il a en soi la vie unitive et la communique aux autres. Ainsi que l'annonce sa configuration, il est l'arbre de vie, il est le fleuve des grâces qui coule vers tous, la flamme allongée qui va éclairer et embraser les cœurs, tandis que le *Iod* est un charbon ardent formant un point immuable et sans figure déterminée.

Il regarde en haut parce qu'il reçoit son influence de la suprême couronne céleste, et il se prolonge en bas pour communiquer cette influence à ce qui est au-dessous. Il est la colonne du monde parce que son essence même est la prudence. Enfin il s'appelle Esprit et fils de *Iod* et de *Hé*.

Le second *Hé* est la Divinité terrestre, c'est-à-dire descendue sur la terre (1).

On sait que le Tétragramme a un synonyme: Aehieh אהיה, mot qui est à la première personne. L'Aleph s'y rapporte à la couronne suprême et aux deux manières d'être unies à celles-ci, lesquelles sont la *Sagesse* et la *Prudence*; les Kabbalistes l'appellent le *Vav* du milieu, parce qu'en l'écrivant verticalement il représente un וי *Vav* qui figure la Couronne auquel adhèrent deux *Iod* qui figurent la *Sagesse* et la *Prudence*.

Cette lettre, écrite en plein (c'est-à-dire ALPH. אֵלֶּפֶת) donne par métathèse *Pélé*, qui signifie ce qui est secret, occulte, hors de la portée de tout œil (*Deutér.*, xvii, 8, et *Jérém.*, xxxii, 27), la première des processions divines (*Atziloth*).

D'après le *Zohar* (*Medrasch Ruth.*, fol. 15, col. 61), le *Iod* est l'âme de l'âme, son nom est Adam, sa lumière est triple et une.

Le *Hé* est nommé âme divine, *Neshamah*, il est un avec le *Iod*, il a cependant plusieurs rayons. Le *Vav* est nommé Esprit, fils des deux précédents. Le deuxième *hé* se nomme âme humaine (*nephesh*) et

(1) La même personne que le premier (*Zohar*, part. I, 30, col. 118).

filles. Le Père, la Mère, le Fils et la Fille sont un grand mystère.

Le même texte établit les calculs suivants :

Adam	אדן	=	1	+	4	+	40	=	45
Iod	יוד	=	10	+	6	+	4	=	20
Vav	וואו	=	6	+	1	+	6	=	13
Hé	הה	=	5	+	1		=	6	
									6

Enfin, plus loin il est dit : du *Iod* vient la crainte du Seigneur ; du Hé, la réconciliation de l'homme ; du *Vav*, la fidélité à la loi ; du Hé, les œuvres méritoires et l'éloignement du péché.

On connaît la figure kabbalistique de l'Aleph :

La partie supérieure représente la Majesté divine comme simple pensée ; l'inférieure représente la Majesté divine dans le juste quand il fait entendre sa voix aux hommes (*Thikkuni Zohar*) éd. de Livourne 1810, fol. 48, R.) (Cité par Drach.)

Le nom de quatre lettres possédant trois points, voyelles est dit par les Kabbalistes être formé de sept voyelles.

Pour beaucoup de Kabbalistes, le mystère de la Trinité est expliqué ou indiqué dans le verset : D'où viendra mon secours ? Mon secours viendra de Jéhova (Ps. cxxi), où est signifié par *Aïn*. A, disent les Tik-kunim du Zohar, est la couronne suprême ; *Iod* est la Sagesse ; *Noun*, la prudence. Rabbi Aron le Grand, chef de l'Académie de Babylone, par conséquent antérieur au xi^e siècle, dit proprement qu'aucun homme ne peut se former une idée du triple nombre

qui subsiste dans la manière d'être, dans l'essence de Dieu.

Le verset connu du Deutéronome : Écoute, ô Israël, Jéhova, notre Seigneur, est un, — fournit de nombreux commentaires dans ce sens. « Il a dit en outre : Il y a deux auquel s'unit un, et ils sont trois, et étant trois ils ne sont qu'un. Il nous dit : ces deux sont les deux Jehovah du verset : Écoute, ô Israël. — Elohènu vient s'y joindre. Et c'est là le cachet du sceau de Dieu : Vérité. Et, comme ils sont joints ensemble, ils sont un dans l'unité unique. » (Zohar, fol. 77, col. 307). Ailleurs, à propos de l'attribution des trois premières lettres du Tétragramme aux trois personnes de la Trinité, le même livre dit que la quatrième clé (le second hé, la nature humaine du Verbe) a été mise en réserve sous l'arbre de vie et il ajoute : « Jéhova, c'est ce qui est représenté par la lettre *Iod*, premier principe céleste du saint nom ; Elohènu est le mystère représenté par le *hé* céleste, deuxième lettre du saint nom. Jéhova : ceci est l'émanation qui descend sur la terre par le mystère que représente la lettre *Vav*. Tous ces trois sont un d'une unité unique. » Le Tétragramme est souvent indiqué dans les manuscrits anciens par trois *Iods*, et son équivalent Aehieh par trois *Aleph* (Drach, passim).

Parmi les noms divins kabbalistiques il en est trois sur lesquels le Talmud appelle particulièrement notre attention : le premier est le nom de quatre lettres qui se trouve dans la Bible. Les deux autres ne s'y rencontrent pas. Le premier était enseigné une fois par semaine aux disciples ; le second fut caché

dans la suite des temps, et on le prononçait à voix basse pendant la bénédiction du peuple ; il avait douze lettres ; le dernier, enfin, de quarante-deux lettres, ne se donnait qu'à un homme sage et éprouvé. Drach cite un passage du Galé-Razaïya (révélateur des mystères) de Rabbi Juda le Saint, d'après lequel le nom de douze lettres forme les mots de Père, Fils et Saint-Esprit. « Il convient de dérober ce secret aux yeux des hommes jusqu'à la venue du Messie notre Juste. » Ad. Franck trouve le nom de quarante-deux lettres en réunissant les noms des dix Séphires.

Il y, a en outre, un nom de soixante-douze lettres formé par des combinaisons du nom de quatre lettres : son nombre est extrait de la manière suivante :

י	10	10
ה י	10 + 5	15
ו ה י	10 + 5 + 6	21
ה ו ה י	10 + 5 + 6 + 5	26
		<hr style="width: 50px; margin: 0 auto;"/>
		72

Il serait trop long de rapporter ici tous les passages du *Zohar* sur la première section de la Genèse, qui répètent plusieurs fois ces différentes propositions. Nous nous bornerons aux citations suivantes :

1° Fol. 1, col. 10 « *Beréschit* répond au mystère renfermé dans le nom de *Jéhova*. »

2° Fol. 8, col. 30. « Sur ces paroles du texte : *Dans le principe Dieu créa*, etc., Rabbi Hhiya s'est expliqué de cette façon : Il est écrit : *la Crainte de Dieu est le principe de la Sagesse*. »

L'auteur sacré aurait dû dire : *la Crainte de Dieu*

est la fin de la Sagesse, et non le commencement, puisque la Sagesse est ce degré qui conduit à la Crainte de Dieu ? Mais il entendait parler de la Sagesse céleste, éternelle. Il voulait nous dire que la Crainte de Dieu est la première porte par laquelle on entre pour s'approcher de la Sagesse éternelle.

Le préfixe *beth* ב devant le mot *rêschit*, Principe, annonce ce qu'il y a dans le Principe *deux qui sont unis ensemble* : deux points unis dont l'un est caché et invisible et l'autre se montre à découvert. Et parce qu'ils sont inséparables, le terme *rêschit* est au singulier : *Un*, non pas *deux*. *Qui reçoit l'un reçoit également l'autre, tous n'étant qu'un*. Car il est lui-même son nom, ainsi qu'il est écrit : « Et qu'ils sachent que toi seul as nom Jéhova. »

3° Fol. 15, col. 58. « Dans le PRINCIPLE, mystère de la Sagesse. » Dans le PRINCIPLE c'est le VERBE qui correspond au degré de la Sagesse et il est appelé *rêschit*.

3° Fol. 20, col. 79. « *Beth* ב *Rêschit* ראשית, c'est la Sagesse, ainsi que l'interprète Jonathan בחכמתָ *par la Sagesse*, parce que ce *rêschit* est le *second dans le nombre*. Et il est appelé *rêschit*, principe, parce que la *Couronne céleste, toujours invisible*, ne faisant pas encore nombre, le *rêschit* est le second, c'est pourquoi il est dit : Dieu produisit *Beth-Rêschit* (le *principe second*). De plus, comme la *Sagesse d'en haut* est le Principe, de même la *Sagesse d'en bas* est aussi le Principe. Par ce motif il ne faut pas séparer la lettre *beth*, *deux*, du nom *rêschit*. Nous appelons ce *berêschit* le VERBE et tel il est. »

5° Fol. 19, col. 76. « Dans le Principe, RÊSCHIT

Dieu créa. Mystère renfermé dans ce verset : *Vous prélèverez à Jehova le Réschit (les prémices) de vos pâtes en gâteau consacré (Nombres, xv, 19, 20).* Ceci est la Sagesse céleste; c'est elle qui est le *Réschit*. »

En outre, Riccius (*de Verbo mirifico*) prétend que les doctrines traditionnelles abondent dans le sens de la théologie chrétienne. Ainsi, dès le premier verset de la Genèse, « au commencement Dieu créa le ciel et la terre », il trouve le mystère de la Trinité. En effet, en arrêtant notre attention sur le mot hébreu que nous traduisons par *créer* (בלא) ; en considérant chacune des trois lettres dont il se compose comme l'initiale d'un autre mot tout à fait distinct du premier, on obtiendra ainsi trois termes qui signifieront le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit* (אב-בב-רווחהקודש). Dans ces paroles tirées des psaumes : « La pierre que les architectes avaient méprisée est devenue la pierre angulaire », on trouvera par le même procédé les deux premières personnes de la Trinité (אבבןאבן). Le nom de Jésus traduit en hébreu (יהושוע), c'est le nom même de Jehovah plus la lettre ש, qui, dans la langue des kabbalistes, est le symbole du feu ou de la lumière et dont saint Jérôme dans son interprétation mystique de l'alphabet a fait le signe de la parole. Ce nom mystérieux est donc toute une révélation, puisqu'il nous apprend que Jésus, c'est Dieu lui-même conçu comme lumière et comme parole, ou le Verbe divin. Il n'y a pas jusqu'au symbole même du christianisme, jusqu'à la croix qui ne soit clairement désignée dans l'Ancien Testament. Soit par l'arbre de vie que Dieu a planté dans le paradis terrestre, soit

par l'attitude suppliante de Moïse, quand il lève les bras au ciel pour demander le triomphe d'Israël dans sa lutte contre Amalec, soit enfin par ce bois miraculeux qui, dans le désert de Marah, change l'eau amère en eau douce. Dans la pensée de Reuchlin, Dieu s'est manifesté aux hommes sous différents aspects pendant les trois grandes périodes religieuses que l'on distingue ordinairement depuis la création ; et à chacun de ces aspects correspond dans l'Écriture un nom particulier qui le caractérise parfaitement.

Sous le règne de la nature, il s'appelait le *Tout-Puissant* (שדי) ou plutôt le fécondateur, le nourricier des hommes ; tel est le Dieu d'Abraham et de tous les patriarches. Sous le règne de la loi, ou depuis la révélation de Moïse jusqu'à la naissance du christianisme il s'appelle le *Seigneur* (אדני) parce qu'il est alors le roi et le maître du peuple élu. Sous le règne de la grâce il se nomme *Jésus* ou le Dieu libérateur (יחשוה). Ce point de vue ne manque pas de vérité et de grandeur (Ad. Franck).

Enfin, Rittangel semble assimiler, d'après la paraphrase chaldaïque, le Saint-Esprit à la Shekinah. (Cf. sa traduction du *Sepher Ietzirah*.)

Voici une série importante de noms divins ; on comprend qu'il y en ait plusieurs hiérarchies selon l'étude que l'on veut faire et l'aspect sous lequel on regarde l'Absolu :

Eheieh		Kether
Iah		Hocmah
Iehovah		Binah

El	Geburah
Elohim Gibbor	Gedulah
Iedoud	Tipheret
Elohi Tzebaoth	Netzach
Iohah Tzebaoth	Hod
Shaddaï	Iesod
Adonaï	Malkout

Les dix noms de Dieu et les dix Sephiroth sont une seule et même chose, car la partie spirituelle de ces noms, c'est l'essence même des numérations divines. (*Jardin des Grenades.*)

*
**

Ceci nous prouve une transition toute naturelle pour passer à la cosmogonie.

Les lois cosmiques sont symbolisées par le système des *Sephiroth* ou numérations. La clé de ce système est quadruple ; soit :

$$\begin{aligned} (3 \times 3) + 1 &= 10 \\ 5 + 5 &= 10 \\ 1 + 3 + 6 &= 10 \\ 1 + 2 + 3 + 4 &= 10 \end{aligned}$$

Ainsi ce système peut être appliqué à Dieu, à la Vie générale physique, au Verbe et à l'Intellect humain.

Les sephiroth sont le monde de l'émanation ou Adam Kadmon ;

Les anges sont le monde de la création ;

Les intelligences des sphères sont le monde de la formation ;

La création matérielle est le monde du travail ou de l'action.

Dieu le Père est l'Ancien des jours, le vieillard ; sa figure est le long visage, son cerveau crée chaque jour 13.000 myriades de mondes ; la rosée de sa tête est la nourriture des saints les plus élevés. Son visage est long de 370 fois 10.000 mondes. Sa forme est l'Adam céleste, le nom de quatre lettres.

La couronne est une source, la sagesse est le ruisseau ; l'intelligence est le bassin ou la mer ; et de cette mer sortent sept fleuves.

La sagesse est comme un point. L'intelligence est immense.

Les Sephiroth sont le nom de l'Ancien des Anciens, l'Adam Kadmon, le Verbe en un mot.

Dans chaque sephire il y a l'aspect du vase et celui de la lumière.

La couronne est le principe de tous les principes, la sagesse mystérieuse, le diadème des diadèmes ; je suis le point primitif. Pour produire ce point primitif, Dieu s'est concentré en sa propre substance, ce qui a donné naissance à l'air primitif ; alors Dieu s'appelle *Aïn*, nulle chose ; telle est la tête blanche ou l'Ancien, ou le Grand Visage, Arich Anpin.

De là viennent deux principes opposés et inséparables, la Sagesse (+) et l'Intelligence (—) dont le fils est Dhth, la Connaissance. Ces trois existent ensemble dans la tête blanche ; elles sont tout ce qui a été, qui est et qui sera.

La pensée renfermée en elle-même, la pensée répandue ou mêlée à l'esprit, et l'esprit développé

dans les chœurs des anges sont une seule chose ; elles se lient l'une à l'autre et la pensée elle-même est unie au non-être. (*Zohar*, 1^{re} part., fol. 246 v.) En d'autres termes, le mot אהיה est la réunion de tout ce qui est, l'état des voies de la Sagesse cachées et réunies ; אהיה אשל est la mère portant toutes choses dans son sein et prête à les mettre aujour. Enfin אהיה אשל אהיה est Jéhovah, sous lequel toute chose est à sa place (*Zohar*, 3^e part., fol. 65 v.)

Les trois premières sephires, dit encore Corduero, sont une seule chose.

La couronne est la connaissance ou la science, la pensée ;

La sagesse est ce qui connaît, ce qui pense ;

L'Intelligence est ce qui est connu, ce qui est pensé.

Mais ce qui est triple chez l'homme est un chez le Créateur, parce qu'il est tout.

Les sept autres termes sont appelés sephiroth de la construction.

La miséricorde et la justice sont également opposées, et unies dans la beauté ; de la première sortent les âmes viriles, de la seconde sortent les âmes masculines. La beauté, localisée dans le cœur, est donc la somme des qualités morales, ou du bien. Le triomphe (netzach +) et la gloire (hod —) comprennent « l'extension, la multiplication et la force ; ce sont les armées de l'Éternel, toutes les forces de l'Univers sortent d'elles » ; leur union est le Fondement, organe de la génération universelle. Malkout est l'harmonie de toutes.

Tel est Aziluth, le monde de l'émanation. Symbole de la flamme. Les trois trinités : métaphysique, sensible ou morale et naturelle, sont synthétisées dans la colonne du milieu : couronne, beauté, royaume. La première est l'Ancien, le Grand Visage ; la deuxième est le Roi ; la troisième est la Reine ou Shekinah, présence réelle de Dieu au milieu de toute la création.

Leur amour réciproque peut venir d'en haut, de l'époux, descente des âmes ; d'en bas, de l'épouse, remontée des âmes.

Ce dernier baiser peut avoir lieu quand l'âme est encore incarnée : extase.

Il y a en l'Absolu :

1° Lieu ;

2° Son voile ;

3° Son image imprimée sur ce voile.

L'ombre de cette image, ce sont les géants ou rois d'Edom ou créations fictives.

Cette image elle-même brille quand la conception de Dieu fait que l'humanité l'éclaire.

Elle est double	}	blanche, lumineuse : Dieu du sage, Homme-Dieu. noire, sombre : Dieu du vulgaire, Dieu-Homme.
-----------------	---	---

De là, on peut concevoir la théorie des rapports réciproques de Dieu et de Sa créature.

Dieu est le Macroprosope, le long visage (Arich Anpin), la sagesse immuable.

Son image est Adam (Kadmon, Belial ou Protoplastes), Humanité universelle, androgyne dans tous

les sens, le microprosope, le court visage (Seir Anpin), la Sagesse révélée.

Le lieu du premier est l'Eden éternel.

Le lieu du second est l'Eden aux quatre fleuves, le Paradis, qui est en même temps réservé à l'homme.

Dans le Zohar, le Verbe ou la Sagesse, par lequel tout a été créé, et le principe de toute vie est appelé l'Eden Houlaah ou supérieur. Mais il ne prend le nom de Paradis que dans une acception kabbalistique que Molitor développe de la façon suivante : les quatre lettres de ce mot hébraïque P, R, D, S deviennent les initiales de quatre mots qui caractérisent chacun des sens que peuvent prendre les textes sacrés. Le premier s'appelle *Pashut*, c'est le sens littéral ; le second s'appelle *Remmez*, est le sens allégorique ; le troisième est *Derásh*, sens symbolique communiqué aux seuls initiés supérieurs ; le quatrième est le *Sod*, ou secret suprême, l'analogie concevable seulement par l'extase.

Ces quatre mots correspondent entre autres choses aux lettres du tétragramme, aux mondes, aux points cardinaux.

LETTRES	MONDES	POINTS CARDINAUX	SENS		
Iod	Atziluth	Orient	Sod	Sa	
Hé	Briah	Occident	Derásh	De	
Vav	Yetzirah	Sud	Remmez	Ra	
Hé	Aziah	Nord	Pashut	Pa	↑

Néanmoins le Verbe influe du premier Eden dans le

second, dont la constitution est indiquée par le système sephirotique ; et dans ce système sont plus particulièrement verbales les sephires 6, 7 et 10.

Ou encore : le Père est l'Incognoscible ; le Fils est les Sephiroth ; l'Esprit est l'Alphabet de 22.

Voir le tableau classique des Sephiroth.

Voici à titre d'exemple la clé des Sephires donnée par Papus :

Monde supérieur	Reffet supérieur	<i>Localisation</i>	Reffet supérieur
Monde médian	Reffet médian	Reffet médian	<i>Médian</i>
Monde inférieur	<i>Localisation</i>	Reffet inférieur	Reffet inférieur
	Inférieur	Supérieur	Médian

Les sephires sont réunies par des canaux dont le nombre varie de 22 à 600.000.

Pour ceux des étudiants qui n'ont pas le temps de recourir aux sources, l'étude du *Sefer Yetzirah* (traductions de Mayer Lambert, de Papus et les commentaires récents de ce dernier) suffira pour connaître les lois de la construction de l'Univers.

MICROSCOPE		Esprit	Père	Fils
		—	∞	+
ÉLÉMENTS	Nature	365 préceptes	Iesod Fondement Génération	248 préceptes
		Eve, Reine Matrone Shecinah Malkout Royaume		
ORBES	Moral	Réintégration des âmes		
		Victoire Netzach	Pains de Proposi- tion	Chand. à 7 branches
		Force Hod		
MONDE ARCHÉTYPE	ou métaphysique	35 principes	Tiphereth 72 Beauté 72 Le ROI	35 principes
		Geburah Force Justice	Tables de la Loi	Gedulah- Hesed Grâce
		Binah In- telligence	50 portes 32 voies	Hocmah Sagesse
		Kether Couronne Ancien des jours Long Visage		

Chute des âmes

∴

Étude résumée du Zohar dont nous n'avons pas de bonne traduction.

Dans le Sopher Ietzirah, *Sephar* désigne les nombres ; *Sipur* désigne la parole divine ; *Sepher* désigne l'écriture : c'est la pensée, la parole et l'acte de Dieu créateur ; en lui ces trois sont un. (Cuzary, IV, 25.)

Ce sont les trois premières Sephiroth.

Kether ou l'Ancien des jours est surtout le Verbe par sa barbe ; sa barbe blanche, qui a 21 et 390 touffes, est l'esprit ; la barbe noire du microprosope est la lettre.

Une narine souffle la vie personnelle, l'autre la vie collective.

Dans son crâne, il y a du Feu, de l'Air, de la Rosée, c'est-à-dire A, M, Sh, les trois mères de l'Alphabet, l'Est, le Midi et le Nord. — Il n'y a ni Terre, ni Occident, de même qu'il n'y a pas de pierre taillée dans le culte moïsiaque.

Son œil, qui est sa tête ou sa pensée extériorisée en noir comme la pierre de l'Abîme (Aben) blanc, de miséricorde.

Rouge, du feu de la vie.

Le microprosope contient dans son crâne la raison des mystères, symbolisés par le nombre 9 des touffes de sa barbe.

Le macroprosope et le microprosope sont encore appelés le Roi et la Reine ; lorsqu'ils se regardent, ils forment la balance suspendue dans un lieu qui n'existe pas.

Lorsqu'ils ne se regardent pas l'homme ne peut

pas être; alors les vertus créatrices produisent des étincelles, des mondes sans formes, les rois d'Edom.

Les rois d'Israël sont les mondes humains, où l'existence est active et spirituelle.

Les rois d'Edom furent placés au dernier degré de l'Univers, dans l'existence passive, la justice pure, féminin sans +, les enfers pour les modernes; leur empire s'étend au-dessous de la matière, qui est la limite de l'esprit et de la vie.

Il y a 7 enfers ou tabernacles de la mort et 7 paradis ou tabernacles de la vie.

Cf. les 14 Lokas des Brahmes. Résumons-nous.

Chaque sephire comporte un nom divin, un cœur, un nombre, une planète.

Elles se groupent de la façon indiquée dans le tableau ci-dessous de façon à former 3 mondes.

Le monde Azibuth est celui d'Aïn Soph ou des Sephiroth en elles-mêmes.

MONDES	PARTIES DE L'HOMME	LEUR SOURCE	
Briah Création	Neshamah Esprit abstrait (Cerveau)	Kéther	Anges Purs esprits
Iezirah Formation	Rouach (cœur) Ame, le particulier le moral, la personne	Le Roi Téphereth	Les Sphères
Aziah Écorces	Nephesh Corps et vie concrète (Foie)	Malkouth La Reine	La Matière

En outre, Neshamah est formé de :

Neshamah proprement dit.

Chaijah : l'intelligible.

Iechidad : l'unité type, l'image du corps.

נשמה est l'âme raisonnable et intelligente qui
 $5 \ 40 \ 300 \ 50 = 395 = 17$ seule distingue l'homme de
 la brute. C'est elle qui a été soufflée dans la face
 d'Adam.

Toutes les âmes de cette espèce ont été créées dès le commencement du monde et ont participé au péché originel. L'Écriture n'emploie jamais ce mot en construction avec des noms de brutes.

נפש est l'âme sensitive, l'esprit vital, le principe de vie de toutes les créatures animées ; c'est cette âme de la chair qui réside dans le sang dont parle le *Lévitique*, xvii, 14 ; nous l'avons donc en commun avec les bêtes. C'est sans doute ce que saint Paul appelle le *spiritus*, tandis qu'il appelle l'âme *anima* et *mens*. (I *Thess.*, 23, I *Cor.* 14, 14.) (D'ap. Drach.)

SÉDIR.

(A suivre.)

« La lumière universelle est comme l'imagination divine, et ce monde, qui change sans cesse, en demeurant toujours le même quant à ses lois de configuration, est le rêve immense de Dieu. »

E. LÉVI, *Gr. Myst.*

ÉCOLE HERMÉTIQUE

Les cours sont suspendus jusqu'au 1^{er} octobre. Cependant l'action de propagande du centre ne cesse pas, comme nos lecteurs ont pu s'en convaincre en lisant les journaux quotidiens de ce mois-ci. Le directeur de l'École a fait ces jours-ci, à Colmar, des conférences qui ont eu un grand succès dans un milieu très savant.

ORDRE MARTINISTE

L'Ordre continue de progresser en dépit des obstacles ; et, bien qu'il se développe en profondeur plutôt qu'en surface, nous constatons une ample moisson d'adhésions nouvelles.

Une interview de Papus

Nous extrayons d'une longue lettre adressée à M. Jules Bois, sur sa demande, par notre directeur, les passages suivants qui nous semblent devoir intéresser le plus nos lecteurs :

MON CHER BOIS,

Au début de votre enquête sur le mystère et son étude dans la société contemporaine, vous avez l'obligeance de me demander mon avis et de me prier de raconter à nos lecteurs la voie qui a pu me conduire des amphithéâtres

et des laboratoires de l'École de médecine jusqu'à ce mysticisme chrétien qui fait aujourd'hui mes délices après avoir, un des premiers, exploré les centres d'Europe où l'on peut voir et pratiquer ces faits étranges d'apparitions, d'Esprits parlant et impressionnant la plaque photographique, de guérisons à distance et de prophéties, centres ardents et de foi naïve des spirites, ou centres fermés aux profanes et jaloux de leurs secrets des Illuminés et des Hermétistes de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Le but réel de ces recherches ardues ? me demanderez-vous. Est-ce la Fortune ? Détrompez vite ceux qui auraient encore ces idées pratiques. On mange dans ces recherches tout ce qu'on peut gagner par l'exercice de sa profession profane, et, comme il nous est interdit de demander la moindre cotisation à nos élèves, nous dédaignons le « vil métal » et nous laissons les malins s'écrier : « Ces chercheurs d'Esprits, ce qu'ils doivent en gagner de l'argent avec la bêtise humaine ! » Première déception pour les chasseurs de fortune, nous ne craignons pas l'impôt sur le revenu des études occultes. Mais passons et venons à des sujets plus intéressants pour vos lecteurs. Il est toujours ridicule de parler de soi, mais, puisque c'est l'évolution de l'Esprit d'un matérialiste vers l'occultisme qui vous intéresse, vous me pardonnerez d'être un moment ridicule et d'offrir ma tête en holocauste aux hommes dits sérieux et aux psychologues qui voudraient se la payer à bon compte, le mysticisme rend humble et oublieux des sarcasmes. Donc, lors de mes débuts comme externe des hôpitaux, j'étais matérialiste ardent et l'évolution de Darwin me semblait devoir expliquer tout l'inexplicable. Je professais dans les cours du soir quelques sciences et j'ai même commis à cette époque (1884) une plaquette intitulé *Hypothèses* où le matérialisme le plus aigu le dispute au pessimisme le plus enfantin. Je fus introduit dans un centre de chercheurs de mystères occultes. Je les considérai comme de bons toqués et me renfermai plus que jamais dans les œuvres d'extériorisation sociale, fondant des sociétés à droite et à gauche et illustrant de ma présence des groupes étranges. Je me vois encore quittant l'hôpital Lariboisière pour représenter la « Science » (rien que cela) au Chat-Noir ou pour m'exercer à la fabrication et au maniement

des ballons dans la « Société d'expériences aérostatique de Montmartre où j'étais lieutenant photographe avec une foule de collègues devenus aujourd'hui préfets, magistrats, députés ou aéronautes, ceux qui ont bien tourné ! Mais mon entrée dans le milieu des toqués m'avait intéressé aux vieux alchimistes et c'est par leurs livres que j'ai commencé mes études à la Bibliothèque Nationale d'où je ne sortis plus pendant douze ans que pour aller à mes hôpitaux, à la Faculté ou..... à la caserne. Car je fus longtemps soldat de deuxième classe, n'ayant pas pu verser quinze cents francs à l'État, et je me vois encore promenant les palmes sur ce brillant uniforme dans ce milieu exquis d'intelligences et d'artistes que Mendès a décrit en sa *Maison de la Vieille*. C'est alors que je retrouvai la clef perdue du Tarot, c'est alors que je bredouillai mes premières lettres hébraïques pour traduire le « Sefer Jesirah » et c'est à ce moment aussi que je me suis rendu compte que les modernes ne comprenaient plus rien de la Science antique et que j'ai voulu venger les anciens de cette injustice. C'est par là que je fus amené au Spiritualisme scientifique. Sur les cadavres, à l'amphithéâtre, j'ai vérifié les traditions bohémiennes sur les lignes de la main dans leur rapport avec l'âge de la mort. Voulant me rendre compte de ce que les modernes pouvaient connaître de la Magie, je me suis fait attacher comme externe et comme remplaçant d'interne aux services de Mesnet à Saint-Antoine, de Gilbert Ballet faisant un remplacement à Dubois, puis de Luys à la Charité. Je devins, là, chef de son laboratoire pendant six ans, ce qui, avec la médaille des hôpitaux, fut mon bâton de maréchal. C'est dans le laboratoire de Luys que nous pûmes étudier avec fruit le transfert hypnotique d'un malade au sujet, que je suis encore seul à pratiquer aujourd'hui. C'est là que j'ai découvert le transfert par les couronnes aimantées et que nous avons pu faire les premières vérifications expérimentales des faits d'extériorisation et d'envoûtement, c'est là enfin que j'ai pris l'habitude de remplacer mes sens sujets à l'erreur par le contrôle photographique, ce qui m'a permis de réfuter l'opinion de ceux qui voient en nous des hallucinés, car la plaque photographique, est difficilement hallucinable. Faut-il vous dire qu'avant ma réception au titre de docteur (1893)

j'avais bataillé ferme contre le matérialisme et j'avais largement développé le martinisme et les sociétés de ceux que, dans mon ignorance, j'appelais jadis les toqués. On me l'a bien rendu depuis. Je suis parvenu expérimentalement à la certitude de la continuité de l'existence après la mort physique, et les travaux de Camille Flammarion, de M. de Rochas et des Sociétés modernes d'expériences psychiques et de psycho-physiologie, conduiront, à mon avis, beaucoup de leurs membres aux conclusions auxquelles je suis arrivé il y a presque quinze ans. On sortira de la foi naïve imposée par les clergés, comme on sortira du crétinisme intellectuel des affirmations matérialistes des francs-maçons français, pour revenir, par l'expérience personnelle, à une certitude de l'existence des êtres invisibles et de la mission divine du Christ, cent fois plus solide que la plus dure des fois aveugles. Mais il faut dire bien haut que ces faits de médiumnité et de magie ne sont pas encore de la Science, car ils ne peuvent être reproduits par la seule volonté humaine, à part les faits de théurgie, inaccessibles aux profanes. Nos sociétés, nos écoles, nos centres initiatiques, conduisent, par divers chemins, vers ce temple du mystère, qui, tels les temples indous, laisse l'étranger pénétrer partout sauf dans le sanctuaire. Si nous sommes des imposteurs et des fous comme d'aucuns le prétendent, on peut nous laisser à nos folies et à nos impostures, puisque c'est de nos deniers que nous entretenons nos écoles. Cela vaut mieux que de faire de la politique. Si nous sommes au contraire les obscurs serviteurs de maîtres vivant au milieu du peuple et qui nous apprennent par leur exemple à savoir souffrir, prier, mourir et pardonner, alors qu'on nous laisse obéir et choisir le moment où la certitude expérimentale et scientifique de l'immortalité sera nécessaire pour supporter le martyre imposé par l'anarchie et les invasions triomphantes.

DEUX THAUMATURGES

C'est d'abord un « saint » qui habite dans le département de la Loire, à Marlihes, et au sujet de qui l'*Écho du*

merveilleux publie une longue étude. Il s'appelle Jean-Marie Play, dit saint Barkari :

« Dans les grands bois sombres, pendant que les vaches paisibles broutaient avec appétit l'herbe odorante des prairies, où les pensées sauvages formaient par endroits des taches violettes, Jean-Marie Play se laissait aller à sa mélancolie native et, en entendant la grande voix du vent, il s'imaginait parfois saisir le sens des paroles qui faisaient courber la tête des sapins, comme si elles avaient été prononcées par Dieu. Il fit part à ses petits compagnons, bergers comme lui, de ses entretiens divins et leur expliqua que plus tard une grande mission lui serait confiée.

« La famille Play était, d'ailleurs, de celles que comble la faveur céleste. Une tante de Jean-Marie avait reçu le don de guérir les bêtes, et, plus tard, *Barkari* adolescent déclara avoir hérité de ce don. Des bêtes aux gens, la distance n'est pas si grande, et notre homme sut, au moment voulu, de berger passer médecin.

« Le *saint* est vêtu d'un gilet à manches noir, d'un pantalon de velours noir ; les pieds sont nus ; mais contre la porte est rangée une paire de sabots en bois blanc, dont *Barkari* se chausse lorsqu'il est obligé de quitter sa chambre. Une chemise bleue, au col bas dépourvu de cravate, complète l'habillement.

« *Saint Barkari* a une physionomie assez insignifiante. La figure est ronde, imberbe, à peine une légère moustache blonde ombrage-t-elle la lèvre supérieure ; quelques poils follets se courent après, le long des joues rougeaudes et couvertes d'une légère couche de hâle. Les yeux sont d'un gris bleu ; et sur le front, trois rides profondes partant des tempes viennent se rejoindre sur les sourcils. Le nez est rond et toute la physionomie respire la timidité !

« Un chapeau de feutre noir est placé à « la reulette » sur la tête, et laisse apercevoir une touffe de cheveux châtains, coupés ras.

« La tête enfoncée dans les épaules fort larges. Le *saint* est un homme bien râblé et solide, et nous comprenons en ce moment qu'au régiment il ait fait preuve d'une endurance à toute épreuve.

« Il semble doué de la faculté de voir dans l'invisible et rappelle aux gens qui viennent le consulter la cause morale

de leurs maladies. A l'un, dont l'enfant avait le corps couvert de plaies, il dit en le regardant dans les yeux : « Je vois ce que c'est. Le petit est la victime d'un vœu inaccompli. Votre grand-père avait promis, à la suite d'une faveur céleste, de se rendre en pèlerinage à la Louvesc. Il n'a point fait ce pèlerinage et aujourd'hui Dieu vous rappelle qu'il entend être obéi. »

(Voilà un Bon Dieu bien rigoureux et biblique, Lui tout Amour et Miséricorde. Le châtiment de l'enfant ne viendrait-il pas plutôt de l'égrégoire du pèlerinage?)

Quoi qu'il en soit, le saint frictionna la tête du bambin avec un liquide de sa composition et promit la guérison qui eut lieu deux jours après.

Il fait marcher les paralytiques et les infirmes, redresse les membres tords, et n'accepte pas plus de *quatre sous* pour sa consultation.

Des renseignements que nous avons pu nous procurer à la dernière heure feraient croire que les agents mis en œuvre par Barkari ne sont pas purs : leur origine semble être, au contraire, plus que douteuse, au point de vue invisible.

L'Indépendance Roumaine, ta Epoca, Roumanie, Adevarul, Galatù, parlent d'un jeune nègre de la Guadeloupe, le D^r Wandohobb, comme d'un liseur de pensée et d'un guérisseur extraordinaire. La haute société de Bucarest est émerveillée de ses facultés de télépathie et de suggestion. Il se donne comme médium d'esprits puissants. Plusieurs savants, parmi lesquels le D^r Ionesco, l'ont examiné, sans parvenir à découvrir son secret. On attend avec impatience qu'il veuille bien se soumettre à l'examen de la Société allemande de psychologie.

(*Psychische Studien*, juillet.)

LA MAGIE RETROUVÉE

Le D^r Chatinière, de Saint-Mandé, a eu l'idée d'appliquer au traitement de la rougeole la lumière rouge. Le résultat

semble des plus encourageants. La lumière rouge aurait sur la maladie une influence abortive ; l'éruption, l'hyperthermie, la bronchite rétrocedent très rapidement ; d'après M. Chatinière, le résultat dépendrait beaucoup de l'heure du jour à laquelle on a pu commencer le traitement : un malade soigné dès le matin peut être guéri le soir, tandis qu'un autre malade soigné vers le milieu de la journée ne sera guéri que le lendemain. Il paraît, d'ailleurs, que cette pratique existe en germe dans certains pays, puisque dans le Caucase on a coutume d'habiller de chemises rouges les enfants atteints de fièvres éruptives, et en particulier de rougeole. (*La Vie médicale*, 3^e année, mai 1900.)

REVUE DES REVUES

Le manque de place nous oblige à ne mentionner ici que les études les plus remarquables des publications touchant de près ou de loin au spiritualisme.

LANGUE FRANÇAISE. — Dans l'*Écho du Merveilleux* (juillet et août) nous remarquons d'excellentes études de Fraya sur la chiromancie et la graphologie ; nous les recommandons aux spécialistes qui trouveront là de bons renseignements pratiques. — Le *Spiritualisme moderne* reproduit une *Vie de Jésus*, dictée médianimiquement et déjà publiée par René Caillié ; c'est une œuvre radicalement fautive. — Le *Bulletin de la Société psychique* de Nancy (25, faubourg Saint-Jean) donne d'excellents mémoires, bien écrits, bien observés et tolérants ; voir surtout les expériences de M. Balme, les études du D^r Haas et de M. Thomas. Le même D^r Balme raconte aussi ses expériences dans le *Moniteur des Études psychiques* (83, rue des Saints-Pères) où, en outre, M. Saint-Cloud étudie un sorcier, possesseur de pouvoirs étranges.

Nous sortons du domaine exclusif des faits pour faire un peu de théorie avec la revue de M. Jacques Brieu, le *Mouvement psychique* (7, impasse Bardou) ; ces études de sciences et de théosophie restent bien un peu exotériques,

mais elles sont utiles au plus haut degré pour guider des esprits critiques.

Dans la *Revue de l'hypnotisme* du Dr Bérillon, étude des Dr^s Hikmet et Regnault sur les exercices des derviches expliqués par l'hypnotisme.

La *Revue* (avril) publie une curieuse monographie du Dr Latouche-Tréville sur des momies trouvées dans une gorge des monts Bronco, dans l'Arizona (U.-S. A.); dans le numéro du 1^{er} juillet, très fine étude de Camille Mauclair sur les peintres de l'élégance nerveuse.

Dans le *Mercure de France* (août), M. Polti, tout en anathématisant l'occultisme et les occultistes, transcrit littéralement et sans citer les sources les tableaux de correspondances d'Agrippa.

LANGUE ALLEMANDE. — Le professeur Max Seiling donne dans *Ubersinnliche Welt* de juillet une théorie de la résurrection de Jésus-Christ, basée sur le phénoménisme magnétique et spirite, par conséquent incomplète. *Der Theosophischer Wegweiser* publie des travaux du Dr Franz Hartmann, dirigés comme toujours dans le sens panthéistique. M. Zillmann propage avec la même ardeur les doctrines théosophiques dans sa revue *Neue Metaphysische Rundschau*.

Psyché, de Stockholm, traduit des fragments de la *Lumière d'Égypte*.

LANGUE ANGLAISE. — *Notes and Queries* (mai) réimprimement quatre poèmes de Thomas Lake Harris: *Edgard Poe dans le monde des Esprits*. — Le numéro d'août contient un bon historique de la tradition occidentale par Sapere Aude. *The Star of the Magi* traduit depuis le mois de mars des fragments du livre de Papus sur Martines; tous nos remerciements à Wood et au Rév. G. Peeke. Reçu enfin *Un Delta*, journal de l'anc. et prim. Rite de M. ., édité par M. Pagni de Wellington (N.-Zélande) et *The Prophet* où se trouvent d'excellents conseils de self-control.

— On a pu lire ce mois-ci, dans les quotidiens, une série d'articles intéressant le spiritualisme. En particulier dans le *Figaro* deux études sensationnelles de Serge Basset sur les phénomènes de Tilly, et dans le *Matin* une interview de Papus par Jules Bois.

Notre ami Delville dirige avec succès un journal d'art et d'ésotérisme, *la Lumière*, 82, rue de l'Industrie, à Bruxelles ; on y trouve de très intéressants articles signés par les leaders de toutes les écoles.

Dans l'*Encyclopédie* de Camille Flammarion, un article sur l'Occultisme très impartialement écrit.

A Bruxelles, une courageuse petite feuille de huit pages autographiée, rédigée par des anonymes. Adresse : poste restante A O R, Bruxelles-Centre.

A Pueblo (Colorado U.-S. A.), paraît un journal appelé *Psycho-Harmonic Scientist*, organe des doctrines de M. R.-J. Burns, « l'homme de Vénus », fondateur d'un système d'occultisme intéressant.

Dans le *Rappel* du 9 janvier, intéressante interview de M. Grolleau sur l'école swedenborgienne à Paris.

Reçu également les *Notes and Queries* de janvier, organe de l'U. I. U., renfermant une foule de notes intéressantes, en particulier sur l'astrologie.

Bibliographie

SATAN-DIEU, par *** (Ambert et C^{ie}, édit.). Le titre de cet ouvrage m'a d'abord étonné, puis repoussé, puis attiré : c'est de la magie élémentaire.

Il est bon de connaître ce qu'il contient, car il est un témoignage significatif d'un courant actuel d'idées. Je l'ai lu une fois, et je me propose de l'étudier : il en vaut la peine.

Quoique basé sur une intuition radicalement fautive, il recèle d'excellentes choses et peut rendre un grand service à la philosophie par sa rigoureuse définition des mots, et une tendance efficace à la synthèse. C'est autre chose qu'un livre, c'est un acte.

Je n'insisterai pas sur la désagréable impression de voir l'auteur (anonyme) s'enivrer, s'auto-enivrer de ce que l'on a révélé à son esprit, et qui nous dit : J'apporte une doctrine nouvelle, le *Mentalisme*, qui doit remplacer toutes les phi-

osophies et les religions connues jusqu'à ce jour (je ne cite pas, je donne le sens), et qui veut donner le « coup de grâce » au christianisme, l'alpha et l'oméga, en qui tout est contenu.

L'erreur fondamentale est de confondre Dieu et l'Homme simplement. Si nous appliquons à l'homme, à la race Adamique, ce qu'il dit de Dieu, nous aurons bien des éclaircissements sur ses origines *matérielles* et sur son évolution. Pour l'auteur, Dieu parle d'en bas, de Satan, et monte vers le Bien, restant éternellement imparfait, en perpétuel devenir. Peut-on comprendre une évolution sans une évolution préalable ? Comme le dit l'auteur lui-même, ce n'est pas la matière qui crée, c'est l'Esprit. Alors, pourquoi son Dieu est-il soumis à la relativité de la matière et de l'évolution de la vie humaine, terrestre, universelle ?

Disons tout de suite que l'Homme non plus ne vient pas d'en bas. Mais l'auteur commence à étudier l'homme au moment où il est descendu des mondes de la matière subtile, lumineuse, spirituelle, dans les mondes de la matière dense, opaque, ténébreuse (qu'il a peut-être lui-même créée comme analogiquement une *précipitation* chimique), pour la connaître, l'évertuer, l'évoluer. Il ne peut l'évoluer qu'au moyen des qualités divines, des pouvoirs spirituels qui sont en lui. Et ce n'est pas de la matière qu'il tire ces qualités. Pour peu qu'on ait tenté quelque ascèse occulte ou simplement qu'on ait observé la vie, on a pu voir que la matière ne crée pas nos pensées, ni nos sentiments, mais qu'elle est le plan de résistance au contact duquel jaillit en nous l'étincelle dont nous sentions auparavant la force latente en notre âme.

C'est une théorie ancienne, toujours nouvelle quand on l'oublie.

Si l'auteur de *Satan-Dieu* n'a pas abouti à la vérité, la vérité profonde de la Tradition ésotérique, c'est qu'il a oublié d'étudier et de sentir la vie du simple organe en qui viennent s'unifier, s'harmoniser, se mettre à l'unisson les clameurs cacophoniques de l'effort mental et la rumeur complexe de la Nature. C'est pour avoir négligé d'écouter la voix intérieure du cœur humain, du cœur de l'humanité, autrement *profonde* et claire que la vastitude des concepts et des expériences, que l'auteur n'a pas su comprendre le

Christ, l'éternel Verbe de Dieu, *éternellement* rédempteur, *éternellement* crucifié, *éternellement* ressuscité et glorieux. Et il n'a trop voulu voir en lui que son incarnation historique d'il y a deux mille ans, et il nous a dit que bien des humains subissaient des souffrances plus grandes que la crucifixion, qui ne dura que trois heures...

Et cependant il admire Dieu et s'incline devant sa Toute-Puissance. « C'est Dieu qui pense et qui fait tout. »

Au fait, l'auteur présente, en son évolution intellectuelle, un phénomène déjà maintes fois observé. Du matérialisme il s'est élevé au panthéisme, et il est entré en communion avec la force universelle qui anime la nature, et il a vu en elle des vérités, sans voir l'origine de ces vérités. Et son ivresse est bien caractéristique de ce plan intermédiaire, où tout est vrai et faux, lumineux et obscur, bipolarisé, et surtout chatoyant, merveilleux, spécieux, enivrant, magique. Et naturellement, il confond Jésus et Satan.

Parmi ces vérités de détail, non reliées *par l'auteur* à la vérité unique, un clair aperçu sur l'incarnation et la reproduction des êtres : « Ce n'est pas le père apparent qui renaît, ni l'ancêtre, c'est Adam qui prend nouvelle forme et nouveau visage. »

La morale de l'auteur est d'ailleurs excellente, et par le retour à l'unité, à l'androgynie Adam-Ève, est en accord avec la parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. »

Je suis convaincu, avec bien d'autres esprits, que le christianisme n'est pas encore entièrement révélé. Jésus l'a donné lui-même à entendre. L'auteur de *Satan-Dieu* me semble, tout en la combattant, travailler à cette révélation future et incessante.

C'est un esprit sincère et sérieux, un cerveau puissamment logique et érudit, et plein d'une santé bouillonnante qui s'équilibrera.

La conclusion de l'ouvrage me paraît assez chrétienne, sinon orthodoxe ou cléricale.

« Pour finir, j'admire toute l'œuvre et je rentre, avec une sincère humilité, avec un immense soulagement, dans le refuge de cette suprême conviction : que nul de nous n'a de mérite, de démérite, ni de talent, ni de science, ni de liberté, ni de culpabilité, ni de responsabilité ; que tout est

de Dieu et que tout est à Dieu, dans le Passé, dans le Présent, dans l'Avenir, dans l'Avenir de plus en plus religieux et de plus en plus savant vers lequel nous marchons. »

C'est *vrai*, dans le *fond*. Mais, en attendant d'être arrivés au fond, nous restons sur la route de la vie, où la liberté, la responsabilité existent et nous sont des adjuvants providentiels. Nous sommes libres et responsables de nous brûler les doigts. Nous souffrirons, ça guérira, la Nature aidant ; et en fin de compte, rien n'y paraîtra plus, aussi profonde soit la brûlure, car Dieu est tout amour.

SABRUS.

CH. DÉTRÉ. — *Les Apologistes du crime*, in-8. A l'Humanité Nouvelle, 15, rue des Saints-Pères.

Ce gros volume, rempli de citations, développe une thèse nouvelle et quelque peu paradoxale : c'est que les Jésuites et les Francs-Maçons ont été les protagonistes de la théorie qui donne la liberté de tuer.

La vérité, à mon avis, est tout autre : Maçonnerie et Société de Jésus furent des institutions de lumière ; mais rien n'est immuable sur la terre ; le Mal est toujours corrupteur ; de lui, qu'on se le représente comme un agent de fermentation ou comme un être adversaire, de lui viennent les fausses applications, les perversités et les abus qui se font des termes de la loi. En plus de cela, il est fort possible que les Jésuites se soient immiscés dans la maçonnerie. Mais l'accumulation des textes qu'a compilés avec patience M. Détré ne prouve qu'une chose : la perversité de l'homme dès qu'il se livre à l'orgueil spirituel, à la gloire ou à l'ambition.

S.

Dr M. ADAM. — *La Tradition celtique et ses adversaires*, in-18, 1901.

Ceci est un beau et bon livre de revendications sociales, nationales et religieuses. Nos lecteurs sont au courant de ce que le Dr Henri Favre, Francis André et l'auteur entendent par celticisme ; ils savent les différences profondes qui distinguent le génie de notre race originale de celui des Latins, des Sémites et des autres Orientaux ; de quelle façon le livre de sang dont parle Wronski a trouvé dans

celles-ci ses scribes les plus travailleurs et dans celle-là ses victimes les plus nombreuses. Plus confiant dans l'avenir que les savants dont je viens de citer les noms, je crois avec Saint-Yves d'Alveydre que les sacrifiés ont le beau rôle, et que le royaume du Celte n'est pas de ce monde.

Les généreux efforts de ces intuitifs à qui parle l'âme même de la race blanche sont destinés à ne pas germer encore de quelque temps ; la France fermente ; il faut que la putréfaction s'accomplisse tout au long ; et il paraît que le soin de ceux qui sont chargés dans l'Invisible de guider ce travail interne consiste à temporiser encore afin de pouvoir éviter des catastrophes brutales.

Quoi qu'il en soit, le livre du Dr Adam est d'une utilité énorme pour tous ceux qui s'intéressent à la vie de leur patrie, et nous en recommandons vivement l'étude approfondie.

SÉDIR.

Le Précurseur. — Une voix dans le désert... 2 fr. Imprimerie Malverge, 171, rue Saint-Denis, 1901, br. in-12.

M. de Rochetal répand les prophéties d'un ami nommé Carve, qui a eu des visions symboliques résumant les événements dont la France et le monde s'étonneront de 1895 à 1907 jusqu'à la renaissance de notre patrie. Celle-ci doit briller trente années, après que 300.000 victimes auront succombé par le fer. En l'an II^e du siècle, il y aura des luttes fratricides ; l'envahisseur repassera notre frontière. Le triangle battra la crosse, la crosse détruira la Bible. Après sept années, des aigles combattront. Après quarante mois de luttes (entre les peuples) le trident sera brisé. La France passera d'abord par un épouvantable bouleversement social, sept ans après la vision du voyant. Tous les peuples la mépriseront et l'attaqueront. Elle sera sauvée par un homme aux cheveux blonds venu des mers équatoriales. Le lionceau deviendra lion. « Parti d'un cachot, il siègera sur un trône. »

Mais la concorde sera précédée de la hache, qui fera 200.000 victimes.

Carve crie anathème sur les prêtres modernes.

Il annonce que les églises seront fermées et dévastées, que les couvents rejeteront leurs habitants.

« Vers la neuvième année du siècle, il régnera en France

une grande effervescence guerrière », que suivra une rénovation universelle.

La domination de l'Angleterre sera anéantie.

Il a été révélé à ce voyant que la folie lui évitera de voir ces terribles événements.

Si le visionnaire Carve n'a pas fondé une religion nouvelle, comme on le lui a prédit, il a du moins disparu, l'autre prédiction me paraît s'être réalisée. Ces prédictions me semblent être des prévisions dues à un esprit trompeur qui répète, pour les discréditer, des prophéties authentiques, en y ajoutant quelques dates.

F. PEREGRINUS. — *Que doit-on savoir de la Franc-Maçonnerie?* Br. in-8. Berlin S.W., chez Hugo Steinitz, 2, Charlottenstrasse.

C'est un excellent résumé de la maçonnerie basé sur les travaux historiques de Findel et de Fessler; il renferme une grande quantité de documents sur les nombreux rites maçonniques de l'Europe et de l'Amérique.

L'auteur fait remonter le système maçonnique au VII^e siècle par l'archevêque d'York, Wilfried, et l'abbé Bénédicte, prieur de Weremouth.

L'auteur apprécie avec tact et impartialité les rites de Swedenborg, des Illuminés allemands, des Martinistes et des Rosicruciens.

LIVRES REÇUS

A grande obra alchemica, br. in-32. Traduction de la brochure de F. Jollivet Castelot par DARIO VELLOZO. C. B. E., 1901. Coritiba.

ALBERT JOUNET. — *Les Éléments de l'harmonie messianique contemplés sommairement dans la vie contemporaine et dans l'histoire*, chez l'auteur, à Saint-Raphaël (Var).

Développement de cette idée que l'harmonie messianique

est formée de la réunion de trois idéals : Religion, Science et Art, tonalisés dans un quatrième, la Rédemption sociale.

E. W. SCRIPTURE, Ph. D., directeur du Laboratoire de psychologie de l'Université de Yale. — *The color Sense Tester*. New Haven. Connecticut, br. in-8, fig.

D^r S. REELING BROUWER, directeur de la maison de santé de La Haye. — *De l'Autosuggestibilité pathologique comme caractéristique de l'hystérie* (en français). La Haye, Cikat, in-8.

DARIO VELLOZO. — *Etude historique sur la F. : M. :*. Coritiba, 1901. Excellent petit volume que nous recommandons aux étudiants de langue portugaise.

BOOTH TUCKEY. — *L'Œuvre social de l'Armée du Salut aux Etats-Unis* (in Monographs on Amer. Social Economics). N.-York, 1901, avec gravures et portraits.

Excellente étude.

D^r SYLVIVS. — *Science et Religion, aperçu de l'histoire générale des Cultes*, br. in-8, 2 francs. A la Presse Indépendante, 19, boulevard Bonne-Nouvelle.

Préface d'un livre prochain tendant à concilier la Science et la Religion.

D^r SADOUL. — *Hygiène et Médecine coloniales*, 2^e éd., in-8, 1901, chez Challamel.

Excellent traité, très complet et très pratique.

Comte de LARMANDIE. — *Olopherne*, tragédie antique en quatre actes, en prose, in-18, 1900.

Comte de LARMANDIE. — *L'Envers du Grand Monde*, in-18, 1901.

Notes de psychologie contemporaine conçues dans la manière vigoureuse que l'on connaît.

Nécrologie

Nous apprenons la mort de M. J. Tuchmann qui vient de succomber aux suites d'une congestion cérébrale. M. Tuchmann était un de nos plus savants folkloristes ; il publiait depuis cinq ans dans *Mélusine* la si intéressante revue de M. H. Gaidoz, une étude extrêmement érudite sur la fascination dans tous ses aspects.

∴

Le dimanche 13 octobre est l'anniversaire de la Mort du chevalier Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu. L'École hermétique préparera à cette occasion une séance spéciale.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

Tous les Occultistes

Tous les membres de l'Ordre Martiniste

ont intérêt à lire

L'ECOLE HERMETIQUE

Supplément gratuit de la Revue

L'HYPERCHIMIE

Qui reproduit les cours de Paris, théoriques et pratiques

ABONNEMENTS

4 francs par an

4, Rue de Savoie, PARIS

Le Numéro de Juin reproduit les cours de Papus, Sédir et Phaneg

Envoi d'un numéro spécimen sur demande.

En vente à la librairie Paul OLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin

ÉDITIONS DE L'INITIATION

ALBERT POISSON

L'Initiation Alchimique

Treize lettres inédites sur la pratique du *Grand-Œuvre*, avec
préface du Dr MARC HAVEN et un portrait d'Albert Poisson,
35 pages. 1 franc

M. FRANCO

Les Sciences Mystiques

CHEZ

LES JUIFS D'ORIENT

68 pages 1 fr. 50

AMARAVELLA

Le Secret de l'Univers

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

Le Brahmanda ou **Univers Intégral**, 64 pages, 1 fr.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
PARIS — 50, rue de la Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Vient de paraître :

SÉDIR

Éléments d'Hébreu

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE

PROFESSÉ A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

(Lettre-Préface de Papus)

Brochure in-8 de 48 pages 1 franc

PAPUS ET TIDIANEUQ

L'Occulte à l'Exposition de 1900

AVEC LES PLANCHES REPRÉSENTANT LES AÏSSAOUAHS

Brochure de 28 pages. 1 franc.

JOANNY BRICAUD

Dutoit-Membrini

UN DISCIPLE DE SAINT-MARTIN

Brochure de 20 pages. 0 fr. 50

Sous presse

SÉDIR

LE BIENHEUREUX
JACOB BOEHME

Le cordonnier philosophe

RELATION VÉRIDIQUE DE SA VIE ET DE SA MORT
DE SES ŒUVRES ET DE SES DOCTRINES

D'après les Récits

D'ABRAHAM VON FRANKENBERG

DES D^{rs} CORNELIUS WEISSNER, TOBIAS KOBER, DE MICHEL CURTZ
ET DU CONSEILLER HEGENITIUS

Vient de paraître :

RÉÉDITION

DE

L'ORDRE MARTINISTE

Un volume in-8, reproduction absolument fidèle de la 1^{re} Édition

PRIX : 7 Francs

EN VENTE :

POUR LA FRANCE

4, Rue de Savoie, 4

PARIS

(Administration de l'Initiation)

POUR L'ITALIE

18, Via San-Damiano, 18

MILAN

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C^{ie}, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.



